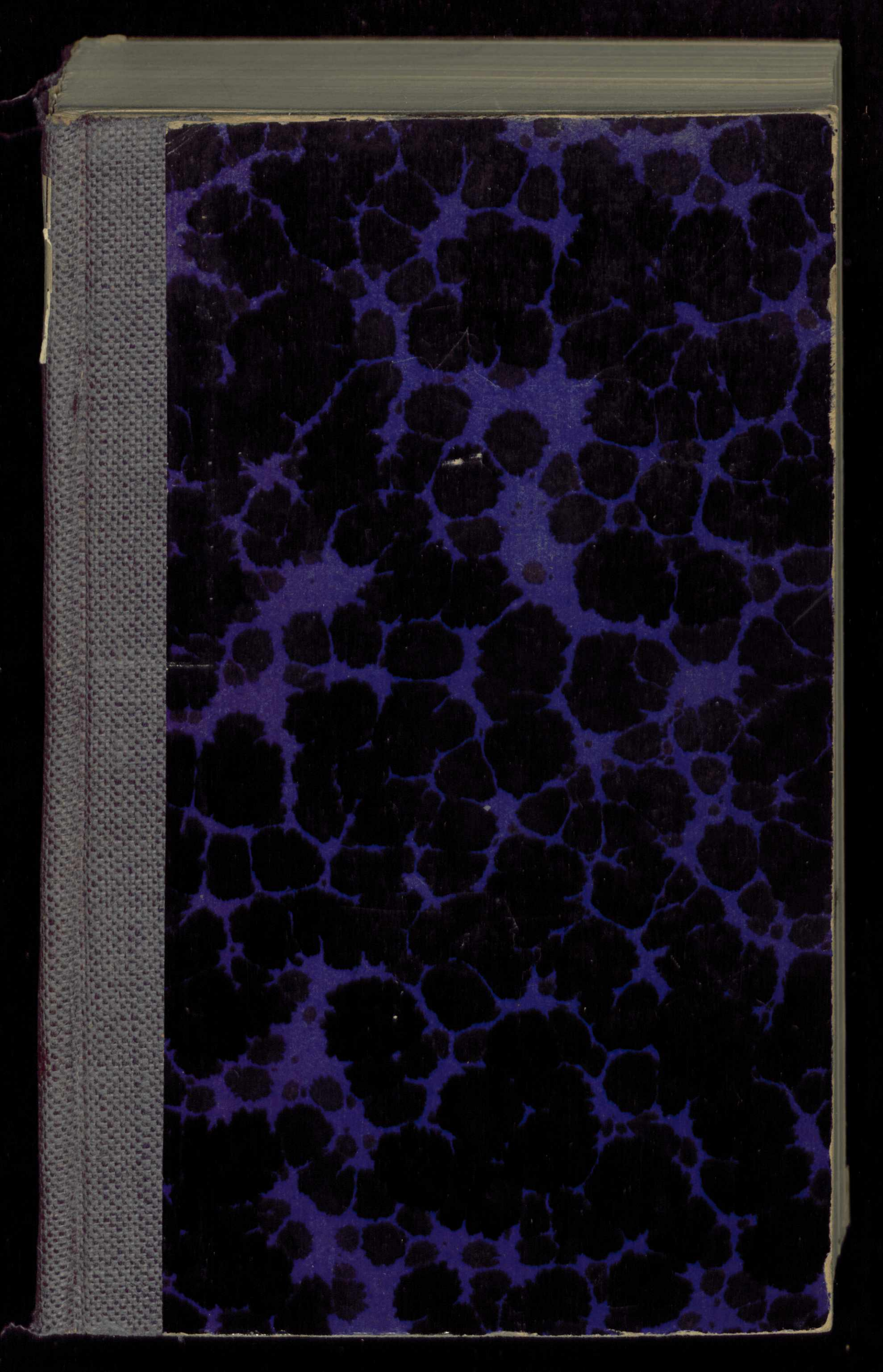
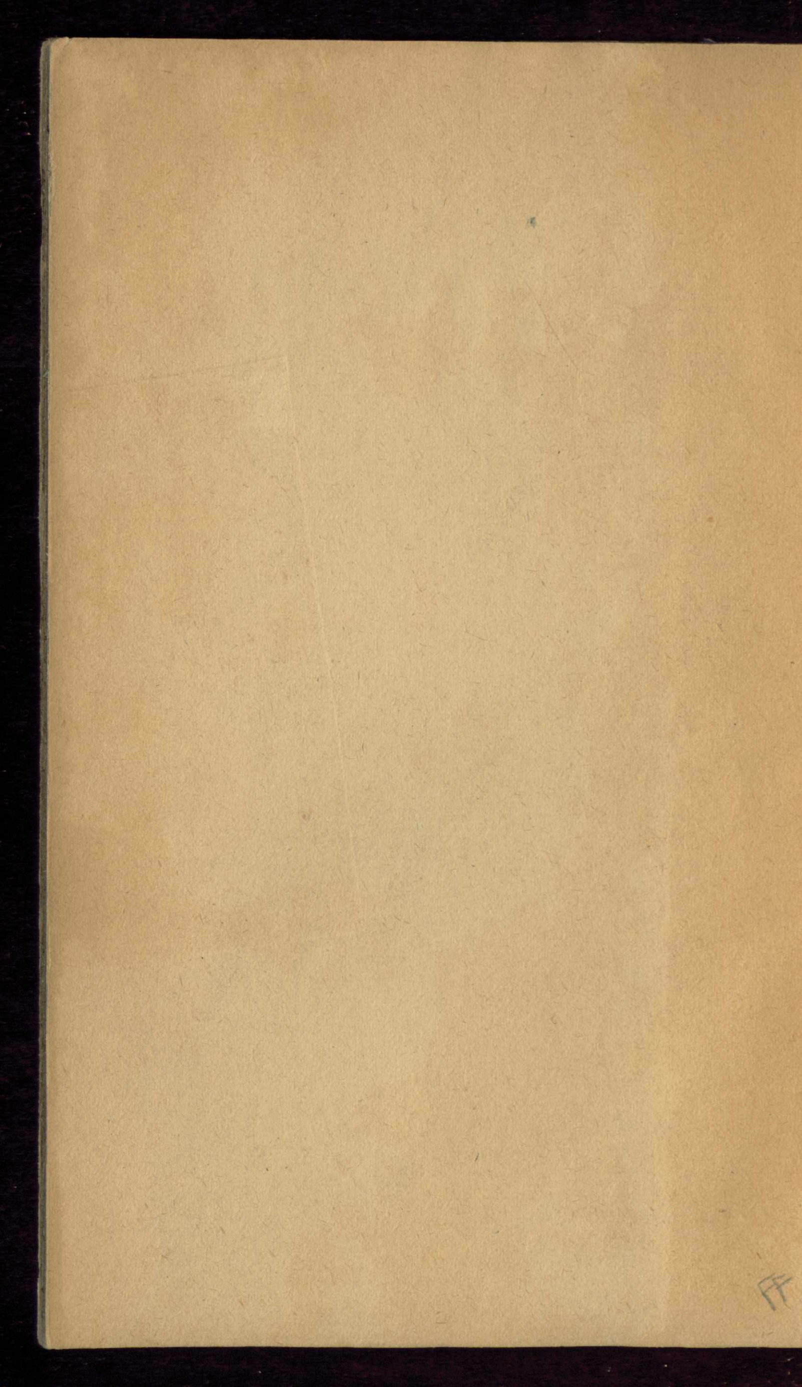








LE SPIRITISME

DANS L'ANTIQUITÉ
ET DANS LES TEMPS MODERNES

EXPOSÉ CHRONOLOGIQUE

des diverses religions et des croyances relatives aux *Esprits* chez les peuples anciens et modernes

PAR

LE DOCTEUR WAHU

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR -- MÉDECIN PRINCIPAL DES HOPITAUX MILITAIRES, RETRAITÉ

> La charité et le savoir nous rapprochent de Dieu.
> Soyons donc bons et instruisons-nous.

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE LA REVUE SPIRITE
5, rue Neuve-des-Petits-Champs

1885

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Aphorismes d'Hippocrate. Traduction faite sur les documents de la Bibliothèque Nationale. Texte latin en regard. Petite édition de luxe in-32. — Paris 1843 . . . . fr. 3 »»

Mémorial thérapeutique et pharmaceutique. Un volume in-18. — Paris 1846 . . . . fr. 3 50

Annuaires de médecine et de chirurgie pratiques. Dix-neuf années (1846 à 1865), grand in-32. — Paris, le volume . . . . fr. 1 25

Remarques sur le choléra épidémique qui a sévi à Paris en 1849. Brochure in-8°. . . . . . fr. » 50

Maximes d'hygiène populaire. Un petit volume in-12. — Paris 1851 . . . . fr. 1 »»

Deux positions trop inégales. Un mot en faveur des médecins coloniaux d'Algérie. Brochure in-8°. — Alger, 1859 . . . . fr. » 50

Conseiller médical de l'étranger à Nice. Un joli vol. gr. in-12. Edition de luxe. — Paris 1861. fr. 2 50

De l'emploi et de l'action de l'arsenic en médecine. Brochure grand in-12. — Paris 1865. . fr. 1 »»

EN VENTE

A PARIS, A LA LIBRAIRIE SPIRITE

5, rue Neuve-des-Petits-Champs :

Le Pape et la société moderne. Un volume. fr. 2 »»

Consolations et Enseignements. Choix de Dictées spirites. Un petit volume in-32. . . . fr. 1 »»

EN PRÉPARATION

POUR PARAITRE TRÈS PROCHAINEMENT :

Hygiène des quatre âges. Des nouveaux-nés. — Des enfants et adolescents. — Des adultes. — De la vieillesse.

LE SPIRITISME

DANS L'ANTIQUITÉ

ET DANS LES TEMPS MODERNES



ERRATUM A CORRIGER :

Dans la *Première partie*, page 24, ligne 12, au lieu de :

Le *Soma*, liqueur fermentée provenant du *sucre*, de l'*asclépiade acide*, il faut :

Le *Soma*, liqueur fermentée provenant du *suc* de l'ASCLÉPIADE ACIDE des botanistes.



COURTE PRÉFACE

QU'IL EST BON DE LIRE

Ce livre était terminé dès l'année 1880, mais avant de le publier en volume j'ai désiré connaître l'opinion des spirites relativement au travail que je m'étais imposé.

J'ai eu le bonheur de trouver une généreuse hospitalité dans les colonnes du journal spirite bi-mensuel *Le Messager*, de Liége, et depuis le 1er janvier 1881, mon travail a paru dans ce journal en une série d'articles, dont le dernier se trouve dans le n° du 15 janvier de la présente année.

Le bienveillant accueil qui a été fait à cette publication par des spirites éminents, m'a semblé m'autoriser à la reproduire en un volume, et c'est ce que je fais aujourd'hui.

Je prie les personnes que le sérieux de ce livre pourraient rebuter, de ne pas se laisser aller à cette première impression. Elles seront dédommagées du petit effort qu'elles feront, par l'attrait que leur offrira l'historique des diverses religions.

A mesure qu'elles liront, elles se sentiront entraînées à lire plus encore et avec plus d'attention, et bientôt elles pourront acquérir la certitude : que le fond de toutes les religions est le même, si l'on tient compte de la grande diversité du développement intellectuel des peuples, ainsi que de leurs mœurs et de leurs coutumes ; et qu'à toutes les époques, les hommes ont, d'une manière ou d'une autre, rendu hommage à un Être qu'ils considéraient

comme supérieur à eux et comme l'organisateur de tout ce qui existait dans l'Univers.

J'ai cherché dans ce livre, à bien déterminer l'ordre chronologique dans lequel ont successivement paru ce que j'appelle *les grands instructeurs* de l'humanité, c'est-à-dire les hommes dont le nom est resté dans la mémoire des peuples comme se rattachant aux maximes morales qu'ils ont proclamées. Et j'ai principalement attiré l'attention sur ceux qui, dès les temps les plus reculés, ont conseillé *la charité humaine*, c'est-à-dire l'affection des êtres humains les uns pour les autres.

Un certain nombre de chrétiens (catholiques ou protestants) voyant que la devise des Spirites est : « *Hors la charité point de salut ;* » et s'imaginant d'ailleurs — ce qui n'est pas, et ce que je prouve dans ce livre — que Jésus est le premier qui ait dit : « *Aimez-vous les uns les autres ;* » et : « *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ;* » ces chrétiens, dis-je, veulent rattacher la doctrine spirite au christianisme, et veulent faire un *spiritisme chrétien.*

C'est faute d'avoir suffisamment étudié et approfondi la question, que ces personnes sont tombées dans une erreur qui ferait dévier le spiritisme de son véritable but, lequel est de faire de TOUS les habitants du globe, *sans distinction de nationalités et de religions, une grande famille de frères.*

En lisant ce livre, on pourra se convaincre que le but de la doctrine spirite étant : « *la fraternité universelle, sous l'œil du Père commun des humanités* », ce but ne pourrait être atteint si l'on associait le spiritisme à une religion quelconque, puisque toutes les religions actuelles sont *réciproquement antagonistes*, et que par cela même, elles *développent l'antagonisme* parmi les humains terrestres.

Février 1885.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Sommaire.

Prétendu athéisme des Indous et des Chinois. — Les *Aryas* et les Indous primitifs. — Ancienneté des Védas. — L'Egypte colonisée par des Indous 7000 ans avant notre ère. — Les Indous primitifs étaient monothéistes. — Les trois phases par lesquelles

Sommaire.

Lutte entre le *Brahmanîsme* et le *Bouddhisme*. — Le Bouddhisme, religion actuelle de CINQ CENTS MILLIONS d'hommes. — Etude de l'Idée religieuse dans l'Inde ancienne par Bunsen. — Preuves qu'il apporte que la religion Bouddhiste est spiritualiste et non pas athée et matérialiste ainsi qu'on l'a prétendu — Le *Nirvanâ* n'est point l'anéantissement final. — Bunsen le prouve contre Burnouf et Barthélemy St-Hilaire. - Barthélemy St-Hilaire le prouve lui-même sans le vouloir. — Autres preuves en faveur du *Nirvanâ* considéré comme l'état de l'homme qui s'est spiritualisé en dominant toutes ses passions mauvaises. — Détails sur la vie de Çakia-Mouni. — Son Décalogue. — Le catéchisme Bouddhiste actuel de l'Eglise Indoue du Sud (Ceylan). — L'idée des réincarnations y est développée.

Sommaire.

Etudes de Bunsen sur Zoroastre. — Le magisme n'a rien de commun avec la doctrine de Zoroastre, qui est toute spiritualiste et qui proclame *un Dieu*

DEUXIÈME PARTIE

Sommaire.

Les Esprits s'incarnent en général dans les familles qui leur sont sympathiques. — Les diverses humanités sont physiologiquement harmonisées avec les planètes qu'elles habitent. — Explications scientifiques relatives au spiritisme, par feu Ramon de la Sagra. — Les deux sortes de sommeil.

Sommaire.

Parmi les Esprits, il n'y a ni nobles ni plébéiens ; ils ne diffèrent que par le *degré d'avancement moral et intellectuel*. — Doctrine de la *prédestination* : St-Augustin, Thomas d'Aquin, Calvin. — Le libre arbitre. — Influence des désincarnés sur les incarnés par la pensée. — Examen analytique de l'influence des désincarnés (bons et mauvais) sur notre esprit ; par Ramon de la Sagra.

Sommaire.

Typtologie. — Précautions à prendre contre les Esprits méchants ou railleurs. — La foule des Esprits désincarnés appartenant à notre planète, est composée des êtres humains qui chaque jour se désincarnent par milliers, on doit donc facilement comprendre qu'il y a beaucoup plus d'Esprits ignorants ou mauvais, que de bons. — Ce qu'on entend

Sommaire.

LE SPIRITISME

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

AVANT-PROPOS

Depuis l'année 1847, époque des premières manifestations des Esprits aux Etats-Unis, de combien de railleries n'a-t-on pas accablé les *niais*, les *idiots*, les *fous*, qui donnaient tête baissée dans ces choses de l'autre monde et qui partaient de là pour croire à la possibilité des communications entre vivants et morts.

Combien de fois, les journaux n'ont-ils pas ridiculisé le spiritisme et ceux qui y croyaient — parce que, comme Thomas, ils avaient vu.— Combien de fois, des journaux, sérieux quant aux questions politiques, littéraires et autres, n'ont-ils pas inséré les attaques contre le spiritisme, sans avoir assez de bonne foi pour insérer ensuite les réponses à ces attaques, ce qui, cependant, pour toutes les questions quelles qu'elles soient, n'est que de stricte équité? Combien ont cru tuer par

le ridicule qu'ils ont essayé d'y attacher, une doctrine qui s'élevait à l'horizon, apportant un peu de consolation à la pauvre humanité terrestre? Ils n'avaient oublié qu'une chose: c'est que le ridicule ne tue que les choses ridicules, et que la doctrine spirite n'est point une de ces choses. Qu'elle est, au contraire, chose éminemment sérieuse. — Trop sérieuse sans doute pour une foule d'esprits légers qui ne recherchent et qui ne produisent que ce qui peut *amuser*. Amuser la foule; faire rire la foule; tout est là.

Certains hommes qui se posent en hommes sérieux et profonds, ont affecté pour la doctrine spirite un dédain qui couvrait leur ignorance de la question, et par conséquent l'impossibilité d'une véritable réfutation. D'autres ont dit: que *Spiritisme*, *Mysticisme* et *Catholicisme* étaient choses équivalentes. Et ceux-là cependant n'admettent pas que la *foi* et la *raison* soient choses équivalentes.

Qu'ils soient donc détrompés; la doctrine spirite n'a aucun côté mystique; elle est tout justement l'antipode du mysticisme; c'est: *l'idée religieuse basée sur la raison*. C'est l'idée religieuse présentée comme elle ne l'a point encore été: comme *une des lois de la nature*. Nous avons été faits pour nous perfectionner indéfiniment; pour monter sans cesse. Mais pour monter il faut nous épurer moralement et nous perfectionner intellectuellement. Et pour cela, il n'est nullement

besoin, ni de mysticisme, ni de catholicisme, deux choses qui entraveraient nos progrès moraux et intellectuels.

Malgré les railleries, malgré les *anathèmes* aussi — car ceux qui se disent les ministres du Dieu de paix, dont le soi-disant Vicaire trône au Vatican, ont anathématisé et anathématisent encore chaque jour, ceux qui, au moyen des tables ont des conversations suivies avec...... Satan ! — malgré tout cela, la doctrine spirite a fait et continue à faire une foule d'adeptes. Et de récentes statistiques ont prouvé que leur nombre s'accroissait chaque jour.

Les personnes directement intéressées à ce que la doctrine spirite ne prit pas de développement, ont employé toutes sortes de moyens pour y mettre obstacle. Elles n'ont pas réussi, parce que les manifestations spirites, de même que les phénomènes magnétiques, sont choses *naturelles*. L'on aura beau faire, on n'empêchera jamais ni la puissance magnétique, ni la faculté médianimique d'exister et de se développer dans les conditions qui leur sont favorables. Il faut donc bien se résoudre à les accepter ou du moins à les laisser passer.

Ces mêmes personnes *intéressées* à l'anéantissement de *l'idée spirite*, l'ont combattue par des écrits, par des livres dans lesquels elles ont dit que cette *nouveauté* n'avait *aucune consistance*; que ce n'était qu'une illusion des sens, ou : *un artifice*

du démon! — Mais, si cette doctrine a en réalité si peu de fondement, pourquoi prendre la peine de la réfuter, de la combattre? Pourquoi ne pas la laisser s'éteindre d'elle-même, comme disparaissent les choses sans consistance? Combattre une idée, une doctrine, c'est implicitement avouer qu'elle est à craindre. Et cependant les antagonistes dont je parle, proclament hautement chaque jour l'impuissance du démon. S'ils en sont réellement persuadés, pourquoi se donnent-ils la peine de combattre une doctrine qu'ils disent émanée de lui?

Le catholicisme, qui depuis longtemps s'est rendu ridicule par ses dogmes, par ses pompes théâtrales, par ses cérémonies imitées du paganisme et aussi par ses sacrements dont l'invention remonte à l'Inde ancienne, c'est-à-dire *à des milliers d'années avant notre ère*, ainsi que je le prouverai dans ce livre, le catholicisme, dis-je, s'est rendu plus ridicule encore, et a surtout été plus maladroit, par son ardeur à lutter contre la *science* et contre le *progrès*. Aussi, ces agissements ont tellement blessé certains hommes, qu'ils les ont conduits au matérialisme et à l'athéisme.

Il faut aujourd'hui presque du courage pour déclarer qu'on croit en Dieu — en un Dieu, *un* — t à l'immortalité de l'âme. Parce que ceux qui t une pareille déclaration, sont presque tous suspects de catholicisme et par conséquent tisme.

Quant à la croyance aux communications que nous pouvons avoir avec les Esprits, c'est-à-dire avec les âmes de ceux qui nous ont précédé dans la tombe, il faut également presque du courage pour avouer qu'on a adopté cette doctrine, qui cependant n'est *nouvelle* que pour ceux qui n'ont pas un peu fouillé l'antiquité.

Et pourtant c'est chez les deux peuples les plus positifs et les plus sérieux — les Anglais et les Anglo-Américains — que la doctrine spirite a tout d'abord, fait le plus de prosélytes. Et pourtant aussi, à l'inverse de ce qui se passe généralement, c'est parmi les hommes instruits que cette philosophie religieuse a été acceptée avec le plus d'empressement et de conviction. Et il y a aujourd'hui des hommes de position sociale élevée et de remarquable intelligence; des hommes qui ont un nom dans la science et dans les lettres, qui après s'être donné la peine d'étudier, *sans idée préconçue*, les phénomènes spirites, ont acquiescé à la doctrine.

On peut citer en France: MM. Flammarion; Charles Lomon; Eugène Nus; Fauvety; auxquels on peut ajouter d'illustres morts: Alexandre Dumas père; Eugène Sue; Georges Sand; Delphine Gay (Mme de Girardin); et aussi Jean Raynaud, car Maurice Lachâtre dans son dictionnaire, nous apprend qu'il s'était rallié à la doctrine spirite.

En Angleterre, MM. Varlay, membre de la

Société Royale de Londres; William Crookes, membre de la même Société, qui récemment a découvert l'*état radiant* de la matière, et qui, par son livre : *Recherches sur le Spiritualisme*, a donné la *preuve* ABSOLUE de la possibilité des apparitions d'Esprits; Wallace, le célèbre naturaliste; Morgon, président de la Société mathématique de Londres; Barret, professeur de physique au Collége Royal des Sciences de Dublin; Robert Chambers, un des publicistes les plus renommés d'Angleterre ; Cox, le jurisconsulte éminent ; Huggins, de la Société Royale d'Angleterre.

En Allemagne, le célèbre astronome Zöllner.

En Espagne, feu Ramon de la Sagra, membre correspondant de l'Institut de France, savant naturaliste, auteur de nombreuses publications scientifiques et entre autres du magnifique ouvrage sur l'Ile de Cuba, imprimé aux frais du gouvernement. Ce savant s'était adonné d'une manière toute spéciale à l'étude de la doctrine spirite.

Les *Journaux* et *Revues* Spirites étaient au 1er janvier 1884, au nombre de *quatre-vingt-sept*, dont les principaux sont publiés en France, en Italie, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne, au Brésil, à Buenos-Ayres, en Espagne et dans plusieurs des anciennes colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. Il paraît même un journal spirite en Australie (Melbourne). Partout s'organisent des groupes spirites ; et des conférenciers dévoués vont répandant la doctrine nouvelle.

Victor Hugo, qu'on peut mettre au nombre de ceux qui ont adopté les idées spirites, a écrit ce qui suit :

« La table tournante et parlante a été fort » raillée. Parlons net, cette raillerie est sans » portée. Remplacer l'examen par la moquerie, » c'est commode, mais peu scientifique. Quant à » nous, nous estimons que le devoir étroit de la » science est de sonder tous les phénomènes; la » science est ignorante et n'a pas le droit de rire; » un savant qui rit du possible est bien près d'être » un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu » par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter » au passage et de le fouiller, rejetant le chimé- » rique, constatant le réel. La science n'a sur les » faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et » distinguer. Toute la connaissance humaine n'est » que triage. Le faux compliquant le vrai, n'excuse » pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est- » elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la » mauvais herbe, l'erreur; mais moissonnez le fait » et liez-le aux autres. La conscience est la gerbe » des faits. »

» Mission de la science : tout étudier, tout » sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes » les créanciers de l'examen ; nous sommes » ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le » devons. Étudier un phénomène, lui refuser le » paiement d'attention auquel il a droit, l'écon- » duire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en

» riant, c'est faire banqueroute à la vérité ; c'est
» laisser protester la signature de la science. Le
» phénomène du trépied antique et de la table
» moderne a droit comme un autre à l'observation.
» La science psychologique y gagnera sans nul
» doute. Ajoutons ceci : qu'abandonner les phéno-
» mènes à la crédulité, c'est faire une trahison à
» la raison humaine. Du reste, comme on le voit,
» le phénomène toujours rejeté et toujours repa-
» raissant, n'est pas d'hier. »

Victor Hugo dit plus haut : « Un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. » Mais ne pourrait-on pas en dire autant du savant qui rit *de ce qu'il croit être* l'impossible ? Et dans le siècle actuel surtout, combien de choses jugées impossibles la veille, ne sont-elles pas devenues les choses possibles du lendemain ?

M'étant depuis une vingtaine d'années beaucoup occupé de la doctrine spirite, que comme tant d'autres, j'avais d'abord ridiculisée et que je croyais être une nouveauté sans importance, j'ai été naturellement amener à rechercher si, à des époques plus ou moins éloignées, je trouverais des traces d'idées ou de croyances analogues. J'ai pu ainsi m'assurer que ces idées et ces croyances étaient aussi anciennes que les plus anciennes Sociétés humaines. Seulement, dans les temps anciens : ou bien les phénomènes spirites ont été mal observés ; ou bien ils ont été accaparés par des hommes intéressés à s'en servir sans en vul-

gariser la connaissance. Aujourd'hui, grâce à la généralisation de l'instruction, ils se vulgarisent. Voilà tout.

Mais en recherchant dans l'antiquité les origines de la doctrine spirite, j'ai été également amené à rechercher les origines des diverses religions, et en étudiant ces origines j'ai trouvé des preuves évidentes que toutes les religions dérivaient les unes des autres, et que l'avant-dernière — le christianisme — n'avait inventé ni la *solidarité*, ni la *charité humaine*, ni la *morale humaine*, ni *l'immortalité de l'âme*, ni le dogme de la *Trinité*, etc. etc. idées que les chrétiens primitifs ou leurs chefs ont confisquées au profit de leurs doctrines, sans daigner faire connaître où ils les avaient puisées.

Dans ces dernières années, plusieurs chrétiens (catholiques ou protestants) ont accepté la doctrine spirite, mais ils ont cherché dans leurs écrits à donner le christianisme pour base au spiritisme. Ces personnes qui ne comprennent la doctrine spirite qu'enchevêtrée dans le christianisme, la prennent pour une confirmation de la doctrine de Jésus, ou pour mieux dire : de la doctrine prêtée à Jésus par ceux de ses adeptes qui ont fondé en son nom une religion, à la fondation de laquelle il n'avait jamais songé. Elles ignorent que le spiritisme existait dans l'Inde, des milliers d'années avant que le christianisme parut, ainsi que je le prouverai dans le cours de cet ouvrage.

Je suis bien fâché de me trouver en désacord avec ces personnes, mais je crois devoir faire remarquer que le spiritisme ne peut en aucune manière être rattaché au christianisme, car au lieu de devenir le lien qui unira tous les humains terrestres, sans distinction de race ni de religion, la doctrine spirite ne serait que la continuation de l'exclusivisme chrétien. Alors les spirites n'accepteraient comme frères, ni les Bouddhistes ni les sectateurs de Brahma, ni les musulmans, ni les juifs, c'est-à-dire neuf cent soixante-cinq millions d'êtres humains, sur treize cent millions d'habitants de la Terre.

Il y a plus ; les spirites catholiques ne fraterniseraient pas avec les spirites protestants, et ceux-ci ainsi que les catholiques ne considéreraient pas les Unitariens comme de vrais spirites.

En résumé, chacune des branches, chacune des sectes du Chritianisme, aurait la prétention de posséder le vrai spiritisme. Et la douce et consolante doctrine dont l'essence est de *pacifier*, d'*unifier*, ne ferait que continuer les dissensions religieuses.

Non! Il n'est pas possible que Dieu ait permis de nos jours la diffusion du spiritisme, pour que cette doctrine ne serve qu'à *diviser* au lieu d'*unir*.

Que les personnes qui travaillent à souder le spiritisme au christianisme, prennent la peine que j'ai prise. Qu'elles fouillent l'antiquité en remontant *plus haut*, *beaucoup plus haut*, que

Moïse, et elles pourront se convaincre qu'elles ont fait fausse route en prenant pour point de départ la Bible juive.

En général, les chrétiens sont intimement persuadés que la Bible et les Evangiles forment la base de toute idée religieuse et de toute moralité. La plupart s'imaginent aussi, qu'avant Jésus, rien n'avait été dit au sujet de la charité et de l'amour des hommes entre eux.

Je crois avoir complètement démontré dans ce livre, l'erreur dans laquelle tant d'hommes de bonne foi sont tombés à cet égard jusqu'à présent, faute d'avoir étudié la chronologie des religions qui ont successivement paru sur la terre.

Quant à la croyance à l'existence des Esprits (ou âmes des morts) et à la possibilité de leurs diverses influences sur les vivants, elle a pu être à bien des époques, défigurée, entourée d'absurdités, mais elle n'en existait pas moins. Or, une doctrine dont les bases traversent des milliers de générations humaines, et des milliers de siècles, et qui reparaît toujours, bien que sous des formes diverses, prend évidemment son point d'appui sur quelque chose de réel et de positif.

Il semble que le travail de démolition du 18e siècle a duré assez longtemps et qu'il empiète même un peu trop sur le 19e siècle. Il semble qu'il serait temps de sortir de cette stérile critique et de chercher à construire (non pas à *re*construire). L'avènement de la doctrine spirite mieux

comprise qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent, fait comprendre que le christianisme a fait son temps. Et ce n'est pas se montrer hostile à son égard, que de démontrer qu'il est depuis longtemps en période décroissante, bien qu'il ait eu depuis Luther et Calvin, comme un regain de jeunesse.

Huet a dit avec beaucoup de justesse : « Après avoir bercé la jeune imagination du genre humain, les conceptions surnaturelles et légendaires ont perdu leur sens pour une raison plus mûre, et le rôle des vieilles institutions religieuses est terminé. Les services rendus dans d'autres âges ne sauraient suppléer à l'impuissance de satisfaire les besoins du nôtre. » (Huet, *La Révolution religieuse au 19e siècle*. Paris, 1868.)

J'ai voulu faire participer à mes études sur un sujet d'un si haut intérêt, les hommes de bon vouloir ; c'est pour cela que je publie ce travail, que j'ai tâché autant que possible, de rendre accessible à toutes les intelligences.

Pour se faire une idée bien nette des phases religieuses par lesquelles a passé l'humanité terrestre, et de ses croyances relatives :

1° Au *monothéisme* et au *polythéisme* ;

2° A la *persistance de la vie* après ce qu'on appelle communément la *mort* ;

3° A l'*existence* des *Esprits* ;

4° A la possibilité des *communications entre eux et nous* ;

5° Aux *réincarnations*.

Il faut étudier :

1° Les diverses religions, par ordre chronologique ;

2° Les croyances relatives aux Esprits, chez les peuples anciens et modernes.

Nous commencerons par l'étude chronologique des religions.

En publiant ce volume, j'ai été guidé par la pensée d'être utile non seulement aux spirites, mais encore aux personnes désireuses de se rendre compte de la doctrine spirite et qui ne la connaissent que par ouï dire et par conséquent fort imparfaitement.

LE SPIRITISME

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

PREMIÈRE PARTIE

Exposé chronologique des diverses religions

—

CHAPITRE Ier

LA PLUS ANCIENNE RELIGION CONNUE

Si l'on étudie les religions d'une manière chronologique succincte, mais la plus complète possible ; et surtout si on se livre à cette étude d'une manière philosophique, c'est-à-dire en écartant, autant qu'il est humainement possible de le faire, tout parti pris et toute idée préconçue, on ne tarde pas à s'apercevoir que certaines religions, qu'en général on s'est efforcé d'isoler de

celles qui les ont précédées, n'ont été pour ainsi dire que le développement des premières, accommodé aux temps, ainsi qu'aux diverses modifications subies par l'humanité terrestre.

Et en continuant ses investigations, on en arrive à se convaincre que la doctrine spirite actuelle ne peut être considérée que comme une sorte de but que devaient atteindre toutes les doctrines religieuses antérieures

Avant de commencer à parler de la plus ancienne religion connue, celle qui a pour base les *Védas* (livres sacrés des Indous), je crois devoir rectifier une erreur accréditée parmi tous les Orientalistes ; erreur qui consiste à donner aux *Indous primitifs* le nom *d'aryas* ou *d'aryens*.

Il est à remarquer que dans la plupart des cas, les hommes honorables et savants qui passent de longues années à étudier, *sans sortir de France*, les langues Orientales, feraient faire des progrès plus sûrs et plus rapides à la connaissance de ces langues et des civilisations anciennes, et ne s'exposeraient pas à vulgariser des erreurs, si pendant quelques années, ils vivaient au milieu des populations dont ils veulent décrire la langue, la religion, l'histoire, les mœurs, etc., et s'ils travaillaient sérieusement à s'approprier les langues et les idiomes de ces pays.

Pour rectifier l'erreur dont je parle, je m'appuierai sur le témoignage de M. Louis Jacolliot, savant magistrat qui pendant de longues

années a été président du tribunal de Chandernagor, de Pondichéry, etc., et qui a consacré tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à l'étude du *Sanscrit* et du *Tamoul*; qui surtout n'a négligé aucune occasion de se lier avec de savants Indous, et avec des Brahmes des Pagodes les plus considérables. Causant un jour avec un Brahme très versé dans la théologie Indoue, M. Jacolliot lui exposa les idées et les croyances judaïques et chrétiennes. Le théologien Indou lui présenta les Védas en lui disant: « Tout cela est enseigné par nos livres sacrés. » Ce fut alors que M. Jacolliot lut attentivement et prit la résolution de traduire et de publier ce qu'il avait lu.

Ce n'est donc qu'après des études longues et suivies que M. Jacolliot, de retour en France, a successivement publié une fort intéressante série d'ouvrages sur l'Inde (*La Bible dans l'Inde*, *Les Fils de Dieu*, etc.).

Je sais que M. Jacolliot n'est pas pris au sérieux à Paris dans le monde des Orientalistes. Mais il ne faut jamais oublier deux choses :

1° Les Orientalistes de Paris, c'est-à-dire les hommes très savants qui jamais ne se sont aventurés jusque dans l'Inde, ont de tout temps pris leurs renseignements chez les prêtres des *Missions Étrangères* et chez les jésuites. Ces saints hommes leur ont raconté que les Chinois sont athées (ils sont monothéistes, ainsi que je le prouverai); que les Indous sont athées (je prouverai qu'eux aussi

sont monothéistes). On sait qu'au dire des jésuites tout ce qui n'est pas catholique romain ou jésuite, est athée !

Ils leur ont raconté aussi que les Védas ont été *copiés de la sainte Bible* de Moïse. Or, les Védas sont de *plus de dix mille ans antérieurs* à la dite Bible.

2° M. Jacolliot s'est montré hostile aux jésuites et aux missionnaires, en racontant dans son livre : *La Bible dans l'Inde*, que depuis deux cents ans les jésuites et autres missionnaires qui vont dans l'Inde, ont un mot d'ordre : « tâcher de se procurer le plus possible de manuscrits sanscrits et autres, contenant des matières littéraires, philosophiques et religieuses, et les détruire. »

Ces gens là ne reculent devant rien, pour prouver que leur Bible de Moïse a été copiée par les auteurs des Védas et autres livres sacrés de l'Inde.

Et voilà pourquoi M. Jacolliot est décrié et présenté comme un romancier et non comme un fidèle historien.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Jacolliot, et je suis tout-à-fait désintéressé dans la question, mais recherchant la vérité en toutes choses, mon simple bon sens me porte à préférer aux assertions des Orientalistes de Paris *intrà-muros* les dires de MM. Jacolliot, Dubois de Jancigny, Halhed, Cicé, etc.; c'est-à-dire ce que racontent des hommes considérables, qui ont vécu dans l'Inde pendant

vingt ou trente ans, et qui en ont appris les langues au milieu des populations.

D'ailleurs, ces messieurs ne sont pas les seuls qui aient fouillé dans les anciens livres Indous, et en ce moment la Société des Théosophes y fouille largement.

Tout est curieux et digne d'intérêt dans les livres de M. Jacolliot, mais surtout certains chapitres dont je donnerai plus loin quelques extraits, qui fourniront la preuve que les traditions Indoues ont été le point de départ des récits contenus dans la Bible des Hébreux et dans les Évangiles.

A l'appui de ce que j'ai dit plus haut des erreurs involontaires que commettent parfois les plus savants Orientalistes, je citerai M. Jacolliot (*Bible dans l'Inde*, page 16).

« Malheureusement, il est presque impossible » de remonter aux origines de ce mystérieux pays, » sans l'habiter, se pénétrer de ses mœurs, de ses » usages, et surtout sans une connaissance appro- » fondie du *Sanscrit*, la langue ancienne, et du » *Tamoul*, la langue savante actuelle, qui, seules, » peuvent vous guider dans ce dédale obscur et » vous mettre à même de travailler avec fruit.

« Un reproche que je ferai à beaucoup de tra- » ducteurs et d'orientalistes, tout en admirant » leur profonde science, c'est, n'ayant point vécu » dans l'Inde, de manquer de justesse dans l'ex- » pression, de ne connaître pas le sens symbo-

» lique des chants poétiques, des prières et des » cérémonies, et d'arriver ainsi trop souvent à » des erreurs matérielles, soit de traduction, soit » d'appréciation. »

M. Jacolliot cite à ce propos l'opinion de M. Cicé, le savant orientaliste de Pondichéry, qui parle le sanscrit et huit à dix dialectes de l'Inde, et qui a consacré trente ans de sa vie à l'étude du passé de ce pays.

Cette opinion, la voici : « Les croyances reli» gieuses de la primitive époque des *Védas* ne » peuvent être ni étudiées, ni comprises ailleurs » que dans l'Inde; la poésie et les grossières » légendes les ont par trop défigurées ; il y a trop » de manuscrits à traduire, de monuments à inter» roger pour qu'une restitution de ce passé gran» diose, soit possible de loin, quels que soient la » science et le dévouement de ceux qui pourraient » la tenter. » (Jacolliot, *Les Fils de Dieu*, page 27.)

Revenant à l'erreur qui a généralement cours en Europe, je donnerai encore la parole à M. Jacolliot.

« Le qualificatif *d'Aryas* (en sanscrit : *prudents*, *excellents*, *vertueux*,) appliqué aux Brahmes, nous donne l'occasion de relever en passant une des plus curieuses erreurs de l'Orientalisme officiel, qui a la prétention de substituer ses idées personnelles aux travaux des Indous sur leur propre histoire. Suivant les théories d'écoles, les Aryas

seraient d'anciennes populations qui s'établirent dans l'Inde après avoir soumis cette contrée par la force des armes. Cette opinion, nous le disons sans hésiter, a la même valeur que celle qui verrait dans les *prudents* (jurisconsultes romains) des conquérants de Rome. Toujours des inventions à la place de la réalité; on se répand en systèmes, en hypothèses, comme si l'on se trouvait en face d'une civilisation qui se fût éteinte sans laisser d'autres traces que des lambeaux d'inscriptions sur des tronçons de colonnes; on cherche à se signaler par d'ingénieux aperçus, on ne recule devant rien, et comme ce personnage qui prenait le nom du Pirée pour celui d'un homme, on prend un adjectif qualificatif, une classe d'individus, pour le nom d'un peuple; et pour ne point s'arrêter en un chemin aussi facile, on va jusqu'à faire *l'histoire imaginaire* de ce peuple *supposé*. »

« *Arya Brachmanaa* signifie en sanscrit: *illustre* ou *excellent* brahme; *Arya Gourou*, *illustre maître*, Le mot de *Arya* est un simple qualificatif qui s'appliquait dans l'Inde, avant l'introduction des Castes, aux hommes distingués par leur science, leur vertu, et leur position. Si l'on veut se faire une idée exacte de l'acception de ce mot, on n'a qu'à le prendre dans le sens que les Anglais donnent à leur mot *d'honorable* appliqué à un membre du Parlement ou de l'aristocratie. Il n'y a donc pas plus *d'Aryas* que *d'Aryens* au début de

l'histoire de l'Inde, et nous défions les inventeurs de ce peuple fabuleux, de baser leur opinion sur un seul texte sérieux intelligemment traduit ».

En conséquence de ce qu'affirme avec tant d'autorité M. Jacolliot, je remplacerai le mot : *Arya* par : *Indous primitifs* dans les citations que j'aurai occasion d'emprunter aux divers auteurs auxquels j'aurai recours.

Je reprends maintenant mon sujet.

La première religion en date est évidemment celle des Indous primitifs, car il semble prouvé par les savants travaux de M. Burnouf (*Essai sur le Véda*, Paris 1863) que les *Dasyus*, autochtones des contrées de l'Inde dans lesquelles les documents historiques placent le centre des établissements Indous primitifs, n'étaient autres que les peuples de race Thibétaine ou Chinoise (de race jaune) et n'avaient à cette époque point de culte organisé. Les Indous primitifs refoulant peu à peu les *Dasyus*, s'emparèrent des territoires occupés par eux, et c'est de cette époque reculée, que date la première religion connue, qui est celle dont parlent les *Védas*, livres sacrés des Indous, qui remontent à la plus haute antiquité.

Et M. Jacolliot dans *La Bible dans l'Inde*, dit: « Sur la vieille terre de l'Inde, l'humanité après s'être élancée jusqu'aux régions les plus élevées de la critique philosophique et de la libre raison, a été asservie et étouffée par l'autel, qui a substitué à la vie intelligente, l'abrutissement, l'im-

puissance et le rêve. Le peuple Indou fut grand le premier entre tous, par sa civilisation, ses lois, sa morale; puis il est tombé, car les prêtres du Brahmanisme ont creusé son tombeau, et depuis longtemps il n'est plus que l'ombre de lui-même. »

Le livre de M. Jacolliot nous démontre qu'en remontant à la source, nous retrouvons dans l'Inde toutes les traditions poétiques et religieuses des peuples anciens et modernes ; le culte de Zoroastre et celui des Egyptiens; les mystères d'Eleusis et les prêtresses de Vesta; la Genèse Biblique et les prophéties; la morale de Pythagore et les enseignements du philosophe de Bethléem.

Dans une conférence faite en 1867 à l'Athénée de Paris, feu M. Chavée a étudié la question: « de l'idée que la philosophie peut se faire de Dieu dans l'état actuel des sciences physique et biologique, » et il a prouvé par des citations des livres des *Brahmanes* qui remontent à l'an 13,901 avant notre ère: « que le principe d'unité universelle apparaît dans toute sa pureté dans les monuments littéraires qui nous restent d'une civilisation antérieure à celle de Moïse. »

Bien antérieure, en effet, puisque Moise ne paraît que 1725 ans avant notre ère et que *Manou-Vena*, qui devint sous le nom de Manès ou Menès le premier roi de l'Egypte, colonisa ce pays avec une troupe d'Indous, 7,000 ans avant notre ère. Ce Manou-Vena était un Brahme qui tenta de

révolutionner l'Inde à son profit. Vaincu par les autres Brahmes, il s'enfuit avec ses adhérents, et traversant les régions comprenant actuellement la Perse et l'Arabie, il alla se fixer dans le pays du *Masra* (du Nil). Abraham, qui fut le fondateur de la nation Juive, naquit 1996 ans avant notre ère. Il y avait donc 5,000 ans que l'Egypte était colonisée, lorsque la nationalité Israélite fut formée. (Ces indications sont tirées de l'intéressant livre de M. Jacolliot: *Les Fils de Dieu*, page 323).

Mais revenons à M. Chavée.

„ Cette date de l'an 13,901 avant notre ère, a » dit M. Chavée, est celle de la promulgation de la » dernière rédaction du *Code de Manou*, et il sera » facile à tout le monde de la vérifier à l'aide des » calculs astronomiques si savamment établis par » M. Rodier. „ (*Antiquités des Races humaines*, un vol. in-8°, Paris 1862).

Et en effet, tous ceux qui voudront se donner la peine de lire le livre si intéressant de M. Rodier, trouveront dans son chapitre VII (chronologie des Indous) des preuves *irréfutables* de l'antiquité des livres sacrés de l'Inde.

Feu M. Chavée, dont peu de personnes ont sans doute conservé le souvenir, n'était pas le premier venu, et l'autorité de ses assertions en tout ce qui concerne l'Inde était d'autant plus grande, qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie à étudier les langues anciennes et modernes ; et entre

autres parmi les langues anciennes: le sanscrit, le syriaque et l'hébreu. Le but de ses incessantes études était celui-ci: prouver l'unité des races humaines (l'*Adam* de la Genèse) par l'identité primitive de toutes les langues ; ou bien, au contraire : constater la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Etant professeur au Collége Stanislas à Paris, il publia en 1849 un ouvrage dans lequel se trouvent les preuves de la réalité de cette dernière proposition. Cet ouvrage a pour titre: *Lexicologie Indo-Européenne* ou *Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. Plus tard, en 1855, M. Chavée publia un livre intitulé : *Moïse et les langues*, ou *Démonstration par la linguistique, de la pluralité originelle des races humaines.* J'aurai, au surplus, encore occasion de citer M. Chavée.

Longtemps avant la promulgation du *Code de Manou*, les *Rischis* (les sages) *du Saptasindhou* (bassin moyen de l'Indus, limites des régions Védiques) avaient nettement posé les termes de la question des rapports de Dieu avec l'Univers. Je me contenterai de citer ici quelques Slokas de l'hymne 129 du 10me mandala du Rig-Véda :

« Alors rien n'existait ; ni être vivant ; ni être » inanimé ; point de ciel, point de firmament. » Qu'est-ce qui enveloppait tout ? Quel était le » réceptacle de ceci ? Etait-ce l'eau, le profond » abîme ? Il n'y avait point de mort et partant, » pas d'immortalité. Le jour n'était pas annoncé

» par la nuit. Seul, le *Un* respirait en lui-même
» sans souffle, et il n'y avait rien d'autre au-delà
» de lui. L'obscurité, au commencement, était
» entourée d'obscurité ; c'était comme un Océan
» sans lumière.... Qui sait, qui peut affirmer d'où
» a été produite cette création ? Les dieux eux-
» mêmes ne sont venus qu'après ; qui donc peut
» savoir doù elle a surgi ; d'où ce monde est émané
» et s'il a été créé ou non (*Yadi vâ dadhé*, *yadi vâ*
» *na*)? C'est ce qu'il sait, lui qui est au haut des
» cieux ; le Directeur suprême ; et peut-être encore
» ne le sait-il pas ? (*yadi vâ na vêda*)! »

M. Louis Jacolliot recherchant si les premiers Indous ont été monothéistes, dit que l'Inde des *Védas* et de *Manou*, c'est-à-dire de l'époque la plus reculée, a été monothéiste. Et il cite à l'appui de cette assertion plusieurs passages du *Manava-Dharma-Sastra*. Il cite aussi l'indou Collouca, qui dans l'Inde est un des commentateurs les plus estimés, des Védas et de Manou. — Collouca s'exprime ainsi : Les anciens pandits (initiés), tout en divinisant les forces multiples de la nature, n'ont jamais cru qu'à un Dieu, auteur et principe de toutes choses, éternel, immatériel, présent partout, indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de soucis ; la vérité pure, la source de toute justice ; celui qui gouverne tout, qui dispose de tout, qui règle tout ; infiniment éclairé, parfaitement sage ; sans forme, sans figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans

caste, sans parenté ; d'une pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition. (Louis Jacolliot, *Christna et le Christ*, 1876, page 33).

Et à la même page, on trouve ceci : « D'après un texte qui nous a été conservé par Urihaspati, le Brahmatma, chef religieux de tous les Brahmes (pape Indou) en recevant l'initié du second degré, c'est-à-dire l'*officiant*, qui par la nature de ses fonctions était constamment en rapport avec la foule, prononçait les paroles suivantes : « Souviens-toi, mon fils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître souverain et principe de toutes choses, et que tout Brahme doit l'adorer en secret. Mais sache aussi que c'est un mystère qui ne doit jamais être révélé au stupide vulgaire. Si tu le faisais, il t'arriverait de grands malheurs. »

On voit clairement par là, que le monothéisme était réservé aux initiés ; et que les masses étaient polythéistes. Des populations grossières et ignorantes auraient eu de la peine à comprendre un Dieu *unique et pur Esprit*.

La prière suivante que le *Védanta* — ouvrage d'une haute antiquité — ordonne aux Brahmes de prononcer une heure avant le lever du soleil, est du plus pur monothéisme : « Dieu qui êtes un » pur Esprit, le principe de toutes choses, le » maître du monde, c'est par vos ordres que je » me lève et que je vais m'engager dans les em- » barras du monde.... O Dieu, je vous offre mes

„ adorations; détruisez mes péchés et faites que „ je conserve toujours la dignité de Brahme. Je „ t'ai adressé ma prière pour obtenir la rémission „ de mes péchés, pardonne-les moi et fais qu'après „ ma mort j'aille jouir des délices du Veikouta.... „ Fais que je sois heureux en ce monde.... et „ qu'après ma mort je jouisse d'un sort plus heu- „ reux et plus durable. Tu es un pur Esprit; tu „ es la lumière par excellence ; tu n'es pas sujet „ aux passions des créatures mortelles ; tu es „ éternel ; tu es tout-puissant ; tu es la vertu „ même; tu es le refuge des hommes et leur salut, „ etc. „ (L. Jacolliot, *Christna et le Christ*, 1876, „ page 37).

Cette prière était usitée parmi les *Christnéens*, (sectateurs de Christna, duquel je parlerai plus tard); elle portait le nom de Gaïatry.

M. Jacolliot fait remarquer que l'Inde a passé par trois phases:

1° L'époque des patriarches et de l'unité de Dieu.

2° L'époque des prêtres Brahmes et de la trinité (trimourti).

3° L'époque du polythéisme et de l'alliance des prêtres et des rois.

Il dit : que l'Inde primitive avec sa religion familiale ou patriarcale, était *historiquement* monothéiste. Que ce ne fut que lors de l'établissement du clergé Brahmanique et des castes, que les Brahmes conservant pour eux le monothéisme,

poussèrent au développement du polythéisme, résultat des symboles multipliés, et s'en servirent comme d'un moyen de domination des masses. De là, l'abrutissement auquel est arrivée dans ses classes inférieures, l'Inde actuelle. Les réalités historiques, philosophiques et scientifiques étaient le partage des prêtres et des initiés. Les allégories et les symboles superstitieux étaient sciemment composés pour le peuple, dans le but de le maintenir dans une ignorance qui facilitait la domination. Et M. Jacolliot ajoute: que c'est pour cela que l'Inde ne se peut étudier avec cet esprit de système qui distingue certains anthropologistes et la plupart des catholiques, (et je dirai: tous les chrétiens).

« Chaque parti, dit M. Jacolliot, a son lit de Procuste dans lequel il prétend faire tout rentrer. Les uns, ceux qui font partir l'homme du singe, ne veulent pas de l'Inde ancienne : brillante, civilisée, philosophique, spiritualiste et monothéiste. Ce passé extraordinaire les gêne par comparaison. Que deviennent leurs théories d'un perfectibilisme matériel et mathématique, lorsqu'on leur prouve que l'Inde d'il y a vingt-cinq mille ans, avait déjà agité toutes les questions qui nous intéressent et essayé de toutes les solutions que nous expérimentons à notre tour. »

Les autres, ceux qui puisent leur mot d'ordre dans la révélation, ne veulent admettre de l'Inde que les superstitions abandonnées à la plèbe, afin

de pouvoir soutenir : que jusqu'à Moïse et au Christ, toutes les nations du globe étaient plongées dans les superstitions les plus grossières. Nous prions simplement les exagérés de ces deux écoles, de relire avec nous le *Sloca* 92 du livre VI de Manou, et de nous dire si toute philosophie et toute religion ne sont pas contenues dans ces quelques lignes, et s'il leur paraît que nous ayons fait de grands progrès moraux depuis que le grand législateur Indou les a écrites :

« La résignation ; l'action de rendre le bien » pour le mal ; la tempérance ; la probité ; la » pureté ; la répression des sens ; la connaissance » des Sastras (livres sacrés) ; celle de l'Ame su- » prême ; la véracité et l'abstinence de la colère ; » telles sont les dix vertus en quoi consiste le » devoir. »

Et Manou a enseigné aussi, bien des milliers d'années avant Moïse et l'ère chrétienne : « L'unité » de Dieu ; l'immortalité de l'âme ; le mérite et le » démérite fondés sur la liberté humaine ; la » récompense et le châtiment. »

M. Jacolliot cite à propos du monothéisme de l'Inde, la secte des *Djeinas*. Cette secte qui compte dans l'Inde de nombreux adeptes, fut composée à son origine, de tous les Indous qui, professant le monothéisme, religion des Indous primitifs, ne voulurent pas courber la tête sous le joug sacerdotal des Brahmes, lorsque ceux-ci imaginèrent la *trimourti* (trinité). Le mot *Djeina* signifie : *les*

purs, ceux qui n'ont pas adopté les nouveautés religieuses.

Les Djeinas luttèrent longtemps, même par les armes, contre le Brahmanisme qui envahissait l'Inde, mais ils finirent par avoir le dessous. Ils sont encore aujourd'hui le preuve vivante que la religion primitive des peuples de l'Inde, était le *monothéisme* basé sur l'*Unitarisme*.

Les Djeinas croient à l'immortalité de l'âme ; au mérite et au démérite, et par conséquent à la récompense et au châtiment. Ils croient à une *renaissance* heureuse pour les bons et à une renaissance mauvaise pour les méchants.

Les Djeinas n'ont jamais accepté la division par castes.

M. Jacolliot dit que les Djeinas sont aujourd'hui peu nombreux. D'après un article relatif aux Djeinas que je trouve dans le *Magasin Pittoresque*, année 1839, il paraîtrait que ce serait l'abbé Dubois, qui fut missionnaire dans l'Inde et qui a publié un livre intitulé: *Mœurs des Indes*, qui a contribué à répandre cette erreur.

Dans l'article dont je parle, il est dit que, d'après des renseignements de date récente, l'influence politique et religieuse des Djeinas est encore très considérable· On cite le pontife d'une des branches de cette religion (monothéisme unitarien) qui, à lui seul, a onze mille disciples prédicants répandus dans toute l'Inde. Une simple communauté de Djeinas, l'*Oswall*, se compose de

cent mille familles. Plus de la moitié du commerce de l'Inde est fait par les Djeinas, et c'est parmi eux que se trouvent le plus de banquiers et de receveurs des impôts publics.

Ce sera sans doute parmi les Djeinas, en raison de leurs croyances religieuses, que la doctrine spirite recrutera le plus d'adhérents dans l'Inde.

Il paraît que dans ces derniers temps les christnéens (les disciples de Christna) se sont rapprochés des Djeinas par suite de leurs communes croyances monothéistes.

A l'appui des assertions de M. Jacolliot en ce qui concerne le Rig-Véda, je citerai M. Burnouf. « Les hymnes du Rig-Véda, dit-il, offrent une sorte d'esquisse des relations sociales chez les Indous primitifs. Ceux-ci semblent çà et là réunis en bourgades, mais il n'y avait nulle administration, nul trésor public, nulle organisation judiciaire. La commune n'existait pas : il n'y avait que des familles et le chef de la famille était le prêtre. »

On voit d'après ceci que l'époque dite des Hymnes (des Védas) a précédé de beaucoup de siècles, celle de l'organisation des brahmes ou prêtres officiels.

Ce qui prouve, pour le dire en passant, que bien des choses que l'on croit de date relativement moderne, remontent à une haute antiquité, c'est qu'au nombre des usages répandus chez les Indous Védiques, on trouve : les fêtes avec des jeux, des

exercices du corps, des spectacles de marionnettes sur de petits théâtres. Le jeu de dés y était aussi connu.

Voici encore un fragment d'hymne, tiré de la Bhagavad-Gitâ, qui atteste le monothéisme des Indous primitifs :

« Vous êtes le Dieu suprême, l'Esprit éternel et céleste ; c'est ce que confessent tous les *Rischis* (les sages) ; c'est aussi ce que tu m'annonces ; je crois en la vérité de ta parole, mais je ne sais comment tu te rends visible. Toi seul tu te connais toi même, être des êtres, prince des vivants, Dieu des Dieux, seigneur des créatures.... Je vois dans ton unité tout l'Univers avec les choses mobiles et immobiles. Tu brilles comme le feu et comme le soleil dans ton immensité, montagne de lumière de tous côtés resplendissante, sans commencement, sans milieu, sans fin.... tu remplis à toi seul toute l'étendue du ciel et de la terre.... raconte-moi donc qui tu es : sois-moi propice; louange à toi. Je désire te connaître, essence primitive, car je ne puis saisir la marche de ton action. »

Le *Rig-Véda* définit Dieu ainsi : « Celui qui existe par lui-même, et qui est dans tout, parce que tout est en lui. »

Manou commentant ce passage du Rig-Véda, dit : « Celui qui existe par lui-même ; que l'esprit seul peut percevoir ; qui échappe aux organes des sens ; qui est sans parties visibles ; éternel ; l'âme de tous les êtres et que nul ne peut comprendre. »

Le *Maha-Barada* en donne aussi la définition suivante: « Dieu est un, immuable, dénué de parties et de formes, infini, omniscient, omniprésent et omnipotent. C'est lui qui a fait sortir les cieux et les mondes de l'abîme du néant, et les a lancés dans les espaces infinis; il est le divin moteur, la grande essence originaire, la cause efficiente et matérielle de tout. »

L'hymne est la première forme littéraire que la pensée ait revêtue dans la race Indoue. Le Véda est l'unique monument que cette race possède de sa plus ancienne littérature. Langue, religion, relations sociales, conceptions philosophiques, forme littéraire, tout est original dans le *Véda*. Rien n'y est emprunté à une civilisation antérieure ou à des peuples étrangers. L'âge qui précède les hymnes et auquel se reportent souvent les auteurs de ces hymnes, est tout Indou. Ces hymnes ne laissent supposer aucune tradition, aucune idée venue du dehors. Toute influence étrangère aux Indous, date des temps postérieurs, souvent même des temps historiques. (Burnouf. *Essai sur le Véda*).

Le *Véda* est composé de quatre livres : le *Rig-Véda*, le *Sâma-Véda*, le *Yajur-Véda*, *l'Atarva-Véda*. C'est ce qu'on appelle les livres *Védiques*, ou les livres des *Hymnes*. Ce sont les livres sacrés et historiques de l'Inde la plus ancienne ; ils sont écrit en une langue spéciale que l'on nomme la langue *Védique* et qui est antérieure à la langue des livres brahmaniques.

Le *Rig-Véda* nous fait assister à la formation des premières doctrines religieuses de notre race. Je dis *notre* race, car les travaux modernes ont fourni la preuve que les Indous sont la souche des nations Européennes actuelles. Un grand courant d'émigration vers le Nord, venant de l'Asie par la Perse et la Russie d'Europe, est venu peupler tout le Nord de l'Europe. Un autre courant descendu par l'Ouest de l'Asie, traversant le Sud-Ouest de la Perse, a pénétré dans le Sud de l'Europe par la Grèce, laissant la race sémite (Arabes, Hébreux, Phéniciens, Chaldéens, Syriens) peupler le Sud-Ouest de l'Asie et une partie de l'Afrique. Et ce sont ces deux grands courants qui sont l'origine de toutes les nationalités Européennes actuelles, lesquelles ont remplacé les très-anciens autochtones d'Europe. Les Indous du Nord ont donné naissance aux Slaves, aux Scandinaves, aux Germains et très probablement aux Gaulois; les Indous du Sud, aux Persans, aux Egyptiens, aux Grecs, aux Latins.

Je continue maintenant à m'inspirer des travaux de MM. Burnouf et Jacolliot.

Dans les Védas, les doctrines religieuses des Indous primitifs sont des plus simples. La cause première est nommée *Zyaus* ou Zeus, ce qui signifie: *essence pure et irrévélée*. Le mot : *Brahman* dans le *Véda* désigne la prière qui accompagne le sacrifice, lequel était offert par le père de famille (*Déva*) et par la mère de famille (*Dévi*).

Ce ne fut que beaucoup plus tard que s'organisa le culte officiel et la hiérarchie sacerdotale. Ce ne fut qu'alors, que se développa la religion *Brahmanique* constituée par la conception métaphysique de *Brahme*, principe *neutre* éternel et inactif, d'où procèdent les trois personnes : *Brahma-Vischnou-Siva*, ou les trois attributs de *Brahme* ; savoir : la création, la conservation, la transformation. Cette trimourti (trinité) *n'existe en aucune manière* dans le Rig-Véda.

« Toute la période pastorale dans l'Inde, dit M. Jacolliot, (*Christna et le Christ*) n'a été qu'un long cantique en l'honneur du *Grand Tout*, auquel on rendait hommage sans chercher à surprendre l'insaisissable secret de son existence. Le *Zeus* calme, irrévélé, sans manifestations visibles, n'est accessible qu'à la conscience ; les subtilités du raisonnement ne peuvent rien ni pour, ni contre lui... »

« Mais du jour où le prêtre vint prendre possession du monde, tout changea. Dieu, divisé à l'infini, fut soustrait à la connaissance du vulgaire, et un nouveau personnage : le *Diable*, fit son apparition dans la comédie sacerdotale, avec la mission de terroriser les peuples. »

Le rôle des ancêtres se confond aux yeux des Indous Védiques, au moins dans une certaine mesure, avec celui des dieux. Les mêmes êtres puissants qui dans l'origine ont produit les mondes, sont aussi les pères des animaux et des hommes

et les auteurs de la vie. Une mystique profonde et qui ne se cache pas, préside à ces conceptions et les anime. Entre l'œuvre de la génération primordiale des êtres vivants et l'œuvre sainte du sacrifice, une relation étroite existe dans le Véda. Un même mot, ou plutôt une même racine exprime ces deux choses : *Karman* est l'œuvre, et *Kratu*, le sacrifice ; tous deux se rapportent à la racine Indoue : *Kri* qui signifie *produire*, qui est identique au latin *creare* et qui se retrouve probablement dans le nom de *Kronos*, Saturne.

L'œuvre de la reproduction du monde se perpétue avec celle du sacrifice et ne saurait s'en séparer ; de même que les fils continuent la vie des pères, de même le sacrifice est engendré par le sacrifice et se perpétue à travers les siècles. Les ancêtres sont la source primordiale des sacrifices et des générations.

La tradition Indoue, par les hymnes védiques, rattache à certains noms l'invention des cérémonies sacrées. Chacun de ces noms a une signification. Ainsi, *Buda*, le savoir, est fils de *Sôma*, qui est fils d'*Atri*, né de l'*Être éternel*. *Ilâ*, l'invocation, est fille de *Manu*, personnification de la race humaine, issue de *Vivaswat* et par lui de l'Être éternel. Ces généalogies fondées sur les textes du *Véda*, expliquent dans le Brahmanisme l'origine de toutes choses.

On voit donc que les Brahmanes, de même que les Indous de l'époque Védique, reconnaissent un

Dieu *suprême* et *éternel*. Ainsi, l'on trouve dans le grand hymne du poëte Dirgatamas, cette phrase : « Le Seigneur, maître de l'Univers et rempli de sagesse, est entré en moi faible et ignorant, etc. »

Ainsi que le dit M. Burnouf : il serait d'autant plus digne d'intérêt d'extraire du *Rig-Véda*, tous les traits qui concernent les cérémonies, qu'ils peuvent fournir, sinon le point de départ historique, du moins l'explication de beaucoup de traits analogues dans les religions anciennes et modernes de l'Occident. Ainsi, par exemple, les sacrifices consistaient en une offrande liquide, le *soma*, liqueur fermentée provenant du sucre, de l'*asclépiade acide* des botanistes, et en une offrande solide, gâteaux faits de farine et de beurre. Ces deux offrandes étaient jetées par les prêtres dans le feu qui les consumait.

La seule cérémonie mentionnée dans le *Rig-Véda* où un être vivant fut immolé, est l'*açwaméda*, le sacrifice du cheval ; les princes seuls l'offraient, et c'était un grand mérite pour un prince aux yeux de ses sujets, d'avoir offert l'*açwaméda*. Mais l'oblation d'un animal était un fait très-rare dans la période des hymnes (période Védique), et les sacrifices habituels étaient non sanglants. Plus tard même, le corps de l'offrande put se réduire à si peu de chose, qu'il disparaissait pour ainsi dire devant l'offrande spirituelle d'un cœur pur et d'un esprit élevé vers Dieu.

Les hommages rendus aux ancêtres dans les

temps Védiques ont continué à l'être dans tous les siècles suivants et le sont encore aujourd'hui. La croyance à l'*immortalité de l'âme* non pas *nue* et *inactive*, mais *vivante* et *revêtue d'un corps glorieux*, ne s'est pas interrompue un seul instant, puisqu'elle est encore dans l'Inde, ce qu'elle y était autrefois, et qu'elle s'y rencontre avec les mêmes caractères et le même fond métaphysique. L'idée de la *transmigration* a seule pris à cet égard un développement considérable. Dans le *Véda*, elle n'est qu'en germe, tandis qu'elle paraît avec toute son étendue dans les lois de Manou. L'âme du mort, du père de famille devenu ancêtre à son tour (ce feu divin et inépuisable des générations), continue de vivre en vertu de la puissance qui à l'origine des choses, l'animait.

Une chose, qui dans l'ouvrage de M. Burnouf présente un grand intérêt, c'est ce qu'il dit de la composition et du fonctionnement de la famille au temps des Indous Védiques, et en particulier du rôle de la femme, qui, à l'inverse de ce qui eut lieu plus tard chez les Hébreux et chez beaucoup d'autres, nations, remplit un rôle égal à celui de l'homme ; prend part au sacerdoce familial, etc. Dans les cérémonies du culte Indou primitif, l'époux quand il présente l'offrande aux dieux, est appelé *Déva* comme les dieux eux-mêmes, et ne diffère deux que par la mortalité. Le mot *Déva* vient du radical *Div*, briller (d'où est sans doute venu le mot *divin*). L'épouse, qui assiste l'époux au sacrifice, est appelée *Dévi*.

Comme maîtresse de la famille, la femme porte le nom de *Dam* qui signifie *maîtresse* et provient d'un radical exprimant la force physique qui dompte, et la force morale qui commande.

Chez les Indous Védiques, les castes n'existaient pas encore ; ce ne fut que plus tard et lors de l'institution Brahmanique qu'elles se formèrent. Plus tard encore, lorsque parut le Bouddha Çakia-Mouni, il opéra par ses prédications une réforme dont je parlerai ultérieurement, mais en dépit du Bouddhisme, le Brahmanisme a toujours maintenu les castes. L'origine divine des castes ; le droit divin qui assigne à chacune d'elles ses fonctions, sont des articles de foi dans la civilisation Brahmanique.

A propos de la croyance des Indous Védiques à la continuité de l'existence de l'âme et de son enveloppe éthérée, M. Burnouf dit (page 434) : « Du reste, l'âme détachée de son enveloppe mortelle, n'abandonnait pas entièrement tout corps, autrement elle serait rentrée et se serait perdue dans la grande âme du monde. Mais ce corps est glorieux comme celui des dieux et procède lui-même d'*Agni* (le feu). Ce couple mystique, d'un corps presque idéal et d'une âme qui est comme une étincelle ou un rayon de feu divin, est toujours là, prêt à s'unir de nouveau à une forme visible, quand la loi universelle de l'Être suprême amènera son tour. Ici, l'idée des *réincarnations* est évidente.

Je montrerai plus tard combien toutes les croyan-

ces Védiques ont d'analogie avec la doctrine spirite ou spiritualiste comme on voudra l'appeler ; et l'on pourra s'assurer que certaines intuitions religieuses n'ont pas manqué à nos ancêtres les Indous.

Je rappellerai à ce propos, que l'apôtre Paul dans sa 1re épître aux Corinthiens (xv, 39 à 54) parle du *corps animal* et du *corps spirituel* ; il dit que le corps est semé *corps animal* et qu'il ressuscitera *corps spirituel*.

Il est fort probable que par suite des rapports qui au temps de Salomon (1020 ans avant notre ère) s'étaient établis entre les peuples sémites — les Hébreux surtout — et les Indous alors habitant les bouches de l'Indus, les doctrines Védiques ont pénétré en Judée. Si l'on s'en rapporte à la Bible, des échanges commerciaux étaient établis à l'époque de Salomon, entre les Hébreux et les Indous. Pourquoi des échanges intellectuels n'auraient-ils pas eu également lieu ? C'est là au surplus une question sur laquelle je reviendrai. Je sais qu'elle est du nombre de celles qui dérangent les petites combinaisons des théologiens ; mais peu m'importe.

M. Burnous dit (page 447) : « Du temps de Salomon, il se faisait de tels voyages dans les Indes (de la mer Rouge à Ceylan), car plusieurs objets d'origine indoue et portant des noms sanscrits se trouvent mentionnés au 3e Livre des Rois. »

« La métaphysique s'est élevée dans l'Inde

Brahmanique, dit ailleurs M. Burnouf, à une hauteur qu'aucun autre peuple de la famille Indoue n'a dépassée, soit en Grèce, soit dans l'Occident. C'est ce que reconnaîtra tout esprit indépendant, préférant la vérité au système, et ne reculant pas devant les clartés qui lui peuvent venir du dehors. Les Grecs, soit dans l'école d'Aristote, soit dans celle de Platon, qui procédait des anciennes doctrines des sages et surtout de l'enseignement Pythagoricien, les Grecs ont égalé les Indous par leur hardiesse philosophique, mais non dans la compréhension des grands problèmes du monde et de la nature humaine. On a lieu de penser, d'après leurs propres traditions, qu'à diverses époques, mais surtout au temps qui a précédé les guerres médiques, et plus tard dans Alexandrie, la science Orientale ne fut pas étrangère au développement de l'esprit philosophique des peuples méditerranéens. On sait enfin, que les modernes, sans exception, ont philosophé d'après les Grecs et reproduit dans les conditions nouvelles, les systèmes que ces derniers nous avaient légué. Au contraire, l'Inde Brahmanique ne semble avoir rien reçu du dehors en matière de philosophie, car les grandes solutions étaient données, les principaux systèmes étaient fondés à la fin de la période d'institution des Brahmanes (création de la hiérarchie sacerdotale) qui fut le moyen-âge de cette contrée, c'est-à-dire, dans un temps où l'esprit philosophique des Hellènes ne

songeait nullement à se dégager des symboles religieux (si tant est qu'à cette époque, les Hellènes existassent comme nation). Or, tout le mouvement philosophique de l'Inde procède du Véda. Il y a donc eu dans le monde Indou tout entier, pour ainsi dire, un courant d'idées qui traversant les conceptions originales de chaque peuple, s'y est mêlé presque sans cesse, et y a laissé çà et là, des traces profondes. La source d'où il est sorti est dans le livre des hymnes Védiques. Cette source est primordiale et n'en suppose aucune autre au-dessus d'elle, car en lisant ces poésies *préalablement rangées dans leur ordre de succession, par la philologie*, et d'après les données nombreuses et variées qu'elles renferment, on assiste à la naissance de cette antique philosophie et à ses premiers progrès ; on voit se dégager peu à peu, du symbole agrandi, la notion pure et métaphysique qu'il renferme, comme on avait vu naître et se former le symbole lui-même. Enfin, l'on voit les grands problèmes posés tour à tour par des esprits supérieurs qui s'émeuvent en les découvrant et se remplissent d'un enthousiasme vraiment philosophique, en entrevoyant les premières solutions. A ce titre, l'étude des hymnes est d'un intérêt majeur pour les historiens de la philosophie. »

Et plus loin (page 410) M. Burnouf dit : « Il est incontestable que la race des Indous a toujours montré une forte tendance vers l'unité métaphy-

sique d'un *principe supérieur*. L'unité substantielle de Dieu est aujourd'hui la croyance universelle des Indous issus de la race primitive; croyance professée ouvertement par les Brahmanes et malheureusement cachée, dans le peuple, sous les apparences d'un polythéisme quelquefois grossier. L'unité métaphysique de l'Être suprême est sans cesse et partout proclamée dans les écrits brahmaniques de tous les genres et de tous les temps, depuis les derniers faits jusqu'aux Brahmanes Védiques les plus anciens et les plus authentiques?

Ici M. Burnouf entre dans des considérations qu'il serait trop long de reproduire et dont l'analyse serait difficile à faire.

Ces considérations ont pour but de prouver — en écartant tout ce qui est symbole — que les poètes qui ont écrit les Hymnes Védiques en étaient arrivés à établir d'une manière évidente, l'existence de la *grande âme*, de l'*absolu neutre*, premier principe de l'Univers.

On trouve à la page 422, dans un hymne Védique du poète *Prajapati*, la théorie du *Verbe* ou de l'*Intelligence* (du Logos) et celle de l'amour. Or, le système biblique de la création et le dogme chrétien de la Trinité se rapprochent beaucoup de cette théorie Indoue. Et comme le fait très-bien remarquer M. Burnouf, il serait fort possible que l'interprétation psychologique donnée par plusieurs docteurs chrétiens et en dernier lieu par Bossuet, tirât son origine de l'Inde Védique ; que

de là elle fût arrivée par les philosophes voyageurs (Anaxagoras, Pythagore?) jusqu'en Grèce, et plus tard par Alexandrie jusqu'aux docteurs chrétiens. Je me propose de démontrer plus tard que ce ne sont pas là les seuls emprunts faits à l'Inde ancienne par le Christianisme.

Plus loin (page 430) nous trouvons la notion de la *distinction* de l'âme et du corps, et celle de l'*immortalité* Nous trouvons aussi la *demeure des pieux*; et dans un hymne de *Damara* IV, 157, il est dit à propos de la séparation du corps et de l'âme, lorsque la période de leur union est terminée : « Mais il est une partie immortelle;... O Jatavedas, dans le corps glorieux formé par toi, transporte-là au monde des pieux. »

Or, ce monde, cette demeure des pieux, c'est le *paradeça* (paradis) ou région lointaine, située au-delà du grand courant de l'atmosphère et qui est, à proprement parler, la province où commande le « Roi des Cieux. »

Cacyapa, IV, 128, dit dans un hymne sous forme d'invocation :

« Dans ces lieux où siége la lumière éternelle, la félicité; dans ces lieux d'immortelle durée place-moi, O pur ! «

» Dans ces lieux où règne le fils de Vivaswat; où est le palais du lumineux ; où sont les grandes eaux, donne-moi l'immortalité ! «

» Dans ces lieux où s'ouvre à nos désirs la triple demeure, le triple ciel du lumineux; où brillent

les mondes radieux, donne-moi l'immortalité ! «

» Dans ces lieux où les désirs sont satisfaits ; où repose la base de tout ; où sont la *swad* et le plaisir, donne-moi l'immortalité ! «

» Dans ces lieux où siégent le bonheur, la joie, la félicité, la jouissance, où la satisfaction naît avec le désir, donne-moi l'immortalité ! »

D'après M. Burnouf, la constitution Brahmanique suppose une assez longue période d'élaboration ; il en est de même de la langue *sanscrite*, qui est le résultat d'un long travail antérieur. Cette période forme le passage de l'idiome *Védique* à la langue *sanscrite*. C'est le vrai moyen-âge de l'Inde. En réunissant tous les documents qui peuvent fournir quelques renseignements relatifs à l'ancienneté de l'établissement des Indous dans le Delta du Gange, et en cotant au plus bas, on arrive à un chiffre de 1500 ans avant notre ère. Or, les hymnes du Véda indiquent clairement que le berceau des Indous primitifs est le *Pandjab*, c'est-à-dire l'extrémité Nord-Ouest de l'Inde, les vallées de l'Indus supérieur. Et par ces mêmes hymnes, qui décrivent successivement les diverses contrées traversées par les Indous dans leurs migrations s'étendant du *Pandjab* vers le Gange d'une part, et vers l'île de Ceylan d'autre part, on peut s'assurer que ces migrations ont demandé bien des siècles.

Il s'ensuit donc que l'ensemble des traditions Védiques signale une période primitive (anté-

rieure au moyen-âge de l'Inde) d'une longueur absolument indéterminée : période à laquelle les chantres du Véda (les auteurs des hymnes) ont toujours soin de rapporter leur origine et celle de leurs cérémonies. Et c'est cette période fort longue qu'il faut ajouter aux 1500 ans susmentionnés, si l'on veut se faire une idée approximative de l'ancienneté de la famille Indoue.

Que l'on se reporte à ce qu'a dit feu M. Chavée, à propos des livres des Brahmanes remontant à 13,901 ans avant notre ère, et l'on verra que la période primitive signalée par les traditions Védiques est plus lointaine qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. Je me réserve, au surplus, à propos de la légende Indoue de *Christna*, de parler de la chronologie historique des Brahmes, basée sur des zodiaques.

On trouve dans le *Dictionnaire scientifique de Géographie* de Domeny de Rienzi, page 548, à propos de l'Inde : « Trente siècles avant J.-C.
» l'Oudjayani, le Bengale et d'autres Etats de
» l'Inde étaient déjà gouvernés par des Radjahs
» (Princes). »

Cette assertion est parfaitement admissible, si l'on se reporte à la Table chronologique donnée par le même auteur (page 378) de tous les souverains qui ont régné en Chine depuis l'empereur Hoang-Ti (l'empereur *jaune*).

Or, les Indous primitifs, ceux dont il est question dans les hymnes Védiques, avaient pour

ennemis les *Dasyus*, qui ainsi que je l'ai dit en commençant ce chapitre, étaient à ce qu'il paraît les autochtones de l'Asie centrale, occupant une grande partie des versants sud des monts *Himalaya* et *Hindu-Kuch*, et que les Indous refoulèrent pendant des siècles, en s'avançant peu à peu de l'Ouest vers l'Est et vers le Sud. En se reportant à la description de ces *Dasyus* que l'on trouve dans les hymnes, on reconnaît les hommes de la *race jaune:* Chinois, Mongols, Thibétains. Donc, les Indous remontent au moins aussi loin que les Chinois, qui, ne l'oublions pas, avaient un empereur (Hoang-Ti) à sa 61me année de règne, 2637 ans *avant notre ère*. Et rien ne prouve que cet empereur ait été le premier.

D'un autre côté, M. Burnouf dit : « Qu'on ne cite pas dans le Véda un seul prince, même local, ayant des ministres et exerçant son autorité par des employés ou des subalternes. » Il dit aussi : « que les Indous semblent çà et là réunis en bourgades, mais que nulle part il n'est dit que ces réunions de familles fussent administrées par un chef quelconque représentant la communauté. »

On voit donc par ce que dit Rienzi, qui parle de *Radjahs* gouvernant au Bengale et ailleurs, *trente siècles avant* notre ère, à quelle haute antiquité doit remonter la période des Hymnes Védiques.

En terminant son appréciation de la philosophie Védique, M. Burnouf dit : « Quand on aura pu

faire une histoire suivie, véridique, impartiale, des doctrines de l'Inde depuis le Véda jusqu'à nos jours ; quand on saura comment de cette source antique et presque inépuisable, est né le Brahmanisme ; comment une école ou une tendance d'esprit dans le Brahmanisme a suscité le Bouddha et sa doctrine ; comment après l'expulsion du Bouddhisme, les anciennes croyances ont repris vigueur ; lorsqu'enfin l'on aura la raison suivie de ces grandes transformations, nous sommes persuadés que l'Inde, bien loin de paraître immobile comme un navire à l'horizon, nous présentera le tableau du plus vaste et du plus régulier développement d'idées qu'ait encore produit une même suite de générations humaines..... car la même force d'esprit qui chez les ancêtres a produit une première fois les dogmes religieux, se retrouve chez les descendants pour discuter et agrandir au besoin l'œuvre des pères ; c'est ce que l'on voit s'être produit dans l'Inde avant et après le Bouddhisme.

Et l'on peut ajouter après M. Burnouf : que c'est ce que l'on voit se produire encore aujourd'hui, si l'on tient compte, ainsi qu'on le doit, du mouvement intellectuel qui a lieu dans l'Inde — à Bombay et dans l'Ile de Ceylan — où M[me] Blavatsky et le colonel Olcott ont groupé toutes les notabilités brahmanes, bouddhiques, parses, musulmanes, chrétiennes ; toutes les âmes éclairées, qui dans un but de fraternité

universelle, veulent le relèvement intellectuel de 500 millions d'habitants. De savants prêtres des cultes brahmaniques et bouddhiques concourent surtout à cette œuvre si humanitaire, en traduisant et publiant d'anciens et importants ouvrages philosophiques qui jusqu'à cette heure, avaient été tenus secrets par les disciples du Bouddha *Sakia-Mouny*.

CHAPITRE II.

CHRISTNA. — LÉGENDE. MORALE. INSTITUTIONS RELIGIEUSES. CHRONOLOGIE BRAHMANIQUE.

Christna apparaît chronologiquement dans l'histoire de l'Inde et du Brahmanisme, à une époque très-reculée. Sa légende occupe pour ainsi dire une place à part dans les traditions des Indous et mérite à un haut degré d'attirer l'attention, en raison des déductions qui en découlent par son rapprochement avec la légende de Jésus ; je crois donc devoir en faire le sujet d'un chapitre.

Les détails qui vont suivre sont extraits *passim* des ouvrages récemment publiés par M. Louis Jacolliot dont j'ai déjà parlé à mes lecteurs. Ces ouvrages sont : *la Bible dans l'Inde*, Paris 1869 ; *Christna et le Christ ; les Fils de Dieu.*

Tous ceux qui ont étudié l'Inde au point de vue religieux, savent que la base de l'idée religieuse

de ce pays est l'*incarnation* — c'est-à-dire la descente — de Dieu sur la terre pour régénérer moralement ses créatures.

Suivant la croyance Indoue, il y a eu jusqu'à ce jour *neuf incarnations*, mais les huit premières n'ont été que de courtes apparitions de Dieu sur la terre, pour rappeler aux hommes que lors de la faute d'Adima et d'Héva (l'Adam et l'Eve de la Bible juive) il leur avait promis un rédempteur. La neuvième incarnation est la réalisation de cette promesse de Dieu. Cette incarnation est celle de *Vischnou*, seconde personne de la *Trimurti* (Trinité Indoue) sous le nom de *Christna*, fils de la Vierge *Devanaguy*.

Voici quelques-unes des prophéties relatives à l'avénement de *Christna*, recueillies par le théologien Indou *Ramatsariar*, dans *l'Atharva*, les *Védangas* et le *Védanta*.

Extrait de l'*Atharva*. « Il viendra couronné de lumières, ce fluide pur émané de la grande âme, de l'essence de tout ce qui existe, et les eaux du Gange tressailleront de leurs sources à la mer, comme une femme enceinte qui ressent dans son sein le premier bond de son enfant. »

« Il viendra, et les cieux et les mondes seront dans la joie, et les étoiles pâliront devant sa splendeur, et le soleil trouvera ses rayons trop faibles pour l'éclairer, et la terre sera trop étroite pour l'étendue de ses regards, trop petite pour le contenir. Car il est l'infini ; car il est la puissance ;

car il est la sagesse ; car il est la beauté ; car il est tout et dans tout. »

« Il viendra, et la vie défiera la mort, et la période de dissolution sera suspendue dans son sinistre travail, et il rajeunira le sang de tous les êtres, et il régénérera tous les corps, et il purifiera toutes les âmes.... »

« Du Nord au Sud, de l'aurore au couchant, ce jour sera un jour d'ivresse, car Dieu manifestera sa gloire et fera éclater sa puissance et se réconciliera avec ses créatures. »

Extrait des *Védangas*. « C'est dans le sein d'une femme que le rayon de la splendeur divine recevra la forme humaine, *et elle enfantera étant vierge*, car nul contact impur ne l'aura souillée. »

Extrait du *Pourourava* «...Le divin Paramatma (âme de l'Univers) naîtra d'une vierge qui sera fécondée par la pensée de Vischnou. »

« Extrait du *Poulastya*. « Et il se fera un bruit terrible et surnaturel dans les cieux, dans l'air et sur la terre ; des voix mystérieuses avertiront les saints ermites dans les forêts ; les musiciens célestes entonneront leurs cantiques ; les eaux des mers bondiront de joie dans leurs gouffres profonds ; les vents se chargeront du parfum des fleurs ; au premier cri de l'enfant divin, la nature entière reconnaîtra son maître. »

Vichnou, seconde personne de la *Trimurti*, s'exprimant par la bouche de *Christna*, dans la Baghavad-Gita (un des livres sacrés de l'Inde

ancienne), dit : « J'ai eu bien des naissances... quoique sans commencement et sans fin et chef des êtres vivants. »

« Quand la justice languit ; quand l'injustice se relève, alors je me fais moi-même créature et je nais d'âge en âge pour la défense des bons, pour la confusion des méchants, pour le rétablissement de la justice. »

On le voit, le *Verbe*, le *Logos* de l'Evangile de Jean, dont l'existence est devenue un des dogmes fondamentaux de l'Eglise chrétienne, n'appartient pas au Christianisme ; cette idée, de même que tant d'autres, nous vient de l'Inde ancienne.

Et si nous considérons la chose au point de vue philosophique, ne pouvons-nous pas dire que le *Verbe* n'est autre chose que la raison humaine, *cette lumière avec laquelle tout homme vient en ce monde*.

Tous, nous sommes fils du Père céleste, seulement de temps à autre, apparaissent sur notre planète des *Verbes* plus avancés que les autres, qui viennent instruire et moraliser la grande famille terrestre.

Voici, le plus succinctement qu'il m'est possible de le faire, le récit qui se trouve dans la *Bagaveda-Gita* relativement à la légende de *Christna*.

Quatre mille huit cents avant notre ère, au moment où s'établissait dans l'Inde la dynastie Sourya-Vansa, laquelle succédait à la dynastie Soma-Vansa — qui avait réuni l'Inde entière sous

un même sceptre et qui venait de s'éteindre — (c'est-à-dire huit cents ans *avant* l'époque assignée par le Mosaïsme *à la création du monde)*, dans le Palais du Radjah de Madura, province de l'Inde Orientale, une fille vint au monde, et sa naissance fut entourée d'étranges événements et de merveilleux présages. La sœur du Radjah, mère de l'enfant, eut quelques jours avant sa délivrance, un songe dans lequel Vischnou lui prescrivit de donner à sa fille le nom de *Devanaguy (formée par*, ou *pour Dieu)*, et lui défendit de jamais la marier. La mère de Devanaguy craignant, à cause de la méchanceté bien connue du Radjah son frère, de ne pouvoir exécuter les prescriptions de Dieu, emporta sa fille, dès sa naissance, chez un de ses parents, *Nanda*, habitant les bords du Gange et célèbre par ses vertus.

Pendant soixante jours que dura le voyage de la mère de Devanaguy, une colonne de feu, qui n'était pas visible pendant le jour, mais qui reparaissait chaque nuit, ne cessa de diriger le cortége.

Nanda ayant appris, par un messager de Vischnou, l'arrivée prochaine de sa parente, vint l'attendre à deux jours de marche de son habitation et dès qu'il aperçut la petite Devanaguy, il la salua du nom de *mère*, disant à tous : « Celle-là sera notre mère à tous, puisque d'elle naîtra l'Esprit qui doit nous régénérer. »

La jeune fille grandit au milieu de ses com-

pagnes, les surpassant en sagesse et en beauté. Sa mère vint à mourir peu de temps après, et Devanaguy apprit en songe que sa mère avait vu s'ouvrir devant elle les portes du séjour de Brahma, parce qu'elle avait toujours eu une vie chaste et pure, et qu'il n'était pas nécessaire d'accomplir sur sa tombe les cérémonies funéraires d'usage.

Devanaguy, dont le corps était sur la terre, mais dont toutes les pensées étaient au ciel, ne pleura point sa mère et ne porta point son deuil, car elle regardait la mort, ainsi qu'il est dit dans les livres saints : *comme une naissance en l'autre vie.*

Son oncle, le tyran de Madura, la fit alors revenir près de lui, et désirant se débarrasser d'elle, persuadé qu'il était que le fils qui naîtrait d'elle devait le détrôner, il la renferma dans une prison où il lui fit subir toutes sortes de mauvais traitements, mais sans parvenir, comme il l'espérait, à la faire mourir.

Un soir que la vierge priait, une musique céleste vint tout-à-coup charmer ses oreilles ; sa prison s'illumina et Vischnou lui apparut dans tout l'éclat de sa divine majesté. Devanaguy tomba dans une profonde extase, et « ayant été *obombrée* par l'Esprit de Dieu qui voulait s'incarner » dit l'expression sanscrite, elle conçut.

La nuit de l'accouchement de Devanaguy, et comme le nouveau-né jetait son premier vagisse-

ment, un vent violent fit une trouée dans les murs de la prison et la vierge fut conduite avec son fils, par un envoyé de Vischnou, dans une bergerie appartenant à Nanda et qui était située sur le confin du territoire de Madura.

Le nouveau-né fut appelé *Christna* (en sanscrit : *sacré)*.

Les bergers mis au courant du dépôt qui leur était confié, se prosternèrent devant l'enfant et l'adorèrent.

Le tyran de Madura entra dans une grande colère en apprenant l'accouchement et la fuite merveilleuse de Devanaguy et résolut de faire mettre l'enfant à mort. Ayant eu un rêve qui l'avertissait d'une manière précise du châtiment qui l'attendait, il ordonna le massacre, dans ses Etats, de tous les enfants du sexe masculin, nés pendant la nuit où Christna était venu au monde.

Les soldats envoyés à la bergerie de Nanda, pour tuer le nouveau-né, y arrivaient, lorsque l'enfant, que sa mère allaitait, grandit subitement et atteignant la taille d'un enfant de dix ans, il passa au milieu des soldats et courut s'amuser au milieu des brebis. Nanda ne trouvant pas Devanaguy et son fils en sûreté dans ce lieu, les emmena avec lui sur les bords du Gange.

Les livres Indous contiennent de très-nombreux détails sur l'enfance de Christna. Les poètes ont longuement écrit sur ce sujet ; leur imagination s'est donné libre cours et a entouré cette enfance

de miracles et d'événements merveilleux assez nombreux pour fournir la matière de douze volumes.

A peine âgé de seize áns, Christna quitta sa mère et se mit à parcourir l'Inde en prêchant la doctrine nouvelle.

Dans cette seconde partie de sa vie, la poésie Indoue le représente comme luttant sans cesse contre l'esprit pervers, non-seulement du peuple, mais encore des princes; il surmonte de grands dangers, sème les miracles sur ses pas : ressuscitant les morts, guérissant les lépreux, rendant l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, soutenant le faible contre le fort... et déclarant hautement à tous, qu'il est la seconde personne de la Trimurti, c'est-à-dire Vischnou, venu sur la terre pour racheter l'homme de la faute originelle, chasser l'Esprit mauvais, et ramener le règne du bien.

Et les populations accouraient en foule sur son passage... en disant : « Celui-ci est bien le Rédempteur promis à nos pères. »

Mettant à part tout ce qui dans les poètes Indous est légendaire, on peut considérer Christna comme un moraliste et un philosophe.

Christna ne venait point fonder une religion nouvelle; il venait purifier, moraliser l'humanité.

Voici quelques-unes des maximes que Christna répandait dans ses enseignements familiers :

« Les hommes qui n'ont pas d'empire sur leurs

sens ne sont pas capables de remplir leurs devoirs. »

« Il faut renoncer à la richesse et aux plaisirs quand ils ne sont pas approuvés par la conscience. »

« La science de l'homme n'est que vanité; toutes ses bonnes actions sont illusoires quand il ne sait pas les rapporter à Dieu. »

« Les œuvres qui ont pour principe *l'amour de son semblable*, doivent être ambitionnées par le juste, car ce seront elles qui pèseront le plus dans la balance céleste. »

« De même que le corps est fortifié par les muscles, l'âme est fortifiée par la vertu. »

« De même que la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en la labourant, *de même nous devons rendre le bien pour le mal.* »

« Si tu fréquentes les bons, tes exemples seront inutiles; ne crains pas de vivre parmi les méchants pour les ramener au bien. »

« Quelques services qu'on rende aux esprits pervers, le bien qu'on leur fait ressemble à des caractères écrits sur l'eau. Mais le bien doit être accompli pour le bien, car ce n'est point sur la terre qu'on doit attendre la récompense. »

L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants, comme l'arbre sandal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé.

« Quand nous mourons, nos richesses seules

restent à la maison; nos parents, nos amis, nous accompagnent jusqu'au bûcher; mais nos vertus et nos vices, nos bonnes œuvres et nos fautes nous suivent dans l'autre vie. »

« L'homme qui n'apprécie les moyens que d'après son envie de parvenir, perd bientôt la notion du juste et des saines doctrines. »

(Ceci diffère un peu de la fameuse maxime des Jésuites : « la fin justifie les moyens »).

« Que l'homme juste sache bien que ce qui est au-dessus de tout : c'est « le respect de soi-même et l'amour du prochain. »

« Que l'homme juste ne se rende jamais coupable de médisances, d'impostures et de calomnies. »

« Qu'il ait constamment la main droite ouverte pour les malheureux et ne se vante jamais de ses bienfaits. »

« Mais surtout, qu'il évite pendant tout le cours de sa vie, de nuire en quoi que ce soit à autrui. Aimer son semblable, le protéger et l'assister, c'est de là que découlent les vertus les plus agréables à Dieu. »

Nous chercherions en vain une réunion d'aussi belles maximes dans les livres écrits dans l'antiquité et depuis lors. « Il faudrait lire dans le texte » même des ouvrages Sanscrits et notamment » dans la *Bagaveda-Gita*, les sublimes entretiens

» de Christna avec ses disciples et particulière-
» ment avec *Ardjouna* son disciple bien-aimé, dit
» M. Jacolliot, pour comprendre que la lumière
» s'était faite dès longtemps en Orient lorsque ses
» reflets sont venus jusqu'à nous. »

Voici ce que dit Christna à propos de l'immortalité de l'âme :

« L'âme est le principe de vie dont la Souveraine sagesse s'est servie pour animer les corps. La matière est inerte et périssable ; l'âme pense et agit et elle est immortelle. De sa pensée naît la volonté et de la volonté naît l'action. C'est par là que l'homme est la plus parfaite des créatures terrestres, car il se meut librement dans la nature intellectuelle, sachant distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste, le bien du mal. «

» Cette connaissance intérieure, cette volonté qui se porte par le jugement vers ce qui la séduit, et se retire de ce qui lui déplaît, rend l'âme responsable de son action, responsable de son choix et c'est pour cela que Dieu a établi la récompense et le châtiment. Quand l'âme suit la lumière éternelle et pure qui la guide, elle est naturellement portée vers le bien. Le mal, au contraire, triomphe quand elle oublie son origine et se laisse dominer par des influences extérieures. «

» L'âme se purifie par un stage plus ou moins long, suivant ses fautes, dans les cieux inférieurs. La privation qui lui est imposée de se réunir au

Grand Tout, est la plus grande souffrance qu'elle puisse ressentir, car son plus grand désir est de retourner à la source primitive et de s'absorber dans l'âme de tout ce qui existe. »

M. Jacolliot conclut en disant : « Christna est venu prêcher à l'Inde : l'immortalité de l'âme ; le libre arbître ; la croyance au mérite et au démérite, au châtiment et à la récompense dans la vie future. »

« Il est venu apporter aux peuples : la charité ; l'amour du prochain ; la dignité de soi-même ; la pratique du bien pour le bien ; et la foi dans la bonté inépuisable du Créateur. »

« Il a proscrit la vengeance ; ordonné de rendre le bien pour le mal ; consolé les faibles ; soutenu les malheureux et les opprimés ; confondu la tyrannie. »

« Il a vécu pauvre et aimé les pauvres. »

« Il a vécu chaste et prescrit la chasteté. »

« Ce fut, nous ne craignons pas de le dire, la plus grande figure des temps anciens, et Jésus, plus tard, s'inspira de son œuvre de régénération, comme Moïse s'était inspiré de celle de Manès ou Manou. »

On trouve dans la Bagaveda-Gita le récit de la transfiguration de Christna, qui est racontée en ces termes :

Un jour que le tyran de Madura avait envoyé une nombreuse armée contre Christna et ses disciples, ces derniers, saisis de frayeur, voulurent

se soustraire par la fuite au danger qui les menaçait... Christna, qui priait à quelques pas de là, ayant entendu leurs plaintes, s'avança au milieu d'eux et leur dit : Pourquoi une peur insensée s'empare-t-elle de vos esprits? Ignorez-vous donc quel est celui qui est au milieu de vous ?

Et alors, abandonnant la forme mortelle, il parut à leurs yeux dans tout l'éclat de sa majesté divine et le front environné d'une telle lumière qu'Ardjouna et ses compagnons n'en pouvant supporter la vue, se jetèrent le visage dans la poussière et prièrent le Seigneur de leur pardonner leur indigne faiblesse.

Et Christna ayant repris sa forme première, leur dit encore : N'avez-vous donc point foi en moi ? Sachez que présent ou éloigné, je serai toujours au milieu de vous pour vous protéger.

Et eux le croyant par ce qu'ils avaient vu, lui promirent de ne plus douter dorénavant de sa puissance, et ils le nommèrent : *Ieseus*, c'est-à-dire : *issu de la pure essence divine.*

On trouve encore dans la Bagaveda-Gita le récit de la mort de Christna, qui étant allé au Gange faire ses ablutions, y fut percé de flèches par des sbires envoyés par les prêtres dont il avait dévoilé les vices... La nouvelle de sa mort s'étant répandue, le peuple vint en foule pour recueillir ses restes, mais son corps avait disparu.

« Christna a laissé dans l'Inde et dans tont l'Orient, dit M. Jacolliot, une trace profonde,

sensible encore, bien qu'elle soit vieille de plus de six mille ans. Les initiés du troisième degré, les brahmes savants et les pundits se sont rangés sous sa bannière et n'ont jamais admis d'autres incarnations divines que celle du fils de la vierge Devanaguy. »

Les philosophes disciples de Christna s'appliquèrent à modifier la barbarie des pénalités brahmaniques et à les remplacer par un droit plus humanitaire. Il résulte de leurs opinions que tout attentat *à la liberté individuelle* et *à la libre pensée* fut regardé comme un crime par la législation pénale qu'ils firent adopter par l'ancienne société Indoue. Conséquents avec leurs principes, ils repoussèrent *la mort* et *la prison* comme des modes de répression que l'homme n'avait pas le droit d'établir. Suivant Gauthama et Parasara, qui ne séparent jamais le droit de la philosophie, l'expiation ne doit jamais être telle, qu'une erreur ne se puisse réparer, ou que la réhabilitation devienne impossible.

Le philosophe Christnéen Narada, qui vivait plus de trois mille cinq cents ans avant notre ère, émit les principes suivants :

« L'homme, qui ne peut donner la vie, n'a pas le droit de la retirer à son semblable. A Zeus seul appartient ce pouvoir terrible d'abréger l'existence de ses créatures. «

« L'exemple des meurtriers n'excuse pas les représailles de la justice ; ce n'est pas au crime qu'elle doit demander ses inspirations. «

« La barbarie et l'atrocité des peines ne doivent jamais être telles, qu'il soit impossible de réparer une erreur. «

« La justice qui ne tient pas compte du repentir ou qui le rend impossible, cesse d'être *la justice* et devient *la vengeance*, car on ne saurait tuer au nom du juste et du bien. «

« L'homme ne doit pas être séparé de sa famille; il vit pour elle et elle existe par lui; agir autrement serait proscrire tout lien, toute affection naturelle et rabaisser l'homme au niveau de la brute. «

« On ne doit pas non plus le ruiner par des amendes, ce serait le forcer à rechercher sa subsistance et celle des siens par des moyens coupables. «

« Le corps est une machine qui obéit; les actions bonnes ou mauvaises viennent de l'intelligence ; or, toute peine qui s'adresse au corps, à l'esclave et non au maître, comme les mutilations et les tortures, n'est qu'une preuve de l'ignorance et de l'imbécilité de celui qui l'applique. »

Ces principes donnèrent naissance à la répression par la *dégradation civique* qui fut la base du droit Indou, jusqu'à l'époque où les Brahmes parvinrent à étouffer les réformes religieuse et sociale de la nouvelle école, qui menaçait de ruiner de fond en comble leur despotisme. (*Les fils de Dieu*, pages 33 et suiv. *passim*).

Il semble que nos sociétés modernes pourraient

recevoir, au point de vue du droit et de la législation pénale, quelques leçons de l'Inde ancienne, et pourraient ainsi être amenées à supprimer l'idée, si surannée aujourd'hui, de vindicte publique.

Je n'ai fait qu'effleurer ce que dit M. Jacolliot du système pénal des Christnéens, et j'engage les personnes désireuses de connaître à fond cette ancienne société Indoue, si remarquable sous tant de rapports, à lire les ouvrages de M. Jacolliot, surtout *la Bible dans l'Inde; les Fils de Dieu* et *Christna et le Christ.*

« D'après les légendes hiératiques du brahmanisme et du christianisme, dit M. Jacolliot (*Christna et le Christ*) deux incarnations de la divinité qui auraient porté les mêmes noms: *Ieseus Christna* et *Ieseus Christos*, se seraient produites dans le monde à cinq mille ans de distance l'une de l'autre. Ces deux rédempteurs promis par Brahma et Jehovah après la faute d'Adima et d'Adam, auraient été ensuite annoncés par de nombreuses prophéties. »

Et M. Jacolliot fait ensuite ressortir tous les points de contact des deux légendes. Les deux mères, restées vierges; les deux enfants soumis à des persécutions, échappant par miracle au massacre des enfants ordonné par les tyrans. Puis, plus tard, les deux rédempteurs prêchant la même morale et se disant envoyés de Dieu. Tous deux faisant des miracles et tous deux morts victimes de la vengeance des prêtres.

Et comme Christna est né quatre mille huit cents ans *avant* Jésus, il est évident qu'en Judée et depuis lors à Rome et en Asie Mineure on s'est inspiré de la légende Indoue.

Depuis que dans ces derniers temps, des chercheurs ont prouvé d'une manière évidente que les événements qui ont donné lieu à la légende Indoue de Christna, se sont passés des milliers d'années avant l'époque indiquée comme étant celle de la naissance de Jésus, les théologiens chrétiens n'ont pas craint d'affirmer (pure allégation) que la légende de Christna n'était qu'une contrefaçon de l'histoire de Jésus.

« Mais, dit M. Jacolliot, on oublie trop que tous les savants de l'Ecole d'Alexandrie ont taxé d'imposture les Evangélistes et ont signalé les sources où ils avaient puisé. »

Il est donc plus que probable qne des hommes qui tenaient à faire prévaloir les maximes de Socrate, de Platon, de Pythagore — importées des Indes — ont embelli l'histoire primitivement très-simple du prophète juif Jésus.

Nous verrons dans un prochain chapitre, que la Bible juive n'est aussi qu'une sorte de reproduction de la Bible Indoue.

Après avoir raconté *la légende* de Christna, je vais maintenant emprunter à M. Rodier *(antiquités des races humaines)* quelques détails *historiques* sur *Christna* ou *Krichna*.

« Parmi les alliés des Pandous (descendants des

races royales du pays d'Indra) on trouve KRICHNA dont le nom est illustre et que les Brahmanes ont fini par diviniser. Petit-fils d'un roi nommé Ougraséna qui régnait à Mattoura ou Madoura (aujonrd'hui Muttra sur les bords de la Djumna), il naquit à peu près dans le même temps que les fils de Pandou, au moment où son grand-père venait d'être détrôné par Kansa un de ses fils (oncle de Krichna). Proscrits dès son berceau par l'usurpateur, Krichna fut soustrait aux fureurs de son oncle par des amis dévoués, qui l'élevèrent parmi les bergers. Devenu grand, il tua le tyran Kansa et rendit la couronne au vieil Ougraséna. »

« Un allié de Kansa nommé Djaraçandha, roi de Maghada voulut venger sa mort ; il dirigea contre la ville de Mattoura dix-sept attaques successives que Krichna repoussa toutes. Cependant, après plusieurs victoires de Djaraçandha, Krichna fut obligé de se sauver ; mais à quelque temps de là, ayant pu réunir une armée, il vainquit et délivra la province de Mattoura du joug des étrangers. Il assura la couronne aux descendants d'Ougraséna et ne garda pour lui que la couronne de Dwaraca. »

« Les exploits guerriers ne contribuèrent que pour une faible partie à la gloire de Krichna, Ce fut comme législateur et philosophe qu'il domina son siècle. Il fut certainement le promoteur ou du moins l'ardent protecteur de certaines doctrines religieuses liées au Brahmanisme, que les siècles ont sans doute modifiées mais qui,

originairement surtout, paraissent avoir fait appel aux sentiments affectueux de l'âme humaine, et combattu les terreurs religieuses sur lesquelles d'autres sectes établissaient leur empire. »

» Aujourd'hui, le KRICHNAÏSME compte parmi ses adeptes la plus grande et la meilleure part des populations indoues. On se contentait vraisemblablement, dans le principe, d'honorer Krichna comme le bien-aimé du Dieu Vichnou. Depuis bien des siècles déjà, on le vénère comme *Vichnou lui-même* dans son dernier *avatar* ou incarnation.

On voit par ce qui précède, qu'il n'a fallu qu'un peu d'imagination pour faire de l'histoire du roi philosophe Krichna une légende qui le présente comme faisant partie de la divinité.

Pour terminer ce que j'ai à dire de l'Inde au point de vue religieux, je vais parler des *cérémonies* et des *sacrements* institués par les disciples de Christna dans le culte brahmanique et l'on pourra conclure comme moi, qu'il y a lieu à de nombreuses comparaisons entre ce culte et celui des chrétiens, mais qu'il ne faut point oublier que ces cérémonies et ces sacrements ont été institués beaucoup avant Jésus, et que par conséquent ce ne sont pas les Indous qui ont copié les chrétiens.

Brahma est considéré dans les Védas « comme s'étant sacrifié pour la création; » il est donc tout à la fois sacrificateur et victime, de sorte que le prêtre qui officie tous les matins aux cérémonies du Sarvameda (sacrifice universel, symbolique de

la création), en présentant son offrande à Dieu, s'identifie au sacrificateur divin qui est Brahma; ou plutôt, c'est Brahma, victime dans son fils Christna qui est venu mourir sur la terre pour nous sauver, qui accomplit lui-même le sacrifice solennel (*La Bible dans l'Inde*).

Ainsi, le prêtre de Christna, à l'autel, dans ce sacrifice du Sarvameda, présente à Dieu son offrande et ses prières en l'honneur de la création et de l'incarnation de Christna.

Remarquons en passant, l'analogie existant entre ce sacrifice et la symbolique du sacrifice de la messe.

De même que la messe dans le culte catholique, cette cérémonie est, dans la religion Brahmanique, la plus importante de toutes; le prêtre ne peut y procéder chaque matin qu'après un examen complet de toutes ses fautes et qu'après s'être purifié selon le mode prescrit. Les autres sacrifices ne sont que secondaires, ils ont lieu tantôt en l'honneur de saints personnages parvenus au séjour de la béatitude, tantôt pour attirer la protection de Dieu sur les moissons et les fruits.

Les matières des sacrifices sont: *l'huile consacrée*; *l'eau lustrale*, (l'eau bénite); l'encens brûlé à l'autel sur des trépieds d'or. L'offrande se compose d'une galette de riz arrosée de beurre clarifié, que le prêtre doit manger après l'avoir offerte à Dieu et sanctifiée par ses prières.

Plus tard, lorsque le Brahmanisme réserva les

pures doctrines et les simples cérémonies pour les initiés, et après la division par castes, le culte vulgaire adopta les sacrifices d'animaux. C'est cette seconde époque qui a inspiré l'Egypte et le culte imaginé par Moïse. (*Bible dans l'Inde*).

Les sacrements, chez les sectateurs de Christna, étaient au nombre de quatre : le baptème, la confirmation, la confession et le mariage.

Dans les trois jours de sa naissance, l'enfant devait être ondoyé, c'est-à-dire purifié par l'eau sacrée du Gange ; et quand l'éloignement empêchait de s'en procurer, par l'eau lustrale consacrée par le prêtre.

Cette coutume religieuse date dans l'Inde, de l'époque Védique, et Christna l'a consacrée en allant lui-même se plonger dans les eaux du Gange ; elle est encore en honneur chez les Indous. Les livres sacrés de l'Inde disent que cette eau répandue sur l'enfant a pour but de le laver de la *tache originelle*.

Je me rappelle avoir entendu de fervents catholiques tourner en ridicule les ablutions faites par les Indous dans le Gange; mais ces mêmes personnes parlaient avec vénération des *eaux du Jourdain:* et si elles en avaient eu le moyen, elles s'en seraient fait apporter pour baptiser leurs enfants, ainsi que cela a eu lieu en 1820 pour l'enfant royal de la branche aînée des Bourbons, qui fut baptisé avec de l'eau du Jourdain apportée par M. de Chateaubriand; mais n'en ayant point, ces per-

sonnes se contentaient du baptême administré avec l'eau bénite (l'eau consacrée par le prêtre).

Quant à la confirmation, voici ce qu'en dit le texte des Védas ; *Atharva Véda* (livre des préceptes) : « Quiconque, avant l'âge de seize ans, n'a point fait confirmer dans le temple, sa purification, par l'onction de l'huile sacrée... doit être chassé du milieu du peuple comme un contempteur de la parole divine. »

Le Code de Manou en dit à peu près autant.

La confession avait lieu dans la cour de la pagode. Ceux qui à l'issue du sacrifice se sentaient atteints de quelque souillure, avouaient leurs fautes devant un tribunal présidé par le plus ancien des prêtres et recevaient la purification qui leur était imposée. Suivant la gravité des cas, le tribunal ordonnait soit des ablutions, soit des mortifications ou abstinences, soit des amendes ou des offrandes à Dieu, soit des prières ou des pélerinages.

Le mariage fut aussi rangé au nombre des sacrements par la religion brahmanique primitive ; il est établi ainsi par le texte suivant des Védas : « Brahma a créé le mariage en créant l'homme et la femme pour la reproduction de l'espèce humaine. Aussi, pour rappeler l'œuvre divine, l'union des sexes pour être valide, doit-elle être consacrée par les prières du prêtre. » (*Bible dans l'Inde*).

Je ne saurais trop engager mes lecteurs à lire dans les remarquables livres de M. Jacolliot les

curieux détails relatifs à Christna, à son culte et aux sacrements institués par lui et par ses disciples.

En dégageant l'*histoire* de la *légende*, on peut dire qu'à une époque très-reculée, fixée à quatre mille huit cents avant notre ère, par un Zodiaque Indou établi à propos de la mort de Christna, un philosophe de ce nom a paru dans l'Inde et qu'il a consacré sa vie à la moralisation de ses contemporains.

Plus tard, pour donner plus de poids à ses enseignements, ses disciples et ses sectateurs ont fait de lui une émanation divine et ont orné son histoire d'une légende poétique.

Je donnerai plus loin la preuve qu'on peut, à l'aide des Zodiaques Indous, indiquer d'une manière précise et incontestable — pour les hommes de bonne foi — les dates des grands événements qui ont eu lieu dans l'Inde ancienne à des époques très-reculées.

Voici ce que dit M. Jacolliot à propos des *preuves chronologiques* usitées dans l'Inde. (*Les Fils de Dieu*, pages 231 et suivantes, *passim*).

« Ceux qui comme M. Halhed et le savant M. Cicé, de Pondichéry, ont pu étudier et fouiller d'une main intelligente dans ces vastes dépôts philosophiques, littéraires et historiques que nous a légués l'Inde ancienne, savent combien est sérieuse et précise la chronologie historique des Brahmes... En outre de tous les ouvrages de

science enregistrant les progrès de chaque siècle, la chronologie brahmanique a cela de spécial, que chaque *naissance, événement* ou *mort* de roi ; chaque *élection de Brahmatma* (Pape des Brahmes) était consigné par les astronomes des pagodes sur un livre spécial ; et en regard de la date, un Zodiaque était construit indiquant exactement l'état du ciel au jour de l'événement dont on voulait garder le souvenir, et notant spécialement la *seconde*, la *minute* et le *degré* du signe zodiacal dans lequel se trouvait le point équinoxial du printemps ou de l'automne à l'instant de l'observation. »

» On sait que le mouvement annuel de précession qu'observent les astres relativement au soleil, est pour ainsi dire comme un cadran immense sur lequel on peut mesurer les siècles, comme se mesurent les heures sur un chronomètre. »

Après avoir donné les noms sanscrits des douze signes du Zodiaque Indou, noms dont les nôtres ne sont que la traduction, M. Jacolliot dit : « On ne saurait douter que les Zodiaques Egyptien, Chaldéen et Grec ne soient la copie servile du Zodiaque Brahmanique. Ce sont les mêmes noms, les mêmes dimensions, le même esprit scientifique... Il est un fait qui défie toute controverse, car il est prouvé par tous les Zodiaques gravés dans les vieilles pagodes de l'Inde... c'est que depuis les temps les plus reculés, les prêtres

brahmes faisaient le mouvement de précession de 50" 9''' trois quarts par an, ni plus ni moins que nos observations scientifiques, et par conséquent le connaissaient et le pratiquaient avec une précision que nous n'avons pas dépassée... A côté des manuscrits où les Brahmes consignaient leurs formules algébriques et le secret de leurs calculs d'astronomie, il en existait d'autres dans lesquels le fait astronomique qui concourait à donner une date certaine à un événement *était symbolisé* ; de là d'insurmontables difficultés d'*expliquer*, pour quiconque n'a pas reçu des Brahmes la clé de ces études. »

Puis M. Jacolliot ajoute : « Pour rendre notre pensée plus sensible nous allons prendre dans la seconde partie de l'*Avadhana-Sastra* (recueil de récits historiques) qui se rapporte aux premiers temps de l'ère brahmanique, un fait d'histoire *constaté* par une *observation astronomique gravée*, ou manuscrit scientifique, et *symbolisé* dans le manuscrit qui en fait *le récit historique...*

» Lorsque le saint ermite Yati-Richi fut désigné comme le plus digne de représenter Brahma, *Sourya* (le Soleil) effleurait *Mecha* (le Bélier) de ses rayons bienfaisants, et le riz et le menu grain jaunis attendaient la faucille. «

» Avant de donner l'explication de cette phrase qui indique la date précise de la nomination du sage Yati-Richi aux éminentes fonctions de *Brahmatma*, c'est-à-dire de chef religieux de tous

les Brahmes, voyons comment s'exprime le Védanga Sastra ou recueil de *chronologie historique fixée par l'astronomie* : — « Prise de possession de la boule d'ivoire représentant le monde, et du trépied d'or, par le Brahmatma Yati-Richi — *Sourya* (le Soleil) partage d'une manière égale les jours et les nuits ; le point équinoxial d'automne se trouve au premier degré du Bélier. «

» Un simple calcul astronomique va donner *la date* de l'élévation de Yati-Richi aux fonctions de Brahmatma. «

» Il est de principe que la précession annuelle des équinoxes est de 50" et une fraction d'environ un tiers. Il en résulte qu'*un degré* se déplace en une période de soixante et onze années et 9 mois; et *un signe entier* en 2,153 années environ. «

» Or, en remontant de *signe* en *signe déplacé*, on constate : que le point équinoxial du printemps se trouvait au *premier degré* du Bélier, l'an 388 avant notre ère. «

» Et en continuant à se diriger par le déplacement des signes, on arrive à trouver : que le point équinoxial de l'automne était au *premier degré* du Bélier, en l'an 13,301 avant notre ère. «

» Nous allons voir comment est facile maintenant l'explication de la phrase de l'Avadhana-Sastra : « Lorsque le saint ermite Yati-Richi fut désigné comme le plus digne de représenter Brahma, Sourya effleurait Mecha de ses rayons bienfaisants, et le riz et les menus grains jaunis

attendaient la faucille. — Le soleil marquait le point équinoxial d'automne (puisque le riz et les grains attendaient la moisson), et était au *premier degré* du Bélier, (puisque Sourya *effleurait* Mecha de ses rayons). Etat zodiacal que le monde ne reverra que dans onze mille ans d'ici environ. «

» Une fois le Zodiaque construit et la formule astronomique donnée, la formule scientifique est traduite dans une phrase imagée et symbolique dont l'histoire se sert à son tour pour indiquer l'époque où s'est passé le fait dont elle rend compte. «

» Le point équinoxial de l'automne était au premier degré du Bélier, dit la *formule scientifique* au *livre des Zodiaques*. «

» Sourya effleurait Mecha de ses rayons et les grains jaunis attendaient la moisson, dit le *manuscrit historique*. «

» Les deux phrases signifient exactement la même chose, il suffit d'en posséder la clé. Le Brahme *historien*, à chaque grand événement, recevait sa formule du Brahme *astronome*. »

On voit que la chronologie des Indous ne repose pas sur une base fabuleuse, ainsi que le disent les maîtres en théologie chrétienne, qui poussent l'outrecuidance jusqu'à prétendre que les Indous *ont puisé dans la Bible et dans les Evangiles* !! Il est vrai qu'il y va pour eux d'un intérêt majeur, mais l'honnêteté devrait passer avant l'intérêt.

Au surplus, ce n'est pas seulement dans l'arith-

métique que les Indous ont fait depuis longtemps des progrès : il en est de même pour la géométrie, l'algèbre et même la trigonométrie, les recherches faites pendant les 80 dernières années par les savants français et anglais, ont prouvé que les calculs astronomiques des Brahmes se distinguent par une exactitude scrupuleuse, et qu'en bien des points leur système se rapproche du nôtre ; ou pour parler plus chronologiquement juste, le système des peuples modernes a plus d'une analogie avec le leur, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'ils ont été de beaucoup nos devanciers.

Les formules Indoues rappellent, au surplus, celles que l'on trouve dans l'intéressant *Traité de Mnémotechnie* d'Aimé Paris, qui date de 1825 environ.

Ce qui prouve que les Indous ont employé de tout temps des formules mnémoniques, c'est ce que dit M. Jacolliot (*Les Fils de Dieu*, page 224) dans son chap. *de la chronologie des Indous.*

« Nous ne pouvions commencer ce chapitre, dit-il, par une citation mieux appropriée au sujet, que cette phrase d'un discours du savant Brahme Tamasatchari, qui fut notre professeur de sanscrit dans l'Inde. »

Voici la phrase faisant partie d'un discours prononcé par ce Brahme à l'Institut de Trichnopoli : « De ce que l'Europe ne comprend pas nos » mystères, qui ne sont la plupart du temps que » des symboles mnémotechniques d'astronomie, il

» ne faudrait pas qu'elle prit son ignorance pour
» un argument de la nôtre. »

J'ai peu lu de livres aussi instructifs et aussi attrayants que ceux de M. Jacolliot sur l'Inde ancienne, et je serais heureux si les citations que j'en fais engageaient mes lecteurs à se les procurer. Il explique et fait toucher du doigt bien des choses qui, si elles étaient généralement connues, ainsi qu'elles devraient l'être, auraient bientôt mis à néant toutes les fourberies, tous les ridicules mensonges des fils de Loyola et autres imposteurs. Il serait à désirer que ces livres fissent partie des bibliothèques populaires et de l'enseignement de la jeunesse.

J'ai parlé dans mon chapitre premier, à propos d'une conférence faite par feu M. Chavée, à l'Athénée de Paris, en 1867, d'une date de 13,901 ans avant notre ère, se rapportant à la promulgation du Code de Manou, et j'ai dit qu'il était facile de vérifier cette date à l'aide des calculs astronomiques de M. Rodier. Je suis heureux de pouvoir étayer les calculs de M. Rodier, des travaux analogues présenté par M. Jacolliot ; et aussi de ceux des Egyptologues MM. Chabas et Emmanuel de Rougé. Voici ce que je trouve à ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 mai 1876, page 476).

« Il y a quelques jours, M. E. de Rougé a annoncé en son nom et au nom de M. Chabas, qu'on pouvait connaître exactement l'âge de la troisième pyramide. Cette pyramide fut construite

par Menkérès, le Mycerinus des Grecs, et on a lu dans les hiéroglyphes que, pendant la neuvième année du règne de Menkérès, au moment de la construction de la pyramide, une certaine étoile avait apparu dans une position déterminée. Un calcul astronomique fort simple, paraît-il, donne l'année correspondant à la position de l'étoile ; or, les astronomes ont trouvé que c'était l'année 3,007 ou 3,010 avant J.-C. — Comme la première pyramide fut bâtie neuf cents ans avant la troisième, il faut nécessairement assigner à la plus vieille des pyramides une existence de 4,000 ans avant notre ère. Ainsi, déjà à cette époque, les Egyptiens avaient une civilisation prodigieuse. Ils connaissaient l'astronomie, l'écriture, l'architecture ; et ces monuments merveilleux, que nous admirons encore, ont, non pas quarante, mais soixante siècles derrière eux. Il n'entrera dans la pensée de personne de regarder ces civilisations avancées comme le début de l'humanité. Que de temps, que d'efforts il lui a fallu pour arriver à mesurer le cours des astres et pour tracer des figures sur le granit ? »

Ce *calcul astronomique fort simple* dont parle l'auteur de la notice que je viens de citer, résulte ainsi que le dit M. Jacolliot, de l'examen d'un Zodiaque. Or, le même M. Jacolliot dit : que les Zodiaques Egyptiens, ainsi qu'au surplus toute la civilisation Egyptienne, n'étaient que des copies serviles de la civilisation Brahmanique, qui était

de beaucoup antérieure ; preuve nouvelle de la haute antiquité de l'espèce humaine sur notre planète.

Lorsque plus tard je m'occuperai de la religion des Hébreux, je me réserve d'apporter encore d'autres preuves de l'ancienneté des races humaines. En attendant, voici quelques renseignements fort curieux que je trouve dans la chronique scientifique du journal *le XIXme siècle* (19 juillet 1876) au sujet de l'ancienneté de notre planète et de son humanité.

M. Blandet a donné récemment devant la *Société de Géologie*, le calcul probable de l'âge du monde. C'est la première fois que le calcul permet de donner, avec une approximation raisonnée, l'exacte antiquité de notre origine. Les calculs de M. Blandet sont extraits du journal *le Ciel*, que dirige l'honorable M. Vinot qui consacre tout son temps à vulgariser les connaissances astronomiques. Voici quelques chiffres. Les personnes qui désireraient de plus amples détails, pourront les trouver dans le *Journal du Ciel*, année 1876.

« La Terre, fragment séparé du Soleil, ainsi que Vénus et Mercure, a traversé, depuis qu'elle gravite dans les profondeurs des espaces, six périodes.

1° La période *chaotique*, absence de vie animale ou végétale.

2° La période *houillère* : c'est l'âge de cette immense production de végétaux qui absorbent

l'acide carbonique de l'air, et qui successivement engloutis dans les convulsions de la matière, s'étendent de l'Equateur aux pôles.

3° La période *crétacée.*

4° La période *éocène.*

5° La période *miocène.* La végétation primitive s'éloigne de plus en plus des pôles, qui se déforment et se refroidissent. La nature, plus exquise dans ses produits, a donné naissance à des séries animales de plus en plus parfaites.

6° La période *quaternaire.* La dernière en date ; celle que nous traversons encore en ce moment.

La condensation continue du soleil (sa contraction incessante sur lui-même) explique seule comment cet astre a pu fournir la prodigieuse quantité de chaleur qu'il a émise dans les espaces. Les calculs sont faits : en se condensant (se contractant) d'*une seconde d'arc* dans son diamètre, le soleil engendre et emmagasine une *quantité de chaleur* équivalente à celle qu'il perd *en dix huit mille ans.*

Les calculs établis sur cette base, indiquent qu'il y a près de CINQUANTE MILLIONS D'ANNÉES que la terre se trouve dans les conditions actuelles d'habitabilité, et qu'il s'écoulera encore quinze millions d'années avant que le soleil ait atteint la densité de Mercure et qu'il ait pu s'encroûter et priver par conséquent la Terre et les autres planètes

de son système, de chaleur et de lumière. » (Journal *le Ciel*,1876.)

Il y a loin de ces chiffres à ceux de la Bible.

CHAPITRE III.

LE BOUDDHA ÇAKIA-MOUNI. — SA MORALE. MONOTHÉISME. IMMORTALITÉ DE L'AME. LE NIRVANA. RÉINCARNATIONS.

Un des hommes qui, de nos jours, ont étudié l'idée religieuse de l'Inde ancienne, prise de son point de vue le plus élevé, a été sans contredit M. de Bunsen, dans son livre intitulé : *Dieu dans l'histoire*. Tous ceux qui ont suivi de près ou de loin les travaux scientifiques et philosophiques faits par les Allemands depuis une quarantaine d'années surtout, connaissent Bunsen, le savant continuateur de Lessing et de Herder.

Dieu dans l'histoire a été publié en 1857-58, mais la traduction française n'en a été faite qu'en 1868 par M. Dietz, professeur à l'école St-Cyr.

Le titre seul de cet ouvrage, qui est des plus intéressants surtout au point de vue du sentiment religieux, indique assez quelle fut la tendance des études de Bunsen pendant toute sa vie ; études rendues faciles par les hautes fonctions diplomatiques et par les missions toutes de confiance dont fut chargé l'auteur pendant sa longue et honorable carrière. Le livre de Bunsen a donc

une grande autorité lorsqu'il s'agit des langues et des religions anciennes, et il présente un grand intérêt, aujourd'hui surtout que la question des origines du Christianisme ne peut guère être élucidée, si l'on ne va pas les rechercher jusque dans l'Inde ancienne.

D'après Bunsen, le commencement de la période Brahmanique est séparé de l'époque du Bouddha Çakia-Mouni par un nombre de siècles indéterminé, mais cependant considérable. C'est pendant ce laps de temps que se forma la littérature sanscrite. Et c'est la même période que signale l'entier développement du Brahmanisme. Nous voyons ce système, avec ses castes étroites, ses ablutions sans fin, ses expiations, ses sacrements, former peu à peu une religion toute nouvelle, puis s'engourdir insensiblement pour se relever encore une fois avec un fanatisme passager, après son triomphe sur le Bouddhisme. Une lutte sanglante s'engage au VIIIme siècle de notre ère ; le Brahmanisme remporte la victoire dans l'Inde proprement dite, pendant que le Bouddhisme se maintient aux extrémités de l'Inde et devient chez les populations Touraniennes (Tartare) de la haute Asie et de la Chine, la religion dominante de *cinq cents millions* d'hommes.

Pour les Brahmanes, l'absolu est le Brahma divin. Voici une des idées fondamentales du Brahmanisme ; dans l'*Oupa nichad Kathaka* il est dit, en parlant du Brahma : « On ne peut l'at-

» teindre ni par la parole, ni par la pensée, ni par
» la vue ; celui-là seul peut l'atteindre qui dit : il
» est, il est. C'est ainsi qu'on peut l'apercevoir
» dans son essence. »

Une preuve que les Brahmanes primitifs croyaient aux *réincarnations*, c'est ce passage de l'*Iadchna- Vindou* : « C'est de la destinée et de l'ac-
» tion de l'homme que dépend le succès d'une
» entreprise. Or, la destinée n'est évidemment que
» le résultat de la conduite de l'homme dans une
» vie antérieure, etc. »

A propos de la philosophie *Sankhya* (méditation, contemplation, raison pure), Bunsen dit que cette philosophie passe pour une doctrine panthéiste ou même athée, et il s'élève contre cette appréciation. Il a raison, car elle est toute spiritualiste. Il cite à ce propos le *Sankhya-Karika*, résumé très-fidèle des œuvres des premiers disciples de Kapila, le fondateur de cette philosophie ; ce résumé a été publié en original et commenté par l'anglais Colebroke. En voici quelques extraits *passim*.

« L'homme se distingue de la nature. — Chaque Esprit taille dans la nature ce qui lui agrée, et se forme ainsi un corps. — La vie consiste dans l'alliance du corps et de l'âme. — La nature est inconsciente, elle ne fait que servir l'Esprit, sans savoir à quoi elle sert. — La fin (le but) de la vie et de toute activité de la création, c'est le perfectionnement de l'Esprit. — L'esprit assiste comme

témoin à toute la vie de la nature ; son instinct est de jouir de la nature, puis d'en reconnaître le néant. — Ce sentiment est le seul vrai, il mène à la délivrance ; grâce à lui, les facultés raisonnables arrivent à l'empire (parviennent à dominer). — Dès que le néant de la nature est reconnu, le but de la vie est atteint. L'alliance de l'Esprit et de la nature peut subsister quelque temps encore, mais la nature n'a plus d'attraits, plus de puissance et laisse l'Esprit en paix. Ainsi, la fin (le but) de l'Esprit, c'est de se délivrer de la nature. Cette fin doit terminer *la série des existences*. L'Esprit arrivé à la perfection n'est plus assujetti à renaître (à reprendre un corps matériel). »

Si dans les citations qui précèdent, on remplace le mot *nature* par le mot *matière* — et l'on comprend très-bien qu'ici ils soient synonymes — on trouve que le *Sankhya-Karika* (résumé de la doctrine de Kapila) est écrit dans un sens complètement spiritualiste.

Il est évident, dit Bunsen, que le principe moral est ici singulièrement effacé, ainsi que la conscience du monde moral. Ce pricipe n'a cependant pas totalement disparu ; parmi les facultés qui se développent dans l'homme, grâce à l'alliance de la nature et de l'Esprit, la faculté morale est expressément indiquée ; la justice et l'injustice forment la première des antinomies qui s'y rapportent. Mais on fait, dans ce système, une beaucoup plus large part à la connaissance du vrai qu'au sentiment du bien.

C'est la capitale, mais unique objection à faire à la philosophie *Sankhya*, du moins d'après ce que nous en connaissons jusqu'à ce jour. « Elle est tout aussi peu athée que la doctrine du Bouddha. » Elle nie aussi peu que la philosophie *Vedanta*, l'existence de l'Esprit, qu'elle reconnaît distinct de la nature (de la matière).

La philosophie *Vedanta* (partie théologique des Védas) première école philosophique de l'Inde, s'efforça de pénétrer l'essence du Brahma, qu'elle regardait comme l'âme de l'Univers.

La philosophie *Sankhya* venue plus tard, reconnaît, même d'une manière éclatante, l'unité de l'Esprit humain, puisqu'elle fixe pour tous les Esprits un seul et même but : la justice et la connaissance.

« Le document dont nous parlons, ajoute Bunsen, proclame même explicitement cette unité et lui oppose la diversité de la Création dans tout ce qui n'est pas humain. Nous soutenons donc que ce système, « loin d'enseigner le néant de l'Esprit, » proclame au contraire son éternelle durée et fait de lui le principe de la Création tout entière. Comment peut-on qualifier d'athée, une philosophie qui traite l'Esprit individuel comme une unité simple et indivisible ? D'après l'idée fondamentale de cette philosophie, si l'Esprit cessait d'exister, la Création tout entière périrait, car la Création n'a pas d'autre but que de réaliser l'Esprit. La personnalité réside dans chaque Esprit et non

dans ce que l'Esprit emprunte au *grand tout;* à la source commune des Esprits. Il en résulte que tout ce qui n'est pas sorti de la nature (de la matière) ne peut périr; or, comme l'Esprit n'en émane pas, la vie de l'Esprit n'est pas soumise à la loi de mort. »

Et Bunsen dit encore: « Nous avons dû réhabiliter la philosophie Sankhya du reproche d'athéisme qu'on lui a mal à propos adressé. Est-ce à dire qu'elle soit irréprochable? Nullement; et si la partie spéculative du système nous semble à couvert contre toute attaque sous ce rapport, nous jugeons désespérant le côté pratique, l'enseignement moral. Suivre cette doctrine, ferait de toute la vie une lutte amère, une longue souffrance. L'École dont nous parlons a sans aucun doute précédé le Bouddhisme; elle contient en effet tout le fondement spéculatif de la religion du Bouddha. Ceci nous prouve déjà la fausseté de l'opinion accréditée sur le Bouddha, opinion complètement inconciliable comme nous espérons le prouver plus loin, avec les documents les plus authentiques qui nous restent du Bouddhisme. Kapila, du reste, était *un philosophe ;* le Bouddha, *un saint contemplatif*... Ceux qui traitent d'athée la philosophie Indoue n'ont certainement pas approfondi les monuments qui nous en restent. Nous rencontrerons sur le terrain du Bouddhisme des adversaires plus sérieux. Contentons-nous pour le moment d'établir que ceux qui interprètent

le *Nirvâna* mystique du Bouddhisme par la doctrine du *néant*, doivent, s'ils veulent être conséquents, traiter de la même façon tous les mystiques du monde, y compris Fénélon et Mme Guyon. »

Voici le portrait que fait Bunsen du Bouddha *Çakia-Mouni* : « Nous trouvons en lui, d'après les documents les plus dignes de foi, un caractère si noble, si dévoué ; où l'amour du prochain déborde avec tant de force ; où la raison guide si sévèrement les moindres actions, qu'il nous est impossible de le prendre comme on a voulu faire, pour un charlatan ou pour un fou. » Et plus loin il dit : « L'idée que nous nous faisons du Bouddha est tout juste l'opposé de l'opinion admise par Barthélemy-Saint-Hilaire et tous ses successeurs, à l'exception de Mohl, d'Obry et de Dumker. On croit communément qne le Bouddhisme, c'est-à-dire « la religion du monde qui compte le plus de sectateurs » et qui a civilisé et moralisé des millions d'êtres humains, est une religion athée et matérialiste... Nous allons montrer que cette manière d'interpréter le Bouddhisme est dénuée de tout fondement. »

Puis Bunsen apporte à l'appui de ce qu'il avance, une traduction de trois hymnes faits par le Bouddha et empruntés aux *Traces de la Loi*, au *Dhammapadam*. Il serait trop long de reproduire ici ces hymnes, je me contenterai de quelques citations *passim*.

Extraits des *mille paroles*.

« Celui qui triomphe de cent mille hommes dans la mêlée, est sans doute un héros; mais il est un héros bien autrement digne de ce nom, celui qui se dompte lui-même. «

„ Mieux vaut un seul jour de vie réglée et sage, que cent années de vie folle et déréglée. “

„ Mieux vaut vivre *un jour* en cherchant *la voie de l'immortalité*, que *cent jours* sans y songer. “

„ Mieux vaut *un seul jour* de volonté énergique et ferme, que *cent années* de faiblesse, de mollesse morale. »

Extraits de la *Parole du Bouddha*.

« Ne rien faire de mal; ne négliger rien de bien; conserver pur et sans tache sa pensée, telle est la loi des Bouddhistes. «

« La meilleure prière est la patience douce et modeste. «

« S'abstenir toujours de l'injure; ne jamais faire tort à personne; pratiquer la tempérance dans le boire, le manger et sur la couche solitaire; vivre dans les plus hautes méditations, telle est la loi du Bouddha. »

Les vingt-six hymnes du recueil désigné sous le nom de Dhammapadam, dit Bunsen, nous montrent le réformateur profond, énergique, inspiré, qui fonde toute morale sur la piété et la charité sincères; charité résidant elle-même dans la connaissance du vrai, de l'immuable;

dans l'amour du prochain et de la nature entière. Le moyen de l'acquérir, c'est l'apaisement des sens et l'abnégation. Le résultat obtenu par cette méthode est un état moral libre de tous désirs. Le Bouddha donne à ses disciples cinq commandements ; le cinquième n'est, dans son sens le plus général, qu'un simple conseil de tempérance.

Voici le texte :

Ne pas tuer un être vivant.
Ne pas voler.
Ne pas commettre d'impuretés.
Ne pas mentir.
Ne rien boire d'enivrant.

« Le Bouddha ne voulait pas qu'on satisfît à son troisième commandement à la manière d'Origène. C'est ce que nous montre cette belle sentence : Si l'esprit, qui est le maître, est dompté, ses serviteurs seront eux-mêmes forcés de s'abstenir. A quoi sert donc de tuer la faculté et non le mauvais esprit. »

Il s'élève avec énergie contre les excessives macérations physiques : « Celui qui veut devenir Arya (vénérable) doit se garder de ces deux choses : les désirs pervers et les mortifications des Brahmanes. »

Lorsqu'il approchait de sa fin, le Bouddha Çakia-Mouni exposait ainsi l'état de son âme : J'ai atteint la plus haute sagesse ; je suis sans souhait, je ne désire rien ; je suis sans égoïsme, sans intérêt, sans orgueil, sans arrogance, sans

haine. Jusqu'à présent je haïssais, j'étais passionné, plein d'erreurs, esclave de la naissance, de l'âge, de la maladie, du chagrin, de la douleur, des souffrances, des soucis, du malheur. Puissent des milliers d'hommes quitter leur demeure, vivre en saints, et après avoir vécu de contemplation et renoncé au désir, *ressusciter dans la renaissance des mondes de Brahma*, et les remplir par troupes innombrables. »

« Voilà, dit Bunsen, le *Nirvâna* du Bouddha ! Il vit encore, mais il a secoué le fardeau du *moi*... Nous avons trouvé plus haut la même pensée, et le Nirvâna considéré comme l'état bienheureux de l'âme sur cette terre. Pour conclusion, le Bouddha énonce le vœu prophétique que des milliers d'hommes, exaltés par sa vie, son expérience et son enseignement, renoncent au monde et vivent désormais dans la bienheureuse communauté des Esprits. Ce sont bien là les adieux d'un personnage réel ; c'est là le langage du vrai Bouddha, du fils du roi, qui a préféré au monde, la misère et la pauvreté ; c'est ce que personne ne pourrait inventer, notre narrateur moins que tout autre, le vrai, l'authentique *Ananda*, le témoin fidèle des origines du Bouddhisme. »

On retrouvera chez des catholiques de haut titre des pensées d'*effacement*, d'*annihilation de la volonté*, égales à celles du Bouddha. François de Sales, Molinos, Fénélon et beaucoup d'autres, ont professé cette même doctrine. « Je veux peu

» de chose, disait François de Sales, ce que je » veux, je le veux fort peu ; je n'ai presque point » de désirs, mais si j'étais à renaître, je n'en » aurais point du tout. Si Dieu venait à moi, » j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, » je me tiendrais là et n'irais pas à lui. »

Un pape a fait de cet homme, un saint ; et ce saint est invoqué par des gens qui lui demandent de leur servir d'intermédiaire auprès de Dieu. Singulier intermédiaire, qui attend que Dieu fasse la moitié du chemin.

Michelet dans son intéressant livre : *Le prêtre, la femme et la famille* (7e édit. 1861, page 306) dit en parlant de l'éducation dirigée par les ecclésiastiques : « Elle (cette éducation) veut faire un saint, non un héros ; elle croit ces deux mots opposés. Elle se trompe sur l'idéal de la sainteté, en la plaçant, non dans l'*harmonie avec Dieu*, mais dans l'*absorption en Dieu*. »

Michelet continue en disant : « Toute leur théologie, dès qu'on la pousse un peu, dès qu'on ne lui permet pas de rester dans l'inconséquence, s'en va par sa pente invincible, droit à cet abîme. C'est là qu'elle a fini, comme elle devait finir au 17me siècle. Les grands *Directeurs* de ce temps, qui venant les derniers, ont eu l'analyse de la chose, montrent parfaitement le fond, qui est l'*anéantissement* ; l'art d'*anéantir* l'activité, la volonté, la personnalité. — Anéantir, oui, mais en Dieu... Dieu le veut-il ? Actif et Créateur, il doit

vouloir qu'on lui ressemble, qu'on agisse, qu'on crée. Vous méconnaissez Dieu. »

Ne pourrait-on pas penser que tous ces quiétistes du 17me siècle étaient d'anciens disciples du Bouddha Çakia-Monni, encore imbus dans leur nouvelle incarnation, des doctrines du grand instructeur Indou ?

Après avoir cité Burnouf, un des auteurs qui ont le plus cherché à approfondir l'histoire Indoue, et après l'avoir victorieusement combattu au sujet de ce qu'il dit du Bouddhisme et surtout du *Nirvâna*, Bunsen dit entre autres choses : « Dans les hymnes du Dhammapadam (composés par le Bouddha) il est question de l'*immortalité* et des rapports intimes, indissolubles qui règnent entre la condition actuelle de l'homme et sa destinée future. Le Bouddha recourt, pour éclaircir ce mystère, à la migration des âmes, comme le font en général les Indous et presque tous les peuples anciens. Comment une négation formelle, radicale de Dieu, pourrait-elle se concilier avec cette croyance à des Esprits divins *(Gandharvas)* supérieurs aux hommes ? Nous avons bien le droit de répondre au nom du Bouddha, ce que Platon met dans la bouche de Socrate accusé à la fois d'athéisme et de croyance à une voix divine : « Comment, dit-il, quelqu'un peut-il admettre le divin et nier Dieu ? »

M. Barthélemy St-Hilaire, cité et combattu par Bunsen, a publié en 1866 un livre intéressant

intitulé : *Le Bouddha et sa religion.* Il a consacré les 27 premières pages de son livre à l'examen du *Nirvâna* et il a conclu que la doctrine de Çakia-Mouni, c'était l'*anéantissement de l'être.* Il semble qu'il suffit pour détruire cette conclusion de citer M. Barthélemy St-Hilaire lui-même, rapportant les paroles du Bouddha. Ainsi, page 11, le Bouddha dit : « Après avoir atteint l'intelligence suprême, je rassemblerai les êtres vivants, je leur montrerai la porte la plus sûre de l'*immortalité...* »

A la page 15 : « ... L'entrée en religion a toujours été louée par les sages ; elle sera mon recours et le recours des autres créatures ; elle deviendra pour nous *un fruit de vie, de bonheur et d'immortalité.* »

Plus loin, page 17, le Bouddha parlant à son père qui cherchait à l'empêcher d'exécuter sa résolution de fuir la Cour et de se retirer dans la solitude, lui dit : « Si vous ne pouvez, Seigneur, m'accorder les quatre choses principales, veuillez du moins, ô roi, m'en accorder une autre qui n'est pas moins importante. Faites qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus sujet *aux vicissitudes de la transmigration.* »

Page 18, on trouve ce qui suit : « Avant d'avoir obtenu *la cessation de la naissance et de la mort*, dit Siddhârtha (Çakia-Mouni) d'une voix douce, je ne rentrerai pas dans la ville de Kapilavastou ; je n'y rentrerai pas avant d'avoir obtenu *la demeure suprême*, exempte de vieillesse et de mort, ainsi que l'*intelligence pure.* »

Page 33: « Le Bouddha se sentit alors pris d'une grande pitié pour cet assemblage d'êtres plongés dans l'incertitude, et ce fut une pensée de compassion qui le décida. Il allait ouvrir aux êtres depuis longtemps égarés dans leurs pensées mauvaises, *la porte de l'immortalité*, en leur révélant les quatres vérités sublimes qu'il venait enfin de comprendre, et l'Enchaînement mutuel des causes. »

Page 36: Le Bouddha dit à ses cinq disciples : « Ne me donnez pas le titre d'*Ayousmat* (Seigneur); longtemps je vous suis resté inutile, je ne vous ai procuré ni secours, ni bien-être. Oui, je suis arrivé *à voir clairement l'immortalité et la voie qui conduit à l'immortalité.* »

Ces diverses citations du livre de M. Barthélemy St-Hilaire prouvent que le Bouddha croyait que l'être humain pouvait parvenir, en se reformant, en s'améliorant moralement, à un tel état de pureté, qu'il n'était plus obligé de subir des « *réincarnations* » et qu'il pouvait ainsi mériter « *l'immortalité et la vie de pur Esprit.* »

Dans un fort intéressant compte-rendu de son voyage officiel d'exploration en Indo-Chine, accompli il y a quelques années, M. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, chef de la mission scientifique du Mékong, qui depuis est mort dans ce pays, victime de son dévouement, dit ce qui suit à propos du Bouddhisme qui est la religion du plus grand nombre des habitants du Laos

(Indo-Chine), et à propos du Nirvâna. « Je n'ai pas à défendre ici le Bouddhisme de l'accusation d'athéisme et de croyance au néant qui lui a été si souvent adressée... Pour un Bouddhiste, le châtiment consiste à vivre, à voir se renouveler indéfiniment par la transmigration, les soucis et les douleurs de l'être ; la récompense n'est que la cessation de cet état de choses, l'absorption de l'âme dans une sorte de milieu indéfinissable : le Nireupan ou Nirvâna. Cette transformation définitive, but suprême de tous les efforts des Bouddhistes, est-elle comme on l'a dit, l'anéantissement absolu, la destruction sans retour, de la personnalité, du moi ? Je ne le crois pas, surtout si l'on veut bien se placer au point de vue des populations elles-mêmes et non à celui de certains métaphysiciens abstraits, tenus à déduire avec rigueur de certaines prémisses, des conséquences fatales et inévitables. Les masses ne sont pas d'une logique aussi rigoureuse, et si les doctrines qu'elles professent contiennent en germe une aussi épouvantable conclusion, elles sont loin d'en avoir conscience et se promettent, au contraire, un résultat bien différent. Ce qui attire et séduit surtout leur imagination, c'est cette possibilité donnée à tous, d'arriver par la pratique de la vertu à l'état surnaturel de Bouddha, dernier terme des existences terrestres et qui précède immédiatement l'entrée dans le Nirvâna, séjour de l'éternel repos.... En résumé, une morale

excessivement pure, empreinte d'une profonde mansuétude et d'une immense charité, caractérise tous les préceptes du Bouddhisme ; et c'est à son élévation, à l'austérité forte et saine de ses enseignements et « non à la prétendue insalubrité » du climat qu'il faut attribuer l'insuccès constant » des missions catholiques au Laos » où cette doctrine s'est conservée plus pure et plus fervente qu'ailleurs. » (*Revue maritime et coloniale*, publiée par le ministère de la marine et des colonies, juin 1869.)

Voilà donc encore une autorité compétente qui s'élève contre l'idée que le Nirvâna doive être compris comme étant l'anéantissement de l'*être*.

J'apporterai plus loin, en citant M. Jacolliot et M. Vacherot, des preuves que le Nirvâna n'est pas l'anéantissement de l'être humain, mais bien le terme des réincarnations successives.

Voyons maintenant à propos du Nirvâna une appréciation qui a bien sa valeur aussi. C'est celle émise en 1876 par M. Louis Jaccolliot dans son livre si remarquable intitulé : *Christna et le Christ*.

« L'école matérialiste moderne, dit Mr Jacolliot (page 145), a prétendu que le Mokcha ou Nirvâna était l'anéantissement complet de l'âme et du corps, c'est-à-dire un dogme de négation, opposé au dogme d'immortalité. »

« Une pareille doctrine ne se peut même pas traiter d'hypothèse, car elle a contre elle non-seu-

lement tous les textes, non-seulement toutes les représentations symboliques du Nirvâna, dans les sculptures des pagodes les plus anciennes et dans les bas-reliefs des chars sacrés, mais encore la raison et le bon sens les plus vulgaires. Comment admettre, en effet, que les quatre ou cinq cents millions de sectateurs de Brahma et du Bouddha n'offrent des prières et des sacrifices à la divinité ; que les cénobites, sannyassis, vanaprasthas et fakirs ne s'imposent les plus dures privations, les supplices les plus affreux que pour parvenir à l'annéantissement total? Si tout n'est que matière, si ces gens ne croient pas à l'immortalité, ils n'ont qu'à laisser couler paisiblement leur vie, ils arriveront fatalement à cet anéantissement final, sans avoir besoin pour cela de s'imposer aucune souffrance. »

« Le Mokcha et le Nirvâna représentent dans le brahmanisme et le bouddhisme, le dogme de l'immortalité de l'âme. C'est la réunion intime à la divinité, comme récompense suprême d'une série de nombreuses existences consacrées au bien. Voilà quelle est l'opinion unanime des livres sacrés des pundits et des brahmes, et nous défions qu'on nous montre un seul texte en contradiction avec cette doctrine. »

Parvenir au *Mokcha* ou *Nirvâna*, ajoute Mr Jacolliot, c'est s'absorber dans la grande âme, c'est *faire partie intégrante de la divinité, tout en conservant son individualité*; en cet état, l'âme ne

peut plus subir de modifications, elle n'a plus à craindre les migrations terrestres; son bonheur est éternel.

M. Vacherot, dans son livre: *La Religion*, appréciant la révolution religieuse accomplie dans l'Inde par le Bouddha Çakia-Mouni, dit: « Dans cet immobile Orient où il semble que tout se fixe et se cristallise à jamais, l'institution religieuse plus encore que toute autre, une grande révolution religieuse s'est accomplie. La religion des Brahmes, par le dogme de la métempsycose avait de quoi troubler profondément les imaginations populaires sur les destinées futures de la pauvre humanité condamnée à toutes les misères d'un voyage sans fin à travers les formes les plus répugnantes de la nature. Si la haute vertu et l'incomparable pureté des Brahmes leur assurait une destinée supérieure dans le sein de Brahma, après les épreuves d'une vie mortelle, il n'en était pas de même de l'immense troupeau des croyants, qu'attendait cet espèce d'enfer des métamorphoses successives. C'est là ce qui explique le succès rapide et prodigieux du nouvel Evangile prêché par le Bouddha, ce libérateur des âmes, ce véritable Christ de l'Inde, qui enseigna l'affranchissement par le Nirvâna, c'est-à-dire l'anéantissement. Est-ce le néant absolu comme quelques commentateurs et peut-être quelques sectes l'ont soutenu? N'est-ce pas plutôt cet anéantissement de l'homme matériel et sensible, cette mort

au monde terrestre qui est la transition nécessaire à une vie supérieure, selon la pensée de Platon, de Plotin et du christianisme lui-même? C'est un point qui n'est peut-être pas encore à l'abri de toute discussion. Quoiqu'il en soit, et en quelque sens qu'on l'entende, la doctrine du Bouddha a été véritablement la *bonne nouvelle* pour les populations du haut Orient. Exterminée de l'Inde par la plus atroce persécution, elle s'est répandue et enracinée dans la Chine, dans le Japon et en d'autres pays de l'Asie où elle compte maintenant près de *deux cents millions* de fidèles. »

De tout ce qui précède, et en tenant compte de ce que dit M. Vacherot; de ce qu'a prouvé Bunsen; des citations que je fais du livre de M. Barthélemy St-Hilaire; du rapport de feu Francis Garnier sur le Laos, et enfin de ce que dit M. Jacolliot, on peut, je le pense, inférer: que le Bouddha est venu réellement apporter la *bonne nouvelle* à l'Inde; mais lui aussi a dépassé la limite du vrai, comme 600 ans plus tard l'ont fait les chrétiens. Il a, sans le vouloir peut-être, créé l'ascétisme, si bien imité depuis, et il a complètement négligé le corps et la vie terrestre pour *sauver* l'âme, c'est-à-dire pour la faire parvenir plus sûrement au bonheur. Il est tombé dans cette grave erreur des mystiques chrétiens qui considèrent le corps comme quelque chose de vil, et qui dédaignent de s'en occuper.

De tout temps, l'Inde a regardé les Védas comme ses livres saints. Ces livres jouent dans la civili-

sation religieuse de cette contrée, le rôle qu'ont joué plus tard les livres mosaïques chez les Hébreux et les évangiles chez les Chrétiens. Les Védas avaient été *interprétés* par le *Code des lois de Manou* (Manava-Dharmasastra), dicté, disaient les Brahmes, par Dieu lui-même; et le brahmanisme reposait sur la division de la population en quatre castes: les *Brahmanes*, race sacerdotale représentant la sagesse absolue, vivant aux frais de tous les autres Indous et chargée d'enseigner et de moraliser; les *Kshattryas* ou guerriers, exerçant la puissance matérielle; les *Vaïsyas* ou artisans et marchands; enfin les *Soudras* ou la masse populaire pauvre. Puis, *en dehors* des quatre castes, les *Parias*, c'est-à-dire tous les Indous qui par eux-mêmes ou par leurs ancêtres, avaient mérité d'être rejetés d'une des quatre castes composant la société Indoue. C'étaient les *excommuniés* de l'Inde.

Le brahmanisme régnait depuis des siècles dans toute l'Inde, quand parut *Çakia-Mouni*. Quelques détails sur ce réformateur si remarquable, ne seront point ici hors de propos pour donner une faible idée de cette belle individualité, qui, ainsi que le dit très-bien M. Eugène Nus (*Grands Mystères*, Paris 1866, page 264) « adoré depuis » bientôt trois mille ans sous le nom de Bouddha, » par *un quart* de la population du globe, com- » mence à prendre rang en Europe parmi les » gloires qui ont élevé l'idéal de l'humanité. »

»Son père, Çouddhodana, de la famille des Çakyas, de la grande race solaire des Gôtamides, appartenait à la caste des Kshattryas ou guerriers; il régnait à Kapilavastou, capitale du royaume de ce nom, situé dans l'Inde centrale, au pied des montagnes du Népâl, au nord du royaume d'Oude actuel. Il donna à son fils lors de sa naissance le nom *personnel* de Siddârtha. La mère de Siddârtha s'appelait Maya-Devi, (*Maya*, illusion, en raison de sa grande beauté qui semblait le produit d'une illusion. *Devi*, l'épouse; du radical *Div*, briller).»

»D'après la légende Indoue, *il fut conçu sans péché* et enfanté sans douleur. Dès son enfance il étonnait les docteurs de la loi brahmanique par ses réflexions profondes. Des sages et des rois, avertis de sa naissance miraculeuse vinrent l'adorer au berceau. Ces ressemblances dans la partie légendaire et merveilleuse de l'histoire des deux réformateurs divinisés, font supposer « que quelques » points des traditions Bouddhistes furent appli- » quées à Jésus, par les auteurs chrétiens des » premiers siècles. » *Grands Mystères*, page 266).

Nous avons vu précédemment dans la légende de Christna, non pas *quelques points* de ressemblance, mais une ressemblance tellement grande avec celle de Jésus, qu'on ne peut s'empêcher de penser que la légende de Jésus a été calquée sur celle de Christna, par de trop fervents disciples, qui ont voulu donner à leur maître le plus de relief possible.

Comme aussi il est permis de penser que de fervents disciples du Bouddha, ont cru devoir relever leur maître, en lui attribuant certaines particularités existant dans la légende de Christna, lequel, il ne faut pas l'oublier, a paru plus de deux mille ans avant le Bouddha.

Mais revenons à Siddârtha.

Ce fils de roi, élevé au milieu des splendeurs d'une Cour Orientale, habitué à regarder comme vile et impure, la foule des castes serviles, se prit tout à coup vers sa vingtième année d'un profond mépris pour sa propre grandeur, et d'une profonde pitié pour les déshérités de la fortune. A l'âge des passions naissantes, à 23 ans, il renonça à l'héritage royal qui devait lui revenir et malgré les supplications de son père, il quitta le palais pour aller méditer dans la solitude et dans la pauvreté.

« Celui qu'il interrogeait, lui parla-t-il dans le désert, dit Mr Eugène Nus (*Grands Mystères*)? Le souvenir d'un monde où il avait vécu dans la justice, se révéla-t-il peu à peu dans les méditations de son esprit? A 35 ans, la phase de recueillement était accomplie; la lumière s'était faite; l'idée était mûre. Il reparut au milieu des hommes. Mais ce n'était plus Siddârtha, ce n'était plus le fils du roi; c'était *Çakia-Mouni*, le moine, le solitaire de la famille des Çakias, l'anachorète inspiré, le réformateur doux et austère, relevant, au nom du Créateur, la dignité de la créature et

proclamant l'*égalité des âmes devant Dieu* et la prééminence de la vertu sur les distinctions humaines. »

« La foule des déshérités s'empressa autour de lui pour recueillir sa parole... Le novateur n'attaquait pas l'autorité des Védas ; mais il ébranlait l'édifice brahmanique en détruisant les barrières qui séparaient les castes. Il admettait jusqu'aux races étrangères dans la grande famille dont il était le créateur, et recrutait dans tous les rangs et chez tous les peuples, les ministres de son culte, en n'exigeant d'eux que la supériorité du cœur. » (*Grands Mystères*).

Çakia-Mouni vécut jusqu'à l'âge de 80 ans et mourut à Koucinagara dans le pays des Mallas. Il ne cessa de prêcher la fraternité et l'égalité. Il déclara que tous les hommes étant appelés par leurs efforts à s'unir à l'âme universelle, ils devaient tous être considérés comme égaux. Sa doctrine, qui fut acceptée avec enthousiasme par les classes déshéritées, était en opposition formelle avec certaines lois désespérantes du Code de Manou formulées ainsi qu'il suit :

28me *Çloca*. « Lorsque le souverain maître a destiné d'abord tel ou tel être animé, à une occupation quelconque, cet être l'accomplit de lui-même, toutes les fois qu'il revient au monde. »

29me *Çloca*. « Quelle que soit la qualité qui lui ait été donnée en partage au moment de la Création, la méchanceté ou la bonté ; la douceur ou la

rudesse ; la vertu ou le vice ; la véracité ou la fausseté ; cette qualité vient le retrouver spontanément dans les naissances qui suivent. »

On voit que St-Augustin a eu la même inspiration que Manou en affirmant la *prédestination* et en prétendant que Dieu crée des êtres humains *destinés* au paradis, et d'autres *destinés* à l'enfer. Les premiers (les élus) en petit nombre ; les seconds (les réprouvés) en grand nombre.

Et St-Thomas d'Aquin a ramassé plus tard cette odieuse conception d'Augustin, laquelle est devenue un dogme de l'Eglise romaine et de l'Eglise de Calvin. Je parlerai de ceci plus au long dans la deuxième partie de ce livre.

Le Bouddhisme, de même que les Evangiles, mais six cents ans *avant* les Evangiles, renversait les priviléges de la naissance, les classifications arbitraires entre les hommes, effaçait les distances qui séparent les individus, et les frontières qui divisent les peuples.

La morale contenue dans un Décalogue plus complet que celui de Moïse, était ainsi formulée :

1° Tu ne tueras pas.
2° Tu ne voleras pas.
3° Tu seras chaste.
4° Tu ne porteras pas de faux témoignage.
5° Tu ne mentiras pas.
6° Tu ne jureras pas.
7° Tu éviteras toutes paroles impures.
8° Tu seras désintéressé.

9° Tu ne te vengeras pas.

10° Tu ne seras pas superstitieux.

Les principales maximes du Bouddhisme étaient :

1° Une compassion sans bornes envers toutes les créatures et la prohibition de toute cruauté.

2° Une constance inébranlable dans la foi.

3° Une profonde humilité.

4° La recherche de la perfection par le renoncement, et la domination de l'esprit sur le corps.

La réforme Bouddhique fut surtout morale. Quant au côté purement religieux du Bouddhisme, il différait si peu de l'enseignement des Brahmes, que l'antique Panthéon Brahmanique a passé tout entier dans le Bouddhisme.

On ne saurait comparer le Bouddhisme à une hérésie comme celle d'Arius, ou à une réforme comme celle de Luther. Il est plutôt comparable à la grande révolution tentée chez les Juifs par le christianisme et accomplie par lui dans l'empire romain en dissolution morale et religieuse. La doctrine du Bouddha n'était autre chose qu'une tentative faite par la raison individuelle pour échapper au dogme imposé par l'autorité Brahmanique et pour conserver le droit d'interpréter librement les Védas. On a donc tort, je le répète, de regarder l'Inde comme le pays de l'immobilisme, car, ainsi que le dit si bien Mr Burnouf, la même force d'esprit qui, chez les ancêtres, a produit une première fois les dogmes religieux, se

retrouve chez les descendants pour discuter et agrandir au besoin l'œuvre des pères. C'est ce qu'on voit s'être produit dans l'Inde avant le Bouddhisme et après lui, et l'on verra dans mon Chapitre 4, qu'à notre époque un mouvement religieux s'accomplit encore dans l'Inde et que le progrès humain général s'y développe également.

Les plus anciens Sûtras Bouddhiques prouvent que le Brahmanisme était parvenu à son complet développement politique et religieux, et que moralement il était en voie de décadence lors de l'établissement du Bouddhisme. Le Brahmanisme existait depuis bien des siècles lors de la venue du Bouddha Çakia-Mouni.

L'on peut donc diviser les temps de l'Inde en trois parties :

1° Le temps des hymnes et des Védas.

2° Le temps du Brahmanisme pendant lequel apparut Christna.

3° Le temps du Bouddhisme, avec lequel le Brahmanisme a continué de marcher.

Mais il en a été de même pour le Bouddhisme que pour toutes les formes religieuses, lesquelles au bout d'un certain temps se transforment et s'amoindrissent. La *Revue des Deux Mondes* (15 Mars 1876) a publié un article daté de Yeddo, 15 décembre 1875, et envoyé par Mr Georges Bousquet qui a fait sur les lieux des recherches relatives aux religions anciennes et modernes du Japon. — Après avoir dit que le Bouddhisme

s'est introduit au Japon vers le 6e siècle de notre ère, 1200 ans après sa fondation, et qu'il compte un grand nombre d'adeptes, Mr Bousquet ajoute : « Il n'est pas besoin de faire remarquer combien le Bouddhisme a dégénéré depuis son fondateur. Ce qui était une revendication de l'âme contre la tyrannie des réalités terrestres, est devenu une doctrine d'anéantissement volontaire et d'affaissement intellectuel ; les préceptes de haute morale, d'examen de soi-même, ont cédé la place à des observances compliquées et puériles. Les jeûnes et les préjugés sur l'impureté de certaines substances, qui pouvaient avoir leur motif sous le soleil des Indes, ont pris une place prépondérante et sont devenus matière de foi, en cessant d'être observés comme de simples règles d'hygiène. Les rites ont remplacé les maximes. Un culte surchargé de cérémonies insignifiantes a envahi la pensée religieuse et l'a, pour ainsi dire, pétrifiée dans d'étroites formules. La superstition des masses et l'ignorance des prêtres ont fait le reste, et l'une des plus hautes aspirations spiritualistes s'est abîmée dans les mesquins détails de la liturgie. Il suffit, du reste, d'assister à un office de la secte de Yodo, par exemple, pour comprendre l'attrait que la pompe extérieure du culte, exerce sur l'imagination populaire. Au fond du temple s'élève la statue de Bouddha, assis dans la posture connue ; à ses côtés les images les plus célèbres de ses apôtres ; des cierges sont allumés, et les

prêtres revêtus de riches chasubles de soie brodées d'or, psalmodient des hymnes alternés, au son du gong. Leur chant monotone a je ne sais quelle tristesse mystérieuse qui berce l'âme comme dans un rêve; l'impression qu'on en ressent rappelle un peu celle qu'exercent les cérémonies du culte catholique, avec lequel on retrouve à chaque instant des analogies frappantes. »

« Le Bouddhisme s'est jeté dans la voie opposée au *Shinto* (la religion primitive spéciale au Japon), et par besoin de réaction, a exagéré son propre caractère; tandis que la religion indigène était trop nue, il s'est fait trop rituel et a noyé la piété dans les représentations théâtrales. »

On dirait vraiment, en lisant ce qui précède, que M. Bousquet fait la critique, non du Bouddhisme, mais du catholicisme qui de nos jours, est pour le moins aussi loin du christianisme primitif que peut l'être le bouddhisme actuel, du bouddhisme primitif.

Et M. E. Nus (*Grands Mystères*), dit : « Dans les lamazeries du Thibet, les prêtres de Bouddha ont inventé une machine à prières. Un engrenage déroule le chapelet sacré, aux heures prescrites par la discipline; les litanies se débitent toutes seules pour le compte de l'indolent béat, qui regarde passer les versets. »

Combien de bonnes-femmes, en France et ailleurs, combien de *religieux* et de *religieuses* dont les mains ont toutes les qualités du ***dévidoir à***

prières, et qui regardent machinalement passer les *pater* et les *ave*?

Je ne veux pas m'étendre davantage sur cette question des religions de l'Inde, mais je recommande la lecture du livre de Bunsen, d'où j'ai extrait ce qui a rapport à l'histoire religieuse de l'Inde ancienne.

On pourra également lire avec grand intérêt l'histoire détaillée de la jeunesse et de la vie du Bouddha Çakia-Mouni dans le remarquable livre de Mr B. St.-Hilaire. On trouvera dans mes citations de Bunsen, le correctif à son opinion sur la question du Nirvâna.

Mais je veux aussi donner ici quelques extraits d'une brochure que vient de publier le colonel Olcott, président de la Société Théosophique de l'Inde, et qui n'est autre chose que la traduction du catéchisme Bouddhiste actuel de l'Eglise du Sud (Ceylan). Ce catéchisme est approuvé et recommandé pour l'usage des écoles, par le Grand-Prêtre Indou Sumangala, chef de l'Ecole de théologie bouddhiste.

Dans ce catéchisme, la naissance de Siddartha est indiquée comme ayant eu lieu six cent vingt trois ans avant notre ère.

Fils de roi, élevé dans toutes les délicatesses des Cours indoues; marié à seize ans, il abandonna, à l'âge de vingt neuf ans sa femme, son fils et ses palais pour se retirer au désert afin de pouvoir méditer en toute tranquillité sur les moyens de rendre l'humanité heureuse.

Après avoir longtemps réfléchi sur les causes des souffrances humaines, il eut l'intuition que la connaissance de ces causes devait être obtenue par l'ouverture de l'intelligence. Ayant suffisamment développé son intelligence, il obtint la connaissance de *ses naissances antérieures*, et des causes de la renaissance.

Plus tard, après avoir triomphé de tous ses défauts et de toutes les faiblesses inhérentes à l'humanité, le secret de la cause des misères humaines lui fut révélé, et il apprit ainsi que cette cause était l'*Ignorance*.

On trouve aussi dans ce catéchisme la manière de voir des Bouddhistes sur les renaissances. Les renaissances dépendent des mérites ou des démérites; si l'homme a un excès de mérite, il renaît dans une position heureuse; dans le cas contraire, sa réincarnation est pour lui une vie pleine de souffrances.

Ce catéchisme enseigne encore: que la Terre n'est pas le seul monde habité ; que les planètes habitées sont innombrables; que c'est le mérite ou le démérite qui détermine le monde dans lequel on doit renaître, et que le sort ultérieur est influencé par les attractions antérieures; enfin que les habitants de chaque monde ont un développement correspondant à l'état de ce monde.

Toute la religion du Bouddha est résumée dans ces trois prescriptions: « S'abstenir de tout péché, acquérir la vertu, purifier son cœur ».

La brochure du colonel Olcott est des plus intéressantes, car elle nous fait apprécier l'état actuel des croyances des Bouddhistes.

On trouve dans le *Bulletin de la Société d'Etudes psychologiques*, 15 oct. 1883, une *Exposition critique* de M. Fauvety sur la brochure du colonel Olcott M. Fauvety blâme avec raison le Bouddha d'avoir donné comme but â atteindre : *la destruction des désirs*, et d'avoir érigé en principe : que *la naissance* était un mal, tandis qu'il proclame que le bien suprême, c'est *la cessation de toute existence*.

Et M. Fauvety a encore parfaitement raison lorsqu'il dit : « qu'en cherchant à tuer les désirs, on tue le mobile même de la vie et la volonté, et que nous qui aspirons *à la plénitude de l'existence*, et au progrès qui en est la conséquence, nous ne pouvons accepter le Bouddhisme, que M. Olcott semble présenter comme devant être *la religion de l'avenir*. »

Ce que nous devons retenir du Bouddhisme ésotérique, c'est que longtemps avant le christianisme il a proclamé une morale infiniment plus pure que celle des nations contemporaines de de l'Inde ancienne ; pas plus pure cependant que celle proclamée par Christna.

Ce que nous devons apprécier aussi chez les Bouddhistes, c'est la connaissance de la doctrine des Esprits, sur les réincarnations, et de la médiumnité, longtemps avant que cette doctrine fut même soupçonnée en Occident.

En parlant de la morale du Bouddha, Mr Fauvety dit : On a dit avec raison que la morale du Bouddha est admirable. Nous n'y contredirons pas. Oui, au point de vue de la douceur, de la charité, de la bienveillance, nous ne croyons pas qu'on puisse la dépasser. Celle de Jésus, tant admirée, n'en est, au moins à ce point de vue, qu'un écho affaibli. Tendre pour tous les hommes, le Bouddha comprend dans son amour, tous les animaux. Comme toutes les choses humaines, la morale du Bouddha, est incomplète sans doute. Elle ignore les nécessités de la lutte, les devoirs du labeur quotidien et la loi implacable du progrès intégral, solidaire et conscient, qui s'impose à l'homme social comme la tâche de sa royauté sur la terre. Mais Jésus semble aussi avoir ignoré ces choses et en outre n'a rien fait pour le respect des parents et la conservation de la famille ; à ce point que s'il n'eut trouvé la famille déjà fortement constituée par la civilisation mosaïque, il aurait pu l'ébranler par son enseignement. Il a gardé sur nos relations avec la nature et avec les animaux les plus rapprochés de nous et sur tous ces êtres, nos frères inférieurs, sur qui pèse le poids de la création terrestre, un silence égoïstement hominal, douloureux, inexplicable. »

» Rappelons, dit encore M. Fauvety, pour ceux qui l'ignorent ou l'ont oublié, que le Bouddha avait, *avant Jésus*, recommandé le pardon des injures et exigé de ceux qui veulent marcher à sa

suite dans la voie du salut, de rendre toujours le bien pour le mal. On cite de lui cette noble parole : « Si un homme me cause follement un préjudice, je le couvrirai en retour de mon amour empressé ; plus il m'aura fait du mal, plus je lui ferai du bien. »

Plus loin M. Fauvety dit que le Brahmanisme avait précédé le Bouddha dans cette voie, et il cite les deux maximes suivantes, fort anciennes et dont, selon lui, il faut faire honneur à l'inspiration Brahmanique.

« Imite le bois de sandal qui embaume celui-là même qui lui ouvre le cœur avec une hache. »

« Fais comme la terre féconde qui enrichit de ses biens, ceux qui lui labourent les flancs. »

Ces deux maximes, de même qu'un grand nombre d'autres, ainsi que mes lecteurs ont pu s'en assurer en les lisant dans mon chapitre deux, n'appartiennent pas d'une manière générale au Brahmanisme, mais elles ont été émises par Christna qui vivait quatre mille deux cents ans avant le Bouddha.

Et M. Fauvety ajoute : « Rien n'a été dit de plus beau sur la charité. Mais qu'est-ce que la morale la plus pure sans la religion ? Une lettre morte. » Un peu plus loin il dit : « Des *mobiles* et une *sanction*, c'est là ce que la religion seule peut donner à l'âme humaine. »

Mais par une sorte de contradiction il dit ensuite : « S'il y a quelque chose de pourri dans

le monde, ce sont les croyances religieuses. Cela est vrai pour l'Orient comme pour l'Occident. »

Et il termine en parlant du spiritisme, « révélation nouvelle qui dépasse toutes les religions. » Mais alors, point n'est donc besoin d'une religion pour fournir des *mobiles* et une *sanction* à l'âme humaine ; et une *philosophie religieuse* telle que la doctrine spirite — *qui jamais ne sera une religion* — suffira à l'humanité terrestre, car elle lui fera connaître et les *mobiles* et la *sanction* d'une manière plus claire et plus évidente que jamais religion aucune n'est parvenue à le faire.

CHAPITRE IV.

ZOROASTRE. SES IDÉES RELIGIEUSES. MONOTHÉISME. LES INDOUS MODERNES. LA CHINE. LAO-TSEU. CONFUCIUS.

Maintenant que j'ai dit ce qu'il importe le plus de connaître relativement au Brahmanisme et au Bouddhisme, je ne crois pas hors de propos de parler avec quelque développement de Zoroastre, si mal connu jusqu'à présent, et de sa doctrine que les travaux considérables et consciencieux de Bunsen, ont mis tout récemment en lumière. Je cite *passim*.

C'est dans la Bactriane qu'apparaissent pour la première fois les Indous; de là ils s'étendent d'abord jusqu'aux régions de l'Indus, et plus tard

jusqu'à celles du Gange. L'ancienne croyance de l'*Iran* (Bactriane) était un *naturalisme* sans mélange; ses monuments sont les Védas. Le pays de l'Indus conserve le naturalisme, religion qu'un bouleversement profond a étouffé dans la Bactriane. Le pays du Gange produit le Brahmanisme à la fois si fantasque et si profond, et de ce contraste naît le Bouddhisme, *la religion du globe qui aujourd'hui compte le plus de sectateurs.* Dans ce développement merveilleux, deux puissantes personnalités nous frappent : *Zoroastre*, le fondateur de la nouvelle religion de la Bactriane ; *Bouddha*, l'adversaire du Brahmanisme.

Le premier évènement authentique dans la Bactriane même, est le refoulement du naturalisme par une religion morale. L'émigration des Bactriens dans l'Inde remonte beaucoup plus haut que la réforme de la croyance Bactrienne par Zoroastre. La langue Védique est le plus antique monument de la conscience Bactrienne. L'action de Zoroastre sur la Bactriane fut la transition qui fit passer cette société du naturalisme primitif, de l'adoration du monde physique, au culte de l'Esprit, du monde spirituel et moral.

« D'où vient le mal, si c'est un Dieu bon qui régit le monde ? Comment le mal peut-il sortir de Dieu ? Comment le mal peut-il naître sans Dieu ? Comment peut-il se maintenir contre Dieu ? »

Telles furent les pensées qui, sous le règne d'un prince historique du nom de *Vistaspa* — règne

marqué au coin de la plus incontestable authenticité, entre 2,500 et plus probablement 3,000 ans avant notre ère — s'offrirent à l'un des esprits les plus puissants, à l'un des plus grands hommes que la terre ait portés, à *Zarathustra* (Zoroastre). Regardé par ses contemporains comme un impie, comme un athée, comme un factieux digne de mort; considéré après quelques siècles, par ses propres sectateurs, comme le fondateur de la magie, par ses ennemis comme un sorcier et un jongleur, il fut cependant mis par Hippocrate au rang des grands penseurs. Eudoxe, Platon, Aristote virent en lui, le premier des sages de l'antiquité.

Bunsen fait remarquer que c'est par suite d'une erreur produite par le nom de Vistaspa, qu'on avait cru à la fin du siècle dernier, que Zoroastre était un Persan contemporain de Darius, fils d'Hystape, (522 ans avant notre ère.)

La clef du rôle et des idées de Zoroastre nous est donnée par un chant de onze strophes de trois vers chacune, qui est une profession de foi officielle et qui contient le premier exposé que fit de sa doctrine le réformateur lorsqu'il parut devant les grands de son pays, réunis en assemblée solennelle. D'après le chant dont parle Bunsen, Zoroastre se déclare disposé à conserver l'ancien symbolisme religieux; mais il ne consent à reconnaître à ce culte : « qu'une valeur emblématique, » car « le seul Dieu, pour lui, c'est le Dieu du bien

et du vrai; » et « le seul culte dont il puisse être l'objet, c'est celui de la pensée, de la parole, de l'action; c'est-à-dire, de la pureté morale, de la véracité, de la vertu. »

» Choisissez, s'écrie-t-il ; autour de l'homme s'agite tout un monde de génies, les uns bons, les autres méchants; sans doute, l'homme est comblé de tous les dons, de toutes les faveurs du ciel; sans doute, son esprit est entre les mains du Très-Haut, du père des êtres purs, du maître du monde, qui est le seul Dieu. Mais le mal est aussi dans ce monde un principe libre, indépendant; il doit être dompté, il le sera; mais ce triomphe du bien ne peut être assuré que par une rupture radicale avec le mal, que par l'adhésion de chacun au bon et au vrai. Choisissez donc la perdition ou le salut. »

Il serait trop long de donner en entier le chant de Zoroastre dont je parle ci-dessus; je me bornerai à en citer la 1re strophe. On pourra lire le reste dans le savant ouvrage de Bunsen, ainsi que beaucoup d'autres détails qui m'entraîneraient trop loin, mais que je regrette vivement de ne pouvoir donner ici.

Voici cette 1re strophe, elle donnera une idée du reste :

« Je communique à ceux qui s'approchent, les sages maximes de l'Omni-scient; je chante les éloges du Dieu vivant; je célèbre le culte du bon Génie et je vois la vérité sortir de la flamme sacrée et prendre son essor élevé. »

« Tout le monde connaît, dit Bunsen, la prétendue doctrine attribuée jusqu'ici à Zoroastre, c'est-à-dire le *magisme* sous sa forme consacrée, etc.... Une pareille conception est aussi absurde qu'étrangère au système de Zoroastre, qui est d'une clarté qui n'a d'égale que sa profondeur morale. C'est une conception originale, *un fait capital dans l'histoire du développement Indou.* On trouve dans le chant cité plus haut, la doctrine qui proclame l'*immortalité de l'esprit.* Zoroastre n'est pas un magicien téméraire qui s'élève au-dessus de l'humanité; c'est un *voyant* qui proclame la volonté de Dieu, instruit par d'infatigables réflexions, par l'activité sérieuse d'une longue vie. »

Après avoir cité un autre hymne de Zoroastre, Bunsen dit :

« Nous y retrouvons la même conception. Les „questions qu'y pose l'esprit inquiet de connaître „son origine, émanent d'une foi vive et non du „scepticisme. Le bon Génie a créé la terre, c'est „lui aussi qui la soutient et dont la présence „secourable dirige et gouverne l'Univers. Les „ténèbres racontent sa gloire aussi bien que les „astres; le froid et le chaud célèbrent sa bonté. „Telle est la croyance de l'homme de bien, „croyance qui lui est inspirée par l'Esprit tout-„puissant. L'Univers est à Dieu, Dieu est dans „l'Univers; l'homme de bien est la plus complète „manifestation de Dieu. »

Ainsi, dès la plus haute antiquité, chez les Indous, l'Esprit est regardé comme un principe divin, seul digne d'adoration, mais cet Esprit n'est pas seulement pour les Bactriens le principe vrai, il est aussi l'idéal du bien. Ce sont ces deux attributs qui font de lui, le souverain sage, l'auteur de toute sagesse humaine. Or, le culte des Dieux de la nature, s'oppose à cette religion toute spiritualiste, et c'est ce qui fait regarder les Dieux du naturalisme comme des Génies hostiles qu'il faut combattre et dompter... C'est le bien qui doit triompher en ce monde; il triomphera mais non sans lutte énergique. La vérité, soit dans ses rapports avec nos semblables, soit vis-à-vis de nous-même est la pierre de touche de toute piété. Ainsi, déjà ici la vraie piété se mesure à la vertu morale, à l'amour constant, à la passion inaltérable du bien et non à des rites extérieurs ou aux œuvres accidentelles d'un enthousiasme passager....

L'identité du vrai et du bien, de la conscience et de la raison, cette fusion puissante de la métaphysique et de la morale, explique l'influence capitale exercée par Zoroastre depuis bientôt cinq mille ans, sur l'Asie Orientale.

Bunsen nous montre ensuite cette religion de Zoroastre s'abâtardissant, et les ténèbres s'épaississant autour de cette croyance à l'ordre moral ; il nous montre cette religion s'absorbant dans le culte du feu et dans les formules de la magie.

Si j'ai parlé un peu longuement de ce qui a trait à Zoroastre, c'est d'abord parce que j'ai pensé que les travaux de ce grand instructeur de l'humanité étaient fort peu connus, ou pour mieux dire, complètement ignorés, et qu'il était bon que la lumière se fît à son égard. Je tenais en outre à bien établir que l'idée du *Dieu un*, était ancienne comme les plus anciennes sociétés humaines que nous connaissons ; et que ces deux idées : *Un Dieu suprême*, *l'être humain immortel*, étaient presque vieilles comme l'humanité terrestre.

M. Jocolliot, en parlant de Zoroastre, dit que son nom sanscrit : Souryastara, signifie : « qui répand le culte du soleil ». Il dit aussi, que c'était un brahme transfuge des pagodes de l'Inde, qui s'en fut en Perse fonder le *magisme* sur le modèle du brahmanisme, et qu'il vivait 4,000 ans avant notre ère. Il le fait naître sous le règne de Vivaswata, premier roi de la dynastie Indoue Sourya Vansa.

Bunsen donne à ce roi le nom de Vistaspa. Il est difficile de savoir au juste quel était le véritable nom de ce roi ; et quand il s'agit de noms Indous, une erreur d'ortographe peut dépendre d'une erreur de prononciation. Ceci, au surplus, est de peu d'importance.

En lisant ce que dit M. Jacolliot (*Les Fils de Dieu*) de Zoroastre, du Bouddha Çakia-Mouni et du Bouddhisme, on voit que cet auteur s'est borné à étudier l'Inde — ce qui était déjà une lourde

tâche, dont il s'est admirablement acquitté. — On comprend aussi que les brahmes des pagodes de l'Inde ont dû — ce qui est assez naturel de la part des prêtres — lui dépeindre la doctrine du Bouddha et celle de Zoroastre, comme deux doctrines mauvaises. Chaque jour, la même chose a lieu dans notre vieille Europe entre protestants et catholiques. M. Jacolliot dit que les doctrines du Bouddha sont matérialistes et que c'est ce qui a fait que les Brahmes n'ont point accepté ce réformateur.

Ces indications erronées proviennent sans doute de la jalousie sacerdotale.

M. Jacolliot dit encore : que dans l'Inde il n'y a plus de Bouddhistes. En cela il se trompe, ou plutôt il a été trompé. Oui, pendant un temps, ils ont été rares, parce que les Brahmes à ce moment, étant les plus forts, ont agi comme le pape Innocent III avec les Albigeois et comme Louis XIV avec les protestants; ce qui n'a pas empêché le protestantisme d'envahir la moitié de l'Europe et le Boudhisme de dominer en Chine, au Japon, dans l'Indo-Chine, en Tartarie et au Thibet, et d'avoir aujourd'hui un nombre considérable d'adhérents à Ceylan et dans une grande partie du Sud de l'Inde. On a vu dans le chapitre précédent, que le Bouddhisme comptait actuellement *cinq cent millions* d'adeptes. Aucune religion n'en n'a jamais compté autant.

Je terminerai ce que j'ai à dire de l'Inde

ancienne pour le moment, en donnant les appréciations de Lamartine ; on verra que lui aussi a rendu toute justice à l'idée Indoue.

Caractérisant la philosophie qui découle des premiers livres sacrés de l'Inde (les Védas), Lamartine dit : qu'elle repose sur cet axiome : « Il est plus aisé de sanctifier la terre que de la transformer. » Cette philosophie ne dit pas à l'homme de sourire quand il sanglotte, ou d'espérer quand il désespère. Elle lui dit : ta douleur est méritée ou elle est méritoire ; accepte-la de la main de Dieu comme une expiation, ou accomplis-là sous les yeux de Dieu comme une épreuve. Ton juge sera ton consolateur ; ton éternité compensera ta minute ; souffre pour justifier ta race coupable, ou souffre pour conquérir ta propre félicité ; et dans l'une ou dans l'autre hypothèse, bénis ! » (Lamartine, *Cours de Littérature. Entretiens*, page 198.)

Parlant de la littérature Indoue, Lamartine dit : « Une telle littérature atteste par son existence à cette époque reculée du monde, une de ces deux choses : ou bien une révélation primitive dont les perfections étaient encore présentes à la mémoire de l'homme, ou bien une maturité consommée d'âge et de raison qui portait déjà ses fruits de sagesse et de sainteté dans la philosophie et dans la poésie de la prodigieuse vieillesse d'une telle race humaine. » (3me *Entretien*, page 220.)

Même *Entretien* (page 234), il dit : « N'y sent-on pas, au contraire, ou la sagesse d'un âge déjà très-avancé en foi et en vertu, ou le reflet encore tiède et lumineux d'une révélation primitive mal effacée de la mémoire des hommes ? »

Au même *Entretien* (page 223), il rapporte le dialogue d'un demi-dieu avec son élève : « Ne consulte pas tes vaines opinions ou tes vaines terreurs ; ne consulte que ta conscience et ton devoir, qui te recommandent de mourir pour tes frères et pour la cause de ton peuple. Peu importe l'événement ; que tu sois vaincu ou vainqueur. La vertu est dans l'acte et non dans ce qui résulte de l'acte. Celui-là est véritablement sage et sanctifié qui a renoncé à tout fruit temporel de ses actes ; il est délivré des liens de la matière ; il vit déjà dans les régions de l'immuable félicité. » (Poème Indou.)

Voici encore deux fragments très-remarquables, tirés d'un très-ancien poème sacré de l'Inde (le Mahabarata), même *Entretien*, (pages 229, 230). C'est encore un demi-dieu qui parle à son élève :

« Regarde ce monde comme un lieu de passage triste et court, et sers-moi uniquement ; le reste est néant. Je pardonne au pécheur quand il revient à moi et je purifie le souillé. Je suis dans ceux qui me servent et m'adorent en vérité et ils sont en moi... »

« Si celui qui a mal agi revient à moi et me sert, il est aussi justifié que le juste. Unis ton

âme à moi et regarde-moi comme ton asile, et tu entreras en moi... Celui-là est chéri de moi, dont le cœur, libre de toute haine, répand la charité sur toute la nature animée ou inanimée ; qui ne craint point, qui ne désire rien pour lui, tout pour ses frères ; qui est le même dans la gloire ou dans l'humiliation, dans le chaud ou dans le froid, dans la peine et dans le plaisir ; qui s'élève par le détachement, au-dessus des vicissitudes de la courte vie d'ici-bas, pour chercher le seul Dieu, le souverain principe de toutes choses. »

Y a-t-il dans les Evangiles, beaucoup de passages comparables à celui-là. Et s'il y en a, n'a-t-on pas le droit de faire ressortir la *priorité* ; priorité de bien des *milliers d'années* incontestablement acquise à ces maximes ? Les hommes qui tant de siècles avant la venue de Jésus, ont professé de pareilles maximes, ne valaient-ils pas les meilleurs chrétiens ?

Enfin Lamartine dit (4[me] *Entretien*, page 319) : « Cette littérature sacrée de l'Inde a, de plus, un caractère qui la rapproche de la littérature hébraïque. Elle est exclusivement religieuse. Tout poème est un symbole qui revêt un dogme ; tous les vers sont des ailes qui emportent l'âme au-dessus de la terre. »

Lamartine n'aurait pas commis un anachronisme, et aurait parlé plus exactement, s'il avait dit : « que la littérature hébraïque se rapprochait de la littérature Indoue. » Cette dernière a pré-

cédé l'autre d'un grand nombre de milliers d'années, et tout bien considéré, la littérature hébraïque n'est qu'un pastiche de la poésie Indoue. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer, ainsi que je me propose de le faire plus loin, la *Genèse Indoue* avec la *Genèse biblique*.

Au surplus, si l'on compare l'idée religieuse chez les Indous et chez les Hébreux, on peut dire que les premiers ont conçu Dieu *idéalement* (spirituellement), tandis que les seconds ne l'on conçu que *matériellement* (anthropologiquement).

En se rapprochant des temps que l'on peut qualifier de modernes, relativement à l'époque si reculée à laquelle furent publiés les Védas, on peut encore citer deux poètes Indous célèbres. L'un d'eux, Bharhihari, frère du roi Vikramaditja, florissait un siècle avant notre ère. Il a publié des *Centuries* (Shatakani), poésies pleines de grâces et intéressantes comme tableau de mœurs de l'Inde. Ces poésies ont été traduites en latin par M. de Bohlen, qui en a aussi donné le texte (Berlin 1833).

L'autre poète est *Bhavabhouti*, un des plus grands poètes dramatiques de l'Inde ; il fut surnommé *Srikantha* (celui dans la gorge duquel réside la poésie). Issu d'une famille brahmanique, il florissait à la Cour du roi Oudschayini, au 8[me] siècle de notre ère. Il tient dans le théâtre Indou à peu près la même place qu'Euripide dans le théâtre grec. Ses trois principaux drames ont été traduits

en français dans les vingt premières années du siècle actuel, par le savant Langlès, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Théâtre Indien, Paris, 2 vol.)

Certains écrivains modernes nous représentent la race Indoue comme intellectuellement dégénérée ; comme un troupeau courbant docilement la tête sous la domination anglaise. C'est là une grave erreur qu'il importe de combattre, et je crois ne pouvoir mieux faire dans ce but, que de donner ici l'opinion d'un homme aussi sérieux qu'instruit en la matière, feu M. Du Bois de Jancigny, qui a longtemps habité l'Inde en qualité de diplomate et de voyageur, et qui est mort à Chandernagor en 1860.

Dans une étude des plus intéressantes qui a paru en 1854 dans la *Revue des deux Mondes*, et qui est intitulée : *La Société et les gouvernements de l'Hindoustan au 16me et au 19me siècle*, M. de Jancigny dit ce qui suit :

« Nous avons passé bon nombre d'années au milieu de cette population mélangée, et cependant homogène à beaucoup d'égards ; de cette société Hindoustany qui semble marquée au sceau du brahmanisme et de l'islamisme ; nous avons même été adopté par elle, pour ainsi dire, pendant une portion notable de notre vie, et nous avons eu de fréquentes occasions d'étudier les mœurs du pays. Eh bien, nous avons pu constater de bonne heure que l'influence des institutions

et des usages indous était dominante parmi toutes les populations d'origine étrangère. Ce n'est pas sans quelque surprise et sans une vive satisfaction que nous avons trouvé dans un ouvrage récemment publié par l'éminent magistrat anglais, ancien président de la Cour suprême de Bombay, Sir Erskine Perry, le passage suivant qui confirme d'une manière frappante la justesse de cette remarque :

« Telle est l'influence des usages et des opinions des » Indous sur les hommes de toutes castes ou couleurs qui » sont en relations habituelles, avec eux, que graduelle- » ment, tous prennent une TEINTE INDOUE — si l'on peut » s'exprimer ainsi — qu'il est impossible de méconnaître. » Parsis, Moghols, Afghans, Israélites et chrétiens qui sont » établis depuis longtemps dans l'Inde, on subi cette » influence et échangé une bonne partie de leur ancien » patrimoine d'idée, contre les notions, la manière de » voir, le ton habituel de la société Indoue. En observant » ce phénomène, j'ai souvent été conduit à le comparer au » phénomène géologique que présente, selon les savants, » le sol noir du Dhakkhan, qui a la propriété de s'assimiler » toute substance étrangère introduite dans son sein. »

« Un fait social d'une aussi grande portée, ajoute M. de Jancigny, attirait invinciblement nos réflexions et nos études ; nous avons donc voulu remonter à la source de l'influence exercée par les Indous sur les immigrants qui se sont établis au milieu d'eux de gré ou de force, sans se mêler à leur antique race. Or, chez un peuple où la vie extérieure et la vie intérieure sont depuis

un temps immémorial dans la dépendance obligatoire, permanente, intime, d'une seule et même formule réglementaire : l'*observance de la loi divine*, les mœurs sont avant tout, le résultat des institutions. Il fallait donc chercher à apprécier le véritable caractère de ces institutions émanées de Dieu même, selon les Indous, et révélées par les Védas à l'origine des siècles. Ce qu'il y a de grandeur et de force dans ces institutions primordiales nous a profondément impressionné dès le début de nos recherches. Le temps n'a fait qu'accroître cette impression. La rigoureuse observation des lois de Manou, à aucune époque a-t-elle jamais été constatée ? A-t-elle pu même être inférée des témoignages, ou conclue des traditions les plus respectables ? Un vaste empire s'est-il formé et s'est-il maintenu pendant des siècles sous l'influence exclusive de ces lois ? Il est permis d'en douter, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que des millions d'hommes ont foi dans cette législation ; c'est que, dans leur ensemble et comme système social complet, les lois de Manou n'ont pas cessé, depuis des milliers d'année, de gouverner la société Indoue et d'exercer une influence marquée sur les races que les décrets de la providence ont introduites comme éléments nouveaux dans la grande famille Hindoustany. Ainsi, le rôle assigné à ce vaste système social a occupé et occupe encore une place des plus importantes dans l'histoire de l'humanité. Là où se trouvaient

la grandeur et la force devait se trouver la durée ; et l'histoire des trois derniers siècles prouve qu'aujourd'hui encore, l'antique organisation dont dont nous admirons les proportions gigantesques, doit être respectée, et que sur cette base, la domination européenne doit faire reposer l'avenir de l'Hindoustan. »

Ce que dit M. de Jancigny, de l'absorption des étrangers par la société Indoue, et de la TEINTE INDOUE, que prennent selon sir Erskine Perry, cité par M. de Jancigny, tous ceux qui bien que n'étant pas Indous, habitent l'Inde pendant un certain temps, fait comprendre tout l'intérêt que portent aux Indous et à leurs croyances, Mme Blavastsky et le colonel Olcott dont j'ai parlé précédemment à propos de la société Théosophique et du catéchisme Bouddhiste traduit et édité par le colonel Olcott.

Après avoir cité toutes les autres civilisations aujourd'hui tombées : la Babylonie ; l'Assyrie ; l'Egypte ; la nation Juive depuis longtemps disséminée ; les Grecs ; les Romains et enfin les Chinois qui subissent un lent travail de désorganisation, Mr de Jancigny dit : « la civilisation Indoue au contraire, bâtie sur le roc de la révélation, appuyée sur des institutions d'une aptitude et d'une prévoyance merveilleuse, a résisté au poids des siècles, soutenu vaillamment le choc des révolutions et des conquêtes, repoussé constamment la flétrissure des croyances ou des pratiques étran-

gères. Les autres peuples sont venus puiser aux sources divines de sa poésie et de sa science philosophique ; elle ne leur a rien demandé. » Et plus loin, parlant de la domination anglaise dans l'Inde, Mr de Jancigny dit : « Que les Anglais dans l'Inde demeurent chrétiens, mais que leur influence intellectuelle et morale s'exerce à l'avenir par des bienfaits... Le devoir d'un gouvernement sage sera, non-seulement de respecter le caractère et les habitudes des Indous, mais de les faire servir à la régénération des masses, en faisant comprendre aux peuples de l'Inde, que les bases de leurs institutions, que le sens primitif et réel de leurs dogmes religieux, aujourd'hui ignoré ou incompris par la plupart d'entre eux, sont en harmonie avec les croyances fondamentales qui gouvernent les grandes nations d'Occident. »

J'ai été heureux de pouvoir placer ici cette citation de M. de Jancigny, qui corrobore complètement tout ce que dit M. Jacolliot sur l'Inde.

L'opinion de deux hommes éminents, l'un diplomate, l'autre magistrat, qui ont vécu de longues années dans l'Inde et qui ont sérieusement étudié ce pays et ses institutions anciennes, est d'un grand poids, et on peut victorieusement l'opposer à ceux qui disent que l'Inde est *matérialiste* et *athée*. On y trouve aussi une preuve nouvelle que les juifs n'ont point *inventé* le monothéisme. La conclusion de M. de Jancigny est de nature à faire comprendre aux nations chrétiennes d'Occi-

dent, que leurs missionnaires ecclésiastiques n'ont absolument rien à faire dans l'Inde; on en aura une nouvelle preuve en lisant le curieux chapitre intitulé : *Inutilité et impuissance du missionnaire chrétien dans l'Inde* (Jacolliot, *la Bible dans l'Inde*).

Un recensement fait en 1876, des populations Indoues gouvernées par les Anglais, ou soumises à leur protectorat, donne le chiffre de deux cent trente huit millions 230 mille individus. Sur ce nombre d'Indous, les convertis au christianisme (protestants ou catholiques), ne figurent que pour un peu moins d'un million, disséminés dans la masse, bien qu'il y ait 849 prédicants ou missionnaires, et que l'Evangile soit prêché *depuis 500 ans*. Le journal anglais l'*Ausland*, de Calcutta, qui donne ces détails, dit qu'il y a 189 mille érudits s'occupant de science, littérature, éducation; 38 millions d'agriculteurs ; trois millions 500 mille commerçants, neuf millions d'ouvriers, etc.

Ce qui prouve encore que la race Indoue n'est point aussi dégénérée qu'on le dit généralement, et qu'il se trouve dans l'Inde des hommes vraiment supérieurs, c'est l'article suivant extrait de la *Gazette de Bombay* (octobre 1868) : « Bombay jouit en ce moment de la présence de Babou Kesbub Chunder Sen, de Calcutta, un des chefs du célèbre *Brâhmo-Somadj*, association de déistes fondée parmi les Indous du Bengale par feu Ramohun Roy. A Calcutta seulement, le Brâhmo-Somadj compte mille à deux mille familles; un

certain nombre d'autres familles disséminées dans le Bengale ont adopté la même réforme. Les *Brâhmos*—c'est le mot qu'ils se donnent—adorent *Dieu* UN : ils disent qu'il faut le prier et avoir foi en lui, si l'on veut être sauvé. Parmi ces *Brâhmos* il y a un parti progressiste qui se distingue du reste des autres en ce que ses membres appliquant à la vie sociale leurs théories religieuses, font abstraction du système des castes, dont ils sentent l'absurdité et l'iniquité. Il faut connaître l'Inde et les Indous pour comprendre quelle révolution une pareille détermination amène chez ceux qui l'ont prise. Ainsi, l'on a déjà vu des mariages de caste à caste parmi les *Brâhmos*, et même un homme de la caste la plus élevée (*Brahmine*) a épousé une femme de la caste *Sudra*, la plus inférieure des quatre. »

Mes lecteurs peuvent se rappeler qu'en parlant du Bouddha Çakia-Mouny, j'ai dit qu'il avait ébranlé l'édifice Brahmanique en détruisant les castes. Le réformateur nouveau que je cite d'après la *Gazette de Bombay*, s'est sans doute inspiré des idées du Bouddha.

L'*Howard-Mail*, journal anglais qui a donné l'extrait de la *Gazette de Bombay* qui précède, ajoute : que le *Babou Kesbub Chunder Sen* qui prêche la réforme, dit à ses compatriotes : « qu'il n'y ait parmi vous qu'une caste, celle des Indous instruits, et que cette classe absorbe graduellement toutes les autres ; que la femme retrouve sa

dignité, ses droits, sa vraie éducation, et toute l'Inde formera une immense confédération de peuples heureux. »

On trouve ce qui suit dans le *Journal Officiel* du 18 Juillet 1869 : On attend prochainement à Paris un personnage Indou, qui pour n'être pas un nabab, n'en est pas moins digne d'attention.

Saïyd-Ahmad-Khan, Sadr-amin (juge principal) de Gazipour, est un des écrivains contemporains les plus distingués. Il a publié à ses frais et avec ses presses particulières, une : *Description des monuments de Delhi*, Saïyd-Ahmad a fondé une société littéraire à Antigorh, sa ville natale; il a de plus fondé un journal hebdomadaire, scientifique et littéraire très-intéressant, écrit en hindoustani, qui paraît dans la même ville. Il est arrivé à Londres le 1er Juin, amenant ses deux fils qu'il veut faire élever en Angleterre.

Un des Rajahs les plus puissants et les plus éclairés de l'Indoustan : *Raocutch*, est mort en 1876, à Mandana, ville principale de ses Etats, au sud du Scinde. Il avait fondé un immense établissement scolaire dans sa capitale et trente-neuf écoles dans le reste de ses Etats. Ce qui précède, ainsi que les extraits de la brochure du colonel Olcott que j'ai donnés dans le précédent Chapitre III, prouve qu'il y a dans l'Inde actuelle un certain nombre d'hommes qui travaillent activement à la régénération des peuples de ces belles contrées.

On peut conclure de ce qui précède, que notre planète est en ce moment agitée par un progrès qui s'accentue partout, même chez les nations généralement considérées comme participant fort peu à la vie morale et intellectuelle, et que Dieu est un bon père qui a également soin de tous ses enfants, même de ceux qui sont hors de l'Eglise Romaine.

Après avoir parlé des Indous, l'on se trouve chronologiquement amené à parler des Chinois, lesquels d'après les indications contenues dans les hymnes Védiques, ont eu pour ancêtres les Dasyus, peuple de race jaune, autochtones de la partie Est de l'Asie.

Chez les Chinois primitifs ont aussi paru plusieurs grands instructeurs moraux et religieux. Le premier en date est *Yu le Grand*, personnalité caractérisée dont l'histoire a gardé le souvenir et qui parut 2,000 ans avant notre ère.

Longtemps après (590 ans avant notre ère) apparut *Lao-tseu*, instructeur religieux.

Voici quelques maximes extraites du livre de *Lao-tseu* : *Des récompenses et des peines.*

« Réjouissez-vous du succès des autres et affligez-vous de leurs revers, comme si vous vous trouviez à leur place »

« Secourez les hommes dans leurs besoins.

« Sauvez les hommes dans le danger. »

« Ayez pitié des veuves et des orphelins. »

« *Montrez-vous humain envers les animaux.* »

Cette dernière maxime, de même au surplus que toute la doctrine de Lao-tseu est d'origine Indoue. On la retrouve aussi chez les Persans, mais on n'en trouve aucune trace dans les Évangiles.

Lao-tseu était contemporain de Pythagore; et de même que lui, il prêchait la transmigration des âmes.

Presque à la même époque (550 ans avant notre ère), parut Confucius (*Khoung-Fou-Tseu*) le plus célèbre des moralistes chinois, dont toute la longue vie (72 ans) a été la mise en pratique de ses leçons.

De même que le Bouddha Çakia-Mouni, Confucius fut un réformateur. A l'âge de 24 ans, il quitta tout pour se livrer à la méditation, formant le projet de réformer les mœurs du peuple. La philosophie de Confucius était toute pratique et n'avait rien de spéculatif, ce fut, non une doctrine nouvelle, mais un développement des préceptes de Lao-tseu qui l'avait précédé de quelques années; c'était aussi une remise en vigueur des règles de conduite de l'antiquité.

Confucius parvint dans sa patrie aux plus hautes dignités, mais il s'en démettait dès qu'il voyait qu'il n'en résultait pour lui que des honneurs et qu'il était impuissant à faire le bien. Par suite d'intrigues, il fut dépouillé de tout et il erra de contrée en contrée, en proie à la misère; mais toujours égal à lui-même, il souffrit tout avec courage.

Il eut jusqu'à 3,000 disciples, et 72 d'entre eux se signalèrent assez pour qu'on ait conservé leurs noms avec respect.

Confucius est de tous les hommes célèbres de la Chine, celui qui après sa mort a reçu le plus d'honneurs. On l'appelle le grand maître, le saint, le roi des lettres. Il ne faut pas croire cependant qu'on lui ait jamais accordé les honneurs divins. Il est même défendu de lui élever des statues, de peur que les hommages qui lui sont rendus ne dégénèrent en un culte idolâtrique. On le révère dans des gymnases (colléges) et non pas dans des temples ; on se prosterne devant son nom gravé sur des tablettes, mais on ne l'adore pas.

La postérité de Confucius existe encore, et le chef de cette famille reçoit les plus grands honneurs et les plus grandes distinctions.

Voici quelques-unes des maximes laissées par Confucius :

« Celui dont le cœur est droit et qui porte aux autres le même sentiment qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale, ni des devoirs prescrits aux hommes par leur raison. *Il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qu'on ne lui fasse pas à lui-même, et il fait pour les autres ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui-même,* » (maxime qu'on a donnée comme inventée par Jésus, et qui était *déjà vieille de* 550 *ans lorsqu'il est né.*)

« Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains. »

« Apprenez à bien vivre et vous saurez bien mourir ; vivez toujours, comme en mourant vous voudriez avoir vécu. »

« Avoir la droiture du cœur et aimer son prochain comme soi-même, » (autre maxime dont l'invention est attribuée à Jésus).

Il disait à ses disciples : « Cet amour, cette charité pure que je recommande, est une affection constante de notre âme, un mouvement conforme à la raison, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embrasser l'humanité entière, regarder tous les hommes comme s'ils ne faisaient qu'un corps avec nous, et n'avoir avec nos semblables qu'un même sentiment dans le malheur et dans la prospérité. »

« Celui qu'anime cette piété peut travailler à sa propre élévation et rechercher l'éclat des grandeurs ; mais en même temps il tâchera par ses avis et par ses secours, d'élever l'infortuné que sa faiblesse ou l'obscurité de sa naissance tient fixé vers la terre, ou que les revers de la fortune ont renversé. »

« S'il pénètre dans la connaissance des choses, il ne souffre pas que les autres errent aveuglément, vaincus par les travaux et les difficultés. Il les aide, il les soutient, il aplanit la route devant eux, les arrache aux ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et les conduit dans le sanctuaire des sciences. »

« Lorsque cette piété aura fermement établi

son empire dans tous les cœurs, l'univers entier ne sera plus qu'une seule famille ; tous les hommes ne seront plus que comme un seul homme ; et par l'heureux lien de l'admirable accord des grands, des hommes d'une condition médiocre, et de ceux des dernières classes, l'humanité entière semblera n'être qu'une seule substance. »

« Aimons donc les autres comme nous-mêmes ; mesurons les autres par nous ; estimons leurs peines et leurs jouissances par les nôtres. Quand nous comparerons les autres à nous ; quand nous leur souhaiterons ce que nous désirons pour nous-mêmes ; quand nous craindrons pour eux ce qui fait le sujet de nos propres craintes, alors nous suivrons les lois de la véritable charité. »

Qu'on nous montre dans les Evangiles, quelque chose *de plus et de mieux*.

Confucius disait encore : « Dans les méchants, haïssez le crime. Mais s'ils reviennent à la vertu, recevez-les comme s'il n'avaient jamais fait de fautes. »

« On peut enlever et réduire en servitude un général vaillamment défendu par une armée entière. On ne peut ôter au plus faible des hommes, la liberté de sa pensée. »

Quelqu'un ayant demandé à Confucius : « Que doit-on penser de celui qui rend bienfait pour injure ? » Il répondit : « Avec quoi paiera-t-on les bienfaits eux-mêmes ? Il faut payer *par l'équité*

la haine et les injures ; et les bienfaits, par des bienfaits. »

Ce qui précède est en grande partie extrait d'un petit livre qui, sous le titre de : *Pensées morales de Confucius*, fait partie de la *Nouvelle collection des moralistes anciens*, publiée sous la direction de Mr Lefèvre, Paris, 1851. Ce livre contient aussi des pensées d'un certain nombre d'autres philosophes et moralistes chinois. Il est devenu rare.

Quand donc les missionnaires (protestants ou catholiques) vont prêcher aux chinois la doctrine de Jésus, ceux-ci sont parfaitement fondés à leur dire : « Nous aussi, nous avons eu, *cinq cents ans avant le vôtre*, un instructeur moral qui nous a laissé des maximes tout aussi complètes que celles que vous nous apportez comme une nouveauté. »

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici, que la nation Chinoise occupe le tiers de notre hémisphère, et que la langue Chinoise est parlée par 360 millions d'hommes ; plus du quart de la population du globe.

Les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants ont dit et répété que la Chine professait l'athéisme. Ils avaient besoin de faire accroire cela à la vieille Europe, pour motiver leur zèle de convertisseurs.

Feu André Pezzani a publié en 1865 dans le journal *La Vérité*, qui alors paraissait à Lyon, de fort curieux articles relatifs à l'idée spiritualiste chez les nations anciennes ou d'origine ancienne.

Pezzani était avocat à la Cour de Lyon; il avait publié un livre: *Les Principes supérieurs de morale,* qui avait été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; il était auteur aussi, du livre: *La Pluralité des existences de l'âme*, livre devenu aujourd'hui fort rare; Pezzani n'était donc pas le premier venu. Ce qu'il dit à propos des Chinois et de leurs croyances en *un Dieu unique* et en des dieux ou génies subalternes, est extrait: 1° du Chi-King, livre canonique de la Chine, composé il y a plus de 2,300 ans et traduit par Lacharme; 2° du Chou-King, autre livre canonique de la même époque, traduit par le Père Gaubil, savant orientaliste qui passa 36 ans en Chine (1723 à 1759) et qui devint interprète de l'empereur; 3° du Tchoung-Young, livre classique de 2,200 ans, traduit par Rémusat; 4° du Li-Ki, livre canonique de 2,300 ans, cité par Noël dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Voici ces diverses citations : — « Tices est le souverain seigneur et dominateur de l'Univers. — Il règne par lui-même. — L'Auguste Tices est souverainement intelligent. En quelque lieu que vous alliez, il est présent... Il surpasse en intelligence tous les Esprits. — Il est infini. — Tices ne fait acception de personnes, mais ses faveurs sont toujours pour l'homme vertueux. — Il aime à exercer la miséricorde. — Il veille sur la terre et sa présence y réside. — Que la puissance des Esprits et des Génies célestes est sublime!

Qu'elle est grande ! Vous les regardez et vous ne les voyez pas, vous les écoutez et vous ne les entendez pas... que leur multitude est immense. Ils sont à droite et à gauche de nous, ainsi qu'au dessus. — Les Esprits se laissent toucher par un cœur sincère. — Bornez vos jouissances et soyez bienveillants envers les hommes vertueux, alors un Esprit, voyant votre conduite, vous comblera de biens. — Des princes morts ont déjà leur place dans le Ciel. — Combien est heureux un de nos ancêtres. Il jouit d'un bonheur constant et impérissable, une félicité sans fin est sa récompense. Si vous détruisez ce qui doit être dans votre cœur à mon égard, vos saints aïeux vous abandonneront et ne vous secourront pas. — Quiconque vit, doit mourir. Le mort retourne en terre et est détruit ; car le corps mort étant enterré est changé en terre brute. Mais son souffle vital se produit au dehors, se meut, brille, inspire du respect et de la crainte. »

Le jésuite Riçci mort à Pékin en 1610, dit, dans son *Histoire de l'Expédition chrétienne en Chine*, en parlant des croyances des Chinois : « des trois sectes que l'on compte en Chine, la deuxième établit des peines pour les méchants dans les enfers, et la troisième aussi traite des lieux destinés aux punitions. La deuxième secte établit de même des récompenses pour les bons dans le ciel, et la troisième traite aussi de lieux destinés aux récompenses. Un grand bonheur et une immorta-

lité heureuse sont le prix et la récompense de la piété envers les ancêtres. Quelle gloire, quelle splendeur que celle dont jouit dans les cieux un prince admis dans cette région supérieure !.,. Toujours il est à la droite ou à la gauche du Suprême Seigneur et Dominateur de l'univers. »

Il semble qu'il est suffisamment établi par cette citation du père Ricci et par les citations extraites de livres canoniques Chinois, datant de milliers d'années avant notre ère, que la Chine n'a eu nul besoin des missionnaires chrétiens pour la convertir au spiritualisme qu'elle professait depuis si longtemps, et qu'elle a même été en avance sur le peuple Hébreu quant à la question de l'immortalité de l'âme, dont jamais Moïse n'a parlé.

On voit aussi par les citations des Maximes de Confucius, qu'une morale qui n'a rien à envier à la morale chrétienne, a été prêchée à cette si populeuse nation *plus de cinq cents ans avant Jésus.*

Quant au monopole attribué au peuple Hébreu sur la question du monothéisme, nous avons vu, par ce que nous savons des Indous et des Chinois, que c'est encore là une de ces erreurs, basées sur l'ignorance ou la mauvaise foi.

CHAPITRE V.

ÉGYPTIENS — HÉBREUX *(recevant le monothéisme des Egyptiens)* — GRECS — ROMAINS.

Passons aux Egyptiens qui viennent chronolo-

giquement après les Indous et les Chinois, quant au développement intellectuel et social.

J'ai déjà fait ressortir dans le chapitre Ier, l'ancienneté de la civilisation Egyptienne; on a vu que Manès ou Ménès, Brahme qui tenta de révolutionner l'Inde à son profit et qui échoua, alla coloniser l'Egypte à la tête d'une troupe d'Indous, ses adhérents, *sept mille ans avant notre ère*. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, chez les Egyptiens aussi existât l'idée *d'un Dieu unique* et de *l'immortalité de l'âme*. On trouve une preuve incontestable de ces idées religieuses dans un *papyrus* découvert à Thèbes dans les tombeaux des rois, lors de l'expédition française en Egypte en 1798.

Dans les premières années du XIXme siècle, Champollion, le célèbre égyptologue, mort en 1831; puis plus tard le savant Orientaliste Lepsius, vers 1836, examinèrent à tour de rôle un papyrus semblable existant au Musée de Turin, et tous deux trouvèrent que ce papyrus, ainsi que tous les autres déposés dans les collections de l'Europe, ne sont que des extraits *d'un même manuscrit* qui était le Rituel funèbre des Egyptiens de la 18me ou 19me Dynastie, c'est-à-dire du 15me ou 16me siècle *avant* notre ère; époque *antérieure* à Moïse. Il est même à croire que sa rédaction remonte à une époque encore plus reculée, car on y découvre les apparences d'une compilation faite sur des monuments littéraires plus anciens.

Ce livre est divisé en 165 sections; des dessins

représentent le trépassé offrant à Dieu ses prières. C'est donc, ainsi que l'a fait observer Lepsius, le trépassé lui-même qui est en quelque sorte l'officiant. C'est en son nom que sont prononcées toutes les paroles; aucune forme ne saurait exprimer d'une manière plus saisissante la réalité de la vie d'outre-tombe, c'est le reflet de ce qui se passe au même moment dans le monde invisible.

Il est bien digne d'attention de voir le trépassé laisser de côté toutes ces divinités inférieures dont la mythologie encombrait les temples (de même que les temples catholiques sont encombrés de saints, qui forment la nouvelle mythologie) et qui n'étaient relatives qu'à la vie d'ici-bas, et s'adresser directement, face à face, à l'*Être souverain*. L'âme une fois détachée de son corps, ne connaît plus d'autre maître que ce père céleste. Ainsi, dans le chapitre 73, l'âme dit: « J'ai marché à travers les ténèbres vers mon père Osiris. Je suis son bien-aimé. Je suis venu pour voir mon père Osiris. J'ai percé le cœur de *sut* (le principe du mal). Je fais les choses de mon père Osiris. J'ai ouvert toutes les portes dans le ciel et sur la terre. Je suis son fils bien-aimé. Je sors de la mort en esprit instruit.»

La prière contenue dans le 126me chapitre, constitue un morceau remarquable. C'est un des résumés les plus généraux de la foi Egyptienne; car en raison même de son objet, qui est la justification de l'âme devant son juge naturel, on y trouve

les idées relatives à la perfection de la vie céleste en même temps que les idées relatives à celle de la vie terrestre. C'est en effet par celle-ci que l'on mérite de parvenir à la première. Ce morceau a été communiqué au public pour la première fois dans l'ouvrage sur l'Egypte, du savant et regrettable Bunsen (que j'ai cité dans mes chapitres 3 et 4), qui avait prié M. Birch, conservateur du Musée Britannique, de lui en faire dans ce but une traduction.

L'âme est arrivée devant le tribunal où Dieu lui-même, entouré des 42 juges célestes, doit prononcer son admission parmi les bienheureux, et elle s'exprime ainsi :

« O grand Dieu ! Seigneur de vérité ! Je suis venu à toi Seigneur ! Je suis venu moi-même pour recevoir tes grâces. Je te connais. Je connais ton nom. J'ai connu les noms des 42 divinités qui siégent avec toi au tribunal des deux vérités, vivant pour atteindre les méchants, nourries loin d'eux, au jour de rendre compte des paroles devant *l'Être bon*, le justifié ! Ordonnateur des Esprits ! Seigneur de la vérité, voilà ton nom. »

« Et vous, maîtres de la vérité ! Laissez-moi vous connaître. Je vous ai apporté la vérité. Effacez mes fautes. Je n'ai commis aucun mal secrètement contre l'humanité. Je n'ai affligé personne. Je n'ai pas dit de mensonge devant le tribunal de la vérité... Je n'ai fait aucune chose mauvaise. Je n'ai pas imposé au travailleur au-delà de sa tâche

journalière... Je n'ai pas été paresseux. Je n'ai pas failli... Je n'ai pas calomnié l'esclave devant son maître... Je n'ai pas fait pleurer. Je n'ai pas été homicide... Je n'ai fait injure à personne... Je n'ai pas fraudé sur le poids de la balance. Je n'ai pas retiré le lait de la bouche de nourrissons. Je n'ai pas chassé les animaux sauvages dans leurs pâturages. Je suis pur! Je suis pur! »

Telles sont les paroles que le fidèle devait se sentir en état de venir articuler un jour, en personne, devant le tribunal de Dieu, c'est l'âme elle-même qui était chargée de décliner ses titres ; la religion s'en remettait à elle. L'impression produite par cette institution devait être vive. Au moment de se laisser tenter par la paresse, par la fraude, par la violence, par le mensonge, l'homme était porté à réfléchir et à se dire : « Comment pourrai-je prononcer les paroles du Rituel? » Il se rappelait involontairement le formulaire récité solennellement à chaque cérémonie funèbre et qui ne pouvait manquer d'être présent à sa conscience comme à la mémoire de tous. Hors de cette condition, nul espoir d'être admis à la vie céleste, et *la vie d'épreuves et de misères recommençait*, jusqu'à ce qu'enfin l'âme se fût mise en droit de rendre d'elle-même le témoignage voulu.

Quelques articles de ce code de morale sont particulièrement délicats. On ne peut s'empêcher d'être touché de la défense d'imposer au travailleur au-delà de sa tâche; de celle de calomnier

l'esclave devant son maître; ou encore celle de faire pleurer. Il y a là, un sentiment élevé d'humanité. Les préceptes touchant la mansuétude à l'égard des animaux sont aussi d'une haute moralité.

« Quiconque a médité sur les mystères de la création, et particulièrement de l'Esprit, dit avec une haute raison Bunsen, et quiconque n'ignore pas les réflexions et les idées des plus grandes intelligences des temps passés, sur le même sujet, loin de voir dans ces croyances un non-sens et une impiété, les contemple avec respect comme les aspirations des plus purs instincts de notre race, se reliant aux vérités religieuses, à la philosophie spiritualiste et à la foi des âges modernes. » (*Magasin Pittoresque*, Janvier 1863).

Ce qui précède prouve que l'idée des *réincarnations* existait non-seulement dans la doctrine *ésotérique* des Egyptiens, mais encore dans leur doctrine *exotérique*, puisque sur n'importe quelle tombe, les paroles du Rituel funèbre étaient prononcées et enseignaient par conséquent journellement à tous, l'indispensable nécessité de recommencer des vies d'épreuves et de misères, jusqu'à ce que l'âme pût rendre bon témoignage d'elle-même.

Lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1867, tout le monde a pu admirer la riche collection d'antiquités Egyptiennes créées à Boulacq par notre savant compatriote Mariette-Bey, sous le patronage du vice-roi.

M. le comte de Rougé, que j'ai déjà eu occasion de citer dans mon deuxième chapitre, un des plus savants continuateurs des travaux de Champollion, a interprété un papyrus hiéroglyphique appartenant à cette collection ; ce papyrus remonte vraisemblablement à la XIXme dynastie Egyptienne, contemporaine de Moïse, c'est-à-dire au quinzième siècle avant notre ère.

M. Ferdinand Delaunay en rendant compte dans l'*Illustration* (13 Janvier 1872) de ce beau et patient travail de M. de Rougé, dit : « On comprend tout de suite l'importance des travaux de » nos égyptologues, en songeant que le monde juif, » dont nous avons reçu notre forme religieuse, est » sorti des flancs de cette civilisation égyptienne » restée en grande partie un mystère pour l'antiquité païenne. »

Il aurait pu ajouter : « Et pour bon nombre de nos contemporains, qui ignorent complètement que cette civilisation égyptienne provenait de l'Inde ancienne. »

Le papyrus interprété par M. de Rougé est un recueil de préceptes moraux adressés par un père à son fils. Ils dénotent une civilisation très-avancée.

« Ne mange pas le pain, tandis qu'un autre est présent, sans que ta main s'étende vers le pain pour le lui offrir. On sait que ce n'est pas pour toujours que parmi les hommes l'un est riche et l'autre malheureux, et le pain reste à qui s'est fait un

frère. Tel est puissant pendant l'été qui sera exilé pendant l'hiver. — Que ton sort devienne élevé ou misérable, tu ne seras pas complètement heureux en réalité. — Ne réponds pas à un supérieur en colère; peut-être serais-tu repoussé. Parle avec douceur ; c'est la recette pour le calmer. — En répondant à un vieillard courbé sur son bâton, fait tomber ton orgueil. »

L'idée de la nécessité de la solidarité humaine se trouve exprimée ailleurs : « N'appauvris jamais quelqu'un qui dépende de toi ; c'est ton Dieu qui donne les biens. »

La religion a sa part dans les préceptes paternels.

« En apportant tes offrandes à ton Dieu, garde-toi de ce qui lui déplaît ; ne discute pas sa doctrine. Garde les préceptes qu'il t'a donnés, et que ton œil soit attentif aux conseils de sa colère. C'est lui qui donne aux esprits des formes innombrables ; il exalte celui qui l'a exalté. Le Dieu de ce pays est *Paschuu* (la lumière), il est au-dessus des cieux, et ses images sont sur la terre. C'est lui qui donne le germe à tout ce qui naît. Il multiplie les biens. Il t'a donné ta mère. »

Et M. Ferdinand Delanay dit à propos de ce qui précède : « De cette doctrine à celle du monothéisme, il n'y a pas bien loin, et nous comprenons qu'on soit plutôt tenté de chercher les origines du monothéisme hébreu dans un éclectisme intelligent et élevé des théories sacerdotales

égyptiennes que dans un instinct problématique et contestable des races sémitiques. C'est du reste l'avis de plusieurs savants égyptologues. M. Mariette-Bey a été un des premiers à signaler cette opinion et à la soutenir, notamment dans un mémoire fort curieux publié par lui en 1856 sur la *Mère d'Apis.* »

» Nous nous souvenons enfin avoir entendu traduire en ces termes un passage d'un monument pharaonique définissant la divinité : « Je suis celui qui s'engendre lui-même ; je suis l'être ; je suis l'unique. »

Le langage de Moïse est-il autre ?

Mes lecteurs ont pu voir dans mon chapitre 1er plusieurs définitions monothéistes qui prouvent que l'idée du Dieu *un* était passée de l'Inde en Égypte.

M. Alfred Maury, de l'Institut, dans un article inséré dans la *Revue des deux Mondes*, 1855, parlant de la religion des anciens Égyptiens, dit ce qui suit, à propos du *Rituel funéraire* : « Le Rituel est une collection de prières et de formules toutes relatives à la destinée de l'homme après sa mort. On en trouvait dans chaque cercueil de momie, un exemplaire plus ou moins complet, suivant la fortune du défunt... En général, le dogme de *l'immortalité de l'âme* fait le fond de ce livre, qui contient en outre un chapitre spécial intitulé : *De la vie après la mort.* »

L'auteur de l'*Essai critique sur l'Exode* (Paris

1869) M. Lacoste, tout en s'occupant plus spécialement du peuple Hébreu, donne aussi d'intéressants détails sur le culte des Egyptiens. Il affirme, en motivant son opinion, que bien que le culte Egyptien semblât s'adresser à une foule de dieux, il n'était nullement polythéiste comme on l'a cru si longtemps, et que la sublime idée d'un Dieu unique et créateur était au contraire un dogme déjà fort ancien à l'époque Pharaonique. Toute autre croyance, dit-il, eût été indigne des profonds philosophes qui méditaient sans cesse sur l'origine des choses et qui étudiaient dans la nature tant morte qu'animée, ses successifs développements. « Peut-on appeler polythéiste et idolâtre, dit M. Lacoste, un peuple chez lequel se trouvent des fragments de littérature pareils à ceux qui suivent ? »

»Hermès s'adressant à Thoth, lui dit: « Il est difficile à la pensée de concevoir Dieu, et à la langue d'en parler. On ne peut décrire par des moyens matériels, une chose immatérielle; et ce qui est éternel ne s'allie que très-difficilement avec ce qui est sujet au temps. L'un passe, l'autre existe toujours; l'un est une perception de l'esprit, l'autre est une réalité.... Ce qui peut être connu par les yeux et par les sens, comme les corps visibles, peut être exprimé par le langage; ce qui est incorporel, invisible, immatériel, sans forme, ne peut être connu par nos sens. Je comprends donc, ô Thoth! je comprends que Dieu est ineffable. »

„Remarquez aussi, dit encore M. Lacoste, cette traduction de plusieurs vers d'Orphée (un des premiers sages admis à puiser en Egypte des principes de morale et de théologie) sur les *Orgyes*, mot synonyme de *mystères :* « Considérez le *Logos*, dit Orphée à ceux qui peuvent le comprendre, c'est-à-dire aux initiés, considérez le *Logos* ou *Verbe divin ;* ne cessez de le contempler; dirigez votre cœur et votre esprit dans la droite voie, et regardez le *maître du monde*, seul immortel, seul engendré de lui-même. Toutes choses proviennent de lui seul, et il réside en elles. Invisible à tous les mortels, lui au contraire les voit tous. »

Qu'on se reporte à l'Evangile de Jean, et l'on verra que son auteur, quel qu'il soit, connaissait les vers d'Orphée et qu'il s'en est inspiré.

On trouve dans les *Mystères* égyptiens la *triade* ou *trinité :* Ammon, le mâle ou le père ; Khons, le fils enfant, le Logos ou le Verbe ; Mouth, la femelle ou la mère. Il est donc évident que le dogme chrétien — la Trinité — venu si longtemps après, et sur lequel repose tous les autres, a été emprunté à l'Egypte, laquelle l'avait reçu de l'Inde (*Trimourti Indoue*). Moïse, à qui ce symbole avait été enseigné, puisqu'il avait été élevé par les prêtres égyptiens et initié aux *mystères*, Moïse l'a introduit dans la *Genèse*. On y voit, en effet, d'abord : *Elohim*, les Dieux, créant le monde ; puis apparaît le *Rouah* ou Esprit de Dieu, soufflant sur les eaux ; enfin intervient le *Verbe* ou parole de Dieu.

Symboliquement, les Egyptiens représentaient *la matière* par un vieillard caduc ; *la vie* par un jeune homme tenant *la croix*, symbole de la vie éternelle ; et l'*intelligence* par une aîle d'épervier.

Voilà donc encore une Trinité, et l'on peut remarquer que la croix chrétienne et la colombe, symbole du St-Esprit, ne présentent rien de nouveau.

Chez les initiés, *Kneph* était le Dieu non engendré, éternel. A Memphis, il portait le nom de *Phtas*, qui signifie : l'architecte du monde. Jamblique, dans son savant ouvrage sur les *Mystères* (Section VIII, ch. 3), dit que d'après les égyptiens (initiés), Dieu a existé seul avant tous les êtres ; qu'il est la source du monde intelligent et de toute intelligence créée ; qu'il est le premier principe se suffisant à lui-même, perceptible seulement aux yeux de l'esprit et père de toutes les essences.

De l'Egypte, la croyance en un Dieu unique passa en Grèce, et cette vérité fut proclamée par les philosophes grecs les plus éminents (Pythagore, Platon, Thalès, Solon, Anaxagore, Héraclite, Philolaüs, Aristote), qui tous avaient été initiés en Egypte aux *Mystères*.

Plutarque, écrivant à sa femme après la mort de leur fille commune, dit : « Le vulgaire *(profanum vulgus)* s'imagine qu'après la mort il ne reste plus rien de l'homme, qu'il n'y a pour lui ni biens, ni maux ; tu sais bien le contraire, ô mon épouse chérie ; une tradition de famille (les ancêtres de

Plutarque avaient tous été initiés; son père avait été hiérophante) nous a transmis de génération en génération, une doctrine différente. D'ailleurs, initiés comme nous le sommes aux mystères sacrés, nous savons les grandes vérités. Oui, l'âme est immortelle et un avenir lui est assuré. »

On voit donc qu'indépendamment de la croyance en un Dieu unique, les *Mystères* enseignaient encore l'immortalité de l'âme.

Mais les prêtres de l'Égypte, dépositaires de la science et de l'instruction, pensant qu'une conception aussi haute que celle d'un Dieu créateur invisible à tous les yeux, était une idée trop abstraite pour être à la portée du vulgaire, crurent devoir, dans l'intérêt du dogme, le couvrir d'un voile allégorique conforme au génie Oriental. L'idolâtrie existait seulement chez le menu peuple et elle provenait d'une erreur que la classe savante y entretenait, parce qu'elle la regardait comme utile et inévitable. Le clergé de toutes les époques a suivi les mêmes errements. Voici à cet égard l'opinion d'un *Père de l'Église* du 4e siècle, l'évêque Synesius (écrivain grec, qui sur la fin de sa vie devint évêque de Ptolémaïs, dans la Cynéraïque, et qui mourut en 410). Il dit que l'esprit mystérieux que l'on a vu régner dans les cultes anciens, était fondé sur ce que le peuple méprise toujours ce qui est facile à comprendre; que c'était pourquoi les cultes lui représentaient des choses *surprenantes et mystérieuses*, pour frapper ses yeux

et pour exciter sa curiosité. « Le peuple, dit-il encore, veut absolument qu'on le trompe.... les anciens prêtres égyptiens en ont toujours usé ainsi... Pour moi, je serai toujours philosophe avec moi-même, mais je serai prêtre avec le peuple. » (Synesius in Calvit. page 515).

On voit que l'honnêteté cléricale date de loin.

Une faible partie de la doctrine était révélée au peuple, admis seulement en masse à l'enseignement religieux inférieur. Les savants de l'Egypte en usaient ainsi pour empêcher que leurs sciences ne fussent exposées au mépris, et surtout pour qu'elles ne s'altérassent point en passant par des esprits vulgaires. Toutefois, l'idée d'un Dieu, souverain juge et rémunérateur, était exprimée dans le *Rituel funèbre*, ainsi que je l'ai fait connaître ci-dessus.

Reste à savoir s'il n'eût pas mieux valu, dans l'intérêt de tous, relever les masses par l'instruction et par un enseignement religieux complet, que de les laisser s'imprégner d'un polythéisme qui les abrutissait. Il est vrai que cela n'eût pas fait l'affaire du sacerdoce, qui se complaisait à dominer et à être adulé.

Je passe maintenant à l'idée religieuse chez les Hébreux.

Traitant de l'origine du peuple Israélite et s'appuyant comme on doit le faire, autant sur les écrivains profanes, que sur le texte biblique, l'auteur de l'*Essai critique sur l'Exode*, dit : qu'au

temps de Moïse, la population de la Basse-Egypte, théâtre des infortunes du *peuple de Dieu*, se composait de trois races distinctes, quoique issues d'une souche commune : *les Egyptiens autochtones*, originaires de l'Ethiopie méridionale, à l'Occident de la mer Rouge; les *Israélites*, peuple pasteur venu de Chanaan ; les *Hyksos*, arabes pasteurs et pillards, partis comme les précédents des régions Orientales. Et l'auteur prouve que c'est au choc de ces trois races qu'il faut attribuer les événements qui se passèrent à cette époque ; que c'est au conflit des Egyptiens avec les Hyksos qu'il faut demander compte des malheurs et de la servitude des Israélites englobés par la force des choses dans un démêlé inattendu. Il prouve également que le mot : *Hébreux*, employé par l'Exode de préférence à celui d'*Israélites*, est un nom de secte et point du tout de peuple, qui convient également aux Hyksos et aux enfants de Jacob initiés par Moïse au Jéhovisme ; enfin qu'on ne doit le leur appliquer qu'à partir de la révélation solennelle faite au Sinaï.

M. Lacoste cite un fragment de Manéthon (prêtre Egyptien, garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis ; 260 ans avant notre ère), rapporté par Flavius Josèphe, qui raconte comment, vers l'an 2082 avant l'ère chrétienne, sous la XII[e] dynastie, une grande quantité de barbares venant d'Orient, arabes pasteurs que Manéthon appelle Hyksos, envahirent la moyenne et la basse

Egypte; se nommèrent un roi et fondèrent ainsi un royaume qui tint en échec pendant de longues années les Pharaons Egyptiens. Ce fut sous le quatrième roi Hyksos, Apophis, que Joseph, puis plus tard son père Jacob, chef de la tribu des Beni-Israël, vinrent en Egypte.

Les Hyksos occupèrent la basse Egypte pendant environ cinq cents ans ; puis Thoutmès, de la XVIII° dynastie, les ayant chassés, ce fut entre la XVIII° et la XIX° dynastie que Moïse se mit à la tête des Hébreux et sortit avec eux d'Egypte. Moïse élevé dans les sanctuaires d'Egypte, devint le réformateur de son peuple et l'initia au monothéisme. Il proclama aussi l'égalité et la fraternité universelle, et recommanda aux Hébreux les pratiques de la *charité humaine*. Voici à ce sujet quelques citations :

« *Lévitique*, chap. 19, verset 9 : Quand vous ferez la moisson de votre terre, tu n'achèveras pas de moissonner le bout de ton champ et tu ne glaneras point ce qui restera à cueillir de ta moisson. — Verset 10 : Et tu ne grapilleras point ta vigne, ni ne recueilleras point les grains tombés de la vigne, mais tu les laisseras au pauvre et à l'étranger. — Verset 13 : Tu n'opprimeras point ton prochain et tu ne le pilleras point. Le salaire de ton mercenaire ne demeurera point par devers toi jusqu'au matin. — Verset 15 : Vous ne ferez point d'iniquités en jugement ; tu n'auras point d'égard à la personne du pauvre et tu n'honoreras point

la personne du grand, mais tu jugeras justement ton prochain. — Verset 18: Tu n'useras point de vengeance... mais tu aimeras ton prochain comme toi-même. — Versets 33 et 34: Si quelque étranger habite en votre pays, vous ne lui ferez point de tort. L'étranger qui habite parmi vous, vous sera comme celui qui est né parmi vous, et vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été étranger au pays d'Egypte. »

« *Levitique,* chap. 25, verset 35: Quand ton frère sera devenu pauvre et qu'il tendra vers toi ses mains tremblantes, tu le soutiendras ; tu soutiendras aussi l'étranger et le forain afin qu'ils vivent avec toi. »

Des recommandations semblables ou analogues, se trouvent encore : *Lévitique*, ch. 25, verset 36 et suivants. Exode, chap. 22 et 23. Deutéronome, chap. 15, versets 7 à 11 et chap. 24, versets 10 à 22.

Il est bon de remarquer que le peuple Hébreu, avant que Moïse ne l'eût initié à la doctrine *ésotérique* des Egyptiens et ne lui eût ainsi inculqué l'idée *d'un Dieu unique*, mais *national*, (le Dieu d'Israël) avait des tendances polythéistes bien accentuées, et qu'il les conserva toujours. On voit dans la Bible, Moïse s'en plaindre fort souvent ; et après la mort de Moïse, on en voit encore de fréquents exemples.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce qu'il arrive tous les jours que des hommes fort instruit d'ail-

leurs, qui écrivent sur les religions, affirment que le peuple Hébreu a été le *premier*, et longtemps le *seul* peuple professant le *monothéisme*. Si ces écrivains se donnaient la peine de faire quelques recherches bibliographiques, ils pourraient s'assurer que l'Inde, la Chine et l'Egypte ont professé le monothéisme — tout au moins comme doctrine ésotérique — des milliers d'années avant Moïse, qui ne révéla ce concept religieux à son peuple, que parce qu'il l'avait reçu lui-même des prêtres Egyptiens, lesquels le tenaient de l'Inde. Il en est de même du fameux *Décalogue* que l'on attribue généralement à une *révélation* faite à Moïse sur le Sinaï, et dont les prescriptions étaient depuis longtemps inscrites en Egypte sur les murailles de tous les temples à l'époque à laquelle vivait Moïse.

En lisant attentivement ce qui a rapport aux Indous, aux Chinois, aux Egyptiens, on voit qu'à l'origine la doctrine spiritualiste s'y montre pure et qu'on se trouve en présence du monothéisme. Puis, peu à peu, le dogme, le rite, la cérémonie envahit tout; enfin la dégénérescence devient complète; le polythéisme et l'idolâtrie dominent les masses. Et c'est sans doute ce qui a induit en erreur presque tous les hommes qui ont cherché à quelle époque l'idée spiritualiste s'était développée dans l'humanité. Au lieu de fouiller au fond des choses, ils se sont bornés à jeter un coup d'œil à la surface. Et la surface, c'est-à-dire les

masses, ne leur a laissé voir que le polythéisme et l'idolâtrie.

Mais on a lieu de s'étonner lorsqu'on voit des hommes de la valeur intellectuelle de Mr Renan attribuer au peuple juif le monopole du monothéisme. Dans le livre qu'il a publié récemment : L'*Église Chrétienne*, il rappelle la profession de foi des Juifs : « Écoute Israël, Adonaï, *notre Dieu* est unique ; saint est son nom » et il dit : « Cette » proclamation opiniâtre, ce cri persistant qui a » fini par l'emporter et convertir le monde, est » tout le judaïsme. Ce peuple a fondé Dieu, et » jamais peuple pourtant ne s'est moins occupé » de disputer sur Dieu. »

N'en déplaise à Mr Renan, ce peuple *n'a pas fondé Dieu*. Il a fondé Adonaï ou Jéhovah, comme on voudra l'appeler, qui, à ce qu'il paraît, était le Dieu *spécial à Israël*. Quand au Dieu de *tous les hommes*, sans distinction de nationalité, il y avait bien des milliers d'années qu'il était connu et invoqué dans l'Inde, en Chine et en Égypte, ainsi que je l'ai démontré plus haut, quand Moïse donna Jéhovah aux Hébreux.

Au surplus, ce qui a eu lieu chez les Indous, chez les Persans, chez les Chinois et chez les Égyptiens (je parle des masses et non de quelques esprits d'élite), a eu lieu également parmi les peuples chrétiens. Dans le principe, monothéisme pur. Puis, peu à peu, les dogmes deviennent nombreux et compliqués ; la Trinité surgit ; ce

n'est déjà plus *un Dieu* UN. Des interprétations multiples, qualifiées réciproquement d'hérésies, ont lieu. Puis vient la cohorte toujours croissante des demi-Dieux (Saints). Enfin surgit : *la mère de Dieu*, sorte de déesse qui attire à elle tous les hommages. Et l'idée monothéiste obscurcie, fait place à un véritable polythéisme.

En somme, aujourd'hui il n'y a de monothéistes dans la véritable acception du mot, que les Mahométans et les Juifs, seulement, le monothéisme des Mahométans est réellement pur. Ils adorent *le Dieu de tous les hommes*. Celui des Juifs est un monothéisme national ; ils adorent *le Dieu d'Israel*. Quand aux protestants ils croient à la Trinité (au Dieu triple). Il n'y a parmi eux que la fraction des *Unitairiens* qui soit réellement monothéiste.

Si l'on veut avoir une idée de la conscience religieuse du peuple Hébreu, il faut consulter la Bible, et surtout lire le 1er et le 2e livre des Rois, et l'on verra les Rois d'Israël et de Juda, se prêter à l'idolâtrie du peuple, qui, à chaque instant, oublie le monothéisme pour se livrer à un polythéisme effréné.

Dans un article qui a paru dans la *Revue des deux Mondes* (mars 1872) et dont je parlerai plus au long ultérieurement, Albert Réville dit, en parlant de l'état politique et religieux du peuple juif au VIme siècle *avant* notre ère, c'est-à-dire peu de temps avant que le roi Chaldéen Nébu-

cadnezar (Nabuchodonosor II) n'eût pris Jérusalem : « Il s'en faut bien que la totalité des juifs fut encore attachée de cœur au monothéisme. L'élite seule de la nation le professait avec rigueur sous la direction morale des prophètes ou *inspirés* de Jéhovah. Un grand nombre, si ce n'est la majorité, continuait par tradition, et aussi comme on n'en peut douter, par un penchant superstitieux pour des rites plus tragiques ou plus joyeux que ceux du Jéhovisme, de s'associer aux peuples voisins pour adorer les autres divinités sémitiques ; en particulier Moloch, l'épouvantable idole qui se repaissait de victimes humaines. Cela ne les empêchait pas, il est vrai, de regarder Jéhovah comme *le Dieu spécial d'Israel*. Mais il fallait s'élever au-dessus de ce *vulgum pecus* pour rencontrer ceux qui comprenaient clairement que Jéhovah était un « Dieu jaloux » qu'irritaient les hommages rendus à ses congénères ; un véritable *Dieu national*. Moins nombreux encore étaient ceux qui partis du principe que Jéhovah était « le seul Dieu adorable », étaient arrivés à la conviction qu'il était « le seul Dieu existant. »

En tenant compte de tout ce qui précède ; en se rappelant que pendant fort longtemps les Israélites furent en contact avec les Égyptiens, il est permis de penser qu'ils furent plus ou moins initiés par Moïse (prêtre Égyptien) aux idées religieuses de l'Égypte, lesquelles provenaient en grande partie de l'Inde primitive, par la colonie

Indoue qui, dans les temps reculés, avaient occupé une partie de l'Égypte.

Du temps de Moïse, les idées religieuses ne pouvaient pas venir directement de l'Inde, car à cette époque les Israélites n'avaient avec les Indous ni échanges de produits, ni échanges d'idées.

Mr Burnouf prouve cet isolement complet des deux peuples, par un fait de la plus haute importance ; c'est que la langue hébraïque et le sanscrit n'ont absolument rien de commun jusqu'à *environ mille ans avant* notre ère, c'est à dire, jusqu'au règne de Salomon ; et que ce n'est qu'à cette époque que l'on voit les mots d'une langue passer dans l'autre, dès que l'histoire nous montre le premier contact établi.

Or, il ne faut pas oublier que des échanges commerciaux entre Israélites et Indous ont commencé du temps de Salomon, et qu'ils ont continué à avoir lieu à l'époque des rois de Juda, après la conquête de l'Inde par Rama, roi d'Ayodya (d'Oude).

On pourrait cependant opposer à ce que dit Mr Burnouf : que Rhamsès III (Sésostris), un des Pharaons d'Égypte, fit de grandes conquêtes ; qu'il soumit la Lybie, l'Éthiopie, les îles de la Mer Rouge, l'Inde et une partie de l'Europe Orientale. Que c'était un prince qui protégeait les sciences et les arts, et que par conséquent il serait fort possible qu'il ait rapporté de l'Inde des tradi-

tions et des idées provenant des Indous Védiques. C'est à l'époque de Sésostris aussi que vivait Moïse. Il se pourrait donc que Moïse, qui était initié à la doctrine *ésotérique* des Égyptiens, eût puisé dans la partie de leurs documents provenant des Indous, sans indiquer la source de ses emprunts, et en évitant de se servir des mots Indous. Bien que cependant il y ait une bien grande analogie entre : *Adam* et *Ève,* de la Genèse biblique, et *Adima* et *Héva* de la Genèse Indoue.

On pourrait également opposer à Mr Burnouf, ce que dit Alphonse Esquiros dans une étude sur la race Juive, qui a paru dans la *Revue des deux Mondes* (15 octobre 1856) sous le titre : *Les Juifs en Hollande.*

« Une erreur assez généralement consacrée, dit Esquiros, veut que l'ubiquité de la race Israélite date de la destruction du second temple par Titus (l'an 70 de notre ère.) C'est bien là en effet l'époque de la grande dispersion des Juifs, mais d'authentiques monuments proclament que l'établissement, soit de certaines familles, soit de nombreuses populations hébraïques dans différentes parties de la terre, remonte plus haut que la ruine de Jérusalem, la construction du second temple n'ayant été saluée que par les débris d'un peuple dont la plupart des tribus étaient déjà dispersées dans l'extrême Orient. On retrouve dans l'Abyssinie un rameau judaïque dont les

traditions s'arrêtent à l'histoire du roi Salomon (mille ans avant notre ère). Ce qui s'est passé depuis ce temps-là dans Israël est comme non-avenu pour ces familles éparses de la tige originelle. L'opinion des voyageurs et des rabbins est que la colonie juive de l'Abyssinie fut implantée en Afrique par la reine de Saba.

» La Chine est également habitée par des juifs qui ont quitté leur patrie avant la dernière catastrophe. A Bombay seul, on compte cinq mille de ces juifs Indo-Chinois (voir un ouvrage de l'abbé Sionnet, membre de la *Société Asiatique* de Paris : *Essai sur les juifs de la Chine et sur l'influence qu'ils ont eue sur la littérature de ce vaste empire avant l'ère chrétienne*). Ils ne possèdent point de manuscrit de la loi ; mais leurs cérémonies religieuses et leur foi dans l'unité de Dieu ont résisté à l'influence de l'athéisme qui les entoure. (J'ai dit dans mon chap. 4 ce qu'on doit penser du prétendu athéisme des Chinois.) Ils connaissent l'hébreu quoique imparfaitement et le prononcent mal, parce que la langue chinoise ne possède point tous les sons nécessaires à l'articulation de leur idiome primitif. Quelques-uns d'entre eux ont été revêtus de la dignité de mandarins. La date de leur émigration est difficile à fixer ; cependant différentes circonstances portent à conclure que les Israélites de Bombay sont venus s'établir en Chine à l'époque de la captivité des dix tribus. Ce qui paraît certain, c'est que leur séjour dans ce

pays est antérieur à la naissance de Jésus. Ils ont appris ce nom de la bouche des missionnaires. »

» L'Inde a aussi reçu, dans un temps qui paraît très-éloigné, quelques essaims du peuple éparpillé aujourd'hui sur toute la terre. Si les traces de ces anciennes colonies étaient recueillies et si les traditions étaient comparées les unes aux autres, on retrouverait sans doute, d'étage en étage, toute l'histoire d'Israël et comme une sorte de Bible vivante »

En tenant compte de tout ce qui précède, pourquoi n'admettrait-on pas que des relations aient pu exister entre les juifs habitant l'Inde et ceux qui ont suivi Esdras ; et qu'Esdras lui-même n'ait pas profité des données reçues de l'Inde pour établir la Genèse Biblique ou pour la modifier ?

Dans un article intitulé : *De la religion primitive d'Israël* (*Revue des deux mondes*, septembre 1869), Mr A. Réville après avoir parlé des progrès religieux effectués par la nation Juive sous David, ajoute : « Sous Salomon ce fut un progrès d'un autre genre et d'un genre supérieur. L'horizon Israélite s'élargit beaucoup. Le peuple sortit de sa crasse, de son ignorance. Ses relations avec les Phéniciens, l'Asie centrale, l'Arabie, les Indes, l'Egypte lui révélèrent le monde... Toujours on voit l'idée religieuse s'élever et se purifier quand la connaissance du monde grandit. Il est impossible que chez quelques esprits au moins, cet élargissement

des idées et des vues, n'ait pas provoqué des réflexions grosses d'avenir, sur ce que devait être ce Dieu d'Israël, ce Jéhovah, cette force éternelle qui avait fait la terre si grande. »

Il semble impossible aussi que les idées religieuses des Indous primitifs, et leurs traditions légendaires, n'aient pas un peu réagi sur les Israélites.

Si donc, comme il est juste de le faire, on tient compte des enseignements de l'histoire, on voit :

1° Qu'au temps de Salomon, roi des Juifs, des transactions commerciales ont eu lieu entre Hébreux et Indous.

2° Qu'à l'époque où la nation Juive était divisée en deux royaumes, celui d'Israël et celui de Juda, le roi d'Assyrie Salmanazar (724 ans avant notre ère), dont les Etats, par suite de ses conquêtes, s'étendaient de la Méditerranée à *l'Indus*, détruisit le royaume d'Israël, emmena en captivité Hosée, roi d'Israël et son peuple, *qu'il dispersa par toute l'Asie*, et qu'il remplaça en Judée par des Assyriens.

La Bible dit (2me *Livre des Rois*, ch. 18, v. 10 et 11) en parlant de Salmanazar, roi des Assyriens, qui assiégeait Samarie, capitale du royaume d'Israël : « Au bout de trois ans il la prit, et ainsi
» la sixième année du règne d'Ezéchias (roi de
» Juda) qui était la neuvième du règne d'Hosée,
» roi d'Israël, Samarie fut prise. Et le roi des
» Assyriens transporta les Israélites en Assyrie,

» et les fit mener en Chalach et sur le Chabor, » fleuve de Gozan, *et dans les villes des Mèdes.* »

3° Que plus tard (vers 580 avant notre ère) Nabuchodonosor (Nébucadnetzar) également roi d'Assyrie, détruisit le royaume de Juda dont le roi était alors Jéhojakim ; qu'il emmena ce roi et son peuple en captivité (captivité de Babylone qui dura 70 ans).

4° Que plus tard encore Alexandre le Grand, roi de Macédoine, soumit de nouveau la Judée, vers 333 avant notre ère ; à l'époque à laquelle il étendit sa domination jusqu'à l'Indus.

On admettrait difficilement, que par suite de toutes ces migrations le peuple Hébreu n'ait pas eu de relations directes ou indirectes avec les peuples de l'Inde. Ne doit-on pas admettre aussi, que parmi les Hébreux, il devait se trouver des Docteurs de la loi, des érudits, qui ont pu profiter de ces contacts pour étudier les mœurs, ainsi que l'histoire religieuse des nations étrangères au milieu desquelles ils se trouvaient ? Et si, comme de savants bibliographes l'affirment (ainsi que je le ferai connaître ultérieurement), le pentateuque a été retouché par Esdras, qui vécut en captivité à Babylone avec ses compatriotes, ce scribe (Docteur de la loi) a pu connaître les livres sacrés des Indous.

Dans un des chapitres suivants, à l'occasion de la Bible juive, je reviendrai encore sur la question si importante et si intéressante : des choses d'origine Indoue.

Si après avoir étudié la croyance en un Dieu *unique* chez les Indous, les Chinois, les Egyptiens et les Hébreux, nous passons aux Grecs et aux Romains, nous trouverons la même idée religieuse. Je me servirai encore ici des citations faites dans le journal : *La Vérité* (septembre 1865) par feu Pezzani que j'ai déjà eu occasion de citer dans mon chapitre IV.

Laissons parler les Grecs d'abord.

« En vérité, il existe un Dieu qui a fait le ciel, la terre, les eaux de la mer et les vents. » (Sophocle, 495 avant notre ère).

« Zeus est le père des dieux et des hommes » (Hésiode 900 avant notre ère).

« Il est incréé, impérissable, seul, unique, impassible, inengendré » (Parménide ; 500 avant notre ère).

« Il règne sur tous les mortels » (Homère. Iliade; époque inconnue mais au moins huit siècles avant notre ère).

« Dieu donne et ôte les biens, selon sa volonté, car il peut tout. » (Homère. Iliade).

« L'œil de Zeus voit tout et examine tout. » (Hésiode, *Opera et dies;* 9me siècle avant notre ère).

« Des hommes après avoir été ensevelis dans la terre, sont devenus par la volonté du grand Zeus, de bons génies qui veillent sur les hommes mortels. » (Hésiode, *Opera et dies*).

Dans les dialogues de Platon, Socrate parle de

l'immortalité de l'âme, non comme d'une vérité qu'il a découverte par ses profondes méditations, mais comme d'une tradition ancienne et respectable. Il dit dans le *Phédon:* « J'espère qu'il y » aura encore quelque chose après la mort, et que » *comme on le dit depuis longtemps*, la vie future » sera meilleure pour les hommes vertueux que » pour les méchants. »

Platon conclut du dogme de l'immortalité, qu'il vaut mieux souffrir l'injustice que d'en être l'auteur.

Aristote, cité par Plutarque, parle du bonheur des hommes après cette vie, comme d'une opinion de la plus ancienne date, dont personne ne peut assigner l'origine ni l'auteur, et qui vient d'une tradition qui se perd dans l'obscurité des âges les plus reculés.

On peut le dire à l'éternel honneur de l'hellénisme, il n'est pas de religion qui ait affirmé plus haut et plus clairement l'immortalité de l'âme. Tandis que les patriarches bibliques s'endorment à côté de leurs pères, les héros grecs conservent au-delà du tombeau une vie indépendante. Le peuple, dans ses prières, les confond presque avec les dieux, et leurs tombes sont sacrées comme des temples.

Passons aux Romains.

« Le tout-puissant Jupiter, Dieu unique et universel, est le père des dieux et le roi des rois. » (Valerius Soranus, ancien poète latin cité par

Varron. *Fragmenta. De cultu deorum*; 26 ans avant notre ère).

« Il est le monarque des dieux et des hommes. » (Plaute, 224 avant notre ère).

« Le Père de l'Univers règle les destinées des dieux et des hommes, gouverne la terre et la mer, régit le monde et ses vicissitudes. De toutes les choses émanées de lui, rien ne le surpasse, rien n'est semblable à lui, rien n'en approche. » (Horace; 66 ans avant notre ère).

« Hommage à Dieu, très-grand et très-bon. » *Deo optimo maximo.* (Inscription qu'on trouve sur beaucoup d'anciens monuments romains).

« Adressez des supplications au Dieu des dieux. » (chant liturgique cité par Varron).

« Tout le monde invoque Jupiter, le Père des dieux et des hommes. » Ennius, 239 ans avant notre ère ; cité par Cicéron).

Il ne faudrait pas se retrancher derrière l'assertion hasardée : « que si chez les Grecs et les Romains quelques hommes supérieurs, quelques esprits hors ligne, ont compris le *Dieu unique, souverain dominateur*, les masses n'en ont pas moins été polythéistes. » Et d'abord, on sait que ces masses tout en rendant des hommages à une foule de dieux secondaires, de demi-dieux, reconnaissaient toujours Jupiter, pour le Dieu souverain, pour le maître des dieux et des hommes. Ensuite il ne faut jamais perdre de vue, que bien que dans le catholicisme, les hommes instruits

établissent une distinction bien tranchée entre Dieu et les demi-dieux connus sous le nom de *saints*, cependant les masses ignorantes et superstitieuses professent le même sentiment religieux pour la Vierge et les saints, que pour Dieu lui-même.

J'aurais encore à parler d'autres peuples anciens (Péruviens, Mexicains, Tartares, etc.,) qui tous ont professé l'idée d'un Dieu unique, mais je me réserve de le faire lorsque je parlerai de la croyance aux Génies, Démons, Esprits, etc. Et au cours de ces recherches, je pourrai facilement prouver, que si de tout temps il y a eu *superstition*, il n'y a jamais eu *idolâtrie* parmi les hommes à intelligence développée.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans donner encore quelques extraits du livre de Bunsen : *Dieu dans l'Histoire*. Dans ces pages remarquables, cet auteur contemporain a porté, au point de vue religieux sur le temps présent, un jugement digne d'attention.

Après avoir exposé les développements parallèles des civilisations Hellénique et Romaine, Bunsen dit : « A prendre d'ensemble ces deux » développements, on peut affirmer que dans un » certain ordre de manifestations, l'histoire ne » saurait rien nous montrer qui égale en gran- » deur et en beauté la conscience spiritualiste de » Dieu qu'avait l'antiquité. »

Cette appréciation d'un homme comme Bunsen,

protestant rigide et biblique, est la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui nous représentent toujours les païens comme n'ayant aucune valeur religieuse, et qui veulent circonscrire étroitement l'idée de Dieu, dans le petit peuple Juif d'abord, puis dans le christianisme.

Plus loin, Bunsen ajoute : « La Grèce, par son influence féconde et impérissable, surpasse Rome de beaucoup. Vers le commencement de notre ère, sur les ruines des Républiques Grecques, nous sommes les témoins des dernières convulsions de la vie Hellénique. Mais ce qu'on appelle généralement la civilisation grecque, et ce que nous devons appeler : « la conscience hellénique de Dieu, dans l'humanité » vivra trois siècles encore, jusqu'au jour où elle semblera se momifier dans le christianisme Byzantin ; en réalité, elle ne fera qu'y rentrer à l'état de chrysalide, pour renaître dans l'Europe germanique à l'aurore de la Renaissance, après dix siècles de barbarie. »

Bunsen a parfaitement défini la situation. C'est cette : « conscience hellénique de Dieu dans l'humanité » — dont a su si habilement se servir l'apôtre Paul — qui a attiré au christianisme des hommes autrement considérables que ceux que Rome lui a fournis.

Bunsen continue en disant : « Le contraste qui règne entre les manifestations de la conscience de Dieu dans l'organisme chrétien et dans l'antiquité classique, pourrait au premier abord décou-

rager l'observateur le plus profond. Mais on peut confesser la grandeur de l'antiquité sans méconnaître le moins du monde les qualités des deux principaux groupes modernes, et en rendant justice à la profondeur, au caractère sérieux et moral du monde germanique ; à la finesse, à l'activité d'esprit des nations romanes ; à la perfection toute classique de certaines productions de leur poésie et de leur art, nous devons reconnaître que la conciliation de la « mesure » et de « l'imagination » (ce que nous appelons aujourd'hui le goût) dans la forme des créations de l'esprit ; nous devons reconnaître que l'alliance de l'esprit libéral et de la modération, dans la conquête des libertés publiques, étaient la règle pour l'antiquité, et ne sont jusqu'ici que l'exception dans l'organisme chrétien. Mais on marche à grands pas vers cet accord harmonieux... La servitude politique, c'est-à-dire, une barbarie civilisée, a été jusqu'ici le destin de la plupart des Aryas modernes. »

« Le progrès du christianisme, depuis que sous Constantin il est devenu une religion d'État, soumise aux formules des Conciles, n'est-il pas plutôt un recul ou un arrêt, un état d'immobilité amené par les lois générales de l'ordre universel ?.... nous regretterions que quelques-uns de nos lecteurs écartassent ces questions par paresse d'esprit ou par timidité, en prenant prétexte de la décadence, de la faiblesse morale de notre époque.

Ces symptômes de dépérissement ne faut-il pas les attribuer aux gouvernements, soit laïques, soit ecclésiastiques, bien plus qu'aux peuples Aryas ou aux nations cultivées, développées par l'Aryanisme ? Ces nations, ne les voyons-nous pas en général, marcher sérieusement, avec énergie, vers le bien et le beau, et prouver par des entreprises vastes et sublimes, qu'elles sont capables de rajeunir, tandis que depuis cinquante ans, tant de gouvernements, de princes ou de prêtres, font peser sur les hommes le joug du despotisme, de la superstition, d'un dogmatisme formaliste et stérile, et se montrent aujourd'hui, plus que jamais, les ennemis acharnés de tout principe de vie ; aujourd'hui que le mouvement des générations nouvelles les menace d'une mort prochaine ? Nous ne voulons pas seulement faire allusion aux progrès incontestables de la liberté légale dans les quatre-vingts dernières années, nous parlons aussi de ce mouvement, bien plus profond, parce qu'il est plus idéal, qui s'avance à côté d'elle, inaperçu, incompris, mais conscient de lui-même, vers le but élevé qu'il poursuit. »

CHAPITRE VI.

RELIGION DES HÉBREUX — LA GENÈSE BIBLIQUE, SA VALEUR MORALE, HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE.

Après avoir parlé sommairement des principales

religions de l'antiquité, je crois devoir revenir d'une manière plus détaillée sur la religion des Hébreux, puis je parlerai du Christianisme.

Il est grand temps, si l'on veut travailler ainsi qu'on le doit, à fusionner toutes les races, toutes les nationalités, *tous les enfants de Dieu,* — puisque tous les humains sont enfants de Dieu au même titre ; — si l'on veut mettre en pratique les préceptes de morale et de charité enseignés par les grands éducateurs de l'humanité (Jeseus-Christna, Çakia-Mouni, Confucius, Zoroastre, Socrate, Pythagore, Platon, Hillel l'ancien, Jésus) ; il est grand temps dis-je, de rejeter cette idée surannée autant que discordante : *d'un peuple de Dieu.* Aucun de ces grands instructeurs, au surplus, n'a parlé d'un peuple *spécialement aimé par Dieu.*

Il faut donc qu'on se soit fait de Dieu, équité *absolue*, bonté *absolue*, une bien étroite idée, pour en arriver à proclamer : qu'à un moment donné, il a choisi une petite fraction d'êtres humains, « à l'exclusion de tous les autres habitants de la terre », pour en faire des privilégiés ! des élus !

C'est avoir de notre Père commun une singulière idée, que de penser qu'une nation soit plutôt *son* peuple, que toute autre nation. Nous autres spirites ou spiritualistes, nous savons qu'aux yeux de Dieu, les divisions par races et par nationalités n'existent pas, et qu'il voit du

même œil tous les êtres. Nous devons donc autant qu'il est en nous, travailler à l'unification des êtres humains qui habitent ce globe, et la meilleure manière d'y travailler c'est de propager et d'étendre le plus possible l'instruction.

Examinons donc un peu cette prétention de la nation Israélite — minime fraction des sémites habitant jadis les régions contiguës de l'Asie et de l'Afrique — à être un peuple privilégié, à être le *peuple de Dieu.*

Quand cette petite nation s'est formée, il y avait bien des milliers d'années que les Indous et les Chinois florissaient et se comptaient par millions. Les Indous surtout avaient depuis longtemps atteint un remarquable niveau intellectuel et moral. Il y avait longtemps aussi que les Égyptiens formaient une nation déjà fort avancée en civilisation; ses monuments l'attestent suffisamment. La nation Israélite ne fut réellement constituée que lors du passage en Égypte de Jacob, de sa famille et de tous ses serviteurs. Ce n'était alors, ainsi que je l'ai dit dans mon chapitre V, et ce ne fut pendant plusieurs centaines d'années qu'une troupe de bergers, faisant partie de la suite d'Abraham lorsque ce patriarche s'en fut momentanément en Égypte pour éviter la famine (Genèse XII, 10) et restés en Egypte après son retour en Chanaan. C'est à la tête de ces pasteurs que se mit un jour Moïse pour les faire sortir d'Egypte où ils subissaient une sorte d'esclavage.

Ils n'étaient alors que 600 mille (Exode XII, v. 37.)

Cependant cette petite nation affiche dans sa Bible la prétention d'être un peuple *choisi par Dieu*. Ses historiens prétendent que les prodiges que Moïse opère, sont de *vrais* miracles, des *choses saintes*, et que les mêmes prodiges faits par les Égyptiens ou par d'autres, sont dus à la magie, aux sortiléges, au diable ! !

Où donc Moïse avait-il appris les sciences occultes (la physique et la chimie de cette époque) ? Où avait-il été initié aux doctrines *ésotériques*, si ce n'est chez ces mêmes hommes qu'on accuse de n'opérer que *par la grâce du diable*, tandis que parce qu'Aaron et Moïse font partie du *peuple privilégié*, ils opèrent *par la grâce de Dieu*.

Si encore ce *peuple de Dieu* avait présenté des modèles de vertu et de moralité en nombre exceptionnel ! Mais si l'on veut jeter un rapide coup d'œil sur les faits et gestes des hommes les plus marquants de son histoire, on se trouvera en présence de singulières immoralités. Qu'on ouvre la Bible (Genèse XII, 10 à 20) on y lira l'édifiante histoire d'Abraham abandonnant sa femme au Pharaon d'Egypte : « afin qu'il soit bien traité à cause d'elle et que par ce moyen, sa vie soit préservée. » Effectivement, le Pharaon lui fit, à cause de Sarah, de grands cadeaux en esclaves et en troupeaux, mais il paraît qu'il était plus

scrupuleux qu'Abraham et qu'il n'avait fait enlever Sarah que parce qu'il la croyait *sœur* et non *femme* d'Abraham. Il reproche donc à celui-ci de ne lui avoir pas déclaré que c'était sa femme, et la lui renvoie.

Mais l'Eternel — de la Genèse — qui, à ce qu'il paraît, n'était pas l'équité *absolue* : « frappa de grandes plaies le Pharaon et sa maison, à cause de Sarah, femme d'Abraham. »

Et l'on voit au chapitre XV de la Genèse, ce même Eternel récompenser Abraham et lui dire une foule de choses agréables, sans doute en récompence de la moralité de sa conduite antérieure avec le Pharaon.

Il paraît, au surplus, qu'Abraham avait terriblement peur de mourir, car il tient bientôt après, avec Abimélec, roi de Guérar, (Genèse XX) la même conduite qu'il avait tenue avec le Pharaon d'Egypte; et là encore, le Dieu de la Genèse voulait faire mourir Abimélec, qui fut obligé de représenter à Dieu : « que bien qu'il eût pris Sarah, la croyant sœur et non femme d'Abraham, il n'avait eu avec elle aucune relation intime », ce que, par parenthèse, Dieu, qui connaît tout, devait savoir tout aussi bien qu'Abimélec.

Bientôt après, Isaac fait relativement à Rebecca sa femme, et au même Abimélec, ce qu'avait fait son père à l'occasion de Sarah (Genèse XXVI) — Jacob trompe son père et vole la bénédiction que celui-ci voulait donner à Esaü en sa qualité

d'aîné. Plus tard, il vole à Laban son beau-père, ses troupeaux (Genèse XXX, 37 à 43.) Rachel dérobe *les Dieux* de Laban son père (Genèse XXXI, 19 et 30.) Il paraît que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ne lui suffisait pas.

Que dire de l'épisode des filles de Lot (Genèse XIX, 30 à 38) ; et des choses dont traitent les chapitres XIX; XXIX 21 à 29 ; et XXX 1 à 24, de la Genèse ; le chapitre XVIII du Lévitique et tant d'autres choses de ce genre? Que dire encore de l'édifiante histoire de Juda et de Tamar (Genèse XXXVIII) ? Et du *saint* roi David qui se vit obligé de faire un grand nombre de psaumes pour se faire pardonner ses iniquités ? Et du grand roi Salomon, possesseur du sérail le plus complet qui fut jamais ?

Qu'on ouvre aussi l'Exode et l'on y trouvera (III, 21 et 22) que l'Eternel engage les Hébreux à voler les Egyptiens... « et il arrivera que quand vous partirez, vous ne vous en irez pas à vide. Mais chacune demandera à sa voisine et à l'hôtesse de sa maison, des vaisseaux d'argent et des vaisseaux d'or et des vêtements que vous mettrez sur vos fils et vos filles; ainsi *vous butinerez* les Egyptiens » — Et chap. XI, 2, l'Eternel dit à Moïse : « Parle maintenant au peuple et leur dis : Que chacun demande à son voisin, et chacune à sa voisine, des vaisseaux d'argent et des vaisseaux d'or. » — Chap. XII, 35 et 36. « Or, les enfants d'Israël avaient fait selon la parole de Moïse et

avaient demandé aux Egyptiens des vaisseaux d'argent et d'or et des vêtements. Et l'Eternel avait fait trouver grâce au peuple envers les Egyptiens, qui les leur avaient prêtés ; de sorte *qu'ils butinèrent* les Egyptiens. »

C'est sans doute en se basant là dessus que les disciples de Loyola ont permis *le vol par compensation*.

Voici ce que dit à ce sujet l'abbé Marotte dans son *abrégé d'instruction chrétienne* suivi dans toutes les écoles catholiques comme catéchisme de persévérance. (Paris, 1866).

Demande. — « Est-on toujours coupable de vol quand on prend le bien d'autrui ? »

Réponse. — « Non, il peut arriver que celui dont on prend le bien n'ait pas le droit de s'y opposer, ce qui a lieu par exemple, lorsque celui qui prend le bien d'autrui est dans une nécessité extrême et qu'il se borne à prendre ce dont il a besoin pour en sortir, ou lorsqu'il prend en secret au prochain, *par manière de compensation*, ne pouvant le recouvrer autrement, ce que celui-ci lui doit à titre de justice. »

Il est évident que les jésuites ont été logiques en enseignant la même chose que ce qu'avait enseigné l'Eternel dans la Bible. Mais cette morale ne sera jamais la morale des honnêtes gens.

Ce fut sans doute aussi par reconnaissance de ce qu'avait fait le Pharaon pour leurs pères, que

les Israélites volèrent les Egyptiens. On trouve en effet, ce qui suit dans la Genèse (XLV, 17 à 21) « Alors Pharaon dit à Joseph : dis à tes frères : faites ceci, chargez vos bêtes et partez pour vous en retourner au pays de Chanaan. Et prenez votre père et vos familles et revenez vers moi et je vous donnerai du meilleur du pays d'Egypte et vous mangerez la graisse de la terre... Ne regrettez pas vos meubles, car le meilleur de tout le pays d'Egypte sera à vous... »

Il se passa, il est vrai, quatre cents ans entre ce bon accueil fait par le Pharaon aux Israélites, et l'époque de leur sortie d'Egypte, et tous les Pharaons ne se ressemblaient pas. Mais, quoiqu'ils fussent fort maltraités quand il se décidèrent à quitter l'Egypte, ce n'était cependant pas une raison pour suivre le conseil de l'Eternel ! !

Toutes ces choses plus ou moins immorales n'ont point empêché qu'on ait continué depuis deux mille ans à placer d'un côté : *le peuple de Dieu* (d'abord juif, puis chrétien) et d'un autre côté tout ce qui n'est pas lui.

Je viens de citer quelques passages de la Bible, afin de prouver que ce n'est pas dans la partie historique de ce vieux code de doctrines à l'usage du peuple Hébreu, qu'il faut chercher des exemples de moralité, bien que, comme tous les livres sacrés des diverses nations de l'antiquité, il contienne des préceptes de charité humaine, ainsi que je l'ai démontré dans mon précédent chapitre.

Je veux maintenant examiner à un autre point de vue, la *Genèse*, point de départ de la Bible, et faire remarquer un certain nombre de contradictions ainsi que d'erreurs chronologiques et scientifiques que ce livre contient, et ceci engagera sans doute à penser comme moi : que continuer à prendre son point d'appui religieux sur la *Genèse* en particulier et sur la Bible en général, c'est méconnaître la vive lumière projetée par la doctrine spirite sur les devenirs de l'humanité terrestre.

Quand on lit *attentivement* les premiers chapitres de la Genèse, on est choqué de la contradiction évidente qui existe entre les versets 27 et 28 du chap. Ier et les versets 18, 21 et 22 du chap. II.

Chap. Ier, v. 27 : « Dieu donc créa l'homme à » son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les » créa mâle et femelle. » — v. 28 : « Et Dieu les » bénit et leur dit : croissez et multipliez et rem- » plissez la terre. »

Chap. II, v. 18 : « Or, l'Éternel Dieu avait dit : » il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui » ferai une aide semblable à lui. » — v. 21 : « Et » l'Éternel fit tomber un profond sommeil sur » Adam et il l'endormit, et Dieu prit une de ses » côtes et resserra la chair dans la place de ce » côté. » — v. 22 : « Et l'Éternel Dieu fit une » femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et la » fit venir vers Adam. »

Si Dieu a créé et béni l'homme et la femme

ainsi que le dit le chap. 1er, il n'a pas pu ensuite, ainsi que le dit le chap. II, remarquer « que l'homme était seul, et qu'il fallait lui faire une aide semblable à lui. » Et prendre ensuite une côte à Adam, à qui il n'en resta donc que onze d'un côté.

Il est presqu'inutile, je crois, de faire ressortir ici ce qu'a de légendaire cette histoire d'un *premier* homme et d'une *première* femme.

Ce serait aussi tomber dans une singulière illusion que d'accepter cette vieille fable d'un état primitivement heureux de l'homme, lors de sa première apparition sur la terre, et de sa déchéance à la suite d'un prétendu péché. Comment! lorsqu'en tout et partout, la nature va du simple au composé; lorsque chaque jour nous voyons les hommes naître à l'état d'enfants imparfaits sous tous les rapports et susceptibles de se perfectionner en progressant dans leur existence terrestre, Dieu aurait à un moment donné, jeté sur le globe un homme et une femme types de perfection physique et parfaitement heureux. Et puis, parce que ce premier couple aurait contrevenu à une défense qui n'est basée sur rien de rationnel, qui n'est basée que sur un caprice autoritaire, Dieu aurait frappé de déchéance l'espèce humaine tout entière, dans ses millions de générations. Et plus tard, « voyant que la malice des hommes était grande » (*Genèse* VI, 5) Dieu, (qui sans doute ne pouvait pas prévoir que les hommes deviendraient

mauvais) *se repentit* de les avoir faits (*Genèse* VI, 6, 7). Pourquoi donc admettre des choses aussi ridicules, et pourquoi insulter Dieu en lui prêtant des idées absurdes?

Nous voyons, par ce qui se passe sous nos yeux et par tout ce que l'histoire véridique et la science nous enseignent, que dans l'humanité il y a toujours eu progrès, c'est-à-dire, ascension d'un état pire à un état meilleur, et nous admettrions que l'humanité n'a point été formée d'abord grossière, rudimentaire, et par conséquent indéfiniment perfectible? Ce qui a toujours fait et ce qui fait encore le plus grand tort à l'idée religieuse ; ce qui a fait les matérialistes et les athées, ce sont toutes ces fables bibliques qui ont pu avoir leur raison d'être à des époques reculées, parce qu'alors elles étaient appropriées à l'état enfantin de l'esprit humain ; mais qu'on a l'immense tort de vouloir éterniser, aujourd'hui que l'intelligence humaine a fait trop de progrès pour ne pas en être choquée.

Jean Reynaud me semble donc avoir fait du roman biblique dans son chapitre intitulé : *Le premier homme* (*Terre et Ciel*, page 214 et suiv.). De même que le fait la Bible, il représente le premier homme et la première femme comme parfaitement heureux et vivant dans un âge d'or, d'où ils sont sortis après avoir prévariqué, pour entrer dans la carrière des épreuves. N'est-il pas plus rationel de penser que la terre étant une planète expiatoire et primitive, certains Esprits qui par

la volonté de Dieu s'y sont incarnés à l'origine de l'apparition de l'espèce humaine, y sont venus pour expier; et que les autres, qui formaient le plus grand nombre, n'étaient pour ainsi dire qu'instinctifs, et qu'en eux l'intelligence surgissait pour la première fois; que tous ils se sont peu à peu améliorés par des réincarnations multipliées.

L'âge d'or est donc en avant de nous et n'a jamais existé en arrière. Il n'est par conséquent pas besoin de recourir à la légende enfantine d'une première faute.

L'idée de la déchéance de l'homme primitif, idée venue originairement de l'Inde et transportée plus tard chez plusieurs autres nations, a passé de là dans la Bible de Moïse. Comme tant d'autres idées erronées, elle sera difficile à déraciner. Il n'y a que la doctrine spirite qui puisse nous éclairer à ce sujet ; elle nous enseigne : que nous ne sommes pas déchus, mais que, partis d'en bas, nous n'avons cessé de monter et que longtemps encore nous monterons.

Et nous monterons, non-seulement en intelligence, mais encore en moralité ; et par conséquent ce qu'on appelle *la conscience humaine* s'élèvera aussi. Ce serait commettre une grave erreur que de dire : que la conscience a toujours été la même. La morale des Peaux-Rouges et celle des Australiens est-elle donc la même que celle des nations civilisées ? Croit-on que si l'on fait appel à la conscience d'un sauvage d'Australie, on obtiendra

le même résultat que si l'on met à l'épreuve la conscience d'un honnête civilisé d'Europe ou d'ailleurs? Et pourrait-on dès lors ne pas admettre que les civilisés d'aujourd'hui croîtront en moralité, et que par conséquent les civilisés des âges futurs, atteindront à une délicatesse de moralité et de conscience encore inconnue aux meilleurs d'entre nous ?

En étudiant le profil de la race humaine, on reconnaît que les races peuvent se diviser en deux groupes. Dans l'un, le profil de la tête est droit, le front proéminent, les dents incisives verticales, l'angle facial largement ouvert et se rapprochant de l'angle droit. — Ce type est celui que les anatomistes appellent : le type *orthognathe*; (*orthos*, droit, *gnathos*, mâchoire). C'est le type que présente l'Apollon. Ce type appartient à la race Indoue, et on l'appelle vulgairement : le type de la race Caucasique.

Dans le second groupe, on trouve le front fuyant ; les dents insicives saillantes ; l'angle facial oblique, plus ou moins aigu ; c'est le type prognathe (*pro*, en avant) ; c'est le type de la race nègre et des peaux-rouges ; c'est aussi celui du singe.

Tous les ossements humains trouvés avec le mastodonte, le mammouth, et autres animaux antédiluviens appartiennent au type prognathe, au type *inférieur*. Le type orthognate au contraire, le type *supérieur* est postérieur au *diluvium*, ce

dépôt résultant sans doute de plusieurs grands cataclysmes partiels et successifs restés dans les traditions du genre humain et antérieurs aux temps historiques.

Tel est le résultat de l'observation scientifique ; résultat que l'on est bien forcé d'accepter dans toutes ses conséquences, quitte à dépouiller notre soi-disant *premier* père Adam, d'un caractère que l'imagination lui accorde si volontiers pour en faire un type de beauté.

Que si maintenant, envisageant les choses d'un point de vue moins légendaire et plus scientifique, on relègue la légende d'un premier homme avec toutes celles de même nature, et si l'on se dit que l'idée de l'existence d'un *premier homme* duquel tous les autres hommes du globe seraient descendus, n'est pas plus *nécessaire* (philosophiquement parlant) que celle de l'existence d'un *premier* chêne ou d'un *premier* pommier, on doit penser que les individus d'espèce humaine qui ont paru en premier lieu sur le globe et qui l'ont peuplé en même temps que les mastodontes, les megatheriums, l'elephas primogenius, etc., étaient de type prognathe, de type inférieur, de même que les autres animaux leurs contemporains, et que ce ne fut que dans la suite des siècles que toutes les espèces et tous les types se perfectionnèrent sur certaines parties du globe.

Mettons donc toute vanité de côté et ne nous faisons pas illusion sur nos premiers parents qui,

loin d'être des Apollons, étaient en harmonie avec les mastodontes et autres animaux antédiluviens, et qui ont dû être à peu près des espèces de brutes dont les Australiens et certaines tribus du centre de l'Afrique, peuvent seuls nous donner quelqu'idée.

La race Indo-Européenne, vulgairement appelée race *Caucasique* (de type *orthognathe*) serait donc le résultat d'un perfectionnement anatomique survenu après l'époque géologique du *diluvium*.

Le savant anthropologiste sir John Lubbock a publié en 1875, sous le titre: *L'homme préhistorique*, un livre plein des plus intéressantes recherches sur les habitations, les armes, les outils des premiers hommes que la terre a portés.

Dans ce livre, qui a été traduit par M. E. Barbier, l'auteur est parvenu à reconstituer l'histoire de l'existence, des instincts, de l'industrie de ces générations qui ont traversé la vie sans laisser leur histoire. Il a montré comment, par suite des caractères communs à l'organisation de l'espèce humaine, nos ancêtres sont arrivés, sans se connaître et sans s'imiter, à créer des moyens d'attaque et de défense absolument analogues.

Le dernier tiers du livre contient un exposé qu'on peut regarder comme l'exemple le plus logique et le plus puissant de l'analogie appliquée aux sciences naturelles. Après avoir montré que les hommes de l'Asie et du Nord de l'Europe ont, dans les époques préhistoriques, inventé, sans

communiquer entre eux, la même industrie, l'auteur compare les hommes préhistoriques aux sauvages nos contemporains.

Après avoir reconstitué l'histoire des premiers humains en demandant des *probabilités* à l'analyse, il va chercher des *preuves* chez les peuplades qui vivent de nos jours en Océanie et en Amérique. Il nous les montre employant le silex, le cuivre, le bronze; nous donnant en un mot, le spectacle si intéressant des divers *âges*: de la *pierre brute*; de la *pierre taillée*; et du *bronze*, qui ont précédé la civilisation de *l'âge du fer*.

Tout cela démolit tant soit peu la Genèse biblique.

A propos d'Adam et d'Ève, et pour ceux qui prennent au sérieux la légende de la Bible, il y aurait une question à résoudre. La *Genèse* raconte (chap. IV) que Caïn, après avoir tué Abel et avoir été maudit par Dieu, lui dit : « Voilà que vous me chassez.... quiconque donc me trouvera, me tuera. » Et Dieu lui dit : «... quiconque tuera Caïn sera puni au sextuple. » — Qui donc pouvait tuer Caïn, puisque d'après la *Genèse* il n'y avait alors sur la terre qu'Adam, Eve et Caïn? Et la *Genèse* ajoute : « que Caïn sortit de devant la face de l'Eternel et habita au pays de Nod, vers l'orient d'Eden; » puis: « qu'il connut sa femme, qui conçut et enfanta Hénoc, etc., et qu'il bâtit une ville à laquelle il donna le nom de son fils. » — Mais, il y avait donc déjà des êtres humains

autres qu'Adam, Eve et leur fils Caïn? Sans cela, Caïn n'aurait pas trouvé *une femme* et n'aurait pu bâtir une ville, car un homme *seul* ne bâtit pas une ville, et pour sa *seule* famille.

Ceci prouve que ceux qui s'amusent à faire des légendes ne pensent pas toujours à faire concorder tous les faits.

Qu'on lise les trois premiers chapitres de la *Genèse*, et l'on pourra se convaincre que le 2me et le 3me chapitre ne sont qu'une superfétation, mais qu'ils contiennent précisément « la légende Indoue » dont je parlerai plus tard. On est donc fondé à penser que Moïse ou les auteurs quelconques de la *Genèse Biblique*, ont fait un emprunt maladroit à la littérature sacrée des Indous. Ce ne sera pas, au surplus, le seul que j'aurai à signaler.

Je dis: Moïse « ou les auteurs quelconques de la *Genèse* » parce que tout porte à penser que Moïse n'en fut pas le seul rédacteur, et qu'à plusieurs reprises, il a été fait des additions au Pentateuque, puisqu'on ne saurait admettre que celui qu'on en donne comme l'auteur unique, ait raconté sa propre mort et sa sépulture au pays de Moab, par les soins de l'Eternel lui-même. On trouve d'ailleurs dans le Pentateuque des allusions à des faits qui ne se sont produits qu'après l'établissement du gouvernement monarchique parmi les juifs ; il n'a donc pu être écrit que « plusieurs siècles après » la mort de Moïse.

Dans les commencements du Christianisme, ceux qu'on a appelé depuis lors : les Pères de l'Eglise, admettaient généralement qu'Esdras était l'auteur du *Pentateuque*. Ainsi, St.-Jérome (4me siècle) dit : « Sive Mosem dicere volueris auctorem Pentateuchi, sive Esdram ejusdem instauratorem operis, non recuso, » — Clément d'Alexandrie, (3me siècle) dit que : quand les livres sacrés des Hébreux eurent été détruits pendant la captivité de Babylone, Esdras les reproduisit sous l'inspiration de Dieu. St.-Irénée (2me siècle) répète la même chose.

On trouvera plus de détails encore sur la question du *Pentateuque*, dans un article de M. Réville (*Revue des deux Mondes*, septembre 1869.) Je crois devoir prévenir mes lecteurs que les très-intéressants détails dans lesquels je vais entrer, ont pour but de prouver que la Bible juive n'est qu'une compilation imparfaite des livres sacrés des Egyptiens et surtout des Indous.

Voici ce que dit au sujet du *Pentateuque*, M. Lacoste (*Essai critique sur l'Exode*) : « six cent vingt-cinq ans avant notre ère ; 1050 ans après Moïse, le Grand-Prêtre Elcias ou mieux Hilkija, à force de compilations de documents anciens ; de traditions empruntées en grande partie à l'Egypte et à la Chaldée, composa le *Pentateuque*. Suivant la mode des peuples d'alors, dont l'ambition était d'avoir une cosmogonie, il commença le livre par une Genèse composée en grande par-

tie sur celle des Egyptiens et des Chaldéens. » — Sans doute aussi sur celle des Indous, dont elle semble n'être qu'une copie défigurée. L'auteur du livre sur l'Exode, dit que Hilkija justifiait ainsi par avance ce que Grégoire de Nazianze écrivait à St.-Jérome : « Il ne faut que du babil pour imposer au peuple ; moins il comprend, plus il admire... Nos Pères et nos Docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances. »

Puis M. Lacoste ajoute : « Et après avoir ainsi terminé le *Pentateuque,* Hilkija de concert avec Josias, Roi de Juda, qui était alors dans la 18me année de son règne et qui s'appliquait à rétablir le culte de Jéhovah dont le peuple Hébreu s'était depuis longtemps écarté pour se livrer au polythéisme, entraîné qu'il y fut par plusieurs de ses rois, et entre autres Achaz, Manassé et Amon, rois de Juda qui étaient idolâtres et suivaient le culte de Moloch ; Hilkija, dis-je, feignit d'avoir trouvé ce livre dans le temple qu'on reconstruisait — « Hilkija le sacrificateur, est-il dit dans le » deuxième Livre des *Rois*, XXII, 8, et dans le » deuxième Livre *des Chroniques*, XXXIV, 14 et » suiv. trouva le livre de la loi de l'Eternel, » donné par le moyen de Moïse. »

M. Lacoste entre à ce sujet dans une foule de détails curieux qui prouvent surabondamment la supercherie du roi et du Grand-Prêtre. Le même auteur raconte comment la *Genèse de Moïse* ou

pour mieux dire, du Grand-Prêtre Hilkija, n'est autre chose que l'exposé des *Mystères* qu'on qu'on dévoilait dans les temples Egyptiens aux individus qu'on admettait à l'initiation. On voit, en effet, dans les diverses séances de cette initiation, racontées en détail par l'auteur, se reproduire sous forme de *tableaux en action*, tout l'historique de la Genèse Biblique.

Le même auteur dit encore : « Il me paraît superflu d'énumérer toutes les pratiques mosaïques copiées sur les institutions civiles et religieuses de l'Egypte. Que le lecteur curieux ouvre seulement le Lévitique et qu'il le compare au livre II d'Hérodote (Histoire des premiers siècles de l'Egypte), il verra avec quel abandon a été fait l'emprunt. La circoncision ; les lustrations ; l'abstention de certaines viandes et principalement du porc ; la même haine pour les étrangers, se retrouvent également chez les Hébreux et chez les Egyptiens. »

« Il n'est pas, depuis le modèle de l'arche, dont on voit de si fréquentes représentations dans les peintures Egyptiennes — une des plus belles entre autres sur un bas-relief du temple de Phila (Champollion-Figeac, *Egypte ancienne*, planche 26) — jusqu'au plus mince ornement du vêtement des prêtres ; depuis l'eau de la vache rousse, jusqu'au bouc émissaire Azazel, rien qui n'ait été copié dans les sanctuaires Egyptiens. Les *Urim* et les *Thummim* (Exode XXVIII, 30) qui ser-

vaient aux Hébreux à tirer des oracles; les tables de la loi; les autels; les offrandes; les sacrifices; le choix des victimes sans tache, tout je le répète, se ressent de la doctrine religieuse pratiquée sur les bords du Nil. »

Et réellement ce que dit M. Lacoste n'a rien qui soit de nature à soulever des doutes. On aurait même lieu d'être surpris qu'il en fût autrement. Quand la famille et les serviteurs de Jacob vinrent en Egypte, du temps de Joseph, fonder une colonie, ils n'avaient ni culte, ni rituel. Il n'y a donc rien que de très-naturel à ce que Moïse, prêtre et par conséquent initié Egyptien, ait donné à la petite nation de six cent mille individus, à la tête desquels il s'était mis, une cosmogonie et un culte plus ou moins bien calqués sur ce qu'il pouvait connaître de l'Egypte. Et Hilkija, pour constituer son Pentateuque, se sera sans doute servi de documents laissés par Moïse. On pourrait objecter que ce fut Abraham qui institua la circoncision (Genèse XVII, 10 à 14), mais il ne faut point oublier qu'avant l'époque indiquée dans la Genèse comme celle de l'institution de la circoncision, Abraham et les siens passèrent un certain temps en Egypte, où ils s'étaient réfugiés cause de la famine (Genèse XII, 10 et suiv.) et rien ne prouve qu'Abraham n'ait alors emprunté aux Egyptiens la pratique de la circoncision.

Si le péché originel, dont il n'est fait nulle mention ni dans la Bible, ni dans les Évangiles,

existe réellement, et si on ne peut être *sauvé* (entrer au Paradis) qu'après que le baptême a effacé cette tache *qui nous vient d'Adam*, il y a lieu de s'étonner que Dieu, au lieu de prescrire à Abraham la circoncision, ne lui ait pas prescrit le baptême. — Dieu a donc voulu que jusqu'à une certaine époque de la vie du globe terrestre aucun être humain ne fût *sauvé ?*

Ce qui suit est encore une preuve des emprunts faits aux Égyptiens par les anciens historiographes Israélites. M. Lieblein a publié en langue française, en 1873, à Christiania (Norvège) un livre fort intéressant intitulé : *Recherches sur la Chronologie Égyptienne d'après les listes généalogiques,* — ce savant Égyptologue établit d'une manière fort rationnelle : que les dynasties Égyptiennes ne se sont pas succédées par ordre numérique, mais que quelques-unes d'entre elles (les 9, 10, 11, 14, 15, 17, 22, 25 et 30mes) ont été contemporaines d'autres ; ce qui prouve que certains souverains ont régné sur la *haute* Égypte, en même temps que d'autres régnaient sur la *basse* Égypte, et que c'est bien à tort que l'historien Manéthon n'a fait qu'une seule série de toutes ces dynasties, depuis le n° 1 jusqu'au n° 31.

Il est en effet très probable que Manéthon a confondu les dynasties *Hyksos* avec les dynasties *Égyptiennes* autochtones ; ce que j'ai dit dans mon chapitre 5 en parlant des Hyksos et des Israélites le prouverait suffisamment.

M. Lieblein, après avoir apporté des preuves concluantes à l'appui de sa manière de voir, dit ce qui suit : « Je ne dois pas laisser ce point sans mentionner l'ouvrage d'un savant suédois, M. Rydberg, intitulé : *Table généalogique des premiers patriarches d'après la Genèse*; ouvrage qui milite fortement en faveur de notre chronologie égyptienne. Ce travail est d'un petit volume, mais d'une grande portée. L'auteur prouve ingénieusement, et de manière à persuader les lecteurs, que la chronologie biblique, et surtout celles des premiers patriarches, est faite d'après la chronologie des anciens Egyptiens. »

M. Lieblein dit ensuite que la critique a depuis longtemps prouvé que les deux générations de Seth et d'Enos, entre Adam et Kénan, ont été introduites par erreur dans la table généalogique de la Bible (tradition d'Elohim) tirées qu'elles étaient d'une autre table (tradition de Jéhovah); puis il indique la chronologie biblique d'après M. Rydberg, lequel fait remarquer que l'époque d'Adam commença l'an 3893 avant J.-C., quand Ménès, le premier roi d'Egypte, commençait à régner. » Cette concordance, dit M. Lieblein, est d'une exactitude telle, qu'il est permis d'en conclure que l'auteur de la *Table généalogique des patriarches* a eu égard dans son travail, à la durée de l'empire dont les habitants se vantaient d'être le plus ancien peuple du monde. »

Ce qui prouve que Moïse n'a nullement tenu

compte de l'antiquité de la nation Égyptienne lorsqu'il a établi sa cosmogonie, antiquité qu'il devait cependant connaître en sa qualité de prêtre Égyptien et d'initié, c'est que, d'après lui, l'époque d'Adam, c'est-à-dire le peuplement du globe terrestre, n'aurait commencé que 3893 ans avant notre ère, ainsi que l'a prouvé M. Rydberg, cité plus haut.

Or, à cette époque, ainsi que je l'ai fait connaître dans mon premier chapitre, il y avait déjà longtemps que la population de l'Égypte formait une grande nation. C'est ce qui ressort des calculs astronomiques savamment établis par M. Rodier dans son livre si intéressant sur : *l'Antiquité des races humaines* (Paris 1862), dont j'ai déjà fait mention en parlant de l'Inde ancienne.

On voit par ce qui précède que l'époque fixée par la Genèse biblique comme étant celle de la création de l'Univers, n'est qu'un des éléments d'une légende, et que par conséquent cette époque ne peut être acceptée *historiquement*, ainsi que jusqu'à présent on l'a enseigné aux générations qui se sont succédées tant chez les juifs que chez les chrétiens, et ainsi qu'on voudrait continuer à l'enseigner. Mais ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est que LA GENÈSE ELLE-MÊME FOURNIT UNE PREUVE IRRÉCUSABLE qu'à l'époque indiquée par elle comme étant celle de la création de l'homme, il y avait des milliers d'années,

pour ne pas dire plus, que la terre était couverte d'êtres humains. Cette preuve, en voici les éléments.

Pendant des siècles et des siècles, les hommes vécurent sans connaître les métaux ; et pendant ce laps de temps si prolongé, les pauvres habitants de la terre n'eurent pour outils que des *pierres*. Les recherches faites depuis 1840, en France d'abord — à Abbeville par feu Boucher de Perthes qui, le premier, trouva un homme fossile et des outils en pierre — et ensuite en Danemark et en Suisse ; et plus tard ailleurs encore, ont fait retrouver des hommes fossiles et à côté d'eux les pierres dont ils se servaient comme d'outils. Et ce ne sont pas *quelques* outils de ce genre qu'on a trouvés, ce sont *des milliers*; et depuis lors on a fait et l'on fait encore chaque jour des découvertes du même genre dont le détail serait trop long. On a donc pu ainsi diviser la vie de l'humanité sur le globe, par *périodes*, chacune de ces périodes se distinguant : 1° par les couches de terrains dans lesquels ont été trouvés des hommes et des animaux *fossiles*, contemporains les uns des autres ; 2° par la matière formant les outils employés par ces hommes ; chaque espèce d'outils ayant été trouvée dans la couche d'hommes fossiles correspondante. Et l'on a ainsi pu établir quatre périodes distinctes, éloignées les unes des autres par des milliers d'années, et que l'on a appelées *des âges*.

Ainsi, l'on a *l'âge de la pierre brute*, époque pendant laquelle les hommes, à l'état sauvage, n'avaient point encore trouvé le moyen, et n'avaient sans doute pas eu l'idée, de rendre la pierre *tranchante*. Puis, l'âge de la pierre *polie* ou *taillée*, époque pendant laquelle l'homme sut distinguer les pierres dures : silex, etc., et s'apprit à les tailler en haches, en lames tranchantes, etc.

Puis vint *l'âge du bronze*. Des squelettes humains furent trouvés entourés d'outils *en bronze* imitant les instruments en pierre, et autour de ces débris humains, on ne retrouve plus d'outils en pierre. Il y avait donc eu vers la fin de cette période un immense progrès; l'homme avait découvert les minerais de cuivre et d'étain; il avait inventé l'art de les fondre, puis il avait eu l'idée de les mélanger et ensuite d'en forger des outils tranchants ou autres. Et l'on a trouvé dans ces dernières années ce qu'on appelle aujourd'hui *des fonderies de bronze préhistoriques*, c'est-à-dire des espèces d'ateliers où l'on travaillait le bronze. Ainsi, par exemple, en 1865, un paysan du nom de Brenot, en sarclant des pommes de terre à Larnaud (Jura) trouva un morceau de métal vert; ses camarades et lui, fouillèrent le terrain et dans un espace d'un mètre carré, ils trouvèrent quatorze cent quatre-vingt-cinq pièces diverses pesant ensemble 66 kilogs. Ces pièces, parmi lesquelles on a trouvé deux cent quatorze brace-

lets, ont été placées au musée préhistorique de St-Germain-en-Laye. Depuis lors on a découvert des *fonderies de bronze* en maints autres endroits, et partout on a trouvé, outre les outils ou ornements achevés : couteaux, scies, vrilles, ciseaux de menuisier, bracelets, etc., tout l'outillage consistant en creusets, moules, marteaux, etc.

Enfin, dans les tombeaux trouvés dans des couches géologiques relativement plus modernes, on ne trouva plus d'outils *tranchants* en *bronze*, mais on en trouva en *fer*. C'était la plus belle conquête métallique de l'homme.

Voici maintenant la preuve que fournit contre elle-même la Genèse biblique : « Et Tsilla enfanta Tubal-Caïn qui fut forgeur de toutes sortes d'instruments d'airain et de fer. » (*Genèse* IV, 22). D'après la Genèse, Tubal-Caïn était le sixième arrière petit-fils de Caïn. Donc, l'auteur de la Genèse passe sous silence l'âge de la *pierre brute* et l'âge de la *pierre taillée*. Il ignore que depuis bien des milliers d'années, il y avait des hommes sur la terre. Pour lui, le monde commençait à *l'âge du bronze*, puisque l'âge du bronze a précédé *l'âge du fer*. (Bronze et airain sont synonymes ; alliage de cuivre et d'étain).

On trouve sur ce sujet si intéressant, un excellent article de M. E. Burnouf dans, la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1877.

Il est bon de remarquer, que non seulement l'auteur de la Genèse ignorait que l'espèce humaine

avait dû passer par les âges de la *pierre brute*, puis de la *pierre taillée*, mais qu'en outre il ne s'est nullement rendu compte du laps de temps nécessaire à des hommes sauvages pour en arriver à des inventions du genre de celles qui ont doté l'humanité du bronze et du fer forgés et transformés en outils. En accordant à Caïn et à ses descendants une longévité de cent ans (ce qui est impossible, je le prouverai tout à l'heure), il s'ensuivrait que dans un laps de temps de six cents ans seulement, les hommes en nombre très restreint encore, en seraient arrivés à découvrir les minerais de cuivre, d'étain et de fer; à comprendre leur utilité; à les tirer des entrailles de la terre; à apprendre la manière de les fondre, d'allier par la fusion le cuivre à l'étain, puis d'en fabriquer des outils, etc. Or, il ne faut jamais oublier l'état de sauvagerie et d'inintelligence des hommes primitifs, auxquels il fallut sans doute des milliers d'années pour effectuer le moindre progrès. Les autochtones actuels de l'Océanie sont là pour le prouver.

Les bibliques acceptent sans aucun examen et avec un remarquable abandon, tout ce que contient le livre *sacré*. Ainsi, se basant sur la Genèse, ils affirment que les premiers hommes qui ont habité la terre ont vécu des centaines d'années (Adam 930 ans; Seth 912 ans; Noé 950 ans; etc.) Et ils concluent que l'espèce humaine est dégénérée.

Il est bon de faire remarquer que la Genèse biblique est le seul livre qui mentionne ces longévités extraordinaires. Les documents émanés de l'Inde et de l'Egypte, et qui remontent à des époques beaucoup plus reculées que les livres de Moïse, ne parlent en aucune manière de longévité anormale. Et cela est tout naturel, puisque dans l'espèce humaine, la longévité est toujours et partout, en raison directe du développement intellectuel et du degré d'instruction, de civilisation et par conséquent d'application des règles de l'hygiène. Nous avons d'ailleurs sous les yeux encore aujourd'hui, des types d'êtres humains qui nous représentent au naturel nos ancêtres primitifs ; car les autochtones de l'Australie et de l'Afrique centrale doivent ressembler, sauf la couleur de la peau, aux hommes de race blanche, habitants primitifs du globe.

Deux choses autorisent à penser que l'âge d'or — résultat du progrès en tous genres — est devant nous, au lieu d'avoir existé jadis, et que la longévité racontée par Moïse peut être rangée parmi les amplifications poétiques usitées chez les Hébreux.

1° Un grand âge, c'est-à-dire l'âge de quatre-vingt ou cent ans, a été considéré depuis les temps historiques, comme chose exceptionnelle et les historiens ont toujours attiré l'attention sur tel ou tel homme, en raison de son grand âge. Donc, à toutes les époques, la longévité a été une exception.

2° La longévité humaine a toujours été en rapport avec les facilités et les commodités de la vie ; avec le bien-être résultant du plus ou moins de connaissance et d'application des règles de l'hygiène. Or, à l'état sauvage — et c'était l'état de tous les habitants primitifs de la terre — il n'y a jamais eu bien-être ni commodités de la vie et par conséquent la longévité n'a été qu'une rare exception. Nous en avons la preuve chez les peuplades sauvages actuelles disséminées sur le globe, peuplades parmi lesquelles on ne trouve que fort peu de vieillards.

Une preuve aussi, que la longévité dépend du bien-être, c'est que — pour ne parler ici que de la France — la vie moyenne a sensiblement augmenté depuis le commencement du siècle actuel et surtout depuis cinquante, ans par suite des applications — cependant relativement peu nombreuses encore — de l'hygiène privée et publique. Ainsi, la vie moyenne à la fin du siècle dernier était de vingt-huit ans, elle est aujourd'hui de près de quarante ans.

Mais la longévité dépend aussi du degré d'instruction des peuples. Mieux on sait apprécier ce qui peut nuire à la santé ; mieux on comprend la valeur des conseils des hommes qui passent leur vie à étudier ce qui peut améliorer les conditions de la vie humaine et mieux aussi on est disposé à suivre leurs conseils et à les mettre en pratique.

Mais continuons à rechercher les emprunts faits par les Israélites, aux Egyptiens.

Miot, membre de l'Institut, mort en 1841 ; traducteur d'*Hérodote*, dit (livre II, note 27, page 286) : « L'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans les cérémonies religieuses des Egyptiens, dont *Hérodote* vient de donner le détail, une grande partie de celles qui furent dans la suite consacrées par le *Lévitique*. L'indication de la victime, la disposition des entrailles ; la manière de les brûler ; l'huile répandue sur les parties consumées par le feu ; le choix de celles réservées pour les prêtres et pour celui qui offrait le sacrifice ; les imprécations sur la tête de l'animal, qui représentent celles que l'on prononçait sur le bouc émissaire ; les recherches de propreté dans le vêtement des prêtres ; tout enfin se ressemble sous beaucoup de rapports et paraît même commun aux deux peuples. Comment n'être pas frappé d'une telle similitude, et comment concilier cette imitation *toute humaine* avec l'origine *toute divine* de la religion Juive ? A n'en juger que par les simples règles de l'analogie, on croirait que l'une des deux religions a servi de modèle à l'autre, si ce n'est dans le dogme, du moins dans les rites. »

Il paraît que comme tant d'hommes de notre siècle, Miot était *très-prudent*, et qu'il craignait de se compromettre, sans cela il eût été plus affirmatif et il aurait franchement dit qu'il était évident que si l'un des deux peuples a copié l'autre, les dates de l'histoire sont là qui prouvent que se sont les Hébreux qui ont copié les Egyp-

tiens. Il nous eût dit aussi, pourquoi la religion des Egyptiens n'était pas aussi *divine* que celle des Juifs.

Les Hébreux n'ont pas été les seuls à copier les Egyptiens, les chrétiens aussi leur ont emprunté bien des cérémonies religieuses. Guillaume Duchoul (16me siècle. *Discours sur la religion des anciens Romains*) dit dans son vieux langage : « Si nous regardons curieusement, nous connaîtrons que plusieurs institutions de notre religion ont été prises et translatées des cérémonies Egyptiennes et des Gentils, comme sont les tuniques et les surplis ; les couronnes que font les prêtres (tonsure) ; les inclinations de tête autour de l'autel ; la pompe sacrificale ; la musique des temples, adorations, prières, supplications, processions, litanies et plusieurs autres choses que nos prêtres usurpent en nos mystères et réfèrent à un seul Dieu, J.-C. ; ce que l'ignorance des Gentils, fausse religion et folle présomption représentaient à leur faux Dieux et aux hommes mortels après leur consécration. »

Dans mon deuxième chapitre j'ai déjà parlé des sacrements Indous empruntés sans aucun doute plus tard par les chrétiens. J'aurai à revenir encore sur ces sortes d'emprunts.

J'ai dit dans mon chapitre V que le Judaïsme avait dû puiser bien des enseignements dans l'Inde. Ce qui vient confirmer ce que j'ai avancé, c'est ce que dit M. Réville dans un article intitulé :

« *Le Judaisme depuis la captivité de Babylone*, d'après les nouvelles recherches d'un historien hollandais. » *(Revue des deux Mondes*, mars 1872.)

Cet historien, (le docteur Kuenen, professeur de Théologie à Leyde) a publié en 1870 un livre intitulé : *Histoire de la religion d'Israël jusqu'à la destruction de l'Etat Juif;* deuxième partie. — Dans son article qui est une sorte d'analyse de l'ouvrage de Kuenen, M. Réville dit : « Il est certain qu'Esdras et ses amis ont beaucoup innové ; il ne l'est pas moins que le judaïsme tel qu'il se montre aux environs de l'ère chrétienne, contient plus d'un élément dont il serait puéril de contester l'origine persane. »

Or, qui dit origine persane, dit origine Indoue, puisque Zoroastre n'était qu'un Brahme scissionnaire. Et à propos de ces influences des idées religieuses persanes, M. Réville dit : « que rien ne s'oppose à la vraisemblance d'une influence positive des idées et des croyances persanes sur la constitution religieuse et les doctrines du Judaïsme, mais que ce n'est pas en Judée qu'il faut en chercher la trace ; que ce pays était trop loin du centre de la vie politique et religieuse des Persans ; mais que les Juifs de Palestine reçurent à plus d'une reprise leur direction de leurs coreligionnaires demeurés à l'étranger. C'est à Babylone, ou du moins dans les environs, que s'élabora pendant près d'un siècle la législation nouvelle ; c'est de là qu'elle fut apportée et imposée, et c'est

dans cette région qu'un contact quotidien permit aux Juifs de bien connaître la religion des Perses. »

« Cette religion, ajoute M. Réville, a été de nos jours l'objet de savants travaux. Nous savons désormais que de toutes les religions polythéïstes, c'est elle sans contredit qui l'est le moins, et qu'au point de vue de la pureté morale, elle tient une place de premier rang. Si une religion pouvait influer sur les directions nouvelles prises par la pensée religieuse d'Israël, c'était assurément celle de Zoroastre...... Comme le mosaïsme, le parsisme interdit la fabrication des images divines.... Enfin, les ressemblances dans la manière de concevoir les origines de l'humanité et l'apparition du mal moral sont telles, qu'il faut de toute nécessité admettre un mythe primitif commun, conservé avec des variantes par les deux traditions. »

A propos de ce *mythe primitif commun* dont parle M. Réville, il est bon de remarquer que Zoroastre, le réformateur de la religion des Iraniens ou Parsis, vivait 6260 ans avant notre ère et par conséquent 4660 ans *avant* Moïse, qui sortit d'Egypte l'an 1599. (Voir Rodier. *Antiquité etc.*)

Le mythe *primitif* est donc d'origine Iranienne, et il n'est devenu *commun* qu'après avoir été emprunté aux Persans, soit par Moïse, soit, ce qui est beaucoup plus probable, par Hilkija ou par Esdras, et par conséquent bien plus tard.

Et M. Réville continue en disant : « Un des

points où l'influence de la religion Mazdéenne est le moins contestable, c'est évidemment la doctrine des anges. Le vieil Israël en avait bien la notion... déjà Ezéchiel, Zaccharie, les hommes qui font la transition, les désignent comme les médiateurs ordinaires de Jéhovah et des hommes. Zaccharie même trahit visiblement des affinités avec les croyances des Persans quand il parle des « sept yeux, » des « sept bras, » et des « sept gardes » de Jéhovah ; il est bien difficile de n'y pas reconnaître les « sept *ameça spentas* » qui entourent *Ahura-Mazda* (Ormuzd) le Dieu suprême des Perses, et qui commandent en son nom l'armée céleste. »

Je crois devoir faire remarquer ici qu'en citant dans mon chapitre IV les travaux de Bunsen sur Zoroastre, j'ai fourni la preuve que ce réformateur n'admettait qu'un Dieu unique, et j'en trouve une nouvelle preuve dans le livre si remarquable de M. Rodier (*Antiquité des races humaines*, Paris 1864). A la page 198, M. Rodier dit en parlant des Iraniens : « Voici des notions qu'on trouve dans leurs plus anciens livres et qui plus tard (vers l'an 6200 avant notre ère), sont devenus les principaux éléments des doctrines de leur prophète réformateur Zoroastre :

« L'essence de Dieu est incompréhensible ; lui seul peut la connaître. »

« Sa science embrasse tout en même temps. Tout ce qu'il fait est bon. »

« Il a créé l'univers visible et invisible, la série des êtres corporels et celle des êtres spirituels. »

« L'homme, doué d'une âme dont l'excellence le rapproche des *Anges*, tandis que par son corps il tient aux substances élémentaires, décide par ses actions de son sort futur. Il a reçu de Dieu le *libre arbitre*, et c'est par ses œuvres bonnes ou mauvaises qu'il se rapproche ou s'éloigne du ciel. »

« Dieu ne saurait être l'auteur du mal, et n'a rien de commun avec lui. »

Il y a donc lieu de ne point accepter ce que dit M. Réville: « Que de toutes les religions polythéistes, c'était la religion des Persans qui l'était le moins. » *Elle ne l'était pas du tout.*

A propos d'anges, il existe dans la Bible (*Genèse* III, 24) quelque chose de remarquablement contradictoire. Dieu crée tous les animaux, puis il crée l'homme, et le septième jour ayant terminé sa création, il se repose. Il n'y avait donc de vivant dans l'Univers, que Dieu, les divers animaux et l'homme. Mais voici que quand Dieu chasse l'homme du Paradis terrestre, il place à la porte de ce jardin *un chérubin* armé d'une épée pour empêcher Adam d'y rentrer. Dieu avait donc créé des anges? Cependant, en aucun endroit de la Bible il n'est question de la création de ces êtres privilégiés. Nous trouvons donc ici encore une preuve d'emprunts faits, un peu sans suite et sans méthode, par Moïse ou par les autres auteurs du Pentateuque, aux légendes religieuses

Mazdéennes, lesquelles provenaient évidemment elles-mêmes des croyances primitives Indoues, puisqu'on trouve dans le *Rig-Véda* l'histoire de la création des anges par Brahma.

Ce qui peut encore porter à croire que les Hébreux ont dû emprunter certaines idées religieuses, non-seulement aux Persans, mais aussi aux Indous, c'est un article intitulé *les Deux Esaïe* (*Revue des Deux Mondes*, Juillet 1867) et dans lequel M. Réville a donné des preuves surabondantes que les chap. XL à LXVI du *Livre d'Esaïe* dans la Bible ne sauraient avoir été écrits par l'Esaïe qui commença sa carrière de prophète vers l'âge de 25 ans, la dernière année du règne d'Ozias, roi de Juda (l'an 758 avant notre ère) et dont les documents historiques ne parlent plus à partir de la treizième année du règne d'Ezéchias (l'an 712) ce qui indiquerait qu'il est mort à l'âge de 71 ans.

D'après M. Réville et les critiques modernes, il est évident que ces vingt-six derniers chapitres ont été écrits au moins *cent quarante ans plus tard* que les chapitres I à XXXIX, et bien évidemment par un prophète qui accompagna les Hébreux à la captivité de Babylone. L'on doit donc diviser l'œuvre attribuée à Esaïe, en deux groupes ; l'un écrit par lui et remontant au VIIIme siècle avant notre ère ; l'autre datant du VIme siècle. D'après M. Réville, il y a dans ces deux groupes « des différences de style qui frappent

» l'hébraïsant exercé. L'Hébreu de l'auteur du » premier groupe (chap. I à XXXIX) est l'hébreu » classique et peut passer pour un spécimen de la » fleur épanouie de la langue ; celui de l'auteur » du second groupe (XL à LXVI) est moins pur, » déjà mêlé d'expressions Araméennes (syriaques) » *et même parfois aryennes* (*id est* Indoues). La » phrase de ce dernier a quelque chose de plus » coulant... on sent en le lisant, le souffle d'une » civilisation plus raffinée. En revanche il est » moins vigoureux et moins original. Les deux » groupes sont marqués au coin d'un ardent » monothéisme, mais le monothéisme du second » est plus absolu et plus radical.... »

On voit donc par ce qui précède que l'influence Indoue s'étendant jusqu'à Babylone, les docteurs Juifs ont pu avoir connaissance pendant la captivité, non-seulement des idées religieuses des sectateurs de Zoroastre, mais aussi de celles des anciens Indous Védiques, et que ces idées étaient fortement empreintes de monothéisme.

Une preuve des emprunts faits aux croyances Indoues par les Juifs captifs à Babylone, c'est que la croyance en *la survivance de l'âme* et en *la résurrection des corps*, n'a été généralement admise chez les Hébreux qu'après le retour de la captivité.

Voici maintenant ce que dit M. Réville (*Revue des deux Mondes*, mars 1872) au sujet de l'œuvre reconstitutive de la nationalité Juive accomplie

par le scribe (copiste explorateur de la loi) Esdras revenant de Babylone à la tête de 1800 Juifs — dont un grand nombre de prêtres — avec les pleins pouvoirs d'Artaxercès. (Esdras était arrière petit-fils d'Hilkija, et descendant d'Aaron).

« En arrivant à Jérusalem, Esdras et ses compagnons furent navrés de voir que tous ceux qui étaient restés à Jérusalem, prêtres et peuple, semblaient avoir oublié leurs devoirs. Esdras fit renvoyer les femmes étrangères épousées par un grand nombre de Juifs... Pendant les treize années qui suivirent, Esdras resta dans une inaction apparente, son œuvre essentiellement disciplinaire ne fut reprise avec énergie qu'en 445 (avant notre ère), à l'arrivée de Néhémie, venu à Jérusalem avec le titre de Gouverneur royal, et qui joignit ses efforts à ceux d'Esdras pour introduire d'autorité, des réformes radicales.

A peine le nouveau gouverneur était-il installé, qu'une Assemblée populaire fut convoquée et qu'on vit se renouveler quelque chose de semblable à ce qui avait eu lieu sous Josias. Un « livre de la loi » fut apporté du sanctuaire, lu devant le peuple, qui ne paraissait pas en connaître exactement le contenu, proclamé loi fondamentale et immuable du peuple de Jéhovah... Le nom de Moïse fut encore donné comme celui du législateur qui l'avait rédigé. »

Parmi les innovations religieuses qui datent de l'époque de la captivité, il faut ranger la syna-

gogue. M. Réville fait remarquer qu'il ne faut pas confondre le *temple* avec la *synagogue*. Le temple était l'endroit où l'on offrait les sacrifices d'animaux. Le prêtre est le seul sacrificateur légitime. Il n'y a jamais eu qu'un seul temple, celui de Jérusalem qui était la résidence de Jéhovah. La synagogue est simplement une assemblée de fidèles se réunissant pour s'instruire et pour s'édifier par la lecture, le chant et la parole.

Cette assemblée est présidée par les prophètes les poëtes religieux, les scribes ou Docteurs de la loi. Esdras, qui était « un scribe bien exercé en la loi de Moïse » (Bible, Esdras, VII, 6), et les siens, favorisèrent pendant la captivité cette institution qui cadrait avec leur but : « Inculquer au peuple entier la connaissance et l'observation de la loi. »

CHAPITRE VII.

LES SIX MILLE ANS DE LA BIBLE.

Avant de parler du Christianisme et de ses origines, je dirai un mot encore de la Bible, qui sert de base au Christianisme tout aussi bien qu'au Judaïsme. Je m'occuperai de ce livre au point de vue chronologique et scientifique, et aussi au point de vue littéraire.

La Genèse dit : « Que Dieu créa le monde en six jours. » Ceci seul suffirait à établir que la

Bible n'a point été dictée par Dieu, ainsi que l'affirment tous ses partisans. Il y a dans la Bible, la partie morale que l'on retrouve dans des livres réputés sacrés aussi, mais de beaucoup antérieurs ; les Védas principalement. Ces maximes de morale ont sans doute été suggérées aux incarnés terrestres, à toutes les époques, par les Esprits directeurs de notre planète. Mais il y a aussi la partie historique et scientifique, qui a été écrite sous une inspiration purement humaine et avec les données scientifiques de l'époque, données scientifiques aujourd'hui surannées.

Mais revenons aux six jours de la création et au repos du septième jour. Qu'a entendu par le mot : « Monde » celui qui a écrit la *Genèse* ? Si l'on se reporte aux connaissances astronomiques, ou pour parler plus juste : à l'ignorance astronomique, de l'époque, on comprend que par le mot : « Monde », on a voulu désigner *l'Univers*, en envisageant la planète Terre comme le centre, le pivot de cet Univers, de ce monde, et en considérant le soleil, la lune et les étoiles comme autant de satellites de la terre, créés pour la plus grande satisfaction de l'homme.

Adoptant pour un instant cette donnée, nous trouvons que Dieu, qui est *Eternel*, c'est-à-dire qui n'a point eu de commencement, serait resté oisif jusqu'au moment où il a fait la terre, le soleil et les étoiles. Même en nous plaçant à notre point de vue humain, évidemment très inférieur,

nous ne pouvons concevoir Dieu, *la puissance infinie ;* Dieu, *l'éternelle activité,* ne faisant absolument rien pendant des temps *infinis.* Ceci est déjà contraire à toutes les notions intuitives que nous pouvons avoir de l'essence divine. Mais passons.

Il y a des hommes qui s'évertuent à faire concorder la science, dans son état actuel, avec les données bibliques. — Temps perdu ! c'est comme si on voulait faire concorder la chimie et la physique du moyen âge avec la physique et la chimie d'aujourd'hui. Ces hommes disent qu'en se guidant par la Géologie, il ne faut pas prétendre que Dieu ait fait en six journées de vingt-quatre heures, tout ce que nous voyons, mais qu'il l'a fait en *six périodes* qui font parties de nombreuses périodes géologiques aujourd'hui reconnues par les savants, lesquelles périodes sont espacées entre elles par des intervalles de plusieurs milliers d'années.

Une première réponse à faire à ces personnes, c'est : qu'on n'a pensé à adapter à la création racontée par la *Genèse,* les grandes périodes en question, que quand dans ces derniers temps, les études géologiques ont fourni *des preuves irréfutables* que notre planète avait subi de lentes transformations successives. C'est alors seulement que les théologiens ont cherché à accommoder, tant bien que mal, la légende de la *Genèse* aux progrès des découvertes scientifiques récentes. Jusque là,

tous les commentateurs, Pères de l'église et autres, *pendant dix-huit cents ans*, ont affirmé qu'il s'agissait de jours de vingt-quatre heures. Et chaque fois qu'un homme avait osé se récrier et avait cherché à prouver l'impossibilité matérielle d'une création terrestre telle que la Genèse la raconte — en six jours de vingt-quatre heures — on n'avait nullement mis en avant la possibilité de longues périodes, et on lui avait fermé la bouche en affirmant que c'était « un miracle » et une preuve de la puissance de Dieu. Et dans certains cas, on brûlait les gens qui s'obstinaient à trouver la chose impossible.

Une autre réponse à faire aux croyants de la Genèse biblique, c'est que jamais en Hébreu le mot : *iom* ne signifie autre chose que : *jour* (de vingt-quatre heures) et que jamais il n'a la signification de *période*. Dans le 1er chapitre de la Genèse, verset 14 on lit : « Puis Dieu dit : qu'il y ait des lumières dans l'étendue des cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour et qui servent de signes pour les *saisons* et pour les *jours* et pour les *années*. — Et verset 16, on trouve : « Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour et le plus petit pour présider à la nuit. » — Et il est dit aux versets 5, 8, 13, 19, 23 et 31 : ainsi il y eut un soir et il y eut un matin, ce fut le premier jour ; le second jour, etc.

Et dans l'Exode, XX, 8 à 11, on lit : souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier... tu tra-

vailleras six *jours*... mais le septième *jour* tu ne feras aucun ouvrage, car en six *jours* l'Eternel a fait les cieux, etc.

Mais si l'on admet cette manière d'expliquer la Genèse biblique par grandes périodes de milliers d'années, il n'y a plus de jour de Sabbat ; et puis, où retrouve-t-on le septième jour, c'est-à-dire la septième période, celle du *repos ?* Serait-ce l'époque actuelle ? Et peut-on sérieusement admettre, pour peu que l'on soit au courant des travaux scientiques modernes, que notre planète (pour ne nous occuper que d'elle seule) ne subit plus de transformations ? Qu'on lise le magnifique livre d'Elisée Reclus ; *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, tome 2, 3me partie, chapitre 2, et l'on pourra se convaincre que depuis sa formation, notre planète n'a pas cessé un seul instant de se transformer et que cette transformation se continue d'une manière *facilement appréciable*. Donc, pour tout homme intelligent, instruit, et qui fait de la raison que Dieu lui a donnée, un usage aussi complet que possible, il est indubitable que ces explications, ces concordances que l'on veut établir ne sont nullement admissibles.

Comment attacher une importance quelconque aux six mille ans de la Bible, quand on sait qu'aujourd'hui les géologues, d'après les plus récentes découvertes de la science, et en tenant compte des strates fossilifères, évaluent la suc-

cession des âges terrestres à des millions de siècles. (*La Terre*, Elisée Reclus, tome 2, page 534.) Quand on n'avait étudié ni les continents, ni les mers au point de vue géologique, on croyait à la Genèse Biblique, on faisait *un acte de foi, basé sur l'ignorance.* L'on sait maintenant comment s'opère le travail de la mer, quant aux modifications géologiques profondes qu'elle apporte un peu chaque jour aux continents.

En étudiant toutes les couches terrestres, l'on acquiert facilement la preuve que la plupart des matériaux dont est formée la croûte du globe, ont été successivement recouverts et modifiés par les eaux des Océans ; non pas comme le dit *ingénuement* la Bible, par suite d'un déluge universel consécutif à une pluie battante de 40 jours et d'autant de nuits, mais par une action lente qui a longtemps passé inaperçue par l'homme, mais qui enfin dans ses derniers temps a attiré son attention et lui a permis de comprendre *la vie* du globe.

Oui, le doute n'est plus permis, car pour l'homme qui veut étudier la nature à ce point de vue, les preuvent surabondent. Les continents actuels (qui par parenthèse forment à peine le quart de la superficie de notre planète tandis que les Océans et les diverses mers intérieures en forment *les trois autres quarts*) ont été et sont constamment modifiés par le travail incessant des eaux quelconques ; et d'un autre côté, la vie ani-

male sous une de ses formes — par les animaux à squelette extérieur (coraux, testacés, etc.) qui vivent au fond des mers — concourt à la construction de roches nouvelles, et ces animaux s'assimilant les sels de chaux contenus dans l'eau de la mer, de même que les abeilles recueillent et élaborent le sucre et la cire contenus dans les fleurs, sont les artisans de nouveaux continents, dont ils élaborent lentement, mais très-activement, les assises. La preuve palpable en existe surtout dans le Pacifique, où un immense continent nouveau est en voie de formation.

En comparant à plusieurs reprises la hauteur exacte des bancs de coraux situés au pied des forts, sur les écueils des côtes de la Floride, Agassis (un des hommes les plus savants de ce siècle) a trouvé que la croissance moyenne doit en être évaluée à *vingt ou trente centimètres par siècle.* Ce n'est donc point par une simple figure de langage que les géographes désignent les polypes constructeurs des madrépores et des coraux, comme des *bâtisseurs de continents futurs.*

On peut se faire une idée du rôle immense que remplissent dans l'histoire de la planète les innombrables organismes de l'Océan, quand on songe à la provenance de ces formations calcaires qui recouvrent une si grande partie de la surface des continents. Burmeister l'a dit avec raison : « quelle que soit l'origine première de la chaux, de la dolomite, de la craie, il est certain que toutes les

roches de cette composition minéralogique, ont été *mangées et digérées*, » (par les polypes).

D'après Dana, les grandes îles coralligènes du Pacifique sont au nombre de 290, et comprennent ensemble une superficie de 50,000 kilomètres carrés, soit environ la huitième partie de la surface émergée de cet Océan. La péninsule de la Floride, terre basse et marécageuse qui n'a pour toutes collines que des monticules de sables élevés par le vent, est composée en entier de débris de coraux et de sable calcaire. Cet énorme territoire qui n'a pas moins de 80,000 kilomètres carrés, est l'œuvre des polypes. Il est vrai que pour cette œuvre immense, les coraux ont pris leur temps. D'après l'américain Hunt, la période nécessaire aux polypes pour élever de l'Est à l'Ouest les bancs de la Floride, a duré au moins 864,000 années ; et pour le développement de la péninsule dans le sens du Nord au Sud, le temps indispensable n'a certainement pas été moindre de 5,400,000 ans. (Elisée Reclus, *la Terre*, Paris 1869. *Passim*).

Et maintenant, en présence de ces modifications incessantes, mais dont il est facile d'apprécier l'excessive lenteur et qui exigent des millions et des millions de siècles, que deviennent ces pauvres six mille ans de la Bible, et ce repos du septième jour ?

J'ai parlé antérieurement de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze. En 1842, à l'époque où

tous les savants officiels, heureux de pouvoir faire concorder les données scientifiques modernes avec celles de la Genèse Biblique, décrétaient que l'espèce humaine n'existe pas à l'état fossile et qu'elle est postérieure aux dernières grandes évolutions géologiques, un savant Belge, M. Spring, découvrit, enfouis pêle-mêle dans le sol stalagmitique d'une caverne du Mont-Chauvaux, province de Namur, une masse d'ossements d'hommes et d'animaux. Les animaux appartiennent aux espèces : cerf, bœuf, mouton, daim, sanglier, chien ou renard, martre et lièvre. Les ossements humains qui se trouvent dans ce sol stalagmitique en beaucoup plus grande quantité relative que ceux des animaux, appartiennent — leurs formes et leurs dimensions l'indiquent — à une race très-différente de celles qui habitent aujourd'hui l'Europe centrale et occidentale. Cette race était de très-petite taille ainsi qu'on peut en juger par les os des cuisses et des jambes, et ne dépassait pas un mètre 60 centimètres. Le crâne est de fort petite capacité ; le front fuyant ; les tempes applaties ; les narines larges ; les mâchoires proéminentes ; les dents obliques. Et Mr Spring fait remarquer que, par tous ces détails, cette race semble se rapprocher de celle des nègres et des Indiens de l'Amérique ; et que tout fait présumer que c'était elle qui couvrait le sol de l'Europe quand eut lieu l'invasion Indoue venant de l'Asie. Les Indous détruisirent sans

doute la presque totalité de cette race sauvage dont il ne resta que quelques rares groupes cachés au fond des forêts.

Cette race appartenait évidemment au type *prognathe* dont j'ai parlé dans le précédent chapitre.

Une autre remarque fort intéressante de M. Spring, prouve que ces hommes étaient anthropophages. De récentes découvertes faites en France, en Danemark et en Italie, prouvent au surplus que l'anthropophagie a été générale en Europe à ces époques reculées et ces découvertes sont venues confirmer les déductions du savant Belge. Tous les ossements trouvés dans la caverne de Chauvaux, les os humains aussi bien que ceux des animaux ont subi l'action du feu ; des cendres et des fragments de charbon les entourent dans la masse stalagmitique qui leur sert pour ainsi dire de gangue. Les os longs, ceux qui contiennent de la moëlle sont tous brisés, tandis que les os plats sont intacts. Ce qui est également digne de remarque et ce qui prouve que ces anthropophages ne mangeaient pas leurs semblables par nécessité, mais bien par goût, par gourmandise, c'est que dans le nombre si grand d'ossements de la caverne de Chauvaux, on n'en a pas trouvé un seul qui provienne d'un homme dans la force de l'âge ou d'une femme âgée. Tous sont des restes de femmes jeunes, d'enfants et d'adolescents, dont la chair devait être plus

tendre « et mieux appropriée au goût de ces gourmets. »

Parmi ses plus intéressantes trouvailles, M. Spring cite un pariétal humain brisé au moyen d'une hache en silex grossièrement taillé, qui est restée, ainsi que cet os, enchassée dans la stalagmite. Il cite encore un fragment de roche, de petites dimensions, dans lequel se trouvaient cinq mâchoires humaines également enchassées.

Un fait très-curieux aussi, au point de vue de l'antiquité de notre planète et de celle de l'existence de la race humaine, a été découvert par M. Withney, Directeur du *Geological Survey* de Californie et communiqué par le professeur Lartet à la *Société d'Antropologie* de Paris le 18 mars 1869. En creusant un puits dans un lieu appelé le *camp des anges* sur le versant Occidental de la *Sierra Nevada*, on a trouvé à 153 pieds de profondeur, dans un lit de centres volcaniques, les débris d'un crâne humain. M. Withney a constaté que ce gisement était recouvert de *cinq* couches de laves, alternant avec *cinq* couches de gravier, c'est-à-dire que depuis l'époque où le crâne a été enseveli sous les cendres, ce lieu a été *cinq fois* envahi par les eaux et *cinq fois* recouvert de matériaux volcaniques.

D'un autre côté, l'étude de ces matériaux permet de reconnaître que leur éruption remonte à l'époque tertiaire pliocène, et M. Withney a pu conclure en disant : « Nous avons des preuves

non équivoques de l'existence de l'homme sur la côte du Pacifique, antérieurement à l'époque glaciaire et à la période du mastodonte et de l'éléphant ; dans un temps où la vie animale et végétale était entièrement différente de ce qu'elle est présentement, et depuis lequel il s'est produit sur des roches dures et cristallisées, une érosion verticale de 2 à 3000 pieds. »

L'ancienneté du genre humain se trouverait ainsi reculée bien au delà de l'époque du Manmouth, et au moins jusqu'à celle du mastodonte. Quant au degré d'antiquité de cette dernière époque, on en trouvera les preuves dans la nouvelle édition de l'ouvrage de Sir Charles Lyell : *The antiquity of man*, qui a été traduit par le Docteur Hamy.

L'étude des alluvions que le Mississipi dépose chaque année sur ses rives et à son embouchure ; celle des forêts stratifiées dont ces alluvions ont successivement enseveli les débris, ont permis de calculer le temps minimum qu'a dû exiger la formation du Delta actuel de la Louisiane. Cette base une fois établie, on a pu déterminer le minimum d'ancienneté des couches tertiaires subjacentes ou adjacentes qui recèlent les restes du mastodonte. C'est ainsi qu'on a évalué à *plus de cent mille ans* la durée du temps qui s'est écoulé depuis l'époque à laquelle cet animal s'est éteint en Amérique ; et si le crâne humain du *camp des anges* est, comme l'admet M. Withney, antérieur à l'époque du mas-

todonte, l'origine de l'homme se trouve reportée bien au delà de notre faible imagination.

Ces faits paléontologiques tout en démontrant le peu de fondement des allégations de la Bible, serviront à compléter ce que j'ai dit dans mon chapitre 1er relativement à l'immigration Indoue en Europe, et à prouver en même temps que ce ne sont pas nos pères, ainsi qu'on l'a voulu prétendre, qui ont été anthropophages, mais une race différente et évidemment inférieure.

Que deviennent donc en présence de ce qui précède, les affirmations chronologiques de la Genèse ? Et peut-on persister à soutenir que la Bible a été dictée ou inspirée par Dieu lui-même ? Dieu ne dicte pas des choses en contradiction avec les lois naturelles qu'il a établies ; il n'a pas dicté des choses que plus tard la science humaine devait reconnaître erronées. Il faudrait donc supposer que quand Dieu dicta la Bible, il ne savait pas à beaucoup près, autant de géologie, d'astronomie, d'histoire naturelle, de physique, etc., qu'en savent à notre époque les hommes d'une intelligence et d'une instruction ordinaires !

Au lieu d'exiger des chrétiens qu'ils reçussent la Bible comme parole de Dieu, les prêtres devaient dire que les livres juifs représentaient l'état de la science à l'époque à laquelle ils ont été écrits. Ils devaient engager à étudier la nature ; à se rendre compte de plus en plus, du mécanisme admirable qui fonctionne autour de nous, et ils

devaient chercher à faire comprendre que chaque nouvelle découverte scientifique était un motif de plus, d'admirer et d'adorer l'auteur de ces merveilles.

Citons en passant, deux exemples d'absurdités Bibliques. La Genèse dit que *la lumière* a été créée le *premier* jour, et que le soleil a été créé le *quatrième* jour. Or tout le monde peut se convaincre qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il n'y a pour la planète que nous habitons, d'autre lumière que celle qui nous vient du soleil. La preuve, c'est que quand chaque jour la Terre en tournant, se dérobe à l'action solaire directe, nous restons plongés dans les ténèbres, si la lune n'est pas là pour nous prêter sa parcimonieuse lumière. Si, comme le dit la Bible, il existait une lumière distincte et indépendante du soleil, cette lumière éclairerait l'immensité qui nous environne, et jamais pour nous il n'y aurait de ténèbres. Or nous pouvons constater que les ténèbres règnent sur l'immensité.

Un second exemple d'absurdité et en même temps de partialité que la Bible prête à Dieu, c'est le fameux miracle de Josué.

Au chapitre X du *Livre de Josué* dans la Bible, on voit que cinq rois Amorrhéens s'étaient ligués contre les Hébreux conduits par Josué. Une bataille eut lieu et l'Eternel mit en déroute, devant Israel, les Amorrhéens, de façon que les Israélistes n'eurent que la peine de massacrer

tous ceux qui fuyaient (*Livre de Josué*, *chap. X* v. 10).

Et comme le carnage n'était pas assez complet au gré de l'Eternel, il lança sur les fuyards un grand nombre de gros grêlons. « Et il y en eut encore plus de ceux qui moururent des pierres de grêle que de ceux que les enfants d'Israel tuèrent avec l'épée. » (V. 11).

« Alors Josué parla à l'Eternel le jour que l'Eternel livra l'Amorrhéen aux enfants d'Israel, et dit en la présence d'Israel : Soleil, arrête-toi sur Gabdon ; et toi Lune, sur la vallée d'Ajalon. » (V. 12).

«... Le Soleil donc s'arrêta au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher environ un jour entier. » (V. 13).

Prenons d'abord acte de cette tendre sollicitude du *bon* Dieu pour un petit nombre de ses enfants et de sa cruauté pour un grand nombre relatif d'autres de ses enfants. Toujours les élus et les réprouvés.

Passons maintenant au phénomène et rappelons-nous qu'il est inséré en toutes lettres dans *toutes* les *Histoires saintes* qui servent à l'enseignement des enfants juifs et chrétiens.

Nous ne nous arrêterons pas à chercher noise à l'historien biblique en lui apprenant que ce n'est pas le Soleil et la Lune qui se sont arrêtés, mais bien la terre qui a momentanément cessé de pivoter sur son axe.

Nous lui dirons seulement que si un pareil miracle, c'est-à-dire une pareille dérogation aux lois de la nature et à l'harmonie universelle avait eu lieu, cet évènement qui aurait été constaté forcément, non seulement par le peuple Hébreux, mais par toutes les nations habitant le globe terrestre à ce moment, eut été relaté dans les documents historiques et surtout astronomiques de plusieurs peuples et principalement des Indous, des Chinois et des Egyptiens, car à cette époque (environ quinze cents ans avant notre ère), et même longtemps auparavant, ces trois grandes nations avaient de savants astronomes, témoins les Zodiaques Indou et Egyptien.

Il y a mieux, si un pareil évènement avait eu lieu, il ne serait resté personne pour le raconter car l'arrêt subit de notre globe l'aurait fait éclater et périr dans un effroyable cataclysme.

Que penser des théologiens juifs et Chrétiens, qui ont le triste courage, ou pour mieux dire, l'insolente outrecuidance d'enseigner encore, en plein dix-neuvième siècle, des choses de ce genre? Et en voyant ces hommes qui ont la prétention de connaître et d'expliquer Dieu, lui attribuer de pareilles choses, n'est-on pas fondé à leur dire qu'ils se sont faits un Dieu à leur image, c'est-à-dire un être plein comme eux d'ignorance et de mauvaises passions.

Attribuer la Bible à Dieu, à son inspiration directe, c'est une impiété; c'est plus : c'est un

blasphème ! Etudier la nature à l'aide des développements incessants de la science, c'est au contraire, se mettre à même d'apprécier chaque jour davantage les œuvres de Dieu. C'est la véritable adoration.

Une grande et magnifique preuve que tout change à chaque instant dans la constitution de l'Univers, et que la création est incessante, vient de nous être offerte il y a quelques années par l'astronomie. En novembre 1868, une étoile nouvelle (un soleil nouveau) a été vue dans l'immensité. Cette découverte a été faite par M. Courbebaisse, ingénieur des ponts et chaussées à Rochefort. La première observation de M. Courbebaisse concernant l'astre nouveau a été faite dans la nuit du 19 au 20 novembre à 6 heures du matin ; il a vu l'étoile dans la *Balance* ; elle est de première grandeur.

En remontant à 1572 dans les annales de l'astronomie, on trouve que Tycho-Brahé observa également dans *Cassiopée* une nouvelle étoile qui avait un scintillement plus fort que celui des étoiles de première grandeur. Cette étoile passa par toute la série des grandeurs d'étoiles, et au bout de 17 mois elle disparut après avoir passé du blanc au jaune, au rougeâtre et au blanc plombé. Képler aussi, observa une étoile nouvelle, qui parut subitement dans le *Serpentaire*, en septembre 1604. On la vit pendant une année briller d'un éclat aussi vif que celle de 1572, puis tout à coup

on cessa de la voir. On connaît encore plusieurs autres apparitions stellaires de ce genre. Certes, ce sont là de ces prodiges astronomiques qui prouvent d'une manière irrécusable que Dieu ne s'arrête jamais dans son œuvre, et qui nous donnent la mesure de sa puissance ainsi que du peu de crédit que méritent les données scientifiques de la Bible.

Il n'existe pas de livre, parmi ceux mis entre les mains des enfants pour leur instruction religieuse, qui soit aussi défectueux que la Bible et qui inculque aux jeunes cerveaux des idées aussi fausses.

1° La Bible contient un grand nombre de récits immoraux, et d'autres dans lesquels la crudité des expressions équivaut à l'immoralité. C'est, dira-t-on, l'histoire naïve des mœurs et des coutumes des anciens Sémites. Mais quelle nécessité y a-t-il de faire connaître aux générations actuelles et de faire apprendre aux enfants, un tableau de mœurs aussi relâchées, aussi dissolues?

2° La Bible contient d'innombrables erreurs scientifiques. C'était, dira-t-on, l'état de la science à l'époque à laquelle ce livre a été écrit. Mais pourquoi faire apprendre aux enfants, des choses scientifiquement fausses, et qui leur seront démontrées fausses dans la suite de leurs études, ce qui leur occasionnera un double travail, puisqu'il faudra qu'ils désapprennent les erreurs, pour arriver à la vérité scientifique. Leur fait-on aujourd'hui apprendre la chimie dans les ouvrages

de Lémery et la physique dans ceux de Priestley? Non, car ces livres datent du siècle dernier et ne sont plus à la hauteur des connaissances actuelles. Pourquoi donc leur mettre dans les mains un livre qui fourmille d'absurdités scientifiques précisément parce qu'il a plusieurs milliers d'années de date ? Leur donner un tel livre comme ayant été inspiré par Dieu, c'est les faire douter de Dieu ; c'est les mettre sur la voie de l'athéisme et du matérialisme.

3° La Bible contient une théodicée aujourd'hui inacceptable, car elle fait Dieu à l'image des hommes ; elle le fait sanguinaire, jaloux, vindicatif, colère, etc.

Au surplus, les catholiques aussi bien que les autres adeptes du christianisme, ont si bien compris que ce livre était défectueux au point de vue de la morale qu'ils ont fait pour la jeunesse des *Histoires saintes* dans lesquelles on ne trouve ni le *Cantique des Cantiques*, ni d'autres choses du même genre, mais ils y ont laissé la Genèse, sans doute comme un type de *Traité scientifique*.

A quoi donc a servi la Bible, si ce n'est à prolonger l'enfance de l'humanité, en lui imposant une Genèse impossible ; en l'empêchant de chercher à connaître la nature telle qu'elle est ; en lui interdisant pour ainsi dire toute étude vraiment scientifique quant à la géologie, à la cosmogonie, à l'astronomie.

Incalculables sont les hérésies scientifiques

contenues dans ce livre. Et parce que les hommes qui l'ont rédigé ont exposé les faits naturels, tels qu'on les comprenait à leur époque, faut-il donc respecter ce qui aujourd'hui est si clairement démontré erroné ?

On nous dit : ils ont écrit selon l'état des connaissances humaines de leur temps. Hé bien, faut-il donc, parce qu'ils ont erré, que l'humanité continue *pieusement* à errer ?

L'on prendrait en pitié l'homme qui aujourd'hui s'obstinerait à s'en tenir aux connaissances chimiques et autres, d'il y a cent ans, et l'on veut que nous nous en tenions aux dires scientifiques des hommes d'il y a 3 ou 4,000 ans !

Cessons donc d'entourer d'un respect enfantin ce qui n'est que la preuve de l'ignorance de l'humanité initiale, et surtout ne perdons pas notre temps à essayer de concilier les erreurs Génésiaques avec la science moderne. Nous ferons œuvre vraiment méritoire en fouillant la nature en tous sens pour en faire jaillir le progrès. Rappelons-nous, que le respect que nous devons à Dieu n'a absolument rien de commun avec un livre qui n'est rien moins que divin.

Sous le titre de : *Bibliothèque scientifique internationale*, M. Germer-Baillière a entrepris la publication d'une série d'ouvrages tous extrêmement recommandables. Un des derniers parus est intitulé : *Les conflits de la science et de la religion*, par M. Draper, professeur à l'université de New-York.

« L'histoire de la science, dit M. Draper, n'est pas seulement l'histoire de ses découvertes; c'est encore celle des résistances que ces découvertes ont rencontrées et vaincues, dans la foi traditionnelle et les intérêts humains. »

Les théologiens ont été tout naturellement, à toutes les époques, les plus grands ennemis de ces progrès scientifiques dont chacun des pas renversait une des affirmations de la Genèse Biblique. Ainsi, par exemple, ce ne fut qu'après que Magellan fesant au seizième siècle le tour du monde en s'avançant de l'Est à l'Ouest, et se trouvant en fin de compte revenu au point de départ, que les théologiens se virent forcés d'admettre que la terre était ronde.

Dans son chapitre qui traite du *conflit sur le criterium de la Vérité*, M. Draper dit: « Depuis Newton jusqu'à nous, l'écart entre la science et le dogme est allé toujours en grandissant. L'Eglise avait déclaré que la Terre est le corps central et principal de l'Univers; que le soleil, la lune et les étoiles sont nos tributaires; sur ce point, elle fut bafouée par l'astronomie. »

« Elle avait affirmé qu'un déluge universel avait couvert la terre et que les seuls animaux sauvés dans l'arche avaient survécu; la géologie l'a convaincue d'erreur. »

« Elle avait enseigné qu'un premier homme avait paru sur la terre il y a six mille ans, dans un état parfait, qu'il avait ensuite perdu: et l'an-

thropologie a montré que l'homme existait aux temps géologiques et dans l'état sauvage voisin de l'animal. »

« Nombre de gens de bien, parfaitement intentionnés, ont essayé de concilier les textes de la *Genèse* avec les découvertes de la science ; ils n'y ont pas réussi. La divergence en est venue au point qu'il faut absolument qu'une des deux parties s'efface. »

Et si nous laissons de côté les erreurs chronologiques et scientifiques de la Bible, pouvons-nous donc accepter ce qu'on nomme *l'ancien Testament*, lorsqu'en l'ouvrant, nous y trouvons à la première page, « le travail considéré comme un châ» timent, conséquence d'une faute du premier » homme? » Et quelle était cette faute ? « D'avoir » cherché à connaître la science du bien et du mal ! » Et l'on vient nous dire que la Bible est une révélation de Dieu aux hommes ! Nous pourrions le croire, si nous y trouvions que Dieu y recommande le travail et l'étude de la science du bien et du mal, comme choses bonnes, utiles, nécessaires, indispensables à l'homme. Mais ce livre prétendu sacré nous enseigne justement le contraire. Pour nous il est donc jugé.

Dans la Bible aussi bien que dans les Evangiles, si l'on veut « tout admettre » (et c'est de rigueur pour tout chrétien de n'importe quelle secte), il faut fermer les yeux et mettre sa raison sous ses pieds. Si l'on ouvre les yeux et si l'on se

sert de la raison que Dieu nous a donnée comme une caractéristique qui nous différencie des animaux, il est impossible de croire, parce qu'on se trouve constamment en présence de contradictions et d'absurdités scientifiques, chronologiques et autres.

C'est ce qu'avait parfaitement compris entre autres, le père Gazrée, ainsi que le fait ressortir Camille Flammarion dans son livre si plein d'intérêt : *La pluralité des mondes habités* (Paris 1865) page 335.

Trois ans après la mort de Galilée, en 1645, le père Gazrée, Recteur du Collége de Dijon, cherchant à détourner l'illustre Gassendi, de la croyance au mouvement de la Terre et à la pluralité des mondes, lui écrivait la lettre suivante, extraite des *Gassendi opéra*, Tome VI, page 451 : « songe moins à ce que tu penses peut-être toi-même, qu'à ce que penseront la plupart des autres, qui, entraînés par ton autorité ou par tes raisons, se persuaderont que le globe terrestre se meut parmi les planètes. Ils concluront d'abord que, si la Terre est sans aucun doute une des planètes, comme elle a ses habitants, il est bien à croire qu'il en existe aussi dans les autres, et qu'il n'en manque pas non plus dans les étoiles fixes ; qu'ils y sont même d'une nature supérieure, et dans la même mesure que les autres astres dépassent la Terre en grandeur et en perfection. De là s'élèveront des doutes sur la Genèse, qui

dit que la Terre a été faite avant les astres et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième jour, pour illuminer la Terre et mesurer les saisons et les années. Par suite, *toute l'économie du verbe incarné, et la vérité évangélique, seront rendues suspectes.* »

» Que dis-je? Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne elle-même, *qui suppose et enseigne* : que tous les astres ont été produits par le Dieu Créateur, non pour l'habitation d'autres hommes ou d'autres créatures, mais *seulement pour éclairer et féconder la Terre de leur lumière.* Tu vois donc, combien il est dangereux que ces choses soient répandues dans le public, surtout par des hommes vivants qui par leur autorité paraissent en faire foi. *Ce n'est donc pas sans raison* que dès le temps de Copernic, *l'Eglise s'est toujours opposée à cette erreur*, et que tout dernièrement encore, non pas quelques cardinaux, comme tu le dis, *mais le Chef suprême de l'Eglise, par un décret pontifical*, l'a *condamnée dans Galilée*, et a très-saintement défendu de l'enseigner à l'avenir de vive voix ou par écrit. »

J'engage mes lecteurs, à bien réfléchir à cet aveu fait par un éminent prêtre chrétien : « *Que les connaissances astronomiques rendent suspectes toute l'économie du verbe incarné, ainsi que la vérité évangélique.* » — Cette *économie* et cette *vérité* ont donc pour base l'ignorance des lois astronomiques ?

Terminons ce chapitre par un spécimen de littérature biblique.

C'est une bien singulière chose que le parti pris ; que les idées préconçues. On sait que les protestants professent pour la Bible un respect au moins aussi grand que les catholiques ; qu'ils en font leur lecture habituelle et qu'ils s'extasient sur sa poésie. Je parcourais il y a quelque temps une Bible protestante (Edition du Pasteur David Martin, Paris 1827) et je trouvai quelques titres de psaumes qui attirèrent mon attention. Je n'en citerai ici que deux ; par ceux-là on pourra juger du reste.

D'abord le psaume 95, dont le titre est : *Psaume prophétique de l'établissement de l'Evangile*. Voici le texte. Je laisse le lecteur juge de la *prophétie* et de la *poésie*.

« 1° Venez, chantons à l'Eternel, jetons des cris de réjouissance au rocher de notre salut.

2° Allons-lui au devant en lui présentant nos louanges et jetons devant lui des cris de réjouissance en chantant des psaumes.

3° Car l'Eternel est un Dieu Fort et Grand, et il est un grand roi par dessus tous les Dieux.

4° Les lieux les plus profonds de la Terre sont en sa main, et les sommets des montagnes sont à lui.

5° C'est à lui qu'appartient la mer, car lui-même l'a faite et ses mains ont formé le sec.

6° Venez, prosternons-nous, inclinons-nous et

mettons-nous à genoux devant l'Eternel qui nous a faits.

7° Car il est notre Dieu et nous sommes le peuple de sa pâture et les brebis de sa conduite. Si vous entendez aujourd'hui sa voix.

8° N'endurcissez point votre cœur comme en Mériba et comme à la journée de Massa au désert.

9° Là où vos pères m'ont tenté et éprouvé ; et aussi ont-ils vu mes œuvres.

10° J'ai été ennuyé de cette génération durant quarante ans, et j'ai dit : c'est un peuple dont le cœur s'égare et ils n'ont point connu mes voies.

11° C'est pourquoi j'ai juré en ma colère, s'ils entrent en mon repos. »

Franchement, tout homme qui voudra lire avec un peu d'attention ce qui précède n'y trouvera absolument rien concernant l'évangile, mais il y trouvera des redites sans suite et un mauvais langage.

Passons au psaume 99 intitulé : « Psaume prophétique durègne du messie. » — Qu'on y cherche la prophétie !

1° L'Eternel règne, que les peuples tremblent ! Il est assis entre les chérubins ; que la terre en soit ébranlée !

2° L'éternel est grand en Sion et il est élevé par dessus tous les peuples.

3° Ils célèbreront ton nom grand et terrible. Il est saint.

4° Et la force du roi, car il aime la justice ; tu as ordonné l'équité, tu as prononcé des jugements justes en Jacob.

5° Exaltez l'Eternel notre Dieu et prosternez-vous devant son marche-pied ; il est saint.

6° Moïse et Aaron ont été entre ses sacrificateurs, et Samuel entre ceux qui invoquaient son nom ; ils invoquaient l'Eternel et il leur répondait.

7° Il parlait à eux de la colonne de nuée ; ils ont gardé ses témoignages et l'ordonnance qu'il leur avait donnée.

8° O Eternel notre Dieu ! tu les as exaucés ; tu leur as été un Dieu Fort, leur pardonnant et faisant vengeance de leurs actes.

9° Exaltez l'Eternel notre Dieu et prosternez-vous en la montagne de sa sainteté ; car l'Eternel notre Dieu est saint. »

Toujours des redites ; une phraséologie qui pouvait être de la poésie pour les Hébreux, mais qui pour nous est quelque chose de lourd et de diffus. — Quant au messie et à son règne, avec la meilleure volonté du monde, impossible de rien trouver qui s'y rapporte.

Le christianisme inspire donc bien peu ses adeptes, que depuis dix-huit cents ans l'on en est encore réduit à emprunter aux Hébreux leurs psaumes, qui aujourd'hui et pour le génie littéraire des nations Occidentales surtout, ont d'autant moins de signification, qu'il n'y est jamais

question que de Jérusalem et de choses relatives à l'ancienne nation Israélite. Aussi, les catholiquss les chantent en latin, parce que cette langue est incomprise du plus grand nombre. On sait qu'on prie Dieu, mais on n'a pas la satisfaction de joindre l'élan du cœur aux paroles que l'on dit, ce qui constitue la véritable prière.

Quant aux protestants, ils lisent ou chantent très-pieusement les psaumes, chacun dans sa langue, mais ils ne comprennent pas mieux que les catholiques ce langage arriéré et mystique des poètes Hébreux. Au surplus, protestants et catholiques voient dans la Bible tout ce qu'ils veulent y voir et chacun l'explique à sa manière. Il est grand temps de ranger la Bible parmi les vieux livres destinés à fournir des spécimens des anciennes littératures. La Bible caractérise un peuple, une époque ; et à ce titre elle a sa place dans les bibliothèques. Et s'il n'existe pas de poètes chrétiens capables de formuler des prières, des chants religieux ; si le christianisme ne fournit pas d'inspiratons, pourquoi n'adopterait-on pas dans les temples chrétiens, des hymnes choisis dans les Védas?

Emprunter à nos ancêtres les Indous primitifs, les Indous Védiques, serait plus rationnel que d'emprunter à un peuple de race sémitique.

Que l'on compare aux psaumes de la Bible que je viens de citer, les belles invocations suivantes qui font partie de l'hymne de la *Sâvitri* (extraite

du *Sâma-véda*) et l'on pourra s'assurer que l'avantage reste aux *Védas*.

« Seigneur des mondes et des créatures, reçois » mon humble invocation ; détourne-toi de la » contemplation de ta puissance immortelle ! Un » seul de tes regards purifiera mon âme. »

« Viens à moi ! Que j'entende ta voix dans le » frémissement des feuilles ; dans le murmure des » eaux du fleuve sacré ; dans le pétillement de la » flamme de *l'Avasathya* (feu consacré). »

« Mon âme a besoin de respirer l'air pur qui » émane de la grande âme : écoute mon humble » invocation, Seigneur des mondes et des créa- » tures ! »

« Ta parole sera plus douce à mon âme altérée, » que les pleurs de la nuit sur les sables des » déserts ; plus douce que la voix de la jeune mère » qui appelle son enfant. »

« Viens à moi, ô toi par qui la terre est en » fleurs ; par qui mûrissent les moissons ; par qui » se développent tous les germes ; par qui brillent » les cieux, les mères enfantent, et les sages con- » naissent la vertu. »

« Mon âme a soif de te connaître et de se dé- » gager de son enveloppe mortelle pour jouir de » la béatitude céleste et s'absorber dans ta splen- » deur. »

Cette prière, il ne faut pas l'oublier, remonte à *plus de treize mille ans* avant notre ère (voir Rodier : *Antiquité des races humaines*, chapitre

VII, page 146) et elle indique que nos ancêtres étaient un peu meilleurs poètes que les Hébreux.

CHAPITRE VIII.

ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Mes lecteurs auront peut-être trouvé que je m'étais étendu un peu longuement sur les anciennes croyances religieuses Indoues et autres. On comprendra pourquoi je l'ai fait, quand j'aurai dit que voulant traiter la question des *Origines du Christianisme*, aussi complètement que possible, j'ai dû tâcher d'éviter de tomber dans l'erreur partagée en général jusqu'à présent par des hommes recommandables, qui, fort bien intentionnés du reste, n'ont cherché ces *Origines* que chez les Hébreux et chez les Grecs ; dans les doctrines de Moïse et dans celles de Platon.

C'est beaucoup plus haut, c'est chez nos ancêtres les Indous primitifs, les Indous Védiques qu'il faut aller trouver tout ce qui a servi de fondement au christianisme. Que le Christianisme ait épuré l'idée religieuse, qu'il l'ait spiritualisée plus ou moins que ne l'avait fait l'Inde, je ne veux pas le discuter ici, mais je dirai que si l'on veut absolument que le Christianisme soit à l'exclusion de toute autre religion, le résultat d'une *révélation spéciale de Dieu aux hommes*, on se trompe, parce que ce qu'on connaît aujourd'hui des religions de

l'Inde pourrait tout aussi bien faire admettre par ceux qui tiennent à la *révélation*, que là aussi elle a eu lieu. On a pu voir dans mon chapitre 2 qui traite de Christna, que s'il y a eu révélation, elle remonte à plusieurs milliers d'années avant l'époque de la naissance de Jésus.

Il ne faudrait jamais oublier qu'à l'époque assignée par les Evangiles à la venue de Jésus, les juifs étaient divisés en plusieurs sectes, résultant d'une sorte de fermentation des esprits. Chez les païens il se passait aussi quelque chose d'analogue. De tous côtés on était las du polythéisme, religion des masses, et la philosophie grecque surtout était devenue, grâce à la diffusion des idées platoniciennes, hostile au culte païen. La seule religion dont le dogme fondamental devenu populaire, répondit à l'aspiration générale, était le mosaïsme. Et cela est si vrai, que l'apôtre Paul, lors de ses voyages en Asie mineure, trouva un facile accès auprès de beaucoup de païens, qui déjà s'étaient tournés du côté du monothéisme mosaïque, mais qui s'accommodèrent beaucoup mieux de l'idée spiritualiste d'un Dieu «paternel,» que de celle de Jéhovah, « Dieu despotique et jaloux. »

C'est donc Paul qui a fait le Christianisme, en prêchant en Asie mineure parmi les Grecs, en s'aidant des doctrines de Platon, et en répudiant les prescriptions de la loi Juive (circoncision, sacrifices sanglants, etc.) Il a fait le christianisme *Judéo-Grec*.

Pierre et ceux de Jérusalem ne seraient jamais parvenus à sortir des prescriptions de la loi juive; longtemps ils ont lutté contre Paul, et ce sont eux qui ont fait le christianisme *Judéo-Romain*.

Dans une analyse du livre de Baur, professeur en théologie à Tubingue (*Le Christianisme aux trois premiers siècles*), A. Réville dit : « St-Etienne, premier martyr, était du nombre des juifs Nazaréens qui avaient accepté les enseignements moraux de Jésus, qu'ils avaient reconnu pour le messie, et qui avaient délaissé les prescriptions de la loi Juive; et ce sont les juifs restés fidèles à la loi de Moïse, qui n'avaient point accepté Jésus comme le messie, qui lapidèrent Etienne comme sacrilége et prévaricateur. A la suite du martyre d'Etienne, le groupe dont il faisait partie, redoutant sans doute la persécution des autres juifs, se dispersa, et beaucoup se réfugièrent à Antioche, ville grecque de langue et de mœurs. C'est là que naquit le nom de *chrétien*, inconnu jusqu'alors. » (*Revue des Deux Mondes*, 30 avril 1863.)

Il est bon de remarquer que Jésus appartenait, dit-on, à la secte des Nazaréens.

Et plus loin, A. Réville dit : « Quand Paul voulut émanciper le Christianisme naissant de toute entrave judaïque, il échoua. Mais sa défaite fut plus apparente que réelle; de même que tous les grands initiateurs, il avait devancé son temps.

Le monde marchait vers une religion universelle, et le christianisme avait en lui-même ce qu'il fallait pour être cette religion. Il n'avait pour remplir sa mission, qu'à se conformer, sur sa base essentielle, aux exigences de la situation. Les deux universalismes, celui du principe chrétien et celui des esprits en général, se réunirent pour supprimer l'une après l'autre, les formes juives les plus antipathiques au monde gréco-romain. »

M. A. Coquerel fils, dans ses études sur les Pères de l'Eglise, que l'on classe ordinairement en Pères *latins* et en Pères *grecs*, dit que les seconds, égaux aux premiers par l'austérité et la foi, leur sont cependant supérieurs en ce qu'ils sont plus philosophes, ont plus de science, plus de liberté dans l'esprit, de largeur dans le cœur, et en conséquence, moins de précision dans la doctrine. Et il cite St-Clément, évêque d'Alexandrie, qui autrefois païen et philosophe, professa un christianisme large, et qui dans une série de trois grands ouvrages qu'il a laissés, prouve par une foule de citations, les analogies « de la philosophie antique avec la religion chrétienne. » Il n'admet pas « que le christianisme pût être une nouveauté absolue. » Il démontre au contraire « que la philosophie païenne a été nécessaire avant la venue de Jésus-Christ et qu'elle n'avait pas cessé d'être utile. » Selon lui, « la Parole Divine » a de tout temps enseigné la vérité aux hommes et et a inspiré les poëtes païens, les philosophes et

les sybilles. Clément fut un de ces hommes supérieurs et généreux, dont le libéralisme vient du cœur ; un de ces hommes profondément croyants qui ne peuvent admettre des doctrines dont l'étroitesse calomnie Dieu et voue l'humanité au désespoir. Il savait exposer et défendre ses larges et fortes convictions chrétiennes, sans être injuste pour le monde et la religion qu'il avait quittés. Il élevait Paul et plus encore Jésus au-dessus des philosophes, mais il respectait toute noble intelligence et tout bon vouloir.

Ce qui précède indique suffisamment que la philosophie païenne a vécu pendant un certain temps en assez bonne intelligence avec le christianisme, qui dans les premiers siècles n'était guère autre chose que le platonicisme. Et ce qui suit donnera une idée de la facilité avec laquelle les idées chrétiennes ont pénétré au milieu des populations païennes déjà préparées par la philosophie platonicienne.

En 1862, deux savants français, MM. de Vogüé et Henry Waddington firent en Syrie un voyage qui dura deux ans et qui avait pour but l'exploration scientifique de la Syrie centrale (partie de la Syrie située à l'Est du Jourdain) région jusqu'alors inexplorée par les voyageurs, à l'exception de Palmyre et de Damas, qui ont attiré les plus curieux.

M. Gaston Boissier a fait dans la *Revue des Deux Mondes* (1er janvier 1878) une fort intéressante

analyse des trois ouvrages publiés en 1877 à ce sujet par les deux savants voyageurs. M. Boissier fait remarquer que leurs travaux ont le mérite de nous faire mieux connaître comment se fit, dans la Syrie centrale, au commencement de notre ère, le passage du paganisme aux croyances chrétiennes. Les inscriptions trouvées par les deux savants montrent que « le paganisme y avait pris » depuis un certain temps, un caractère qui le » rapprochait d'une manière sensible de la foi » nouvelle.» On y adorait sans doute comme partout, un grand nombre de Dieux, mais c'étaient des attributs de la divinité plutôt que des Dieux véritables, et il était aisé de les faire rentrer les uns dans les autres pour recomposer l'unité divine. On sentait que cette sorte de monothéisme inconscient deviendrait facilement un monothéisme rigoureux. C'est ce qui est remarquable dans les inscriptions religieuses de Palmyre. On y invoque d'ordinaire « un Dieu sans nom,» qu'on appelle : « le Bon » ou « le Clément. » L'habitant de Palmyre qui veut demander la santé ou la fortune, ou qui remercie le ciel d'une faveur qu'il croit avoir reçue, élève un petit autel et y inscrit une prière qui commence toujours par ces mots : « Qu'il soit béni dans l'éternité le Bon, le Miséricordieux. » M. de Vogüé fait remarquer avec raison, que cette formule convenait à tous les cultes. Le païen en s'exprimant ainsi croyait sans doute s'adresser à l'une de ses divinités ordinaires, au

Dieu-soleil, « Malakbel » ou à « Baalsamin, » le Seigneur du monde. De son côté, le juif pouvait très-bien abriter sous cette phrase générale une invocation au *Dieu jaloux* d'Israëel.

Ce petit autel de Palmyre avec son inscription qui pouvait convenir aux trois cultes à la fois (païen, juif, chrétien) nous fait voir les points de contact qu'ils avaient, et comment il était possible de passer presque insensiblement de l'un à l'autre. MM. Waddington et de Vogüé nous représentent la race qui habitait la Syrie centrale comme une des plus religieuses de l'ancien monde. Les tombeaux anciens sont très-nombreux en ce pays ; tout y est simple et grave ; la certitude de la vie future y paraît encore plus claire et plus ferme qu'ailleurs. « Divin Sabinus, dit une gracieuse inscription grecque, le sommeil s'est emparé de toi, mais tu n'es pas mort. Tu reposes sous ces arbres, dans la tombe, sans que la vie t'ait quitté, car les âmes des gens pieux vivent toujours. » Cette piété des Syriens les disposait d'avance à bien accueillir le christianisme ; partout ce sont les païens fervents qui sont devenus bien vite des chrétiens convaincus.

Je n'ai fait qu'effleurer le travail analytique de M. Boissier, qui contient un grand nombre d'autres faits pouvant venir à l'appui de la thèse que je soutiens ici.

Dans son livre intitulé : *La Religion* (Paris 1869), M. Vacherot dit avec beaucoup de justesse

ce qui suit : « Assurément l'histoire a été une révélation pour nombre de questions qui se rattachent au problème religieux. Ainsi, en nous faisant assister à la formation et au développement des institutions religieuses, l'historien et le savant nous enlèvent bien des illusions sur la nature et l'origine des religions. L'intuition de la réalité historique, telle qu'ils nous la donnent, fait évanouir bien des rêves sur l'origine surnaturelle et le caractère miraculeux des faits religieux. Il faut une foi robuste et une imagination tout à fait maîtresse de la pensée, pour croire encore à la parfaite exactitude des explications théologiques, quand on a suivi, dans tout son cours, l'histoire savante et impartiale d'une religion, cette religion fût-elle le christianisme. D'une autre part, si à l'étude particulière de telle ou telle religion, vient s'ajouter l'étude comparée, l'histoire générale des religions, il devient difficile de conserver la croyance à la divinité de telle ou telle religion, puisqu'on voit en jeu, sauf la valeur différente des doctrines, les mêmes facultés, les mêmes passions, les mêmes moyens d'organisation et de propagation, enfin les mêmes résultats quant à la conquête des âmes et des sociétés humaines. Toutes les grandes religions que nous montre l'histoire : le Brahmanisme, le Magisme, le Polythéisme, le Judaïsme, le Christianisme, l'Islamisme, comptent leur durée par des milliers d'années, et par centaines de millions le nombre

de leurs adeptes. Aucune n'est devenue la religion universelle, pas même le christianisme... »

Notons en passant que M. Vacherot a oublié le Bouddhisme, très-distinct du Brahmanisme, existant depuis plus de trois mille ans et qui compte des adhérents par centaines de millions.

« Voilà bien des raisons historiques de ne plus croire à la divinité et à l'absolue vérité d'une religion. Et si l'on veut bien lire et méditer ces livres si divers et si intéressants, ouverts par l'érudition de nos savants et de nos critiques à l'intelligence des croyants, comment ne pas être frappé des analogies qu'offrent les procédés de révélation et d'inspiration dans tous ces grands livres : Les Védas ; le Zend-Avesta ; les livres du Bouddha ; les livres Homériques ; la Bible ; les Evangiles ; le Koran.. » Comment tant de belles pensées, tant de purs et nobles sentiments, tant de maximes excellentes qui leur sont communes, auraient-elles des sources aussi inégales : ici, la nature humaine ; là, Dieu? A quoi bon la révélation et l'inspiration surnaturelles, si la conscience et la raison naturelle parlent un langage si peu différent en tant de choses ?... »

« Tant qu'il n'y avait d'ouvert sous l'œil des intelligences que la Bible chrétienne, on pouvait bien, en comparant son enseignement à celui des livres philosophiques, retrouver souvent la même conscience et la même raison, sous des formes très-diverses ; mais le christianisme avait pour lui

l'originalité si forte et souvent sublime de ses prophètes inspirés et de son divin Messie. Mais quand on vit dans les Védas, dans le Zend-Avesta, dans les livres du Bouddha... la morale et la métaphysique parler la même langue de l'inspiration, on ne put croire à des causes aussi différentes pour des effets semblables, même en tenant compte de la supériorité des livres chrétiens. »

Et plus loin M. Vacherot dit : que depuis le berceau des sociétés, il y a toujours eu, soit pour un peuple, soit pour une race, un corps de doctrine « s'attribuant une origine surnaturelle par la révélation, et s'imposant à la foi des individus et des peuples au nom d'une autorité supérieure à la raison et à la science humaines. » — Il aurait pu ajouter que ce corps de doctrine a été partout et toujours un moyen de domination ; et que partout et toujours aussi, c'est de cette manière qu'on a exploité le sentiment religieux inné chez l'être humain, à un degré plus ou moins grand.

Plus loin, à propos d'une autre citation du livre de M. Vacherot, je prouverai que faute d'avoir étudié la doctrine spirite, il s'est fourvoyé dans son appréciation de l'idée religieuse.

Si M. Vacherot a très-justement fait ressortir que toutes les religions ont eu à tort, la prétention de devoir leur origine *à la révélation*, il n'a pas été aussi bien inspiré à mon avis, en affirmant que l'idée religieuse devait disparaître une fois l'humanité arrivée à un certain degré de ma-

turité. Voici ce qu'il a dit à ce sujet : « On ne saurait trop le redire, tout le phénomène religieux réside dans la synthèse naïve, dans l'union intime de l'idée et de l'image. Du moment que par un travail de la réflexion et de l'analyse, la distinction s'est faite, et que l'image apparaît à l'esprit comme un symbole, la vision religieuse disparaît, alors finit l'âge religieux et commence l'âge philosophique de l'esprit... La religion répond à un état transitoire, non à un sentiment permanent de la nature humaine. »

Et plus loin, il dit que la religion et la philosophie répondent à deux moments, à deux états distincts de la vie intellectuelle. Qu'on peut donner plusieurs noms au premier, selon le degré de maturité de la pensée religieuse ; l'appeler l'enfance, l'adolescence, ou la puissante jeunesse de l'esprit humain ; mais qu'un seul nom convient au second de ces états ; que c'est l'âge viril de l'intelligence. Que le caractère dominant de l'état religieux, c'est le règne de l'imagination par le symbole, et de l'autorité par le dogme. Que le caractère dominant de l'état philosophique, c'est le règne de la raison pure et de la liberté.

Donc, pour M. Vacherot et pour beaucoup d'autres philosophes, le véritable progrès, le but que l'humanité doit chercher à atteinde, c'est de laisser de côté *la religion* et de ne conserver que la philosophie.

Il est vrai de dire que jusqu'à présent *la reli-*

gion, ou pour parler plus juste, *les diverses religions*, ont été basées sur des dogmes, des mystères, des légendes, etc., sous lesquels « la véritable idée religieuse » était voilée. Il y a donc bien évidemment un progrès à effectuer : C'est d'enlever ce voile ; c'est de faire disparaître tous ces dogmes, ces mystères, ces légendes. Mais dire que « la religion » — et par ce mot l'on ne doit entendre que « l'idée religieuse, » c'est-à-dire : l'idée de Dieu, de notre immortalité, de notre perfectionnement indéfini — n'est pour l'humanité qu'un état « transitoire » et non un sentiment « permanent, » c'est selon moi grandement errer ; et je pense que tous les spirites qui ont pris la peine d'étudier ces graves questions seront de mon avis.

Il est regrettable que M. Vacherot, penseur sérieux, n'ait point pris la peine d'examiner à fond la doctrine spirite, il aurait pu se convaincre que le règne « *des religions* » étant passé, l'humanité était appelée à entrer dans la période « *philosophique religieuse.* » La doctrine spirite peut en effet, en toute vérité, être caractérisée par le nom de : « philosophie religieuse. » Ici, ni dogmes, ni mystères, ni symboles, ni légendes ; tout est positif ; et si cette doctrine s'appuie d'un côté sur « le sentiment, » elle est largement étayée de l'autre côté par « la raison. » Il ne reste donc rien pour « l'imagination. »

Et c'est pour cela que l'humanité terrestre,

sortie de la phase des diverses religions, actuellement agonisantes, entrera bientôt dans la phase du spiritisme. Ceci n'est qu'une question de temps.

A propos de la manière dont on peut comprendre l'idée religieuse, je ne puis m'empêcher de citer ici une belle définition donnée par M. Fauvety (Journal *La Solidarité*, 1er novembre 1867.) « La religion, fille à la fois du sentiment et de la raison, est la mise en œuvre de la philosophie ; elle s'appuie, elle aussi, sur la science et elle n'est que la science idéalisée par l'âme humaine ; la science vivifiée par l'idée de l'absolu dans le bien, dans le beau, dans le vrai ; unie à la philosophie, elle entretient l'homme de ses droits et de ses devoirs et lui apprend, non à faire abstraction de lui-même et de ses intérêts, mais à s'unir à tout ce qui *est*, sans jamais s'y confondre ; à travailler pour son être futur ; à ne pas séparer la terre du ciel, la vie terrestre de la vie céleste, et à se sentir, à s'aimer, à se comprendre dans l'universelle solidarité. »

On trouvera sans doute que les idées de M. Fauvety sur la religion s'approchent plus de la vérité, que l'opinion émise par M. Vacherot.

Je disais en commençant ce chapitre, que la plupart des hommes qui s'étaient occupés des *origines du Christianisme*, ne les avaient cherchées que chez les Hébreux et chez les Grecs. Je puis en donner une première preuve en citant M.

A. Coquerel fils, qui, dans son livre intitulé : *Des premières transformations historiques du Christianisme* (Paris 1866) dit, page 16 : « Nous ne nous occuperons pas ici des religions professées par les Indous, les Germains, les Parthes, elles n'ont eu aucune action directe sur le christianisme à son origine, et aucune part au mouvement général des esprits dans le temps où se forma l'Eglise. Si les religions de l'Inde ont exercé alors quelque influence très-indirecte, c'est seulement par l'intermédiaire du polythéisme ou de la philosophie des Grecs ou des Romains. »

Donc, pour M. A. Coquerel, la religion des Indous « n'a eu aucune action directe sur le christianisme à son origine. »

Prenons acte de cette assertion et passons, mais non sans remarquer que M. Coquerel dit : « Que si les religions de l'Inde ont exercé quelque influence, c'est par l'intermédiaire du polythéisme. »

J'ai, je le pense, suffisamment démontré précédemment, que s'il y avait chez les Indous primitifs (les Indous Védiques) polythéisme à la surface, le monothéisme existait au fond, là, comme partout ailleurs. Au surplus, si le livre de M. Jacolliot avait paru avant celui de M. Coquerel, il est probable que ce dernier eût modifié ses opinions.

Prenons maintenant un autre écrivain moderne, M. Havet, qui a publié en 1867, dans la *Revue moderne*, une série d'études, sous le titre : *Le*

Christianisme et ses origines ; études qu'il a plus tard réunies en un volume. Lui aussi parle du christianisme comme ayant succédé au polythéisme. Voyons ce que dit dans son livre : *La Religion*, M. Vacherot parlant de M. Havet.

« Nul n'était mieux préparé que M. Havet, à la solution de ce problème historique en ce qui concerne les origines grecques de la religion " qui a succédé au polythéisme. »

« Qu'il y ait dans cette grande synthèse qui se nomme le dogme chrétien, de nombreux et importants éléments empruntés à la philosophie grecque et particulièrement à la philosophie platonicienne, c'est ce qui avait été souvent reconnu et démontré avant M. Havet. Mais la critique, même la plus radicale, n'allait guère jusqu'à chercher dans l'hellénisme, les principales origines de cette religion dont on s'était accordé jusqu'ici à considérer le judaïsme comme la source véritable et unique. Ecoutons M. Havet : « Au premier aspect il semble que les origines historiques du christianisme sont toutes juives. Jésus est un juif et vit au milieu des juifs. Paul est un juif ; le livre saint des juifs est aussi celui des chrétiens. Le mot même de *Christ* n'est que la traduction d'un mot juif qui n'a pas d'équivalent dans les langues grecque et latine. La pâque est le nom d'une fête juive. Le repos du 7me jour est une pratique juive. Cependant, on est tout d'abord averti par d'autres faits de se défier de cette

apparence. Jérusalem n'a jamais été même un seul instant une ville chrétienne. Un Père de l'Eglise (Justin) au second siècle de notre ère, remarquait que c'était parmi les juifs qu'on trouvait le moins de chrétiens. C'est dans Antioche que le nom de chrétien a pris naissance. Ce que les chrétiens appellent le Nouveau Testament, ne se compose que de livres grecs. C'est à des grecs que sont écrites les lettres de Paul: c'est dans l'Asie grecque que s'élèvent les sept Eglises auxquelles l'Apocalypse est adressée. Rome est demeurée la capitale du christianisme ; Carthage, Lyon, Alexandrie, Constantinople en ont été les grands siéges. Tous les dogmes chrétiens ont été formulés *en grec*, dans des Conciles *grecs*. Ces mots même de: « dogmes, mystères, symboles, catéchisme, » les noms de « prêtre, d'évêque, de diacre, de moine, » la théologie elle-même, tout est grec. En un mot, c'est le monde grec qui est devenu le monde chrétien. C'est donc tout d'abord dans le monde grec qu'il faut étudier les origines du christianisme... L'avénement du christianisme a fait en apparence, d'une secte juive, l'Eglise de tous les peuples civilisés. Il est juste que les juifs aient eu cet honneur, car alors il est sorti d'eux une vertu qui a remué le monde. »

Avant d'aller plus loin je ferai remarquer que M. Havet se trompe à propos du mot : *Christ*. Ce mot n'est pas juif ; *Christos* vient du sanscrit et signifie : *sacré*. Il commet une autre erreur en

disant que *la pâque* est le nom d'une fête juive. Le nom de la fête juive est *Pessa'h* qui se prononce *Paessah*.

Et M. Vacherot après avoir cité ce passage de M. Havet, dit que le christianisme a son origne dans cette portion de la sagesse antique qu'on nomme la philosophie et la morale platoniciennes. « C'est ce que M. Havet a rendu évident, ajoute M. Vacherot en citant les poëtes, les moralistes, les philosophes de l'antiquité grecque, depuis Homère jusqu'à Platon et Aristote... Il n'est plus permis après ses savantes recherches, de contester les liens étroits qui rattachent le christianisme à l'hellénisme, et en font, au lieu d'un accident extraordinaire et merveilleux, « la conséquence naturelle du développement de la grande tradition spiritualiste de l'humanité. »

M. Vacherot dit encore : « Le grand mérite de M. Havet est d'avoir fait voir non pas seulement les éléments grecs du dogme chrétien, mais tout d'abord, la tradition spiritualiste qui, soit chez les poètes, soit chez les moralistes, soit chez les philosophes, a certainement préparé le monde hellénique à recevoir la nouvelle religion dont il devait faire le christianisme du symbole de Nicée et des Pères de l'Eglise. Le Christ de St-Mathieu et de St-Marc eût bien moins compris cette œuvre attribuée à sa paternité, que Socrate n'avait compris la doctrine de Platon, son plus grand disciple. Il eût répété volontiers le mot du maître grec :

« Que de choses ils m'ont fait dire, auxquelles je n'ai jamais pensé ! « Si la doctrine du Christ et de la primitive Eglise chrétienne est toute judaïque, ce n'est point un paradoxe d'affirmer que le christianisme proprement dit, est bien plus grec que juif, et qu'il est plus facile de retrouver ses affinités naturelles avec l'hellénisme qu'avec le judaïsme. »

Après avoir fait connaître l'opinion de M. Vacherot sur le travail de M. Havet, voyons comment ce dernier formule les conclusions de son analyse des doctrines de Platon.

« Résumons maintenant ses doctrines, dit-il, nous y trouverons la philosophie chrétienne tout entière, et déjà même, sur bien des points, la loi chrétienne. En morale, l'exaltation de l'âme et le mépris des sens ; le détachement de la terre et de l'existence même ; l'opposition des choses spirituelles et des choses sensibles ; la contemplation et la solitude ; la sainte folie de la sagesse ; l'imitation de la Divinité. Puis, la condamnation du suicide ; celle du théâtre... la pureté, l'humilité, la défense de rendre le mal pour le mal. On n'y trouve pas assez la charité, je ne dis pas au sens théologique, où ce mot signifie : l'amour de Dieu, mais au sens vulgaire, où il exprime un tendre respect de l'homme pour ses semblables et en particulier pour les plus humbles et les moins heureux. En théologie, on y trouve : un Dieu suprême, ou plutôt : unique, ineffable, tout spiri-

tuel, en qui le bien et le beau ont leur essence ; une foi raisonnée à la Providence ; l'aversion de l'impiété ; le dédain des imaginations théologiques populaires et en même temps l'appel à une révélation d'en haut ; le dogme de l'immortalité de l'âme, et à sa suite : les idées d'un jugement après la mort qui assigne aux âmes ou le ciel ou l'enfer ; un enfer dont les peines sont éternelles : la doctrine d'une expiation originelle et celle des démons. »

« Enfin Platon a conçu une cité fondée sur l'esprit et sur l'idée ; en d'autres termes : une Eglise, un clergé sans famille, chargé à la fois de la conduite des âmes et de la direction des grands intérêts. Il a cherché à ramener à l'unité, cette religion grecque en apparence si diverse et si libre ; et cette unité il l'a trouvée dans l'autorité suprême d'une voix sacrée ; il contient rigoureusement sous la loi du dogme, la liberté de l'art et tous les mouvements de l'esprit humain ; il punit de mort la révolte de la pensée ; il veut une justice qui procède de ces deux idées : la conversion et la damnation ; il établit dans la cité des tribunaux d'inquisition, et dans le for intérieur, un tribunal de pénitence. »

« Tout cela c'est le christianisme, ajoute Mr Havet, ou du moins tout cela le contient en grande partie. Augustin, celui des Pères qui semble le plus fait pour comprendre toute la vertu de ces doctrines, frappé de l'affinité des pensées de

Platon avec les siennes propres, s'est représenté un des auditeurs du philosophe athénien, qui, au moment même où il reçoit de lui cet enseignement sublime, se demande si jamais il pourra arriver que de pareilles idées se répandent parmi les peuples et deviennent la foi de tous, et reste convaincu qu'un tel miracle ne pourra être opéré que par un Dieu. »

Je ferai remarquer en passant, qu'il est assez naturel qu'Augustin prête à l'auditeur de Platon, la pensée que les idées de son maître ne pourraient être vulgarisées que par un Dieu. A l'époque d'Augustin on venait de décréter que Jésus était Dieu, et de déclarer hérétiques (en 354) ceux qui n'admettaient ras cette divinité. Augustin était donc naturellement amené à penser que c'était un Dieu qui avait propagé et vulgarisé les enseignements de Platon.

Plus loin M. Havet dit : « Que toutes ces idées de Platon se retrouvent, plus ou moins transformées, dans le christianisme, et qu'on ne peut leur attribuer une autre origine. Car si on les cherche dans la Bible hébraïque, la prétendue source de la morale chrétienne, on verra qu'elles n'y sont pas, pour la plupart. Les Livres Hébreux ignorent absolument un point sans lequel il n'y a plus de christianisme : la distinction de l'âme et du corps et la morale spirituelle qui en résulte. Il ne faudrait pas qu'une philosophie hardie, qui se place résolument au-dessus de cette distinction, sût

gré à l'ancien judaïsme de l'avoir dédaignée ; il est plus juste de dire : qu'il n'y a pas atteint. La Bible ne s'avise nulle part d'opposer l'esprit à la chair ; le monde invisible au monde sensible; la conscience à la loi ; la vie intérieure à celle du dehors. »

« La théologie des chrétiens ne vient pas non plus de la Bible... Il est certain que les juifs sont le seul peuple des temps antiques qui n'ait adoré qu'un Dieu, mais tout en servant un seul Dieu, ils n'en croyaient pas moins qu'il y avait pour les autres peuples, d'autres Dieux que le leur ; ils étaient philosophiquement parlant polythéistes. Leur Dieu est, du reste, aussi païen que pas un Dieu de l'antiquité ; il habite à Jérusalem et ne peut être visité ailleurs ; on lui sacrifie des bœufs, des moutons et des tourterelles. On n'aurait pas même compris alors, ces paroles du catéchisme : « Dieu est un esprit. » On est bien loin des pensées mystiques. »

En présentant à mes lecteurs les divers extraits qui précèdent, je me suis réservé de combattre ce que j'y trouverais d'erroné. Procédons à cet examen. Mais d'abord je dois attirer l'attention des lecteurs sur ce que dit M. Havet : « Que tout » en servant un seul Dieu, les juifs n'en croyaient » pas moins qu'il y avait pour les autres peuples, » d'autres Dieux que le leur ; que leur Dieu était » tout aussi païen que pas un Dieu de l'antiquité, » qu'il habitait Jérusalem et qu'on ne pouvait

» l'adorer que là.» — C'était donc un Dieu *national* ainsi que je l'ai fait ressortir dans mon chapitre V.

J'ai dit plus haut ce que je pensais des allégations de M. A. Coquerel ; passons à M. Vacherot, qui, en parlant du travail de M. Havet, dit :« Mais la critique même la plus radicale n'allait guère jusqu'à chercher dans l'hellénisme, les principales origines du christianisme, dont on s'était accordé jusqu'ici à considérer le judaïsme comme la source véritable et unique. »

Ceci prouve que la critique n'a point été *radicale*, sans cela elle aurait voulu aussi se rendre compte *des origines du Judaïsme*, et elle les aurait facilement découvertes en Egypte et antérieurement dans l'Inde. M. Havet, après avoir dit : « C'est le monde grec qui est devenu le monde chrétien, » ajoute : « C'est tout d'abord dans le monde grec, qu'il faut étudier les origines du christianisme. »

L'on peut objecter à M. Havet, que si l'on examine *attentivement* tout ce que nous savons déjà de l'Inde ancienne (voir mon chapitre II) l'on ne peut se refuser à reconnaître que c'est dans l'Inde qu'est le point de départ des origines du christianisme. Il faut donc remonter plus haut que « le monde grec. » Le mérite de Platon, c'est d'avoir su tirer parti de ses études propres sur la doctrine sacerdotale de l'Egypte, ainsi que des travaux antérieurs de Pythagore, qui avait étudié l'Egypte

la Chaldée et l'Inde. Platon réunit et condensa les idées indoues et en fit accepter un certain nombre par le monde grec, dont une partie devint plus tard le monde chrétien.

Au surplus, M. Havet a parfaitement fait ressortir tout ce que le christianisme devait à Platon (né 430 ans avant Jésus), ainsi qu'on peut le voir dans l'extrait que j'en donne ci-dessus, mais il aurait dû, ce me semble, fouillant un peu plus l'antiquité, rechercher où Platon et Socrate, son maître, avaient recueilli la plupart de leurs idées.

M. Havet a eu mille fois raison de dire que si l'on cherche les idées chrétiennes dans la Bible judaïque, on ne les y trouve pas ; mais il a eu tort de dire : « Qu'il est certain que les juifs sont *le seul peuple* des temps antiques qui n'ait adoré *qu'un* Dieu. »

En lisant mes chapitres précédents on a pu acquérir la preuve que beaucoup de peuples bien antérieurs à la Bible étaient monothéistes, et que l'Inde, la Chine, l'Egypte avaient connu le monothéisme longtemps avant Moïse. Si chez plusieurs de ces peuples, la masse, à qui dans tous les temps et même encore de nos jours, il a fallu des fétiches, était polythéiste, les hommes instruits, les initiés reconnaissaient *un Dieu supérieur et unique* ; et ceci prouve que l'on fait erreur en ne considérant comme monothéiste, que le seul peuple juif, qui au surplus avait de terribles tendances à courtiser les Dieux multiples de ses voisins s'il faut en croire la Bible.

Voici comment dans un article publié dans la *Revue des deux Mondes* (septembre 1869) M. A. Réville caractérise le soi-disant monothéisme des Israélites. — « L'œuvre proprement dite de Moïse au point de vue religieux fut donc la fondation ou plutôt le perfectionnement du culte national ayant pour centre principal un autel où le Dieu national est seul adoré, mais n'impliquant ni la négation des autres Dieux, ni l'interdiction de les adorer ailleurs. Si l'on prétend faire remonter jusqu'à Moïse le monothéisme pur et la proscription absolue de tout culte différents du sien, on se condamne à ne plus rien comprendre à l'histoire des temps qui suivirent ; et notamment la période dite des *Juges* devient une énigme insoluble. »

Et ailleurs, M. Réville dit : « Le monothéisme de Moïse, c'est une monolâtrie nationale. »

L'on trouve même parmi les Romains, chez quelques hommes supérieurs, les idées monothéistes et spiritualistes, et je ne puis me dispenser de citer ici à ce propos, quelques-unes des maximes de Marc-Aurèle.

Cet empereur romain qui monta sur le trône l'an 161 de notre ère, et qui avait puisé son éducation morale chez Apollonius Dyscole, a laissé sous le titre de : *Réflexions Morales*, un livre trop peu connu, superbe monument de cette philosophie Platonicienne qui figure à si haut titre dans les origines du christianisme. Les *Réflexions Morales* ont été traduites du grec en 1840 par M. de

Joly et publiées à Paris chez l'éditeur Lefèvre. Voici quelques-unes de ces pensées.

CHAPITE III. — I. « Toutes choses sont liées entre elles par un enchaînement sacré... Il n'y a qu'un seul monde, qui comprend tout ; un seul Dieu, qui est partout ; une seule matière élémentaire ; une seule loi, qui est la raison commune à tous les êtres intelligents ; et une seule vérité.. »

CHAPITRE VII. — XXI. « Si une chose n'est pas honnête, ne la fais point ; si elle n'est pas vraie, ne la dis point ; car tu en es le maître. »

CHAPITRE XII. — I. « Souviens-toi, toutes les fois qu'un évènement t'inspirera de la tristesse, de faire usage de cette maxime : que ce n'est point un malheur d'éprouver des accidents, mais un bonheur de les supporter avec fermeté. — XIV. Je suis assez fort, si l'honnêteté et la justice sont avec moi. »

CHAPITRE XIX. — IX. « Plie-toi aux évènements que l'ordre général t'as destinés ; et quels que soient les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, aimes-les, mais véritablement. — XVII. Pénètre jusqu'au fond du cœur de tout le monde et permet à tout le monde de pénétrer jusqu'au fond du tien. — XXVIII. Tu dois toujours être muni des principes nécessaires pour connaître tes devoirs envers Dieu et envers l'homme, et pour faire les moindres choses comme ayant toujours devant les yeux, la liaison de ces deux sortes de devoirs. Car tu ne feras rien de bien dans les

choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu ; ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies leur liaison avec la société. »

Chapitre XXVI. — IX. « Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, et de recevoir avec résignation tont ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. »

Chapitre XXVII. — I. « Embellis ton âme de simplicité, de pudeur, et d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les hommes. Marche à la suite de Dieu car, comme dit un poête, ses lois gouvernent tout. — V. Ne fais pas comme si tu avais à vivre des millions d'années ; la mort s'avance ; pendant que tu vis, pendant que tu le peux, rends-toi homme de bien. — XXV. En quel état faut-il que se trouvent et le corps et l'âme quand la mort arrive ? Cette vie est courte ; elle est précédée et suivie d'une éternité. »

Chapitre XXVIII. — VII. « Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte. »

Chapitre XXX. — I. « C'est le propre d'un homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Tu les aimeras, si tu viens à penser que tu es leur parent, et que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font des fautes ; que dans peu vous mourrez tous, et surtout qu'on ne t'a point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu ton âme de pire condi-

tion qu'elle n'était auparavant. — IV. La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. »

Chapitre XXXIII. — XIV. « Dieu ne regarde que les esprits, sans faire attention à ces vases matériels, à ces écorces, à ces ordures qui les enveloppent; car l'intelligence divine ne touche qu'aux émanations dérivées de sa propre substance. Accoutume-toi à faire de même ; tu te débarrasseras d'une foule d'inquiétudes qui t'assiégent; car celui qui ne voit autour de son âme qu'une misérable enveloppe de chair, daignera-t-il s'occuper d'un bel habit, d'un palais, de la gloire même et de tous les entours de même genre qui le couvrent? »

Chapitre XXXIII.—XXII. « Celui qui pense que bientôt il faudra tout quitter en quittant les hommes, se soumet aux lois de la justice pour tout ce qu'il faut faire, et aux lois de la nature universelle pour tout ce qui arrive.... Libre de tout autre soin, de toute autre affection, il ne veut qu'aller droit selon la loi, et que suivre Dieu qui est le guide et le terme de sa route. »

Pour en finir avec cette revendication du monothéisme comme professé par les seuls Hébreux je veux citer encore ce que dit M. Ferdinand Delaunay (dont j'ai déjà eu occasion de parler dans mon chapitre V) dans le compte rendu d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 14 juillet 1871, à propos d'une notice

présentée par M. Egger sur le culte de la déesse du foyer (Hestia) chez les Grecs. — « A notre avis, dit M. Delaunay, dans l'état présent de la science et des esprits, une seule chose peut donner du prix aux études mythologiques, qui, sur la plupart des points de vues sont complètement épuisées : c'est la comparaison des idées mises par les divers peuples et les diverses religions, sous les innombrables appellations divines. Des indices graves permettent d'entrevoir déjà que de cette comparaison jaillira la démonstration scientifique, éclatante : « *qu'aux origines de l'humanité indo-européenne se trouve la croyance à une divinité primordiale, éternelle, génératrice et dominatrice universelle*, UNIQUE, de laquelle les diverses personnalités divines ont plus tard découlé ; de la même manière que d'une idée générale sortent les idées spécifiques ; comme du tronc sortent les rameaux. »

« Dans une discussion mémorable, survenue il y a deux ans à l'Académie, ajoute M. Delaunay, à propos du monothéisme revendiqué par certains savants comme étant le monopole et le trait caractéristique des races sémitiques, M. Ravaison rappelait justement que dans Aristote se fait jour l'idée que la nombreuse légion divine de l'Olympe d'Homère, a été précédée dans les croyances helléniques par une mythologie beaucoup plus simple, où figurait « un être omnipotent *unique*, » peut-être *Ouranos* (le *Varana* Indou). M. Adolphe Régnier, avec l'autorité que lui donne sa pro-

fonde connaissance des antiquités de l'Inde, ajoutait que les plus anciennes traditions du berceau de nos races et de notre civilisation, révèlent chez les Indous primitifs (Indous Védiques) le culte *d'un Dieu unique*, antérieur au Cycle d'Indra et d'Agni. » (Voir pour ce qui a rapport à Indra et à Agni, l'Essai sur le Véda, Paris 1863, par M. E. Burnouf.)

Ce qui précède, confirme les recherches de M. Jacolliot dont il est question dans mon chapitre I. Je suis donc parfaitement fondé à dire que Mr Havet a fait erreur en n'attribuant l'idée monothéiste qu'au seul peuple Hébreu. Au surplus, j'ai démontré dans mon chapitre V que Moïse pour instruire le peuple Hébreu avait emprunté, entre autres choses, le monothéisme aux Egyptiens.

Ce qui a fait la fortune du christianisme, c'est qu'il n'y a jamais eu qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient cherché et étudié les origines de cette forme religieuse. Ceux qui se donnent la peine d'examiner, de se rendre compte de la manière dont les choses ont marché depuis l'époque indiquée comme étant celle de l'apparition de Jésus sur la terre, ceux-là savent à quoi s'en tenir sur tous les prétendus mystères, et aussi sur la sainteté de tant d'hommes qui ont lutté peu fraternellement entre eux pendant les premiers siècles de notre ère, pour tâcher d'arriver, chacun de son côté, à la domination des consciences humaines,

et par là, à la domination politique, à la faveur de cette maxime : « Que Dieu étant supérieur à l'homme; le prêtre représentant Dieu sur la terre, est supérieur aux Rois, qui ne sont que des hommes. »

Dans un récent ouvrage : *Philosophie de la science*, un savant publiciste, le professeur Accolas, a dit ceci : « Après la magnifique évolution » de la philosophie grecque, le développement » chrétien ne rentrait point dans les nécessités » historiques ; il a été le résultat d'une déviation » de l'esprit humain ; et mieux que la religion » chrétienne, la philosophie ancienne eût été ca- » pable d'être l'éducatrice de notre Occident. »

Et en vérité, quand on a examiné les doctrines de Platon, il est impossible qu'on ne soit pas de l'avis du savant professeur Accolas.

CHAPITRE IX.

ORIGINES DU CHRISTIANISME (*suite*). — GENÈSE INDOUE.

Un grand nombre de chrétiens sont persuadés que la Bible et les Evangiles sont le point de départ de toute idée religieuse et civilisatrice, et qu'en dehors de ces livres, il n'y a rien qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Qu'ils lisent donc ce qui a été écrit dans l'Inde ancienne, en Grèce et à

Rome, et ils pourront s'assurer que dans la plupart des cas, la Bible et les Evangiles ne sont que des copies mal faites, de livres qui leur sont antérieurs de bien des milliers d'années. Qu'importe donc à l'humanité le nom de l'auteur d'un livre et la date de sa rédaction. Ce qui importe, c'est qu'il éclaire la raison et la conscience humaine.

J'ai dit dans mon chapitre précédent, que c'était plus haut que chez les Hébreux qu'il fallait remonter pour atteindre aux sources du christianisme ; voici qui confirme mon dire. Le Pasteur Réville dans un article analytique d'un livre posthume du Pasteur Anglican, docteur en théologie, *Rowland Williams*, intitulé : *The Life and Letters of Rowland Williams*, Londres 1874, dit ce qui suit : « L'orthodoxie anglicane de *Rowland Williams* fut mise en déroute par ses études Indoues. Il lui fut désormais impossible de croire à l'inspiration verbale des Livres de la Bible, et de regarder le livre sacré comme un don immédiat fait à deux reprises par la bonté divine à l'humanité. Il comprit que la Bible, en tant que collection d'écrits choisis parmi beaucoup d'autres, était l'œuvre de la synagogue juive et de l'Eglise chrétienne; non pas : *la source première*. Les obscurités et les contradictions associées à l'histoire de la formation du recueil sacré ; les analogies qui permettent d'établir les lois communes des livres révélateurs, dans toutes les religions arrivées à un certain développement — à peu près comme

on a pu formuler la genèse des épopées, chez tous les peuples qui en ont produit — les incertitudes planant sur l'authenticité, sur le but, et sur la date des écrits canoniques ; tous ces problèmes de la critique dont l'orthodoxie anglaise niait d'avance le bon droit, n'eurent plus rien pour lui que de naturel et de légitime. Dans une de ses lettres à M. Muir (Sir John Muir, célèbre indianiste connu par ses travaux sur les Védas et la littérature sanscrite) on voit combien il est frappé des ressemblances de la légende Bouddhiste à la légende chrétienne. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1875).

Ce qui précède vient parfaitement à l'appui des assertions émises par M. Jacolliot, et on le comprendra mieux encore lorsqu'on aura lu mes citations *passim* de la Genèse Indoue extraite du Rig-Véda et racontée par M. Jacolliot. A mes lecteurs de juger si cette légende n'est pas plus poétique que celle de la Bible juive. Mais n'oublions pas que le Rig-Véda, de même que les trois autres livres des Védas, remonte *à treize mille neuf cents ans avant* l'ère chrétienne.

« La terre était couverte de fleurs, les arbres ployaient sous les fruits ; des milliers d'animaux prenaient leurs ébats dans les plaines et dans les airs ; les éléphants blancs se promenaient paisiblement sous l'ombrage des forêts gigantesques, et Brahma comprit que le moment était venu de créer l'homme qui devait habiter ce séjour. »

« Il tira de la grande âme, de la pure essence, un germe de vie dont il anima deux corps qu'il fit mâle et femelle, c'est-à-dire propres à la reproduction comme les plantes et les animaux, et il leur donna l'*ahancara*, c'est-à-dire la conscience et la parole, ce qui les rendit snpérieurs à tout ce qui déjà avait été créé, mais inférieurs aux *Dévas*, (dieux inférieurs) et à Dieu. »

« Il distingua l'homme par la force, la taille et la majesté, et le nomma : *Adima* (en sanscrit : *le premier homme).* La femme reçut en partage la grâce, la douceur et la beauté, et il la nomma *Héva* (en sanscrit : ce qui complète la vie) ».

« Le Seigneur donna alors à Adima et à Héva l'île de Ceylan *(Taprobane* des anciens) pour habitation..... « Allez, leur dit-il, unissez-vous et produisez des êtres qui seront votre image vivante sur la terre, des siècles et des siècles après que vous serez revenus à moi. Moi, Seigneur de tout ce qui existe, je vous ai créés pour m'adorer pendant toute votre vie, et ceux qui auront foi en moi, partageront mon bonheur après la fin de toutes choses. Enseignez cela à vos enfants, qu'ils ne perdent jamais mon souvenir, car je serai avec eux tant qu'ils prononceront mon nom. Votre mission doit se borner à peupler cette île magnifique où j'ai tout réuni pour votre plaisir et votre commodité, et à répandre mon culte dans le cœur de ceux qui vont naître. Le reste du globe est encore inhabitable ; si plus tard le nombre

de vos enfants s'accroît tellement que ce séjour ne soit plus suffisant pour les contenir, qu'ils m'interrogent au milieu des sacrifices et je ferai connaître ma volonté. »

« Ceci dit, Dieu disparut. »

« Adima et Héva vécurent pendant quelque temps dans un bonheur parfait..... Mais un jonr, une vague inquiétude commença à s'emparer d'eux. Jaloux de leur félicité et de l'œuvre de Brahma, le prince des Rakchasas, l'Esprit du mal, leur souffla des désirs inconnus. « Promenons-nous dans l'île, dit Adima à sa compagne, et voyons si nous ne trouverions pas un lieu plus beau encore que celui-ci. »

« Héva suivit son époux ; ils marchèrent pendant des jours et des mois..... mais à mesure qu'ils avançaient, la jeune femme se sentait saisie d'une terreur inexplicable ; de craintes étranges. « Adima, disait-elle, n'allons pas plus loin ; il me semble que nous désobéissons au Seigneur ; n'avons-nous pas déjà quitté le lieu qu'il nous a assigné comme demeure ? »

« N'aie point peur, répondit Adima, ce n'est point là cette terre horrible, inhabitable, dont il nous a parlé... et ils marchaient toujours. »

« Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de l'île de Ceylan ; en face d'eux ils virent un beau bras de mer peu large, et de l'autre côté une vaste terre qui paraissait s'étendre à l'infini ; un étroit sentier formés de rochers qui s'élevaient du sein

des eaux, unissait leur île à ce continent inconnu. »

« Les deux voyageurs s'arrêtèrent émerveillés ; la contrée qu'ils apercevaient était couverte de grands arbres ; des oiseaux aux mille couleurs voltigeaient au milieu du feuillage. « Voilà de belles choses, dit Adima, et quels beaux fruits ces arbres doivent porter ! Allons les goûter, et si ce pays est préférable à celui-ci, nous y planterons notre tente. »

« Héva, tremblante, supplia Adima de ne rien faire qui put irriter le Seigneur contre eux. « Ne sommes-nous pas bien en ce lieu ? Nous avons de l'eau pure, des fruits délicieux, pourquoi chercher autre chose ? »

« Eh bien ! Nous reviendrons, dit Adima. Quel mal peut-il y avoir à visiter ce pays inconnu qui s'offre à nos yeux ? » Et il s'approcha des rochers. Héva le suivit en tremblant. Il prit alors sa femme sur ses épaules et se mit à traverser l'espace qui le séparait de l'objet de ses désirs. »

« Dès qu'ils eurent touché la terre, un bruit épouvantable se fit entendre ; arbres, fleurs, fruits, oiseaux, tout ce qu'ils apercevaient de l'autre bord, disparut en un instant ; les rochers sur lesquels ils étaient venus, s'abimèrent dans les flots ; seuls quelques rocs aigus continuèrent à dominer la mer, comme pour indiquer le passage que la colère céleste venait de détruire. »

« Ces rochers qui s'élèvent entre la pointe orientale de l'Inde et l'île de Ceylan, sont encore

aujourd'hui connus dans le pays sous le nom de *Palan Adima*, pont d'Adima, et figurent sur les cartes géographiques complètes, sous le nom de : *pont d'Adam.* »

« Adima se laissa tomber en pleurant, sur le sable nu, mais Héva vint à lui et se jeta dans ses bras en lui disant : « ne te désoles point ; prions plutôt l'auteur de toutes choses de nous pardonner. »

« Comme elle parlait ainsi, une voix se fit entendre dans la nue, qui laissa tomber ces paroles : « Femme, tu n'as péché que par amour pour ton mari que je t'avais commandé d'aimer; et tu as espéré en moi. Je te pardonne et à lui aussi à cause de toi. Mais vous ne rentrerez pas dans ce lieu de délices que j'avais créé pour votre bonheur. Par votre désobéissance à mes ordres, l'esprit du mal vient d'envahir la terre..... vos fils, réduits à souffrir et à travailler la terre par votre faute, deviendront mauvais et m'oublieront. Mais j'enverrai Vischnou qui s'incarnera dans le sein d'une femme, et qui leur apportera à tous l'espoir de la récompense dans une autre vie, et le moyen, en me priant, d'adoucir leurs maux. »

» Ils se levèrent consolés, mais désormais ils durent se soumettre à un dur labeur pour obtenir leur nourriture sur la terre. » (*Ramatsariar*, commentateur et poète Indou ; *Récits et commentaires sur les Védas*).

La Genèse Indoue est tout aussi bien une

légende que la Genèse Biblique, il est facile de le constater ; mais quelle différence entre les deux récits et comme elle peint bien les deux nations auxquelles appartiennent ces légendes ! D'un côté, la femme, qui n'a péché que par amour pour son mari, après l'avoir exhorté à ne pas désobéir à Dieu, est pardonnée ; et le rédempteur naîtra d'une femme, pour récompenser Héva de n'avoir point désespéré de la bonté de Dieu.

Dans la Genèse Biblique, au contraire, la femme a engagé son mari à pécher ; elle sera punie, elle et toutes les femmes : « *en enfantant dans la douleur*. » L'auteur de la Genèse Juive, peu familier avec l'anatomie, ne s'est pas aperçu d'une chose : c'est que pour condamner toutes les femmes, y compris Eve, *à enfanter dans la douleur*, il aurait fallu changer la conformation anatomique d'Eve. La condamner *à enfanter doıénavant dans la douleur*, c'est dire : *qu'avant son péché*, elle aurait accouché *sans douleur*, ce qui est matériellement impossible, si elle avait été créée anatomiquement comme le sont les femmes.

On doit penser que si les auteurs de la Genèse Biblique, laquelle est d'environ douze mille ans *postérieure* aux Védas, ont ainsi interverti les rôles de l'homme et de la femme, ça été pour se conformer aux mœurs du peuple hébreu. La civilisation Indoue avait fait asseoir la femme à côté de l'homme ; la civilisation Israélite a fait de la femme, l'inférieure de l'homme.

Mais les auteurs de la Genèse Biblique ont oublié de parler du « rédempteur, » car il n'en est fait nulle mention au chapitre 3, ni au surplus dans aucun des cinq premiers livres de la Bible.

On ne trouve pas non plus dans la Bible juive : « la création des anges et la chute d'un certain nombre d'entre eux. » On y voit bien « un serpent qui est le plus rusé des animaux » et qui tente la femme à la manière du diable. On y voit encore des chérubins armés d'épées placés à la porte orientale du paradis terrestre, mais on ne nous dit pas ce qui rendit le serpent si rusé, ni d'où venaient les chérubins et quand ils avaient été créés.

La Bible Indoue est mieux faite et la légende est plus complète. Elle nous apprend que Dieu, *avant* de créer l'homme, créa d'abord les *Dévas*, esprits inférieurs à Lui, mais supérieurs à l'homme ; que ces Dévas formaient une hiérarchie ; que ceux des rangs inférieurs se révoltèrent pour tâcher d'obtenir une position supérieure ; qu'ils furent vaincus par les Dévas des rangs supérieurs, et que Dieu leur assigna les enfers pour séjour. Ce sont ces esprits mauvais qui, dans l'Inde, portent le nom de : Rakchasas, c'est-à-dire : maudits.

On trouve dans la Bible Indoue tout ce qui, beaucoup plus tard, a été reproduit tant bien que mal, dans la Bible Juive. — On y trouve la désobéissance du premier couple ; — le déluge couvrant la terre par suite de la corruption de la

race humaine, et une seule famille, celle de Vaiwasvata, échappant au désastre; — la légende du sacrifice d'Abraham; — les prophéties annonçant la venue de *Christna*; — le massacre, ordonné par la tyran de Madura, de tous les enfants mâles nés la même nuit que *Christna*; — l'adoration de *Christna* naissant, par les bergers; — les prédications de *Christna*; ses paraboles; sa transfiguration; et sa mort, résultat de la vengeance des prêtres.

Une chose frappe lorsqu'on lit dans les Védas, la légende du déluge. Ici encore, l'auteur (ou les auteurs) de la Bible juive n'ont pas fidèlement copié.

La Bible Indoue, dit en parlant de Vaiwasvata (le Noé Indou): qu'il entendit une voix qui lui ordonna de construire un vaisseau pour s'y enfermer, lui et sa famille, et que la voix ajouta: « Tu prendras des graines de chaque plante et » un couple de toutes les espèces d'animaux, en » laissant tous ceux qui naissent de la pourriture » et des vapeurs, parce que leur principe de vie » n'est pas émané de la grande âme. »

La Bible juive ne parle ni des graines de chaque plante, ni des animaux malfaisants. Noé a donc sans doute fait entrer dans l'arche *tous* les animaux, et c'est ce qui est cause que nous sommes infestés de toutes sortes d'animaux dont nous nous passerions volontiers!

La Bible Indoue est comme on a pu le voir un

tissu de légendes qui ont été plus ou moins fidèlement reproduites dans la Bible Juive. Seulement, s'il nous est presque impossible, vu l'ancienneté du récit, de faire dans la Bible Indoue, la part de la réalité et celle de la légende, il nous est possible, dans bien des cas, de le faire pour la Bible Juive et pour le Nouveau Testament ; pour celui-ci surtout, qui relate des faits qui ont eu lieu à une époque historique relativement moderne. Ainsi, par exemple, il nous est impossible de savoir au juste, si le tyran de Madura a réellement fait, massacrer les enfants mâles nés la même nuit que Christna ; mais il nous est possible de constater que le massacre des enfants, ordonné par Hérode, roi des Juifs pour les Romains (Mathieu II, 16) n'a pas eu lieu. S'il avait eu lieu, les historiens de l'époque en auraient certainement parlé, car une chose aussi monstrueuse compte dans l'histoire des peuples. Il nous est possible aussi de nous assurer qu'il n'y a point eu d'éclipse de soleil au moment de la mort de Jésus ainsi que le dit Luc (XXIII, 44, 45) : « Il était environ six heures et il se fit des ténèbres par tout le pays jusqu'à neuf heures et le soleil fut obscurci. »

L'École d'Alexandrie était alors dans toute sa splendeur, et ce dernier fait, tout aussi bien que le premier, aurait certainement éveillé l'attention de quelque savant historien ou astronome, d'autant plus qu'il y avait à Alexandrie un nombre

considérable de Juifs qu'y avaient installés Ptolémée Soter et son fils Ptolémée Philadelphe, et qu'y avait attirés les avantages que ces rois et leurs successeurs avaient fait aux Juifs en leur conférant les mêmes droits et les mêmes titres qu'aux Egyptiens et aux Grecs. Au surplus, la vie tout entière de Jésus, s'est écoulée à bien petite distance de la célèbre École, sans attirer l'attention des nombreux savants qui se succédaient à Alexandrie.

Puisque j'en suis aux comparaisons, voyons quelques maximes prises au hasard dans les livres sacrés de l'Inde et qui concernent la femme. Si aujourd'hui dans l'Inde, la femme n'occupe plus la place honorable qu'elle y occupait aux époques Védiques, il faut s'en prendre à la décadence Brahmanique et à l'influence sacerdotale, qui, en changeant l'état primitif de l'Orient, rejeta la femme dans un état d'asservissement dont, au surplus, nos mœurs Occidentales sont également empreintes par suite de la même cause.

Voici quelques-unes de ces maximes :

« L'homme est la force, la femme est la beauté ;
» il est la raison qui domine, mais elle est la sa-
» gesse qui tempère ; l'un ne peut exister sans
» l'autre, et c'est pour cela que le Seigneur les a
» créés deux, pour un seul but. »

« Celui qui méprise une femme, méprise sa
» mère. »

« Celui qui est maudit par une femme, est mau-
» dit par Dieu. »

« Les larmes des femmes attirent le feu céleste » sur ceux qui les font couler. »

« Malheur à qui se rit des souffrances des » femmes ; Dieu se rira de ses prières. »

« Les chants des femmes sont doux à l'oreille » du Seigneur ; les hommes ne doivent point, s'ils » veulent être écoutés, chanter les louanges de » Dieu sans les femmes. »

« C'est à la prière d'une femme que le Créateur » a pardonné aux hommes ; maudit soit celui qui » l'oublie. » (Allusion à l'épisode d'Adima et d'Héva dans la Genèse Indoue).

« La femme vertueuse est exempte de toute pu- » rification, car elle n'est jamais souillée, même » par les contacts les plus impurs. »

« Il n'y a pas de crime plus odieux que celui de » persécuter les femmes et de profiter de leur fai- » blesse pour les dépouiller de leur patrimoine. »

« En accordant à sa sœur la part qui lui revient, » chaque frère doit y ajouter du sien et lui donner » en cadeau, la plus belle génisse de son trou- » peau ; le plus pur safran de sa récolte ; le plus » beau bijou de son écrin. » (La loi mosaïque est loin d'être aussi favorable aux femmes ; elle ne reconnaît comme héritiers que les garçons. Les filles n'ont aucune part à l'héritage).

« La femme doit être pour l'homme de bien : » le repos du travail ; la consolation du malheur. »

« Dans toules les maisons où le mari se plaît » avec sa femme et la femme avec son mari, le » bonheur est assuré pour jamais. »

« La femme vertueuse doit n'avoir qu'un seul » époux ; de même que l'homme de bien doit » n'avoir qu'une seule femme. »

Quant à la Bible, voici ce qu'on y trouve : On lit dans la 1re épître de Paul à Timothée, ch. II, v. 11 et suivants : « Que la femme apprenne dans le silence en toute soumission ; car je ne permets point à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur le mari, mais elle doit demeurer dans le silence. »

Et dans la 1re aux Corinthiens, ch. XI, v. 3, Paul dit : Je veux que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ, et que le chef de la femme, c'est l'homme. »

Dans la même épître, ch. XIV, v. 34, 35, on lit : « Que les femmes se taisent dans les églises, car il ne leur est pas permis de parler... Si elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris dans les maisons, car il est malhonnête que les femmes parlent à l'église. »

Si nous examinons les prescriptions de l'Eglise chrétienne, nous trouvons ceci : « Si la femme d'un prêtre pèche, dit le premier Concile de Tolède (en 400), il pourra la lier dans sa maison, la faire jeûner et la *châtier*, sans néanmoins attenter à sa vie. »

Pontas, casuiste célèbre, (Diction : des cas de conscience, 1715) « considère que l'homme est *maître* dans le ménage, et qu'il a le droit de battre sa femme, comme il battrait son domestique (*sicut dominus servum*). »

L'Eglise catholique n'est-elle pas logique? N'est-il pas écrit que « la femme restera sous la puissance de l'homme ? » (Paul aux Corinth.)

La femme aux yeux de l'Eglise est *un être inférieur*. Le Concile de Laodicée (364) « défend aux femmes de pénétrer dans le sanctuaire. »

En 398, le Concile de Carthage « déclarait les femmes indignes d'enseigner, quelques savantes et saintes qu'elles pussent être. »

Aujourd'hui encore, il leur est interdit de chanter seules ou en accompagnant les hommes, dans les églises de Rome. Les papes ne permettent pas aux femmes de chanter la louange du Seigneur dans les basiliques; ils préfèrent y faire chanter des castrats ! Et l'on viendra dire que le catholicisme a réhabilité la femme !

Chez les Hébreux et chez tous les Sémites, de même que chez les Indous après la décadence brahmanique, la femme n'était pour ainsi dire qu'une chose; elle n'était considérée que comme une créature infime, bonne à perpétuer l'espèce. A ces époques néfastes pour la femme, celle-ci était complètement mise de côté par les prêtres; ils ne cherchaient à exercer sur elle aucune influence, parce qu'ils savaient qu'elle-même n'avait, en raison de sa position secondaire, aucune influence sur son mari.

Après l'évolution tout autant sociale que religieuse qui commença avec l'ère chrétienne, la femme fut un peu mieux traitée par l'homme,

mais celui-ci, tout en reconnaissant que la femme était enfant de Dieu au même titre que lui, ne la considéra cependant que comme une intelligence mineure et ne s'occupa nullement de former son côté moral ni de développer sa raison.

Le prêtre chrétien s'aperçut de cette faute immense et il se hâta d'en profiter. Ministre d'une religion nouvelle où le *sentiment* joue un si grand rôle, il exploita la femme par le sentiment, sûr qu'il était, que tant qu'il aurait, par ce moyen, action sur la femme, il réagirait par contre-coup sur l'homme, et c'est ce qui a lieu encore aujourd'hui. C'est pour cela que si nous voulons nous débarrasser des entraves du fanatisme et du sentimentalisme inhérent au culte catholique, il faut élever nos filles autrement qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent ; il faut que cessant de subir le joug du prêtre, elles prennent quelque chose de notre caractère viril, et qu'elles développent leur raison par une instruction solide. Alors, elles deviendront réellement de bonnes mères de famille, elles formeront nos fils à l'amour de l'humanité par les sentiments de solidarité qu'elles leur inspireront et elles les guideront d'une manière sûre dans les voies de nos destinées futures, tracées par Dieu lui-même dans la conscience de tous les hommes qui veulent loyalement interroger cette même conscience.

On a souvent dit que la régénération de la femme ne datait que du christianisme ; c'est une

erreur qui, pour avoir pris droit de cité, n'en reste pas moins une erreur. Jésus, si l'on en croit les Evangiles, a relevé la femme, par cela qu'il a dit : « que tous les humains terrestres étaient, au même titre, les enfants de Dieu »

Longtemps avant lui, chez nos ancêtres les Indous de l'époque Védique, la femme était aussi reconnue l'égale de l'homme. Mais quand le brahmanisme dégénéré eut réagi sur le peuple Indou, la femme perdit sa position vis-à-vis de l'homme. Le christianisme, lui aussi, dès qu'il eut permis dans son sein, l'établissement d'une hiérarchie sacerdotale, subordonna la femme à l'homme, et le point de départ de cette déchéance fut le dogme qui a flétri en Eve, toutes les femmes, en les rendant responsables des malheurs de l'humanité. Tous les Pères de l'Eglise ont déclaré la femme un être incomplet, enclin à toutes les perversités et cause de tentation pour l'homme ; et des Conciles ont osé *mettre en question l'existence de son âme !* Il est facile de constater combien tous ces *savants* théologiens ont été illogiques, car enfin, c'est la femme qui, beaucoup plus que l'homme, a contribué au triomphe du christianisme et qui contribue surtout aujourd'hui à son maintien.

Oui, la femme fait partie intégrante de l'humanité terrestre au même titre que l'homme. Et l'on pourrait citer assez de femmes illustres et remarquables en tout genre, comme preuve que leur âme est l'égale de la nôtre.

Par suite de l'abaissement de la femme par le Christianisme, la loi civile a cru aussi devoir l'abaisser, en ne la considérant que comme *mineure*. Ainsi, par exemple, le Code civil, art. 442, déclare que : « les femmes autres que les » mères ou les ascendantes ne peuvent faire partie » d'un conseil de famille, ni être tutrices. » On a imposé à la femme des devoirs, on ne lui a point reconnu de droits. Il est temps, il est grand temps que tout cela change; il est bon qu'on se rappelle que la mère est la première institutrice de l'enfant et que c'est elle qui a charge de commencer l'éducation des citoyens. Mais pour qu'elle puisse remplir cette obligation sacrée avec connaissance de cause, il faut la soustraire par une solide instruction à l'asservissement moral dans lequel la tiennent les ministres de la religion, qui, exploitant son *sentiment* au détriment de sa *raison*, en ont fait jusqu'à présent le plus ferme appui de la domination cléricale. Mais reparlons de la Bible

Ce qui prouve le mieux que l'esprit de secte est exclusif, c'est ce qui se passe encore de nos jours à l'égard de la Bible. En fait de morale, de conseils à l'humanité, on trouve dans les livres sacrés de tous les peuples dont il reste trace, des choses tout aussi bonnes, tout aussi sensées au moins que dans la Bible juive. Pourquoi donc n'avoir pas pris partout, ce qui appartient à l'humanité tout entière ? Pourquoi avoir voulu faire accroire que rien de valable n'avait été fait,

n'avait été écrit pour améliorer l'humanité, avant Moïse; avant Jésus ?

Pendant bien des siècles, le clergé chrétien a enseigné ce qu'il a voulu au sujet du culte des Indous, des Parsis, des Egyptiens, des Péruviens, des Mexicains, etc. Depuis la fin du siècle dernier et surtout depuis une quarantaine d'années, les livres sacrés des Indous ont été traduits; les hiéroglyphes des Egyptiens ont été interprétés; l'histoire des anciens Péruviens et Mexicains a été mieux connue, et de toutes ces récentes études il résulte très-clairement que les ministres de toutes les sectes chrétiennes ont induit, soit par ignorance, soit sciemment, les peuples Occidentaux en erreur.

CHAPITRE X.

Origines du Christianisme *(suite)*. — Contradictions dans les Évangiles. Paraboles de Jésus. Paraboles de Christna.

Si l'on met en regard des documents relatifs à Jeseus Christna, que j'ai exposés dans mes précédents chapitres, ce que les Evangiles disent de Jésus, il est bien permis de se demander s'il n'y a pas eu confusion faite à dessein par Paul et par plusieurs des premiers chrétiens-grecs, de ceux surtout sortis de l'école d'Alexandrie, alors à son

apogée, et s'ils n'ont point rajeuni à leur profit, en les modifiant à leur manière, la doctrine et la légende de Christna, ainsi que les doctrines morales des grands philosophes anciens, de l'Inde et de la Perse, en appliquant le tout à Jésus le Nazaréen.

Je dis : en les modifiant à leur manière, car si l'on compare ce qui se rapporte à *Jeseus Christna* avec ce qui dans les évangiles, est relatif à *Jésus le Nazaréen*, on pourra facilement s'assurer que les récits Indous sont beaucoup plus poétiques que les récits Judéo-chrétiens ; et qu'il en est de même des deux Genèses : la Genèse Indoue l'emportant de beaucoup sous ce rapport sur la Genèse Biblique. Il est au surplus assez naturel de penser que des Hébreux, voulant raconter à leurs compatriotes la légende Indoue, l'ont habillée suivant le génie hébraïque, lequel étant celui des races sémites (peuples pasteurs), était incomparablement plus rude que celui de la race Indoue (peuples laboureurs).

Quand on a lu : *la Bible dans l'Inde*, on ne peut se défendre de penser que bien des choses qui se rapportent à Jéseus Christna ont pu être mises sur le compte de Jésus le Nazaréen. Il doit y avoir eu des données détournées de leur véritable origine ; et des traditions incomplètes auront fait appliquer à l'*hébreu* ce qui appartenait à l'*Indou*. Quoiqu'il en soit, et dans l'impossibilité où nous nous trouvons jusqu'à présent de contrôler

des *faits* aussi anciens, nous devons admettre que Dieu a fait paraître sur la Terre à certaines époques, des Esprits des sphères élevées, pour apporter à l'humanité des paroles d'encouragement et de moralisation. Peu doit donc nous importer que ce soit *Christna* ou *Jésus* qui ait dit : « Aimez-vous les uns les autres ; pratiquez la charité, etc. » Ce qui importe à notre bonheur futur, c'est de mettre en pratique, autant qu'il est en nous, la loi de Dieu, d'où qu'elle nous soit venue.

Cependant, on doit penser que Jésus a voyagé, car il serait bien étonnant, si l'on s'en rapporte à l'Evangile (Luc, chap. 2), que lui qui, à l'âge de douze ans, discutait dans le temple avec les docteurs de la loi et les étonnait déjà par sa science théologique, n'ait plus donné ensuite signe de vie jusqu'à l'âge de trente ans (Luc, chap. 3, v. 22, 23); c'est-à-dire qu'il soit resté dans l'ombre pendant dix-huit années. A quelque point de vue sérieux qu'on se place, on ne trouve pas les motifs de cette disparition, de cette annihilation.

Luc il est vrai, dit (chap. 2, v. 51, 52): « Alors » il descendit avec eux (avec ses parents) et vint » à Nazareth, et il leur était soumis ; et sa mère » conservait toutes ses paroles dans son cœur. Et » Jésus s'avançait en sagesse, en stature et en » grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Mais est-il admissible qu'un enfant qui dès

l'âge de douze ans en avait assez appris pour discuter sur les matières ardues de la théologie juive, n'ait pas été tenté de s'instruire davantage, et qu'il soit resté dix-huit ans dans l'atelier de son père sans chercher, par des voyages dans les pays réputés alors comme pouvant fournir de sérieux sujets d'études et de grands moyens d'instruction, à augmenter la somme de ses connaissances et à se préparer ainsi à son apostolat.

Il est donc plus que probable que Jésus a voyagé en Egypte, peut-être même dans l'Inde, et qu'il a rapporté de ces deux pays les doctrines que plus tard il prêcha. Ce qui autorise à le penser, c'est que *toute* la morale qu'on lui attribue dans les Evangiles, se retrouve dans les livres sacrés de l'Inde, ainsi que dans les enseignements de Zoroastre, de Koung-Fou-Tsée et d'autres moralistes de l'antiquité, et qu'il *n'a rien dit de nouveau et qui n'eût été proclamé des centaines et des milliers d'années avant lui.*

Si l'on refuse d'admettre que Jésus ait voyagé et qu'il ait personnellement rapporté les enseignements puisés dans l'Inde et en Egypte, l'on doit supposer que Paul et d'autres premiers chrétiens grecs, vulgarisateurs des idées chrétiennes, ont pris dans les livres sacrés de l'Inde ancienne (*Atharva, Védangas et Védanta*) l'histoire de Jeseus Christna et l'ont appliquée à Jésus le Nazaréen, mis à mort sous Tibère sous l'accusation d'avoir voulu délivrer la nation Juive du joug des

Romains ; mais en réalité, parce que la morale honnête et pure qu'il prêchait, faisait rougir les pharisiens (les jésuites de l'époque) de leur hypocrisie.

Un document curieux et très peu connu, relatif à Jésus, existe en Italie. Une table d'airain qui se trouve aujourd'hui dans la chapelle de Caserta, province de Naples, porte gravée, la sentence de mort prononcée contre Jésus. On découvrit cette table d'airain en 1280 dans la ville d'Aquila, même province. La sentence y est gravée en langue hébraïque et sur les côtés on lit : « *Une table semblable a été envoyée à chaque tribu.* »

Il est présumable qne lors de la dispersion des juifs, cette table aura été emportée par un chef de tribu venu en Italie.

Jusqu'à l'époque de la campagne française en Italie, ce monument fut conservé dans la sacristie des chartreux, de Naples. Depuis lors il est à Caserta.

Le baron Denon, directeur général des musées sous le premier empire, possédait un *fac-simile* de cette sentence, acheté à la vente de son cabinet par Lord Howard, pour la somme de 2,890 fr. Voici la copie qu'en a donné en 1859, le *Morning Herald* :

« *Sentence prononcée par Ponce-Pilate, gouverneur de la province de Basse-Galilée, condamnant Jésus de Nazareth à la mort par la croix.* »

« La 17me année du règne de l'empereur Tibère

et le 25me jour du mois de mars, dans la très-sainte cité de Jérusalem, Anne et Caïphe étant Pontifes, Ponce-Pilate, Gouverneur de la province de Basse-Galilée, siégeant pour juger dans son siége et présidant en son prétoire, a condamné Jésus de Nazareth à mourir sur une croix entre deux voleurs, attendu que les nombreux et notoires témoignages du peuple prouvent :

1° Que Jésus est un imposteur ;

2° Qu'il a excité le peuple à la sédition ;

3° Qu'il est un ennemi des lois ;

4° Qu'il se dit : fils de Dieu ;

5° Qu'il prétend être le roi d'Israël ;

6° Qu'il s'est rendu au temple suivi de la foule, des palmes dans les mains.

» Ordre, au premier Centurion Quirilius Cornelius, de le conduire au lieu d'exécution ; défense à toute personne de mettre obstacle à l'exécution de Jésus. »

« Ont signé l'arrêt rendu contre Jésus :

1° Daniel Robani, pharisien ; 2° Jochanam Zorobabel ; 3° Raphael Robani ; 4° Capet. — Jésus sortira de Jérusalem par la porte de Tournée. »

Quand on compare l'histoire de la vie de Christna avec l'histoire de la vie de Jésus racontée dans les Evangiles, on est forcé de se dire que l'une de ces vies a été copiée sur l'autre, et la question de priorité est facilement résolue si l'on compare les époques.

On sait que les Evangiles n'ont été terminés

qu'environ à la fin du second siècle de notre ère. Pendant ces deux siècles, la doctrine chrétienne fut maniée et remaniée, et il est très-admissible que des disciples, peut-être un peu trop zélés, puisque leur zèle les a portés à altérer la vérité historique, aient voulu entourer d'un plus grand prestige Jésus, leur maître, en ornant sa biographie de toutes les choses mirifiques attribuées dans les livres Indous, à Christna et à sa mère. Et si l'on se refuse à admettre cet excès de faux zèle de la part des adeptes de Jésus, je demanderai s'il existe un homme sérieux et instruit qui puisse arriver à cette conclusion : « Que sur notre planète, à quelques milliers d'années d'intervalle, il a paru deux hommes ayant nom presque semblable; dont la naissance et la vie ont été entourées d'événements remarquables, bizarres, extraordinaires, mais aussi tellement analogues pour ne pas dire : semblables, que lorsqu'on a lu la vie de Christna et de sa mère Devanaguy, on peut se dispenser de lire celle de Jésus et de Marie ; deux hommes ayant moralisé les masses de la même manière ; ayant exprimé à peu de chose près les mêmes idées ? »

Et si dans ces deux histoires, on compare les faits purement *légendaires*, comment admettre que la légende relative à la naissance de Jésus se trouve à peu de chose près, la même que la légende relative à celle de Christna, si celle-ci n'a point donné l'idée de l'autre ?

Non, aucun homme sérieux et instruit n'atteindra à cette conviction. Et de même et par les mêmes motifs, il est hors de doute qu'avant ces trop zélés disciples de Jésus, Moïse et ses continuateurs, Hilkija et Esdras, avaient aussi composé et arrangé leur Genèse avec la Genèse Indoue. Et qui peut savoir si ce ne sont pas des recherches de science religieuse qui ont suggéré aux disciples de Jésus l'idée d'appliquer à leur maître l'histoire de Christna, quand ils se furent convaincus qu'ils avaient été précédés dans cette voie ?

Dans tous les cas, une chose doit donner à réfléchir à propos de Jésus : c'est qu'à diverses époques et surtout dans ces derniers temps, il se soit trouvé des hommes qui aient mis en doute son existence et qu'il ne s'en soit encore rencontré aucun qui ait douté de l'existence de Pythagore, de Socrate, de Platon, etc.

Je disais tout à l'heure que les Evangiles n'avaient été terminés que vers la fin du second siècle de notre ère. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne trouve aucune trace des quatre Evangiles canoniques, avant l'an 150 de notre ère. L'apôtre Thomas, qui alla, dit-on, mourir dans l'Inde, convertit d'abord au christianisme les Abyssins, mais ne leur porta pas les Evangiles, qui aujourd'hui encore, sont inconnus en Abyssinie. Les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit dans le 1er siècle et dans la première moitié du second siècle n'en font aucune mention, mais ils citent d'autres

Evangiles qui, depuis, ont été déclarés apocryphes et dont il n'est resté que des fragments. On peut donc dire que tout ce qui a servi plus tard à composer les quatre Evangiles adoptés jusqu'à présent, n'était qu'à l'état de légendes conservées par la tradition, et en partant de là, on pourrait dire qu'il n'est pas étonnant que les Evangélistes Matthieu, Marc, Luc et Jean ou plutôt les auteurs anonymes qui se sont parés de leurs noms, ne concordent pas et qu'ils aient mis dans la bouche de Jésus des choses souvent contradictoires et parfois inacceptables; et qu'ils aient aussi fort inexactement raconté sa vie et surtout sa mort.

Ce qui prouve encore que les Evangiles ne reproduisent pas exactement les faits, c'est qu'on y trouve des faits extraordinaires dont aucun des historiens contemporains de Jésus ne font mention, bien que cependant ils fussent de nature à attirer leur attention. Ainsi, par exemple, le massacre des enfants, ordonné par Hérode, dont j'ai parlé dans mon chapitre précédent.

Les auteurs contemporains de Jésus et surtout Philon, Flavius Josephe, Justus le Galiléen, qui étaient juifs et qui s'intéressaient vivement à tout ce qui concernait le peuple juif ne font nulle mention de Jésus et ne l'ont pas connu. St-Paul, né deux ans avant Jésus, ne parle point de Jésus comme s'il l'avait connu; il n'en parle que par ouï dire. Paul ne parle jamais *des* Evangiles, c'est-à-dire de l'histoire de la vie de Jésus; il

parle de l'*Evangile* de Dieu; de l'Evangile du Christ; c'est-à-dire de la Bonne nouvelle (Evaggelion) apportée par Jésus.

Jésus n'a donc pas fait dans le monde hébreu le bruit qu'on prétend. La plus grande obscurité règne réellement sur le début de la doctrine chrétienne et il est peu probable qu'elle soit jamais dissipée. L'on ne possède en définitive sur Jésus, que les quatre Evangiles, lesquels, dépouillés de leur caractère d'authenticité, ne sont plus des relations de témoins oculaires, mais l'œuvre d'auteurs inconnus, œuvre par conséquent dénuée de toute valeur historique ; de toute autorité. Si on désire approfondir ce côté de la question des Evangiles, on n'a qu'à lire l'*Introduction* du livre de Renan intitulé : *Vie de Jésus.*

A cette occasion, je dois attirer l'attention sur une confusion que l'on fait d'habitude entre *l'Evangile* et *les Evangiles.* Il est dit dans Matthieu (ch. 4, v. 23) que « Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'*Evangile* du royaume, etc. ; » et dans Marc (ch. 16, v. 15) : « et il leur dit : allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. » Le mot *Evangile* signifie ici : *la bonne nouvelle ;* du mot grec *Evaggelion ;* c'est-à-dire la venue du royaume de Dieu sur la terre ; ou pour parler plus clairement : la prédication de la charité universelle. *Les Evangiles* sont les quatre récits qui présentent la vie de Jésus.

Lorsqu'on dit aux chrétiens que Jésus a toujours professé la religion *juive*; qu'il a été *circoncis*; qu'il est mort *juif*, après avoir fait la Pâque, pratique essentiellement *juive*; ils répondent qu'il est mort chrétien puisqu'il avait été *baptisé* par Jean.

Ici, il y a mauvaise foi ou ignorance. Beaucoup de juifs, ceux entre autres qui faisaient partie de la secte des Esséniens, se faisaient baptiser. Mais ce baptême n'était nullement donné *en vue de détruire l'influence du péché originel*, que les juifs ne pouvaient pas connaître, puisqu'il n'a été *inventé* que trois cents ans après la mort de Jésus. Et le seul baptême qui fasse chrétien, c'est celui qui est administré dans le but d'enlever la prétendue tache du péché originel. On a vu précédemment, au surplus, que le baptême n'était pas chose nouvelle, puisque bien longtemps avant l'ère chrétienne, les disciples de Christna le comptaient au nombre de leurs sacrements.

Chose remarquable, les catholiques n'ont point fait une fête du *baptême* de Jésus, mais ils fêtent la *Circoncision* de Jésus, qui est un acte éminemment *juif*, lequel fut accompli par les parents *juifs* de Jésus.

L'auteur de l'*Essai critique sur l'Exode*, dont j'ai parlé précédemment, dit : « Le *Talmud* fait voyager Jésus à Alexandrie pour y apprendre les artifices de la sorcellerie d'un certain Josua Ben Perachja. » Celse fait dire à un juif : « que Jésus

» s'étant mis en service, pour un salaire, en
» Egypte, avait su apprendre quelques tours de
» magie, et qu'à son retour il s'était orgueilleusement donné pour Dieu. » (Origène, contre Celse, Liv. I, chap. 28).

Dans un manuscrit de l'Evangile de St-Jean qui provient des archives de l'Ordre du Temple, on trouve le passage suivant traduit littéralement : « Les juifs murmurèrent donc à ce sujet, parce qu'il avait dit : je suis le pain descendu du ciel. Et ils disaient ; « Celui-ci n'est-il pas Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire : je suis descendu du ciel ? Est-ce parce qu'il a habité avec les Grecs qu'il vient ainsi converser avec nous ? Qu'a de commun ce qu'il a appris des Egyptiens, avec ce que nos pères nous ont appris ? »

A l'époque indiquée comme étant celle de la naissance de Jésus, il y avait des centaines d'années déjà qu'un grand nombre de juifs de Syrie habitaient Alexandrie, alors capitale intellectuelle et commerciale du monde ; ils avaient même en grande partie abandonné l'usage de la langue hébraïque, et ne parlaient guère que la langue grecque. C'est pour cela qu'on les désignait sous le nom de Juifs-Grecs ; et c'est ce qui explique le passage ci-dessus, dans lequel les juifs disent : « Est-ce parce qu'il a habité *avec les Grecs*.... Qu'a de commun ce qu'il a appris des Egyptiens, avec ce que nos pères nous ont appris ? »

Ceci indiquerait, avec presque certitude, que Jésus avait vécu pendant un certain temps à Alexandrie parmi les Juifs-Grecs, avant de revenir en Syrie à l'âge de trente ans.

M. Lacoste (*Essai critique sur lExode*, page 393, en note) dit : Les premiers chrétiens, qui retrouvaient les mystères de leur religion expliqués sur les murs des temples de l'Egypte, cherchèrent autant que possible à effacer tout ce qui pouvait rendre suspecte l'origine moderne de cette même religion. Sur le Zodiaque rectangulaire de Denderah, la *Vierge* céleste tenant *Horus* (figures que les Egyptiens appelaient *Marim* et *Jesou* en langage mystique) ont été mutilés avec un ciseau, de telle sorte qu'on ne retrouve que la tête des deux personnages ; et cela, parce que, selon toute probabilité, il s'y trouvait des hiéroglyphes qui auraient pu, comme certains *abraxas* attribués aux disciples de Basilide, faire connaître dans l'ancien collége des prêtres de Tentyris, ce qu'on appelle des hérésiarques. (Diction. des hiérogl. Duteil, préface). Depuis le solstice d'été jusqu'au solstice d'hiver, le soleil s'appelait en langue sacrée : Joan. Depuis le solstice d'hiver jusqu'au solstice d'été, il prenait le nom de *Jesou* (divine force du ciel), parce qu'alors le soleil reprend sa force pour monter vers le nord. »

On doit se rappeler que dans mon chapitre 2, j'ai dit : que Christna s'étant transfiguré devant ses disciples, ceux-ci se prosternèrent et ajou-

tèrent à son nom sanscrit de *Christna* celui de *Jeseus*, qui signifie : *issu de la pure essence divine*. Un point, par lequel le Jesou Egyptien se rattache encore au *Jeseus* Indou.

« Joan, ajoute M. Lacoste, était aussi nommé : *le baptiseur*, parce que le Nil déborde au solstice d'été, et que les eaux pures de l'*abym* avaient la propriété, selon les Egyptiens, de laver les souillures du corps et de l'âme. Et cependant à cette époque encore primitive, on ne connaissait ni St-Jean-Baptiste ou le baptiseur, ni Jésus. Quant à la Vierge, symbole de l'équinoxe du printemps, elle se trouve placée dans le Zodiaque, entre les Poissons et le Bélier et par conséquent *au-dessus* de l'Jésou. Or, l'Jésou étant représenté comme un enfant, la Vierge semble en être accouchée. Aussi fut-elle appelée : *mère du divin Jesou*, sans que cette maternité, qui n'est qu'apparente, lui enlevât sa qualité de *Vierge*. » Il faut convenir que l'astronomie donne l'explication de bien des choses.

« Il paraîtrait d'après Lucien, célèbre écrivain grec du 2e siècle, que l'arrivée du Rédempteur annoncé par les prophéties, était renvoyée par les premiers chrétiens au mois de *mesori*, mois dans lequel on célébrait en Egypte la fête d'Harpocrate (l'Jesou des Zodiaques), représenté par l'enfant dont Isis (la Vierge), était accouchée au solstice d'hiver (Plutarque, *traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 11 et 12.) Le Mithraïsme et le Christianisme dérivent des mystères égyptiens (doctrine ésoté-

rique) qui dérivent eux-mêmes du culte des Brahmes de l'Inde ; aussi y a-t-il une similitude frappante entre *Mithra*, *Jésus et Vichnou.* Ce dernier, dieu médiateur, incarné sous la forme d'un berger vert et portant alors le nom de *Chris-en*, délivre le monde du serpent *Colingam.* » (Ici finit la note de M. Lacoste.)

Si l'auteur de l'*Essai critique sur l'Exode* avait lu le livre de M. Jacolliot, il y aurait trouvé le nom de *Jeseus-Christna*, et non de *Chris-en*, et toute la légende historique de ce moraliste Indou.

Quant à Mithra (symbole de l'amour et de la fécondité) dont il est fait mention ci-dessus, il présente ceci de particulier : que *sa naissance* était célébrée chez les Romains chaque année, *le 25 décembre.* Originaire de la Perse, le culte de Mithra passa ensuite en Egypte, en Grèce, et plus tard à Rome.

Les passages suivants *de l'Abrégé de l'Origine de tous les Cultes*, de Dupuis, viennent compléter ce qui précède : « Un fait qui ne dépend d'aucune hypothèse, ni d'aucune des conséquences que j'en tirerai plus loin, c'est qu'à l'heure précise de *minuit le 25 decembre*, moment indiqué comme celui de l'origine du Christianisme (par le fait de la naissance de Jésus), *la Vierge* (des Constellations est le signe céleste qui monte à l'horizon et dont l'ascension préside au commencement d'une nouvelle révolution solaire. Un autre fait, c'est que le Dieu-Soleil, qui naît dans le solstice

d'hiver, se réunit à la Vierge et l'enveloppe de ses feux à l'époque de la fête de l'*Assomption*, ou de la réunion de la mère avec son fils. Enfin un troisième fait, c'est que la Vierge quitte les rayons solaires, ou en sort, juste à l'époque de l'année où l'on fait la fête de la *Nativité de la Vierge*. Je ne recherche point en ce moment quel est le motif qui a fait désigner ces trois époques pour ces trois fêtes chrétiennes... Tout au moins, est-il positif que la même Vierge Zodiacale, l'unique qui puisse allégoriquement être mère sans cesser d'être Vierge, joue les trois grands rôles de la Vierge, mère du Christ, quant à la naissance de son fils ; quant à sa naissance propre ; et quant à sa réunion à Christ dans le ciel. »

Il y a, on en conviendra, quelque chose de bien singulier dans ces coïncidences, et les données astronomiques qui précèdent, suffiraient à faire penser que le Jésus des Evangiles n'est qu'un mythe. Qu'on lise le livre de Dupuis, duquel je viens d'extraire cette dernière citation et l'on y trouvera de curieux documents relatifs aux origines du culte de Jésus. Aussi n'est-ce pas sans motifs, que depuis la publication au commencement du siècle actuel, de l'ouvrage de ce savant membre de l'Institut, les clergés de toutes les branches du christianisme lui ont été hostiles et ont cherché à le ridiculiser.

Cependant, acceptons pour un moment les

Evangiles, les seuls documents qui existent relativement à la vie de Jésus et qui sont loin d'avoir la valeur de documents vraiment historiques, car les contradictions les plus singulières y fourmillent. Mais parlons d'abord de l'établissement du christianisme, et plus loin je citerai quelques-unes de ces contradictions qui font planer sur les Evangiles tant de doutes au point de vue historique.

On a bien souvent dit, qu'un Dieu, incarné sur terre avait seul pu fonder une religion telle que le christianisme. Les travaux si nombreux de la critique religieuse moderne ont fait justice de cette allégation un peu ambitieuse. Ces travaux ont démontré à tous ceux qui ne se mettent pas à la recherche de la vérité historique avec des idées préconçues : « Que si Jésus a eu la pensée de fonder une religion nouvelle — ce qu'il est difficile d'admettre de la part d'un juif obéissant pendant toute sa vie à toutes les pratiques du Mosaïsme et faisant encore la Pâque juive la veille de sa mort — son rôle dans l'établissement du christianisme a été bien secondaire, en admettant toute fois que le Jésus des Evangiles ne soit pas un mythe et que l'on n'ait pas mis sur le compte du juif condamné à mort sous Tibère, comme perturbateur politique ce qui, dans l'histoire, avait appartenu plusieurs milliers d'années avant lui, à *Jeseus-Christna*. Le christianisme, je l'ai déjà dit, fut bien plutôt le résultat de la disposition presque

générale des esprits à l'époque où Paul et d'autres prêchèrent la morale néo-platonicienne, laquelle eut pour origine, ainsi qu'il est facile de s'en assurer, les idées religieuses venues de l'Inde ancienne.

Et il est permis d'être de l'avis de Mr Accolas, et de dire que le christianisme n'a été qu'un hors-d'œuvre dans les concepts religieux de l'humanité, puisque le Platonisme pouvait parfaitement amener une civilisation telle que nous l'avons.

Pour qu'un effet considérable soit produit, il n'est nullement indispensable qu'un homme spécial surgisse. N'a-t-on pas vu bien souvent dans la suite des siècles, d'immenses événements résulter de causes peu considérables ? Ne sait-on pas, qu'à certaines époques, il règne sur certaines fractions de l'humanité terrestre une sorte de souffle électrique, et qu'une étincelle suffit alors pour soulever, pour entraîner les masses dans une direction quelconque. Et quand on a lu attentivement l'histoire de l'époque du commencement du christianisme, ne se rend-t-on pas bien compte de ce qui s'est passé alors.

Sans les ardentes prédications de Paul, le christianisme se fût-il établi ? Il est permis d'en douter. Et si cet homme convaincu et entreprenant qui, bien que contemporain de Jésus, ne l'avait pas connu (ce qui prouve en passant que Jésus n'avait pas fait beaucoup de bruit dans le monde juif et encore moins ailleurs) ; qui n'avait

pas été un des apôtres choisis par lui, n'avait point parcouru l'Asie Mineure et une partie de la Grèce pour y réunir les hommes préparés, par ce souffle dont j'ai parlé plus haut, à la nouveauté religieuse, peut-on admettre que le christianisme se fût développé, se fût dégagé du Platonisme?

Pierre et les autres disciples, qui, s'il faut en croire les Evangiles, avaient reçu du Maître l'ordre d'aller instruire les nations (Matthieu chap. 28 ; Marc chap. 16) restèrent à Jérusalem ou en Palestine pendant les premières années qui suivirent la disparition de Jésus. Singulière manière d'obéir aux ordres du Maître et de vulgariser sa morale !

Comment donc se fait-il qu'il faille à Pierre *une vision* et *un ordre exprès du ciel* (actes, chap. 10) pour se décider à parler à Cornélius le Centurion, qui cependant venait le prier de l'instruire ? Et pourquoi donc Pierre dit-il à Cornélius : « Vous savez comme il n'est pas permis à un homme juif de se lier avec un étranger ou d'aller chez lui ; mais Dieu m'a montré que je ne devais estimer aucun homme, être impur ou souillé. »

Pierre fait ici allusion à une vision qu'il vient d'avoir (Actes, ch. 10, v. 11 et suiv.), mais il ne se rappelle nullement que Jésus lui a dit ainsi qu'aux dix autres : « d'aller instruire *les* nations » (Matth. ch. 28); « d'aller *par tout le monde* et de prêcher l'Evangile (*la bonne nouvelle*) *à toute créa-*

ture » (Marc ch. 16.) — Notons en passant que Pierre, en parlant à Cornélius, se qualifie de *Juif* et qu'il ne prend point la qualification de chrétien.

D'un autre côté, comment se fait-il que Jésus, qui en quittant ses apôtres, leur ordonne de parcourir *toute* la terre en prêchant, leur ait dit après les avoir choisis : « N'allez point vers les Gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains » (Matth. chap. 10). Certes, ce ne sont point là les paroles du *Rédempteur du genre humain*, mais celles d'un Juif parfaitement exclusif. Remarquons aussi les deux réponses peu charitables faites par Jésus à la Cananéenne (Matth. ch. 15, v. 22 à 28) : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël : » et : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Jésus ne croyait donc pas que les hommes, autres que les Israélites, fussent enfants de Dieu.

Autre chose à propos des contradictions que l'on rencontre à chaque instant dans les Evangiles. Ni Jean, ni Matthieu ne racontent *l'Ascension ;* Marc en parle ; Luc aussi, mais selon ce dernier : la *résurrection ; l'apparition* du chemin d'Emmaüs ; l'*apparition* à la maison où étaient réunis les disciples, et *l'Ascension*, ont eu lieu le même jour (le lendemain du Sabbat), (Luc ch. 24). Et cependant Jean, *qui ne parle pas de l'ascension*, dit que : *huit jours après sa résurrection*, Jésus apparut aux apôtres et *qu'après cela* il se fit encore voir à ses disciples près le lac de Thibériade.

Il y a dans les Evangiles beaucoup de choses contradictoires de ce genre, qu'il serait trop long de relever. Que l'on compare attentivement les quatre Evangiles et l'on en sera bientôt convaincu.

On trouve aussi dans les Evangiles des choses que l'on doit s'étonner de voir attribuer à Jésus, et c'est précisément ce qui doit faire croire que les Evangiles ne sont qu'une réunion de légendes plus ou moins apocryphes, dans lesquelles bien des faits et surtout bien des paroles attribuées au Christ, manquent évidemment d'exactitude. Le simple bon sens se refuse à admettre que Jésus ait dit certaines choses qui, d'ailleurs, en contredisent d'autres que l'on affirme venir également de lui. Ainsi, on y trouve ce précepte : « Quand » vous faites l'aumône, que votre main gauche » ignore ce que fait votre main droite. »

Au premier abord, cette recommandation paraît fort sage ; car elle a pour but de nous empêcher de nous enorgueillir de nos bonnes actions. Mais en considérant la chose de plus près, l'on ne peut éviter de reconnaître que l'homme vivant en société, doit compte à cette même société de ce qu'il fait de bien, comme de ce qu'il fait de mal. Il y a et il doit y avoir entre les hommes une solidarité qui s'étend à tout, et si chacun cache le bien qu'il fait, où donc sera l'exemple, qui pour tant d'hommes timides ou indécis, est d'une si grande utilité? Quoi! Tant

d'individus ne se cachent guère pour faire le mal ; certaines mauvaises natures en tirent même vanité, et l'homme bienfaisant devrait se cacher pour faire le bien, pour secourir les malheureux ! Il résulterait de ce précepte, que la société ne verrait, ne connaîtrait que les mauvais exemples, et qu'elle ne profiterait jamais de l'heureuse influence qui découle des bons exemples.

Que l'on cherche à se préserver de la pensée orgueilleuse qui tend souvent à se développer après une bonne et charitable action, rien de mieux, mais l'homme de bien *doit* son bon exemple à ceux qui l'entourent, parce que ceux-ci — enfants, domestiques, concitoyens — seront entraînés, eux aussi, vers le bien par cet exemple. Faisons donc le bien sans nous cacher, mais sans en tirer vanité, et nous aurons fait deux fois le bien.

Venons aux paraboles. Jésus dit qu'il parle en paraboles pour que ceux qui ne sont pas ses disciples ne connaissent pas les mystères du royaume des cieux, et il ajoute : « car à celui qui a, il lui sera donné ; mais à celui qui n'a rien, cela même qu'il a, lui sera ôté » (ce qui par parenthèse est difficile, *s'il n'a rien*). (Matth. chap. 13, v. 11, 12). Et dans Marc, chap. 4, v. 11, 12, Jésus dit : « Il vous est donné de connaître le secret du royaume de Dieu ; mais à ceux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles, *afin qu'en voyant, ils voient et n'aperçoivent point, et qu'en*

entendant, ils entendent et ne comprennent point ; de peur qu'ils ne se convertissent et que leurs péchés ne leur soient pardonnés. »

Ce n'est pas là une phrase charitable, on en conviendra. Ailleurs il dit : « Je suis venu mettre » en division le fils contre son père, et la fille » contre sa mère, etc., et les propres domestiques » d'un homme seront ses ennemis. Celui qui aime » son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne » de moi, etc. » (Matthieu chap. 10, v. 35 à 37).

Il est impossible qu'un homme qui est venu, dit-on, prêcher la charité et déclarer *que tous les hommes sont frères*, ait dit des choses aussi contradictoires à sa morale.

On nous dit, il est vrai, que nous ne pouvons comprendre le sens caché de toutes ces paroles de Jésus et que nous devons nous en rapporter aux explications données par les hommes qui ont reçu de Dieu mission d'interpréter les enseignements de son fils. Il semble cependant que Dieu, qui nous a donné le bon sens et la raison, doit vouloir que nous nous en servions ; d'autant plus, que rien, absolument rien ne nous prouve qu'il y ait parmi nous des hommes spécialement chargés par Dieu de nous conduire comme on conduit des aveugles.

La parabole du festin, le *compelle intrare*, a été cause de bien des actes d'intolérance (Luc, chap. 14, v. 23). Il y a même dans cette parabole quelque chose qui choque les plus simples notions de

l'équité. (Matthieu, chap. 22, v. 11, 12, 13). « Le » roi fait ramasser dans les carrefours des chemins, » *tous ceux qui s'y trouvent* et les fait amener pour » prendre part au festin ; mais voyant un homme » non revêtu d'une robe de noces, il lui fait lier » les pieds et les mains et le fait jeter dans les » ténèbres du dehors. » Comment, ce roi, qui fait ramasser tous les passants, lesquels certes ne s'étaient pas préparés pour aller ce jour-là à la noce, peut-il être assez injuste pour punir un de ces hommes parce qu'il n'a pas le costume nuptial, que l'on ne pouvait d'ailleurs raisonnablement exiger de gens recrutés sur les chemins et dans les carrefours ?

Les hommes qui veulent nous persuader qu'ils ont reçu de Dieu la mission de nous guider, diront que tout ce qui précède n'est qu'une similitude et qu'il faut que nous sachions comprendre que Jésus a voulu nous faire entendre que nous devions toujours être prêts à paraître devant Dieu. Il est possible qu'il ait voulu dire cela, mais sa parabole présente quelque chose qui choque l'équité.

Et la parabole de l'économe (Luc, ch. 16, v. 1 à 12) est bien plus choquante encore. L'homme riche admire son économe infidèle qui avait agi *prudemment* en malversant plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. Et Jésus dit : (v. 9) « Et moi aussi » je vous dis : faites-vous des amis des richesses » iniques, afin que quand vous viendrez à

» manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles » éternels. »

Employer des richesses *dues à l'iniquité*, à se faire des amis, n'est pas d'une morale bien pure. Et si un professeur de philosophie ou de morale enseignait de telles maximes, on lui ôterait sa chaire et l'on ferait très-bien.

Et ce conseil de Jésus : « si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi la joue gauche. » Il y a là quelque chose qui atteint la dignité humaine et qui porte aussi atteinte au sentiment de la justice. Notre conscience nous dit que Dieu veut que tout en respectant les autres nous nous fassions aussi respecter par eux.

Le jugement humain peut se fausser à la longue, dans certaines circonstances données. Ainsi, par exemple, beaucoup d'avocats, qui plaident, tantôt pour l'innocent, tantôt pour le coupable, se faussent le jugement et perdent jusqu'à un certain point la notion du juste et de l'injuste, à force de vouloir faire paraître blanc ce qui est noir. Et par la même raison, les sectes diverses qui acceptent les Évangiles, sont obligées de voir *juste* ce qui est *injuste*, par le seul motif que toute parole censée émanée de Jésus, ne peut représenter que la justice.

Ainsi, tous ces sectateurs quand même des Évangiles, diront qu'il n'y a aucune injustice dans le fait énoncé par Jésus (Matthieu, ch. 20, v. 1 à 16) dans la parabole où il est dit : « que ceux

qui n'avaient travaillé *qu'une heure* à la vigne, ont été autant rémunérés que ceux qui avaient travaillé *toute la journée*.

Et la justification qu'ils donnent de *l'équité* de cette *iniquité :* c'est que l'on a donné à ceux qui ont travaillé toute la journée, le salaire dont on était convenu avec eux ; qu'on ne leur fait donc tort de rien. Et que, quand à ceux qui n'ont travaillé qu'une heure, *le maître est libre* de leur donner *tout ce qu'il veut* et de les rémunérer par conséquent beaucoup plus que les premiers.

Et l'on vient nous dire que les Évangiles sont la parole de Dieu, transmise par Jésus, messie terrestre ! Ceci ne saurait être vrai. Si réellement il a existé un Jésus, messie terrestre, c'était un *Esprit* appartenant à l'un des systèmes solaires bien supérieur au nôtre ; incarné par dévoûment sur notre chétive planète pour apporter à notre pauvre humanité, la parole de *Charité* et de *Fraternité*. Il n'a donc jamais professé la doctrine du *bon plaisir*.

Cette parabole et son commentaire n'ont pu être interpolés dans les Évangiles que pour servir de point d'appui à des despotes. Dieu est *absolu en tout*, sans cela il ne serait pas Dieu ; il est donc *absolu en justice*, *en équité ;* or, tout être humain dont le jugement n'est pas faussé, comprend que *l'équité absolue* veut : qu'à celui qui a travaillé dix heures, ils soit payé dix heures de travail, et qu'à celui qui n'a travaillé qu'une heure, il ne soit

payé qu'une heure. C'est à l'aide de cette parabole que des confesseurs ont pu rassurer des rois et des puissants de la terre qui avaient donné de grandes récompenses à des hommes de peu de mérite ou de peu de travail, et qui n'avaient rémunéré que strictement des hommes n'ayant pour toute recommandation qu'un travail honnêtement fait et de longue durée.

C'est sans doute aussi sur cette parabole que s'est basé saint Augustin lorsqu'il a imaginé le *dogme de la grâce*, et la *prédestination*, dont il avait trouvé les éléments dans l'apôtre Paul (voir Paul. Romains IX, et surtout les versets 18 et 27).

On voit par tout ce qui précède, qu'il y a dans les Evangiles bien des discordances de tous genres. Pourquoi donc attacher tant d'importance à ces documents? Pourquoi s'anathématiser réciproquement comme le font toutes les sectes chrétiennes, qui se reprochent les unes aux autres de mal traduire et de mal interpréter les livres dits sacrés? Otez des Evangiles la parole de Jésus: « *Aimez Dieu; aimez-vous les uns les autres* », précepte donné à l'humanité plusieurs milliers d'années avant lui, que reste-t-il d'*indispensable* aux sociétés humaines? Rien absolument. Après tant d'autres moralisateurs, Jésus a apporté à notre humanité la parole d'amour réciproque. Ce fut le but de sa mission, car cette parole était oubliée. Tout le reste est tellement secondaire qu'il ne vaut pas la peine de provoquer des dissi-

dences, des contestations et surtout des anathèmes. Car ceux-là qui crient anathème sur leurs frères, prouvent qu'ils ne sont pas les disciples de celui qui a dit : : « Aimez-vous les uns les autres ».

Au surplus, chaque fois que l'on critique un passage des Evangiles, les chrétiens répondent que tout cela doit être pris *au figuré*. Mais alors, s'il faut tout prendre au figuré, il faut bien finir par prendre aussi Jésus au figuré, comme un mythe reproduisant la légende de Christna.

Je viens de parler de la parabole de l'Evangile relative à un maître qui rémunère autant ceux qui n'ont travaillé qu'une heure à sa vigne, que ceux qui ont travaillé toute la journée. On trouve dans le *Hari-Pourana* (histoire des incarnations de Vischnou) une parabole de Christna qui a la plus grande analogie avec celle de l'Evangile. S'il n'existait pas des preuves irrécusables que la légende de Christna a précédé de bien des milliers d'années, celle de Jésus, il suffirait de comparer les deux paraboles, et tout esprit impartial trouverait, que dans sa parabole Christna émet une idée équitable qu'on est loin de rencontrer dans celle attribuée à Jésus. Nouvelle preuve que les Evangiles ne sont qu'une copie défectueuse des livres de l'Inde et qu'on les a adaptés au génie Judéo-romain et Judéo-grec.

Voici le récit du *Hari-Pourana :*

« Or, une grande foule de peuple s'était portée

sur le passage de Christna, et Ardjouna (le plus fidèle de ses disciples) lui dit : « Maître, ne ferez-vous rien pour ces gens qui sont venus d'aussi loin pour entendre la parole sacrée ? »

« Et Christna répondit : Qu'il soit fait ainsi qu'ils le désirent, car le Véda a dit : Celui qui connaît la loi ne doit pas la cacher aux autres. »

« Et s'étant approché du chemin, il commença à parler.... « Sachez-le bien, je ne suis pas venu pour changer la céleste parole, il n'y a rien de nouveau en moi. Suivez les préceptes du Véda, et vous êtes assurés de l'immortalité. Mais sachez-le aussi, cette parole ne sera rien sans les œuvres, car c'est par les œuvres que vous serez jugés. »

« Un homme riche du pays de Mithila avait engagé de nombreux travailleurs, pour faire sur ses terres la récolte du riz et du menu grain. »

« Au chant du tchocravaca (oiseau qui chante au lever du soleil), à l'heure où le berger fait sortir les troupeaux des étables, tous les travailleurs reçurent de l'intendant une portion égale de champ à moissonner. Après avoir travaillé de leur mieux pendant la journée, chacun dans l'endroit qui leur avait été assigné, ils se réunirent de nouveau pour venir le soir toucher leur salaire. »

« L'intendant avait fait les parts de chacun en proportion de leur travail, et tous, trouvant cela juste, avaient reçu, sans se plaindre, ce qui leur revenait. »

« Or, le maître voyant ceci, dit à son serviteur :

« Pourquoi y a-t-il des travailleurs qui touchent un salaire moins élevé que les autres ? Sont-ils venus plus tard aux champs, ou bien se sont-ils reposés plus longtemps pendant la journée ? »

« Et celui-ci ayant répondu : Tous les travailleurs sont venus ensemble aux champs et ils ont travaillé pendant le même temps avec la même ardeur, seulement les faibles n'ont pu moissonner autant de riz que les forts. »

« Le maître lui dit : Vous allez donner à tous ces gens le même salaire, il ne serait pas juste de faire une différence entre eux, puisqu'ils ont mis à travailler aux champs le même temps et la même ardeur. »

Et Christna dit au peuple : « Vous recevrez votre salaire comme les moissonneurs ont reçu le leur. C'est par les bonnes actions en elles-mêmes et non par la quantité que vous serez jugés. A chacun selon ses forces et ses œuvres.... la prière n'effacera vos dernières souillures que quand vous arriverez sur le seuil de la vie future, chargés de bonnes œuvres : et les plus méritoires seront celles qui auront eu pour mobile l'amour du prochain et la charité. » (Jacolliot dans son livre : *Christna et le Christ.*)

Une autre parabole de Christna est restée en si grand honneur dans l'Inde, qu'aujourd'hui encore on s'applique à la fixer dès l'âge le plus tendre dans la mémoire des enfants. C'est *la parabole du pêcheur*. Je ne puis résister au plaisir

de faire connaître à mes lecteurs, cette poétique fiction ; elle peut soutenir la comparaison avec toutes les paraboles des Evangiles. Comme elle est un peu longue, j'en supprime les détails insignifiants.

« Sur les bords du Gange, vivait un pauvre pêcheur du nom de Dourga. Dès l'aube il faisait dans le fleuve, les ablutions prescrites par les livres saints et récitait la prière de la sâvitri (citée en entier à la fin de mon chapitre 7). Puis, le corps et l'âme ainsi purifiés, il se mettait courageusement à l'ouvrage pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille.

» Le Seigneur lui avait donné, par sa femme, six fils et quatre filles qui faisaient sa joie, car ils étaient pieux et bons comme lui.

» Le plus âgé de ses fils pouvait déjà l'aider à conduire sa barque et à lancer ses filets ; et ses filles, enfermées dans l'intérieur de la maison, tressaient le poil soyeux des chèvres pour en faire des vêtements, et pilaient, pour le repas, le gingembre, la coriandre et le safran, dont elles faisaient une pâte qui, mélangée avec le jus de piment rouge, devait servir à préparer le poisson.

» Malgré un continuel labeur, la famille était pauvre, car jaloux de son honnêteté et de ses vertus, les autres pêcheurs s'étaient réunis contre Dourga et le poursuivaient chaque jour de leurs mauvais traitements. Tantôt dérangeant ses filets ou tirant sa barque sur le sable ; tantôt, souillant

avec de la poussière, le poisson qu'il portait au marché.

» Assez souvent, Dourga revenait fort triste au logis, songeant qu'il ne pourrait bientôt plus subvenir aux besoins de sa famille. Malgré cela, il ne manquait jamais de porter les plus beaux poissons qu'il prenait, aux saints ermites, et il recevait tous les malheureux qui venaient frapper à sa porte, les abritant sous son toit, et partageant avec eux le peu qu'il possédait, ce qui était un continuel sujet de dérision pour ses ennemis, qui lui adressaient tous les mendiants, en leur disant : « Allez trouver Dourga ; c'est un nabab déguisé, qui pêche seulement pour se distraire ».

» Mais une effroyable famine désola le pays. Ses ennemis devinrent bientôt aussi misérables que lui, et ne songèrent plus à le tourmenter.

» Un soir que Dourga revenait sans avoir pu prendre de poisson, comme il songeait amèrement qu'il ne restait plus rien au logis, il rencontra au pied d'un tamarinier, un petit enfant qui pleurait en appelant sa mère. Dourga lui demanda d'où il venait et qui l'avait ainsi abandonné. L'enfant répondit que sa mère l'avait laissé là, en lui disant qu'elle allait lui chercher à manger. Emu de pitié, Dourga prit dans ses bras le pauvre petit et l'emporta dans sa maison ; sa femme qui était bonne, lui dit qu'il avait bien fait de ne pas le laisser mourir de faim. Mais il

n'y avait plus ni riz, ni poisson fumé ; la pierre à carry n'avait pas retenti ce soir-là sous la main des jeunes filles qui la frappent en cadence.

« *Ma* (la lune) montait silencieusement dans l'orbe céleste ; la famille entière se réunit pour l'invocation du soir. »

« Tout à coup, le petit enfant se mit à chanter : »

« Le fruit du cataca purifie l'eau ; ainsi les bienfaits purifient l'âme. Prends tes filets, Dourga ; ta barque flotte sur le Gange et les poissons attendent ».

« Voici la treizième nuit de la lune ; l'ombre de l'éléphant blanc tombe à l'Est ; les manes des ancêtres demandent du miel, du beurre clarifié et du riz bouilli. Il faut leur en offrir ».

« Tu donneras des repas aux pauvres, où l'amrita coulera aussi abondante que les eaux du fleuve sacré ; tu offriras aux Roudras et aux Adytias (ancêtres décédés) la chair d'un chevreau à toison rouge, car les temps d'épreuve sont finis. Prends tes filets, Dourga ; treize fois tu les jetteras ; ta barque flotte sur le Gange et les poissons attendent. »

« Dourga émerveillé pensa que c'était un conseil qui lui arrivait d'en haut ; il prit ses filets et descendit avec le plus fort de ses fils sur les bords du fleuve. L'enfant les suivit, monta dans la barque avec eux, et ayant pris une rame, se mit à la diriger. »

« Treize fois les filets furent lancés dans l'eau,

et à chaque coup, la barque, ployant sous le poids des poissons, fut obligée d'aller les déposer à terre pour s'alléger. Et la dernière fois, l'enfant disparut. »

« Ivre de joie, Dourga se hâta de porter à ses enfants de quoi apaiser leur faim ; puis songeant immédiatement qu'il y avait d'autres souffrances à calmer, il courut chez ses voisins les pêcheurs, oubliant le mal qu'il avait reçu d'eux, pour leur faire part de ses richesses. Ceux-ci accoururent en foule, n'osant croire à tant de générosité, et Dourga leur distribua sur le champ le restant de sa pêche miraculeuse. »

« Pendant tout le temps que dura la famine, Dourga continua non-seulement à nourrir ses anciens ennemis, mais encore à recevoir tous les malheureux qui accouraient auprès de lui. Il n'avait qu'à jeter ses filets dans le Gange pour en obtenir immédiatement tout le poisson qu'il pouvait souhaiter..... Et c'est ainsi, habitants de Madura, dit Christna en terminant, que vous devez protéger la faiblesse, vous aider entre vous, et ne jamais vous souvenir des torts d'un ennemi malheureux. »

Peut-être pourrait-on penser que la fameuse pêche miraculeuse (Luc ch. V, v. 4 à 7) tire son origine de l'Inde et n'est qu'un emprunt incomplet fait à la parabole de Christna.

CHAPITRE XI.

ORIGINES DU CHRISTIANISME. — COUP D'ŒIL SUR LA VIE DE JÉSUS.

On a exalté le courage de Jésus en face de la mort. Rien n'est plus touchant, en effet, que la prière qu'on lui prête : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, chap. 23, v. 34.)

Mais pourquoi, également dans les Évangiles, (Matthieu, ch. 26, v. 37-39 ; Marc, ch. 14, v. 33-34 ; Luc, ch. 22, v. 42-44) le représente-t-on comme attristé et fort angoissé ? Pourquoi lui fait-on dire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Mon » père, s'il est possible, fais que cette coupe passe » loin de moi ; toutefois, non point comme je le » veux, mais comme tu le veux. » Marc, ch. 14, v. 35-36.) Et une seconde fois (Matthieu, ch. 26, v. 42.) « Mon père, s'il n'est pas possible que cette » coupe passe loin de moi sans que je la boive, » que ta volonté soit faite. » Et une troisième fois la même prière (Matth. ch. 27, v, 46 ; Marc, ch. 15, v. 34).

Il semblerait que les auteurs des Evangiles n'ont pas bien compris Jésus. S'ils l'avaient compris, ils ne lui auraient point prêté de semblables paroles, car elles ne sont pas dignes d'un être humain décidé à donner sa vie en sacrifice dans un but noble quelconque. Et le but qu'on prétend

que se proposait Jésus en mourant, était infiniment trop grand et trop noble pour qu'il soit permis de supposer, non-seulement qu'il ait eu peur de mourir, mais même que l'approche de la mort l'ait attristé.

Représenter Jésus sous un tel point de vue, c'est le placer plus bas qu'une foule d'hommes morts en sacrifiant leur vie pour leurs semblables.

Non, il est impossible que le Christ mourant ait montré de la faiblesse. Si réellement il a existé dans les conditions dans lesquelles on le place, il avait l'intuition de sa position d'Esprit supérieur incarné sur terre par dévouement ; il avait aussi l'intuition des services rendus à l'humanité terrestre par ses prédications.

Je sais que les adeptes du christianisme disent que Jésus, en agissant ainsi, a voulu montrer qu'en revêtant un corps terrestre, il avait revêtu aussi toutes les faiblesses de l'humanité de notre planète. Mais n'était-ce pas le cas, au contraire, de montrer aux hommes ce qu'est un caractère complètement viril et de leur enseigner à mourir.

Dans tous les cas, toutes les citations précédentes témoignent d'une soumission d'inférieur à supérieur, et prouvent que Jésus ne se considérait pas comme l'égal de Dieu ; comme partie intégrante de la divinité.

Une chose digne de remarque également, à propos de la mort de Jésus, c'est qu'aucun de ses apôtres n'ait osé l'accompagner, même de loin, au

lieu du supplice ; pas même ce Pierre qui avait à réparer de l'avoir renié. Ce qui est raconté dans les Evangiles au sujet de cette mort, ne l'a donc été que sur des oui-dire. Aucun des quatre évangélistes n'a écrit : « *J'ai vu ; j'ai entendu.* » Pas même le disciple *qu'il aimait;* lequel, dit l'Evangile, était au pied de la croix.

Le pasteur Pressensé, dans un livre intitulé : *J. C.; son temps; sa vie; son œuvre*, qui a paru il y a quelques années, dit (page 632) à propos de la mort de Jésus ; « C'est alors, que près d'expirer,
» sentant s'abattre sur lui cette angoisse inexpri-
» mable qui précède la rupture du lien entre
» l'âme et le corps, toutes les fois du moins que le
» mourant a pleine conscience de lui-même, Jésus
» poussa un cri de détresse : « mon Dieu, mon
» Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Il y a là, une grave erreur. Il n'y a pas *angoisse inexprimable toutes les fois que le mourant a pleine conscience de lui-même.* On voit très-souvent des hommes de bien, mourir avec toute leur connaissance et s'éteindre d'une manière calme et qui n'indique nulle angoisse. On peut citer Socrate mourant et beaucoup d'autres. Cette mort calme a dû être celle de Jésus à bien plus forte raison ; surtout parce que, de même que tous les grands Instructeurs de l'humanité terrestre, à aucun instant de son incarnation il n'a dû perdre l'intuition de sa supériorité dans la hiérarchie des Esprits. Il a donc dû comprendre qu'en quittant

son corps terrestre après avoir rempli la tâche qu'il s'était donnée, il allait rentrer dans la vie des Esprits *supérieurs* et par conséquent *heureux*. Il n'y avait donc pas là de quoi lui donner des angoisses.

On peut opposer à ce que dit le pasteur Pressensé, ce qu'a écrit Goethe relativement à la mort. Voici comment il s'est exprimé : « L'image touchante de la mort ne s'offre pas à l'homme sage comme un objet d'effroi, ni à l'homme pieux comme un dernier terme. Elle ramène le premier à l'étude de la vie, et lui apprend à en profiter ; elle présente au second un avenir de bonheur, elle lui donne l'espérance au milieu de ses jours de tristesse. Pour l'un et pour l'autre la mort devient la vie. »

Jefferson, l'auteur de la *déclaration d'indépendance* des Etats-Unis, peut également être cité à propos du calme qui domine chez les hommes de bien, en face de la mort.

Thomas Jefferson, publiciste célèbre et l'un des plus grands et des plus vertueux citoyens dont s'honore l'Amérique du Nord, avait toujours dit qu'un de ses souhaits les plus ardents était de mourir le 4 juillet, anniversaire du jour mémorable (4 juillet 1776) où il avait proclamé l'avénement d'une grande nation, en rédigeant la fameuse *déclaration de l'indépendance*.

Ce vœu fut exaucé. Le 4 juillet 1826, cet homme vénérable qui avait jusque là lutté courageuse-

ment contre la mort, dans l'intérêt de la nation nouvelle dont il était le soutien, sembla l'accepter avec joie et comme un bienfait. Il expira ce jour même dans la quatre vingt quatrième année de sa vie.

Peu d'heures avant sa mort, il écrivait à un jeune ami : « Pour vous, cette lettre sera comme si elle parvenait de chez les morts. Avant que vous puissiez méditer les avis qu'elle vous donne, celui qui l'aura écrite sera descendu dans la tombe. Votre excellent père a désiré que je vous adresse quelques lignes pouvant avoir une salutaire influence sur les événements de votre vie ; et de plus, moi aussi, comme portant le même nom que vous, j'y attache de l'intérêt. Avec une disposition favorable de votre part, peu de mots suffiront. Adorez Dieu ; honorez et chérissez vos père et mère ; aimez votre prochain comme vous-même et votre pays plus que vous-même. Soyez juste ; soyez vrai ; ne murmurez pas contre la Providence. Si vous agissez ainsi que je vous le recommande, la carrière humaine dans laquelle vous entrez, ne sera que le prélude d'un bonheur ineffable et d'une vie éternelle. Et s'il est permis aux morts de s'occuper encore des choses de ce monde, toutes les actions de votre vie seront, de là haut, sous ma garde protectrice. Adieu. »

Il y avait là un mourant *qui avait pleine conscience de lui-même*, et qui n'a point éprouvé *une angoisse inexprimable*. Cependant ce n'était qu'un

homme ; tandis que celui dont parle le pasteur Pressensé est réputé Dieu par lui et ses co-sectateurs.

Enfin, on peut citer Schiller, mort en 1805 à quarante six ans, c'est-à-dire dans la plénitude de la vie.

Schiller, ce grand poète, ce beau génie, ce noble cœur, allait rendre son âme à Dieu. « Comment vous trouvez-vous ? lui demandait une personne amie, tout en pleurs. Il leva les yeux au ciel et répondit doucement : « Toujours plus tranquille. »

On doit être d'autant plus étonné de voir le pasteur Pressensé s'exprimer ainsi qu'il l'a fait à propos de la mort, qu'en sa qualité de chrétien il doit croire en une autre vie et espérer.

Quelques lignes plus loin, M. Pressensé dit : « *que la mort est le salaire du péché*, *et un effroyable désordre dans la création.* »

La mort du corps humain n'est point *le salaire du péché*. L'homme, tel qu'il a été fait, a toujours dû, à un moment donner, abandonner son corps terrestre usé ; et c'est ignorer complètement les lois de la physiologie (ignorance habituelle aux théologiens) que d'affirmer que si l'homme n'avait pas péché, son corps aurait vécu éternellement.

Ensuite, parler ainsi, c'est ignorer que la *mort*, c'est-à-dire l'*absence de la vie*, n'existe point en réalité ; que tout dans l'univers subit incessamment des *transformations* ; que le corps humain lui-même, qui pendant la vie terrestre

semble fixe et toujours le même, est en perpétuelle transformation, puisque chaque jour il reçoit et il perd, et que chaque sept ans environ, il est entièrement renouvelé ; que les incarnations des Esprits sur les divers globes habités, sont choses *naturelles* et *prévues*. C'est émettre une idée radicalement fausse aussi, que de dire : *que la mort est un effroyable désordre dans la création*.

Parler de désordre dans la création, dans l'œuvre de Dieu, c'est l'incriminer, lui, l'auteur de toutes choses, le formateur et le régulateur suprême des mondes, dans lesquels il fait régner un ordre admirable.

M. Pressensé dit (page 654) à propos d'une apparition du Christ après sa mort, sur les bords du lac de Tibériade : « Où il avait connu quelques » jours de gloire au milieu d'une population » enthousiasmée : « *qu'était cette première gloire,* » *si passagère, due à une faveur précaire, comparée* » *à celle qu'il rapportait maintenant du sépulcre,* » *après avoir vaincu le péché et la mort.* »

J'avoue ne pas comprendre ce que signifie : *vaincre le péché et la mort*. Est-ce *détruire* le péché ; *détruire* la mort ? Mais il n'est personne qui ne sache que les hommes ont péché, c'est-à-dire, qu'ils ont fait le mal ; qu'ils ont dérogé à la loi de Dieu, *avant* la venue de Jésus ; *pendant* qu'il a vécu sur la terre, et *depuis* sa mort ; et que de tout temps ces dérogations ont été fort nombreuses. Donc, il n'a ni *vaincu*, ni *détruit* le péché.

Au surplus, le mot : *péché*, si usité en langage chrétien, est un terme qui ne représente pas une idée juste. L'expression *amoindrissement moral* indique réellement de quoi il s'agit. En effet, qu'un homme agisse contre sa conscience (qui est l'écho de la voix de Dieu dans son âme), il *s'amoindrit moralement*, mais il n'*offense* pas Dieu. *Offenser* Dieu, ce serait porter atteinte à Dieu à un degré quelconque. Or, par cela même que Dieu est l'*absolu* en toutes choses, il est impossible à tout être créé par lui, de lui occasionner *un tort* quelconque.

Mais tout être humain qui fait quelque chose de contraire à la loi de Dieu ; qui fait le mal, *s'amoindrit moralement ;* il déchoit ; il se fait tort à lui-même ; il faut donc ensuite qu'il cherche à s'améliorer, à se relever.

Pour en revenir à ce que dit le pasteur Pressensé, tout le monde sait aussi que l'on mourait *avant* la venue de Jésus ; que l'on est mort *pendant* qu'il était sur la terre, et que *depuis* qu'il a disparu, l'on a continué et l'on continue de mourir. Non que la mort, ou pour parler plus juste, la transformation de l'être humain, soit une *punition*, mais parce que c'est une loi naturelle établie par Dieu. Donc Jésus n'a ni *vaincu* ni *détruit* la mort.

On reconnaît au surplus dans cette manière d'écrire, la manie emphatique et déclamatoire habituelle aux théologiens de toutes nuances.

On dit aussi que, par sa mort, Jésus s'est

offert à Dieu pour *racheter* les hommes. Pour ceux qui croient à sa divinité, il s'est donc offert *à lui-même*? Et de quoi a-t-il racheté les hommes? Est-ce des supplices de l'enfer? Mais l'on nous affirme que chaque jour, les hommes qui meurent en état de péché mortel tombent en enfer. On nous affirme aussi que tous ceux qui ne sont pas catholiques, sont damnés, puisqu'on nous dit : *hors de l'Église* (romaine) *pas de salut*.

Jésus a-t-il racheté les hommes du soi-disant péché originel, dont par parenthèse il n'a jamais parlé ? Mais alors, pourquoi baptise-t-on encore chaque enfant qui naît ? Et puisque le baptême seul peut effacer la tache originelle, comment se fait-il que Jésus n'ait pas baptisé ses apôtres, ou qu'il ne les ait pas obligés à se faire baptiser? Car il n'est dit nulle part que les apôtres aient été baptisés. Peut-être avaient-ils été conçus sans péché ! Mais pourquoi Jésus s'est-il fait baptiser par Jean ? Car enfin, si sa mère a été conçue sans péché, ainsi qu'un dogme nouvellement élaboré ordonne de le croire, à bien plus forte raison, lui a dû naître sans la tache originelle. Il est vrai que le baptême qu'il a reçu n'était qu'une cérémonie usitée parmi certaines sectes juives.

Il y a donc lieu de se demander de quoi Jésus a racheté les hommes ? Et si l'on admet cette « rédemption par Jésus », comment expliquer que depuis sa mort il y ait toujours eu sur la terre, et qu'il y ait encore aujourd'hui, une

énorme majorité d'hommes qui ignorent complètement la religion formulée par les disciples de Jésus ? Car il y a encore aujourd'hui neuf cent soixante cinq millions de *non-chrétiens*, contre trois cent trente cinq millions de *chrétiens*.

Comme le dit fort bien le pasteur A. Réville en parlant du livre de Rowland Williams : *Christianity and Hinduism* (*Revue des deux mondes*, 15 août 1875) : « Les anciennes théories, les vieilles » apologies, ne recouvrent pas ce fait brutal et » patent : *qu'en définitive la rédemption de l'huma-* » *nité, considérée comme accomplie depuis bientôt* » *vingt siècles, a laissé en dehors de sa sphère* » *d'action la majorité du genre humain.* »

Oui, Jésus, de même que tous les grands éducateurs moraux de l'humanité terrestre, a racheté, ou du moins a contribué pour sa part, à racheter l'humanité, si par *rachat* on entend : *progrès*. L'humanité, encore si inférieure moralement, avait oublié que plusieurs de ses précédents éducateurs lui avaient parlé de charité, de fraternité. Jésus a donc relevé moralement l'humanité en lui rappelant ces préceptes déjà anciens ; et c'est là ce qu'on peut appeler un *rachat* si l'on tient absolument à se servir de cette expression. Et dans ce sens, on peut dire que tout être humain qui entraîne l'humanité en avant, moralement ou intellectuellement, est dans une proportion quelconque le *sauveur* de l'humanité, car il rachète pour une part quelque minime qu'elle

soit, l'humanité de l'ignorance et du vice, véritables causes des maux qu'elle endure.

Ceux qui ne reconnaissent que Jésus comme *sauveur*, c'est-à-dire comme *instructeur définitif* de l'humanité terrestre, ressemblent à ces gens qui, habitant le fond d'une vallée, n'ont d'autre horizon que celui des montagnes qui les entourent.

Pour apprécier Jésus et ses enseignements il faut se placer au point de vue le plus large de l'histoire ; il faut embrasser d'un coup d'œil profondément investigateur, *tout* ce qui s'est fait en faveur de l'humanité dès les temps les plus reculés. Alors, on rend justice à chacun des grands instructeurs, et on ne s'attache plus exclusivement au dernier, en faisant abstraction de tous ceux qui l'on précédé et dont, en réalité, il n'a fait que répéter les maximes.

On nous parle sans cesse de *salut* ; on nous dit que l'homme doit faire son possible pour être *sauvé;* que Jésus s'est incarné pour *sauver* l'humanité. A ceux qui parlent ainsi, il y a lieu de dire : Employez d'autres termes et vous vous ferez comprendre de tous. Dites : que chaque créature humaine doit faire servir ses incarnations successives à s'améliorer, de manière à passer de planètes inférieures sur des planètes à humanités plus avancées, et à se rapprocher ainsi de Dieu, c'est-à-dire du *bien absolu*, et vous aurez proclamé une vérité que tous comprendront.

Dites que l'harmonie n'existera sur la terre,

que quand la charité, c'est-à-dire, l'affection réciproque, prêchée par plusieurs instructeurs venus des sphères supérieures, sera *universellement* mise en pratique, et vous nous prouverez que vous avez compris le but de la mission de ces instructeurs, qui ne sont pas venus *sauver* l'humanité terrestre des prétendues flammes de l'enfer, mais qui sont venus travailler à son amélioration intellectuelle et morale.

Le pasteur Pressensé, dans son livre, dit encore (page 36 : « Le christianisme repose tout entier » sur l'idée ou sur le fait de l'intervention surna- » turelle de l'amour de Dieu, pour sauver un monde » perdu. Quand on a retranché le dogme de la » chute et celui de la rédemption pour leur substi- » tuer le système du simple développement de la » nature humaine arrivant à sa perfection par » J.-C. on l'a sapé par sa base. »

On pourrait répondre à M. Pressensé: qu'en retranchant le dogme de la chute et celui de la rédemption, il est bien possible qu'on sape par sa base un christianisme de convention, mais que le véritable christianisme, ou pour mieux dire : *l'humanisme* n'est autre chose que la *charité appliquée*; l'harmonie sur terre, par le complet développement du lien affectueux.

On pourrait lui dire aussi : Laissez donc de côté vos dogmes inventés par des hommes, et obéissez à vos intuitions qui vous disent, ainsi qu'à tous les hommes à intelligence suffisamment

développée : qu'il n'y a pas eu de chute ; que l'humanité terrestre a eu un commencement formé par des Esprits que Dieu a fait s'incarner sur la planète terre, pour s'y améliorer tout en améliorant le globe. Que cette humanité a progressé lentement ; qu'il y a eu des défections individuelles, et qu'il y en a encore chaque jour parmi les hommes, mais que jamais il n'y a eu de chute collective. Que Dieu a, de temps en temps envoyé sur ce globe, de même que très-probablement sur toutes les planètes habitées, des *Esprits supérieurs* qui se sont incarnés par dévouement pour encourager et pour instruire leurs frères moins avancés qu'eux, moralement et intellectuellement. Dans tout cela, il n'y a rien que de *très-naturel*, de *très-rationnel*, de *très-compréhensible pour tous*, et il n'est nul besoin de mettre sans cesse en scène, et les dogmes et le surnaturel.

Malheureusement pour le progrès de l'humanité, messieurs les soi-disant représentants de Dieu ont fait un lit de Procuste et ils sont fatalement condamnés à y faire entrer des choses impossibles.

Si nous nous plaçons au point de vue historique, la vie de Jésus nous est très-peu connue, car il s'en faut de beaucoup que les récits évangéliques aient pour tout esprit sérieux et investigateur, la valeur de l'histoire. Et en admettant que les Evangiles nous aient retracé la véritable vie de Jésus et son véritable enseignement, l'on

peut bien dire : que si Jésus est un type de perfection morale, il ne saurait représenter à nos yeux le type de l'homme complet. Nous n'avons en réalité comme exemple que *trois années de prédication terminée par sa mort*, mais nous ne trouvons dans cette courte existence publique aucun des enseignements nécessaires pour guider l'homme dans sa vie terrestre. Jésus n'a parlé ni des luttes du pauvre contre la misère ; ni de l'excellence du travail ; ni des efforts de l'esprit pour conquérir la science. Il n'a point parlé non plus des devoirs des époux, des pères et mères, des enfants, ni d'aucun des devoirs à accomplir dans les diverses positions sociales. Il n'a point enseigné la manière de s'améliorer, la manière de lutter pour ne point tomber au-dessous d'un certain niveau moral. En un mot, il s'est beaucoup occupé du ciel, mais il ne s'est pas occupé de la terre, et l'on peut voir à chaque instant dans les Evangiles avec quel dédain profond il traitait les choses humaines.

Et cependant, il venait, dit-on, pour améliorer la société humaine et pour lui indiquer la marche à suivre sur cette terre pour arriver au royaume des cieux.

Il a passé complètement sous silence tout ce qui avait trait à la vie pratique et entre autres, les devoirs de la famille. La manière dont il a traité sa mère, est une preuve qu'il n'y tenait guère. On lui dit que sa mère et ses frères veulent

lui parler ; il répond : « qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » Et il ajoute en montrant ceux qui l'entourent : « Voici ma mère et mes frères, car quiconque fera la volonté de mon père qui est aux cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » (Matth. ch. 12, v. 47 à 50 ; Marc ch. 3, v. 31 à 35).

Il ne pensait donc pas que sa mère — à qui depuis lors, tant de gens ont élevé des temples, la considérant comme la meilleure protectrice auprès de son fils — fît la volonté de Dieu ?

Et dans Luc (ch. 8, v. 20, 21) il répond : « ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. » Il ne croyait donc pas que sa mère mît en pratique la parole de Dieu ?

Revenant de la fête de Pâques à Jérusalem, Jésus abandonne son père et sa mère. Ses parents le cherchent pendant trois jours et le retrouvent enfin dans le temple. Et sa mère lui dit : « mon enfant, pourquoi as-tu agi ainsi ? Voici, ton père et moi te cherchions étant en grande peine. »

Et l'enfant, qui n'avait que douze ans, répond peu respectueusement : « Pourquoi me cherchiez-vous ; ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon père ? » (Luc ch. 2, v. 43 à 50.)

Et dans Jean (ch. 2, v. 1 à 5,) aux noces de Cana, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Et Jésus répond durement à sa mère : « Femme ! qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? »

Les devoirs de la famille sont donc complètement mis de côté par le Jésus des Evangiles.

On peut juger du dédain de Jésus pour les choses de la vie terrestre par les conseils qu'il donnait : « ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, de ce que vous boirez ; ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus ; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel, car ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'assemblent dans des greniers et cependant votre père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas plus excellents qu'eux? Et pourquoi êtes-vous en souci du vêtement? Apprenez comment croissent les lys des champs, ils ne travaillent ni ne filent... si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi? Ne soyez donc point en souci, disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi serons-nous vêtus? Vu que les païens recherchent toutes ces choses ; car votre père céleste connaît que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par dessus. Ne soyez donc point en souci pour le lendemain. (Luc ch. 12.)

Je ne connais qu'une classe d'hommes qui aient toujours mis en pratique ces conseils. Ce sont les moines de toutes les variétés ; mais ils ont toujours été regardés et à très-juste titre comme d'insupportables parasites.

Il eût mieux valu que Jésus ne soulevât pas ces questions, que de les résoudre de cette manière, qui indique une complète ignorance de la vie humaine pratique. Dans tous les cas, ces conseils n'étaient pas ceux d'un être ayant conscience que le travail est, pour tout homme, un devoir. Il paraît aussi qu'il ignorait ce que Dieu avait dit à Adam : « qu'il mangerait son pain à la sueur de son front. »

Ainsi que le dit fort bien M. Fauvety dans le journal *La Solidarité* (nov. 1867) : « L'on ne saurait donner Jésus comme l'idéal éternel de la perfection suprême..... S'il est vrai que « Dieu seul doive être appelé *bon*, c'est-à-dire, *parfait*, et s'il nous est recommandé d'être parfait comme notre Père est *parfait* » ce n'est ni dans une personnalité historique, ni dans un type légendaire, ce n'est ni dans un Messie, ni dans un Bouddha que nous devons chercher l'idéal divin..... C'est pourquoi nous croyons avoir mieux compris la pensée de Jésus, que ceux qui veulent, malgré sa défense, immobiliser en lui la conscience humaine. Comme eux, nous sommes chrétiens, en ce sens que nous portons en nous l'idée chrétienne, mais nous portons aussi l'idée Juive et l'idée païenne et celle du Bouddha et celle de Manou et celle de Confucius, et aussi toutes les grandes conceptions des révélateurs de la science et des génies de la philosophie.

« Et tous ces aspects de la vérité éternelle constituent pour nous, ou plutôt ont servi à constituer

en nous, cet idéal nouveau qui dépasse d'une hauteur de dix-huit siècles l'idéal du Golgotha... En incarnant dans une personnalité ayant vécu, ou en réalisant une fois pour toutes à un moment donné, l'idée de perfection et en disant à ce type: « Tu seras l'idéal éternel de l'humanité, » on condamne les générations futures à ne rien ajouter à *l'idée* qui leur a été transmise. On immobilise l'humanité.

« Enfants d'un monde qui se meut emporté vers des destins inconnus, mais toujours meilleurs; habitants d'une sphère qui vogue sur les flots mobiles de l'éther, plongée au milieu du temps infini et de l'espace sans bornes dans un océan de vie et de lumière, nous ne saurions pas plus concevoir l'immobilité des sociétés humaines que celle de la Terre et des Mondes. Encore moins pourrions-nous comprendre l'âge d'or derrière nous, le paradis au point de départ et l'humanité virile marchant à reculons vers ses destinées, le regard fixé sur les formes épuisées d'un passé immobile. »

Oui, M. Fauvety a mille fois raison, l'humanité terrestre n'a nul besoin de porter le nom d'un de ses grands instructeurs plutôt que celui d'un autre. Le perfectionnement humain n'est que la résultante des enseignements successifs des grands éducateurs qui ont paru à différentes époques sur divers points du globe; et ce perfectionnement n'est pas près de s'arrêter. C'est pour cela que

pour parler juste, et surtout pour éviter les dissensions entre les diverses branches de l'humanité et pour arriver le plus tôt possible à l'harmonie, par la fraternité, il faut dire : *idée humaine; morale humaine; charité humaine.*

Strauss (*Nouvelle vie de Jésus*) a dit aussi : « Quelque haut rang que Jésus tienne parmi ceux qui ont montré à l'humanité l'image la plus pure et la plus nette de ce qu'elle doit être, il n'a été en cela ni le premier, ni le dernier révélateur. Dans Israël et en Grèce ; sur le Gange et sur l'Oxus, il a eu des prédécesseurs et de même il n'est pas resté sans successeurs. L'idéal humain a continué à se développer après lui ; il a manifesté de nouveaux aspects et ses traits divers se sont mieux équilibrés. On ne peut méconnaître que dans le modèle offert par la vie de Jésus et son enseignement, à côté de quelques aspects entièrement rendus, d'autres ne soient que faiblement exprimés ou ne soient pas indiqués du tout. »

« Ce qui est pleinement développé, c'est tout ce qui se rapporte à l'amour de Dieu et du prochain; à la pureté de l'âme et de la vie des individus. Mais déjà la vie de famille passe à l'arrière plan chez le maître, qui ne la connaissait pas. A l'égard de l'Etat, il se montre absolument passif ; le commerce et l'industrie ne sont pas seulement exclus par sa vocation, ils lui sont visiblement antipathiques ; et tout ce qui touche à l'art et aux sereines jouissances de la vie, est au-delà de son l'horizon.

Quant à la science, jamais il n'en a fait mention, et cependant déjà la science avait eu d'éminents représentants dans des contrées non-éloignées de celle où prêchait Jésus. Déjà Thalès (600 ans avant Jésus), Hippocrate (460 ans avant) Xénophane (600 ans avant), Aristote, Euclide, Archimède, etc., étaient bien connus dans le monde, et Jésus devait savoir que la science n'est pas un vain mot. »

« Que ce soient là des lacunes essentielles et une défectuosité qui procède à la fois et de la nationalité juive, et des circonstances générales du temps, et des circonstances particulières de la vie de Jésus, c'est ce qu'on ne devrait pas nier, dès qu'on ne le peut pas. »

Strauss a complètement raison et il y aurait à ajouter que Jésus devait savoir que Dieu est: *amour* et *science.*

Il y aurait aussi à rappeler ici, à propos de science, la fameuse Ecole d'Alexandrie qui, depuis des centaines d'années, brillait d'un si vif éclat et qui avait produit tant de savants jusqu'à l'époque indiquée comme étant celle où a vécu Jésus. Il y avait depuis longtemps, à Alexandrie, des centaines de mille juifs, et parmi ces juifs, il en existait encore à cette époque un certain nombre qui avaient un nom dans la science, entre autres Philon, né trente ans avant Jésus; et les juifs de Judée ne l'ignoraient pas car il y avait évidemment des relations entre la Judée et

Alexandrie. Comment donc Jésus, semble-t-il ignorer tout cela?

Mais comment aussi Plutarque, qui vint au monde 50 ans après Jésus, et qui dut écrire: *Les vies des hommes illustres*, et des *Traités de Morale* à peu près vers la fin du premier siècle de notre ère, n'a-t-il fait aucune mention de Jésus? Plutarque avait dû cependant fouiller les régions Orientales pour y rechercher les hommes marquants et les moralistes. Il ne connaissait donc pas la morale des évangiles? Et c'est encore une preuve que les évangiles n'ont été écrits que beaucoup plus tard, ce qui leur ôte toute valeur *historique*.

S'il n'existait *absolument aucune histoire* de la Révolution française de 1789, et si en 1882 un individu âgé de 25 ans écrivait l'histoire de cette Révolution, qui aurait eu lieu par conséquent, 68 ans avant sa naissance, il serait encore dans de moins mauvaises conditions que ceux qui, cent ou cent cinquante ans après la mort de Jésus, ont écrit les Evangiles. Il n'aurait comme *témoins oculaires* pour l'aider à retracer les faits de 1789, que les traditions que lui apporteraient des hommes âgés au moins de quatre-vingts ans. Mais ceux qui ont écrit les Evangiles, — en les décorant des noms des apôtres contemporains de Jésus — n'ont pu consulter aucun de ces contemporains, et en ont été réduits aux traditions des troisièmes où quatrièmes générations. Ce n'est pas là de l'histoire.

Si l'on établit un parallèle entre Jésus, *tel qu'il est représenté dans les Evangiles*, et deux hommes justement célèbres : Socrate (470 ans avant Jésus) et Platon (430 ans avant Jésus), que Srauss a oublié de mentionner, l'on verra que comme éducateur intellectuel de l'humanité, Jésus leur est inférieur.

La vie utile de Jésus n'a duré que *trois années*. Socrate a vécu soixante-dix ans, et pendant toute cette longue vie, il a employé au moins quarante années à prêcher par la parole et surtout par l'exemple. Son œuvre a consisté principalement à rappeler l'homme à l'observation de lui-même. Il réalisa dans sa vie, aussi parfaitement que possible, tout le bien et le beau dont il développait l'idée dans son enseignement. Il fit de sa vie, une œuvre morale, une œuvre d'art. Instituteur des hommes; soldat intrépide; magistrat courageux, il remplit fidèlement tous les devoirs de la vie publique et privée.

Quant à Platon, qui vécut quatre-vingt-trois ans et qui fut disciple de Socrate, il acquit dès l'âge de vingt-cinq ans la réputation d'un sage consommé, et on lui décerna plus tard le surnom de *Divin*. Sa doctrine peut se résumer en ceci : « élever la raison à Dieu ; connaître Dieu en toute chose, et toute chose en Dieu, parce qu'il est la vérité infinie; l'éternelle raison des choses. Elever l'amour à Dieu ; aimer Dieu dans tout ce qui est beau, aimer tout ce qui est beau en Dieu, car il

est la beauté éternelle et infinie, dont toute beauté finie et passagère n'est qu'un reflet. »

La doctrine des *Idées* forme la base du système de Platon. Elles sont innées dans l'homme; il ne les produit ni ne les apprend, il ne fait que s'en *ressouvenir*; elles sont en lui la raison même; elles sont la base du beau et du bien ainsi que du vrai.

D'après ceci, il serait permis de penser que Platon croyait aux incarnations successives.

CHAPITRE XII.

DERNIER COUP D'ŒIL SUR LES RELIGIONS.

On a souvent répété que le christianisme était la seule religion véritable ; celle en dehors de laquelle personne ne pouvait trouver grâce devant Dieu.

Les ministres de chacune des branches du christianisme affirment: que nul ne peut être *sauvé*, s'il ne fait partie de leur troupeau.

Les prêtres de l'Islamisme, ceux du culte Brahmanique, du culte Bouddhique, en disent tout autant.

Cependant tout homme qui voudra se servir de son bon sens, se dira: que si un culte spécial — ce que vulgairement l'on appelle une religion — était chose *indispensable* pour les habitants de ce globe, qui *tous* sont au même titre les enfants de

Dieu, ce culte aurait été inculqué par lui aux habitants primitifs de cette planète, de même qu'il leur a donné l'idée de pourvoir à leur nourriture et à leurs autres besoins corporels.

Car enfin, on nous accordera bien, que Dieu met les besoins de l'âme, au moins au niveau de ceux du corps.

On ne comprendrait pas que Dieu, en établissant l'espèce humaine sur ce globe, ne lui eût point donné les sensations de la faim et de la soif, sensations qui avertissent l'homme de réparer, par la nutrition, ce que son corps perd à chaque instant ; et que Dieu eût laissé aux hommes — privés des sensations de la faim et de la soif — le soin de chercher comment ils pourraient conserver leur corps ; quitte à voir les êtres humains mourir d'inanition par milliers, avant d'en être arrivés à trouver que pour conserver son corps en bon état, il faut manger et boire.

Et l'on veut nous faire accroire que Dieu, notre père à tous, a laissé et laisse encore chaque jour, *périr spirituellement pour l'éternité*, des centaines de millions d'êtres humains, faute de les avoir fait naître : ou catholiques, ou protestants, ou musulmans, etc.

Cette seule comparaison fait ressortir l'absurdité de cette maxime : « *Hors de l'Eglise point de salut.* »

Il est donc rationnel de penser, que de même que les êtres humains primitifs ont reçu, par une

véritable intuition, conséquence de l'action d'Esprits bienveillants non-incarnés, les *instincts physiques* (conservation de l'*individu* par l'alimentation, le vêtement, l'habitation: conservation de *l'espèce* par la reproduction), de même aussi, ils ont reçu, toujours *par intuition* et à mesure qu'ils sortaient de l'état sauvage initial, les *sentiments moraux et religieux* (idée d'un Directeur suprême de l'Univers; idée du juste et de l'injuste; idée de la continuation indéfinie de leur être).

Il est donc rationnel aussi de dire, avec la doctrine spirite : que l'humanité terrestre débuta sur cette planète par des Esprits incarnés *inférieurs*, et que d'époque en époque, la terre reçut des incarnés qui s'étaient successivement améliorés et qui étaient devenus de plus en plus intellectuels et moraux. Puis, de temps à autre, apparurent tantôt sur un point du globe, tantôt sur un autre, des incarnés de haut titre intellectuel et moral, chargés par Dieu de la mission de faire progresser leurs frères terrestres, ou qui avaient demandé cette mission par dévouement. Tels furent sans doute Christna, Confucius, Zoroastre, Moïse, Cakia-Mouni, Socrate, Platon, Jésus, Mahomet.

Mais les disciples de quelques-uns de ces grands éducateurs de l'humanité terrestre, outrèrent et défigurèrent leurs eneignements. Quelques-uns aussi exploitèrent le nom et la doctrine du maître en établissant, à leur profit, des hiérarchies sacerdotales (Brahmes; prêtres Egyptiens; Lévites; prêtres chrétiens).

L'avant dernière des religions en date (le christianisme) semble avoir été calquée sur les données de l'Instructeur Indou Christna, ainsi que je crois l'avoir suffisamment démontré précédemment. Mais cette religion, qui semblait à son origine n'être qu'un résumé des doctrines si charitables émises par les précédents Instructeurs de l'humanité, fut bientôt entourée de nuages qui en altérèrent la pureté et la simplicité. De même que dans toutes les religions antérieures il s'était formé des sectes, dont chacune croyait posséder, ou affichait la prétention de posséder, la pure idée du fondateur, de même aussi, dans le christianisme il y eut des sectes dont chacune eut la prétention de mieux comprendre et de mieux interpréter l'une que l'autre, la parole du fondateur *présumé* (car Jésus n'a pas fondé de religion). Et ces sectes, à force de dogmes et de cérémonies, ont obscurci l'idée fondamentale : *Un Dieu unique*; *la Charité humaine* » (l'amour des hommes entre eux).

On dit communément que dès qu'il y a eu des hommes sur notre planète, le sentiment religieux a existé. Ceci ne doit pas être exact. Les hommes primitifs n'étaient très-probablement que des espèces de brutes inférieures aux australiens et aux peuplades actuelles du centre de l'Afrique. Ils ne vivaient sans doute que de la vie animale. et en aucune manière, de la vie intellectuelle.

Ce ne dut être que plus tard, et lorsqu'à la sau-

vagerie initiale eut succédé un état, qui bien qu'étant encore l'état sauvage, donna cependant quelque essor au sentiment chez l'homme, que celui-ci reçut l'intuition de la divinité.

Si l'on étudie les progrès successifs de notre humanité, l'on est bien forcé d'admettre, qu'en général, chaque idée n'a pénétré dans les masses qu'à l'heure où elle pouvait devenir utile ; où elle pouvait être comprise et appréciée. Toute chose qui vient trop tôt est souvent rejetée parce qu'elle n'est pas comprise ; elle est considérée comme une *utopie*. Mais, en fait, ce sont d'*anciennes utopies* qui successivement sont devenues *choses pratiques*. Beaucoup de vieilles utopies sont aujourd'hui universellement acceptées, et il en sera longtemps, si ce n'est toujours, ainsi.

Spinosa a dit : « Il existe pour l'humanité un » double état : un *état de nature* et un *état de raison*. » Dans le premier, domine la loi du plus fort ; dans » le second, la paix et l'union. La loi de l'huma- » nité est de passer de l'un à l'autre, ce qui ne » peut avoir lieu que progressivement. Nul peuple » n'a jamais été complètement plongé dans *l'état* » *de nature ;* aucun n'a paru sur le globe à l'état » de raison.

La doctrine spirite explique parfaitement ce que dit Spinosa. Les premiers esprits incarnés sur la terre, durent être une réunion d'Esprits anciens habitants d'une planète fort inférieure à la terre, envoyés sur notre globe, comme dans un

séjour *relativement* meilleur, mais dans le but de se perfectionner. Ils étaient donc appropriés à la planète inférieure dont jusque là ils avaient formé une partie de la population; et l'état dans lequel ils ont débuté sur notre planète, se traduit pour nous par l'idée: *Etat de nature,* parce qu'en réalité, ces premiers humains terrestres étaient au dessous du niveau de ce que nous appelons des sauvages. Mais presqu'aussitôt s'incarnèrent sans doute parmi eux quelques esprits relativement plus avancés qui avaient pour mission de contribuer au développement intellectuel et moral de leurs frères inférieurs. C'est pour cela qu'au plus loin où remonte l'histoire de l'humanité terrestre, on voit poindre de temps en temps quelques hommes relativement supérieurs aux autres, et qui, à toutes les époques, prirent la direction morale des masses humaines et eurent sur elles une influence plus ou moins étendue.

Et Dieu voulut sans doute aussi, qu'en même temps, un certain nombre d'Esprits supérieurs non-incarnés, donnassent aux habitants de la terre l'*intuition* de leur spiritualité, de leur immortalité et des lois morales qui devaient les diriger. L'on voit donc qu'on n'a nul besoin d'admettre, et la révélation du Sinaï, et les autres révélations miraculeuses.

Bunsen, que j'ai déjà cité; un homme qu'on n'accusera pas de chercher à diminuer l'importance de la Bible, car il a assez prouvé dans son

livre : *Dieu dans l'histoire*, qu'il était biblique comme le sont tous les protestants; Bunsen n'admet cependant pas la *révélation* conçue en tant que *fait historique extérieur*, et il la considère comme inacceptable par la raison. Il entend par *révélation*, une action *tout intérieure* ; ce que nous autres, spirites, entendons par le mot : *intuition*.

Et c'est en partant de cet ordre d'idées que l'on peut dire comme Spinosa : que nul peuple n'a jamais été en totalité plongé dans l'*Etat de nature*. Même aujourd'hui dans le centre de l'Afrique, dont les diverses populations nous présentent l'état sauvage, des Esprits non-incarnés, relativement supérieurs, guident sans doute, *par l'intuition*, quelques hommes moins inférieurs que la masse ; et ce sont ces hommes qui à leur tour agissant moralement sur leurs compatriotes, aident inconsciemment les peuples civilisés à introduire parmi ces peuplades les premières lueurs de la civilisation.

Ce sont des Esprits bien inférieurs, si nous les comparons aux êtres humains de nos régions civilisées, mais ils ont cependant un degré quelconque de supériorité sur ceux au milieu desquels ils sont nés.

L'on ne saurait donc raisonnablement admettre que tous les hommes qui ont vécu sur la terre avant Jésus, ont dû être damnés (ont dû être punis) parce qu'ils ne professaient pas ce qu'on appelait alors la véritable religion (la religion juive).

Et aujourd'hui encore, pourquoi donc tous les hommes qui ne professent pas le christianisme — et ils forment les *quatre-cinquièmes* de la population du globe — seraient-ils à tous jamais damnés ? Mais la majeure partie d'entre eux *ignorent l'existence* de cette forme religieuse. Elle n'est donc pas *nécessaire*, dans l'acception philosophique du mot ? Et parmi ceux qui l'ignorent, il y a des êtres humains bienveillants et honnêtes, qui comprennent, tout aussi bien que les chrétiens, les idées : d'un *Dieu suprême* et de *charité humaine*. Quant à ceux qui ne possèdent point encore ces notions, en se réincarnant successivement, ils compléteront leur éducation sous ce rapport.

Et il viendra un jour, où il n'y aura plus sur notre terre, ni chrétiens, ni musulmans, ni juifs, ni disciples de Bouddha ; mais où il n'y aura que des *humains terrestres harmonisés*, qui pourront aspirer à s'incarner sur des planètes supérieures à la terre, où ils mettront en pratique ce qu'ils auront acquis pendant leurs incarnations terrestres multiples.

Cette doctrine n'est-elle pas plus consolante et plus conforme au bon sens, que cette exclusivisme si révoltant, professé par des *chrétiens* fort peu *humains* ?

Punit-on un écolier de *sixième* à la fin de l'année scolaire, parce qu'il n'est encore que dans cette classe? Non ; s'il a bien travaillé, on le fait passer dans la classe supérieure. Et s'il s'est mon-

tré trop faible dans sa classe, on la lui fait recommencer.

Ce qui vient à l'appui de ce que je viens de dire: de l'infériorité morale et intellectuelle des premiers humains incarnés sur note planète, c'est qu'en regardant autour de nous, nous voyons encore des humains terrestres à tous les degrés moraux et intellectuels, même au milieu des nations les plus civilisées et à tous les étages sociaux.

Les plus inférieurs sont évidemment des Esprits qui, venus de planètes de moindre degré que la terre, viennent s'essayer à une première incarnation terrestre. C'est parmi eux que l'on trouve ces malfaiteurs de propos délibéré, et beaucoup d'autres qui, sans être des malfaiteurs relativement aux lois humaines, ne valent cependant guère mieux.

Et nos sociétés, si orgueilleuses de leur civilisation, sont bien loin, elles aussi, d'être autant avancées qu'elles le croient, puisque trop souvent elles se font entre elles des guerres cruelles et destructives, et qu'elles se font un titre de gloire d'inventer des engins capables de détruire à la fois le plus d'hommes possible; ce qui prouve combien elles sont loin de comprendre la charité humaine et l'harmonie qui en résulte.

Je disais plus haut, que les diverses formes dont les hommes avaient successivement revêtu les idées morales et religieuses qui leur étaient

insinuées, avaient toujours été en rapport avec le développement moral et intellectuel de ceux qui les professaient. Or, comme l'humanité terrestre n'a point encore atteint l'apogée de ce développement, il s'ensuit que le christianisme n'est pas la forme religieuse la plus élevée. Il est donc naturel et logique qu'il en paraisse successivement de nouvelles qui soient harmonisées avec les progrès *moraux*, *intellectuels* et *scientifiques* de l'esprit humain. La doctrine spirite semble donc, à notre époque, devoir être la forme religieuse destinée à remplacer toutes les autres formes existant actuellement sur notre terre; ce qui ne signifie pas que le spiritisme soit une religion, si l'on entend par là ce qu'aujourd'hui on appelle ainsi.

L'on peut donc considérer comme étant en progrès véritable, une société humaine — une fraction planétaire de l'humanité universelle — qui éprouverait une entière et complète satisfaction religieuse dans une adoration de Dieu, simplement manifestée par la pratique réciproque de la *charité humaine* et par la jouissance modérée de tous les biens de la vie terrestre, lesquels, en définitive, nous ont été donnés dans le but de rendre notre vie matérielle agréable.

Certaines personnes veulent concilier les Cultes (ce que l'on nomme vulgairement les religions) avec le spiritisme. Si l'on examine la question avec attention et bonne foi, on se convaincra que

cette conciliation est impossible. Que l'on prenne n'importe quel Culte et l'on verra que le spiritisme rejette ses dogmes comme entachés de préoccupations puériles. Nous croyons à l'existence d'un Dieu, absolu en tout, et nous croyons que l'âme humaine formée par ce Dieu, doit vivre éternellement, mais doit aussi graduellement et indéfiniment s'améliorer, en passant par des séries multiples d'incarnations qui lui sont successivement accordées : ou comme *récompense*, quand elles sont meilleures que les précédentes ; ou comme *expiation* quand elles sont plus pénibles.

Toute la doctrine spirite est là. Il n'est donc besoin ni de dogmes, ni de mystères, ni de cérémonies. Et pour quiconque a compris ainsi le spiritisme et s'en est pénétré, les nombreuses manières imaginées par les hommes pour rendre hommage à Dieu, n'ont qu'une signification tout à fait secondaire.

Les individus qui professent un culte quelconque, peuvent être comparés à des hommes parcourant un chemin borné de chaque côté par un mur élevé. Ceux qui suivent un pareil chemin peuvent s'y complaire, mais il est évident que leur horizon est nul et qu'ils ne voient qu'un point de l'immensité. La route suivie par les spirites n'est bornée d'aucun côté, aussi leur horizon est large et magnifique. On conçoit que les personnes habituées, dès leur enfance, à marcher sur une route sans horizon, puissent craindre de

se trouver tout à coup en rase campagne, et puissent redouter les éblouissements qui en pourraient être la conséquence. Mais, une fois la vue habituée à toutes les magnificences de ce large horizon, on ne regrette plus la voie étroite ; on ne regrette que de s'en être contenté si longtemps.

Ce serait cependant trop exiger peut-être que de vouloir que des incarnés terrestre d'ordre intellectuel inférieur et qui ont tant à faire encore, pour atteindre leur complet développement terrestre, pussent se passer des cérémonies si matérielles des divers cultes.

Quant à ceux qui se sont développés par de nombreuses transmigrations, les cultes à cérémonies multiples leur sont devenus choses tout à fait inutiles. Ceux-là comprennent mieux leur créateur et ne le rabaissent pas, par d'enfantines et matérielles pratiques. Ceux-là, par exemple, regardent ce qu'on appelle vulgairement : « le sacrement de l'Eucharistie » comme une cérémonie qui rabaisse et matérialiste Dieu.

Admettre que Dieu, être infini et indivisible, se soit un jour divisé ; qu'il ait incarné une fraction de lui-même sur le globe terrestre ; puis ensuite, admettre qu'il fasse chaque jour, en des milliers d'endroits, passer cette fraction incarnée de lui-même, dans un morceau de pain sans levain et dans un verre de vin, lui qui par essence jouit de l'ubiquité, c'est vraiment matérialiser Dieu, d'une manière peu respectueuse.

Une suprême Intelligence nous a créés ; cette cause première nous a donné une conscience, espèce de crible à travers lequel nous avons la faculté de faire passer nos pensées avant de les convertir en actions. La meilleure manière d'adorer cette cause première ; de lui témoigner notre gratitude pour l'existence immortelle qu'elle nous a donnée, c'est de faire le bien et d'éviter le mal. Mais restons persuadés que le sacrement de l'Eucharistie ne lui est pas plus agréable que les boucs d'Israël. Cessons donc de parler de *sacrifices matériels* à offrir à notre créateur, type de l'*immatérialité*. Purifions nos pensées et offrons-lui le *sacrifice* que nous aurons fait, de nos mauvaises pensées. Ce sacrifice-là, sera le plus grand témoignage de respect et d'amour que nous puissions lui offrir.

Quelques personnes parlent de *Spiritisme chrétien*. C'est là une de ces erreurs d'appréciation qui nuisent à une doctrine. Ainsi, ceux qui disent : Spiritisme *chrétien*, disent implicitement : *doctrine spirite appuyée sur tous les dogmes chrétiens*, C'est-à-dire : *Spiritisme mystique à la manière chrétienne*. Mais du moment où l'on admet un spiritisme *chrétien*, il faut admettre un spiritisme *catholique* et un spiritisme *protestant*, et un spiritisme *anglican ;* puis un spiritisme *juif*, un spiritisme *musulman*, etc., etc. De telle sorte que cette unification, cette fusion de tous les cœurs, de toutes les âmes, qui est le but de la doctrine spirite, serait complètement manquée par suite des

rivalités de culte, et que le spiritisme se trouverait envahi par les mysticismes : catholique, musulman, juif, protestant, etc., ce qui est complètement contraire à son essence ; car, qui dit : *spiritisme*, dit : *absence absolue de tout espèce de mysticisme*.

La doctrine spirite est un immense pas fait en avant ; un progrès sur *toutes* les religions existantes. C'est l'idée religieuse épurée, philosophique. Au lieu de *mythes*, il nous donne la *réalité ;* il ne peut donc avoir d'attaches avec aucune des religions existantes, qui toutes, ont un côté mystique (caché, obscur). Et c'est pour cela qu'il rallie chaque jour et qu'il ralliera de plus en plus les philosophes spiritualistes, et aussi les sectateurs de n'importe quel culte qui cherchent la vérité et qui préfèrent la *réalité* à *l'apparence*.

Si donc l'on veut que la doctrine spirite se généralise comme elle doit le faire dans l'intérêt de l'humanité; il ne faut lui imprimer le cachet d'aucun culte.

Aussi, c'est par cela même qu'une fois la doctrine spirite comprise de tous, non-seulement les guerres de religion deviendront impossible, mais qu'encore, l'espèce d'inimitié, d'éloignement qui existe aujourd'hui entre les sectateurs des divers cultes, n'aura plus lieu, parce qu'elle n'aura plus aux yeux de personne, de raison d'être.

Ceux qui alors croiront avoir encore besoin d'un culte matériel, de symboles, comprendront

qu'ils peuvent tout aussi bien prier Dieu dans l'église catholique que dans la mosquée ou dans le temple protestant, grec, anglican, israélite, et tous se tendront une main fraternelle, parce que tous comprendront qu'ils sont les enfants, également aimés, d'un même Père.

La doctrine spirite réalisera ainsi la fusion des nationalités ; elle fera de toute la fraction *du genre humain universel*, incarnée sur la Terre, une seule et même famille. Ce résultat a été prévu et annoncé par Fichte au commencement de ce siècle, lorsqu'il a dit : « Le genre humain doit se » réunir en un vaste corps organisé, ayant cons- » cience de lui-même. Les intérêts particuliers » feront place à l'amour universel, et le but de » l'existence sera de former une vie sociale : juste, » vertueuse et grandiose à la fois ».

Et longtemps avant lui, Plutarque avait dit : « Il viendra un temps fatal et prédestiné, où » Ahrimane sera détruit, et alors la terre sera » toute aplanie, unie et égale, et il n'y aura » plus qu'une vie et une sorte de gouvernement » parmi les hommes, qui n'auront plus qu'une » langue entre eux et vivront heureusement. »

Les partisans du christianisme ne cessent de répéter depuis longtemps, que c'est cette forme religieuse qui a civilisé les peuples et qui a apporté au monde les paroles de charité. J'ai prouvé dans les précédents chapitres, que tout ce qu'avait dit Jésus en fait de charité, d'amour des

hommes les uns pour les autres, avait été dit des milliers d'années avant lui. Mais comme les ministres du christianisme ont toujours eu soin d'éviter que leurs adeptes ne connussent la véritable histoire des temps antérieurs à Jésus, ils ont pu en toute assurance faire commencer la civilisation à l'ère chrétienne.

Aujourd'hui, ils disent que la meilleure preuve qu'on puisse donner de la puissance civilisatrice du christianisme, c'est la comparaison du degré d'avancement actuel des nations chrétiennes et des nations non chrétiennes.

Il est facile de combattre victorieusement cette allégations, ou plutôt ce sophisme.

Il y a là une question de races, plutôt qu'une question de religion. Les races Grecque et Latine, au moment où commença le christianisme, formaient pour ainsi dire le noyau de la nouvelle civilisation du globe ; et cette civilisation qui avait eu pour principaux éducateurs moraux Socrate et Platon son disciple, tendait à s'accroître et à s'étendre. Rien ne prouve qu'en l'absence du christianisme elle se fut arrêtée. Et ce qui prouve le contraire, c'est que les romains, plus *d'un demi-siècle avant* l'ère chrétienne ont conquis les Gaule et en ont commencé la civilisation ainsi que celle des autres peuples environnants.

Les grecs, les latins et les gaulois ont continué à s'avancer dans la civilisation, par le travail et par l'étude, et peu à peu, grâce à eux, la civili-

sation a envahi l'Europe. Si elle ne s'est pas en même temps étendue en Asie, c'est qu'à ces époques et pendant longtemps, les moyens de faciles communications n'existaient pas.

De ce que la civilisation a marché parallèlement au christianisme, il ne faudrait pas conclure que la religion chrétienne a été un instrument civilisateur. Le moyen-âge tout confit en christianisme — cette longue époque d'assoupissement de la civilisation — est là pour prouver le contraire ; et le peu de résultat des missions chrétiennes dans l'Inde, en Chine et ailleurs, depuis des centaines d'années, en est une autre preuve.

Et aujourd'hui, qui donc aurait l'audace d'affirmer que depuis notre grande Révolution, c'est le christianisme qui nous a fait marcher à pas de géant dans le progrès, alors que nous avons vu, d'une part l'obscurantisme, basé sur le catholicisme s'efforcer, depuis 1815, d'établir sa domination et de nous ramener au moyen-âge, ce qu'il continue à faire encore, et d'autre part, les hommes intelligents et instruits s'éloigner chaque jour davantage de cette forme religieuse.

Au point où nous en sommes, surtout grâce au canal de Suez et bientôt, au canal de Panama, il ne se passera pas cinquante ans sans que les chemins de fer, le télégraphe électrique, le téléphone, l'éclairage électrique et tout ce qui constitue la haute civilisation, n'ait envahi tout

l'Orient, toute l'Asie et la plus grande partie de l'Afrique.

Et cependant, l'on peut affirmer sans crainte de se tromper, que dans cinquante ans l'Asie et l'Afrique ne seront, ni chrétiennes, ni papistes. Tandis que dans un demi-siècle le christianisme sera bien malade en Occident.

Ce sera alors que le Théisme, appuyé sur la doctrine spirite, s'étendra en Orient et en Occident.

Au surplus, Montesquieu a dit en 1721 : « Dans » l'état présent où est l'Europe, il n'est pas » possible que la religion catholique subsiste cinq » cent ans. » (Lettres Persanes 118.) S'il vivait aujourd'hui il ne lui donnerait certes plus trois cents ans de durée.

C'est le même auteur qui a dit (Lettre 46) : « Le moyen le plus sûr de plaire à Dieu est » d'observer les règles de la société et les devoirs » de la charité et de l'humanité. Quant aux » cérémonies, c'est la matière d'une grande » discussion, car il faut choisir les cérémonies » d'une religion entre celle de deux milles. »

Et Machiavel, dont l'autorité peut être de quelque poids aussi, avait dit ce qui suit au commencement du seizième siècle, à propos des désordres de la Cour de Rome et du clergé italien : « Le plus grand pronostic de la ruine » prochaine du christianisme, c'est de voir que » plus les peuples sont proches de Rome, qui est

» la capitale de la chrétienté, moins ils ont de » dévotion... Les exemples scandaleux et les » crimes de la Cour de Rome ont été la cause que » l'Italie a perdu entièrement tous les principes » de la piété, et tout sentiment de religion. » (Machiavel, discours sur Tite-Live. Livre I, chapitre XII.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

—

Exposé de la croyance aux Esprits chez les peuples anciens et modernes.

CHAPITRE PREMIER

LA CROYANCE AUX ESPRITS EST AUSSI ANCIENNE QUE L'HUMANITÉ.

J'ai dit, dans mon *Avant-propos*, que pour se faire une idée nette des phases religieuses par lesquelles a passé l'humanité terrestre et de ses croyances en ce qui a rapport : 1° au monothéisme et au polythéisme ; 2° à la persistance de la vie de l'être humain après la mort de son corps terrestre ; 3° à l'existence des Esprits ; 4° à la possibilité des communications entre eux et nous ; 5° aux réincarnations ; il fallait étudier :

1° Les diverses religions par ordre chronologique.

2° Les croyances relatives aux Esprits chez les peuples anciens et modernes.

Dans la première partie de ce travail nous

avons étudié les diverses religions. Nous allons maintenant étudier les différentes croyances relatives aux Esprits, croyances qui ont existé dès qu'il y a eu sur la terre des hommes un peu dégagés de l'animalité, et qui sans doute ont été la conséquence d'intuitions.

Les preuves de ces croyances abondent et je n'ai que l'embarras du choix. Mais tout en m'occupant de dérouler ces preuves, j'aurai occasion aussi de constater chez des peuples dont je ne me suis point encore occupé : « la croyance en un Dieu *unique;* en un Etre supérieur à tous les êtres. »

J'emprunterai encore quelques passages à feu Pezzani (Journal *La Vérité*, 1865) et à d'autres publicistes ainsi qu'à d'anciens auteurs. Enfin, je trouverai des preuves jusque chez les adversaires de la doctrine spirite.

« En fouillant dans les traditions de tous les peuples, dit Pezzani, nous trouverons tout d'abord la croyance en un *Dieu suprême*, « chef unique de l'Univers et des créatures intelligentes. » Au dessous du *Dieu suprême*, les peuples de l'antiquité croyaient tous à des dieux subalternes : Génies, Vertus, puissances sous les ordres du Dieu Grand, et exécuteurs de ses volontés : Anges, Archanges, suivant d'autres : Héros et Saints s'ils sortaient de la vie en état de pureté. *Esprits mauvais*, nommés diversement selon les lieux : *Darwands; Dews; Lémures ; Lamies*. Mais la qualification de

Démons, notons-le bien, était donnée indifféremment à tous, *bons* ou *mauvais* (le mot grec *Daïmon* signifie : Génie, Intelligence). Ce n'est que dans le christianisme que cette appellation a été prise en mauvaise part. »

Et l'on est en droit de demander pourquoi les chrétiens ont détourné ce mot de sa signification étymologique ?

La *Hiérarchie* Pythagoricienne était composée ainsi qu'il suit : Le Dieu Créateur; les Dieux immortels; les Héros ou Génies; les Démons terrestres, ou âmes ayant appartenu à des hommes. Selon les Platoniciens, trois sortes d'êtres sont pourvus d'une âme raisonnable : les dieux, les démons, les hommes. Les dieux (ne pas confondre avec *le Dieu créateur*) habitent le ciel; les démons (intelligences) habitent l'air; les hommes vivent sur la terre. Les dieux sont plus excellents que les démons, et ceux-ci le sont plus que les hommes.

D'un autre côté, le mot : *Divus*, Dieu, divinité, divin, a été employé chez les Romains comme synonyme de Génie. Ils disaient : le divin Auguste. Plus tard, chez les catholiques le mot *Divus* est devenu synonyme de *Saint*. On trouve des églises ou des chapelles dédiées : *Divo Marco; Divo Paulo*, etc. Le mot *Divus*, au surplus, vient du mot sanscrit : *Div* qui signifie : briller.

Je trouve dans un livre intitulé : *Moralistes anciens*, édité en 1840 par M. L. Aimé-Martin, don

j'ai déjà eu occasion de parler et qui contient les sentences et les maximes d'un certain nombre de philosophes Grecs et Romains, une collection des sentences de Phocylide, philosophe grec qui vivait 540 ans avant notre ère, et par conséquent en plein paganisme. Voici deux de ses sentences :

« Dans les cadavres pourrissants, les âmes »restent incorruptibles, car l'esprit est l'image de »Dieu, qui ne fait que le prêter aux mortels. „C'est de la terre que nous recevons nos corps; »ils doivent se résoudre en terre et ne seront plus „qu'une vile poussière; l'esprit sera rendu à l'air »pur (pneuma) dont il est formé. »

Et plus loin, il dit : « Tous les morts sont „égaux et Dieu commande aux âmes. Tous seront „reçus dans les demeures éternelles, tous auront »une commune patrie, et les mêmes lieux „attendent les pauvres et les rois. — Mortels, »nous avons peu de temps à vivre; quelques ins- „tants nous sont accordés. Mais l'âme n'éprou- „vera pas de vieillesse et jouira d'une éternelle „vie. »

Ici, nous trouvons, outre l'idée d'un *Dieu suprême*, la croyance en l'*immortalité de l'âme;* et l'on ne dira pas que Phocylide *a puisé dans les Evangiles.*

Le christianisme ne nous a donc rien appris de nouveau en parlant de l'égalité de tous devant Dieu. Seulement, il nous parle *d'un grand nombre*

qui seront *éternellement* malheureux et d'*un petit nombre d'heureux* !!

Le philosophe grec comprend mieux la bonté du Dieu suprême.

Phocylide dit aussi : « Relève même le cheval de ton ennemi mortel qui est tombé sur la route. Il est bien doux d'acquérir un ami sincère dans la personne de son ennemi. »

Dans le même livre je trouve quelques sentences des sept sages de la Grèce.

De Thalès. (640 ans avant notre ère). « Rien de plus ancien que Dieu, car il n'a pas été créé ; rien de plus beau que le monde, et c'est l'ouvrage de Dieu ; rien de plus actif que la pensée, elle se porte dans tout l'univers. »

De Chilon (556 ans avant notre ère). « Tes amis t'invitent à un repas ; arrive trop tard si tu veux. Ils t'appellent pour les consoler, hâte-toi. »

La charité *humaine* existait donc avant la charité *chrétienne* qu'on nous donne comme quelque chose de nouveau et de spécial aux chrétiens.

Je reviens aux peuples anciens.

On trouve dans le *Zend-Avesta*, livre canonique de la Perse,et qui date de plus de deux mille trois cents ans : « Le grand Ormusd est au dessus de tout. — Il a toujours été, il est continuellement et il sera toujours. — Il a fait ce qui existe. — Il est un. — Ormusd est très-parfait, très-excellent, très-pur, très-fort, très-intelligent. — Par l'ordre du juste juge Ormusd, il sera donné à tous les

hommes une récompense proportionnée à leurs actions. Tous seront immortels. — Celui, dit Ormusd, qui m'invoquera bien et avec pureté de cœur, son âme pure ira au séjour de l'immortalité. »

« Celui-là fait une œuvre méritoire, qui invoque les *Amschaspands* » (les sept Génies, ministres d'Ormusd.)

« Efforcez-vous de plaire aux *Izeds* célestes génies secondaires) ; adressez-leur des vœux. »

Donc ici encore, l'idée : d'un « principe supérieur », d'un « Dieu créateur ». — Puis, celle de « l'immortalité de l'âme humaine » ; et enfin l'idée « d'Esprits supérieurs et inférieurs. »

On trouve dans la liturgie tartare, citée par Lacroze, dans son livre : *Histoire du christianisme des Indes* : « Dieu est au dessus des nuées ; il est »le souverain seigneur et la racine de toutes choses. »Les vicaires célestes du souverain seigneur, ces »gouverneurs puissants, régissent les dix parties »des êtres qui sont dans les cieux. »

Et dans un écrit antique des Thibétains, cité par Georgé dans son : *alphabetum thebetanum*, on trouve : « que la majesté de l'Etre céleste et plein »de miséricorde est grande ! Quelle est admi»rable et sublime, la majesté de cet Etre qui fait »subsister et qui éclaire les Esprits. »

Ici encore, un Dieu souverain et des êtres qui lui sont inférieurs.

L'idée d'un Dieu unique existait de temps

immémorial chez les Arabes primitifs, ainsi que le fait remarquer l'auteur d'un excellent article intitulé : *Mahomet et l'Islamisme* (*Revue spirite* de Paris, août 1866.)

« Dans le principe, dit cet auteur, la religion des Arabes consistait dans l'adoration d'un Dieu unique, aux volontés duquel l'homme doit être complètement soumis; cette religion qui était celle d'Abraham (Ibrahim) s'appelait : *Islam*, et ceux qui la professaient se disaient *musulmans*, c'est-à-dire : *soumis à la volonté de Dieu*. Mais peu à peu le pur *Islam* dégénéra en une grossière idolâtrie; chaque tribu eut ses dieux et ses idoles qu'elle défendait à outrance par les armes...... La foi d'Abraham avait donc disparu chez ces peuples malgré le respect qu'ils conservaient pour sa mémoire; ou du moins elle était tellement défigurée qu'elle n'existait plus en réalité...... le culte de la matière avait remplacé celui de l'esprit. »

Il est bon de rappeler, pour l'intelligence de ce qui précède, que la race arabe s'était constituée primitivement par les descendants de Cham; par une branche des descendants de Sem, et plus tard, par les descendants d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham; et ces derniers, bien que considérés par les deux autres souches comme étant d'origine étrangère, n'en étaient pas moins devenus les plus nombreux et avaient introduit la religion d'Abraham en Arabie. De telle sorte que du

temps des Hébreux, ceux-ci et les nations arabes leurs voisines professaient la même religion. Seulement, le culte du Dieu unique donné par Abraham ayant été défiguré chez les Hébreux par leur contact avec les nations étrangères, Moïse le ramena autant qu'il le put à la pureté primitive, tout en empruntant aux Egyptiens, dans les sanctuaires desquels il avait reçu l'initiation, une foule de pratiques et de rites.

Plus tard, Mahomet, au 7[e] siècle de notre ère, vint à son tour rétablir chez les Arabes, où elle était si fortement altérée, la croyance en un *Dieu unique*.

L'auteur de l'article dont j'extrais le passage ci-dessus, s'appuie sur l'intéressant ouvrage de M. Barthélemy St-Hilaire, de l'Institut, intitulé : *Mahomet et le Coran*; dans lequel ce savant a résumé les consciencieux orientalistes modernes : Caussin de Perceval, français; Docteur Muir, anglais; Weil et Sprenger, allemands.

Dans le Coran, écrit il y a 1200 ans, traduit par Savary, on lit : « Dieu est le souverain des Cieux »et de la terre. Il est le seul Dieu, le seul vivant »éternel.La bienfaisance de Dieu est sans bornes. »Les anges environnent le trône de Dieu et lui »obéissent. Ils sont les protecteurs de l'homme sur »la terre. Ils implorent la clémence de Dieu pour »les hommes exilés sur terre. Jésus est envoyé »du Très-haut, et son Verbe. Jésus, le Messie, »grand dans ce monde et dans l'autre, est le

„confident du Très-Haut. Dieu établira un ordre »entre les coupables suivant leurs actions. *Les „récompenses seront proportionnées aux mérites.* „

On y lit encore : « Donnez l'aumône ; le bien „que vous ferez, vous le trouverez auprès de „Dieu, parce qu'il voit vos actions...... Il faut, „pour l'amour de Dieu, secourir ses proches, les »orphelins, les pauvres, les voyageurs, les captifs »et ceux qui demandent..... Ne faites point vio„lence aux hommes à cause de leur foi,.... ne dis»putez avec les Juifs et les chrétiens qu'en termes „honnêtes et modérés. „

Beaucoup d'autres passages du Coran sont encore remarquables par leur bienveillance et par leur moralité. L'on trouve aussi ce qui suit dans les *conversations du Prophète Mahomet*, recueillies par Hadiz : «Enseignez la science; qui l'enseigne, „craint Dieu ; qui la désire, adore Dieu ; qui en „parle, loue Dieu ; qui dispute pour elle, combat „pour Dieu ; qui la répand, distribue l'aumône.... »La science sauve de l'erreur et du péché ; elle „éclaire le chemin du paradis ; elle est notre com„pagne dans le voyage, notre confidente dans le »désert, notre société dans la solitude........ La „science est le remède aux infirmités de l'igno„rance ; un fanal consolateur dans la nuit de l'in»justice. L'étude des lettres vaut le jeûne ; leur »enseignement vaut la prière ; à un cœur noble »elles inspirent des sentiments plus élevés ; elles „corrigent et humanisent le pervers. »

Il m'a semblé utile et équitable de profiter de l'occasion qui se présentait, pour exposer la vérité sur l'islamisme. Car, sur Mahomet et la religion musulmane, l'on n'a eu en général jusqu'à nos jours, que des idées fort erronées qui ont été propagées par la mauvaise foi et par l'ignorance de quelques trop zélés adeptes du christianisme et du Judaïsme.

Les ministres de toutes les branches du christianisme surtout, soit pour n'avoir point étudié, aux bonnes sources, l'histoire de Mahomet et pour n'avoir point lu le Koran ; soit de parti pris, ont toujours représenté Mahomet comme un stupide gardeur de chameaux qui avait inventé une religion toute sensuelle et qui avait prêché l'immoralité.

Après la défaite de Nestorius, patriarche de Constantinople, en 427, un grand nombre de ses sectateurs émigrèrent sur les bords de l'Euphrate et fondèrent l'Église chaldéenne.

Le christianisme Nestorien se répandit dans une grande partie de l'Asie, et plus tard ses sectateurs dépassèrent en nombre les chrétiens d'Europe, grecs et latins. Ils avaient même en Arabie, dès cette époque, un évêque et un certain nombre de couvents. En 581, une caravane arriva à Bosrah, ville située aux confins de la Syrie. Le chef de cette caravane et son neveu, enfant de douze ans, reçurent une cordiale hospitalité dans le couvent Nestorien de cette ville. Cet enfant, qui était

également neveu du gardien du temple sacré de la Mecque, et qui n'était autre que Mahomet, fut pris en amitié par un des moines qui l'instruisit selon la doctrine des Nestoriens.

Plus tard Mahomet se livra à la méditation religieuse et la conséquence de ses méditations fut de rejeter tous les dogmes qu'on lui avait enseignés et de n'admettre que l'*unité de Dieu* qu'il prêcha toute sa vie.

Mahomet a civilisé et discipliné les arabes. Ainsi que je l'ai dit précédemment, la foi d'Abraham, la croyance en un Dieu unique avaient disparu. Mahomet rappela cette croyance aux peuplades qui l'entouraient. Il les trouvait vivant comme des espèces de sauvages, dans un état de promiscuité animale, et adonnés à l'idolâtrie. Il parvint à leur faire comprendre et recevoir presque toutes les maximes de morale que les grands instructeurs de l'humanité avaient professées avant sa naissance. Il avait puisé chez les Nestoriens la haine de toutes les pratiques idolâtres des chrétiens d'Orient, et cette haine il la communiqua aux peuples qui embrassèrent la religion qu'il fonda; aussi est-il à remarquer que la haine des musulmans contre les chrétiens ne vient que du reproche d'idolâtrie que les premiers font aux seconds, et c'est cette haine qui a motivé les guerres de l'Islam.

Mahomet n'a pas, comme le disent les prêtres et les pasteurs chrétiens, *institué* la polygamie, il

l'a *réglementée*. La polygamie existait des milliers d'années avant sa naissance, et l'on en trouve assez d'exemples dans la *sainte* Bible.

Mahomet a trouvé les arabes s'unissant, on pourrait dire: «s'accouplant» sans règle ni frein. Il leur a prescrit — et il a fait de cette prescription une loi religieuse — de ne prendre que le nombre de femmes qu'ils pourraient nourrir, et il leur a commandé de prendre soin de leurs enfants. Et il a lui-même donné un bel exemple de monogamie basée sur un sentiment délicat de reconnaissance. Une riche veuve de la Mecque, Kadidjah, lui avait confié dans sa jeunesse le soin de son commerce avec la Syrie. Charmée de son intelligence et de sa probité, elle l'épousa et pendant vingt-quatre ans qu'elle vécut encore, Mahomet lui fut fidèle et ne lui donna pas de rivale. Et lorsque bien des années après son mariage et quand il était au faîte de sa puissance, une des plus belles femmes de l'Arabie lui disait en parlant de Kadidjah: « N'est-elle pas bien vieille? Et Dieu ne vous a-t-il pas donné en moi une meilleure épouse à sa place?» Non, en vérité, s'écria Mahomet, avec une explosion de reconnaissance, il n'y en eut jamais une meilleure. Elle a cru en moi quand les hommes me méprisaient; elle est venue à moi quand j'étais pauvre et persécuté par le monde.»

Mahomet a fait une prescription hygiénique autant que religieuse qui a peu attiré l'attention

des chrétiens et qui cependant a une grande portée. Il a défendu aux musulmans l'usage du vin et des boissons fermentées, et cette défense a eu pour effet de mettre ses nombreux sectateurs à l'abri des graves inconvénients résultant de l'ivresse, c'est-à-dire d'une infinité de crimes et de maladies.

Mais revenons à notre sujet principal.

Partout la croyance aux Esprits et en Dieu, leur Chef et leur Créateur, est la même. Mais, de tout ce qui précède, il résulte clairement que le polythéisme païen n'a jamais eu le caractère d'idolâtrie qu'on lui prêtait en ne s'attachant qu'aux apparences. Ce que tous les peuples appelaient des *Dieux*, n'étaient, dans leurs croyances intimes, que des *Esprits purs* et *très-élevés*. Ils nommaient *demi-dieux*, ou *Héros*, des Esprits moins purs que les premiers, mais cependant très supérieurs encore, relativement; et ils donnaient le nom de *Démons* ou *Génies* au vulgaire des Esprits, bons ou mauvais.

De là cette remarquable pensée de l'antiquité Grecque, adoptée par un historien romain, Valère-Maxime: « Qu'il y a autant de démons (*Daimon* » en grec: Génie, Intelligence) que d'âmes hu- » maines ayant quitté leur corps; et que tout » homme en mourant passe dans la catégorie des » démons, divisés en *Agatho-démons* (bons démons) » et Caco-démons, (mauvais démons) d'après l'état » moral de ceux qui quittent le monde terrestre».

« Aurait-on voulu exiger, dit Pezzani, que les païens ne qualifiassent pas de Dieux et demi-Dieux les Esprits célestes ou les Esprits terrestres élevés, lorsqu'on voit la même appellation employée par les chrétiens eux-mêmes. Témoin l'apôtre Paul, qui dit (1re aux Corinth. chap. 8) : *Car encore qu'il y en ait qui soient appelés Dieux*, soit au ciel, soit sur la terre, nous n'avons pourtànt qu'un seul Dieu, qui est le Père, duquel sont toutes choses.

« L'apôtre Paul n'est pas le seul ; nous lisons dans les commentaires sur St-Jean, par Origène (liv. 2, n° 2) : *Le Dieu éternel a droit à plus d'hommages ; seul il a le droit à l'adoration véritable et non les autres Dieux qui vivent avec lui et sont ses ministres et ses subordonnés, étant lui-même leur Dieu et leur Créateur.* »

« St-Augustin dit : Les démons (ici le terme est pris comme *mauvais Esprits*) ne peuvent être amis des Dieux pleins de bonté que nous nommons les saints anges. » (*De civitate dei*, l. 8, c. 24).

« St-Justin dans son discours aux Grecs, n° 5, dit. « *En suivant bien la foi nous pouvons devenir des Dieux.* » St-Théophile (*ad antolycum*, l. 2, n° 27) : « *Dieu a destiné l'homme à devenir un Dieu.* » St-Irénée (*contrà hæreses* l. 4, c. 38) dit : « *Nous ne sommes encore que des hommes, mais un jour nous serons des Dieux.* »

« Serions-nous donc bien venus à critiquer chez les autres peuples des appellations maintenues

par le christianisme? *Dieux* signifiait dans le langage universel : *des Esprits très élevés et très puissants* ; ce que le spiritisme aujourd'hui nomme : *Esprits purs*. »

Maxime, de Madaure, littérateur romain, dit dans une lettre adressée à Saint Augustin et qui a été imprimée avec les lettres de ce dernier: «Nous tous mortels qui habitons la terre, nous vénérons et honorons de mille manières différentes, qui s'accordent cependant, le *Père commun des Dieux*, qui est aussi le nôtre. »

Maxime de Tyr, philosophe platonicien du deuxième siècle, affirme Dieu en ces termes : « Au milieu des différences si multipliées de mœurs et de coutumes, on ne trouve sur toute la terre que des voix et des législations unanimes à dire qu'il est un Dieu, roi et père de toutes choses et en outre *beaucoup de Dieux enfants de Dieu* et exerçant une puissance avec lui ; ainsi parlent le Grec et le barbare ; l'habitant des continents et celui des îles ; le savant et l'ignorant. » (*Dissertationes*).

Au deuxième siècle de notre ère, Tertullien dit : «La grande majorité du genre humain ignore l'existence et même le nom de Moïse, mais elle ne reconnaît pas moins le même Dieu que lui..... Elle l'appelle Dieu par excellence, et Dieu des Dieux. » (*Contrà marcionem*).

Tertullien aurait pu dire de Jésus, ce qu'il disait de Moïse, et aujourd'hui encore on pourrait

le dire et de Moïse et de Jésus ; car ni l'un, ni l'autre ne sont connus : 1° des 400 millions d'hommes qui peuplent la Chine ; 2° des 565 millions qui peuplent l'Hindoustan, le Japon et l'Australie. Total : 965 millions sur 1500 millions d'habitants actuels du globe.

Et cependant chez toutes ces nations, l'idée de Dieu existe, bien que souvent défigurée par les détails plus ou moins puérils des divers cultes.

L'historien Orose, écrivain du 5e siècle et disciple de St-Augustin, dit : « Lorsque nous questionnons les païens, ils déclarent ne pas adorer *plusieurs Dieux*, mais rendre un culte à plusieurs ministres du Dieu *unique et suprême*. Tout le monde a d'ailleurs à peu près les mêmes idées de ce Dieu unique. » (*Hist. adversus paganos.*)

Et Lamennais a dit : (*Esquisse d'une philosophie*) : « L'existence d'êtres intelligents, autres que nous, et plusieurs même supérieurs à nous, est-elle également certaine de fait ? Tous les peuples répondent affirmativement. Quelle que soit l'origine de cette croyance, il n'en est point de plus ancienne, ni de plus universelle.... Lorsque l'homme vient à se considérer tel qu'il est, relégué sur un point imperceptible de l'Univers ; atome rampant sur un atome.... quelque chose en lui répugne à supposer qu'il soit le plus intelligent, le plus puissant, le plus parfait des êtres créés. La conscience du genre humain repousse, non moins invinciblement que la réflexion philoso-

phique, cette hypothèse orgueilleuse. Notre chétive planète n'est pas le séjour exclusif de la pensée, et d'autres êtres, nos aînés dans la création probablement, nous surpassent de bien loin en puissance, en intelligence. »

Ainsi que le reconnaît Lamennais, la croyance aux Esprits se retrouve chez tous les peuples, et le savant Huet (évêque d'Avranches) a prouvé par une foule de témoignages tirés des livres Hindous, Chinois, Egyptiens, Grecs, Romains, que l'antiquité tout entière,a reconnu l'existence d'Esprits, inférieurs au Dieu suprême et créés par lui pour présider à l'ordre de la nature, aux astres, aux éléments, etc.

Pezzani dit avec juste raison, dans le journal *La Vérité* : « Le grand reproche d'idolâtrie » adressé aux peuples païens, n'est qu'une accu- » sation banale que les mains de la prévention » tiennent étendue comme un voile funéraire sur » la foi de ces peuples. »

Et vraiment, si l'on examine les cultes anciens avec le sérieux et la bonne foi que comportent de pareilles études, il n'est pas difficile de reconnaître, qu'en principe : les prétendues idoles n'étaient que des images d'hommes ou d'animaux portant les noms d'*Esprits*, de *Génies*, de dieux secondaires; et en se prosternant devant ces images, devant ces statues, les païens ne les adoraient pas plus que les catholiques *instruits*, n'adorent les statues de Marie, mère de Jésus,

ou des divers saints.

Un de mes amis m'a raconté à ce sujet une curieuse histoire, qui montre bien jusqu'à quel point peut descendre la stupidité humaine, quand la raison n'a pas été cultivée. Dans une ville du Midi de la France, existait il y a quelques années un industriel qui vendait des statues de la Vierge et des saints en bois doré. Il avait des ouvriers sculpteurs et doreurs qui travaillaient sous sa direction. Un jour que mon ami entrant dans sa fabrique regardait une statue de la Vierge prête à être emballée pour être expédiée à l'église d'un village, le fabricant lui dit : « Quand je vois ces belles statues de la Vierge, bien peintes et bien dorées, il me prend envie de me mettre à genoux devant elles, et cependant je sais qu'elles ont été faites dans mes ateliers avec le bloc de bois que j'ai donné aux ouvriers. »

De même que l'on trouve encore aujourd'hui beaucoup de bonnes femmes et de paysans ignares qui prenant la statue pour *Marie elle-même*, l'adorent et s'imaginent que la Vierge de tel endroit est plus puissante que celle de tel autre lieu, de même aussi, il y a eu un grand nombre d'hommes, antérieurement à la venue de Jésus, qui, se prosternant devant une image quelconque représentant un des Dieux secondaires, croyaient que la statue était le Dieu lui-même.

Et c'est pour empêcher de pareilles aberrations, que le législateur des Juifs et celui des Musulmans

avaient fort judicieusement défendu toute représentation d'hommes ou d'animaux.

Mais les aberrations et le fétichisme des êtres humains incultes ne sauraient former la base d'une étude du genre de celles dont il est question et ne sauraient prévaloir sur les attestations des hommes éminents des époques anciennes, dont plusieurs ont d'ailleurs protesté contre le reproche d'idolâtrie. Quelques citations en fourniront des preuves.

Hérodote, 400 ans avant J.-C., dit dans son *Histoire* : « Les habitants des villes font des prières aux animaux, *en invoquant le Dieu dont dépend l'animal* ». Hérodote avait vu prier devant des animaux et avait entendu que les prières s'adressaient aux *Esprits célestes*.

Hygère fait connaître une raison du respect des Egyptiens pour certaines espèces d'animaux. « C'est que, dit-il, ces espèces sont, suivant eux, des figures de certains Dieux ». (*Poeticum astronomicum*). Paroles qu'Eusèbe, (évêque de Césarée au III[e] siècle) confirme de son témoignage, en nous avertissant : « Que les Egyptiens ne regardent pas les animaux comme des Dieux, mais qu'ils les ont choisis pour images et pour symboles des divinités. Cela est clair, ajoute-t-il, puisqu'en plusieurs lieux ils immolent, pendant les fêtes mensuelles et les cérémonies religieuses des bœufs consacrés aux Dieux ». (*Preparati evangelica*).

Athénagoras, philosophe grec de l'*Ecole éclectique*, converti au christianisme au IIe siècle, dit : « Des païens déclarent que les idoles sont à la vérité de simples simulacres, mais que les Dieux représentés par elles, existent réellement et qu'à eux s'adressent les prières qu'on récite devant leurs images ». (*Legatio pro christianis*).

Lactance, célèbre apologiste de la religion chrétienne, qui vivait au IIIe siècle, rapporte la même protestation : « Ce ne sont point, disent les Gentils, ces images que nous révérons, mais les êtres qu'elles représentent et à qui elles sont consacrées ». (*Institutiones divinæ*).

Arnobe l'ancien, philosophe chrétien de la même époque, rend le même témoignage : « Nous ne pensons pas, disent les païens, que l'airain, l'or, l'argent, ni les autres matières dont sont faites les figures des Dieux, soient par eux-mêmes des Dieux ou des substances divines. Mais nous respectons et honorons en ces choses, les Dieux, dont la présence y réside par suite d'une consécration sainte. » (*Traité contre les Gentils*).

C'est là de la superstition, mais non de l'idolâtrie.

Bardesane déclare (dans Eusèbe, *Preparatio Evangelica*) : « Que les Chinois ont eu pour loi de ne pas adorer d'idoles. » Et le savant Gruzier (*De la Chine*, tome IV) dit : « Que l'on consulte tous les monuments, tous les ouvrages canoniques de cette nation ; qu'on parcoure la partie ancienne

de ses annales, on n'y découvrira pendant une longue suite de règnes, aucune trace d'idolâtrie.»

« Les Chinois ont toujours adoré un seul Dieu; ils disent: Dieu est celui qui fut toujours; il créa tout ce qui est. » (*Tribune universelle*, Lyon, 10 juin 1867).

Au rapport du docte Fréret : « Les mages persans protestent que ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais rendu de culte au soleil, aux éléments, aux parties de l'Univers matériel, et que leur culte n'a jamais eu d'autres objets que le *Dieu suprême* et les *Intelligences* qui gouvernent l'Univers sous ses ordres. Les mages de l'Inde, que rien n'aurait obligés à déguiser la doctrine contraire si elle eût fait partie de leur religion, parlent là-dessus comme ceux qui ont vécu au milieu des mahométans.» (*Dissertation sur les fêtes de l'année persane*; mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Tome XVI).

Le voyageur Bernier qui séjourna douze ans dans les États du Grand Mogol Aureng-Zeyb, dont il devint le médecin, ayant questionné sur ce sujet des Hindous de Benarès : « Nous avons véritablement, lui répondirent-ils, dans nos temples quantités de statues diverses, auxquelles nous rendons beaucoup d'honneurs, nous prosternant devant elles et leur présentant du riz, des huiles de senteur, du safran et d'autres choses semblables avec beaucoup de cérémonies. Néanmoins nous ne croyons point que ces statues

soient ou Brahma lui-même, ou Bochen lui-même, et ainsi des autres, mais seulement leurs images, leurs représentations ; et nous ne leur rendons ces honneurs qu'à cause de ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos temples parce qu'il est nécessaire pour bien faire la prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit. Et quand nous prions ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au reste, nous reconnaissons que c'est Dieu qui est le maître absolu et le seul tout-puissant. » « Voilà sans ajouter, ni diminuer, dit Bernier, la solution qu'ils me donnèrent. » (Bernier, *Voyage*, 1699).

Dans les *Védas*, Dieu porte le nom de *Para-Brahma* ou Brahma supérieur. Il est encore désigné sous les noms de *Avyaka*, l'Invisible; *Nirrikalpa* l'Incréé ; *Svayambhou* , l'Absolu. (Bescherelle , *Diction. national.* 1862). Les Védas sont les plus anciens livres sacrés de l'Hindoustan. Ils ont été écrits en langue *Védique*, antérieure à la langue *Sanskrite* et contiennent les notions primordiales de la philosophie Hindoue : « sur Dieu, la Création, l'âme et ses relations avec Dieu. »

« Les Brahmanes ont conservé des livres écrits depuis plus de 5000 ans, qui constatent qu'ils étaient loin d'être *idolâtres*, puisqu'ils offraient à Dieu un culte pur dans le plus ancien temple de la terre. Voici un de leurs principes : — *Ne sonde pas la nature de l'existence, de celui qui fut toujours;*

cette recherche est vaine et criminelle; c'est assez que jour par jour et nuit par nuit, ses ouvrages t'annoncent sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde; tâche d'en profiter. — A l'époque où ce morceau sublime fut écrit, les habitants de l'Europe, qui sont aujourd'hui si supérieurs au reste de la terre, disputaient leurs aliments aux animaux et avaient à peine un langage grossier. » (Tribune Universelle, Lyon, 10 juin 1867.)

Je trouve ce qui suit dans le même journal (Tribune Universelle), sous la même date. « La doctrine des Druides étaient: *un seul Dieu; l'immortalité ou l'éternité des âmes humaines*; *les peines et les récompenses d'une autre vie; une purification après la mort.* » Et si l'on a pu reprocher à des hommes professant des maximes aussi excellentes pour l'adoucissement des mœurs, la barbare férocité des sacrifices humains, c'est qu'on n'a pas fait assez attention que ces sacrifices ne se composaient que des criminels qui, comme chez les Romains, étaient appelés : *Homines sacri*, ce qui signifiait : hommes maudits, criminels.

Les deux paragraphes précédents sont extraits d'un vieux livre intitulé : *La science des signes*, par Odoucet.

Si maintenant nous passons au Nouveau-Monde, nous trouvons : « Que les Mexicains confessaient un Dieu suprême, Seigneur et Créateur de toutes choses ». (Herrera, *Histoire des Castillans dans les Indes occidentales*). — « Ils appelaient Viztcili-

puztli, le tout-puissant Seigneur de toutes choses ». (Acosta, *Histoire des Indes*). — « Il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Il nourrit toutes les créatures et n'a pas d'égal». (Ancienne poésie mexicaine, Ternaux, *Voyages et relations de l'Amérique*).

« Les Mexicains avaient en outre plusieurs Dieux». (Herrera) «Ils les regardaient comme des Génies favorables.» (Solis).

« Les Mexicains attribuaient à une divinité » *Supérieure aux Dieux*, la création du Ciel et de » la terre, et ce *principe de toutes choses* était pour » eux un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient » pas dans leur langue, de mot pour le désigner. » Ils donnaient seulement à entendre qu'ils le » connaissaient, regardant vers le ciel avec véné- » ration et donnant à ce Dieu l'attribut d'*ineffable*, » avec cette espèce d'incertitude religieuse sem- » blable à celle avec laquelle les Athéniens véné- » raient : *le Dieu inconnu.* » (Solis, *Historia de la Conq. del nuevo mundo*, lib. 3, Cap. 17).

« Leurs historiens les plus sérieux du temps » ancien, parlent d'un Dieu universel, créateur » de toutes choses; Seigneur du Ciel et de la » terre.... Les mexicains croyaient à l'immor- » talité de l'âme ». (Solis). « Ils pensaient que » les âmes enduraient du mal ou jouissaient d'une » vie plus heureuse, selon le cours de la vie passée; » toute leur religion ne tendait qu'à cette opinion; » ils croyaient que les gens de bien qui mouraient

» allaient vivre dans un lieu distinct et séparé. » (de Gouara).

Je traduis littéralement ce qui suit, de *Garcilaso de la Vega*, qui a écrit *l'Histoire du Pérou et dés Incas*, et qui était lui-même fils d'un Inca converti au catholicisme.

«Outre le culte qu'ils rendaient au soleil en »qualité de Dieu visible à qui ils offraient des »sacrifices et en l'honneur duquel ils faisaient »de grandes fêtes, les rois Incas et leurs *amautas*, »(qui étaient les philosophes), recherchèrent avec »leurs seules lumières naturelles, le vrai Dieu »suprême, notre Seigneur, qui a créé le Ciel et la »terre, comme nous le verrons plus loin dans les »raisonnements et dans les sentences que plusieurs »d'entre eux émirent sur la majesté divine, qu'ils »nommèrent: *Pachacamac*, mot composé de *Pacha* »(Patcha) signifiant: l'*Univers*, et de *Camac*, par- »ticipe présent du verbe *Cama* qui signifie: *ani-* »*mer*. *Pachacamac* signifie donc: *celui qui donne* »*l'âme au monde universel*..... Ils avaient ce nom »en grande vénération; ils n'osaient le prononcer, »et quand ils y étaient obligés,ils le faisaient avec »de grandes marques de respect, en courbant les »épaules, en inclinant la tête et tout le corps; en »levant les yeux au ciel, puis les abaissant vers la »terre; en levant les mains ouvertes à la hauteur »des épaules; en donnant des baisers à l'air..... »Si l'on demandait ce qu'était *Pachacamac*, ils »disaient que c'était celui qui donnait la vie à

»l'Univers et qui le soutenait, mais qu'ils ne le »connaissaient pas, parce qu'ils ne l'avaient »jamais vu et que c'était pour cela qu'ils ne lui »élevaient pas de temples et qu'ils ne lui offraient »pas de sacrifices; mais qu'ils l'adoraient dans »leur cœur et le tenaient pour le *Dieu non connu.* »Augustin de Zarate, liv. 2, chap. 5, rapportant »ce que le Père Vincent de Valverde dit au roi »Atahuallpa: que le Christ, notre Seigneur, avait »créé le monde, raconte que l'Inca répondit qu'il »ne savait pas cela, ni que personne n'avait rien »créé; que les seuls créateurs étaient le Soleil, »qu'ils tenaient pour Dieu; la terre, qu'ils consi»déraient comme leur mère, et que Pachacamac »avait fait tout ce qu'ils voyaient. Il résulte donc »de là, que ces Indiens considéraient Pachacamac »comme créateur de toutes choses.» (Histoire du Pérou et des Incas, livre 2, chap. 2).

«Les Indiens du Pérou n'invoquaient leurs »autres Dieux que comme des Dieux et Seigneurs »particuliers qui étaient leurs intercesseurs envers »le *Grand Dieu*. Ces mêmes Indiens ne réputaient »les autres Dieux que comme des Dieux et Sei»gneurs subalternes, engendrés par le Créateur et »*parvenus à ce haut rang, par suite de laborieuses et* »*triomphantes épreuves qu'ils avaient supportées en* »*héros.*» (Acosta).

«Les Incas *amautas* (Philosophes ou Docteurs Péruviens) admettaient que l'homme était composé d'un corps et d'une âme; que l'âme était un

Esprit immortel et que le corps était produit de la terre. Ils accordaient aux animaux une âme végétative et sensitive parce qu'ils les voyaient croître et sentir, mais ils ne leur accordaient pas l'âme rationnelle. Ils croyaient qu'il y avait une autre vie après celle-ci, avec châtiment pour les méchants et repos pour les bons.» (Garcilaso de la Vega, *hist.* citée plus haut, livre 2, chap. 7.)

Voyons maintenant quelles sont les idées religieuses des sauvages de l'Amérique : «Tribus »errantes ou sédentaires qui toutes ont des expres»sions énergiques qui ne peuvent indiquer qu'un »Dieu. Ces sauvages le nomment : *le Grand »Esprit*; *l'Auteur de la vie*. Les sauvages recon»naissent encore plusieurs *Esprits* ou *Génies*.... »ces *Esprits* sont tous des génies subalternes... »Ils croyent qu'il y a des personnes que les *Esprits* »favorisent plus que le commun... Tous sont »intimement persuadés que l'âme ne meurt point »avec le corps... Le pays des âmes a ses différents »étages et tous ne sont pas également bien.»(Le père Lafitau, *Mœurs des sauvages américains* etc. 1723.)

«Ils supposent que les *Esprits* entendent ce »qu'on dit, et ils agissent en conséquence... Ils »pensent que les bons Génies sont commis à la »garde des hommes... En quelque lieu qu'on se »trouve, on invoque les Esprits, on leur parle, on »a recours aux bons Génies dans les périls où »l'on se trouve, dans les entreprises que l'on fait »et quand l'on veut obtenir quelque grâce extra-

»ordinaire.» (Le Père Charlevoix, *Journal d'un voyage en Amérique*).

Aujourd'hui encore, les sauvages des tribus insoumises du centre de l'Amérique du Nord, ont coutume de dire, d'un homme qui meurt : « Qu'il est allé à la *terre des Esprits*.» Phrase impliquant la croyance à la survivance de l'être humain qui a quitté son corps matériel.

Si nous consultons des documents tout modernes, nous retrouvons encore cette idée des *Esprits* ou *âmes des morts* chez des peuples existant aujourd'hui et formés de temps immémorial en nationalités. J'extrais ce qui suit, *passim*, d'un intéressant article publié dans la *Revue maritime et coloniale* (nov. 1869) sous le titre : *Mœurs et institutions annamites*, par M. le capitaine Bourchet, Inspecteur des affaires indigènes de la province de *Biên-hoâ* dans notre nouvelle colonie de la Basse Cochinchine.

« La religion de l'empire d'Annam est un Bouddhisme mêlé de croyances superstitieuses. Le peuple adore le Bouddha sous le nom de *Phât*; il élève aussi des pagodes aux génies tutélaires ou malfaisants, et personnifie le Ciel sous le nom de *Ong Tròi (monsieur le Ciel)*. Mais la véritable religion est le culte des ancêtres, dont les mânes veillent sur la famille et la protégent. Leurs âmes peuplent l'espace à l'état d'Esprits et choisissent de préférence pour asile les sites verdoyants et ombragés que la piété de leurs

descendants leur ménage.... Dans beaucoup de maisons annamites, la place d'honneur est occupée par un petit autel, orné des statuettes ou des images de *Phât* et dédié aux ancêtres.»

« Le renouvellement de l'année est célébré par une grande fête en leur honneur, le *Têt*. Durant quatre jours les travaux et les occupations cessent; les familles réunissent tous leurs membres pour aller en pompe dégager des herbes envahissantes, les tombes qu'on pare de fleurs, et célébrer de grands festins où l'on apporte une joie grave et recueillie.»

«Familiarisés dès l'enfance à l'idée d'une autre existence par le culte des ancêtres, les Annamites envisagent la mort sans effroi, et les cérémonies qui accompagnent les sépultures des riches n'ont rien de lugubre. Le mort, revêtu de ses plus beaux habits, est exposé sur un lit de parade; après vingt-quatre heures on met le corps dans un de ces cercueils massifs en bois de senteur qu'on peut voir dans toutes les familles riches; car pour n'être point surpris par la mort, on les fait construire longtemps à l'avance et on les place comme un meuble familier derrière l'autel des ancêtres... Après l'enterrement vient la cérémonie du *dé than chû*, qui doit rattacher l'âme du mort à la famille par d'indissolubles liens. »

D'où a pu venir à ces peuples, dont l'antiquité est si grande, cette idée : *Des âmes des morts peuplant l'espace à l'état d'Esprits*; *ne s'écartant pas*

des lieux habités par elles jadis, et restant attachées à la famille par d'indissolubles liens ?

Qu'on vienne nous dire après cela, que c'est la doctrine Spirite qui a inventé la croyance aux Esprits !

Mais cette croyance, elle existe non-seulement chez les Annamites, elle a toujours existé et elle existe encore chez tous les sectateurs du Bouddhisme. Elle fait pour ainsi dire la base des religions de l'Orient. Elle est générale aussi en Chine, car les partisans des sectes dominantes dans ce vaste pays, croient aux Esprits et en professent le culte. Les prêtres et les religieux de la fameuse secte de Lao-tseu, en Chine, interrogent de temps immémorial les Esprits et en obtiennent des réponses écrites. Ils se servent pour cela d'une tige de pêcher, de 50 centimètres de longueur. Deux personnes, le médium et l'interrogateur, tiennent chacune un bout de cette tige, au centre de laquelle se trouve fixé à angle droit, un petit morceau de bois, qui, en se promenant sur du sable, trace des caractères formant des mots et des phrases ayant toujours un sens.

Les Tao-tsé (docteurs de la raison) disciples de Lao-tseu prétendent que ce mode de communication avec les mânes des ancêtres, leur vient de Lao-tseu lui-même. Or, celui-ci vivait six cents ans avant notre ère.

CHAPITRE II

PREUVES DE L'ANCIENNETÉ DE LA CROYANCE AUX ESPRITS.

Je crois avoir démontré dans le chapitre précédent, que ce qu'on a pris pour de *l'idolâtrie*, ou ce qu'on a voulu faire accepter comme tel, n'a jamais été à aucune époque que de la *superstition*, excepté parmi les classes ignorantes, lesquelles partout, à toutes les époques et même aujourd'hui encore, ont été idolâtres, ou peu s'en faut.

Il est évident que les premiers hommes qui peuplèrent notre planète, grossiers rudiments de l'humanité actuelle, durent être étonnés, effrayés, subjugués par les grandes choses de la nature (le soleil, la lune, le vent impétueux, le tonnerre, les éclairs, etc,); ils ne les comprenaient pas, mais ils ressentaient leur influence et ne pouvaient s'y soustraire. De là à l'adoration de ces choses, chez des hommes tout à fait primitifs, il n'y eut pas loin. De là aussi naquit le polythéisme, et l'idée monothéiste fut plus tard un véritable progrès. Mais comme l'idée polythéiste était plus commode pour mener les masses, comme elle présentait la source d'une grande variété de cérémonies religieuses pouvant nourrir et occuper le sentiment des masses peu éclairées et faciliter leur domination, le polythéisme fut longtemps conservé et il existait encore, même à l'époque

où tous les hommes instruits et moraux étaient devenus monothéistes sans trop savoir pourquoi. La Grèce et Rome en fournissent des preuves.

Je vais maintenant prouver que la croyance à la possibilité d'établir des communications avec les Esprits (ou âmes des morts) — ce qui implique tout naturellement la croyance à la survivance de notre être—est aussi ancienne que l'humanité; qu'elle coïncide avec les premières notions historiques que nous possédons, et que ceux qui aujourd'hui nient le Spiritisme qu'ils n'ont pas étudié et qui taxent les Spirites de folie, agiraient plus raisonnablement s'ils se donnaient la peine de lire et d'étudier sérieusement. Car, on est toujours dans son tort quand on critique une chose qu'on n'a point étudiée avec le sérieux qu'elle comporte.

Le grand argument des matérialistes, positivistes, etc., lorsqu'il est question de doctrine Spirite, c'est un haussement d'épaules méprisant. Et cependant la question de savoir si nous avons une âme ou si nous n'en n'avons point; si nous sommes Esprits et matière, ou seulement matière, cette question est assez importante pour qu'on ne recule devant aucun moyen, quel qu'il soit, de l'élucider.

D'ailleurs, de deux choses l'une : Ou il faut admettre la possibilité des communications actuelles des incarnés terrestres avec les Esprits désincarnés; ou bien il faudrait prouver, *d'une*

manière péremptoire, que *jamais* depuis que l'humanité peuple le globe, *aucune* manifestation semblable n'a eu lieu.

Je puise mes preuves de l'ancienneté de la croyance à la possibilité de l'action des morts sur les vivants, et par conséquent de la croyance à la vie d'outre-tombe, non-seulement chez les partisans de la doctrine spirite, mais encore chez les adversaires les plus déclarés du spiritisme.

Je commence par un partisan de la doctrine, qui a donné sous le pseudonyme de Philalèthès, une série d'articles sur ce sujet, en 1865, dans le journal spirite de Lyon: *La Vérité*. Je cite passim.

Le nom de *Mania*, donné par les Grecs à la folie furieuse était dérivé du radical *man*, *menn*, qui signifie: *âme des morts*. M. Chabas, égyptologue distingué, a donné (Bulletin archéologique de l'Athœneum français, juin 1850, page 43) l'interprétation d'une inscription qui renferme un ensemble d'invocations adressées à certaines divinités, ou Génies, ayant pour objet d'obtenir que le défunt soit préservé de toute attaque de la part des *Esprits maudits* qui peuvent maîtriser ses membres; qu'il ne soit pas pénétré par l'âme d'un mort ou d'une morte.

Théocrite (3me siècle avant Jésus-Christ) parle de la *Kosskinomantéia* (divination par le crible) qui était en usage de son temps. Et comme certaines têtes humaines sont peu logiques, un adversaire du spiritisme en a conclu: que les tables par-

lantes de nos jours, *n'étant pas chose nouvelle*, le spiritisme n'a aucun fond de réalité!! A ce compte il faudrait rejeter la plupart des sciences aujourd'hui en honneur, *parce qu'elles ne sont pas choses nouvelles*.

Les Égyptiens admettaient donc comme les Grecs que les morts peuvent se transporter partout à leur gré et se revêtir de formes diverses ; d'où il suit que les bons comme les mauvais Esprits pouvaient entrer dans le corps humain. Pour les chasser, on prononçait des paroles sacramentelles ; on aspergeait la maison avec le suc de certaines plantes. C'est ce que nous apprend le texte de M. Chabas.

Les Perses admettaient que les mauvais Esprits cherchent à distraire l'homme de ses devoirs et à s'insinuer dans son corps, et ils les chassaient par des prières. (Anquetil du Perron, *Zend-Avesta*, tome 2, page 399).

Les Indous Védiques (les Indous primitifs), pères de nos races Européennes, attribuaient les maladies aux mauvais démons. (Zend-Avesta, tome 1, page 565).

Les Indous professent encore aujourd'hui les mêmes idées ; ils recourent sans cesse à des sortiléges pour écarter *les Esprits*, pour guérir les maladies et pour expulser les démons (*Robert's Oriental illustrations*). Les Bouddhistes pensent de même ; à leurs yeux, les démons engendrent les maladies, mais ils peuvent parfaitement les guérir.

« Au Thibet, l'emploi des exorcismes est fréquent. Comme nos moines du moyen-âge, les Lamas se plaignent des tentations des démons, des tours audacieux qu'ils leurs jouent et des troubles qu'ils s'efforcent d'apporter dans leurs pieux exercices». (Huc, missionnaire; *souvenirs d'un voyage au Thibet*, tome 2, page 140). «Il est peu de peuples, écrivent les missionnaires (Annales de la propagation de la foi, tome 10) qui soient plus crédules que les Chinois en matière de revenants et d'exorcismes».

Selon les Mongols, c'est Tchutgaur (ou le chef des *malins Esprits*) qui produit les maladies; et celui qui souffre, va trouver les lamas pour se faire exorciser (Huc; *souvenir d'un voyage en Tartarie*). *L'abysse* des Kalmouks prétend aussi chasser les *Esprits* par ses conjurations. Les Bachkirs ont leurs chasseurs de diables, qui se chargent, par l'administration de certains remèdes, de traiter les malades, regardés comme autant de possédés; idée universellement répandue chez les peuples Finnois. Selon les Tchérémisses, les âmes des morts viennent inquiéter les vivants. Les Kirghises s'adressent de même à leurs sorciers pour leur faire chasser les démons et pour obtenir ainsi la guérison des malades; les maladies étant selon eux produites par les démons.

Les tribus Indiennes de l'Amérique du Nord sont alliées, comme on sait, d'assez près aux populations de l'Asie septentrionale; aussi voit-on

reparaître chez elles, relativement aux maladies nerveuses, les mêmes croyances, quelquefois superstitieuses, qui se perpétuent encore au Japon. (Thumberg, *voyaye au Japon*).

L'Océanie fournit le même spectacle. Dans presque toutes les îles de la mer du Sud, les maladies étaient tenues pour des punitions divines (Mœrenbout, voyage aux îles du grand Océan). Aux îles Sandwich les exorcismes étaient universellement pratiqués. En Australie, les sorciers prétendaient guérir les malades par des conjurations. (*Jusqu'ici Philalèthès*).

Le capitaine Dumont d'Urville dans son *Voyage pittoresque autour du monde*, 1834, tome II, page 277, dit en parlant des Australiens et à propos de leurs funérailles: «Une coutume bien remarquable »est la défense de prononcer durant un temps, le »nom du défunt après sa mort, dans la crainte de »provoquer par cet acte l'apparition de son *gnoït* »(Esprit)». — Donc les peuplades australiennes croient à la *survivance de l'âme*.

Le même voyageur parlant des croyances religieuses des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit en résumé ce qui suit: «Chez eux le mot: *Atoua*, comme à Hawaï et à Taïti, s'applique à la divinité en général; celui de: *Waïdoua*, aux Esprits spéciaux et surtout aux Esprits des personnes défuntes. Leurs *Atouas*, autant qu'on en peut juger, sont des êtres immatériels. Un insulaire auquel on demandait un jour comment il se figu-

rait l'*Atoua*, répondit: «*Comme une ombre immortelle.*» Touaï (un Néo-Zélandais) auquel M. Dumont d'Urville adressait la même question, dit: « *C'est un Esprit, un souffle tout-puissant* ».

Les Zélandais, dit encore M. Dumont d'Urville, croient à l'existence distincte d'une partie intelligente et immatérielle de l'homme, qu'ils nomment *Waïdoua*; ils ont foi aussi à une vie future et rémunératoire. A la mort, le Waïdoua se sépare du corps par une sorte de déchirement; il reste trois jours à voltiger autour de sa dépouille mortelle, puis il se rend au rocher *Reinga*, extrémité d'Ika-na-Mawi, où un *Atoua* le saisit, soit pour l'emporter dans le *Rangui* (ciel ou séjour de la gloire), soit pour le précipiter dans le séjour des ténèbres, *Po-nouï* ou *Pokino*.

En parlant de son passage aux îles Sandwich, D. d'Urville raconte qu'il alla visiter, dans l'île d'Hawaï, (la plus considérable du groupe), une localité appelée *Honaunau* où existait un *Moraï* (enclos funèbre) dans lequel étaient les tombeaux des rois et des princes d'Hawaï depuis huit ou neuf générations. «Notre guide dans ce moraï de Honaunau, dit il, était le gardien du dépôt sacré, un prêtre dont l'aïeul avait reçu le célèbre Cook lors de sa visite aux tombes royales. Il nous raconta qu'un jour son père avait placé devant le *Noui-Akoua* ou Grand-Esprit, l'offrande habituelle du poisson et du *poï*. Le fils arriva affamé devant cet étalage de vivres, car il avait tout le

jour vainement battu la mer; pas un poisson n'avait mordu. Il fut pris de l'envie de manger les mets offerts aux dieux. Mais avant de violer leurs droits, il voulut s'assurer des moyens de surveillance et de vengeance qui étaient au pouvoir des idoles. Il passa la main sur leurs yeux et ils ne les clignèrent pas; il mit son doigt dans leur bouche et ils ne le mordirent pas. Alors il prit son parti, leur jeta un manteau sur la tête et voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement pour se dégager, il prit les vivres et les dévora à belles dents. Son père survint et le blâma; à ces reproches il répondit: «Je lui ai parlé, et il ne m'a pas entendu; je lui ai mis ma main dans la bouche, et il ne l'a pas sentie ; j'ai placé l'étoffe sur ses yeux, et il ne l'a pas vue; c'est pourquoi je m'en suis moqué et j'ai mangé». — «Mon fils, mon fils, répliqua le vieux prêtre, tu as agi sans prudence ;il est bien vrai que le bois ne voit, ni n'entend ; *mais l'Esprit d'en haut observe et sait tout.* »

Ce récit prouve que les Hawaïens reconnaissaient un *Grand-Esprit*, un Dieu immatériel. Il prouve aussi que même parmi les sauvages de l'Océan Pacifique il se trouve des Libres-penseurs.

Les Malais ne se distinguent pas des Australiens au point de vue des conjurations. On voit leurs *poyangs* employer contre les *Esprits* producteurs des maladies (hantous) les mêmes pratiques que les magiciens des autres pays. C'est aussi au son d'un instrument, le *Gilaudang*, que les poyangs

des Binonas du royaume de Djohore opèrent leurs exorcismes. (Journal of the Indium Archpelago, 1847 et 1849).

Le rédacteur du journal *La Vérité*, que j'ai cité plus haut, passe encore en revue, et les peuples de l'Afrique et ceux de l'Asie, et partout il montre la croyance aux *Esprits*, *bons* ou *mauvais*, comme étant une des bases des religions diverses. Il continue en disant: «Nous pourrions montrer partout les mêmes prodiges s'opérant au moyen des mêmes puissances. Soit qu'on se transporte en Égypte, en Perse, en Phénicie, chez les Grecs, chez les Romains, et jusque parmi les peuplades les plus sauvages, partout mêmes pratiques, mêmes merveilles, égales convictions... Tous les peuples enfin, étaient convaincus que des prodiges étonnants, parfois même effrayants étaient opérés par les *Esprits* ou *Génies*. Le bon spiritisme côtoyait ainsi le mauvais et l'on était privé d'un *criterium* assez sûr pour les discerner».

« Voilà donc une croyance universelle que les philosophes anciens et modernes ont partagée. Il faut en excepter une classe d'hommes livrés au culte du bien-être matériel, qui ne deviennent nombreux qu'aux époques de décadence des sociétés. Ceux-ci nient l'existence des *Esprits*, soutiennent que le surhumain n'existe pas et rejettent conséquemment tous les prodiges..... Concluons donc, que toutes les nations de l'antiquité, *sans exception*, ont cru à l'existence et à

l'intervention des *Esprits*. Voilà donc le paganisme expliqué en général. Les Dieux ou demi-dieux, héros, génies, mânes, démons..... n'étaient que des Esprits à divers degrés d'élévation ; plus ou moins heureux et participant à la Divinité suprême; tous, créatures et enfants de Dieu et n'agissant que sous sa direction et sa tolérance. Telle est la foi universelle du genre humain...De ces constatations formelles, il résulte que le comte Joseph de Maistre a dit vrai lorsque dans le onzième entretien des *Soirées de St-Pétersbourg*, il fait entendre ces paroles vraiment prophétiques : « *Il sera démontré sous peu, et avant la fin du 19e siècle, que les traditions antiques sont toutes vraies, que le paganisme tout entier n'est qu'un système de vérités corrompues ou incomprises et déplacées ; il s'agit uniquement de les expliquer, de les purifier pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons* ».

Cette assertion est en quelque sorte corroborée par ce que dit Pezzani (Pluralité des existences de l'âme, 3e édit. page 168) à propos de l'avancement progressif de l'humanité terrestre. « Dans toute révélation, il y a le côté immuable qui vient de Dieu, et qui ne change pas, parce que la vérité est éternelle. Mais il y a aussi le côté mobile qui est la conception appropriée aux besoins du temps et de plus en plus parfaite selon la marche du progrès ».

Un des hommes de l'antiquité dont le nom est

resté célèbre et dont la vie a été une preuve éclatante de la croyance aux manifestations spirites et de la possibilité de ces manifestations, c'est *Apollonius de Thyane*. C'est encore Philalèthès, qui lui-même a puisé dans les biographes d'Apollonius (Blaise de Viguère, Franck, Pierre Leroux, Chassang) qui me fournira ce que je vais dire de ce philosophe.

Apollonius, philosophe pythagoricien, naquit à Thyane, métropole de la Cappadoce, en Asie Mineure, à peu près à l'époque à laquelle naquit Jésus; sa famille était la plus riche et la plus considérée de Thyane. C'est Philostrate, écrivain remarquable de la fin du IIe siècle, qui a laissé la meilleure histoire d'Apollonius et cette histoire traduite du grec en 1863 par M. Chassang, maître de conférences à l'Ecole normale, est l'ouvrage où ont été principalement puisés les faits qui vont suivre.

Apollonius voyagea beaucoup pour s'instruire; il parcourut l'Assyrie, la Scythie, l'Inde où il visita les Brahmanes, l'Egypte, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, enseignant partout la sagesse, partout aimé pour la douceur de son caractère, honoré pour ses vertus. Il y avait à Egès, ville peu éloignée de Thyane, un certain Euxène qui enseignait la philosophie de Pythagore, mais sans la pratiquer. Apollonius, après avoir appris de lui tout ce qu'il pouvait en apprendre, résolut au contraire de la pratiquer avec austérité. « Cepen-

dant, dit Philostrate, il ne cessa pas d'aimer Euxène, et ayant obtenu de son père une maison située dans un faubourg et ornée de jardins et de fontaines agréables, il dit à son maître en lui en faisant don : « Vivez là suivant votre humeur ; moi je veux vivre à la pytagoricienne ». Il alla demeurer dans un temple consacré à Esculape et fameux par les miracles que le Dieu de la santé y opérait en faveur des malades. Il s'abstint dès lors de toute nourriture animale, ne vécut que de fruits et d'herbes, ne but point de vin et ne s'habilla que de toile, évitant tout vêtement formé de substances animales. Philostrate dit qu'on le considérait comme l'homme le plus instruit dans ce qui concernait la religion et que toutes les villes envoyaient le consulter sur ces objets. Toujours ses réponses tendaient *à réformer le culte et à le ramener à une sorte de pureté et de simplicité primitive.*

Plus tard Apollonius quitta le temple d'Esculape et commença à prêcher ouvertement sa doctrine, qui s'accorde remarquablement avec le christianisme ; il prêchait la *fraternité*, la *charité*, la *solidarité universelle.*

Apollonius admet *l'unité de Dieu*. Pour lui, au-dessus d'une foule de Dieux (ou divinités) préposés à la conservation des diverses parties du monde, il y a un *Dieu suprême* qui est le Créateur de l'Univers. Non-seulement il est d'avis que les statues des Dieux, faites à l'image de l'homme à

la manière des Grecs, donnent de leur nature une idée plus relevée que celles faites à l'image des animaux, selon le système Egyptien, mais encore il est d'avis qu'il est préférable de ne les représenter *sous aucune forme sensible* et de ne les considérer qu'avec les yeux de l'esprit. Les sacrifices, de quelque genre qu'ils soient et particulièrement les sacrifices sanglants, sont indignes de la bonté et de la sainteté des Dieux. La prière, *qui n'a pas même besoin de sortir des lèvres*, le sentiment intime, voilà selon lui, le seul culte qui plaise à la divinité.

La morale qui se retrouve au fond de toutes ses paroles, est aussi pure qu'élevée. Une conscience éclairée est pour lui le guide le plus sûr dans les sentiers de la vie. C'est à elle qu'il renvoie sans cesse. La justice et l'humanité doivent présider à tous nos actes et c'est une obligation pour tous les hommes de s'aider mutuellement.

Un jour qu'il parlait en public de l'obligation de s'entr'aider, il vit des moineaux perchés sur les arbres et silencieux; un autre moineau vola vers eux en poussant des cris, comme pour les avertir de quelque chose; alors ils se mirent tous à crier et s'envolèrent en le suivant. Apollonius s'arrêta, il savait fort bien pourquoi ces oiseaux s'étaient envolés, mais il ne voulait pas le dire à la foule. Tous suivirent des yeux ces oiseaux en l'air et quelques-uns pensèrent mal à propos que c'était quelque présage. Mais Apollonius chan-

geant de discours, dit : « Un enfant portait du blé dans un panier ; il est tombé et s'en est allé après avoir ramassé son blé et en laissant plusieurs grains épars dans telle rue. Le moineau l'a vu et il est venu chercher les autres pour les faire profiter de cette bonne aubaine et les inviter en quelque sorte à son festin. »

La plupart de ses auditeurs coururent vérifier le fait. Apollonius continua sa harangue sur l'obligation de s'entr'aider, et comme ceux qui étaient partis revenaient tout émerveillés : « Vous voyez, s'écria-t-il, comme les moineaux s'occupent les uns des autres, comme ils aiment à partager leurs biens. Ft nous, loin de faire comme eux, si nous voyons un homme faire part de ses biens aux autres, nous lui donnons les noms de dépensier, de prodigue et d'autres semblables. Que nous reste-t-il à faire, sinon à nous claquemurer comme de la volaille qu'on engraisse, à nous gorger de nourriture chacun dans notre coin, jusqu'à ce que nous crevions d'embonpoint. »

Dans le livre de Philostrate, on voit qu'Apollonius s'attacha à réformer le polythéisme et à donner un sens à la mythologie des Grecs, égarée dans sa source, en la retrempant dans la pure doctrine antique de Pythagore, émanée elle-même d'une source plus ancienne et toujours subsistante, l'Inde.

Apollonius, par l'austérité de sa vie, par son abstinence, par son mépris de la richesse et des

plaisirs, par son amour de la liberté, par sa doctrine de la fraternité et de la solidarité universelle, réalisait à l'avance une sorte d'homme nouveau dont le christianisme allait bientôt montrer de nombreux exemples. On a lieu de s'étonner que les défenseurs du polythéisme n'aient pas vu que cet Apollonius dont ils s'armaient pour repousser le christianisme, les conduisait lui-même vers le christianisme; et que les chrétiens n'aient pas tiré parti du changement qui s'opérait spontanément dans le sein du polythéisme, s'inclinant devant la vertu d'Apollonius, qui, suivant la pensée de St-Augustin, se trouvait être la condamnation éclatante des infamies attribuées par les païens à leurs divinités.

On ne sait au juste où mourut Apollonius, mais il est probable qu'il mourut de vieillesse vers l'âge de 100 ans, à Ephèse. Sa mort, ou plutôt sa disparition, eut lieu l'an 97 de J.-C., car il disparût de la terre sans qu'on sût ce qu'il était devenu; il avait assez attiré l'attention pour qu'on lui élevât un tombeau et on ne lui en a jamais connu.

Après sa disparition il reçut de grands honneurs; on alla même jusqu'à bâtir des temples en son honneur; ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'on en érige bien en l'honneur des saints du catholicisme et qu'Apollonius devait être considéré comme un *Divus* par les païens.

L'empereur Adrien recueillit avec soin toutes

les lettres d'Apollonius qu'il put trouver et les déposa dans son beau palais d'Antium, avec un petit livre écrit par ce philosophe sur les réponses qu'il avait reçues de l'oracle de Trophonius. « Ce livre se voyait encore à Antium lorsque Philostrate vivait et il n'y avait point de singularité qui rendît cette ville célèbre, autant que la conservation de ce manuscrit » (Philostrate, liv. 8, chap. 8).

Lampridius, historien latin du IVe siècle qui a écrit la vie d'Alexandre Sévère, dit (chap. 29) : « L'empereur passait dès le matin dans son oratoire pour y pratiquer des cérémonies religieuses en l'honneur des patrons qu'il s'était choisis. Là, se trouvaient, avec les bons princes qui avaient reçu l'apothéose, des âmes saintes parmi lesquelles Apollonius, et à ce que rapporte un écrivain de ce temps : le Christ, Abraham et Orphée, et d'autres Dieux de cette sorte, ainsi que les images de ses ancêtres. »

La réputation d'Apollonius dura autant que le paganisme dont il avait été le réformateur. Hiéroclès, Egyptien, Préfet de Bythinie, puis Gouverneur d'Alexandrie (Alexandria Troas) sous Dioclétien, (IVe siècle) publia un ouvrage sur Apollonius. Dans cet ouvrage il dit : « Cet Apollonius, ce mortel qui fit tant de choses étonnantes, nous ne le regardons pas comme un Dieu, mais comme un homme qui fut chéri des Dieux ; tandis que les chrétiens croient leur Jésus, Dieu. »

Il est avéré qu'Apollonius a fait plusieurs choses que l'on a réputées miraculeuses, et les païens disaient aux chrétiens qu'Apollonius, quant aux miracles, valait Jésus. St-Augustin consulté, répondit (Epitre 132) : «Que les faits »attribués au Thyanien ne sont appuyés sur le »témoignage d'aucun auteur digne de foi; quoique »après tout, les démons puissent opérer quelques »prodiges qui, sans avoir la réalité de ceux des »anges, leur ressemblent néanmoins en appa»rence. »

On pourrait demander sur quels auteurs *dignes de foi* sont appuyés les miracles attribués à Jésus, puisque les Evangiles ne sont qu'une collection, écrite après coup, de traditions provenant des dires de gens sans instruction et faciles à se laisser tromper par des apparences.

Pour le dire en passant, ce qui prouve que les trois Evangiles dits synoptiques, ont été écrits longtemps après la mort de Jésus, c'est que *pendant les 16 années environ que dura l'apostolat de Paul, il ne fait jamais mention des Evangiles; il ne les connaissait pas*. Quant au 4e Evangile, dit de Jean (ignoré de Justin qui mourut en 167 et de Marcion, IIe siècle) il ne commença à attirer l'attention qu'à la fin du IIe siècle.

Dans son remarquable livre : *Le Spiritisme dans le monde*, M. Jacolliot dit à propos de la Trinité et des Evangiles : «Entre le système trinitaire du christianisme et celui des Indous, des Kabbalistes,

et des néo-platoniciens, les rapprochements se font d'eux-mêmes, et l'on peut voir où les fondateurs de cette religion ont dû puiser leur prétendue révélation. Nous disons fondateurs — bien que ce mot soit impropre — par allusion aux rédacteurs des Evangiles, qui voulurent créer une tradition particulière; car il est aujourd'hui hors de doute que le Christ est une invention du troisième siècle, et que le christianisme, *aussi vieux que les temples de l'Egypte et les pagodes de l'Inde, n'est qu'une synthèse symbolique de toutes les croyances de l'antiquité*».

«Les savants qui vivaient dans les premiers temps de l'Eglise chrétienne ne s'y sont pas trompés. Au troisième siècle, l'illustre manichéen Fauste écrivait ces paroles, que l'on peut renvoyer à tous les romanciers de la vie de Jésus. «Tout le „monde sait que les Evangiles n'ont été écrits, ni „par Jésus-Christ, ni par les apôtres, mais long-„temps après par des inconnus, qui jugeant bien „qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils „n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs „récits des noms d'apôtres ou d'hommes aposto-„liques contemporains».

Et M. Jacolliot cite M. Franck, professeur au Collége de France et auteur du livre intitulé: *La Kabbale*, qui s'exprime ainsi: «Ne sommes-nous „pas autorisés à regarder la Kabbale comme un „reste précieux *d'une philosophie religieuse de l'O-„rient*, qui transportée à Alexandrie, s'est mêlée

„à la doctrine de Platon, et sous le nom usurpé „de Denys l'aréopagite — évêque d'Athènes „converti et sacré par St-Paul — a su pénétrer „jusque dans le mysticisme du moyen-âge»?

Et M. Jacolliot ajoute: «Quelle est donc cette *philosophie religieuse de l'Orient* qui a pénétré dans les mystiques symboles du christianisme? Cette philosophie dont nous retrouvons la trace chez les Mages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Kabbalistes hébraïques et les chrétiens, n'est autre que celle des Brahmes Indous, sectateurs des Pitris». (*Pitri*, mot sanscrit qui signifie: les Esprits).

Mais revenons à Apollonius.

Dans une autre de ses Epîtres, Augustin remarque que les Gentils qui se moquaient de l'histoire de Jésus, eussent reçu pour très-véritable une pareille aventure, s'il se fût agi d'Apulée ou d'Apollonius.

Il est de fait qu'il était tout naturel que le peuple, qui voyait Apollonius mener la vie la plus pure, la plus empreinte de moralité; qui l'entendait prêcher la fraternité, la charité, la solidarité humaine, l'exaltât au-dessus de Jésus qu'il n'avait pas vu et dont il ne connaissait l'histoire que par quelques prosélytes du christianisme.

Au surplus, Apollonius lui-même, qui par la nature de ses études devait connaître, au moins de nom et de réputation, les hommes remarquables de son époque, ne paraît pas avoir entendu parler

de Jésus, bien qu'il fût son contemporain ; car dans sa vie il n'est fait aucune allusion à ce que l'on dit s'être alors passé en Judée.

St-Jérôme, sans nier les miracles attribués à Apollonius, les regarde comme des prestiges qu'on ne doit pas comparer «au pouvoir du Sauveur.» Il rend cependant justice au philosophe à qui on les attribue. «Ce fut, dit-il, un sage qui sut profiter partout où il alla et qui revint de ses longs voyages plus savant et meilleur.»

Mais si c'était un sage et un homme de bien, comment donc peut-on admettre qu'il n'eut de rapports qu'avec de *mauvais Esprits* et jamais avec de *bons Esprits*, surtout quand, des prodiges qu'il opérait, il ne résultait que *des choses bonnes ?*

Pour Augustin et Jérôme, qui vivaient au 5e siècle, la cause du christianisme était tellement gagnée qu'ils pouvaient parler d'Apollonius sans partialité. Il n'en fut pas de même au 2e et au 3e siècles, alors que le christianisme et le paganisme luttaient pour ainsi dire à coups de miracles. Aussi les Pères de l'Eglise de cette époque mettaient infiniment plus de chaleur dans la défense et dans l'attaque. Aucun ne niait les prodiges dont on gratifiait Apollonius et ce n'était pas pour eux comme pour Augustin et Jérôme, de faux miracles n'ayant qu'une apparence décevante avec ceux de Jésus et de ses apôtres ; ils les admettaient comme de vrais prodiges surpassant la nature humaine, mais la plupart les attri-

buaient au démon. C'est ainsi qu'en parlent Arnobe, Origène, Lactance; pour eux, Apollonius est un magicien que le démon a inspiré et soutenu dans tous les prodiges qu'il a accomplis.

Il y avait à la vérité dans cette explication même,de grandes objections à faire aux chrétiens. C'est ce que quelques Pères ont bien senti ; car enfin, si Satan peut opérer les mêmes prodiges que Dieu, Satan est le rival de Dieu ; et comment distinguer les prodiges opérés par la volonté de Dieu, de ceux qui sont le résultat de la volonté de Satan ? Comment, par exemple, de deux résurrections, distinguer celle qui doit être attribuée à Dieu, de celle qui doit être attribuée à Satan ?

Justin, entre autres Pères, (2e siècle) dans ses questions et réponses aux orthodoxes n'a pas craint de se poser ces objections dans toute leur force. «Si Dieu, dit-il, est le créateur et le maître »de tout ce qui existe, comment laisse-t-il le pou- »voir miraculeux d'Apollonius s'exercer si puis- »samment sur la création ?» Et de là il déduit une série d'objections auxquelles il s'efforce ensuite de répondre.

Mais au 5e siècle, le christianisme déjà affermi, ne craignait plus les miracles d'Apollonius ; et Sidoine, Evêque dans les Gaules (Clermont) plus connu sous le nom de *Sidonius Apollinaris*, écrivit lui-même la vie de cet Apollonius qui passait, trois siècles auparavant, aux yeux des Chrétiens pour un horrible magicien, et loua abondamment

en lui ses qualités et ses vertus. «Vous m'avez demandé, écrit-il à un de ses amis, une vie du Pythagoricien Apollonius, je vous l'envoie... En suivant dans votre lecture notre Thyanéen sur le Caucase et dans l'Inde, chez les Gymnosophistes d'Ethiopie et les Brahmanes Indiens (Hindous), voyagez en quelque sorte avec lui. Lisez la vie d'un homme qui, la religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses ; d'un homme recherché des riches et qui n'a point recherché les richesses ; qui aima la science et méprisa l'argent ; d'un homme frugal au milieu des festins ; habillé de lin parmi des gens vêtus de pourpre ; austère au centre de toutes les voluptés.... enfin pour tout dire en un mot, d'un homme tel que peut-être l'historien chercherait vainement dans tout le passé une vie de philosophe comparable à la sienne.»

Sidoine Apollinaire n'était pas le premier venu. Né à Lyon en 430 de notre ère, d'une grande famille, il fut ambassadeur, préfet du Prétoire, patrice et sénateur. Plus tard il entra dans les Ordres et devint évêque.

Apollonius, non-seulement ne fut point inspiré par les Démons (par de *mauvais Esprits*) ainsi que le disaient les premiers chrétiens, mais encore, en sa qualité de philosophe pythagoricien, il contribua pour sa part, ainsi que les néo-platoniciens, à la grande réforme morale que le christianisme allait introduire. Il a rapproché de la vie reli-

gieuse de l'Inde, le pythagorisme qu'il a embrassé et qui semble n'en être, à bien des égards, qu'une émanation.

On a voulu opposer Apollonius à Jésus ; il eût été plus équitable et plus vrai, de chercher à les comprendre *et à concilier leurs enseignements.*

Le pasteur A. Réville a parfaitement développé cette idée de conciliation des divers concepts religieux. Dans mon chapitre 9, de la *Première Partie* de ce travail,j'ai déjà eu occasion de parler de son article analytique sur le livre posthume du pasteur anglican, docteur en théologie, Rowland Williams, intitulé : *The Life and Letters of Rowland Williams. London 1874.* Voici ce que dit M. Réville : « L'étude comparée des religions, » en révélant des lois de formation et de dévelop- » pement qui leur sont communes à toutes, achève » ce désarroi des anciennes dogmatiques ; et si » l'on persiste à revendiquer pour le christianisme » la supériorité à laquelle il a tous les droits, » c'est à la condition de concevoir une genèse » religieuse de l'humanité dans laquelle chacune » des grandes conceptions du divin, qui se sont » succédées ou qui coexistent sur la terre, trouve » sa place logique, sa valeur proportionnelle, » rentre en un mot dans la pyramide ; mais s'il » en est ainsi, toute l'ancienne apologétique est à » refaire, et le christianisme lui-même doit être » autrement compris qu'il ne l'est dans l'ensei- » gnement officiel des églises. »

« Ce fut là, l'expérience que fit à son cœur
» défendant, l'honnête Rowland Williams. Déjà
» ses études antérieures sur la Bible l'avaient
» amené à se demander jusqu'à quel point, les
» arguments tirés traditionnellement des prophé-
» ties et des miracles bibliques, prouvaient la
» divinité de la religion chrétienne. Hébraïsant
» distingué, il avait en vain cherché dans les
» prophéties, des prédictions, *certainement* surna-
» turelles ; il n'en avait pas trouvé et il avait dû
» se dire que les auteurs chrétiens prêtaient un
» sens très-arbitraire aux textes passant pour
» annoncer plusieurs siècles à l'avance les événe-
» ments de l'histoire du Christ et de l'Eglise.
» Quant aux miracles, bien que peu disposé à
» les rejeter d'avance comme impossibles, il se
» demandait si, à la distance où nous sommes, vu
» notre complète impuissance de les vérifier, on
» peut loyalement s'appuyer sur eux pour reven-
» diquer l'origine divine du christianisme à
» l'exclusion de tout autre religion. *Si les raisons*
» *ordinairement alléguées en faveur des miracles,*
» *sont valides, elles ne le seront pas moins pour*
» *attester la réalité de nombreux prodiges non-*
» *chrétiens ;* si l'on doit refuser à ceux-ci toute
» valeur démonstrative, il n'y a plus moyen de
» réserver ce privilége aux seuls miracles chré-
» tiens. L'étude approfondie à laquelle il se livra
» sur les religions hindoues, acheva de le décider. »
(*Revue des deux mondes*, 15 août 1875).

On voit que les théologiens protestants ne redoutent pas le libre-examen comme les théologiens catholiques, et que comme ceux-ci, ils ne font point entrer à chaque instant le diable en scène. On voit aussi que M. Jacolliot, qu'on a accusé de faire du roman, n'est pas le seul qui a trouvé dans l'Inde ancienne les origines du christianisme.

Mais continuons notre étude sur Apollonius.

Apollonius était évidemment un *intuitif*; il était aussi doué de *seconde vue* et *médium* ; ces qualités toutes spéciales devaient, dans ces temps d'ignorance générale, le faire considérer comme un être presque surnaturel. Il y avait aussi en lui le philosophe ; et sa philosophie se ressentait de la douceur de ses mœurs, de son caractère, de sa simplicité en toutes choses. Peu de philosophes ont joui d'une plus grande popularité de leur vivant. Son prestige était augmenté par l'austérité de ses mœurs, sa douceur, sa simplicité, son désintéressement, son caractère bienveillant. Le paganisme, qui jetait alors ses dernières lueurs, voulut en faire un Dieu ; quelques chrétiens issus du paganisme en firent un saint. Les hommes sensés ne virent en lui qu'un philosophe ; et par le fait, il était digne de ce titre à tous égards.

Il semble avoir eu, sur la vie immortelle de l'être humain, de véritables intuitions, car se trouvant en prison, à Rome, sous Domitien, il dit un jour aux autres prisonniers : «Tous, tant que

nous sommes, nous sommes en prison pendant la durée de ce qu'on appelle la vie. Notre âme, liée à ce corps périssable, souffre des maux nombreux et elle est l'esclave de toutes les nécessités de la condition d'homme.» Il écrivait à Valerius : « Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, » de même que personne ne naît, si ce n'est en » apparence. En effet, le passage de l'essence à la » substance, voilà ce qu'on appelle naître ; et ce » qu'on a appelé mourir, c'est au contraire, le » passage de la substance à l'essence. »

Si j'ai parlé un peu longuement de ce philosophe dont le nom a eu tant de retentissement, c'est que je tenais à citer des faits de spiritisme dans l'antiquité, et que ceux qui se rapportent à Apollonius sont plus notoires que beaucoup d'autres. Je me contenterai de trois de ces faits qui sont les plus saillants. On pourra en lire un grand nombre d'autres dans le journal *la Vérité*, d'où je tire ceux-ci.

Voici, d'après Philostrate (liv. 5, chap. 24) ce que fit Apollonius à Alexandrie. «Avant même qu'Apollonius ne fut venu dans leur ville, les habitants d'Alexandrie l'aimaient et le désiraient comme un ami désire un ami. Ceux de la Haute-Egypte, fort adonnés à la science des choses divines, faisaient des vœux pour qu'il les vînt visiter. Comme il y avait de fréquents rapports entre la Grèce et l'Egypte, Apollonius était fort célèbre dans ce pays... Quand il fut débarqué et

qu'il eut pris le chemin de la ville, tous fixaient sur lui leurs regards comme sur un Dieu, et dans les passages étroits tous lui cédaient le pas... Comme il s'avançait avec un cortége plus considérable que celui des chefs du pays, il rencontra 12 brigands que l'on menait à la mort. Apollonius les regarda et dit : «Tous ne sont pas coupables ; en voici un qui s'est faussement accusé.» Puis se tournant vers les bourreaux conduisant ces hommes : «Ralentissez un peu votre marche, leur dit-il, allez lentement au lieu du supplice et ne mettez cet homme à mort qu'après les autres, car il n'est pas coupable »... Et il traînait son allocution en longueur, contre son habitude, qui était d'être bref. La raison de cette conduite fut bientôt connue, car à peine huit têtes étaient-elles tombées, qu'un cavalier accourut à toute bride au lieu de supplice et cria : «Ne touchez pas à Phanion.» Puis il expliqua qu'il n'était pas coupable de brigandage, mais qu'il s'était accusé pour éviter la torture, et que les tourments avaient fait avouer aux autres son innocence. Il n'est pas besoin de dire les trépignements d'enthousiasme et les applaudissements que ce fait excita chez les Egyptiens déjà pleins d'admiration pour Apollonius.

C'est là un exemple de science toute spirituelle qui prouve les rapports de notre philosophe avec de *bons Esprits*.

Dion Cassius (hist. rom. liv. 7) et Philostrate

(Vie d'Apollonius, liv. 8, chap. 26) rapportent, qu'au moment où Domitien périt assassiné, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta et changeant de voix, s'écria : « Bien, bien, Stéphanus ! Courage ! tue le tyran. » Ensuite, après un léger intervalle, il reprit : « Le tyran est mort ; il meurt à ce moment même. » Dion Cassius en rapportant cette remarquable vision, l'atteste en ces termes : « Quoique bien des gens trouvent la chose incroyable, toutefois c'est un fait certain et prouvé. » (Hist. rom. liv. 57).

Encore un exemple de seconde vue et de communication habituelle avec les *Esprits*.

Mis en prison par ordre de Vespasien, Apollonius se délivre lui-même des fers rivés à sa jambe ; il présente lui-même, à midi, sa défense devant le tribunal, puis il se rend invisible à tous les regards et se fait voir à cinquante lieues de là, le même jour, à ses disciples. La même chose arriva à Pierre, à ce que raconte l'auteur des Actes des Apôtres (chap. XII, v. 4-12) ; mais pour les chrétiens la délivrance de Pierre eut lieu par la puissance de Dieu, tandis que celle d'Apollonius ne put avoir lieu que par la puissance du diable, qui à ce qu'il paraît rivalise avec Dieu, en fait de miracles !! Alors le diable est donc aussi puissant que Dieu ?

Si parmi les disciples d'Apollonius, il s'était trouvé un homme aussi ardent à la propagande, que St-Paul, il est probable que sa doctrine aurait

eu tout autant de retentissement que le Christianisme.

« Quel a été le rôle d'Apollonius dans le plan de la révélation divine, dit Philalèthès ? Il a été un missionnaire. De même que Socrate et Platon préparèrent le Christianisme par leurs doctrines, lui fut chargé de visiter les temples, d'abolir peu à peu les sacrifices païens, ou tout au moins d'en contester la valeur ; de rappeler aux hommes l'adoration de Dieu par la prière et les œuvres en esprit et en vérité ; de prouver à tous, l'immortalité de l'âme par ses exemples et ses discours ; de faire peu à peu fléchir le culte matériel du paganisme vers des idées plus spiritualistes, afin qu'ainsi façonné, le monde antique pût recevoir plus aisément la transformation qui s'opéra par le Christ. Il ne singea pas comme on l'a dit, les miracles du Messie, il en fit de moindres, avec l'aide de *bons Esprits* afin d'habituer la gentilité à ouvrir les yeux aux rapports du monde invisible... Apollonius vient des mondes supérieurs.... son nom signifie : *fils d'Apollon*, comme chez les Hébreux *Elie* est le nom grec du soleil; comme *Elisée* veut dire : issu de la race du Soleil. C'est un Dieu solaire (un *Esprit* venu du Soleil). Or il faut savoir que ces incarnations élevées ont du rapport, par leur vie et leurs doctrines, avec le *Messie* qui viendra encore de plus haut. Les Dieux solaires n'ont jamais de tombeau ; ils disparaissent avec leur

corps. *Elie* est emporté dans un char de feu ; Apollonius disparaît sans que l'on sache comment ; mais on ne retrouve pas son corps. Moïse avant eux avait disparu de même. Simon Ben Jochaï, l'auteur du Zohar, s'éleva au ciel sur un cercueil flamboyant. Pour tous ces *Esprits supérieurs des hautes sphères*, la fin est toujours la même. »

Tout en admettant ce que dit Philalèthès au sujet des *Esprits des hautes sphères* temporairement incarnés sur notre planète pour y apporter les enseignements moraux, je ne pense pas qu'il faille employer le mot de *miracle* pour désigner les choses qu'Apollonius, Jésus et d'autres ont pu faire en dehors des lois naturelles terrestres connues. Ce mot de *miracle* a été et il est encore employé pour exprimer les choses *contraires* aux lois naturelles, et en cela il manque d'exactitude; il faut donc éviter de l'employer puisqu'il représente une idée fausse. Je reviendrai, au surplus, sur cette question des miracles. Mais je ne puis me résoudre à terminer ce chapitre sans faire ressortir, à propos d'Apollonius, ce que produisent la prévention et le parti pris. — Dans un livre intitulé : *Le Spiritisme devant l'Eglise et devant l'histoire*, qui a paru en 1866, l'auteur (l'abbé Poussin, alors professeur au grand séminaire de Nice) dit ce qui suit en parlant d'Apollonius :

« Un autre magicien non moins distingué, fut »Apollonius de Thyane ; il naquit dans ce bourg »quelques années avant J.-C. (n'en déplaise à

„l'auteur, Thyane était *une ville considérable*, „métropole de la Cappadoce). La philosophie de „Pythagore le charma dès son enfance et il en fit „profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que „de légumes, s'abstenait de vin et des femmes, „donnait son bien aux pauvres, vivait dans les „temples, apaisait les séditions, etc. Apollonius „vivant de cette manière, ne parlant que par „sentences pleines d'emphase et d'obscurité, sut „faire impression sur le vulgaire, que les dehors „séduisent toujours. Tout le monde le suivait, „les artisans mêmes quittaient leurs métiers ; „les villes lui envoyaient des députés ; les oracles „chantaient ses louanges,probablement afin que ce „sophiste chantât les leurs à son tour. Cet impos- „teur se fit partout des disciples. Il conversa avec „les Brahmanes des Indes, les Mages des Perses, „les Gymnosophistes d'Egypte et s'en fit admirer. „A Ninive, à Ephèse, à Smyrne, à Athènes, à „Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, „Apollonius apparut en prédicateur du genre „humain, condamnant les spectacles, visitant les „temples, corrigeant les mœurs et prêchant la „réforme de tous les abus. »

Arrêtons-nous un instant et demandons-nous ce que les apôtres de Jésus et beaucoup d'hommes que l'on a déclarés saints, ont fait de plus qu'Apollonius, le *sophiste*, *l'imposteur* ? Une vie des plus régulières et des plus exemplaires ; des prédications tendant à corriger les abus et à

réformer les mœurs. Que peut-on désirer de plus, et où trouver là : *Sophisme* et *Imposture?* Se faire admirer des Brahmanes, des Mages et des Gymnosophistes, c'est-à-dire, des hommes les plus savants de l'époque, est-ce aussi une preuve *d'imposture* ? Mais tel est l'aveuglement des adeptes des diverses religions, qu'ils n'admettent pas qu'un homme puisse être bon et vertueux s'il n'est pas leur coréligionnaire, si toutefois cet *aveuglement* n'est pas du *parti pris* basé sur l'esprit de caste.

Mais continuons. « Il prétendit bientôt faire „des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre „d'une jeune fille de famille consulaire, il s'ap„proche du lit sur lequel on la portait et dit „quelques paroles ; la fille qu'on croyait morte „s'éveille, parle à tout le monde et retourne à la „maison de son père. Cette comédie, concertée „sans doute avec des gens qui favorisaient les „impostures, n'en fit pas moins d'impression sur „la multitude. „

Voyons maintenant ce que dit à ce sujet Philostrate (liv. 4, chap. 45) « Une jeune fille nubile „passait pour morte ; son fiancé suivait le lit „mortuaire en poussant des cris, comme il arrive „quand l'espoir d'un hymen a été trompé, et „Rome tout entière pleurait avec lui, car la „jeune fille était de famille consulaire. Apollonius „s'étant trouvé témoin de ce deuil, s'écria : Posez „ce lit, je me charge d'arrêter vos larmes. Et il „demanda le nom de la jeune fille. Presque tous

„les assistants crurent qu'il allait prononcer un
„discours comme il s'en tient dans les funérailles
„pour exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit
„que toucher la jeune fille et balbutia quelques
„mots,et aussitôt cette personne, qu'on avait crue
„morte, parut sortir du sommeil. Elle poussa un
„cri et revint à la maison paternelle. Les parents
„firent présent à Apollonius de 150 mille drachmes
„qu'il donna en dot à la jeune fille. Maintenant,
„trouva-t-il en elle une dernière étincelle de vie
„qui avait échappé à ceux qui la soignaient ? Car
„on dit qu'il pleuvait et que le visage de la jeune
„fille fumait. Ou bien, la vie était-elle en effet
„éteinte et fut-elle rallumée par Apollonius ?
„Voilà un problème difficile à résoudre, non
„seulement pour moi, mais pour les assistants
„eux-mêmes. »

Disons d'abord, que pour un *imposteur*, Apollonius était bien désintéressé, puisqu'il donna en dot à la jeune fille, le riche cadeau (141,000 fr. de notre monnaie) que lui faisaient les parents. Et cependant, en général, les charlatans et les imposteurs ne font ce métier que pour amasser de l'or. Et l'on sait qu'aujourd'hui les hommes qui recherchent le plus l'or, sont ceux qui se disent les disciples de celui « qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. » Disons ensuite, que Philostrate ne peut être accusé de partialité pour son héros et qu'il montre beaucoup de bonne foi dans son récit, puisqu'il cherche pour ainsi dire

à enlever à cet événement tout ce qu'il pourrait avoir d'extra-naturel. Pour nous, dans cette espèce de résurrection tout aussi bien que dans le fait de la fille de Jaïre, de l'Evangile (Matthieu IX, 23-25) ou du fils de la veuve (Luc VII, 12-15), il n'y a que des pratiques de spiritisme et de magnétisme de haut titre.

«Les païens, comme on le voit par cette histoire „d'Apollonius, ajoute l'abbé Poussin, admettaient „facilement les faits merveilleux de spiritisme ou „de l'intervention surnaturelle des Esprits. Le „polythéisme est en effet tout entier dans ces „croyances. Chez les païens, dont l'imagination „était frappée d'une multitude d'Esprits, de Gé- „nies, de démons ou de Dieux répandus dans la „nature, qui en animaient toutes les parties et les „gouvernaient, on leur attribuait les phénomènes „les plus ordinaires : les biens et les maux, les ora- „ges, la stérilité des campagnes, les maladies et les „guérisons ; à plus forte raison devait-on croire „les Esprits auteurs de tout ce qui paraissait „extraordinaire, merveilleux et surnaturel...„

Notons d'abord cet aveu de la croyance des païens au spiritisme et à l'intervention des Esprits. Ce n'est donc pas chose nouvelle ? Disons ensuite qu'il faut être assez mal inspiré pour adresser aux païens les reproches qui précèdent, lorsqu'on est adepte d'un culte qui impose à ses adhérents l'obligation de croire qu'une femme peut devenir mère tout en restant vierge ; d'un

culte qui admet les miracles de St-Janvier, de la Salette, de Lourdes; d'un culte qui admet comme saints qu'on doit invoquer, d'anciens inquisiteurs comme Pedro Arbuès, ou des fainéants pouilleux comme Benoît Labre; d'un culte qui admet que des processions faites en portant les reliques de St-Alexandre ou de tout autre saint, peuvent avoir pour résultat, par l'intercession de ces saints, de faire tomber la pluie sur les moissons. Il est vrai que l'on ne fait ces processions que quand la sécheresse *a duré fort longtemps*. Or, il est d'ordre naturel, que les pluies alternent avec la sécheresse, et qu'on ait d'autant plus de chance de les voir tomber, que la sécheresse a duré plus longtemps.

CHAPITRE III.

PREUVES DE L'ANCIENNETÉ DE LA CROYANCE AUX ESPRITS (*suite*).

J'ai dit que je prouverais l'ancienneté de la croyance aux *Esprits* en m'appuyant sur les adversaires du spiritisme eux-mêmes. Je vais remplir ma promesse.

De tous les adversaires du spiritisme, celui qui me fournira les meilleures preuves de l'ancienneté de l'existence des communications entre les Esprits (les hommes désincarnés) et les incarnés terrestres, et de la possibilité des évocations, c'est l'abbé Poussin, dans son livre publié en

1866 et déjà cité au chapitre précédent à propos d'Apollonius de Thyane.

Par les extraits que je vais donner de la brochure de l'abbé Poussin, on pourra s'assurer : d'abord, de l'antiquité du spiritisme ; en second lieu, du peu de solidité des attaques des adversaires de la *doctrine spirite*. Ils ne la comprennent pas, ou bien, *ils ne veulent pas* la comprendre.

Il est entendu que n'ayant ni le temps, ni la prétention de faire la critique du livre de M. Poussin, et ne m'en servant que pour y prendre la preuve que les plus éclairés de nos adversaires sont bien forcés d'admettre les communications spirites, je ne relèverai qu'en passant les allégations qui me sembleront trop choquantes. Je citerai *passim*.

L'abbé Poussin commence la préface de son livre en disant : « Le spiritisme, il faut bien le » reconnaître, enveloppe, comme dans un immense » réseau, la société tout entière ; et, par ses » prophètes, par ses oracles, par ses livres, par » son journalisme, s'efforce de miner sourdement » l'Eglise catholique. S'il nous a rendu le service » de renverser les théories matérialistes du XVIIIe » siècle, il nous donne en échange une révélation » nouvelle qui sape par sa base tout l'édifice de la » révélation chrétienne. »

Enregistrons d'abord un aveu bien clairement exprimé : « Le spiritisme envahit en ce moment l'humanité tout entière. » C'était en 1866 que M. Poussin écrivait cela. S'il publiait son livre

aujourd'hui, il pourrait le dire avec bien plus de raison encore ; car, depuis lors, malgré toutes sortes de manœuvres plus ou moins déloyales pour étouffer l'idée spirite et malgré les railleries des journalistes (ou plutôt par suite de ces causes) les adeptes de cette doctrine *ont centuplé*. On peut estimer au chiffre de plusieurs millions le nombre des spirites *avoués*, disséminés sur le globe. Il y en a en dehors de ceux-là beaucoup, mais l'on ne peut en évaluer le nombre, *parce qu'ils n'osent se déclarer*; nous en rencontrons souvent. L'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine qui, dans un laps de temps de trente ans, ait réuni un aussi grand nombre d'adhérents.

M. Poussin termine son paragraphe en disant : « que le spiritisme, révélation nouvelle, sape par sa base tout l'édifice de la révélation chrétienne. »

Cet édifice n'est donc point aussi solide que ses adeptes ne cessent de le répéter. Dans tous les cas, la doctrine spirite ne sape aucune des idées vraiment religieuses ; elle fait seulement toucher au doigt ceci : c'est que toutes les religions ont été successivement appropriées au développement intellectuel de l'humanité terrestre à l'époque où chacune d'elles a paru, et que cette humanité étant aujourd'hui assez avancée pour se passer de mythes et de choses théâtrales, le spiritisme étant mieux compris que dans les temps anciens, il vient rectifier nos idées : 1° sur nos rapports avec Dieu et avec la fraction désincarnée de l'humanité ; 2° sur nos existences futures.

Il serait grand temps, au surplus, que les hommes sérieux et instruits missent au rang des vieilles défroques cette idée de *révélations spéciales* chez tel peuple plutôt que partout ailleurs. Depuis qu'une fraction de la grande humanité universelle, peuple notre planète, et à mesure que son intelligence s'est développée, cette humanité partielle a reçu des *intuitions* de toute espèce, par l'action des *Esprits supérieurs* sur certains incarnés d'élite; et ces intuitions ont été s'améliorant en s'harmoniant toujours avec l'état d'avancement intellectuel de l'humanité terrestre.

« Parmi ceux qui ont étudié spécialement ces » matières, dit l'abbé Poussin, les uns rejettent » en masse tous les faits *extraordinaires* que le » spiritisme s'attribue. D'autres, tout en faisant » une large part aux hallucinations et au charla- » tanisme, reconnaissent qu'il est impossible de » ne point admettre certains phénomènes inexpli- » cables et inexpliqués, aussi inconciliables avec » les enseignements généraux des sciences natu- » relles que déconcertants pour la raison hu- » maine......

» ...... Plusieurs écrivains catholiques, forcés » d'admettre les faits, n'hésitent point à recon- » naître dans certains faits du spiritisme, l'inter- » vention directe du démon. Pour ceux-ci, le » spiritisme n'est que la continuation de cette » magie païenne qui apparaît dans toute l'his- » toire, depuis les magiciens de Pharaon, la » Pythonisse d'Endor, les oracles de Delphes, les

» prophéties des sybilles et des devins, jusqu'aux
» possessions démoniaques de l'Evangile et aux
» phénomènes extraordinaires et constatés du
» magnétisme contemporain. » (Préface, page 2.)

Continuons à citer : « La croyance à l'existence
» des *Esprits* et à leur intervention dans le do-
» maine de notre vie : bien plus, le Spiritisme lui-
» même, ou la pratique de l'évocation des *Esprits*,
» *âmes*, *anges ou démons* remontent à la plus
» haute antiquité et sont aussi anciens que le
» monde » (page 9).

Certes, l'aveu ne saurait être plus explicite ; enregistrons-le donc et poursuivons.

L'abbé Poussin cite d'abord, à l'appui de son assertion, les *Esprits* mentionnés dans la Bible et dans l'Evangile, sous la dénomination de démons, d'anges, de chérubins. Le démon qui tue les sept maris de Sarah ; celui qui torture Job ; l'ange exterminateur des Egyptiens sous Moïse ; celui qui écrit la sentence de Balthazar. Puis il continue en faisant remarquer que les traditions païennes sont en parfaite harmonie avec les traditions juives et chrétiennes.

« Le monde, selon Thalès et Pythagore, dit-il,
» est rempli de *substances spirituelles*. (Thalès, 640
» ans et Pythagore 590 ans avant notre ère).
» Tous ces auteurs les divisent en esprits, bons
» ou mauvais. Empédocle dit que les démons sont
» punis des fautes qu'ils ont commises. (Plutarque
» de Isid. et Osirid.) Platon parle d'un prince
» d'une nature malfaisante, préposé à ces Esprits

» chassés par les Dieux et tombés du ciel, dit
» Plutarque (Platon, 430 ans avant J.-C.). Toutes
» les âmes, ajoute Porphyre, qui ont pour prin-
» cipe l'âme de l'univers, gouvernent les grands
» pays situés sous la lune; ce sont les bons
» démons (Esprits), et soyons-en bien convain-
» cus, ils n'agissent que dans l'intérêt de leurs
» administrés, soit dans le soin qu'ils prennent
» des animaux, soit qu'ils veillent sur les fruits
» de la terre, soit qu'ils président aux pluies, aux
» vents modérés, au beau temps. Il faut encore
» ranger dans la catégorie des *bons démons* ceux
» qui, suivant Platon, sont chargés de porter aux
» hommes les avertissements, les exhortations,
» les oracles des Dieux (Porphyre *de abstinentiâ*).
» — Ah! si c'était un mauvais génie qui m'eût
» trompé, sous la forme d'un Dieu, dit Oreste
» dans le 4me acte de *l'Electre*, d'Euripide. — La
» chute des anges est clairement indiquée dans
» Eschyle; Prométhée parle d'une sédition qui
» eut lieu dans le ciel parmi les Dieux; les uns
» voulaient chasser Kronos de son trône, afin que
» Zeus y régnât; les autres ne voulaient pas au
» contraire que Zeus régnât sur les Dieux;
» ceux-ci furent précipités avec Kronos, leur chef
» dans les noires profondeurs du Tartare. (Es-
» chyle, 524 ans avant J.-C.) — Les arabes ap-
» pellent le chef des démons: *Iba;* les Chaldéens
» en remplissent l'air ; enfin Confucius enseigne
» absolument la même doctrine: « Que les vertus
» des Esprits sont sublimes, dit-il: on les regarde

» et on ne les voit pas ; on les écoute et on ne les » entend pas; unis à la substance des choses, ils » ne peuvent s'en séparer; ils sont cause que » tous les hommes dans l'univers se purifient et » se revêtent d'habits de fête pour offrir des sa- » crifices; *ils sont répandus comme des flots de* » *l'Océan* au-dessus de nous, à notre gauche et » à notre droite. » (*Tssen-tsé*; traduit par Abel Rémusat).

« Le culte des *Manitous*, répandu parmi les » sauvages d'Amérique, n'est que le culte des » Esprits ». (Ce que dit ici l'abbé Poussin coïncide avec les citations du Père Lafitau et du Père Charlevoix que j'ai reproduites précédemment.)

« Outre le Dieu souverain, dit encore l'abbé » Poussin, tous les peuples de la Tartarie, de » l'Inde, comme ceux de la Chine et de l'Egypte » reconnaissaient une foule de *Génies*, qu'ils » croyaient répandus dans les airs, sur la terre, » au milieu des eaux. De là ces paroles du païen » Jamblique résumant la doctrine polythéiste au » 4e siècle : « Les Dieux, dit-il, se montrent à nous » entourés d'autres Dieux ; les archanges nous y » apparaissent escortés d'anges, et les anges se » manifestent par les œuvres qui conviennent à » leur rang. » Puis il trace la manière de distin- » guer les bons, des mauvais Esprits.... »

« Les Pères de l'Eglise, de leur côté, ont admi- » rablement interprété la doctrine des Ecritures » sur l'existence et l'intervention des Esprits :

« Il n'y a rien dans le monde visible qui ne soit
» régi et disposé par la créature invisible, dit St-
» Grégoire » ; « Chaque être vivant a dans ce
» monde un ange qui le régit », ajoute St-Augus-
» tin. « Les anges, dit St-Grégoire de Naziance,
» sont les ministres de la volonté de Dieu ; ils ont
» naturellement et par communication une force
» extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et
» se trouvent partout, tant par la promptitude
» avec laquelle ils exercent leur ministère que par
» la légèreté de leur nature...... » St-Thomas
» d'Aquin, dit : « Par rapport à la raison fonda-
» mentale, Dieu gouverne immédiatement l'Uni-
» vers ; mais relativement à l'exécution, il y a des
» choses qu'il gouverne par d'autres intermé-
» diaires. »

Ici finit la citation empruntée à l'abbé Poussin.

On voit par tout ce qui précède, qu'indépendamment de l'idée d'un Dieu suprême, l'on retrouve aussi chez tous les peuples, l'idée d'*Esprits*, bons ou mauvais qui s'acquittent de certaines fonctions vis-à-vis des habitants matériels de notre planète, ou qui exercent sur eux des influences de diverses natures ; c'est pourquoi, beaucoup de nations avaient divinisé tels ou tels de ces Esprits, et en avaient fait autant de Dieux secondaires.

J'ai déjà fait voir que chez beaucoup de peuples anciens l'on a cru (de même qu'on l'a fait depuis et qu'on le fait encore de nos jours), à la possibi-

lité des rapports plus ou moins directs entre les hommes et les Esprits. Je vais continuer à le prouver, et l'on pourra se convaincre que non-seulement on croyait à la possibilité de ces communications, mais qu'encore on les pratiquait, et ce qu'il y a de plus curieux, tout justement *par le moyen de tables*. Mais n'anticipons pas.

Le bruit qu'a fait le spiritisme moderne dans ses commencements ; les dénégations systématiques de certaines personnes ; l'acceptation beaucoup trop facile de bien des phénomènes, par d'autres personnes, tout cela prouve que la société humaine actuelle, à tous ses étages sociaux, est plongée — à part un fort petit nombre de ses membres — dans une profonde ignorance du passé de l'humanité terrestre. Ceux qui ont bien voulu étudier ce passé, y ont trouvé, même en remontant le plus loin possible dans le cours des siècles, *la croyance aux Esprits*, et ils ont pu s'assurer que de tout temps avaient eu lieu des phénomènes de toute espèce, dus à la présence de ces mêmes *Esprits* et à leur action intelligente et parfaitement consciente.

Et si nous recherchons dans les temps plus rapprochés de nous, nous trouvons également des traces de cette préoccupation, je dirai même de cette intuition de l'esprit humain. Ainsi, Daniel de Foé (17e siècle) dans son roman resté si justement célèbre, de *Robinson Crusoé*, met dans la bouche d'un espagnol, les paroles suivantes :

« J'ai la conviction, que nos esprits revêtus d'un » corps, conservent des relations avec les esprits » immatériels qui habitent le monde invisible et » en reçoivent des avertissements. Ces affectueux » avis nous sont donnés pour notre bien, quand » nous savons en profiter. »

Inutile de dire que ces paroles ne sont que la reproduction des idées de Daniel de Foé.

En commençant ce chapitre, j'ai cité ce que dit l'abbé Poussin au sujet de la croyance, si ancienne, à l'*existence des Esprits*. Voyons ce qu'il dit de l'*évocation des Esprits*.

« Quant à l'évocation elle-même des *Esprits*, » *âmes*, *anges* ou *démons*, et à toutes les pratiques » de la magie dont le spiritisme n'est qu'une forme » plus ou moins enveloppée de charlatanisme, c'est » une pratique aussi ancienne que la croyance » aux Esprits eux-mêmes. »

Avant de continuer à citer *passim* l'abbé Poussin, je dois dire que depuis près de 20 ans j'étudie la doctrine spirite : que j'ai longtemps fait des expériences de spiritisme, sans jamais m'être douté que je fusse ni un *magicien* ni un *charlatan*. J'ai l'avantage et le bonheur de connaître un bon nombre de spirites qui, comme moi, se sont donné la peine d'étudier de bonne foi, et je puis affirmer que pas plus que moi ils ne sont ni *magiciens*, *ni charlatans*.

Je continue mes citations : « Tous les prêtres » de l'ancienne Egypte nous apparaissent comme

» investis de pouvoirs surnaturels et mystérieux » sur les Esprits, c'est-à-dire sur les démons, que » l'Ecriture appelle les Dieux des nations : » *Dii gentium dæmonia.* Moïse punit de mort les » Israélites qui consultent l'Esprit de Python et » ceux que cet Esprit possède ou inspire : « Que » parmi vous personne n'use de sortiléges et » d'enchantements ou n'interroge les morts pour » apprendre d'eux la vérité. »

Il est bon de remarquer que Moïse admet clairement : *qu'on interrogeait les morts* (il ne dit pas les *démons) pour apprendre d'eux la vérité. Les morts* enseignaient donc *la vérité ?*

En effet l'on trouve dans la Bible (Deutér. chap. 18, v. 9 à 12) la défense d'*évoquer les morts.* Donc, chez les juifs, du temps de Moïse, on *évoquait les morts*, usage qu'ils avaient sans doute emprunté soit aux égyptiens, soit aux petits peuples qui les avoisinaient en Judée, comme ils avaient pris d'eux l'habitude des sacrifices à Moloch et autres Dieux.

La question n'est pas de savoir pourquoi Moïse avait défendu de le faire ; il avait des motifs qu'il nous serait sans doute difficile de trouver. La question est celle-ci : *l'évocation des morts est-elle chose nouvelle ?* Nullement, puisque déjà du temps de Moïse on les évoquait ; la preuve c'est qu'il le défend. Si les hébreux n'avaient pas évoqué les morts, on ne leur aurait pas défendu de le faire. Dans tous les cas, le leur défendre, c'était leur

donner envie de le faire, par la raison que pour l'homme, le fruit défendu a toujours un certain attrait. Et pour le dire en passant, ceci prouverait que les hébreux croyaient, sinon à l'immortalité de l'âme, dont il n'est nulle part question dans le Pentateuque, du moins à *la persistance* de l'être humain après la mort.

Remarquons la propension qu'ont toujours eue les prêtres du christianisme à affirmer que les communications spirites ne peuvent avoir lieu qu'avec les *démons (Esprits mauvais)*. L'abbé Poussin dit : « que les prêtres égyptiens apparaissent comme investis de pouvoirs sur les Esprits, *c'est-à-dire sur les démons.* » Donc, ces messieurs n'admettent pas qu'avant le christianisme, il existât des hommes assez purs, assez bons, pour recevoir des communications venant des *bons Esprits.* Donc l'humanité terrestre avant le christianisme ne contenait dans son sein aucun homme de bien et elle était livrée à l'influence spéciale des *démons* (lisez : *mauvais Esprits)* à l'exception du petit peuple hébreux ; et encore ! — quelle singulière idée ces soi-disants ministres de Dieu, nous donnent là de son *éternelle bonté*, de son *équité absolue !*

L'abbé Poussin cite Louis Figuier *(histoire du merveilleux)* qui dit : « Il est certain que les arts » magiques ont eu, à une certaine époque, en » Orient, une théorie doctrinale. Bientôt après, » on voit la pratique de la magie, sortie de l'Orient,

» s'éparpiller partout, se diversifiant selon les
» temps et selon les idées particulières des adeptes
» ou des nations auxquelles ils s'adressent. » Mais,
» continue M. Poussin, le fait le plus intéressant
» et le plus authentique de l'histoire est, sans con-
» tredit, l'évocation de Samuel par le médium de la
» Pythonisse d'Endor qu'interroge Saül (M. Pous-
» sin veut dire : par la Pythonisse d'Endor *servant*
» *de médium*). Samuel était mort, dit l'Ecriture,
» tout Israël l'avait pleuré... Et Saül avait chassé
» les magiciens et les devins de son royaume. Les
» Philistins s'étant donc assemblés vinrent camper
» à Sunam ; Saül de son côté assembla toutes les
» troupes d'Israël et vint à Gelboé. Et ayant vu
» l'armée des Philistins, il fut frappé d'étonne-
» ment et la crainte le saisit .. Il consulta le
» Seigneur, mais le Seigneur ne lui répondit ni
» en songes, ni par les prêtres, ni par les pro-
» phètes. Alors il dit à ses officiers : *Cherchez-moi*
» *une femme qui ait un Esprit de Python* afin que je
» l'aille trouver et que par ce moyen je puisse la
» consulter. Ses serviteurs lui dirent : Il y a à
» Hendor une femme qui a un Esprit de Python.
» Saül se déguisa donc, changea d'habits et s'en
» alla, accompagné de deux hommes seulement.
» Il vint la nuit chez cette femme et lui dit ;
» Consultez pour moi l'Esprit de Python et
» évoquez-moi celui que je vous dirai. Cette
» femme lui dit : Vous savez tout ce qu'a fait
» Saül et de quelle manière il a exterminé les

» magiciens et les devins de toutes ses terres ;
» pourquoi donc me tendez-vous un piége pour
» me perdre ? Saül lui jura par le Seigneur et lui
» dit : Vive le Seigneur, il ne vous arrivera de
» ceci aucun mal. La femme lui dit : Qui voulez-
» vous voir ? Il lui répondit : Faites-moi venir
» Samuel. La femme ayant vu Samuel, jeta un
» grand cri et dit à Saül : Pourquoi m'avez-vous
» trompée ? Car vous êtes Saül. Le roi lui dit :
» Ne craignez point ; qu'avez-vous vu ? *J'ai vu*
» dit-elle, *un dieu qui sortait de la terre.* Saül lui
» dit : comment est-il fait ? C'est, dit-elle, un
» vieillard couvert d'un manteau. Saül reconnut
» donc que c'était Samuel et il lui fit une profonde
» révérence en se baissant jusqu'à terre. Samuel
» dit à Saül : Pourquoi avez-vous troublé mon
» repos en me faisant évoquer. Saül lui dit : Je
» suis dans une étrange extrémité ? Les Philistins
» me font la guerre et *Dieu s'est retiré de moi* ; il
» ne m'a voulu répondre ni par les prophètes, ni
» en songes. C'est pourquoi je vous ai fait évoquer
» afin que vous m'appreniez ce que je dois faire.
» Samuel lui dit : Pourquoi vous adressiez-vous
» à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné
» et qu'il est passé à votre rival ? Car le seigneur
» vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part.
» Il déchirera votre royaume de vos mains pour
» le donner à David votre gendre ; parce que
» vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni
» exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalé-

» cites. C'est pour cela que le Seigneur vous
» envoie aujourd'hui ce que vous souffrez. Il
» livrera même Israël avec vous entre les mains
» des Philistins. Demain, vous serez avec moi,
» vous et vos fils ; et le Seigneur abandonnera
» aux Philistins le camp même d'Israël. Saül
» tomba aussitôt et demeura étendu sur la terre;
» car les paroles de Samuël l'avaient épouvanté;
» et les forces lui manquèrent parce qu'il n'avait
» point encore mangé ce jour-là. La magicienne
» vint à lui dans le trouble où il était et elle lui
» dit : Vous voyez que votre servante vous a obéi,
» que j'ai exposé ma vie pour vous et que je me
» suis rendue à ce que vous désirez de moi. »

« *Voici quarante ans que je fais profession d'évo-*
» *quer des morts, pour le service des étrangers*, dit
» Philon à la suite de ce récit, mais je n'ai jamais
» vu de semblable apparition. » *L'Ecclésiastique*,
» continue M. Poussin après avoir rapporté ce
» qui précède, s'est chargé de nous prouver qu'il
» s'agit d'une *véritable apparition* et non d'une
» hallucination de Saül : *Samuël après sa mort*
» *parla au roi*, dit l'Esprit-Saint, *lui prédit la fin*
» *de sa vie, et sortant de terre, il haussa sa voix*
» *pour prophétiser la ruine de sa nation à cause de*
» *son impiété.* »

Revenons un instant sur ces citations. Il est impossible, en effet, en se plaçant au point de vue spirite, de ne pas trouver là matière à quelques réflexions.

Et d'abord, il y a la citation tirée de l'*Histoire du merveilleux*, de Louis Figuier, qui dit : « qu'il est certain que les arts magiques ont eu en Orient une théorie doctrinale. » Oui, et c'est ce qu'on a désigné par le nom de doctrine *ésotérique* par opposition avec la doctrine *éxotérique*.

Il y a eu de tout temps, chez les anciens peuples civilisés, une petite fraction d'hommes qui entretenaient le feu sacré de la science. Ces hommes étaient en même temps prêtres, médecins, magiciens, ce qui revient à dire qu'ils cultivaient la physique de l'époque, ainsi que l'histoire naturelle; qu'ils étudiaient l'art de préparer des breuvages médicinaux, et qu'en même temps ils s'occupaient des sciences occultes.

Ces hommes, élevés dans les temples, surtout chez les égyptiens, se transmettaient les connaissances acquises, principalement en ce qui avait rapport aux sciences occultes, c'est-à-dire aux sciences qui, à ces époques, ne tombaient pas dans le domaine du vulgaire. C'était là ce qu'on appelait la *doctrine Esotérique*, du grec *eisothéo*, je fais entrer ; *doctrine du dedans*. Ceux qui en étaient les dépositaires et les gardiens, avaient des idées plus nettes relativement à la divinité et au gouvernement de l'Univers que les masses ignorantes. Quant à celle-ci, les prêtres leur enseignaient tout ce qui n'était pas réservé aux seuls initiés et ils avaient ainsi composé pour les profanes un enseignement dénommé : doctrine

Exotérique, du grec : *exoteros*, extérieur ; *doctrine du dehors*.

La religion égyptienne était un *monothéisme pur* se manifestant extérieurement par un *polythéisme symbolique*. Il y avait en Égypte de même que chez d'autres grandes nations de l'antiquité, ainsi que je viens de le dire, un double culte; un culte basé sur la doctrine *ésotérique*, connu des prêtres et d'un petit nombre d'initiés, et un culte basé sur la doctrine *exotérique* ; culte des masses peu éclairées. Et cependant les masses elles-mêmes comprenaient le monothéisme, ainsi que le prouvent les documents traduits par Champollion et par Lepsius, dont j'ai parlé dans le chapitre 5 (Première Partie), à propos des cérémonies funèbres des Égyptiens.

Moyse, élevé au milieu des prêtres Égyptiens, connut le culte ésotique et ce fut cette connaissance qui le porta à donner au peuple Hébreu les enseignements contenus dans le Pentateuque. Il lutta pendant toute sa vie pour inculquer au peuple Hébreu l'idée d'un Dieu unique et pour le détourner du polythéisme, religion des masses chez les divers peuples avoisinant les Hébreux.

Quant au fait de l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Hendor, servant de *médium* à Saül, ni l'abbé Poussin, ni à aucune époque, aucun écrivain catholique n'a jamais dit: que ce fut un démon qui apparut et non pas Samuel. Il est vrai qu'il s'agissait du *peuple de Dieu* et que natu-

rellement il ne pouvait avoir affaire qu'à des anges, ou à de *bons Esprits*. Pour tous les autres peuples, les mêmes évocations, eussent-elles été faites même avec le sentiment religieux le plus prononcé, il est parfaitement entendu — toujours de par l'orthodoxie chrétienne — qu'elles ne pouvaient avoir pour résultat que des effets diaboliques quelconques.

Voilà où mènent le parti pris et l'exclusivisme; à une foule d'inconséquences qui peuvent passer inaperçues des masses, mais qui tôt ou tard sont mises en lumière par les chercheurs de vérités.

Qu'il y ait eu à toutes les époques des fourbes qui ont fait du charlatanisme, qui ont simulé un pouvoir *magnétique* ou *médianimique* qu'ils ne possédaient pas, et cela pour gagner de l'argent ou pour satisfaire des intérêts humains quelconques, personne ne le révoquera en doute; qu'il y ait aujourd'hui de *faux spirites*, de *faux médiums*, de *faux magnétiseurs*, tout homme de bonne foi l'admettra ; mais les simulateurs en tous genres, n'ont jamais infirmé les faits *vrais*, par cela seul qu'ils les *simulaient*. De ce que des empoisonneurs — j'appelle ainsi ceux qui, en grand ou en petit, falsifient le vin et les autres denrées alimentaires — étudient la chimie et la font servir à leurs tromperies, est-il jamais venu à l'esprit de personne d'anathématiser la chimie, ou d'en faire l'objet de railleries ?

Je trouve dans le journal : *La Morale Indépen-*

dante, (21 nov. 1869) l'article suivant: «Voici à l'adresse des gens trop crédules, des renseignements qui ne manquent pas d'utilité. Le *Standard* publie la révélation suivante que nous retrouvons dans le *Galignani's* du 16 octobre: M. Faulkner, fabricant d'instruments de physique, nous envoie une lettre remarquable. Il dit que, depuis bien des années, il a fait un commerce considérable d'aimants frappeurs et de batteries faits exprès pour être cachés sous le parquet, dans des armoires, sous des tables, et même pour l'intérieur des boîtes et du support central des tables rondes. Il a aussi fourni des quantités de fil de fer apprêté pour être placé sous des tapis et des toiles cirées, ou sous les plinthes qui entourent les plafonds et les murs. Tout ceci, dit-il, a été évidemment employé pour produire des esprits frappeurs et chaque batterie devait être faite soit au moyen d'un petit bouton semblable à ceux employés pour les sonneries électriques, soit au moyen d'un bouton quelconque placé sous un certain point du tapis connu du spirite. Ces frappeurs, ajoute-t-il, quand ils sont placés avec soin, sont de nature à tromper les plus habiles».

Les journaux qui enregistrent ces sortes d'articles, le font en général dans le but de ridiculiser le spiritisme; ils ne ridiculisent en réalité que les gens assez naïfs pour assister à des séances de soi-disant spiritisme comme il en existe à Paris, à Londres et dans d'autres grands centres,

séances auxquelles on n'assiste qu'après avoir payé à la porte et qui sont présidées par des espèces de grecs à qui tous métiers sont bons pour gagner de l'argent. Dans ce monde interlope, l'on fait aujourd'hui du soi-disant spiritisme, demain du soi-disant magnétisme, et un autre jour on y joue au baccarat en faisant sauter la coupe. Tant pis pour les niais qui s'y laissent prendre. Les personnes qui ont étudié le spiritisme, celles qui se sont pénétrées de l'idée toute religieuse qui découle naturellement des communications avec les âmes de nos proches et de nos amis qui nous ont précédé dans le monde des Esprits, savent à quoi s'en tenir au sujet des misérables simulateurs dont il vient d'être question.

La doctrine spirite est une philosophie religieuse. C'est : *la* religion ; ce n'est point : *une* religion. Mais c'est la religion sans culte, sans temple, sans liturgie. Cette doctrine est individuelle et cependant elle *relie* tous les hommes ; mais l'on ne doit nullement chercher à en faire une Eglise. Heureux sont ceux qui ont le don d'une médiumnité quelconque ; c'est pour eux une grande consolation dans les nombreuses épreuves de leur vie terrestre. Mais se rassembler en grand nombre pour voir fonctionner des médiums, me semble une chose délicate et qui peut donner lieu à des abus, car il peut se faire que certains individus, médiums la veille, ne le soient plus le lendemain ; et l'amour-propre—défaut si commun

parmi les humains terrestres — se mettant de la partie, il pourrait arriver que le médium de la veille voulût à toute force l'être encore le lendemain. De là peuvent surgir de tristes choses, tournant au détriment de la doctrine. Les spirites sérieux qui sont assez favorisés pour jouir du don d'une médiumnité quelconque, savent que ce don ne s'exerce jamais mieux que quand on est seul, ou bien encore en fort petit comité; alors que l'esprit de tous les assistants est pénétré du respect dû à ceux qui ne sont plus corporellement avec nous.

Sur des planètes dont les habitants sont intellectuellement et moralement de beaucoup supérieurs à nous, il est probable que l'on a de fréquentes communications avec des Esprits similaires habitant l'espace, ou incarnés sur d'autres planètes de même ordre. Mais dans ces parages fortunés, les mauvais, s'il y en a, sont dominés par la grande majorité formée par les bons. Là, il doit y avoir tout avantage à se réunir et à profiter, les uns de la médiumnité des autres. Tandis que sur notre planète, la conscience des trois quarts des humains n'est point encore éveillée, et beaucoup font le mal presque inconsciemment. Il convient donc que nous soyons très prudents en matière de manifestations.

Il est bon, aussi, de ne jamais perdre de vue que la grande majorité des humains terrestres qui chaque jour se désincarnent, sont des Esprits

très peu avancés, très peu moraux, et qui lorsqu'ils trouvent des *médiums* disposés à accueillir toutes sortes de communications, ne se font pas faute de leur dicter des choses plus ou moins ridicules et mensongères, et cela, dans le seul but de s'amuser aux dépens des gens crédules.

Au surplus, les spirites qui ont étudié à fond la doctrine, n'attachent aux diverses manifestations physiques qu'une importance toute secondaire, car ils savent que ces manifestations ne sont pas plus la doctrine, que l'habit n'est l'homme qui le porte. Seulement, parmi les nombreux adhérents à la doctrine spirite, il y en a à qui il faut de petites manifestations extraordinaires et amusantes; et comme je le dis plus haut il se trouvera toujours des fripons pour leur en donner.

Quant aux personnes qui ne se posent en adversaires de la doctrine spirite qu'en faisant valoir des arguments de la nature de ceux de M. Faulkner, elles doivent bien se persuader qu'elles ne nuisent, en aucune manière, à cette doctrine. Nous devons même les remercier de mettre ainsi à découvert les honteux moyens employés par certaines gens pour exploiter les simples et les naïfs.

Mais revenons à l'évocation de Samuel et n'oublions pas qu'à l'époque où elle eut lieu, les batteries électriques n'étaient pas encore inventées.

De l'apparition si bien constatée de Samuel, il ressort ceci : 1° *Que ce fut bien l'Esprit* (ou âme) *d'un homme connu et naguère vivant sur terre, qui apparut;* 2° Que cet Esprit put prendre une forme humaine, *afin de se faire voir* à la Pythonisse, qui en effet, dit à Saül : qu'*elle voyait un vieillard couvert d'un manteau;* 3° Que ce qui a eu lieu *une seule fois* d'une manière avérée, n'a pu se produire qu'en vertu *d'une des lois de la nature*, et que cette loi peut agir *à toutes les époques*, dans certaines conditions qui lui sont favorables. — Donc, ce qui a eu lieu il y a trois mille ans, a pu avoir lieu auparavant, a pu se produire depuis, et peut encore se reproduire de nos jours.

L'abbé Poussin parlant de l'évocation des morts dit : « Les Sibylles romaines évoquant les morts, » interrogeant les Esprits, ne sont pas moins » frappantes que Tirésias et que la Pythonisse » d'Hendor. Tout Rome s'incline devant les » décisions de ces prophétesses et les plus grands » généraux, avant de combattre, consultent ces » *voyantes* aussi lucides que les pythonisses de la » Grèce. Plusieurs saints Pères ont reconnu l'existence et même la valeur de leurs oracles, composés en vers grecs appelés Oracles sibyllins..... » L'historien Josèphe parle des vers de la Sibylle » sur la tour de Babel; St-Justin, St-Théophile » d'Antioche, Clément d'Alexandrie et d'autres » saints Pères les citent et y font allusion. Une » lutte entre Celse et Origène sur l'interprétation

» des oracles sibyllins, semble prouver que leur » authenticité n'était point contestée des chrétiens » et que plusieurs d'entre ceux-ci, appelés *sibyllistes*, croyaient comme nous l'avons dit, à leur » valeur prophétique.....»

» Persuadé qu'un grand nombre des oracles » sibyllins étaient favorables aux idées chré» tiennes, Constantin, au Concile de Nicée, sui» vant en cela l'exemple des saints Pères, n'hésite » point à les citer, soit pour leur valeur intrin» sèque, soit au moins comme argument *ad* » *hominem*. Du reste, les diverses interprétations » chrétiennes de la sixième églogue de Virgile et » le *teste David cum sibyllâ*, dans le *Dies iræ* que » chante l'Eglise romaine, sont encore la preuve » de cette tradition.»

Il est entendu que je n'ai nullement la prétention de vouloir faire admettre comme des réalités, toutes les citations de M. Poussin. Je tiens seulement à prouver, que bien qu'il ait pu y avoir exagération dans bien des cas, cependant, s'il ne s'était passé absolument rien d'extraordinaire, rien qui semblât en contradiction avec les lois naturelles connues, l'attention de tant d'hommes sérieux n'eût pas été attirée.

Je continue à tirer du livre de l'abbé Poussin, des preuves de l'évocation *des Esprits* chez les anciens.

« Ce qu'il y a de plus surprenant, dit-il, c'est » que le spiritisme s'exerçait chez les païens par

» les mêmes moyens que le spiritisme du 19e
» siècle, et entre autres par celui des *tables tour-*
» *nantes.* « *S'il est donné à des magiciens de faire*
» *apparaître des fantômes, dit Tertullien, d'évoquer*
» *les âmes des morts; de pouvoir forcer la bouche des*
» *enfants à rendre des oracles; si ces charlatans*
» *contrefont un grand nombre de miracles; s'ils*
» *envoient des songes; s'ils font des conjurations; s'ils*
» *ont à leurs ordres des Esprits messagers et des*
» *démons par la vertu desquels les chèvres et les*
» *tables qui prophétisent sont un fait vulgaire, avec*
» *quel redoublement de zèle, ces Esprits puissants ne*
» *s'efforcent-ils pas de faire pour leur propre compte*
» *ce qu'ils font pour le service d'autrui.* » (Tertullien,
» Apologétique, 23). »

« D'autres Pères de l'Eglise parlent de *tables*
» *divinatoires* et d'*Esprits frappeurs : mensœ divina-*
» *toriœ et spiritus percutientes.* »

L'abbé Poussin cite la conspiration formée contre l'empereur Valens (Flavius) et dans laquelle les conjurés, au nombre desquels se trouvait Jamblique, tâchèrent de savoir au moyen des pratiques spirites, quel serait le successeur de Valens. Il cite aussi ce que dit Ammien Marcellin au sujet de Patricius et d'Hilarius, traduits devant un tribunal romain pour crime de magie et qui se défendirent en racontant : « comme quoi ils avaient fabriqué, avec des morceaux de laurier, une petite table (*mensulam*) sur laquelle ils avaient placé un bassin circulaire fait

de plusieurs métaux. Qu'alors, un homme vêtu de lin, après avoir récité une formule de chant et fait un sacrifice au *Dieu de la divination*, tenait suspendu au-dessus du bassin un anneau en fil de lin très fin et consacré par des moyens mystérieux. Que l'anneau sautant successivement mais sans confusion, sur plusieurs des lettres gravées et s'arrêtant sur chacune, formait des vers parfaitement réguliers, qui étaient les réponses aux questions posées ». Hilarius ajouta : « qu'un jour ils avaient demandé qui succéderait à l'empereur actuel et que l'anneau ayant sauté, donna les syllabes *Théo*... et qu'ils n'en demandèrent pas davantage, persuadés que ce serait *Théodore* ». Mais les faits, dit Ammien Marcellin, démentirent plus tard les magiciens, mais non la prédiction, car ce fut *Théodose*. »

L'abbé Poussin dit aussi (page 43) que de temps immémorial les prêtres Bouddhistes se servent de tables pour deviner, et il cite à ce propos ce que raconte dans l'*Abeille de St-Pétersbourg*, Mr Alexis de Valdemar qui dit avoir assisté à une séance. Le prêtre place sa main sur une petite table carrée et lit à voix basse dans un livre Thibétain. Le jour où Mr de Valdemar assista à la séance, la table après s'être soulevée et après avoir parcouru dans l'air un trajet de plus de 80 pieds, est retombée sur le sol. Il s'agissait de découvrir un vol.

« N'osant me fier aveuglément à mes yeux, dit

» Mr de Valdemar, je m'expliquais ce fait par un » tour d'adresse employé par le prêtre. Je l'accu- » sais de soulever la table au moyen d'un fil invi- » sible aux yeux des spectateurs. *Mais après un » examen plus minutieux, je n'ai trouvé aucune trace » de supercherie quelconque.* De plus, la *table mou- » vante* était en bois de pin et pesait une livre et » demie. A l'heure qu'il est, je suis persuadé que » ce phénomène se produisait en vertu des mêmes » principes qui font mouvoir les tables, etc. »

Mr Poussin dit ensuite que tous les philosophes de l'École d'Alexandrie (Jamblique, Plotin, Porphyre, etc.) faisaient profession d'évoquer les Esprits. Il cite ces paroles d'Apulée : « L'âme » humaine est un démon que notre langue peut » nommer *Génie*. Elle est un Dieu immortel... » Elle naît en quittant un monde *où son existence » précède* celle de la vie que nous connaissons. » Voilà pourquoi les Dieux qui la considèrent » dans l'ensemble de ses phases, lui font subir » les peines qu'elle a méritées dans une vie » antérieure. »

L'idée des *réincarnations* (je ne dis pas : de la *métempsycose*) existait donc déjà. L'École d'Alexandrie ne disparut que vers le sixième siècle de notre ère.

Plus loin (page 49) l'abbé Poussin dit que les meilleures preuves de l'existence de la magie et du spiritisme au moyen-âge, sont les lois civiles et ecclésiastiques portées contre les magiciens, les

sorciers, les devins et tous ceux qui se vantaient d'avoir commerce avec les démons. Il cite le Père Perrone qui dit : « A moins d'impudence effrénée » et de pyrrhonisme historique, il est impossible » de nier les faits incontestables puisés à toutes » les sources et dont un grand nombre établissent » péremptoirement le commerce de l'homme avec » les Esprits. »

Parlant des exorcismes, l'abbé Poussin dit : « A cette pratique constante et souvent exercée » au moyen-âge, est nécessairement corrélative » la réalité de la possession et de l'obsession » démoniaque ; et même, dans l'opinion commune » des Théologiens, la réalité de la magie ou du » commerce *volontaire et libre* de l'homme avec les » démons. »

Il y a sans doute eu, pendant le moyen-âge, de prétendus faits de sorcellerie et de magie, que leurs auteurs ont bien cruellement expié, par suite de l'ignorance générale et du fanatisme que cette ignorance favorisait. Mais par contre, on a dû plusieurs fois mettre, sur le compte du diable, ainsi que le font encore aujourd'hui les prêtres, des faits spirites réels, dus à de mauvais Esprits désincarnés.

Conjointement à la doctrine des Esprits chez les anciens (Esprits, démons, Génies, etc.) on trouve l'idée de la continuation de la vie après la mort du corps matériel. Chez les anciens, l'idée du *corps éthéré* existait (ce que les spirites actuels désignent sous le nom de *périsprit*).

Philaléthès (*La Vérité*, 12 nov. 1865) dit « On voit chez Homère la remarquable théorie du *corps spirituel* de l'âme. Elle s'y trouve de la manière la plus nette et la plus accusée ; à défier toute contradiction. Achille obtient la vision de son ami mort, de Patrocle, de son âme entourée et revêtue de son image ; il veut l'embrasser, mais ce n'est qu'une forme impalpable ; nous citons : « Hélas ! il reste donc dans les demeures de l'Hadès une âme et une image, mais il n'y a plus du tout d'organes tangibles. » (Iliade XXIII, 106). Ces paroles du héros sont toute une révélation de l'opinion des Grecs sur l'état des âmes après la mort, et cette opinion est de tout point conforme à la vérité nouvellement enseignée par les Esprits.

Voici comment le savant auteur du *Polythéisme Hellénique*, M. Louis Menard, résume à cet égard les opinions d'Homère; après avoir dit que le grand poète donne le nom de *lumière* aux âmes, il continue ainsi : « D'après lui elles ne s'éteignent dans notre hémisphère que pour s'allumer dans un autre... On ne peut retrancher une maille du réseau de la vie universelle, une note de l'harmonie du monde... Du ciel à la terre il n'y a pas d'abîme; entre eux et nous, les immortels ont étendu l'échelle de l'apothéose, et sur tous les degrés il y a des vertus vivantes qui nous tendent la main. Le culte des ancêtres est la religion de la famille ; le culte des héros est la religion de la Cité. Nous invoquons avec confiance ceux qui nous

ont protégé durant la vie; ils recueillent nos prières, eux, les amis indulgents qui comprennent toutes nos défaillances et qui pardonnent toujours parce qu'ils ont souffert et lutté comme nous. Peut-être, pensaient les Hellènes, les Dieux supérieurs sont-ils trop élevés pour nous atteindre et pour s'occuper de nous ? (pensée enfantine, car plus on est élevé, plus on a de rayonnements). Mais vous, ô médiateurs ! dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes, vous distinguez des voix amies et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles. »

« Le culte des héros, des ancêtres, des demi-dieux, ne se comprend que par les explications du Spiritisme; lui seul rend raison de certains faits attestés par l'histoire : protections évidentes; apparitions; manifestations. Notre doctrine est universelle, elle se retrouve partout, de nos jours comme dans l'antiquité; à la virilité comme au berceau du genre humain. Nous analyserions Hésiode, Apollonius de Rhodes, Nonnus, Quintus de Smyrne, Théocrite, Pindare, les tragiques et les comiques; partout nous retrouverions la trace des mêmes croyances au monde divin et au monde spirituel. Nous interrogerions Ovide et Virgile, et les autres poètes latins, il en serait de même. Or, les poètes, surtout dans l'antiquité, étaient l'expression vivante de la foi religieuse des peuples. » (Journal *La Vérité*, 1865, pages 385 et suiv. passim).

La Bible elle-même nous donne des preuves de la croyance à l'existence de l'être humain dépouillé de la grossière enveloppe corporelle. L'apôtre Paul (1re Epître aux Corinthiens, ch. 15, v. 44) parlant de la résurrection, dit : « Le corps est » semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel; » il y a un corps animal et il y a un corps spiri- » tuel. »

Ce qui n'empêche pas les chrétiens de considérer comme article de foi, la croyance en la résurrection de tous les corps humains terrestres, qui, *à la fin du monde et lors du Jugement dernier, seront tous réunis dans la vallée de Josaphat !!*

Il y a même des théologiens qui, prenant pour exemple le grain de blé, disent : « le blé com- » mence par pourrir dans la terre, et quoique » pourri, il renaît; donc le corps humain après » avoir pourri, peut renaître. » Cette manière d'expliquer la résurrection des corps humains prouve une profonde ignorance de la physiologie végétale. Cette partie de la science nous enseigne en effet, que le grain de blé se compose : 1° du parenchyme du grain; 2° du germe. Le grain étant mis en terre, l'humidité jointe à la chaleur fait gonfler le parenchyme, lequel sert pour ainsi dire d'engrais local et individuel au germe qu'il contribue à faire développer. Il en est de même pour tous les végétaux et il n'y a pas là de *pourriture*.

Je me suis souvent demandé comment un

prêtre sachant la chimie, pouvait croire à la résurrection générale, à un moment donné, des habitants de la Terre, avec leurs corps tels qu'ils étaient le jour où ils sont morts ; et comment un tel prêtre pouvait sans manquer à sa conscience, enseigner une chose aussi contraire aux plus simples notions de la science, et contraire même au bon sens.

On sait en effet, que chaque corps humain, désagrégé après la mort par la putréfaction, fournit, indépendamment des matières solides (chaux, phosphore, carbone, etc.) qui restent dans la terre, une quantité de gaz hydrogène, oxygène et azote évaluée aux cinq sixièmes du poids total du corps ; gaz qui se répandent dans l'atmosphère et qui servent, soit à la nutrition d'autres corps d'hommes ou d'animaux, soit à la nutrition de végétaux.

Comment donc, par exemple, une molécule d'hydrogène émanée du corps de Pierre en putréfaction, et qui ensuite pendant des milliers d'années aura successivement fait partie de centaines de corps animaux ou végétaux, pourra-t-elle revenir au jour du *Jugement dernier* reconstituer le corps de Pierre ? Mais, avant de servir à Pierre, elle avait servi à d'autres hommes qui ont sur elle un droit de priorité. Et ceux à qui elle a servi postérieurement à Pierre, ont également droit à la réclamer ! Si donc cette molécule retourne d'un côté, elle fera défaut sur beaucoup

d'autres points. Croire que Dieu, qui a établi les grandes lois physiques et chimiques de la nature, bouleversera ces lois, c'est croire à un Dieu absurde; c'est une impiété.

M. Frank, de l'Institut, a donné, dans un livre qui atteste une profonde érudition et de sérieuses recherches (*La Kabbale*, Paris 1843) l'exposé des doctrines contenues dans le *Zohar*, un des livres théologiques des juifs modernes. On trouve au chapitre cinq de la *Kabbale*, l'opinion des auteurs du Zohar et celle des Kabbalistes sur l'âme humaine, et la plus grande analogie règne entre ces opinions et les idées spiritualistes émises dans les temps anciens.

En recherchant dans Solis (*Historia de la Conquista del nuevo mundo*) ce qu'il dit relativement à la religion des anciens Mexicains, j'ai trouvé, à propos de la croyance aux Esprits, un passage que je traduis ici textuellement.— Ce passage est fort intéressant, en ce qu'il indique clairement l'action des Esprits désincarnés, sur les incarnés terrestres; et aussi, en ce qu'il prouve que Solis, qui au demeurant, devait penser à cet égard, ce que pensaient ses contemporains d'Europe, ne se refusait pas à admettre la possibilité des communications entre morts et vivants. Ce que raconte Solis, se passait en 1519.

Beaucoup de spirites pensent que les Esprits d'espèces similaires s'incarnent le plus ordinairement les uns auprès des autres dans les mêmes

régions du globe, et que c'est sans doute une des choses qui contribuent à donner à chaque nationalité un cachet différent. L'on peut en conclure : que les Mexicains primitifs désincarnés, qui, imbus des anciennes superstitions depuis longtemps établies dans cette partie de la terre, voyaient à regret les Espagnols venir s'emparer du Mexique et y implanter avec leur civilisation, la religion du Christ, religion qui constituait un progrès notable sur les cultes Mexicains, l'on peut conclure, dis-je, qu'il était naturel que ces Esprits désincarnés fissent tous leurs efforts pour engager, au moyen de certains phénomènes extraordinaires, leurs compatriotes incarnés à résister à l'invasion Espagnole.

Voici le passage dont je parle. Après avoir cité quelques présages qui s'étaient présentés à Motezuma, empereur du Mexique, et qui lui avaient donné à réfléchir, *Solis* dit :

« Peu de jours après, vint au palais un laboureur qui passait pour un homme simple d'esprit, et qui sollicita avec des instances réitérées et mystérieuses une audience de l'empereur (Motezuma). On l'introduisit en sa présence, non sans en avoir longuement conféré auparavant. Après avoir fait ses salutations sans se troubler et sans montrer de pusillanimité, il lui dit dans son langage rustique mais avec une sorte de liberté et d'éloquence qui indiquait une certaine véhémence plus que naturelle, *et qui faisait clairement voir que*

ce n'était pas lui-même qui parlait : « Hier au soir,
» Seigneur, me trouvant dans ma propriété,
» occupé aux travaux des champs, je vis un aigle
» de dimensions extraordinaires qui s'abattit sur
» moi d'une manière impétueuse et qui me saisis-
» sant entre ses serres, m'emporta un long laps
» de temps par les airs, jusqu'à ce qu'il m'eut
» déposé devant une grotte spacieuse, dans
» laquelle se trouvait un homme couvert de vête-
» ments royaux, endormi au milieu de fleurs et
» de parfums et qui tenait à la main une mèche
» allumée. Je m'approchai davantage et je vis ta
» ressemblance, ou peut-être ta personne elle-
» même; je ne saurais affirmer lequel des deux,
» bien qu'il me semble que je fusse parfaitement
» éveillé. Je voulus me retirer, car j'étais effrayé
» et saisi de respect, mais une voix impérieuse me
» retint et m'effraya plus encore en m'ordonnant
» de t'ôter la mèche des mains et de te l'appliquer
» à une partie de la cuisse qui se trouvait décou-
» verte. Je refusai le plus que je pus de commettre
» une telle méchanceté ; mais la même voix, avec
» une terrible puissance, me contraignit à obéir.
» Moi-même alors, Seigneur, ne pouvant résister
» et passant de la crainte à la hardiesse, je t'ap-
» pliquai la mèche allumée sur la cuisse, et tu
» supportas cette cautérisation sans te réveiller et
» sans faire aucun mouvement. J'aurais pensé que
» tu étais mort, si à la douceur de ta respiration,
» je n'avais pu me convaincre que tu vivais; la

„ quiétude remplaçant chez toi le défaut de sen-
„ sation. Puis ensuite cette voix qui semblait
„ sortir de l'air, me dit : « ainsi dort ton roi,
„ livré aux délices et aux vanités, alors que plane
„ sur lui la colère des Dieux et que le menacent
„ tant d'ennemis qui viennent d'une autre partie
„ du monde pour détruire sa monarchie et sa
„ religion. Tu lui diras qu'il se réveille, pour
„ parer, s'il le peut, aux misères et aux calamités
„ qui le menaçent. » A peine la voix eut-elle pro-
„ noncé ces paroles qui se sont gravées dans ma
„ mémoire, que l'aigle me prit de nouveau dans
„ ses serres et qu'il me reporta dans ma propriété
„ sans me faire aucun mal. J'obéis en ce moment
„ aux ordres des Dieux; réveille-toi, Seigneur,
„ car ton orgueil et ta cruauté les ont irrités.
„ Réveille-toi, te dis-je, ou admire combien pro-
„ fondément tu dors, puisque les cautérisations
„ de ta conscience ne peuvent te réveiller, et
„ puisque tu ignores que les clameurs de tes
„ sujets parviendront au ciel avant que de par-
„ venir à tes oreilles. »

« Le paysan, ou l'Esprit qui parlait par lui, dit ces paroles, puis il s'en fut avec tant de résolution que personne n'osa l'arrêter. Motezuma, dans son premier mouvement de férocité, allait ordonner qu'on le tuât, mais il en fut empêché par une douleur qu'il ressentit inopinément à la cuisse, où lui et tous les assistants reconnurent la marque du feu ; cette effrayante preuve le rendit trem-

blant et pensif, mais ne lui ôta pas la volonté de châtier le paysan en l'immolant à l'apaisement de ses Dieux. Avertissements ou admonestations provenant du démon ; qui portaient avec elles le vice de leur provenance et qui servaient plus à la colère et à l'obstination dans le mal, qu'à la connaissance de la faute. »

« Dans ces événements, la crédulité de ces barbares put avoir sa part et les Espagnols en jugèrent ainsi. Laissons donc à la vérité son recours contre le mensonge; mais ne tenons pas pour invraisemblable que le démon se servit de pareils artifices pour irriter Motezuma contre les Espagnols et pour entraver l'introduction de l'Evangile ; car il est certain que le démon put (en supposant la permission divine pour se servir de sa science) contrefaire ou fabriquer ces fantômes ou apparitions monstrueuses, ou bien, *former ces corps visibles, en condensant l'air et le mélangeant à d'autres éléments* ; ou bien encore, et c'est ce qui a lieu le plus souvent, en viciant les sens et en trompant l'imagination, ce dont nous avons, dans les livres sacrés quelques exemples qui rendent croyable, ce qui se rencontre, dans le même genre, dans les histoires profanes. »

Plusieurs choses sont à remarquer dans ce passage du livre de *Solis*. D'abord, le fait que les *Esprits* des mexicains désincarnés, s'agitaient et s'efforçaient d'exciter leurs anciens compatriotes à résister aux Espagnols ; puis, ce que dit *Solis* :

que ce n'était pas le paysan lui-même qui parlait, mais que c'était *un Esprit qui parlait par sa bouche*; puis la sensation de brûlure à la cuisse que ressentit Motezuma, et le stigmate que lui et ceux qui l'entouraient constatèrent. Puis enfin ce que dit cet historien au sujet *de la formation des corps matériels ou apparents, par la condensation de l'air et le mélange d'autres éléments.*

Or, il est bon de remarquer que *Solis* a écrit son *Histoire de la conquête du Mexique*, vers le milieu du *17e siècle*, et que si l'on écarte l'idée du diable sur laquelle, en sa qualité de catholique, il devait s'appuyer, on retrouve chez lui les idées spirites développées à un assez haut degré.

CHAPITRE IV.

LE SPIRITISME DANS LES TEMPS MODERNES.

On sait que les premiers faits relatifs au Spiritisme dans les temps modernes, ont eu lieu en 1847 dans un village des Etats-Unis, chez un M. Fox, dont les filles étaient des médiums inconscients.

Mais ce qu'on a peut-être oublié, c'est ce que raconta à cette époque, dans un livre relatif aux premières manifestations des Esprits, un américain, M. Capron, magnétiseur, qui lui-même fit beaucoup d'expériences spirites. On demanda un jour à un jeune garçon en état de somnambulisme

provoqué lucide, s'il pouvait voir la cause des bruits produits par les Esprits. La réponse fut affirmative. — On demanda quelle était l'apparence des êtres qui les produisaient? — La réponse fut : « ils ressemblent à la lumière; ils sont comme de la gaze; je vois tout, à travers leur corps ». A la question : « Comment s'y prennent-ils pour frapper » ? La réponse fut : « Ils ne frappent pas ». — Puis le magnétisé ayant paru regarder avec grande attention pendant quelques moments, ajouta : « Ils *veulent* ces bruits, et ces bruits se font partout où ils les désirent. »

Les révélations faites par ce somnambule ont été depuis lors confirmées par des communications faites à un grand nombre de médiums.

Bientôt un grand nombre de personnes des rangs supérieurs de la société, beaucoup d'individus doués d'une grande intelligence et possédant une grande instruction, s'adonnèrent aux pratiques spirites et demeurèrent convaincus de la réalité des phénomènes, et de leur *spiritualité*.

Bientôt aussi, on s'en occupa très sérieusement en Europe, et un grand nombre d'hommes très sérieux et fort instruits, ne purent se refuser à l'évidence et furent obligés de reconnaître que les communications reçues au moyen des tables, étaient dues à une cause intelligente.

Mais si depuis lors le Spiritisme a fait de grands progrès, et en fait encore chaque jour dans notre

vieille Europe, il en a fait de beaucoup plus importants dans la jeune Amérique, qui cette fois encore nous a donné l'exemple d'un large progrès. Et il est bon de ne pas oublier que les Américains du Nord, sont des plus positifs et peu susceptibles d'enthousiasme irréfléchi.

Pensant qu'il est bon de faire constater même par les adversaires du Spiritisme, et surtout lorsque ces adversaires sont des prêtres catholiques, la réalité des phénomènes spirites de notre époque, je vais donner ici un paragraphe intitulé : *Degré de certitude et valeur des témoignages*, extrait du livre de l'abbé Poussin (page 163), livre dont j'ai déjà eu occasion de parler dans les deux chapitres précédents. — Je cite *passim*.

« Nous croyons pouvoir affirmer qu'en faisant des concessions nécessaires à la supercherie, aux hallucinations, et au charlatanisme, l'examen des *faits* nous force de conclure à leur réalité. En d'autres termes : pour bien établir notre proposition, il nous paraît difficile, sinon impossible, de nier aujourd'hui *l'ensemble des faits extraordinaires* que s'attribue le Spiritisme. En effet, un grand nombre ont pour eux des témoins, 1° *nombreux*, 2° souvent *très graves*, 3° qui ne peuvent être *ni trompeurs ni trompés*. »

« 1° Personne, je pense, ne peut contester *le nombre* des témoins. « Des faits qui ont d'abord agité toute l'Amérique, puis soulevé toute l'Europe, ému l'Eglise et tout l'Episcopat, préoccupé tous les

savants occupés maintenant à les interpréter ; de pareils faits ne peuvent être *tous* chimériques. 2°...... Un grand nombre de ces témoins sont *graves*. Des théologiens, des ecclésiastiques distingués et *prévenus contre les faits*; des hommes aussi remarquables par la science que par la vertu, s'accordent de toutes parts à admettre certains faits extraordinaires de Spiritisme comme incontestables; les hommes les plus sérieux qui ont étudié spécialement ces matières peuvent bien varier encore sur l'interprétation des faits, mais nul d'entre eux n'ose plus les contester. »

Et M. Poussin cite le Père Gury qui dit *(Théol. morale)* : « Sans doute, tout ce qu'on attribue aux » tables tournantes n'est pas vrai. Trop souvent, » dit-on, la supercherie se glisse pour tromper les » simples. Mais dans cette multitude de *prodiges*, » *un grand nombre sont incontestables*, car ils ont été » vérifiés par les témoins *les plus éprouvés et les* » *plus dignes de foi.* »

Il cite encore le Père Ventura, Consulteur de la Congrégation des Rites, qui dans une lettre à M. Gougenot des Mousseaux, dit : « Votre savoir, » votre immense érudition mettent en évidence » l'incontestable réalité des faits...... votre livre » fera justice à la fois de cette tourbe niaise, qui, » dans son incomparable aplomb, ose contester » des faits *admis par l'humanité entière;* et de » *prétendus savants* qui respirant à pleins poumons » l'absurde, nous gorgent d'interprétations aussi

» contraires à la véritable science, qu'elles le sont » au plus vulgaire bon sens ». (Lettre citée dans le livre de M. Des Mousseaux : *La Magie au 19me siècle.*)

Enfin l'abbé Poussin cite une lettre écrite à M. des Mousseaux par l'abbé Chevojon, du clergé de Paris : « Je m'acquitte enfin de la promesse que je vous ai faite.... L'année dernière ayant entendu raconter par des hommes sérieux, les phénomènes *les plus extraordinaires* en fait de tables parlantes et dansantes, je fus curieux de voir et de juger par moi-même. On me présenta alors dans une famille où deux jeunes enfants possédaient une puissance toute particulière pour ces sortes d'expériences. Nous étions une douzaine de personnes et *pendant deux heures* se passèrent sous mes yeux les choses *les plus étranges.* Un énorme guéridon de salon s'ébranla, répondit à toutes les questions qui lui furent posées et cela avec une précision, une intelligence saisissantes. *Il se nomma Satan*, nia Dieu, le ciel, l'enfer....«

» Mais ce qui nous frappa davantage, et ce qui est plus caractéristique en effet; ce qui me pénétra, pour moi, de la plus intime conviction, ce fut l'expérience d'un tabouret. Il me fut impossible de faire tenir sur ce tabouret un chapelet béni que j'y déposai jusqu'à six fois. Je me mis avec deux autres personnes pour empêcher les convulsions du tabouret, car c'étaient de véri-

tables convulsions : six fois de suite, le chapelet fut jeté à terre, et une fois même au milieu du feu, à plusieurs pas de là. Tous nos efforts furent vains ; je me ressentis moi-même, pendant assez longtemps, des secousses qui m'avaient été imprimées.«

» Deux jours après ces expériences, en ayant parlé à quelques-uns de mes amis, je revins avec l'un d'eux pour lui faire partager mes convictions. Nous nous trouvâmes en compagnie d'un médecin protestant. Les mêmes choses se reproduisirent et d'une manière aussi frappante; seulement, pour le tabouret, au lieu d'un chapelet béni, je pris un petit crucifix d'argent que je porte toujours avec moi; je l'y déposai; mais à peine avais-je retiré la main, que le crucifix était jeté par terre. Je le remis de nouveau, et cette fois mon ami et le médecin protestant prirent le tabouret par les pieds, l'isolèrent du sol et opposèrent toute leur énergie à ses ébranlements convulsifs; la lutte dura quelques minutes; mais à la fin, il fallut céder à la puissance occulte, mystérieuse, et malgré toute la force de la résistance, le crucifix fut rejeté; je le reçus dans les mains. Le tabouret étant remis à terre, j'approchai encore mon christ en disant : « Tu vas baiser ce crucifix et avec calme». Mais au même moment le tabouret échappa aux mains des enfants et glissa sur le parquet à la distance de plus d'un mètre. Je le fis reprendre, j'approchai encore mon

christ et le tabouret se renversa; trois fois consécutives, la même chose se reproduisit.«

» Voilà, Monsieur, *des faits que j'affirme sur ma conscience; sur mon honneur*. Du reste, tout cela est maintenant connu, indubitable. Il n'y a qu'une difficulté à résoudre, celle de la cause de pareils phénomènes. Tout ce qui s'est dit sous ce rapport me paraît puéril; on fait des efforts qui ne font que rendre le mystère plus insaisissable. *Pour moi, qui ai vu, qui ai expérimenté, il n'y a pas un doute possible : l'Esprit du mal* est là; c'est lui qui agit, qui se manifeste. Pourquoi? Il y trouve son compte assurément. Qu'on rie, qu'on se moque; voilà qui sera plus fort que le rire, que la moquerie.... Attendons, la lumière ne peut tarder à venir; déjà le jour monte; bientôt il ne sera plus possible de douter. Quiconque aura des yeux verra; quiconque aura des oreilles entendra....»

On voit que, même les hommes les plus intéressés à refuser d'admettre la possibilité des manifestations spirites *se sont vus forcés* d'avouer qu'elles ont véritablement lieu, et que les réponses qu'on obtient sont faites avec *précision* et *intelligence*; mais, persistant dans leur croyance au *diable*, c'est-à-dire, à un Esprit *essentiellement* et *fatalement mauvais*, ils lui attribuent les manifestations.

Il y aurait lieu cependant de s'étonner que l'abbé Chevojon qui dit : que l'*Esprit du mal est là*, n'ait pas, dans la circonstance dont il parle,

exorcisé cet *Esprit du mal* qui opérait des manifestations si irrévérencieuses. C'était une excellente occasion qui s'offrait à lui pour user des pouvoirs d'exorcisme que lui conférait sa qualité de prêtre. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? A-t-il donc douté de son pouvoir ? Ou bien n'admettrait-il pas ce qui est *de foi* pour les catholiques : « la légitimité et la puissance des exorcismes ? »

Si après avoir prononcé un exorcisme en bonne forme, selon le Rituel, le tabouret était devenu un peu plus respectueux vis-à-vis du chapelet et du petit bon Dieu d'argent, l'abbé Chevojon eût été fondé à affirmer, en se plaçant au point de vue catholique, que c'était bien Satan qui avait pris part à la manifestation.

Certaines personnes prétendent que ce qu'on prend pour des communications venant des Esprits, n'est en réalité que le reflet de la pensée de l'évocateur. Peut-on penser que dans le cas qui précède, les rudes manifestations du tabouret; le peu de respect que ce tabouret a eu pour son petit bon Dieu d'argent, aient été une conséquence du reflet de la pensée de M. Chevojon ? Non sans doute. Mais ceux qui ont fait des expérimentations médianimiques multiples et qui savent par conséquent à quoi s'en tenir, comprendront que M. Chevojon a été la dupe d'un Esprit inférieur, léger et de mauvais goût.

Voici encore une citation qui prouvera que le clergé catholique admet parfaitement les faits

spirites, mais toujours en les attribuant au diable. Si, au surplus, il agissait différemment, il ne resterait pas dans son rôle. — C'est encore du livre de M. Poussin (p. 169) que j'extrais ce qui suit : «.... A ces autorités, ajoutez l'affirmation si explicite d'un de nos plus savants évêques de France, « qui reconnaît avoir eu tort de nier les faits extraordinaires attribués au Spiritisme. » — « Il n'est bruit, dit monseigneur Bouvier, depuis » quelque temps que des fameuses tables, qui » étant interrogées ont *très intelligiblement* répondu. » Les faits de cette nature nous ont paru d'abord » si extraordinaires et tellement absurdes, que » nous avons commencé par les nier *absolument*. » Mais ils se multiplient de telle sorte, ils sont » attestés par des personnes si dignes de foi, qui » certainement ne veulent pas tromper et qui ont » pris toutes les précautions possibles pour ne pas » être trompées elles-mêmes, que nous ne voyons » plus moyen de les nier encore, autrement il » faudrait douter de tout, car des faits revêtus de » ces conditions sont élevés au degré de la certi- » tude historique. Or, ces faits admis comme cer- » tains, il en faut chercher la cause. Et ce n'est » point dans la nature physique, *puisqu'ils nous* » *offrent les traces les plus positives d'intelligence*. On » ne peut les attribuer *à Dieu*, *aux anges ou aux* » *saints* ; de telles manifestations seraient indignes » d'eux. La conséquence est qu'on ne peut leur » assigner une autre cause que *le grand séducteur* » *du monde et ses immondes satellites*.... »

Ainsi, pour le clergé catholique, les manifestations ne peuvent venir de Dieu, ni des anges, ni des saints, et *par conséquent*, elles ne peuvent émaner que de *Satan*. Pour l'abbé Chevojon dont je cite plus haut la lettre, cela ne saurait faire de doute ; il a vu son *chapelet béni*, son petit *crucifix d'argent*, rejetés de dessus le tabouret, et il a pensé que c'était *Satan* ou pour parler le langage de l'évêque Bouvier, *un de ses immondes satellites*, qui avait commis cet acte irrévérent. Mais ces messieurs semblent avoir oublié : 1° que sur les *treize cents millions* d'habitants du globe, il n'y a qu'environ *cent soixante et dix millions* de catholiques, c'est-à-dire d'individus connaissant les crucifix et les chapelets, et que les *onze cent trente millions* qui ne sont pas catholiques, ne connaissent en aucune manière ces objets, ou ne leur accordent absolument aucune signification ; 2° que le nombre des Esprits désincarnés qui errent dans l'atmosphère de notre planète est bien autrement considérable que celui des incarnés, et qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi, puisque c'est de cette multitude d'Esprits errants que proviennent les générations d'incarnés qui se succèdent sur le globe ; qu'il doit y avoir par conséquent plusieurs milliards d'Esprits désincarnés, et que dans ce nombre les sept huitièmes au moins, n'ont point été catholiques si l'on conserve comme on doit le faire, la proportion existant parmi les Esprits actuellement incarnés ; 3° que de tous ces

milliards d'Esprits désincarnés, la majeure partie est composée d'êtres fort inférieurs moralement et intellectuellement, ainsi, au surplus que cela a lieu parmi les incarnés terrestres; 4° qu'il n'est donc nullement surprenant qu'un ou plusieurs de ces Esprits errants, étrangers au culte catholique, aient voulu se divertir par la contrariété qu'ils *voyaient* devoir occasionner au prêtre qui voulait lutter avec eux et leur imposer son chapelet et son petit crucifix.

Que ces Esprits aient été des Esprits légers ou pervers, ou connaissant peu les règles de la bienséance, ainsi que je l'ai dit plus haut, il y a peu à en douter, car, à quelque culte qu'ils aient appartenu pendant leurs incarnations terrestres, des Esprits sérieux et de quelque valeur intellectuelle, ne commettront jamais de pareils actes, qu'ils considéreraient comme étant au-dessous de leur dignité.

M. Poussin dit encore (page 176) : « maintenant pour résumer et pour conclure, nous dirons à ceux qui nient l'existence et la possibilité de ces faits : « Pouvez-vous admettre que tant de témoins sérieux et graves qui ont étudié sérieusement ces matières ; qui presque tous affirment sur le témoignage de leurs sens, aient été trompés, je ne dis pas sur la nature ou essence du fait, mais sur la *réalité* extérieure du fait lui-même? Lorsque 14,000 américains attestent le fait des tables tournantes et l'évocation des Esprits (en 1850, une déclara-

tion officielle couverte de 14,000 signatures, avait été adressée à la représentation nationale américaine), lorsque des théologiens, des prêtres, des savants de profession, des catholiques comme le Père Ventura, le Père Matignon, le Père Gury et les rédacteurs de la *Civilita cattolica* ; des rationalistes intelligents et instruits, comme MM. Figuier, Coquerel, de Gasparin ; des Evêques comme ceux de Québec, de Tours, du Mans ; des missionnaires comme MM. Huc, Bonduel et d'autres cités dans les *Lettres édifiantes* et les *Annales de la propagation de la Foi* ; quand tous ces esprits sérieux et graves attestent les faits les plus étranges, comment pourriez-vous soutenir qu'ils ont cru voir, ce qu'ils ne voyaient pas ; entendre, ce qu'ils n'entendaient pas ! Il faut en pareil cas repousser le témoignage des sens, admettre que vous seul qui niez, vous avez *la raison*, et que tous les autres en masse, sont des *hallucinés*, ou prétendre que ces témoins se sont tous entendus pour être trompeurs. C'est ce que nous ne discuterons pas. Qu'un Cagliostro, un Mesmer, ou un spirite qui fait de sa science une affaire d'argent, mente et trompe, comme nous l'avons vu dans ces derniers temps ; que des jongleurs rivalisant d'habileté avec Hamilton, Comte, ou Robert Houdin, inventent des scènes de prestidigitation qui peuvent illusionner les simples, soit. Mais encore une fois, une table qui frappe, interroge, répond, et s'élève *seule* en l'air ; une

main invisible et froide qui presse la vôtre ; un crayon qui écrit sur une table des faits qui se passent à distance, tout cela n'a rien de commun avec l'art, maintenant dévoilé, de nos plus habiles prestidigitateurs et ne saurait échapper à un œil défiant et exercé. Rationalistes ou Catholiques, il faut donc, bon gré mal gré, admettre *un grand nombre de ces faits étranges*, dont la Science et la Théologie se sont émues et dont elles cherchent à pénétrer le mystère. »

Je crois devoir attirer tout spécialement l'attention de mes lecteurs sur ce qui ressort des précédentes citations ; savoir : *La réalité de l'action des Esprits désincarnés sur les Esprits incarnés ; réalité reconnue par les hommes les plus intéressés à les nier, mais qui cependant, n'ont pu se refuser à l'évidence.*

Ainsi, il ressort du livre de l'abbé Poussin :

1° Que des communications entre les hommes et les Esprits, ont existé dès l'antiquité la plus reculée et qu'elles ont continué, à travers les siècles, jusqu'à nous.

2° Que si l'on se reporte à tout ce que dit l'histoire, du plus loin que vienne l'historique des faits, on voit que la communication des vivants (incarnés terrestres) avec les morts (désincarnés de la terre ou de n'importe quelle autre planète) a été de tout temps *une loi naturelle*, et que par conséquent, *le surnaturel* ne joue aucun rôle dans cette affaire.

Je sais qu'il peut paraître presque hors de propos de réunir, aujourd'hui, des preuves et des attestations telles que celles que je viens de citer, car depuis longtemps les preuves les plus évidentes abondent, mais, d'une part, dans un livre qui traite du spiritisme ancien et moderne, ces documents me semblent à leur place, car il est bon de rappeler par quelles péripéties a passé le spiritisme moderne ; et d'autre part, ces citations, qui ne sont pas d'une utilité majeure pour les spirites convaincus, serviront peut-être à convaincre les hommes hostiles à cette doctrine et qui n'ont pas voulu prendre la peine de l'étudier.

En faisant son livre, l'abbé Poussin avait l'intention de battre en brèche le spiritisme. Il a au contraire, et sans s'en douter, travaillé dans l'intérêt de cette doctrine. Tant il est vrai, que lorsqu'une idée est mûre et plane sur l'humanité, les efforts des antagonistes eux-mêmes, convergent à leur insu, vers la réalisation de l'idée qu'ils combattent.

L'abbé Poussin n'est pas le seul membre du clergé catholique, qui ait publié une *prétendue* réfutation ou explication de la doctrine spirite. Les prêtres de toutes les branches du christianisme veulent bien admettre la possibilité et la réalité des communications avec les Esprits, mais ils affirment que les spirites ne communiquent qu'avec le diable. Et cependant, ils affirment aussi, que Dieu est *un bon père*. Ainsi, au dire des

théologiens, Dieu est un bon père ; il est le chef des *anges*, des *saints* et des *diables* (anges déchus et punis). Hé bien ! — toujours d'après les théologiens — ce père est *tellement bon* pour ceux de ses enfants qui composent l'humanité terrestre, qu'il ne permet qu'aux mauvais Esprits, aux diables, aux anges déchus, c'est-à-dire aux Esprits qui ne peuvent donner que de mauvais conseils, de venir causer avec les hommes ! !

Pourquoi donc ne permettrait-il pas aux bons anges et aux saints, de venir causer aussi avec les hommes ? Quel inconvénient y aurait-il pour nous, à recevoir de bons conseils ?

Il semble cependant qu'il serait digne de la souveraine équité de Dieu, de permettre, au milieu de nous, l'accès des bons Esprits, dont les conseils bienveillants pourraient neutraliser les mauvais conseils du diable.

Le livre de l'abbé Poussin date de 1866 ; depuis lors, plusieurs membres du clergé catholique, ont saisi toutes les occasions qui se présentaient, pour combattre le Spiritisme. Seulement, dans la plupart des cas, ils se sont fourvoyés. Ainsi, en 1875, l'archevêque de Toulouse a adressé à ses ouailles, pour le carême, un mandement qu'il a ensuite publié sous forme de brochure. Ce mandement avait pour but de tenir les fidèles en garde contre les doctrines spirites.

De même que l'abbé Poussin, l'archevêque dit que les communications avec les Esprits sont pos-

sibles; que Dieu a souvent parlé par la voix de ses anges, mais que c'était *dans des conditions garanties par le contrôle infaillible de l'Eglise.* Tandis que le Spiritisme se permet de converser avec le monde invisible *au mépris de l'autorité de l'Eglise.* On comprend donc que les spirites ne peuvent causer qu'avec le démon ! !

« Il peut être vrai, ajoute l'archevêque, que les Esprits répondent aux interpellations d'un *médium*, parce qu'ils sont des intelligences ; il peut même se faire qu'ils répondent des choses élevées, parce que ce sont des intelligences supérieures; mais il n'est pas possible qu'ils enseignent une science certaine et utile, parce qu'ils sont les Esprits du mensonge, et parce que le caractère de la parole de Satan, c'est la stérilité. »

On le voit, c'est toujours le même thème ; on ne veut pas que les vivants causent avec les morts, parce que ceux-ci pourraient bien dire aux vivants que la religion des prêtres du christianisme n'est pas ce qu'elle devrait être ; les morts pourraient dire aux vivants de se méfier des loups dévorants qui ont l'audace de se dire les ministres et les interprêtes de Dieu.

Les prêtres de toutes couleurs ont montré le bout de l'oreille, depuis l'apparition du Spiritisme moderne. Connaissant la fragilité de leur échaffaudage religieux, ils ont persuadé à leurs dévôts, et ils ont cherché à persuader à tout le monde, que les spirites ne communiquaient qu'avec

Satan, et que Dieu ne permettait pas aux bons anges de venir à l'appel des hommes.

Ceci une fois établi, quand les Spirites reçoivent des communications, des dictées, dans lesquelles on leur démontre les côtés faibles du catholicisme; du chritianisme; de la Bible; du soi-disant pouvoir papal; etc, etc., les prêtres disent: «La preuve que ce sont les démons qui se com„muniquent, c'est qu'ils disent des choses qui ne „tendent à rien moins qu'à détruire la religion.»

Et le tour est joué. Car, pour les prêtres: *la religion*, c'est tout ce qu'ils affirment; c'est tout ce qui peut éterniser leur empire sur les masses.

Mais ils ont beau affirmer que c'est le démon qui parle par l'entremise du médium, c'est du temps perdu. Quelques-unes de leurs ouailles croient au diable, mais la plupart n'y croient plus. Quant aux matérialistes, l'idée de Satan leur semble drôle. Les spirites, dont le nombre augmente chaque jour, savent par expérience, qu'ils sont en relation, tantôt avec de mauvais esprits désincarnés, tantôt avec de bons esprits, mais que jamais ils n'ont eu affaire au diable, par une bonne raison, c'est que c'est un croquemitaine inventé par les prêtres, et que le temps des croquemitaines est passé.

Comme le dit très justement Pezzani: (Journal *la Vérité* 3 fév. 1867), « pour admettre l'étrange rôle que l'on assigne au démon, il faut passer par trois absurdités choquantes et par trois

impossibilités absolues. 1° Comment Dieu aurait-il été à ce point fantaisiste et partial, de créer d'emblée des esprits purs (des anges) et d'accorder à quelques-uns de ses enfants des prérogatives et des priviléges immérités ? 2° Comment aurait-il créé des esprits purs qui devaient se perdre éternellement et sans espoir de réhabilitation ? 3° Comment enfin ce Dieu tolérerait-il l'intervention de ces esprits purs déchus (démons) pour séduire un grand nombre d'hommes ? On conçoit que l'intervention des esprits mauvais soit tolérée, s'ils peuvent venir à récipiscence, parce que leurs frottements avec les hommes et avec les esprits supérieurs les améliorent progressivement. Mais Dieu ne peut permettre que des démons *éternellement dans le mal*, comme on les suppose, viennent nous tenter et nous attirer dans l'abîme, car IL EST BON. »

J'ai dit précédemment que le savant Huet, évêque d'Avranches (mort au commencement du 18e siècle) avait prouvé, par une foule de témoignagnes tirés des livres Indous, Chinois, etc., que l'antiquité tout entière avait reconnu l'existence d'Esprits, inférieurs au Dieu suprême.

Voici qui vient à l'appui de ce que dit Huet, et qui prouve que le Spiritisme existe dans l'Inde depuis un temps immémorial et qu'il est encore en faveur aujourd'hui.

Un savant chercheur, que j'ai déjà cité et dont j'aurai encore occasion de parler, M. Jacolliot, a

publié, en 1875, à Paris, un livre des plus intéressants, intitulé : *Le Spiritisme dans le monde*. Ce livre traite à fond de la doctrine Indoue des *Pitris* (Esprits).

M. Jacolliot déclare dans sa préface « qu'il ne veut se prononcer ni *pour* ni *contre* cette croyance aux *Esprits*, *médiateurs*, et *inspirateurs*, que partagèrent tous les initiés des temples de l'antiquité; qui est encore aujourd'hui la clé de voûte de l'enseignement philosophique et religieux des Brahmes, et à laquelle dans nos contrées d'Occident, quelques groupes de penseurs, de savants même, paraissent revenir ». — « Nous raconterons impartialement, dit-il, les choses dont nous avons été témoin, sans prendre parti dans la querelle. Les Egyptiens ; les Kabbalistes juifs ; les peuples de la Finlande ; l'école d'Alexandrie ; Philon et ses disciples ; les Gaulois et les premiers chrétiens eux-mêmes, connurent ces doctrines, et comme les Indous, les réservèrent à leurs initiés ». — Après avoir parlé en détail de la doctrine philosophique religieuse des *Pitris*, dont la connaissance est réservée dans l'Inde aux Brahmes initiés supérieurs, M. Jacolliot dit : « la magie vulgaire dans l'Inde, est venue se placer à côté des croyances élevées des sectateurs des *Pitris* (Esprits) comme une infiltration dégénérée. Ce fut une œuvre du bas sacerdoce, destinée à tenir le populaire dans un perpétuel état de crainte. C'est ainsi que dans tous les temps et sous toutes

les latitudes, à côté des spéculations philosophiques les plus élevées, on trouve toujours *la religion du peuple.* »

« La croyance des Indous aux Esprits, dit encore M. Jacolliot, que je cite maintenant *passim* pour abréger, n'est qu'une conséquence de leur système sur la nature de Dieu, ses attributs, et l'existence de l'Univers. Dans la comparaison de cette doctrine, (qui a sa base dans les *Védas* mêmes), avec celles des autres peuples de l'antiquité, nous avons fait une part plus large à la Kabbale hébraïque, parce que moins connue que le magisme, que la philosophie de Platon et celle de l'école d'Alexandrie, elle a cru en outre aux manifestations des Esprits ; à la puissance des évocations et des phénomènes extérieurs, exactement comme la philosophie des *Pitris*, son ancêtre traditionnel des bords du Gange. »

Nous aurions pu faire remarquer encore : que le christianisme primitif, avec ses thaumaturges apparaissant tout à coup avec les portes closes ; ressuscitant les morts ; s'élevant dans les airs et recevant le don des langues ; avec ses initiés des catacombes, ses esprits supérieurs, ses démons, ses exorcismes, entretenait avec la Kabbale et la doctrine des *Pitris* (Esprits) les rapports les plus étroits. Nous avons dû nous borner à déclarer que cette révolution religieuse des premiers siècles de notre ère, n'était qu'une synthèse des vieilles croyances de l'Asie.

M. Jacolliot, avant de raconter à ses lecteurs des faits qui peuvent passer pour incroyables, dit ensuite : « *Nous n'affirmons absolument rien sur la plupart des faits étranges que nous allons raconter...*, nous devons dire cependant pour être *impartial* et *vrai*, que malgré le contrôle le plus sévère auquel les Fakirs se sont toujours prêtés volontiers, nous ne sommes jamais parvenu à en prendre un seul en flagrant délit de supercherie...... *Nous ne sommes pas un adepte du spiritisme...* nous restons donc, suivant la position prise dans notre préface, l'historien pur et simple de faits dans lesquels les uns verront des manifestations occultes ; d'autres d'habiles jongleries indoues. »

Plus loin il dit : qu'au moment où il quitta l'Europe pour aller à Pondichéry, on s'occupait beaucoup de spiritisme, et que dans la persuasion que tout cela tenait au catholicisme, il n'avait jamais voulu s'en occuper ; mais que depuis son séjour dans l'Inde, il a pu se convaincre que cette *foi* qu'il croyait nouvelle est aussi vieille que les temples de l'Inde, de la Chaldée et de l'Egypte, *car toutes les religions ont commencé par la croyance aux Esprits et aux manifestations extérieures*, qui sont *la source de la révélation prétendue céleste*. Et il ajoute :

« Il est cependant un certain nombre de phénomènes que, sans nous engager plus que de raison, nous serions porté à attribuer à des *forces naturelles dont l'homme n'a pas encore saisi les lois.*

Quelles sont ces forces ? Ou plutôt cette force que les Indous placent tout entière dans le fluide *Agasa*, dirigé par les Esprits. D'après les brahmes, la cause suprême de tous les phénomènes, est le fluide *Agasa* ou *fluide vital*, qui répandu dans la nature entière, met en communication tous les êtres animés ou inanimés, visibles ou invisibles. La chaleur, l'électricité, toutes les forces de la nature, ne seraient que des états particuliers de ce fluide. »

« Toujours d'après les brahmes : l'être qui possède une somme plus grande de cette force vitale, acquiert une puissance proportionnelle et sur les êtres animés moins bien partagés, et sur les êtres inanimés. Les Esprits eux-mêmes sont sensibles à la communication établie par le fluide universel et peuvent mettre leur puissance au service de ceux qui possèdent une force suffisante pour les évoquer. — Plus l'âme se dégage de son vêtement matériel par la contemplation, plus elle devient sensible au courant universel qui unit les êtres visibles et les invisibles. »

»Je suis persuadé qu'il y a dans la nature, et dans l'homme qui est un atome dans l'ensemble, des forces immenses dont nous ne connaissons pas encore les lois. Je crois que l'homme découvrira ces lois, et que l'avenir verra des réalités, que l'on regarde aujourd'hui comme des rêves ; des phénomènes que l'on ne soupçonne même pas...... Observez le travail d'ensemble des

sociétés humaines. Chaque siècle tourne et retourne une idée sous toutes ses faces; chaque savant la développe, met au jour un système dont il ne veut démordre ; chaque corps scientifique se fait une opinion et s'y cantonne; s'il ne dit pas : *on ne va pas plus loin*, chacun sent qu'il le pense, car il repousse toute idée qui n'est pas née dans son sein, toute idée neuve et hardie. Arrive la génération nouvelle, les fils s'insurgent contre l'immobilité de leurs pères...... et l'hélice parcourt les mers contre vents et marées; et le fluide électrique transporte la pensée humaine aux quatre coins du globe. »

M. Jacolliot a ici mille fois raison; jusqu'à présent il n'est pas une Académie, un Corps scientifique quelconque, qui ait jamais fait une découverte, qui ait jamais rien inventé; mais ces Sociétés savantes, ces Corps savants, se sont toujours mis en travers des inventions et des inventeurs. Ces corporations semblent n'exister que pour entraver tous les progrès humains.

Il serait trop long de raconter ici les expériences nombreuses et variées faites par M. Jacolliot à l'aide d'un Fakir qui opéra chez lui, et dans des conditions d'isolement qui ne pouvaient donner lieu à aucune idée d'un compérage quelconque. Après avoir minutieusement décrit certaines expériences parfaitement analogues aux manifestations spirites obtenues en Europe et en Amérique dans ces derniers temps, M. Jacolliot

dit: « Je conclus de tout ce que j'ai vu dans l'Inde, en le dégageant du fantastique dont les Indous aiment à s'entourer: « qu'il doit y avoir dans l'homme une force spéciale agissant *sous une direction inconnue* et *souvent intelligente*; force dont les lois demandent à être étudiées par des hommes spéciaux exempts de préjugés et de routine. »

» Nos savants daigneront-ils un jour faire une étude sérieuse sur la production de quelques-uns de ces phénomènes qui, vingt fois répétés sous mes yeux, ne m'ont paru laisser prise à aucun soupçon de charlatanisme? Je l'ignore; leur mission serait cependant utile, soit qu'elle aboutît à dévoiler des pratiques frauduleuses, soit qu'elle parvînt à découvrir une force de plus dans la nature. »

N'oublions pas, que nous avons vu des sociétés savantes officielles, considérer Fulton comme fou et se moquer des chemins de fer. Et des membres de l'Institut considérer le télégraphe électrique en projet, comme un joujou bon d'une chambre à l'autre.

Je voudrais pouvoir retracer ici les nombreuses manifestations spirites Indoues auxquelles a assisté M. Jacolliot, mais ce serait trop long. Je me contenterai d'en citer quelques-unes. Tout le monde peut se procurer son livre, on y verra quelle remarquable analogie existe entre les manifestations produites par les Fakirs de haut titre, et celles si multipliées qui ont eu lieu en Occident depuis vingt à trente ans. Mais il ne

faut pas oublier que M. Jacolliot est *douteur* au premier chef, et qu'en cette qualité il s'est toujours entouré des plus minutieuses précautions. — Maintenant, je lui laisse la parole.

« On prétend, dit-il à un Fakir qui se trouvait chez lui à Pondichéry, que tu as la faculté de communiquer le mouvement aux corps inertes, sans le secours du toucher. Je serais désireux de te voir accomplir cette merveille. — Salvanadin-Odéar n'a pas ce pouvoir; il évoque les esprits, qui viennent lui prêter assistance. — Eh bien ! que Salvanadin-Odéar évoque les esprits et qu'il me montre leur puissance, (suivent une série d'expériences.)

» Dans la dernière séance que me donna le Fakir, il fit baisser avec une simple plume de paon, le plateau d'une balance, alors que le plateau opposé était surchargé d'un poids de 80 kilogs. — Par la seule imposition des mains, une couronne de fleurs voltigea dans l'air; des sons vagues et indéfinis traversèrent l'espace, et une main aérienne traça dans l'air des caractères phosphorescents.... »

En janvier 1866, M. Jacolliot partit de Chandernagor pour Bénarès, où il devait passer deux mois. Il y fut reçu par un prince Mahratte dont il avait fait la connaissance chez le Rajah de Chandernagor. Ce prince Mahratte lui offrit l'hospitalité à l'étage supérieur d'un palais qu'il possédait sur les bords du Gange. Là il eut occasion de voir

Covindasamy, un des Fakirs les plus extraordinaires qu'il eût rencontré dans l'Inde. Désireux de le voir opérer ses évocations, il le fit venir et se plaça avec lui sur une terrasse située devant son appartement, qui avait vue sur le Gange, et qui était protégée contre les rayons du soleil par une tente mobile.

« Avant de lui laisser commencer ses incantations dit M. Jacolliot et dès qu'il fut accroupi sur le sol : Ne pourrai-je pas, lui dis-je, te poser une question ? » — « Je t'écoute. » — « Sais-tu si une force quelconque se développe en toi quand tu accomplis tes phénomènes ? As-tu jamais senti une modification quelconque se produire dans ton cerveau ou dans tes muscles ? » — « Ce n'est pas une force naturelle qui agit ; je ne suis qu'un instrument ; j'évoque les âmes des ancêtres et ce sont elles qui manifestent leur puissance. » — » J'ai interrogé une foule de Fakirs sur le même sujet ; tous m'ont fait à peu près la même réponse ; ils ne se considèrent que comme les intermédiaires entre ce monde et les *invisibles.* »

» Ayant constaté une fois de plus la croyance, je n'insistai pas et laissai Covindasamy commencer la série de ses phénomènes. Le Fakir était déjà en posture, les deux mains étendues dans la direction d'un énorme vase de bronze plein d'eau. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le vase commença à osciller sur sa base et à s'approcher du charmeur, insensiblement et sans secousse

apparente. A mesure que la distance diminuait, des sons métalliques s'échappaient du vase, comme si l'on eût frappé sur ce dernier avec une tige d'acier. A un moment donné, les coups devinrent si nombreux et si rapides, que l'effet produit ressemblait à celui de la grêle sur une toiture de zinc. «

» Je demandai à Covindasamy à diriger l'opération, ce à quoi il consentit immédiatement. — Le vase, toujours sous l'influence du charmeur, avança, recula, ou resta immobile en se conformant aux demandes que j'adressais. «

» Je me fis apporter une boîte à musique que le Prince avait fait venir de Calcutta ; après avoir demandé que les coups frappés sur le vase de bronze le fussent de façon à accompagner l'air que l'instrument allait jouer, je remontai le mouvement de la boîte. Aussitôt éclatèrent les notes fraîches et rapides de la valse de Robin des bois. Sur le vase, des coups secs et pressés accompagnaient en cadence avec la régularité du bâton d'un chef d'orchestre. L'air fini, je pressai le ressort et, avec la marche du Prophète, les coups modérèrent leur allure et accentuèrent fidèlement la mesure. «

» Et tout cela se faisait sans apparat, sans solennité, sans mystère, sur une terrasse de quelques mètres carrés. Le vase ainsi mis en mouvement pouvait à peine, *quand il était vide*, être remué par deux hommes; largement évidé

comme une coupe, il servait aux ablutions du matin, qui, dans l'Inde, sont un véritable bain.... Le Fakir qui n'avait, ni quitté sa place, ni changé de position, se souleva alors et appuya le bout de ses doigts sur le rebord du vase; ce dernier se mit, au bout de peu d'instants, à se balancer en cadence de droite à gauche en augmentant graduellement de vitesse, sans que son pied, qui se déplaçait alternativement de chaque côté, produisît le moindre bruit sur le stuc du sol.«

» Mais ce qui m'étonna le plus, fut de voir *l'eau rester immobile dans le vase*, comme si une forte pression s'était opposée à ce qu'elle regagnât son centre de gravité, que les mouvements de son récipient lui faisaient perdre. Trois fois pendant ces balancements, le vase se souleva entièrement à 7 ou 8 pouces du sol, et quand il retombait sur la dalle, c'était toujours sans choc appréciable. »

Covindasamy devant passer quinze jours à Bénarès avant de retourner dans son pays, avait promis à M. Jacolliot de venir chaque jour à midi.

Un des jours suivants, M. Jacolliot le pria de reproduire un phénomène *d'élévation* qu'il avait vu faire à d'autres Fakirs sans avoir pu se rendre compte des moyens qu'ils employaient. «Ayant pris une canne en bois de fer que j'avais rapportée de Ceylan, dit M. Jacolliot, le fakir appuya la main droite sur la pomme, et les yeux fixés en terre il se mit à prononcer les conjurations magiques de circonstance. Appuyé d'une seule

main sur la canne, Covindasamy s'éleva graduellement à deux pieds environ du sol, les jambes croisées à l'orientale, et resta ainsi immobile. Pendant plus de vingt minutes, je cherchai à comprendre comment Covindasamy pouvait ainsi rompre en visière à toutes les lois connues de l'équilibre, il me fut impossible d'y parvenir. »

Si M. Jacolliot avait vu Home s'élever dans son fauteuil jusqu'au plafond d'un salon et en faire ainsi le tour en flottant dans l'air, son Fakir ne lui aurait peut-être point paru si extraordinaire.

Quelques jours après, au moment où le Fakir quittait M. Jacolliot pour aller déjeûner, il s'arrêta à l'embrasure de la porte qui conduisait de la terrasse à la porte de sortie et croisant les bras sur la poitrine, il s'éleva peu à peu, sans soutien, sans support apparent, à une hauteur d'environ vingt-cinq à trente centimètres. J'ai pu fixer exactement cette distance, grâce à un point de repère, dit M. Jacolliot. Derrière le Fakir se trouvait une tenture de soie servant de portière, rayée or et blanc par bandes égales, et je remarquai que les pieds du Fakir étaient à la hauteur de la sixième bande. En voyant commencer l'ascension, j'avais saisi mon chronomètre; la production entière du phénomène du moment où le charmeur commença à s'élever, à celui où il toucha de nouveau le sol, dura un peu plus de huit minutes. Il resta à peu près cinq minutes immobile dans son maximum d'élévation.

M. Jacolliot raconte ensuite : que Covindasamy ne pouvant pas venir le lendemain, lui annonça qu'à minuit il évoquerait les esprits familiers protecteurs des Franguys (Français) et que ces esprits viendraient manifester leur présence dans sa chambre à coucher. Pour se prémunir contre toute supercherie, M. Jacolliot envoya ses deux domestiques passer la nuit dans un bateau sur le Gange, et après avoir fermé l'entrée de son appartement, et visité toutes les pièces, il se retira dans sa chambre à coucher. Là, à l'heure indiquée par le fakir, il entendit des coups frappés contre la muraille de sa chambre ; un coup sec contre la verrine entourant la lampe, et plusieurs coups dans les solives de cèdre du plafond.

Le lendemain, lorsque vint le fakir, M. Jacolliot lui dit : « le fakir est très habile. » — « Le fakir n'est rien, répondit Covindasamy, il prononce les *mentrams* (évocations) et les esprits l'écoutent. Ce sont les mânes des ancêtres des Franguys qui sont venus te rendre visite. » — « Tu as donc pouvoir sur les esprits étrangers ? » — « Nul ne peut commander aux esprits. » — « Comment se fait-il que les âmes des Franguys puissent écouter favorablement les prières d'un Indou ; ils ne sont pas de ta caste. » — « Il n'y a plus de castes dans les mondes supérieurs. »

« Chaque fois, ajoute M. Jacolliot, que je l'interrogeais sur ce chapitre, j'observais avec soin

son visage; je cherchais à surprendre dans ses regards, un sourire, un rien, quelqu'indice d'incrédulité ; il restait impénétrable et froidement convaincu. »

On peut se demander pourquoi M. Jacolliot n'a pas profité de la circonstance pour faire questionner ses ancêtres par le fakir. Craignait-il d'acquérir la preuve irrécusable de l'existence de l'âme humaine après la mort du corps, et de la possibilité d'action des désincarnés sur les incarnés ?

Un jour, dit M. Jacolliot, le fakir avait apporté un petit sac plein de sable très fin, qu'il vida sur le sol et il égalisa le sable avec la main, de façon à former une surface de 50 centimètres carrés. Ceci fait, il me pria de me placer en face de lui à une table avec une feuille de papier et un crayon. M'ayant demandé un petit morceau de bois, je lui jetai le manche d'un porte plume qu'il posa délicatement sur le sable. « Ecoute, me dit-il, je vais évoquer les pitris ; lorsque tu verras le bâtonnet se soulever verticalement en restant en contact avec le sol par une de ses extrémités, tu pourras tracer sur le papier les signes qu'il te plaira, tu les verras se reproduire sur le sable. »

» Il étendit les deux mains horizontalement devant lui, et se mit à murmurer les formules secrètes des évocations. Au bout de quelques instants, la tige de bois se souleva peu à peu, et au même moment je me mis à promener mon crayon sur la feuille de papier, traçant au hasard les

figures les plus étranges. Je vis aussitôt le morceau de bois copier fidèlement tous mes mouvements et les arabesques capricieuses que je traçais, se dérouler sur le sable. Lorsque je m'arrêtais, le crayon improvisé s'arrêtait ; je recommençais, il me suivait. »

« Le fakir n'avait pas changé de position. Le bâtonnet écrivit ensuite sur le sable plusieurs mots sanscrits que j'avais pensés. L'esprit qui t'inspire, dis-je, pourrait-il me donner le 243me *sloca* du 4me Livre de Manou ? Je finissais à peine de formuler ce désir que le bâtonnet écrivit devant moi, en sanscrit, le *sloca* dont voici la traduction et qui était bien celui indiqué : « L'homme dont » toutes les actions ont pour but la vertu, et dont » tous les péchés ont été effacés par des actes » pieux et des sacrifices, parvient au céleste sé- » jour rayonnant de lumière et revêtu d'une » forme spirituelle. »

Citons maintenant un phénomène de puissance magnétique. « A notre gauche s'étendait un jardin assez vaste, au milieu duquel un *métor* (serviteur indou) tirait nonchalamment de l'eau d'un puits...... Covindasamy imposa les mains dans la direction du puits et aussitôt le pauvre métor de hâler avec fureur sur la corde qui ne voulait plus glisser sur la poulie. Dès que quelque chose arrête un indou dans son travail, il attribue l'obstacle à l'influence des mauvais génies, et il se met à chanter toute la série des conjurations ma-

giques; ainsi fit le métor, mais à peine eut-il modulé en chantant quelques paroles, que paroles et musique expirèrent dans son gosier sans qu'il lui fût possible, malgré les plus grotesques contorsions, d'articuler un seul mot. Le fakir abaissa les mains au bout de quelques instants et le métor recouvra l'usage de la voix et la possession de sa corde. »

Un autre jour, M. Jacolliot obtint les phénomènes spirites ci-après. Je cite en abrégeant.

« Le fakir était complètement nu; ma chambre à coucher donnait de plein pied sur la terrasse; je fermai avec soin toutes les portes qui y donnaient accès ; l'on ne pouvait arriver à la terrasse que par ma chambre à coucher. Chacune de ces pièces était parfaitement éclairée par une lampe. «

» Dans les maisons indoues se trouvent de petits réchauds de cuivre sur lesquels on brûle quelques pincées d'une poudre composée de sandal, d'iris, d'encens et de myrrhe. «

» Le fakir en plaça un au milieu de la terrasse et déposa à côté un plateau de cuivre plein de la poudre odorante ; puis il s'accroupit sur le sol, les bras croisés sur la poitrine et commença une longue incantation dans un langage inconnu. — Quand il eut fini de réciter ses *mentrams* (évocations), il resta immobile; de temps en temps il portait la main au front et semblait faire des passes pour se dégager le cerveau. «

„Tout à coup, je ne pus m'empêcher de tressaillir ; un nuage légèrement phosphorescent, venait de se former au milieu de ma chambre à coucher, et de tous côtés des apparences de mains sortaient de ce nuage et y rentraient avec rapidité. Au bout de quelques minutes, plusieurs de ces mains perdirent leurs apparences vaporeuses et ressemblèrent, à s'y méprendre, à des membres humains, et chose singulière, pendant que les unes se matérialisaient en quelque sorte, les autres devenaient plus lumineuses. Les unes devenaient opaques et faisaient ombre sous la lumière, les autres atteignaient une transparence qui permettait de voir les objets placés derrière elles. J'en comptai jusqu'à seize. "

„ Ayant demandé au fakir s'il me serait possible de les toucher, ma pensée n'était pas formulée qu'une d'entre elles, se détachant du groupe, venait en voltigeant presser la main que je lui tendais. Elle était petite, souple et moite comme une main de jeune femme. — L'esprit est là, bien qu'une de ses mains soit seule visible, me dit Covindasamy, vous pouvez lui parler si vous le désirez. — Je demandai alors en souriant, si l'esprit possesseur de cette main charmante ne consentirait pas à me donner un souvenir. En réponse.je sentis la main s'évanouir dans la mienne, je regardai ; elle voltigeait vers un bouquet de fleurs auquel elle arrachait un bouton de rose qu'elle jetait à mes pieds et disparut. J'eus pen-

dant près de deux heures une scène à donner le vertige. Tantôt une main venait me frôler le visage ou me faire de l'air avec un éventail, tantôt elle répandait dans la chambre une pluie de fleurs, ou traçait dans l'espace, en caractères de feu, des mots qui s'évanouissaient dès que la dernière lettre était écrite. »

» Plusieurs de ces mots me frappèrent au point que je les écrivis rapidement au crayon.... peu à peu cependant toutes les mains s'évanouirent... à la place où la dernière main s'était évaporée, nous trouvâmes une couronne de ces immortelles jaunes, au parfum pénétrant, que les Indous emploient dans toutes leurs cérémonies. — Je n'explique pas... Je raconte et laisse le champ libre à toutes les suppositions. Ce que je puis affirmer, c'est que les portes des deux pièces où nous nous trouvions étaient fermées; que j'avais les clés dans ma poche, et que le fakir n'avait pas changé de position. »

» A ces phénomènes en succédèrent deux autres plus étonnants peut-être encore. — Un moment après la disparition des mains, le fakir continuant de plus belle ses évocations, un nuage semblable au premier, mais affectant une nuance plus colorée, et une plus grande opacité, vint planer près du petit réchaud, qu'à la demande de l'Indou, j'avais constamment entretenu de braise ardente. Peu à peu il revêtit une forme entièrement humaine et je distinguai le spectre, car je ne puis

l'appeler autrement, d'un vieux brahme sacrificateur, agenouillé près du petit réchaud. Il portait au front les signes consacrés à Vischnou,et autour du corps le triple cordon, signe des initiés de la caste des prêtres. Il joignait les mains au-dessus de sa tête comme pendant les sacrifices et ses lèvres s'agitaient comme si elles eussent récité des prières. A un moment donné, il prit une pincée de poudre parfumée et la jeta sur le réchaud, une fumée épaisse se dégagea et remplit les deux chambres. «

» Quand elle se fut dissipée, j'aperçus le spectre qui, à deux pas de moi, me tendait sa main décharnée ; je la pris dans la mienne en lui faisant le salut, et je fus tout étonné de la trouver, quoique osseuse et dure, chaude et vivante. «

» Es-tu bien, dis-je en ce moment à haute voix, un ancien habitant de la terre ? Je n'avais pas achevé la question, que le mot :

Am, (Oui)

paraissait et disparaissait aussitôt en lettres de feu, sur la poitrine du vieux brahme, par un effet assez semblable à celui que produirait ce mot écrit dans l'obscurité à l'aide d'un morceau de phosphore. — Ne me laisseras-tu rien en signe de ton passage, continuai-je ? — L'esprit brisa le triple cordon composé de trois fils de coton qui lui ceignait les reins, me le donna et s'évanouit à mes pieds. «

» Je croyais la séance finie, lorsque je m'aperçus que le fakir ne songeait pas à quitter la place et que j'entendis tout à coup une modulation bizarre, accomplie sur un instrument qui me parut être l'harmoniflûte dont nous nous étions servis deux jours auparavant ; cependant cela ne me sembla pas possible, car depuis la veille le *peishwa* (le prince Mahratte) l'ayant fait demander, il ne se trouvait plus dans mes appartements. Les sons, lointains d'abord, se rapprochèrent à tel point qu'ils paraissaient sortir des pièces voisines. Bientôt il me sembla les entendre dans ma chambre à coucher.... et j'aperçus glissant le long de la muraille, le fantôme d'un musicien des pagodes qui tirait d'un harmoniflûte, des sons plaintifs et monotones, tout à fait dans le caractère de la musique religieuse des Indous. «

» Quand il eut accompli le tour de ma chambre et de la terrasse, il disparut et je trouvai l'instrument dont il s'était servi, à l'endroit même où il s'était évanoui. C'était bien l'harmoniflûte du prince. Je visitai les portes, elles étaient aussi bien closes que possible et les clés étaient toujours dans ma poche.... «

» Je me jetai pour quelques heures dans un hamac; quand je m'éveillai, en me rappelant les scènes qui s'étaient déroulées devant moi, il me sembla que j'avais été le jouet d'une hallucination.... Cependant, l'harmoniflûte était là, et il me fut impossible de savoir qui l'avait apporté;

les fleurs jonchaient encore le sol de la terrasse. La couronne d'immortelles était sur un divan.... et les mots que j'avais écrits en les voyant apparaître, n'avaient pas disparu de mon portefeuille. »

Pour les spirites qui ont expérimenté longtemps et sérieusement, il est hors de doute que les fakirs qui obtiennent ces manifestations, sont des médiums de haute puissance. M. Jacolliot dit qu'il y a plusieurs degrés d'initiés. Il est probable qu'on ne passe d'un degré au degré supérieur, qu'après avoir fait ses preuves comme médium.

Et tout ce qui précède, prouve que la connaissance et la pratique des communications de désincarnés avec incarnés terrestres, est aussi ancienne que la civilisation indoue, ce qui fait remonter le spiritisme — aujourd'hui considéré comme chose nouvelle — à des milliers d'années avant notre ère.

Maintenant, je dirai comme M. Jacolliot: « Nos » savants daigneront-ils un jour faire une étude » sérieuse sur la production de ce qu'on appelle » aujourd'hui les phénomènes spirites? »

C'est peu probable; ils se sont moqués du magnétisme ; ils tournent en dérision le spiritisme. Autant qu'il leur est possible, ils cherchent à tout matérialiser et ils ont horreur du spiritualisme. Sont-ce bien de véritables savants?

Ce que raconte M. Jacolliot : de l'eau *qui restait immobile dans le vase*, sans regagner son centre de

gravité; et aussi ce qu'il dit du même vase, qui malgré son poids énorme, se soulevait entièrement à sept ou huit pouces du sol, et qui retombait sur la dalle sans choc appréciable, me rappelle un fait analogue dont j'ai été témoin et dont je me réserve de parler dans un des chapitres suivants.

En parlant des savants qui tournent en dérision le spiritisme, je crois devoir faire une honorable exception pour un groupe de savants anglais, qui ont au moins pris la peine d'examiner. Il est vrai qu'ils n'avaient examiné que dans le but d'être fondés à déclarer hautement : que les phénomènes spirites étaient des illusions. Mais enfin : *étudier une chose* pour prouver qu'elle n'est pas réelle, c'est plus logique et plus digne que de la tourner en ridicule et de la rejeter *sans l'avoir étudiée*, et c'est ce qu'ont fait les savants français, ce qui ne plaide pas en faveur de la maturité et du sérieux de leur jugement.

Il y a une chose dont, en général, les savants officiels oublient toujours de tenir compte : c'est que leur position dans la société, en fait pour ainsi dire le guide de l'opinion publique, par la raison que la plupart des individus qui n'ont ni le temps, ni l'instruction nécessaire pour se faire une opinion sur bien des questions, adoptent sans hésitation la manière de voir des savants ; ceux-ci ont donc, surtout en certaines matières, une responsabilité de conscience plus grande qu'ils ne

peuvent le penser, si toutefois ils y pensent ; et c'est ce qui devrait les engager à ne rien rejeter sans étude et sans sérieux examen.

Mais à part quelques intelligences d'élite, les savants, et principalement ceux qui forment corporation (académies, sociétés savantes, professeurs des Facultés, etc.) n'admettent pas *le nouveau*, surtout lorsque ce nouveau semble sortir des lois naturelles connues, et lorsqu'il est présenté par quelqu'un qui ne fait pas partie de telle ou telle coterie. Et c'est ici que le :

Nul n'aura d'esprit, que nous et nos amis,

est à sa place. Ces savants, peu tolérants, ne se demandent pas s'il ne pourrait se faire qu'il existât, dans la nature, des lois encore inconnues. Ils ne se disent pas : que la science n'est science qu'à la condition de marcher constamment vers l'inconnu.

Mais revenons aux savants anglais.

Dans sa séance du 6 janvier 1869, la *Société dialectique de Londres* décida : « que pour étudier les phénomènes du *Spiritualisme* moderne (les Anglais appellent ainsi ce que nous nommons *Spiritisme*) un comité de trente-trois membres, composé de magistrats, de pasteurs, de lettrés, d'hommes adonnés aux sciences, serait nommé pour ANÉANTIR, par l'investigation et *une fois pour toutes*, ces phénomènes spirites qui, d'après eux, n'étaient qu'*une vaine fantasmagorie*.

La *Société dialectique* avait alors à sa tête comme président, *Sir John Lubbock*, membre de la *Société royale de Londres* (l'équivalent de l'*Institut* de France). Les deux vice-présidents étaient *Henri Lewes*, le physiologiste éminent, et M. Huxley, un des plus savants professeurs de l'Angleterre.

Après dix-huit mois d'études suivies, le comité présentait un rapport *qui concluait..... en faveur du Spiritisme*.

Entre autres phénomènes cités dans ce rapport, étaient les suivants : « *Apparitions de mains et de formes* n'appartenant à aucun être humain présent ; semblant *vivantes* par leur action et leur mobilité. Ces mains étaient quelquefois *touchées* et même *saisies* par les assistants, qui par conséquent, restaient convaincus qu'elles n'étaient le résultat ni d'une imposture, ni d'une illusion. »

Alfred Russel-Wallace, le grand naturaliste anglais, l'émule et le collègue de *Darwin*, était un des membres du comité d'investigation. Vaincu par l'évidence, il a fait dans son livre : *Miracles and modern spiritualism,* une profession de foi courageuse qui, en Angleterre, a beaucoup passionné les esprits.

Dans ce livre, Russel-Wallace cite les paroles écrites par le professeur August Morgan, président de la Société mathématique de Londres, secrétaire de la Société royale astronomique. Voici ce qu'a écrit Morgan : « *Les spiritualistes* (les » spirites) *sans aucun doute, sont sur la trace qui mène*

» *à l'avancement des sciences* physiques; les oppo-
» sants sont les représentants de ceux qui ont
» entravé tout progrès. »

Russel-Wallace donne la lettre écrite au professeur Tyndall par Varley, inventeur du condensateur électrique; de la télégraphie sous-marine; ingénieur en chef des Compagnies de télégraphe international et transatlantique. Dans cette lettre, Varley déclare qu'en plein jour, après des désirs formulés mentalement, il fut *touché* sur toutes les parties du corps qu'il désignait mentalement.

Après la publication de cette lettre, et malgré son contenu, Varley fut nommé membre de la Société royale de Londres. En France, l'académie des sciences eût refusé de l'admettre et l'aurait taxé de folie.

Russel-Wallace dit encore dans son livre : « Les faits me convainquirent. Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse en admettre l'explication spirituelle ». Ce livre curieux, confirme scientifiquement au surplus, les incarnations spirites d'êtres vivants, qui ont eu lieu devant plusieurs investigateurs dominés jusqu'alors par des préventions contraires, et que ces phénomènes rendirent peu à peu des croyants résolus.

M. Oxon, professeur à la Faculté d'Oxford, déclare dans un ouvrage intitulé : *Psychography*, et après cinq ans d'expériences suivies, qu'il existe, extérieurement au corps humain, une force,

une intelligence régulatrice, qui produit tous les phénomènes spirites, entre autres celui qui consiste à voir une feuille de papier blanc enfermée en présence des assistants, se recouvrir d'écriture, *sans qu'il soit besoin d'y joindre un crayon*. Il dit que ces faits s'obtiennent en plein jour et qu'on entend le bruit du crayon. Et il ajoute : que cette force, gouvernée par une intelligence extérieure à celle des assistants, manifeste son action sans l'intervention d'aucun des moyens servant à écrire.

Enfin, parmi les membres du Comité dont il est question ci-dessus, se trouvait William Crookes, savant distingué, qui a découvert la *matière radiante*, découverte qui fit à juste titre tant de bruit dans le monde savant, il y a quelques années, et qui est l'auteur du *grand Dictionnaire anglais de chimie*.

William Crookes, dans son livre intitulé : *Recherches sur le spiritualisme* (spiritisme), dit : « J'ai encore besoin qu'on m'apprenne *qu'il n'est pas raisonnable* de s'efforcer de découvrir les causes de phénomènes inexpliqués. Je dirai tout simplement ce que j'ai vu et ce qui m'a été prouvé *par des expérimentations prouvées et contrôlées !*

Et il ne s'agit, de la part de William Crookes, que d'expérimentations physiques, matérielles et mathématiques, et que d'un contrôle sérieux.

J'engage mes lecteurs à lire le livre de William

Crookes, on en trouve la traduction en français, à Paris, à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits Champs. On y lit, entre autres choses des plus curieuses, le fait émouvant de l'apparition, en pleine lumière, de *Katie King*, jeune femme qui, *pendant trois ans*, s'est montrée presque chaque jour chez William Crookes, et au milieu de sa famille ; souvent même, en présence d'investigateurs sévères comme lui.

CHAPITRE V.

LE SPIRITISME RÉNOVATION RELIGIEUSE ET SOCIALE.

Pour les gens superficiels, ou pour ceux dont il dérange les idées préconçues ou les petits calculs, le spiritisme n'est qu'une folie passagère. Un médecin fort instruit mais fort attaché à la matière, aux richesses terrestres, me dit un jour : « que le spiritisme était une véritable folie ; que cette folie envahissait l'humanité d'une manière effrayante (aveu bon à enregistrer en passant) ; qu'il connaissait plusieurs hommes très intelligents et fort instruits qui en étaient atteints. » J'ai répondu à ce confrère, que comme il reconnaissait lui-même l'envahissement rapide de l'humanité par la doctrine spirite, il était probable que bientôt il n'y aurait plus, d'un côté qu'un nombre indéfini de *fous*, c'est-à-dire de spirites,

et de l'autre côté, une petite minorité d'hommes *sages* dont il ferait évidemment partie.

Bien des hommes qui se disent sérieux, refusent d'admettre les manifestations physiques du spiritisme, même quand ils en sont témoins. Un médecin matérialiste — beaucoup le sont, malheureusement — se trouvait dans une maison où il y avait quelques personnes rangées autour d'une de ces grandes tables de milieu de salon, à un seul pied, de forme elliptique et dont le poids était encore augmenté par un marbre blanc encastré à la surface. La table répondait depuis quelque temps aux interrogations des assistants en se soulevant, lorsque ce médecin dit qu'il se chargeait d'empêcher ses mouvements, et dans ce but il se coucha dessus, tout de son long. A peine y était-il que la table fit un tel soubresaut qu'elle lança notre incrédule par terre. Il s'en fut sans demander à recommencer l'expérience qui sans doute lui parut suffisante.

Pour quelques-uns, la médiumnité n'est qu'un moyen de connaître tout ce qui a rapport aux intérêts matériels. Mais pour tout être humain qui, négligeant la surface, examine avec impartialité et sans parti pris, le fond des choses : *la diffusion de la doctrine spirite est l'événement le plus considérable qui se soit produit sur notre planète depuis le commencement de l'ère actuelle.*

La doctrine spirite : *c'est une rénovation religieuse et sociale* ; *c'est un pas immense fait en avant* ;

c'est la fusion des nationalités; c'est la paix universelle par la charité mieux comprise ; c'est, en un mot, l'harmonie sur notre terre.

Aujourd'hui que le christianisme est devenu une sorte de paganisme, aucun homme instruit et intelligent n'en veut plus. Les masses elles-même, ne sont chrétiennes que par routine. On attend autre chose; on attend mieux. La doctrine spirite est donc venue à son heure, et c'est pour cela qu'elle a fait de si rapides progrès, car au bout de trente-cinq ans, c'est par millions que l'on compte les spirites avoués. Et en dehors de ceux-là, il y en a beaucoup qui n'osent encore affirmer leurs croyances, empêchés qu'ils en sont par des considérations de famille, de position, ou par un respect humain parfois difficile à vaincre. Entre mille, en voici un exemple ; et c'est Armand Barbès qui nous le donne par son testament.

Armand Barbès, « que tous les partis, ainsi » que le dit fort bien M. Caubet, dans le journal » *La Morale Indépendante* (juillet, 1870) eussent » été fiers de compter dans leurs rangs ; qui fut » bon, grand, chevaleresque, héroïque ; dont la » vie tout entière fut un long martyre. »

Jamais de son vivant, Armand Barbès n'a fait profession de foi spirite, mais qu'on lise son testament, et l'on pourra se convaincre que de même que beaucoup d'hommes, il avait l'intuition de notre chère doctrine.

« Je meurs dans ma foi démocratique. «

„ Je ne crois qu'à la religion, non encore
„ formulée, de la persistance de l'être et de son
„ progrès incessant dans les sphères supérieures.“
„ Je veux que mon organisme actuel soit rendu
„ à la terre sans cérémonie d'aucun culte...
„ Avertir avec ménagement frère et sœur. — Pas
„ de désolation. Au revoir tous, dans une meil-
„ leure vie.

Il y a aujourd'hui une grande analogie de situation entre ce qui se passait à Rome une centaine d'années avant l'époque que l'on assigne à la venue de Jésus, et l'état actuel des esprits dans tous les pays où règne le christianisme. Même tiédeur aux deux époques, même indifférence pour le culte. Sur la fin de la République Romaine, le paganisme en tant que croyance n'existait plus pour tous les individus quelque peu lettrés. L'incrédulité venue d'en haut, avait envahi les derniers rangs de la société romaine. Les moralistes d'alors prétendaient qu'il fallait mettre l'éducation des enfants en harmonie avec l'état général des esprits ; qu'il ne fallait pas leur enseigner des choses auxquelles les hommes faits ne croyaient plus et que ces mêmes enfants devenus adultes rejetteraient forcément. Les moralistes prétendaient qu'agir ainsi, c'était favoriser le scepticisme moral.

Cependant, les *hommes graves* de l'époque s'élevaient contre ce raisonnement des moralistes ; inutile de dire que ceux-ci avaient aussi contre

eux les *augures*, intéressés par état à maintenir l'ordre de choses existant.

Après dix-huit cents ans de christianisme, nous en sommes arrivés à peu près au même point. Depuis un siècle environ l'incrédulité s'est généralisée. Les dogmes du christianisme sont rejetés par la plupart des hommes ; un certain nombre de femmes y croient encore ; mais beaucoup croient à quelques-uns et pas à d'autres, ou bien elles y croient en les modifiant à leur manière. Qu'on interroge les femmes qui ont un certain degré d'instruction ; qu'on leur demande si elles croient à l'enfer éternel, au paradis, et on verra ce qu'elles répondront. Qu'on demande à ces jeunes hommes de vingt-cinq ans, qui ont fait leur première communion à douze ans et qui ont reçu la confirmation, à quoi ils croient et ce qu'ils pratiquent.

Et pourquoi la fraction chrétienne de l'humanité en est-elle arrivée là ? C'est parce que l'instruction s'est généralisée et parce que la physique, la chimie, la géologie et l'astronomie empêchent de croire aux miracles, au *surnaturel*. Ce qui a tué les croyances catholiques et ce qui tue les croyances des protestants et autres dissidents, c'est le soi-disant *surnaturel*. L'idée du surnaturel a été une idée malheureuse et qui a plus contribué à démolir les diverses branches du christianisme que tous les écrits des philosophes.

Des hommes, qui ont eu l'orgueil de croire

qu'ils connaissaient *toutes* les lois qui régissent l'*Univers*, ont dit que tout ce qui dépassait les lois naturelles était du *surnaturel* (du *miraculeux*). Ce jour-là ils ont commencé la ruine du christianisme.

En outre, les hommes noirs, exploiteurs de l'humanité, ont dit qu'il fallait mépriser son corps; le mortifier; ne pas rechercher le bien-être, etc. Eux se mortifient en tâchant d'accaparer les honneurs et les richesses. C'est leur manière.

Mais si, faisant abstraction de ce qu'ils font, nous ne retenons que ce qu'ils disent, nous pouvons nous convaincre qu'ils n'ont absolument aucune compréhension du sentiment religieux. Qu'est en effet le véritable sentiment religieux? C'est l'élan de l'âme humaine vers Dieu; c'est aussi la pensée : que Dieu nous a mis sur cette terre pour nous préparer à de meilleures existences, en travaillant à notre perfectionnement intellectuel et moral.

Mais l'homme a encore une autre mission, c'est celle qui consiste à améliorer la planète qu'il habite, à la rendre de plus en plus agréable à ses habitants. Il ne nous est donc pas défendu de rechercher, dans de justes limites, notre bien-être matériel, et surtout nous ne devons pas prêter à Dieu l'idée absurde : d'éprouver une vive satisfaction à la vue des mauvais traitements que nous infligeons, *en son honneur*, à notre corps.

Dieu n'est pas plus honoré par un homme qui se donne les étrivières en son honneur, que ne seraient satisfaits un père et une mère, si leur enfant se roulait tout nu sur des orties, sous prétexte de leur témoigner son affection.

Il est grand temps qu'on rejette toutes les tristes élucubrations des soi-disant interprètes de Dieu, des soi-disant conducteurs de l'humanité.

Heureusement, bientôt le Spiritisme aura jeté de si profondes racines dans les sociétés humaines, qu'il semblera à tous que cette doctrine a toujours existé (ce qui est vrai, ainsi que je crois l'avoir suffisamment prouvé), et que l'on comprendra difficilement comment les hommes ont pu vivre pendant tant de siècles sans profiter de sa lumière et en permettant qu'elle soit obscurcie par de mauvais esprits intéressés à l'empêcher de paraître.

Et alors, la doctrine spirite sera publiquement enseignée aux enfants. Ce sera le seul catéchisme de l'avenir.

On a cru jeter un grand ridicule sur la doctrine spirite en disant qu'elle avait la prétention d'être *une nouvelle religion*.

Le Spiritisme n'est point une nouvelle religion. C'est : *la science religieuse* ; c'est-à-dire « *l'étude des rapports de l'humanité terrestre avec les autres humanités de l'Univers et finalement avec Dieu.* » Et par suite : « *la gravitation incessante des diverses humanités vers Dieu.* »

Jusqu'à présent, les questions sérieuses qui intéressent l'humanité terrestre ont été traitées de deux manières : ou *scientifiquement*, ou *métaphysiquement*. Tout ce qui ne peut être ramené par les mathématiciens ou par les hommes adonnés aux sciences physique et chimique, à des formules, à des expérimentations matérielles, est considéré comme étant du domaine de la métaphysique ; et en métaphysique le champ est si vaste qu'on peut divaguer à son aise. C'est là que se donnent pleine carrière tous les mystiques ; tous les ténébreux philosophes de toutes les époques. Bien des livres très diffus, incompris parfois peut-être par leurs auteurs eux-mêmes, ont été écrits *sur* ou *contre* Dieu ; *sur* ou *contre* l'âme. Voltaire a dit avec juste raison : « la métaphysique est le champ des doutes et le roman de l'âme. »

Aujourd'hui, tout être humain qui est *réellement* homme *de bonne volonté*, peut mettre de côté — ranger parmi les *olim* — toute cette métaphysique, tout ce mysticisme. La doctrine spirite vient compléter les sciences physiques et naturelles ; et toutes ces sciences se complétant les unes par les autres, élargissent la pensée humaine et la rapproche de Dieu.

Je sais que certains hommes qui aiment à ergoter, refuseront à la doctrine spirite la qualification de *science*. Je me contenterai de citer ici les définitions de la science données par d'Alem-

bert et par Condillac, deux philosophes dont on peut, sans être accusé de trop de présomption, opposer les définitions à celles des détracteurs du spiritisme.

D'Alembert a dit qu'une science était : « *un système de faits relatifs à un objet.* »

Condillac a dit qu'une science était : « *un système, un ensemble de principes, de faits et de conséquences.* »

Je puis citer encore une définition de la science, donnée par M. Charles Robin dans son livre : *Sur les parasites de l'homme et des animaux*. Ce savant dit qu'une science est : « *un ensemble de faits reliés par une doctrine.* »

Ces trois définitions, que l'on n'accusera pas de manquer de clarté, suffisent à prouver que le spiritisme peut prendre rang parmi les sciences.

L'énorme et radicale différence qu'il y a entre le Spiritisme et les diverses branches du Christianisme, c'est que dans les enseignements donnés par les sectateurs de ces diverses branches, il y a une foule de choses qui choquent la raison humaine et qu'on espère faire passer à l'aide de commentaires et d'explications. Explications et commentaires qui sont acceptés par la foule, mais qui ne sauraient l'être par les hommes à intelligence suffisamment développée (à moins qu'il n'y ait parti pris).

Ainsi, pour ne faire ici qu'une seule citation

qui pourra servir d'exemple pour tout le reste, Rome dit : « *Hors de l'Eglise point de salut* ».

Dans ma naïveté, toute primitive sans doute, j'avais toujours compris que cette phrase, venant du centre de la catholicité signifiait : que quiconque n'était pas catholique serait damné.

Mais point du tout, disent les commentateurs et les explicateurs de textes — les abstracteurs de quintessence, comme disait notre Rabelais — ce n'est point là, la vraie signification. Par : *Eglise*, nous entendons *toute réunion d'hommes de bonne foi*. Or, une réunion d'hommes qui vivent de bonne foi dans l'ignorance du catholicisme, font cependant partie de l'*Eglise* et ils seront sauvés tout comme les catholiques.

Le catholicisme et les autres sectes chrétiennes pivotent sur une foule d'arguties de ce genre !

Dans la doctrine spirite au contraire, tout coule de source, tout est simple ; il n'y a pas d'équivoques ; rien ne peut donner matière à des interprétations diverses ; rien ne choque la raison ; tout, au contraire, la satisfait.

Oui, le spiritisme est la *science religieuse*, et cette science deviendra universelle ; mais pour qu'elle le devienne, il faut que les spirites, rendant hommage à tous les instructeurs, à tous les éducateurs de l'humanité, ne prennent parti pour aucun. C'est en se déclarant les zélateurs du Bouddha, de Moïse, de Jésus, de Mahomet, que les hommes ont créé entre eux des barrières et

des inimitiés. Ces barrières, ces inimitiés doivent disparaître, et la fusion se fera à l'aide de la doctrine spirite bien comprise.

Dieu nous a créés pour nous rendre heureux, à la condition que nous travaillerions nous-mêmes à notre amélioration morale, à notre avancement, en aimant et en aidant nos frères. Tout est là.

Ce que je trouve de plus admirable dans le spiritisme, c'est qu'il bannit complètement le mysticisme, l'idolâtrie et le fétichisme.

Les religions à fétiches, à cultes plus ou moins entourés de pratiques théâtrales ou autres, ont eu leur raison d'être aux époques où les hommes étaient plus ou moins rudes, plus ou moins féroces ou guerriers ; il fallait inspirer une terreur religieuse à ces hommes qui faisaient métier de terrifier tous ceux qui étaient moins forts qu'eux. A mesure de l'adoucissement des mœurs, les cultes se modifièrent. Aujourd'hui, beaucoup d'entre nous en sont arrivés à pouvoir comprendre les existences ascendantes futures. Dans un certain nombre de ces existences, le bonheur matériel tiendra encore une assez large part ; mais à mesure que nous monterons, l'élément *bonheur* deviendra de moins en moins matériel et tendra de plus en plus à se mettre au niveau de la noblesse acquise par notre être, progressivement spiritualisé.

Ce qu'il faut surtout éviter, c'est de faire de la

doctrine spirite une théologie. Il faut aussi la préserver du galimatias amphigourique des philosophies mystiques.

La doctrine spirite, vulgarisée à notre époque, doit remplacer tous les cultes, toutes les sectes dites religieuses et toutes les théologies. Elle ne doit être ni une *théologie*, ni une *religion* ; elle ne doit avoir ni pape, ni sacerdoce.

Dans ses *Bardes Druidiques*, Pezzani dit : « Le „spiritisme, préparateur du règne de Dieu par „son esprit, a trois phases distinctes : la phase „matérielle, terminée par la morale ; la phase „spirituelle, terminée par la synthèse philoso-„phique ; la phase théologique, terminée par la „fusion de tous les cultes et par la constitution „de l'universalisme en religion. »

Pezzani a fait erreur quant à sa troisième phase, car à aucune époque il ne saurait y avoir *fusion de tous les cultes*.

A mesure que les hommes seront éclairés par l'étude de la doctrine spirite, ils comprendront que tout culte est inutile. Mais tant qu'il y aura des hommes qui jugeront qu'un culte leur est nécessaire, ces hommes conserveront le culte de leurs pères et ils ne consentiront jamais à le fusionner avec les cultes voisins qui n'ont ni les mêmes dogmes, ni la même manière de comprendre Dieu.

Les hommes seront toujours plus disposés à élever leur âme vers Dieu en s'unissant avec

d'autres fidèles de même opinion religieuse, qu'à se mêler à des dissidents dont les croyances les choquent naturellement, puisqu'elles leur paraissent fausses.

Ainsi que j'en ai donné des preuves dans la première partie de ce livre, le spiritisme a commencé dès qu'il y a eu sur notre planète des hommes un peu dégagés de l'animalité, et on le comprend très bien quand on sait qu'il est basé sur *des lois naturelles plus anciennes que notre planète*. Mais il a été à toutes les époques et jusqu'à nos jours, masqué sur notre terre par des cultes plus ou moins barbares, plus ou moins enfantins. Les masses n'auraient pu supporter la vérité sans voile; on l'a donc entourée de voiles ornés d'oripeaux et de paillon. N'aurait-on pas mieux fait d'instruire graduellement ces masses ?

Aujourd'hui, une partie de l'humanité terrestre est assez instruite, assez avancée intellectuellement, pour supporter l'éclat de la vérité, pour accepter *l'idée religieuse scientifique*, et c'est pour cela que toutes *les religions* qui règnent encore, bien que d'une manière si douteuse — malgré ce qu'en disent les intéressés — disparaîtront successivement et seront remplacées par la doctrine spirite. Ceci n'est qu'une question de temps.

On trouve dans la *Revue spirite*, Paris 1867, un extrait d'une curieuse lettre de feu l'abbé Lacordaire, datée de Flavigny, 29 juin 1853 (c'est-à-

dire presque au début des manifestations spirites par les tables) et adressée à Madame Swetchine. Cette lettre est tirée de sa correspondance publiée en 1865. Voici ce qu'il dit : « Avez-vous » vu tourner et entendu parler des tables ? J'ai » dédaigné de les voir tourner, comme une chose » trop simple, mais j'en ai entendu et *fait parler*. » Elles m'ont dit des choses assez remarquables » sur le passé et sur le présent. Quelque extraor- » dinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui » croit aux *Esprits*, un phénomène très vulgaire » et très pauvre. De tous temps il y a eu des » modes plus ou moins bizarres pour *communiquer* » *avec les Esprits* ; seulement autrefois on faisait » mystère de ces procédés, comme on faisait mys- » tère de la chimie ; la justice, par des exécutions » terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges » pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des » cultes et à la publicité universelle, ce qui était » un secret est devenu une formule populaire. «

« Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu » veut-il proportionner le développement des » forces spirituelles au développement des forces » matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en » présence des merveilles de la mécanique, qu'il y » a deux mondes inclus l'un dans l'autre : *le* » *monde des corps et le monde des Esprits*..... Les » opérations dont nous sommes témoin, n'ont rien, » sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce » qui se voyait autrefois. Les pauvres incrédules

» doivent être assez inquiets de leur raison... »

Certes, personne ne sera tenté de ranger l'abbé Lacordaire parmi les fous ; l'on peut donc avoir le sens commun et croire aux *Esprits*.

Bien des personnes, qui n'ont jamais lu une page des livres spirites spéciaux, disent très carrément à propos des communications avec les Esprits de ceux qui ont quitté cette terre (du moins en apparence) après l'avoir habitée comme nous : « Que c'est une croyance ridicule ; que c'est » impossible ; qu'on ne leur fera jamais croire de » pareilles choses, etc. »

En s'exprimant ainsi, ces personnes prouvent qu'elles sont illogiques. En effet, quel droit a-t-on de nier, de blâmer une chose que l'on n'a pas daigné examiner avec toute l'attention qu'elle mérite ? Si ces personnes se donnaient la peine de faire ce qu'ont fait et ce que font encore tant d'autres, chaque jour ; c'est-à-dire, *de rechercher et de lire attentivement* ce qui a été écrit sur les communications avec les Esprits (avec les âmes des défunts), depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, elles ne prendraient pas le spiritisme pour une *nouveauté*. Elles le verraient ayant son origine dans la nuit des temps ; se continuant sous diverses formes dans l'intérieur des temples et chez les nations déjà arrivées à un haut degré de civilisation ; se manifestant enfin à notre époque d'une manière appropriée à l'avancement intellectuel et moral de l'humanité terrestre.

Certains adversaires du spiritisme disent : « nous admettons que ce soient des Esprits d'hommes ayant vécu sur la terre, qui viennent communiquer avec nous, mais dans tous les cas, ils nous redisent toujours la même morale que nous connaissons depuis longtemps ; ils ne nous apprennent donc rien que nous ne sachions. Qu'ils nous parlent de quelque chose de nouveau, d'inconnu aux habitants de la terre, et nous pourrons ajouter foi à ce qu'ils nous diront, et nous pourrons admettre qu'ils sont en réalité chargés par Dieu, du soin de nous instruire. »

A ces adversaires nous répondrons : que si l'on se reporte à *quatre mille huit cents ans* avant notre ère, on trouve *Christna*, un des grands instructeurs moraux de l'humanité qui a dit : « Les » œuvres qui ont pour principe *l'amour de son* » *semblable*, doivent être ambitionnées par le » juste, car ce seront celles qui pèseront le plus » dans la balance céleste. » Nous ajouterons, que depuis cette époque, et de loin en loin, ont apparu d'autres moralisateurs de l'humanité terrestre qui ont répété la même chose ; mais que malgré toutes ces prédications, les hommes qui ont mis en pratique les leçons de morale et entre autres : l'amour de leurs semblables, ont été de tous temps de rares exceptions. Et l'on peut mettre n'importe qui, au défi de montrer un être humain qui ait complètement vécu d'après les règles de la morale. Il sera donc encore permis et

utile pendant longtemps, de redire aux hommes et de leur présenter sous toutes les formes, les maximes de la morale ; car : *savoir* ces maximes, et les *pratiquer*, sont deux choses fort différentes.

On nous dit encore : « Le spiritisme ne nous « apprend rien de plus que le christianisme. » Ceci n'est point exact, car la doctrine spirite est venue ouvrir tout un vaste horizon de rapports nouveaux et incompris jusqu'à ce jour, entre Dieu et les diverses humanités de l'Univers. Le christianisme n'est à bien dire qu'une métaphysique religieuse. Il nous parle de Dieu, mais il ne prouve pas Dieu ; il nous parle de l'âme immortelle, mais il ne prouve pas cette immortalité.

En fait de morale, non la doctrine spirite ne nous apprend rien d'autre que ce qu'ont enseigné de tout temps à l'humanité terrestre les grands instructeurs qui, successivement, se sont incarnés au milieu d'elle. Mais s'il s'agit des existences futures de notre humanité, il y a une énorme différence, par exemple, entre les croyances des chrétiens des diverses sectes et celles des spirites. Les premiers croient à un paradis et à un enfer ; et comme on se flatte toujours, les chrétiens en général espèrent tous obtenir le paradis et aucun d'entre eux ne pense devoir aller en enfer.

Pour les spirites, l'avenir se dessine tout autrement. Confiants en l'immuable équité de Dieu, ils savent qu'il n'existe point de châtiment *éternel*

pour des fautes *éphémères* ; mais ils savent aussi que rien de ce que nous faisons pendant notre actuelle incarnation ne passe inaperçu ; que si toute bonne action reçoit sa récompense, tout amoindrissement moral, toute faute doivent être expiés.

Le christianisme enseigne la doctrine de la vie future, mais cet enseignement est chose indéterminée ; si les chrétiens de toutes les sectes croient à la vie future, cette croyance n'est pour eux que le résultat des affirmations des prêtres. Le chrétien fervent, croit et espère ; le chrétien tiède — et c'est le plus grand nombre — pense que tout cela est bien vague ; et tout entier aux choses de ce monde, il remet à plus tard à s'occuper des choses célestes, qui ne lui offrent qu'un douteux intérêt.

Le spiritisme au contraire, donne un corps à nos aspirations ; ce ne sont plus les anges, êtres tout à fait en dehors de l'humanité terrestre, qui viennent parler à l'homme : de Dieu et de ses existences futures ; ce sont nos proches, nos frères, nos anciens amis terrestres, ceux que nous avons connus, ceux que nous avons aimés, que nous avons vu vivre de la même vie terrestre que nous, qui viennent nous dire ce qu'ils éprouvent dans leur nouvel état et ce qui nous attend à notre tour.

Un exemple pris parmi de nombreuses communications obtenues il y a un certain nombre

d'années, rendra ceci parfaitement compréhensible.

Deux individus meurent dans un âge avancé, à quelques mois d'intervalle. L'aîné, le frère, jouissait d'une brillante fortune, acquise non par ses labeurs, mais par suite d'héritages ; il avait en outre un riche emploi et il avait joui pendant toute son incarnation, de tous les avantages toujours accordés par l'opinion publique aux hommes qui ont beaucoup d'or. C'était ce qu'on appelle un heureux de la terre. Mais son cœur était égoïste et froid et il ne croyait à rien. Toutefois, il était mort *muni des sacrements de l'Eglise.*

Sa sœur, morte peu de temps après lui, n'avait eu pendant toute sa vie terrestre qu'une position sociale médiocre ; non qu'elle manquât d'aptitudes, mais elle n'avait pas eu ce que vulgairement on appelle : de la chance. Douée d'un cœur généreux, jamais elle n'avait pensé à elle, mais toujours à toutes les infortunes qui l'entouraient et qu'elle s'efforçait d'amoindrir par son dévouement et dans la limite de ses moyens. Son chagrin le plus vif était de ne pouvoir soulager la misère de ses semblables, et souvent elle se privait du nécessaire pour tâcher d'atteindre ce but.

Cette femme avait patiemment subi de douloureuses maladies, et supporté beaucoup de souffrances morales. Née catholique, elle ne pratiquait pas ce culte, car elle avait compris l'absurdité de ses dogmes. Mais elle avait en Dieu, une confiance illimitée.

Des communications, ayant toute l'authenticité désirable et qui ont été faites dans les meilleures conditions, ont fait connaître que le frère était depuis sa mort — qui avait eu lieu huit mois auparavant — plongé dans les ténèbres et qu'il souffrait beaucoup moralement. Interrogé au moyen du guéridon, par de bienveillants amis, il a répondu ce qui suit :

« Ce n'est pas moi, pauvre être souffrant et „moralement infirme, qui vous dicte; mais un „ami inconnu m'aide; il dirige ma pensée et il „communique avec vous et avec moi, nous servant „d'intermédiaire. C'est dans mon malheur un „adoucissement inopiné qui m'arrive et c'est à „vous que je le dois. Merci, vous êtes bon ; Dieu „vous tiendra compte de votre charité pour un „pauvre Esprit qui devait mieux vous comprendre, „mais qui ne s'y est guère appliqué parce que les „fumées de l'ambition et de l'amour propre le „fascinaient. Aujourd'hui, je suis dans les ténèbres, „c'est-à-dire que je ne jouis de la vue d'aucun „objet créé par notre Père, ni d'aucun être intel„ligent, mais je me vois tel que je suis et je vois „tous mes défauts ; je vois combien j'aurai à „lutter pour faire disparaître tant de taches qui „obscurcissent mon Esprit.... »

Des communications qui ont eu lieu à peu près à la même époque, ont fait connaître que la sœur, morte subitement, n'avait été que quelques jours dans le trouble qui suit la mort du corps;

qu'ensuite elle avait compris toute la félicité morale qui lui était accordée par Dieu. Les fragments de communication suivants indiquent suffisamment le bonheur dont elle est pénétrée.

» Tu ne peux, mon cher ami, te faire une idée de mon bonheur quand je communique avec toi. J'étais heureuse quand je me suis sentie dégagée, débarrassée des entraves de mon corps matériel, mais ce bonheur n'est rien en comparaison de celui que j'ai ressenti à la pensée de pouvoir rester près de toi et surtout de pouvoir être avec toi en relation directe très souvent. «

» A tous, je souhaite au moment de la mort, le bonheur que j'ai ressenti en voyant mes vœux surpassés par la réalité et dont le reflet a illuminé mon visage mortel. Oui mon ami, je suis heureuse, bien heureuse, et le plus grand de tous mes bonheurs est de te voir te reposer sur la croyance spirite. «

» Sur votre terre on ne comprend pas le mot : *Charité;* ce mot a une signification admirable, il veut dire: Amour; amitié; compassion pour celui qui souffre; désir de soulager la misère du pauvre; pardon des offenses reçues. La *Charité* est le pivot de toutes les humanités; partout où vit une société humaine, il y a charité, c'est-à-dire, lien affectueux. «

» La vie éternelle, c'est l'amour éternel; celui dont le cœur reste insensible aux douleurs des autres, celui-là est un être des plus inférieurs. »

Le frère ne possédait que des richesses matérielles; jamais il ne s'était préoccupé de sa vie future. La mort l'a dépouillé de ses richesses et il est rentré, bien pauvre et bien nu moralement, dans le monde des Esprits, où depuis cette époque il souffre.

La sœur n'était riche que de trésors de moralité et de charité; en perdant son corps, elle n'a rien perdu, son trésor spirituel lui est resté et elle est heureuse.

Des exemples aussi palpables, aussi émouvants, n'agissent-ils pas mieux sur l'âme humaine que les idées de paradis, d'enfer, etc.?

On comprend donc, que l'homme de bon vouloir, l'homme qui a vraiment le désir de s'améliorer, reçoive avec un indicible bonheur les conseils d'un Esprit désincarné déjà supérieur en moralité à tous les habitants de notre triste planète, et qu'il les accepte mieux venant de sa part que sortant de la bouche d'un de ceux qui se disent, sous vingt formes différentes de cultes: *les ministres de Dieu; les intermédiaires entre Dieu et les hommes*. Ces prétendus intermédiaires, que nous voyons remplis des mêmes défauts que nous; esclaves des mêmes passions que nous, me font l'effet d'un nuage placé entre Dieu et mon Esprit.

La doctrine spirite est non-seulement consolante, elle est encore moralisatrice par excellence. Ainsi, lorsqu'on est convaincu, ainsi que nous le sommes nous autres spirites, de la pré-

sence incessante autour de *l'humanité incarnée* d'une foule nombreuse d'Esprits qui forment *l'humanité désincarnée*, on est plus circonspect dans toutes ses actions, dans toutes ses pensées.

Savoir, que quoi que nous fassions, quoi que nous pensions, nous sommes vus et compris par la foule invisible qui nous entoure, suffirait à nous retenir, à nous empêcher de commettre une action mauvaise, à nous faire rejeter toute pensée mauvaise qui se présente à notre esprit, même si nous n'étions pas assez avancés moralement pour avoir *toujours* la volonté de faire le bien et de fuir le mal.

On dira peut-être: qu'il doit nous importer fort peu d'être vus et compris par une foule composée d'inconnus. Mais dans cette foule, il peut, il doit y avoir parfois des êtres que nous avons connus. Et puis, n'oublions jamais, que notre pensée attire ceux vers qui elle se dirige; n'oublions pas, au moment où nous allons commettre une action quelconque, que si l'idée nous vient, que cet acte aurait contristé tel ou tel de nos parents ou de nos amis défunts, au cas où il en eût été témoin, cette pensée réagit sur lui et suffit pour l'appeler, même sans que nous le voulions.

Et de même aussi, quand nous nous réjouissons de faire quelque chose de bon, de charitable, nous pouvons faire participer à cette joie, à ce bonheur, ceux que nous aimons et qui nous ont quitté ma-

tériellement. Il nous suffit de penser à eux en ce moment et de nous représenter combien ils eussent été heureux de nous voir faire une bonne action.

Si, lorsque nous avons une mauvaise pensée, un mauvais désir ; quand nous commettons une mauvaise action, nous voyions tout à coup apparaître quelqu'un (parent, ami, ennemi) dont nous pouvons craindre le jugement, ferions-nous cette mauvaise action ? Aurions-nous ce mauvais désir ? Ne rejetterions-nous pas cette pensée mauvaise ? Oui, sans doute. Hé bien ! tout spirite, se sachant constamment entouré d'êtres qui le voient le jour et la nuit ; qui l'aiment et qui éprouveraient de vives souffrances en le voyant commettre de mauvaises actions, tâchera toujours de se tenir sur ses gardes ; cette idée suffira pour modifier en lui bien des choses blâmables ; pour l'empêcher de violer les lois de l'équité, et elle viendra ainsi grandement en aide au sentiment de moralité qu'il aura déjà cherché à développer en lui.

Si tant d'hommes qui chaque jour mentent à leurs semblables ; qui se posent en honnêtes gens, tout en n'étant que des fripons ; qui acquièrent des richesses et des honneurs par des voies malhonnêtes, si tous ces hommes savaient qu'ils sont continuellement entourés d'une foule d'Esprits désincarnés dont beaucoup ont été leurs contemporains, leurs parents, leurs amis ; de la bonne opinion desquels ils faisaient grand cas ;

qui sont morts avant eux et qui sont là, voyant et entendant tout ce qui se fait, tout ce qui se dit; *voyant* tout ce qui se *pense*; la honte de se savoir ainsi vus jusque dans le plus profond de leur âme, les engagerait peut-être à prendre l'habitude de l'honnêteté.

Existe-t-il ? A-t-il jamais existé une religion, une école philosophique, qui ait fourni à ses adeptes de pareils éléments de moralisation ?

Le spiritisme a donc cela d'excellent : qu'il convertit les abstractions en réalités. Ainsi, quoi qu'en puissent dire les théologiens de n'importe quelle religion, Dieu n'est réellement pour les matériels habitants de la terre, qu'une immense abstraction. Il l'est pour les hommes tout autant qu'il l'est pour les enfants, car ni les uns, ni les autres ne peuvent se *figurer* Dieu, c'est-à-dire, le concevoir, le comprendre. Nous devons nous contenter de le remercier de nous avoir donné la vie; d'admirer celles de ses œuvres qui sont le plus rapprochées de nous, que nous pouvons apprécier et qui nous prouvent son existence; d'obéir à sa voix qui nous parle par notre conscience lorsque nous savons l'écouter, et qui nous indique ce qu'il faut faire pour éviter le mal et pour faire le bien.

Mais, les communications que nous pouvons avoir avec les êtres qui, après avoir vécu avec nous, ont quitté leur corps matériel, nous donnent *la certitude* que ces êtres — père, mère, frères,

sœurs, amis, etc — peuvent être près de nous; nous entourer; voir ce que nous faisons et même ce que nous pensons. Qu'ils peuvent nous soutenir dans la voie du bien en nous suggérant de bons conseils. Et n'éprouverons-nous pas un tout autre sentiment en pensant que nous sommes encouragés au bien, par un être qui a vécu près de nous sur la terre; que nous avons aimé et qui nous a aimés et continue à nous aimer, qu'en croyant aux *anges* qu'on nous représente comme étant d'une essence différente de la nôtre; que nous n'avons jamais connus et avec lesquels nous n'avons jamais eu de rapports.

On s'étonne parfois de la persistance de certaines pensées, de certains souvenirs. On s'étonne qu'à un moment donné le souvenir d'un parent, d'un ami ou de toute autre personne défunte, vienne nous tourmenter par sa ténacité. Dans ce cas, l'Esprit du défunt est là, près de nous, soit qu'il y ait été appelé par une de nos pensées, soit qu'il ait pris l'initiative de sa visite. Quand de pareilles choses ont lieu, croyons que l'Esprit ne reste si longtemps près de nous, ne frappe notre imagination d'une manière aussi insistante, que parce qu'il veut nous donner un conseil, ou obtenir de nous une pensée de commisération. N'oublions jamais, que beaucoup d'êtres que nous avons connus, souffrent plus ou moins pour n'avoir pas toujours été ce qu'ils auraient dû être pendant leur dernière incarnation, et qu'une charitable pensée de nous, leur fait grand bien.

De même aussi, quand l'idée de faire quelque chose qui répugne à notre conscience, vient nous assaillir et semble s'obstiner à rester dans notre cerveau, bien que nous tâchions de la repousser et de penser à autre chose, nous devons alors nous méfier, parce qu'il est probable que des Esprits mauvais nous entourent et cherchent à nous faire descendre à leur niveau en nous excitant à commettre une mauvaise action. C'est alors le cas de nous servir utilement de notre libre arbitre et de repousser vigoureusement les pensées mauvaises.

Les personnes qui *n'admettent pas* la possibilité des communications entre incarnés et désincarnés riraient si elles entendaient un paysan basque ou bas-breton, dire : qu'il *n'admet pas* la possibilité des communications de Paris à Bayonne ou à Brest par le fil électrique. Elles conseilleraient à ce paysan d'étudier la physique. Nous autres, spirites sérieux, qui avons employé plusieurs années à étudier, à examiner sous toutes ses faces la doctrine spirite, nous dirons à ceux qui *n'admettent pas* la possibilité des communications entre les *habitants visibles* et les *habitants invisibles* (pour nous), de notre planète : « étudiez ; faites comme » nous ; devant Dieu, nous sommes tous égaux, » tous obligés de nous instruire, de perfectionner » notre intelligence »

On a répété bien des fois depuis quelques années, que le spiritisme menait droit à la folie, et que depuis l'introduction de cette doctrine en

France, le nombre des fous avait considérablement augmenté. Que les gens qui, si légèrement et souvent avec tant de mauvaise foi, parlent d'une chose qu'ils ne connaissent pas, se donnent la peine d'étudier sans parti pris, sans idées préconçues; honnêtement et loyalement; et de même que nous, ils comprendront, que si quelque chose peut éloigner de l'aliénation mentale, c'est la doctrine spirite bien comprise.

Ce qui augmente le nombre des fous et des idiots en France et ailleurs; ce qui augmente aussi le nombre des criminels qui attentent à la vie de leurs semblables, c'est l'usage abusif des alcooliques et surtout de l'absinthe.

Depuis longues années déjà la vigne étant malade en France, on préfère vendre le vin en nature que de le distiller pour en obtenir de l'eau de vie. On rectifie tant bien que mal les alcools de betteraves et on les vend pour en fabriquer de mauvaise eau de vie et de l'absinthe. Ce sont ces breuvages malsains qui stupéfient le cerveau humain.

On a dit et imprimé: que *depuis l'invasion du Spiritisme*, c'est-à-dire depuis 1850, le nombre des cas de folie, avait *décuplé* en France.

La meilleure réponse à cette allégation hostile et mensongère, qui a été lancée, tout autant par les ministres des cultes catholique et protestant qui craignent pour l'avenir de leur commerce dit religieux, que par les matérialistes, c'est le

Rapport, (inséré au *Moniteur Universel* en avril 1866), présenté par le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, sur le mouvement de l'aliénation mentale dans nos établissements *publics* et *privés*.

De ce rapport, que chacun peut lire au *Moniteur*, et qui résume les documents et les résultats de la statistique, depuis 1854 jusqu'en 1860 inclusivement, il ressort :

1° Qu'il y a eu une *décroissance très sensible* dans le nombre des aliénés reçus aux asiles, de 1842 à 1853, et que ce *mouvement décroissant* a continué de 1854 à 1860.

Donc, il est officiellement déclaré : que, *de 1842 à 1860, c'est-à-dire précisément pendant la période de rapide et large extension du spiritisme*, il y a eu décroissance très sensible dans le *nombre des aliénés*.

2° Que sur mille cas de folie, 607 doivent être attribués *à des causes physiques*, et 393 seulement, *à des causes morales*.

De 1854 à 1860, il y a eu un total de 29,223 cas de folie. Sur ce nombre il y a eu 18,866 cas *par causes physiques*, et 10,357 cas par causes morales.

Les 18,866 cas par causes physiques, ont été divisés ainsi qu'il suit :

Démence sénile.	2,098
Misère	4,008
Abus des plaisirs	1,026
Excès alcooliques	3,455
Dispositions naturelles	474

Maladies de femmes	1,592
Epilepsie	1,498
Maladies du système nerveux	1,136
Coups, chutes, blessures.	398
Maladies diverses	2,017
Autres causes physiques.	1,164
	18,866

Ainsi, *l'ivrognerie* est, de toutes les *causes physiques*, après la *misère*, la cause *la plus fréquente* de l'aliénation mentale.

10,357 cas de folie par *causes morales* ont été divisés ainsi :

Chagrins domestiques	2,549
— provenant de perte de fortune	851
Chagrins résultant de perte d'une personne chère	803
Chagrins résultant de l'ambition déçue	520
Remords.	102
Colère	123
Joie	31
Amour	767
Jalousie	456
Orgueil	368
Evénements politiques	123
Passage subit d'une vie active à une vie inactive et vice versâ	82
Isolement et solitude	115

Emprisonnement simple et cellulaire	139
Nostalgie	78
Excès de travail intellectuel . . .	358
Pudeur blessée.	69
Sentiment religieux poussé à l'excès.	1,095
Autres causes morales	1,728
	10,357

On voit donc que *le sentiment religieux poussé à l'excès* n'a donné que 1,095 cas de folie *en six ans* sur un chiffre total de 10,357 cas, *par causes morales* ; soit un peu plus d'un neuvième seulement. Si maintenant on tient compte, d'une part, de la terreur que l'idée de *la damnation éternelle* inspire à certains cerveaux chrétiens. Si, d'un autre côté on envisage le calme que la doctrine spirite apporte à l'âme humaine, on comprendra facilement que les spirites ne peuvent fournir à l'aliénation mentale qu'un très léger appoint, si tant est qu'ils en fournissent un.

Mais si nous défalquons du tableau qui précède, tous les cas de folie par causes morales que la doctrine spirite bien comprise, *préviendrait* ou *combattrait victorieusement* — ou qu'elle atténuerait tout au moins assez pour que ces causes ne fussent plus de nature à déterminer la folie — nous trouvons que les *quinze premiers cas*, sur *dix-neuf*, sont au nombre de ces causes de folie. Ces quinze premiers cas donnant un total de 7,107 à défalquer du total général 10 357, il ne resterait

plus que 3,250 cas de folie provenant de *causes morales*.

Et si nous nous occupons des cas de folie par *causes physiques*, nous trouverons que la doctrine spirite, en moralisant les masses, pourrait encore empêcher les 1,026 cas de folie provenant de l'*abus des plaisirs* et les 3,455 cas provenant de l'*abus des alcooliques*.

Donc, sur le total général de 29,223 cas de folie provenant tant des causes *physiques* que des causes *morales*, la doctrine spirite vulgarisée et bien comprise, pourrait *prévenir* ou *combattre victorieusement* 11,588 de ces cas. Et je ne fais pas entrer en ligne de compte, la forte atténuation que cette doctrine apporterait au chiffre des fous pour *cause religieuse*.

Ces résultats ne seraient pas tout à fait à dédaigner, et ils vaudraient un peu mieux que ceux obtenus par les diverses méthodes curatives employées. C'est ici plus que jamais le cas de proclamer bien haut l'axiome : « Mieux vaut prévenir le mal que d'avoir à le guérir. »

Il semble qu'une doctrine qui peut produire de tels résultats a bien son mérite. Aussi faut-il espérer qu'elle l'emportera un jour sur tant d'autres doctrines frappées de stérilité et d'impuissance.

Mais la France n'est pas le seul pays où l'on se plaise à affirmer gratuitement que le spiritisme mène à la folie. On peut lire dans la *Revue Spirite*

de Paris, année 1877, page 141, les résultats d'une enquête sérieuse faite à ce sujet à New-York, en 1877, par le docteur Crowell qu'avaient ému les accusations de cause de folie dirigées contre le spiritisme par un médecin de Londres et par un pasteur de New-York, qui tous deux prétendaient que les maisons d'aliénés des Etats-Unis étaient pleines de spirites.

Le docteur Crowell a consulté à ce sujet tous les directeurs d'asiles de fous des Etats-Unis et il est résulté de cette enquête, faite avec toute la minutie désirable, que les individus détenus dans les 87 établissements d'aliénés des Etats-Unis, étaient en juillet 1876 au nombre de 29,558, et que dans ce nombre les aliénés pour cause de spiritisme ne formaient qu'une catégorie insignifiante.

Je disais ci-dessus qu'en propageant la doctrine spirite, en l'expliquant aux masses, l'abus des liqueurs alcooliques disparaîtrait. Voici une preuve à l'appui. Une personne très honorable et très digne de foi m'a raconté ce qui suit : se trouvant en 1865 dans une petite ville des environs de Paris, cette personne fut consultée par un fabricant qu'elle avait fait travailler. Ce fabricant avait parmi ses ouvriers un homme jeune encore, père de plusieurs enfants ; depuis quelques années cet ouvrier menait une vie de barrière, gaspillant son argent dans les guinguettes et battant sa femme. Tout à coup, dans ces derniers temps, cet

homme s'était transformé; il avait abandonné toutes ses mauvaises habitudes et il était devenu un modèle de sobriété et un bon père de famille.

Le patron qui racontait ceci, ajouta que cet ouvrier ayant perdu son père, était devenu spirite ; qu'il avait été mis en communication avec son père qui lui avait donné le conseil de changer de vie s'il ne voulait pas être très malheureux plus tard, et que c'était à dater de ce moment qu'il s'était amendé. Et ce patron ajouta encore : Que faut-il faire ? J'ai peur de garder cet ouvrier dans ma fabrique, car lorsqu'arrive minuit, il me semble toujours que les Esprits vont venir me faire du mal. — Inutile de dire que la personne à qui parlait cet homme lui conseilla de garder son ouvrier, maintenant qu'il était devenu honnête et sobre.

Disons en passant qu'on ne saurait trop s'étonner de l'absurdité de cet homme qui, par peur des revenants, craignait d'employer un ouvrier rentré dans la bonne voie, et qu'il n'avait pas craint de garder dans sa fabrique pendant des années alors qu'il menait une vie déréglée et qu'il était ivrogne.

Certains écrivains, surtout parmi ceux qui se croient forcés de *faire de l'esprit* tous les jours, rangent les adeptes de la doctrine spirite parmi les charlatans et leur prodiguent les épithètes les plus malsonnantes. L'on ne peut, en lisant ces diatribes, s'empêcher de penser qu'un paysan auvergnat traiterait aussi de charlatan un chi-

miste ou un physicien qui ferait en sa présence une expérience scientifique, même très élémentaire. La situation me semble la même; d'un côté comme de l'autre, ce sont des hommes voulant parler d'une chose qu'ils ne comprennent pas, faute de l'avoir étudiée. C'est pourquoi les injures et les dédains des hommes étrangers à la science spirite, touchent aussi peu les vrais spirites, que les quolibets de l'auvergnat n'atteindraient le chimiste ou le physicien.

Nous plaignons ceux de nos frères qui restent bénévolement dans les ténèbres et voilà tout. Nous plaignons surtout ceux qui ayant jeté sur la doctrine spirite un coup d'œil furtif qui leur a permis d'en entrevoir la base, et l'ayant trouvée *gênante* parce qu'elle ne permet pas à l'homme de se livrer à ses passions terrestres, cherchent à la démonétiser par le ridicule. Ceux-là auront beau faire, ils n'empêcheront nullement le spiritisme de faire son chemin; seulement, quand ils quitteront leur corps matériel terrestre, ils auront un compte à rendre et il ne s'agira plus alors pour eux de se tirer d'affaire par quelques phrases plus ou moins spirituelles. Qu'ils y songent. Qu'ils pensent quelquefois au lendemain de leur dernier jour terrestre ; la chose en vaut la peine.

Oui, c'est fort gênant, en vérité ! On avait parlé à tous ces hommes, lorsqu'ils étaient enfants, d'un Dieu vengeur et rémunérateur ; on leur avait dépeint l'enfer et le paradis, et en y réfléchissant

depuis lors, ils avaient trouvé tant de vague et tant d'invraisemblance dans ces peines et dans ces récompenses, qu'ils préféraient ne croire à rien.

Mais le Spiritisme leur présente tout autre chose. C'est du positif; du défini. Certes il peut être gênant de penser qu'on ne peut rien dire, rien faire, ni en public, ni en particulier, même dans le lieu le plus solitaire, sans être vu par une foule d'Esprits qui nous entourent et qui nous jugent. Cela est surtout gênant lorsqu'on pense que tous ceux qui sur terre étaient nos parents, nos amis, même nos ennemis; ceux aussi à la bonne opinion desquels nous tenions le plus, tous, dès qu'ils sont passés à l'état d'Esprits désincarnés sont là, qui voient non-seulement nos actes, mais même nos pensées les plus secrètes. C'est en effet très gênant d'être ainsi vu, sans pouvoir l'empêcher.

Ce qui sera fort gênant aussi pour les tartuffes de tous étages, qui passent pour honnêtes, bien qu'ils ne soient que des fripons, ce sera, dès qu'ils auront quitté leur corps, lequel ici-bas leur servait de masque, de se trouver vus et appréciés, tels qu'ils sont réellement sous le rapport de la moralité, par tous les Esprits de l'espace, parmi lesquels se trouveront inévitablement un certain nombre de leurs parents et de leurs connaissances terrestres.

Il semble qu'il y a là, matière à sérieuses

réflexions; et il est facile de comprendre quelle excellente influence aura la doctrine spirite une fois généralisée et appliquée, et quels heureux résultats elle produira au point de vue social, aussi bien qu'au point de vue individuel.

CHAPITRE VI.

THÉORIE DE LA DOCTRINE SPIRITE.

J'ai dit en commençant cette seconde partie de mon travail, que n'écrivant pas seulement pour les spirites, mais aussi pour ceux qui ne le sont point encore, je me croyais obligé de descendre dans certains détails, inutiles pour les premiers, mais que liront, sinon avec plaisir, peut-être au moins par curiosité, les seconds.

Par suite des communications qui ont eu lieu avec les Esprits depuis plus de trente ans, en des milliers d'endroits divers, on sait d'une manière positive que ce sont les Esprits eux-mêmes qui, les premiers, ont employé le mot: *Périsprit* pour désigner *l'enveloppe matérielle* qui persiste autour de l'Esprit (de l'âme) quand celui-ci a quitté le corps matériel terrestre, par suite de ce qu'on appelle improprement la mort; et que cette enveloppe matérielle éthérée conserve à l'âme humaine la forme de son ancien corps terrestre.

Périsprit, mot hybride formé du grec: *péri*, *autour*, et du latin: *spiritus*, *esprit*.

Les diverses communications avec les Esprits, nous ont fait connaître aussi, qu'indépendamment de la matière concrétée, condensée, dans tout l'univers à l'état de soleils, de planètes, de nébuleuses, de comètes, les immenses espaces sont en outre remplis de matière *fluidique*, c'est-à-dire de matière à l'état de ténuité inappréciable à nos sens et jusqu'à présent à nos instruments de physique les plus perfectionnés.

Les astronomes et les physiciens sont au surplus d'accord aujourd'hui pour admettre que les vastes espaces qui existent entre les étoiles fixes (les soleils), les planètes et les autres corps flottant dans l'immensité, sont occupés par ce qu'ils appellent l'*éther*, matière d'une ténuité qui dépasse notre imagination.

Il résulte aussi de communications spirites multiples, que chacun des globes solides de l'Univers est entouré d'une atmosphère spéciale, de matière fluidique aussi. Cette atmosphère fluidique est en rapport de densité et de qualité avec le globe qu'elle enveloppe; et chaque globe est lui-même formé de matière plus ou moins dense, plus ou moins grossière ou raffinée, selon la place qu'il occupe dans l'échelle du système solaire auquel il appartient, et selon le rang qu'occupe ce même système dans les innombrables séries solaires harmonisées dans l'Univers.

Des observations astronomiques irrécusables, ont permis d'apprécier d'une manière exacte cette

densité pour les planètes de notre système solaire. Ainsi, la Terre étant prise pour point de départ et pour terme de comparaison, et sa densité étant représentée par 1,00, celle de Mercure est de 2,95; celle de Vénus de 0,92; celle de Mars est de 0,95; celle de Jupiter est de 0,24; celle de Saturne est de 0,14; celle d'Uranus de 0,18; et celle de Neptune de 0,22. (Voir Flammarion, *Pluralité des mondes habités*).

C'est dans l'atmosphère fluidique de la planète sur laquelle ils doivent s'incarner, que les Esprits prennent la matière de leur *Périsprit*; de même qu'ils puisent dans le sein de leur mère charnelle, la matière plus dense dont est composé leur corps matériel, qui leur permet les relations avec les incarnés du même globe.

Je ne saurais admettre la qualification de *semi-matériel* qui a été donnée au périsprit. Dire qu'une chose est *à moitié* matérielle, c'est faire un non-sens, vu qu'un objet est *matériel*, ou qu'il *ne l'est pas*. La plus ou moins grande densité ne fait rien à l'affaire. Ainsi, le duvet n'est pas matériel à la manière du plomb; le gaz hydrogène à la manière du duvet, etc. Ce qui n'empêche pas tous ces objets d'être matériels, bien que d'une manière différente. Il en est de même pour le périsprit, qui est *fluidique*, mais *matériel*.

La science nous enseigne que toutes les substances animales et végétales, et un grand nombre de substances minérales de notre globe, peuvent

être décomposées, en dernière analyse, en gaz par les moyens physiques et chimiques dont nous disposons (gaz oxygène, gaz hydrogène, gaz azote et gaz acide carbonique). Des travaux ont été entrepris depuis quelques années pour rechercher si ces gaz sont bien des *éléments* ou s'ils ne sont que des composés. Peut-être la science en arrivera-t-elle à les réduire ou à les décomposer en fluides.

Mais déjà, *scientifiquement*, nous pouvons dire : que notre globe et tout ce qu'il porte y compris notre propre corps, n'est que du gaz plus ou moins condensé. On voit donc que, de là à ce que nous ont enseigné les Esprits, il n'y a pas bien loin.

En nous en rapportant aux indications fournies par les Esprits, qui bien évidemment sont nos meilleurs professeurs à cet égard, l'être humain terrestre est composé de trois parties distinctes : 1° l'*Esprit* (ou âme) qui est notre principe intelligent, notre *moi ;* 2° le *Périsprit*, substance matérielle invisible et impalpable pour nos sens ; 3° le *Corps terrestre*, grossière enveloppe matérielle que nous voyons et qui nous permet de vivre de la vie terrestre.

Donc, le périsprit est l'enveloppe immédiate de notre *Esprit*, et il sert d'intermédiaire entre celui-ci et notre corps terrestre. Ce qui a lieu sur notre planète, existerait aussi à ce qu'il paraît pour toutes les sphères nageant dans l'espace ; et par

conséquent de même que chacune de ces sphères fait partie de gradations innombrables en tant que densité et perfection matérielle, de même aussi les corps matériels et les périsprits (matériels aussi) de leurs habitants, sont en harmonie avec la sphère sur laquelle ils sont momentanément destinés à vivre et à se perfectionner au point de vue moral et intellectuel. Et le tout est harmonié avec les catégories d'Esprits plus ou moins purifiés, plus ou moins avancés qui les habitent successivement, et qui, au moyen de ces gradations innombrables, vont se rapprochant sans cesse de Dieu, sans jamais confondre leur essence avec la sienne, le *fini* ne pouvant jamais, d'une manière absolue, ne faire qu'un avec *l'infini*.

L'on conçoit donc qu'habiter telle ou telle sphère, doit être pour un *Esprit humain*, ou une récompense, ou un châtiment, suivant qu'il habite une planète plus ou moins agréable ou désagréable. Et pour le dire en passant, celle que nous habitons n'est pas des plus agréables, tant s'en faut.

Quant à la formation du corps matériel des humains terrestres, il est permis de penser qu'il se moule en quelque sorte sur le périsprit, lequel recevrait ses principaux linéaments de l'Esprit, qui le formerait pour ainsi dire d'après ses qualités morales ou d'après ses défauts. L'on pourrait donc en inférer qu'il existe dans la beauté ou dans

la laideur humaine un certain nombre de types variés, ce qui constituerait, de même que dans toute la création : *la variété dans l'unité*. Ceci étant admis, je crois que s'il était possible de tracer à la suite les uns des autres, les portraits des incarnations successives d'un Esprit qui a constamment progressé, on verrait que tout le corps, et surtout la face, ont toujours été s'améliorant à mesure que l'Esprit incarné s'est perfectionné. On pourrait voir et apprécier le perfectionnement des linéaments ; la progression partant du type *animalisé*, pour arriver au type de plus en plus *spiritualisé*.

Pour des Spirites qui ont sérieusement étudié la doctrine, ceci doit être hors de doute. C'est sur le périsprit que se moule le corps matériel ; mais le périsprit n'est lui-même que l'enveloppe de l'Esprit, puisque c'est lui qui *limite* l'Esprit, qui *l'individualise* pour ainsi dire. Le périsprit doit donc présenter dans ses linéaments, dans ses contours, les signes du perfectionnement relatif de l'Esprit. Plus celui-ci est avancé, plus il est raffiné, développé, plus aussi les contours du périsprit doivent être harmoniques, doivent offrir à l'œil des courbes gracieuses, des formes agréables. Le périsprit servant ainsi de moule au fœtus, celui-ci doit en reproduire plus ou moins fidèlement les contours, les courbes, les formes. De là résultent pour les incarnés : ou la beauté ou la laideur. On doit croire aussi que les linéaments

de la face et du corps, approchent d'autant plus du type idéal de la perfection, que l'Esprit se trouve habiter des planètes plus avancées. Ceci, bien entendu, ne doit être pris qu'à un point de vue général et en admettant par conséquent des exceptions.

On objectera peut-être que la ressemblance physique qui existe dans bien des cas, entre les membres d'une même famille, détruit ce que je viens de dire de l'action du périsprit sur le corps matériel du fœtus ; les linéaments du visage du fœtus lui étant donnés, non par l'Esprit qui l'anime, mais par son père et sa mère dans l'acte de la génération.

Pour les personnes qui ont sérieusement étudié la doctrine spirite, cette objection n'a pas grande valeur, car on sait qu'en général, les Esprits s'incarnent de préférence dans les familles qui leur présentent des attractions, par suite de la similitude d'idées, de goûts, d'avancement, etc. Donc, un fœtus dont l'Esprit est en harmonie avec celui de son père et de sa mère, doit recevoir de son périsprit des formes et des linéaments plus ou moins ressemblants à ceux de ses parents charnels. Et quand un Esprit, par un motif quelconque, s'est incarné dans une famille qui n'est point en harmonie avec son degré d'avancement, et que, pendant son existence matérielle, il devient un homme de beaucoup supérieur à sa famille, intellectuellement parlant, il y aurait à examiner s'il y a grande ressemblance physique entre lui et son père ou sa mère.

Dans son fort intéressant livre : *Dieu et la Création*, M. René Caillié a émis une hypothèse qu'il est permis de prendre pour l'expression de la réalité. Il pense « que le périsprit en s'incarnant, » qu'il soit d'homme ou d'animal, construit lui- » même inconsciemment sa propre demeure, *qu'il* » *imprègne intimement de tous les attributs, qualités* » *ou vices, qu'il possède au moment de sa réincarna-* » *tion.* »

Il est certainement permis de penser qu'il en est ainsi, puisque le périsprit n'est en somme, que le moule dont se sert l'Esprit pour se former une enveloppe matérielle terrestre, et que l'Esprit doit évidemment imprégner le périsprit de ses défauts et de ses qualités.

J'ai dit que le fœtus devait reproduire les contours, les courbes, les formes du périsprit; mais on pourrait m'objecter que le visage se modifie beaucoup; que tel enfant qui à l'âge de deux ans était beau, prend souvent vers l'âge de 12 à 15 ans, des formes moins régulières, et *vice versa;* et que par conséquent, en admettant que les formes et les linéaments du fœtus à terme, soient donnés par le périsprit, cette hypothèse n'a aucune valeur, puisque le corps ne conserve pas ses premiers linéaments.

L'anatomie et la physiologie nous enseignent que le corps humain n'atteint son complément de taille et de formes que vers l'âge de 25 ans. Donc, bien que le fœtus se moule tout d'abord sur le

périsprit, celui-ci, sans doute, ne cesse pas pour cela d'avoir action sur le corps matériel terrestre, et il dirige pour ainsi dire ses linéaments, en les faisant passer par la série des modifications que l'on peut remarquer chez tous les enfants, depuis l'instant de leur naissance jusqu'à l'âge de leur complet développement.

En examinant ce qui se passe sur notre terre, ne pouvons-nous pas nous former de ce qui précède une idée complète et compréhensible ? Ne voyons-nous pas autour de nous, dans toutes les classes sociales, des gens à visage presque animal ? D'autres, sur le visage desquels telle ou telle passion animale, tel ou tel instinct animal semble indiqué ? Ne voyons-nous pas encore des individus nés avec une intelligence développée, dont les traits du visage ont indiqué jusqu'à un certain âge ce développement intellectuel joint à un degré assez élevé de moralité, et qui ensuite s'étant adonnés soit à l'ivrognerie, soit au jeu, soit à d'autres passions, ont perdu leur beauté physique native, et dont la face a par suite présenté tous les signes de l'abrutissement? Mais aussi, ne rencontrons-nous pas quelquefois de ces visages qui semblent tout intellectuels, dont les traits semblent exclure tout instinct animal ? Il y a là, je le crois, ample matière à très sérieuses réflexions.

Ce qui a peut-être contribué à jeter une sorte d'obscurité sur la question de l'âme humaine (de

l'Esprit), c'est la qualification *d'immatérielle* qu'on lui a donnée. Nous savons qu'il y a des choses *matérielles* qui ne peuvent être perçues par nos sens et dont nous ne pouvons reconnaître l'existence que par les effets qu'elles produisent. Ainsi, aucun de nos sens ne peut apprécier le passage du fluide électrique sur le fil télégraphique. Il en est de même du fluide magnétique. Il est donc possible d'imaginer des substances c'est-à-dire des *choses matérielles* qui échappent à nos investigations scientifiques les plus délicates. Il nous est impossible de nous faire une idée de forme, de couleur, etc., lorsque nous pensons aux deux fluides dont il vient d'être question, et cependant personne ne peut nier qu'ils n'existent, et même qu'ils ne soient *matériels*, bien qu'il soit convenu en chimie et en physique que leur qualité de corps *impondérables* rend douteuse leur matérialité.

Il doit y avoir là évidemment une erreur, et l'électricité doit être matérielle, non-seulement à un degré différent de la matière que nous voyons et que nous touchons, mais encore à un degré différent des gaz. Il y a peut-être plus loin d'un gaz à l'électricité, qu'il n'y a loin du corps le plus concret à un gaz; plus loin qu'il n'y a du diamant (qui semble nous présenter la matière dans son état le plus condensé) au gaz carbonique, en lequel se résout le diamant.

On s'est beaucoup moqué des spirites (de qui

et de quoi ne se moque-t-on pas, surtout en France?) parce qu'ils croyaient que ce sont les Esprits qui font remuer les tables et autres objets; et l'on a dit: que dans tous les cas, en supposant qu'il y eût des âmes (des Esprits), ces êtres *immatériels* ne pouvaient avoir aucune action sur la *matière*, et que les mouvements des tables étaient dus à l'action musculaire inconsciente, des mains des assistants.

Il y a d'abord à répondre: que le périsprit (l'enveloppe — invisible pour nous — de l'âme) est matériel.

Ensuite, il y aurait à dire que la science est encore fort peu avancée en ce qui concerne l'étude des fluides. Ainsi, ce n'est que tout récemment, qu'on a eu la preuve que l'électricité pouvait agir comme force motrice. Et aujourd'hui on commence à s'en servir pour faire mouvoir de lourdes voitures, en attendant qu'on s'en serve pour faire rouler des trains tout entiers sur des chemins de fer.

Si le fluide électrique peut agir comme force motrice puissante, pourquoi le fluide périsprital ne pourrait-il agir également comme force motrice dans certaines limites ?

Nous ne devons jamais perdre de vue que notre Esprit, voilé comme il l'est par notre corps si matériel, ne peut se faire une idée exacte du degré de ténuité sous lequel peut exister une grande partie de la matière de l'Univers. Ainsi, par

exemple, jusqu'à présent on ne connaissait la matière que sous trois états : l'état *solide*, l'état *liquide*, l'état *gazeux* ; et cependant un quatrième état existait, et vient d'être découvert depuis peu, par l'éminent physicien anglais William Crookes, membre de la *Société Royale de Londres*. Ce quatrième état est ce que Crookes a dénommé : état *radiant* ; l'illustre Faraday en avait eu l'intuition dès 1816, mais n'était pas parvenu à le produire.

Qui peut savoir où nous mènera cette découverte au point de vue du spiritisme ?

Et ce fluide dont se servent les Esprits dans les *matérialisations* qu'ils produisent — matérialisations qu'il est aujourd'hui impossible de révoquer en doute, tant chaque jour elles se multiplient — ce fluide est probablement bien autrement subtil que l'*état radiant*, et cependant il est *matériel*, puisque quand nous touchons des Esprits ou des objets *matérialisés* sous l'influence d'un médium, nous les sentons résistants et solides, bien qu'ils ne soient autre chose que du *fluide condensé*.

Qui donc oserait assigner des limites à la non-condensation ; à l'expansion, de la matière ? Qui oserait dire que l'état fluidique lui-même, est la dernière limite de ténuité de la matière ? Qui oserait affirmer que la matière, arrivée à la dernière limite de la ténuité, n'a pas des propriétés dont nous ne pouvons encore nous rendre compte ?

Quant à moi, je pense que la *forme* est insépa-

rable de *l'idée* ; je crois que le périsprit doit exister dans beaucoup d'existences successives ascendantes, et que dans un certain nombre d'existences planétaires, il doit même tenir complètement lieu du corps matériel grossier ; mais que l'Esprit parvenu à un certain degré d'élévation, se dépouille du périsprit comme d'une enveloppe encore trop grossière, et qu'alors l'Esprit se donne à lui-même et par lui-même sa forme. Je suis certes bien loin d'être matérialiste dans l'acception ordinaire du mot, mais je crois qu'un *Esprit*, qu'un *être créé*, doit toujours être *limité*, et que : *limite fait forme*. Il me semble qu'un Esprit *non limité*, c'est un Esprit *infini* ; c'est Dieu. Car je ne saurais admettre que Dieu ait une forme.

Donc, je crois qu'il est *rationnellement impossible* d'affirmer que notre Esprit n'est pas matériel. Pourquoi ne le serait-il pas, puisque chaque âme humaine est une *individualité*, un être *fini*, et puisque les Esprits nous enseignent « que nous « monterons indéfiniment vers Dieu sans jamais « nous confondre avec lui, parce que nous sommes « *finis* et qu'il est *infini* ? »

Ce que je dis ici de la matérialité possible de l'âme, de l'Esprit, est purement hypothétique de ma part, et ne ressort pas — que je sache — de l'enseignement des Esprits.

Mais revenons à ces enseignements.

De tout ce qui a été reçu des Esprits en diverses et multiples communications depuis un certain

nombre d'années, l'on peut inférer que *l'espèce humaine* est composée de tous les êtres humains incarnés ou désincarnés qui peuplent l'Univers; et qu'ainsi il existe une échelle d'humanités incarnées sur les diverses planètes de chaque système solaire, pour concourir comme agents de la puissance divine, à l'œuvre et au progrès des mondes matériels et pour se perfectionner elles-mêmes au point de vue moral et intellectuel.

L'on peut conclure aussi de ce qu'ont fait connaître les Esprits : que les diverses humanités sont *physiologiquement* harmonisées avec les planètes qu'elles habitent ; et que de même que sur la planète Terre, l'enveloppe matérielle des individus composant son humanité est en rapport *physiologique* avec la planète, de même aussi chacune des autres humanités planétaires est dans le même rapport avec sa résidence temporaire.

Toutes les humanités planétaires ne formant qu'une grande famille dont tous les membres sont solidaires, le précepte de *charité*, d'*amour mutuel*, reproduit à toutes les époques par les grands instructeurs de l'humanité terrestre et sans doute aussi par les instructeurs des autres planètes, et qui forme le pivot de leur enseignement moral, se trouve suffisamment motivé.

L'on peut donc affirmer que toute fraction de l'humanité qui prétend posséder seule *la vraie religion* et qui damne tous ceux qui ne pensent pas comme elle, n'a pas compris la véritable *idée reli-*

gieuse : la *solidarité*, de laquelle dérive la *charité humaine.*

Et voilà pourquoi toutes les religions actuelles disparaîtront dans un temps plus ou moins éloigné et seront remplacées par *l'idée religieuse et morale pure*, représentée par la doctrine spirite.

De toutes les communications avec les Esprits on peut conclure encore : que la Terre étant une des planètes les plus inférieures de notre système solaire, et l'enveloppe matérielle des Esprits qui y sont incarnés, ayant une grande part dans la vie terrestre, c'est à cette sorte de prédominance matérielle que nous devons, d'avoir en général tant de propension pour les choses du corps et si peu pour celles de l'Esprit.

Toutefois, on pourrait admettre ce semble, que même sur notre Terre, où en général on est si matériel, un certain nombre d'incarnés qui se sont adonnés aux choses de l'Esprit, et qui ont relégué au second plan les choses de la matière : l'amour de l'or, les intrigues, les passions mauvaises, etc., ont fait acquérir à leur Esprit, et par suite, à leur périsprit, une densité beaucoup moindre que celle des humains attachés aux choses terrestres, et que quand ils abandonnent leur corps terrestre, ils s'élèvent naturellement, en raison de ce que j'appellerai la raréfaction de leur périsprit, dans les régions les plus supérieures de l'atmosphère terrestre, où ils se trouvent en pleine lumière et où ils retrouvent leurs pareils en avancement spirituel.

Tandis que les humains terrestres adonnés aux choses de la matière, aux passions basses et à l'immoralité qui en résulte, ayant par ce seul fait, alourdi leur périsprit, l'ayant rendu plus dense, plus grossier, ne peuvent s'élever dans l'atmosphère lorsqu'ils meurent, et qu'alors ils rampent lourdement et ténébreusement à la surface de la terre dans les couches les plus inférieures de l'atmosphère.

Il y aurait donc là, ce semble, une action analogue à celle produite par la *pesanteur spécifique relative*.

Si l'on se reporte aux indications donneés au commencement de ce chapitre, relativement à la densité des planètes de notre système solaire, on pourra s'assurer qu'à l'exception de *Mercure* toutes les autres planètes présentent une densité moindre que celle de la Terre, ce qui doit faire supposer des habitants moins matériels que nous, et ce qui permet de classer la terre à son rang d'infériorité relative. Mais on pourra remarquer aussi que les quatre planètes les plus éloignées du soleil (Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune) ayant une densité beaucoup moindre que les autres, elles doivent former une catégorie supérieure. Leurs habitants doivent donc être aussi d'une nature supérieure à la nôtre, puisque les éléments de leur enveloppe corporelle, physiologiquement en rapport avec la substance de ces planètes, sont beaucoup moins matériels que les nôtres.

Nous avons donc lieu de croire qu'à mesure que nous nous incarnerons sur des planètes moins matérielles, nous deviendrons aussi de moins en moins matériels nous-mêmes et d'autant plus aptes à comprendre *la vie par l'Esprit*, c'est-à-dire la prédominance de l'Esprit sur son enveloppe matérielle. Et cette pensée doit nous consoler dans nos vicissitudes terrestres et nous inspirer des résolutions énergiques vers le bien. Car, ce n'est qu'en nous améliorant moralement et intellectuellement que nous pouvons espérer de passer sur des planètes supérieures, où nous jouirons d'un bonheur relatif, dont nous ne pouvons avoir une idée sur cette Terre.

Et ceci étant bien compris, l'on concevra facilement qu'il nous faut apporter une grande réserve et une grande prudence dans nos communications avec les désincarnés, qui ne diffèrent de nous en aucune façon, puisqu'ils appartiennent comme nous à l'humanité terrestre, et que si, parmi eux, il y a un petit nombre d'Esprits relativement avancés et moraux, il y en a un bien plus grand nombre qui font partie de la catégorie des êtres immoraux ou ignorants qui sur terre nous entourent matériellement.

Nous pouvons sans aucun doute entrer parfois en communication avec des désincarnés de planètes supérieures à la nôtre ; mais pour mériter cette faveur exceptionnelle qui peut nous être si profitable, il faut que le développement de notre

moralité et de notre intelligence nous en rende digne; et il ne faut pas penser, ainsi que le font bien des personnes qui ont accepté le spiritisme, mais qui ne l'ont pas suffisamment étudié, que ces communications soient faciles et que nous puissions les provoquer à volonté.

En résumé, l'humanité terrestre se compose de deux parties numériquement inégales.

1° Celle qui est actuellement revêtue de corps matériels tangibles et visibles par nous; ce sont les *incarnés*.

2° Celle qui n'a conservé que le périsprit; ce sont les *désincarnés*.

Le nombre *relatif* des incarnés et des désincarnés varie à chaque instant puisqu'il meurt soixante êtres humains par minute et qu'il en naît un peu plus. Quant au nombre *absolu* des incarnés et des désincarnés terrestres, il doit varier par suite de quatre causes :

1° Parce qu'il y en a qui, ayant mérité de quitter définitivement notre planète, passent sur une meilleure.

2° Parce que d'autres, ayant grandement démérité, sont renvoyés, jusqu'à amendement, sur quelque planète plus désagréable à habiter que ne l'est la terre.

3° Parce qu'il y en a chaque jour un certain nombre, qui ayant terminé leurs épreuves et leurs expiations sur des planètes inférieures à la terre, reçoivent comme récompense la permission

de faire partie de l'humanité terrestre, relativement meilleure et plus avancée que les humanités de planètes d'autres systèmes solaires.

4° Enfin, parce que fort souvent aussi il arrive que des *Esprits* déjà supérieurs, déjà habitants de planètes beaucoup plus avancée que ne l'est la terre, demandent à s'agréger temporairement à son humanité pour travailler à son amélioration et pour mériter par ce sacrifice, d'être ensuite placés plus haut qu'ils ne l'étaient déjà. De ce nombre sont les hommes qui à toutes les époques ont paru sur la terre, et qui, à divers degrés, ont contribué *moralement* ou *intellectuellement* à l'éducation des incarnés ou des désincarnés terrestres.

Dans les enseignements donnés dans ces derniers temps par les bons Esprits, rien ne choque le bon sens; tout, au contraire, est simple et naturel et peut être compris et accepté par tous les hommes de bon vouloir qui croient en Dieu et qui espèrent en lui.

Il semble donc que, par l'intermédiaire des bons Esprits faisant partie de notre humanité terrestre ou d'autres Esprits de sphères supérieures, nous sommes entrés depuis quelque temps dans une période de vulgarisation, pour ainsi dire, de l'histoire de nos destinées. Pourquoi alors ne rejetterait-on pas définitivement les absurdes et désolantes croyances aux *démons*, c'est-à-dire à des Esprits méchants et déchus à perpétuité; à des êtres qui, si l'on s'en rapporte

aux théologiens du Christianisme, ont été *prédestinés* à devenir les représentants et les apôtres du mal.

« Si les démons sont des anges déchus, c'est-à-dire des être spirituels *d'une nature supérieure à la nôtre*, et conservant, même après leur chute, cette supériorité de nature, disait avec beaucoup de justesse M. Bez (*Union spirite Bordelaise* août 1865), Dieu est-il juste, est-il bon de leur permettre de venir nous entraîner au mal, puisque par notre infériorité, nous ne saurions lutter avec chances égales ? Si toutes les religions autres que la religion catholique, si toutes les sociétés, fussent-elles même de bienfaisance, autres que celles fondées par la religion catholique, sont fondées et présidées par les démons, et par suite tous leurs adeptes et leurs adhérents irrévocablement damnés, Dieu est-il juste, est-il bon de laisser ainsi les anges déchus envelopper de leurs filets inextricables les neuf-dixièmes de la population de notre globe, ou bien ne peut-il l'empêcher ? Si tous les Esprits qui se manifestent médianimiquement aux spirites sont des suppôts de l'enfer, des anges de ténèbres déchaînés pour nous perdre, Dieu est-il juste, est-il bon de ne pas l'empêcher, ou au moins de ne pas contrebalancer leur influence par celle des bons anges qu'il enverrait se communiquer par les mêmes moyens ; ou bien est-il forcé de subir la volonté du Diable et d'assister impassible à l'extermi-

nation de ses enfants? Mais alors, votre Dieu n'est pas le Dieu que nous aimons et que nous adorons, le Dieu tout puissant et infiniment parfait; et nous aurions raison de dire, qu'à côté de lui, il a laissé s'établir un autre Dieu, le Dieu du mal, son ennemi acharné, plus fort et plus puissant que lui. »

Et Pezzani (journal *la Vérité*, 3 février 1867) a dit aussi avec beaucoup de logique: « Pour admettre l'étrange rôle qu'on assigne au démon, il faut passer par trois absurdités choquantes et par trois impossibilités absolues.

« 1° Comment Dieu aurait-il été à ce point fantaisiste et partial, de créer d'emblée des Esprits purs (des anges) et d'accorder à quelques-uns de ses enfants des priviléges immérités? »

« 2° Comment aurait-il créé les Esprits purs qui devaient se perdre éternellement et sans espoir de réhabilitation? »

« 3° Comment enfin, ce Dieu tolérerait-il l'intervention de ces Esprits purs déchus (démons) pour séduire un grand nombre d'hommes? »

« On conçoit que l'intervention des Esprits mauvais soit tolérée, s'ils peuvent venir à résipiscence, parce que leurs frottements avec les hommes et avec les Esprits supérieurs les améliorent progressivement. Mais Dieu ne peut permettre que des démons *éternellement dans le mal*, comme on les suppose, viennent nous tenter et nous attirer dans l'abîme, car *il est bon*. »

Oui, je le répète, il est grand temps de rejeter comme indigne de la majesté et de la bonté du Dieu que nous adorons, cette idée de *démons*, qui ne peut servir qu'à étayer l'autorité chancelante de ceux qui se disent les ministres du Dieu de paix et d'amour.

Le spiritisme, tel qu'on le comprend aujourd'hui, est venu à son heure. Des rapports entre incarnés et désincarnés ont existé de tout temps, mais en raison même du bas niveau de l'humanité terrestre, ces relations étaient mauvaises dans la plupart des cas. Presque toujours c'étaient de mauvais Esprits qui se communiquaient. De là, l'idée de Génies malfaisants, et plus tard l'idée du diable.

Aujourd'hui que l'humanité terrestre va s'améliorant, il y a dans notre atmosphère un plus grand nombre relatif de bons Esprits désincarnés, bien que ce nombre ne soit pas encore considérable. Aussi, les communications deviennent meilleures et plus faciles, ce qui doit nous faire espérer qu'à mesure que la population de la Terre gagnera en moralité et en charité, les rapports avec les désincarnés iront s'améliorant et deviendront plus faciles.

Mais indépendamment des désincarnés de plus haut titre qui existent aujourd'hui dans notre atmosphère, il y a aussi un certain nombre d'incarnés qui semblent avoir reçu pour mission de propager *inconsciemment* l'idée spirite et tout

ce qui s'y rattache. Ainsi, un écrivain bien connu de ceux qui lisent et *qui savent lire*, a semblé, dans un livre publié en 1847 (*Essai sur la liberté*, par Daniel Stern) — et longtemps par conséquent avant que le spiritisme fut vulgarisé — avoir eu l'intuition de cette doctrine. La preuve s'en trouve dans le passage suivant : « Le monde physique et le monde moral sont si étroitement unis par mille liens secrets, que si l'homme parvenait jamais à saisir les conditions de sa vie cosmogonique, les principes par lesquels il devrait gouverner sa vie sociale, lui apparaîtraient peut-être comme par enchantement; il connaîtrait alors ce qu'il ne fait que pressentir aujourd'hui : « c'est qu'il n'y a qu'une loi, qu'une science. L'ordre invisible du monde psychologique est semblable à l'ordre du monde visible. » Celui qui trouverait l'analogie exacte serait le véritable rédempteur de la vie terrestre, car alors l'unité de Dieu ne serait plus seulement une foi instinctive, elle deviendrait une évidence scientifique. *La nature expliquée par la raison*, telle sera, tout porte à le croire, la *religion de l'avenir*. »

Et plus loin, l'auteur dit : « Nul n'a le droit de se tenir à l'écart, car nul ne sait combien pèse son existence dans la gravitation du monde spirituel. Dans le vaste mystère où se meuvent encore les destinées de l'humanité, nul ne peut sans une apathie coupable, se considérer comme un agent inutile. Nul ne doit refuser son obole

à ce rachat de l'esclavage moral, à cette grande œuvre de la rédemption de tous par tous, dont nous entrevoyons en tressaillant de joie les premiers signes, et qui sera l'accomplissement de la loi ; le triomphe pressenti, prophétisé, infaillible, de la liberté humaine. »

Impossible d'émettre des idées concordant mieux avec la doctrine spirite et qui donnent mieux raison à cette doctrine.

L'humanité terrestre est, en général à notre époque, presque uniquement préoccupée de ses intérêts matériels, et elle ne s'occupe en aucune manière sérieuse de ses intérêts à venir. Si des manifestations, bien qu'insolites, avaient été produites d'une manière douce et régulière, on n'y aurait accordé nulle attention. Dieu a donc voulu attirer vivement l'attention des habitants de la terre par des manifestations d'abord un peu rudes peut-être, mais qui du moins sont de nature à réveiller les humains de leur torpeur religieuse.

Aujourd'hui, tous ces phénomènes plus ou moins bruyants, que les fervents catholiques ont attribué au diable et qui ont semé l'alarme dans les localités où ils se sont produits, semblent avoir diminué de fréquence. Aujourd'hui les prétendus démons se sont amendés, et quand, à l'aide des guéridons ils se communiquent, c'est en général d'une manière douce et convenable.

Mais s'il est vrai que ces manifestations ont lieu avec la permission de Dieu, et si les Esprits

qui entrent en relation avec nous ne sont autres que nos parents, nos amis, répondant à notre appel et nous renseignant sur nos futures destinées, qui sont : de monter vers Dieu par une suite incessante d'incarnations ; si cela est vrai, dis-je, — et aujourd'hui l'on ne saurait en douter — que deviennent tous les cultes et tous les dogmes? Dès lors la nécessité des cultes matériels s'amoindrit chaque jour et l'humanité tout entière s'achemine, lentement peut-être, mais irrésistiblement, vers un état de choses qui est presque l'idéal du bonheur terrestre ; c'est-à-dire vers cet état dans lequel l'homme étant chaque jour conseillé et moralement soutenu par des Esprits déjà perfectionnés, accomplira d'une manière plus certaine et plus complète sa destinée terrestre, et adorera Dieu d'une manière beaucoup plus pure et plus intelligente.

L'on conçoit donc assez facilement que les ministres des divers cultes frappent d'anathème les Spirites et leur doctrine, et qu'ils affirment que toutes ces évocations de prétendus Esprits ayant habité des corps humains, ne sont que des manifestations du démon.

La doctrine spirite, une fois bien comprise, rendra les fonctions de tous ces messieurs tellement superflues, quand elle sera généralisée, qu'il n'est nullement étonnant qu'ils la décrient le plus possible et qu'ils cherchent à entraver sa marche. Aujourd'hui il y a encore beaucoup d'êtres hu-

mains qui pensent avoir besoin des béquilles sacerdotales; peu à peu l'humanité jettera ces béquilles de côté, et elle n'en marchera que plus sûrement vers son créateur.

Ce qui viendra puissamment en aide aussi à la propagation de la doctrine spirite, ce sera la science avec tous ses développements modernes, lorsqu'elle aura secoué le joug du matérialisme.

Voici un exemple de ce que peut la science, lorsqu'elle est professée en toute liberté par des hommes indépendants qui savent se dépouiller des entraves et des préjugés des Ecoles.

Feu M. Chavée, professeur au collége de France (mort en 1877), dont j'ai déjà eu occasion de parler dans le 1er chapitre de la *Première partie* de ce livre, et qui ne s'est jamais posé en spirite, a, dans ses conférences du boulevard des Capucines (mai 1868), comparé les plus anciens écrits des Indous (les Védas, les *lois de Manou*; le *Râmâyana*, livres sacrés de l'Inde) avec les livres *sémitiques* (hébraïques), principalement avec Job et les psaumes; puis il a posé et résolu les trois questions suivantes :

1° *Peut-il exister dans la création un être, un individu, sans organisme ?*

M. Chavée répond *négativement* à cette question. Pour lui, il n'y a point d'être individuel sans un organisme. L'âme n'existe jamais seule, à l'état de pur Esprit, séparée de tout organisme. Dans l'état actuel, l'homme a deux organismes : l'orga-

nisme terrestre qui tombe sous nos sens, et l'organisme éthéréen qui est invisible. Lorsque le premier se dissout, l'âme conserve encore le second.

2° *Est-ce que l'admission de l'existence, dans l'homme, d'un organisme éthéréen, invisible, dont les éléments constitutifs ne tomberaient point sous les sens, devrait être considérée comme contraire aux lois communes de la chimie, ou de la physique, ou de la science en général ?*

Le célèbre conférencier affirme qu'on ne se met en contradiction avec aucune loi connue de la science (chimie, physique, mécanique, etc.) en admettant l'existence d'un organisme éthéréen, ou électro-lumineux.

3° *Y a-t-il dans cette vie, des faits de pathologie positive nous apprenant que l'organisme qui doit succéder à celui dont nous nous servons d'ordinaire pendant notre manifestation actuelle, fonctionne parfois seul ou à peu près seul, de telle sorte que nous pouvons saisir par moments : comme une esquisse d'un organisme supérieur ou transcendant ?*

Cette troisième question, M. Chavée la résout affirmativement. « Oui, dit-il, il y a des cas de » pathologie positive où nous pouvons saisir l'or- » ganisme supérieur, en constater l'action pendant » que l'organisme inférieur, celui qui tombe sous » les sens, n'est plus en exercice ; ces cas sont : le » somnambulisme naturel ; le somnambulisme ma- » gnétique, et l'extase. Ainsi l'observation nous » fait induire la vie à venir. »

Voilà donc un savant qui affirme la possibilité *scientifique* de l'existence d'êtres invisibles, pourvus d'organes appropriés au milieu dans lequel s'exerce leur action.

Un vieux philosophe, Ramon de la Sagra, homme aussi éminent par le cœur que par l'esprit, qui avait compris et embrassé avec amour la doctrine spirite, et dont j'ai eu occasion de parler dans la *Première partie* de ce travail, voulut bien me donner en 1868 quelques notes rédigées par lui et explicatives d'un des points de la doctrine spirite. Je les reproduis ici, telles que je les ai reçues.

« Puisque les âmes ne peuvent exister dans le temps, qu'en se trouvant unies à des parties de la matière, afin de pouvoir se mettre en rapport avec le monde matériel au milieu duquel elles sont destinées à vivre temporairement, et avec les autres âmes placées dans la même situation, il s'ensuit logiquement que les communications entre toutes les âmes, supposent la possibilité des rapports entre les divers organismes auxquels les âmes sont unies. »

« Dans l'espèce humaine terrestre, les communications entre les âmes s'établissent lorsque les organismes qu'ils enveloppent se trouvent en possibilité de rapports immédiats ou médiats. Les premiers ont lieu au moyen des sensations tactiles, visuelles, ou auditives; les seconds s'opèrent par des émanations de nous-mêmes

transmises à distance par une force matérielle quelconque : l'air, la vapeur, l'électricité, le mouvement en un mot. »

« La nature des communications qui ont lieu par ce second moyen, peut nous faire concevoir celles qui peuvent avoir lieu entre les Esprits (les désincarnés) et nos âmes, ou parmi les Esprits entre eux. Car, puisqu'un fluide tel que l'électricité, peut transmettre à une distance immense une vibration ordonnée par notre volonté pour agir sur d'autres âmes humaines dont les organismes — de même nature que le nôtre — sont modifiés par l'impression de cette vibration, on peut concevoir que les Esprits (désincarnés) s'emparant d'un fluide quelconque qu'ils ont à leur disposition, de même que nous avons l'électricité, puissent agir d'une manière immédiate sur les âmes revêtues d'organismes humains, de la même manière que ces Esprits (désincarnés) agissent les uns sur les autres. L'invisibilité — par rapport à nous — et l'instantanéité des communications étant deux propriétés inhérentes aux fluides, ceux-ci peuvent très bien servir d'intermédiaires aux Esprits (désincarnés) et leur procurer la faculté de connaître nos pensées et même d'influencer notre cerveau, en raison de la propriété qu'ont les fluides de pénétrer la matière quel que soit d'ailleurs son état. Nos organes (nos sens) ne possèdent pas cette faculté. Mais si les âmes (ou les Esprits désincarnés) peuvent ainsi pénétrer

au moyen des fluides qui leur servent d'organismes, dans nos organismes et saisir, *dans l'acte même*, nos fonctions intellectuelles, alors ils peuvent percevoir tout; se rendre compte de tout, avec la même clarté, *avec plus de clarté même* que nous ne le faisons quand nos sens agissent directement sur un objet. »

« Nous disons qu'un Esprit (désincarné) *servi par un fluide*, et pénétrant par ce moyen dans les organes de la vie et de la pensée humaine, peut apercevoir — plus clairement que nous ne le faisons quand nous dirigeons nos yeux sur un objet — ce qui se passe dans nos fonctions vitales et intellectuelles, parce que dans les perceptions produites par nos sens, il existe toujours des causes d'erreurs qui s'opposent à l'exactitude de notre appréciation. Et ces causes d'erreurs ne sauraient exister lorsque c'est l'Esprit désincarné lui-même qui pénètre dans nos organes de la vie et de la pensée, pour en surprendre et en saisir les actes. »

» Puisque le résultat psychologique de toute union d'une âme, ou d'un Esprit, à une partie de la matière, est : la faculté de *sentir* les modifications que lui transmet cette partie de la matière qui lui sert d'organisme, on peut déduire logiquement que cette faculté existe, du moment qu'on peut démontrer qu'en effet les Esprits désincarnés s'unissent à des fluides (à de la matière fluidique) et s'en servent comme d'inter-

médiaire pour *sentir* les modificateurs; pour exister dans le temps. »

« La démonstration de cette assertion peut nous être donnée par divers moyens : 1° par nos propres sensations dans l'état de veille; 2° par les phénomènes de la pensée dans les états de sommeil naturel, de sommeil magnétique; dans l'extase (magnétique), dans les hallucinations et le délire, etc.; 3° par les révélations directes des Esprits désincarnés. »

On trouvera sans doute assez concluantes ces réflexions de Ramon de la Sagra et l'on pensera que si l'idée d'Esprits ayant animé des corps humains et pouvant avoir encore des relations avec les hommes, est aussi ancienne que le monde, c'est sans aucun doute parce qu'elle a eu sa raison d'être; c'est parce que des communications quelconques, bonnes ou mauvaises, ont eu lieu à diverses époques entre vivants et morts; ou plutôt, c'est parce que la différence qui existe entre les hommes revêtus de leur *corps matériel visible et tangible*, et les êtres humains n'ayant que leur *corps matériel non visible et non tangible* (leur Périsprit) n'est pas de nature à empêcher physiquement les communications dans certaines conditions données.

Je dis *physiquement*, parce qu'il est certain que les corps fluidiques exercent une véritable action *physique matérielle*. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils soient visibles et tangibles pour nous.

Nous ne voyons pas le fluide électrique qui le long d'un fil de fer transmet une dépêche, ou qui, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, fait mouvoir une voiture, mais il n'en existe pas moins ; nous ne voyons, ni ne touchons le fluide qui, de l'aimant se dirige vers le fer pour l'attirer ; il n'en existe pas moins. Et si, quittant les fluides, nous descendons plus bas dans les choses matérielles : Voyons-nous l'air que nous respirons? l'acide carbonique qui nous tue?

Il est donc évident que l'exemple tiré de l'électricité par mon ami Ramon de la Sagra, est fort juste. On conçoit très-bien, en effet, que les désincarnés, connaissant les lois qui régissent les fluides, puissent se servir de ces mêmes fluides pour agir sur nous autres Esprits incarnés, et pour se mettre en communication — souvent inconsciente pour nous — avec nos âmes ; pour lire nos pensées ; et aussi pour nous suggérer de bonnes ou de mauvaises idées, selon que ces Esprits désincarnés sont eux-mêmes bons ou mauvais.

Au cours de la démonstration qui précède, Ramon de la Sagra dit : « que puisque le résultat »psychologique de toute union d'une âme (ou d'un »Esprit) à une partie de la matière, est : « la fa- »culté de *sentir* les modifications que lui transmet »cette partie de la matière qui lui sert d'orga- »nisme, » on peut déduire logiquement que cette »faculté existe, du moment qu'on peut démontrer »qu'en effet les Esprits désincarnés s'unissent à

»des fluides (à de la matière fluidique) et s'en ser-»vent comme d'intermédiaire pour *sentir* les modi-»ficateurs. »

Il ajoute que la démonstration de cette assertion peut nous être donnée par divers moyens et entre autres par les phénomènes de la pensée dans l'état de sommeil naturel, ainsi que par les révélations directes des Esprits désincarnés.

Si nous nous reportons à ce qui se passe dans nos rêves, nous acquerrons facilement la conviction que nous pouvons, sans mettre nos sens en jeu, et par la seule action de notre Esprit, obtenir les perceptions qu'étant éveillés nous ne pouvons obtenir qu'à l'aide de nos sens. Ainsi, dans un rêve, nous voyons et reconnaissons les personnes, et cependant nos yeux ne fonctionnent pas ; nous avons la sensation d'une course précipitée, et cependant nos jambes sont immobiles ; et ainsi de suite.

Et à propos de rêves, je dirai que je pense qu'il y a deux sortes de sommeil. Le sommeil plus ou moins accompagné de rêves. Pendant celui-là, qui, en général, n'est pas très profond, l'Esprit ne s'éloigne pas du corps qui se repose, et il se retrace d'une manière plus ou moins distincte, toutes sortes de scènes, de situations de la vie terrestre. Puis il y a le sommeil profond, sans rêves. Nous nous endormons ; nous nous réveillons ; il nous semble que nous n'existions plus pendant tout le temps que nous avons dormi. Ce doit être pendant

ce sommeil si profond, si complet, que notre Esprit, retenu cependant à notre corps terrestre par un lien fluidique, communique avec nos amis de l'erraticité.

Cette idée, au surplus, n'est pas chose nouvelle, et elle avait sans doute été suggérée par les Esprits, aux Indous nos ancêtres, car on la trouve dans un ouvrage classique Indou, le *Nikâra*, qui est en usage encore aujourd'hui dans les écoles où l'on forme les jeunes Brahmes à la profession sacerdotale.

Toute la première partie du *Nikâra* contient les hymnes et les prières composés aux époques anciennes, où le père de famille était le seul prêtre, c'est-à-dire aux temps *Védiques*, ce qui fait remonter l'idée dont je parle à bien des milliers d'années avant notre ère.

Voici la belle invocation que prononçait chaque soir le père de famille :

« O Brahma ! Quel est ce mystère qui se renouvelle chaque nuit après les labeurs de la journée, quand chacun est de retour des champs, que les troupeaux sont rentrés et que le repas du soir est terminé ? »

« Voici que chacun se couche sur sa natte, que les yeux se ferment, que le corps tout entier s'anéantit *et que l'âme s'échappe pour aller converser avec les âmes de ses ancêtres.* »

« Veille sur elle, ô Brahma, lorsque délaissant le corps qui se repose, elle s'en va flotter sur les

eaux, errer dans l'immensité des Cieux, ou qu'elle pénètre dans les sombres et mystérieux réduits des vallées et des grands bois de l'Hymavat. » (Hymalaya).

« O Brahma! Dieu tout-puissant, qui commande aux orages ; Dieu de la lumière et des ténèbres, fais que mon âme, dans cette course vagabonde, n'oublie pas sur le matin, de revenir animer mon corps, et me rapporte un souvenir de toi. » (*Les Fils de Dieu*, page 69, par L. Jacolliot, Paris, 1873.)

Ce livre de M. Jacolliot est des plus intéressants, surtout au point de vue des temps qui ont précédé l'institution sacerdotale Brahmanique dans l'Inde.

Je trouve dans Mignet (*Notices et Portraits*, tome 3) une belle page relative au sommeil et dont je ne veux pas priver mes lecteurs.

Parlant de Jouffroy, et faisant l'exposé des doctrines de l'éminent philosophe et surtout de sa théorie du sommeil, M. Mignet dit ce qui suit :

« Cet état du sommeil, M. Jouffroy le décrit fort ingénieusement, et le considère avec Bacon, comme *le retour de l'esprit vivant, en lui-même*. Tandis que les physiologistes font servir le sommeil au triomphe du corps, lui y voit *la domination exclusive de l'âme*. C'est elle qui veille pendant que son serviteur se délasse ; c'est elle qui, toujours attentive à ce qui se passe extérieurement, se montre insensible à un grand bruit qu'elle connaît, mais se trouble à un bruit dont elle n'a pas l'habi-

tude et réveille le corps pour vérifier le danger et au besoin s'en garantir ; c'est elle *qui mesure le temps pendant la nuit et quelquefois interrompt le sommeil au moment précis fixé dans les projets de la veille.* »

« C'est elle enfin qui, par un effort, senti au dedans avant de parvenir au dehors, rappelle les sens à leurs fonctions lorsqu'ils ont réparé leurs forces épuisées. Son action ne cesse donc jamais ; elle se transforme. Sa fatigue venant de la pensée, elle prend son repos dans le rêve. Ce genre de repos, elle ne se le donne pas seulement dans la nuit, mais dans le jour, et alors le rêve s'appelle rêverie. L'esprit, entraîné par l'apparition irréfléchie des objets ou par le souvenir non-combiné, des impressions et des sentiments, se laisse aller au courant mobile de ses libres et fantastiques imaginations aussi bien dans la rêverie, qui est le songe du jour, que dans le songe, qui est la rêverie de la nuit. »

Bien des personnes ont sans doute éprouvé ce dont parle Jouffroy quand il dit : « que c'est l'âme qui mesure le temps pendant la nuit, et qui quelquefois interrompt le sommeil au moment précis fixé dans les projets de la veille. » — Quant à moi, je l'ai bien souvent éprouvé. A quelqu'heure que je me fusse couché, fût-ce même à une ou deux heures du matin, je n'avais en me mettant au lit, qu'à *vouloir* me lever de très bonne heure, je pouvais dormir de mon plein sommeil, j'é-

tais sûr qu'à l'heure fixée par moi, je me réveillerais tout d'un coup et complètement.

CHAPITRE VII.

THÉORIE DE LA DOCTRINE SPIRITE (SUITE).

Les enseignements donnés par les Esprits nous apprennent : « que les Esprits sont créés *simples* et »*ignorants* ; c'est-à-dire sans science et sans con-»naissance du bien et du mal, mais avec une égale »aptitude pour tout; car Dieu dans sa justice, ne »pouvait affranchir les uns du travail qu'il aurait »imposé aux autres pour arriver à la perfection. »Dans le principe ils sont dans une sorte d'en-»fance, sans volonté propre et sans conscience »parfaite de leur existence. » (A. Kardec. *Le spiritisme à sa plus simple expression*).

« Le libre arbitre se développe chez les Esprits »en même temps que les idées..... En conséquence »de leur libre arbitre, les uns prennent la route la »plus courte, celle du bien ; les autres, la plus »longue, celle du mal. » (*Ibidem*).

On dit communément que les individus qui ont plus de facilité de compréhension que les autres : *ont reçu de Dieu une intelligence plus développée*. C'est là une de ces erreurs, un de ces illogismes que les ministres de tous les cultes auraient dû battre en brêche et empêcher de s'établir comme une vérité. Dieu qui est la puissance, la bonté, l'équité

absolues, a créé les âmes humaines également naïves et ignorantes, mais susceptibles de progresser. Dans le principe, ces âmes sont toutes au même niveau, mais elles se développent peu à peu. Puis elles s'incarnent sur les planètes destinées à recevoir les humanités débutant dans la vie. Elles s'incarnent, parce qu'elles trouvent dans leurs successives incarnations plus de moyens de progresser, de se développer, de s'améliorer. Elles s'incarnent aussi, parce que Dieu après avoir préparé des globes destinés à recevoir des fractions de l'humanité universelle, a voulu que ces humanités partielles, travaillassent à améliorer ces globes, tout en s'améliorant elles-mêmes.

Les prêtres de toutes les branches du Christianisme se basant invariablement sur la Bible, ne reconnaissent comme origine de la Création, que l'époque à laquelle le globe terrestre a commencé à être peuplé d'êtres humains.

J'ai prouvé dans la première partie de ce livre, en m'appuyant sur le texte même de la Genèse, qu'à l'époque assignée par la Bible à la création d'Adam, il y avait des milliers d'années que l'espèce humaine peuplait le globe terrestre.

Mais pour les théologiens du christianisme, avant l'époque d'Adam il n'existait rien. Pour eux, l'Univers, c'est : la terre éclairée par le soleil, par la lune, et par les étoiles visibles à l'œil nu. Ils n'admettent pas d'humanités antérieures à l'humanité terrestre, habitant d'autres planètes

et pouvant être composées d'êtres plus avancés moralement et intellectuellement que ne le sont les humains terrestres. Mais ils ont emprunté aux Persans primitifs, l'idée des anges, des archanges, etc., dont la création n'est nulle part indiquée dans la Bible.

La doctrine spirite explique rationnellement l'existence d'humanités se succédant depuis un temps indéfini, sur les diverses planètes successivement formées. Elle démontre que des Esprits incarnés de temps immémorial sur ces divers globes, s'étant perfectionnés, épurés, quelques-uns ont eu pour mission, dès que le globe terrestre a été peuplé, de venir de temps à autre s'incarner sur ce globe, par dévouement, pour aider les hommes terrestres à progresser. Christna, Confucius, Zoroastre, Moïse, Platon, Socrate, Jésus, Mahomet, ont été les plus éminents parmi ces Esprits, qui ont successivement et dans des régions diverses, apporté à leurs frères des enseignements moraux de plus en plus appropriés à l'état d'avancement de l'humanité terrestre, ou qui ont rappelé les enseignements déjà précédemment donnés mais qui avaient été oubliés.

De même aussi, de temps à autre et sur des points divers du globe, se sont incarnés par dévouement, des Esprits déjà très avancés intellectuellement et qui ont contribué à développer la science.

Ainsi tout se trouve expliqué ; les anges, les

archanges, etc., ne sont que des Esprits, nos frères aînés, qui ont atteint avant nous, divers degrés de perfection et qui viennent nous tendre une main amie.

Dieu eût été injuste et cruel (c'est-à-dire qu'il n'eût pas été *absolument* parfait) s'il avait créé des âmes d'espèces différentes ; les unes plus intelligentes que les autres ; les unes ayant un penchant à la bonté, les autres ayant un penchant à la méchanceté.

Quand donc on dit : que parmi les enfants ou parmi les hommes, les uns *sont doués par Dieu* de plus d'intelligence que les autres, on profère tout simplement *un blasphème.*

La vérité est que ceux qui paraissent et qui, en effet, sont plus intelligents que les autres ; ceux qui, comme on dit généralement, *ont plus de facilité que les autres*, sont tout simplement des Esprits qui ont progressé plus rapidement que les autres ; qui ont mieux utilisé leurs incarnations antérieures, et qui, très probablement, ont passé par un plus grand nombre d'incarnations que les autres.

On voit donc qu'au point de vue du développement intellectuel, il y a parmi les êtres qui composent l'humanité terrestre (tant incarnés que désincarnés) des nuances à l'infini Et c'est pour cela que la responsabilité de toutes les personnes chargées de l'enseignement est immense, car ces personnes ont pour mission de développer l'intel-

ligence d'Esprits plus ou moins arriérés, et ce n'est pas une tâche facile. Qu'arrive-t-il en général ? C'est que dans les maisons d'éducation quelles qu'elles soient, on s'attache à deux ou trois élèves intelligents qui peuvent, par l'obtention de prix, contribuer à l'honneur et surtout à la célébrité de la maison (c'est à proprement parler une affaire commerciale, surtout là où la concurrence est possible) et l'on néglige complètement les élèves les moins avancés, les moins intelligents, c'est-à-dire ceux auxquels on devrait s'attacher de préférence.

On ne devrait jamais perdre de vue que parmi les Esprits il n'y a ni riches, ni pauvres, ni nobles, ni plébéiens, et qu'une seule chose les distingue : *l'avancement moral et intellectuel*. Une fois incarnés sur notre Terre, les Esprits cherchent leur voie en raison directe de leur état moral et intellectuel.

C'est donc un devoir, pour ceux d'entre nous qui avons assez progressé dans de précédentes incarnations pour comprendre que la vie terrestre n'est qu'une très courte période de la vie immortelle de l'Esprit, c'est, dis-je, un devoir d'initier à cette connaissance ceux qui nous entourent et qui sous ce rapport ne sont point aussi avancés que nous.

C'est un devoir aussi de tendre une main secourable, chaque fois que l'occasion s'en présente, à ceux de nos frères qui, moins bien partagés que nous, matériellement parlant, manquent du nécessaire.

Les grands éducateurs moraux de l'humanité, dont l'histoire a conservé les noms, et beaucoup d'autres aussi qui ont passé en ne laissant que la trace de leur dévouement obscur, ont tous conseillé et pratiqué la *charité*, c'est-à-dire : *l'affection des êtres humains les uns pour les autres*, et l'assistance morale ou matérielle réciproque qui en est la mise en action.

Bien qu'en raison de la différence du développement intellectuel et moral, nous ne puissions éprouver de la satisfaction à fréquenter les êtres humains qui, sous ce rapport, sont beaucoup au-dessous de nous — et il s'en trouve dans toutes les classes sociales, même dans les plus élevées — et que presque instinctivement nous soyons portés à rechercher ceux qui se trouvent au même niveau que nous, ou même ceux qui sont plus avancés, nous devons néanmoins tâcher de bien nous pénétrer de l'idée que ceux qui déjà ont gravi quelques échelons, doivent tendre la main à ceux qui sont en bas et qu'ils doivent les aider à monter.

N'oublions jamais, que tous, nous sommes les enfants d'un même Père, et efforçons-nous chaque jour de notre incarnation, de répandre autour de nous le peu de lumière morale et intellectuelle que nous avons pu acquérir. Tâchons, surtout, d'être bons pour *tous* nos frères.

J'ai dit plus haut, dans une citation empruntée à Allan Kardec : « que le libre arbitre se déve- » loppait chez les Esprits en même temps que les

„ idées. „ Cette question du libre arbitre a été cause de nombreuses discussions et cependant elle est bien simple, ainsi que je le démontrerai plus loin.

Mais auparavant je veux faire connaître à mes lecteurs jusqu'où les théologiens poussent l'absurdité.

J'ai déjà parlé de St-Augustin dans le chapitre 3 de la 1re partie, à propos de la *prédestination*, dont j'ai dit un mot, me réservant d'en parler plus en détail. Cet Augustin, dont on a fait un saint et que tous les théologiens, catholiques ou protestants, considèrent comme le plus savant de tous les *Pères de l'Eglise*, a imaginé la doctrine de la *prédestination* et le dogme de *la grâce*. Ses idées ont prévalu, et au treizième siècle Thomas d'Aquin leur a donné, en les professant aussi, un nouvel essor.

D'après cette doctrine odieuse et révoltante, et cependant acceptée par les protestants aussi bien que par les catholiques, Dieu, qui est notre père à tous, accorde *sa grâce* à qui il lui plaît, c'est-à-dire qu'il accorde aux uns toutes les qualités morales requises pour faire le bien, et qu'il ne les accorde pas aux autres; et par conséquent ces derniers ne peuvent faire que le mal. Les premiers sont les *élus*, les *prédestinés* au paradis ; c'est le petit nombre. Les seconds sont les *réprouvés*, les *prédestinés* à l'enfer; c'est le plus grand nombre.

On conçoit qu'à côté de ce dogme il n'y a plus

place pour le *libre arbitre*. L'homme n'est plus qu'une machine entre les mains de Dieu. Une fois la liberté d'action abolie, il n'y a plus de responsabilité morale. Les bonnes actions étant accomplies par la volonté de Dieu et non par celle de l'homme, on ne comprend plus ni le châtiment, ni la récompense, puisque ceux qui ont mal vécu, n'étaient pas libres de vivre autrement. Ils n'avaient pas reçu *la grâce*, c'est-à-dire la puissance de faire le bien, ils ne pouvaient donc faire que le mal.

Et d'un autre côté, ceux qui ont bien vécu ne pouvaient pas faire autrement. Ceux-là possédaient *la grâce* et par cela même ils ne pouvaient faire le mal.

Mais les théologiens ne sont pas les seuls qui nient le libre arbitre ; il y a des gens qui prétendent qu'admettre le libre arbitre c'est professer une étrange erreur ; que nous ne sommes jamais libres, et que nous sommes toujours conduits par les événements, c'est-à-dire par le hasard. Je croirai au *hasard* quand on m'en aura donné une bonne définition, mais en attendant je le considère comme un mot vide de sens.

D'autres pensent que l'avenir de chacun de nous étant tracé à l'avance, on est bien forcé d'admettre le fatalisme, et que s'il en est ainsi nous n'avons nul besoin de *libre arbitre*, et que par conséquent il n'existe pas.

Mais quand on y réfléchit sérieusement, surtout

si l'on a l'habitude des choses abstraites, on comprend très bien que des événements qui, au premier abord semblent se produire *fatalement* et par conséquent sans l'intervention de notre libre arbitre, ne sont cependant que la conséquence d'actes produits sous l'influence de ce même libre arbitre.

Un homme meurt d'apoplexie foudroyante après avoir bu d'un trait un demi-litre d'eau de vie. Ceux qui connaissent l'action de l'alcool à forte dose sur l'organisme humain, savent que dans ce cas la mort est inévitable. Cependant l'homme qui a bu l'eau de vie ne l'a fait que par sa volonté. Il n'y a donc pas eu fatalisme, il y a eu acte de libre arbitre.

On dit que Dieu règle nos destinées et que par conséquent il fait arriver *fatalement* certaines circonstances de notre vie terrestre et que les choses étant ainsi, nous n'avons pas de libre arbitre.

Mais dans ce cas on ne tient pas compte d'une chose, c'est que Dieu en nous créant *individuels*, nous a donné un *moi*, une *conscience*, partant la possibilité de faire ce que choisit notre *moi*, notre *conscience*.

Dieu nous donne la vie et les moyens de nous servir de la vie; c'est-à-dire qu'il sème sur notre route des avertissements indirects pour nous aider à prendre le droit chemin. Absolument comme un père donne à son fils une somme d'argent quelconque, destinée à lui suffire pour tous

ses besoins d'une année, et en même temps, des conseils pour bien employer cet argent; ce qui n'exclut nullement chez le fils, la liberté de dépenser son argent à sa guise. Mais ni le père, ni le fils ne pourraient dire à l'avance à quelle dépense sera appliquée telle ou telle fraction de la somme totale. Seulement, le père, qui connaît les goûts et les penchants de son fils, peut faire des conjectures passablement fondées à cet égard.

Mais, là où les hommes ne peuvent que former des conjectures, Dieu qui voit tout, peut *voir* ce qui arrivera. Ce qui pour nous est le *passé*, le *présent*, *l'avenir*, n'est pour Dieu qu'un *perpétuel présent*. Il *voit* par conséquent d'un seul coup d'œil toute la carrière terrestre d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; il voit d'un seul coup d'œil, toutes les péripéties par lesquelles passera cet homme par suite : 1° de sa propre volonté (libre arbitre) ; 2° de l'influence directe ou indirecte de la volonté de ceux qui l'entourent. Il ne s'ensuit nullement que Dieu *arrange* les choses qui se rapportent à la vie de cet homme et les dispose d'une certaine manière. De même que le père donne un *capital argent* à son fils et le laisse libre d'en disposer à son gré, de même aussi Dieu donne à l'homme un *capital vie*, et le laisse libre d'en disposer.

Je disais à l'instant, que dans notre état actuel d'incarnation, nous avions un *passé*, un *présent*, un *avenir*. Mais une fois désincarnés ; une fois à l'état

d'Esprits, et surtout si nous sommes des Esprits un peu avancés, notre vue s'étend, et bien que nous ne jouissions pas comme Dieu, de la faculté de ne voir qu'un *perpétuel présent*, cependant, par suite de notre vision spirituelle, nous embrassons beaucoup plus de choses que nous ne le faisions étant incarnés. Et la preuve de ce que j'avance ici, se trouve chez les *somnambules lucides*, qui fort souvent annoncent comme *présents*, des événements qui par suite de notre vue si restreinte ne sont encore pour nous que de *l'avenir*.

Allan Kardec a parfaitement dépeint cette différence d'état, des incarnés et des désincarnés, par la comparaison qu'il fait de deux hommes dont l'un commence à gravir une montagne et n'a encore qu'un horizon restreint, tandis que l'autre qui a atteint le sommet de la même montagne, découvre un vaste horizon, ce qui lui permet de voir et d'apprécier des choses dont le premier ne saurait encore avoir aucune idée, et qui pour lui sont encore *l'avenir*. Ces mêmes choses existant déjà, sont en réalité pour l'autre voyageur : *le présent*.

La pensée humaine prenant son origine dans l'intellect et exécutant ce qu'elle a résolu, c'est là le libre arbitre appliqué. Et ce qui donne à notre libre arbitre la direction vers le bien, c'est notre conscience quand nous nous sommes habitués à l'écouter, car la conscience n'est autre chose que la *lumière intérieure* qui éclaire l'homme et lui fait apprécier ce qui est *bien* et ce qui est *mal*.

« La conscience, a dit Dupont de Nemours
» *(Philosophie de l'Univers)*, est au fond du cœur
» humain, le ministre perpétuel du Créateur. Elle
» établit *une âme dans l'âme pour juger l'âme*. Il
» semble qu'il y ait un *nous* qui agit, et un autre
» *nous* qui décide si le désir est honnête, si l'action
» est bonne. Point de bonheur quand ils ne sont
» pas d'accord, quand le plus impétueux des deux
» cesse de respecter le meilleur et le plus sage ;
» car celui-ci ne perd pas ses droits. Il peut céder
» passagèrement dans un combat, mais il prend
» sa revanche ; il est né pour commander et fina-
» lement il commande. Il peut récompenser quand
» les hommes oppriment et croient punir. Il peut
» punir quand les hommes accumulent les éloges
» et multiplient les récompenses. »

Il arrive souvent que nos pensées et nos volitions sont modifiées par ceux qui nous entourent, mais dans ces cas nous n'abdiquons pas notre libre arbitre ; nous en faisons seulement momentanément abstraction en le sacrifiant à celui des autres.

Nous autres spirites, nous connaissons une autre cause de modification de nos pensées, et cette cause consiste : dans l'influence des désincarnés sur les incarnés.

Certaines personnes penseront que c'est étrangement s'abuser que de croire que nous fassions et disions quelque chose sous l'influence des suggestions des Esprits qui nous entourent, et elles

diront que si les choses se passaient ainsi, notre intelligence et surtout notre libre arbitre nous deviendraient presque inutiles, et que nous ne serions, dans ce cas, que des espèces d'échos d'individualités extérieures à la nôtre.

Si ces personnes réfléchissaient à ce qui se passe journellement autour d'elles, elles admettraient facilement cette influence provenant des invisibles qui nous entourent. Elles reconnaîtraient que bien que dans la vie matérielle nous engendrions par nous-mêmes un certain nombre d'idées et de volitions, cependant nous en recevons et nous en acceptons la plupart du temps, un bien plus grand nombre encore, de tous les incarnés au milieu desquels nous vivons. Quel est donc l'homme assez sûr de lui-même pour se dire le matin: aujourd'hui je ne me laisserai influencer par personne; *je serai moi-même?* Certes, un homme ayant une pareille volonté et réussissant à ne recevoir *aucune* influence étrangère, est encore à trouver. Pourquoi? Parce que tous, nous sommes de faibles roseaux que le moindre souffle courbe à droite ou à gauche.

Si donc nous ne pouvons que si difficilement nous soustraire à l'influence de ceux contre lesquels nous pouvons jusqu'à un certain point nous tenir en garde et réagir, puisque nous les voyons par les yeux du corps, comment échapperons-nous à l'influence purement spirituelle et presque incessante de ceux que les yeux de notre corps ne

voient point et desquels par conséquent nous ne pouvons nous méfier?

Pourquoi ne voudrait-on pas admettre que les désincarnés que nous avons connus dans notre incarnation actuelle ou dans d'autres antérieures (des parents, des amis, des ennemis), puissent venir nous suggérer des pensées, des idées quelconques; les unes justes et bonnes, les autres fausses et mauvaises; et que cette circonstance ne soit de nature à devenir pour nous une cause pour ainsi dire permanente d'exercice ainsi que de gymnastique intellectuelle et morale pour notre libre arbitre et pour notre conscience ?

Pourquoi ne pas admettre que Dieu, pour qui toutes les fractions de *l'humanité universelle* ne composent qu'une seule grande famille, autorise les membres de cette famille, quoique séparés par leur état physique (les uns incarnés, les autres désincarnés) à communiquer entre eux dans de certaines limites et d'après certaines *lois naturelles*, parfaitement connues dans les mondes supérieurs au nôtre, et encore imparfaitement connues et comprises dans les mondes inférieurs au nombre desquels se trouve notre Terre ? Pouvons-nous, chétifs que nous sommes, assigner une limite à la volonté et au pouvoir de Dieu ? Pour peu que nous voulions nous observer nous-mêmes, nous nous apercevrons que bien souvent, au moment ou nous trouvant seuls, nous nous appliquons à suivre une idée sérieuse, une autre idée, soit rai-

sonnable, soit saugrenue, passe dans notre tête à la traverse de l'idée sérieuse dont nous nous occupions. N'est-il pas plus que probable que cette idée secondaire nous est lancée à l'improviste soit par un Esprit ami, soit par un Esprit méchant, ennemi ou farceur ?

Qu'on explique donc comment il se fait, qu'étant décidés à faire une chose, *tout-à-coup* une idée nous vient qui nous en détourne ? D'où nous vient cette idée secondaire née *si rapidement* au moment où nous étions d'accord avec nous-mêmes pour agir autrement ?

Causant un jour du libre arbitre avec un de mes amis, homme de haute intelligence et de grande instruction, il me dit : « Vous croyez être inspiré, en bien ou en mal, par les Esprits ; moi, je crois que je pense et que j'agis par *moi-même* ; que je suis *moi.* » A cet ami, je répondis : « Oui, vous êtes *vous*, et moi je suis *moi* ; mais vous et moi, nous sommes si peu *nous-mêmes,* la plupart du temps, que nous faisons, non pas ce que nous voulons faire, mais ce que ceux qui nous entourent nous excitent à faire. Vous voulez faire une chose d'une certaine manière, survient quelqu'un qui vous dit : qu'à votre place il agirait de telle autre manière ; puis une autre personne émet encore un nouvel avis ; vous cédez à ces avis, sans trop vous en rendre compte. Est-ce une raison pour dire que vous n'avez pas été *vous-même*, que vous n'avez pas de libre arbitre ? Pas le moins du monde.

Vous avez été influencé par des êtres matériels semblables à vous, et *momentanément* vous avez abdiqué votre *moi*. Ceci nous arrive à tous, à chaque instant. »

Qu'est-ce donc que ce qu'on appelle la *persuasion* ? le *don de convaincre* ? Est-ce avoir la puissance d'enlever le libre arbitre à ceux qui nous entourent, ou bien est-ce seulement avoir assez de talent oratoire, pour *neutraliser momentanément* le libre arbitre des autres et pour faire prédominer le nôtre ?

N'arrive-t-il pas que voulant appliquer notre libre arbitre, nous en sommes détournés par les insinuations de ceux qui nous entourent ; dira-t-on pour cela que notre libre arbitre n'existe pas ? Non, mais qu'il est momentanément paralysé par celui des personnes qui nous conseillent.

Pourquoi donc les Esprits de ceux qui, pendant longtemps ont vécu avec nous, autour de nous ; qui nous ont connus plus ou moins intimement, ne nous suggéreraient-ils pas des idées, après qu'ils ont quitté leur corps matériel terrestre, comme ils le faisaient quand ils vivaient de notre vie ? Ce n'était pas *leur corps* qui nous conseillait (n'en déplaise aux matérialistes), c'était *leur Esprit*. Pourquoi ne pourrait-il plus le faire, maintenant qu'il est plus lucide, qu'il n'est plus entravé par une épaisse enveloppe terrestre ? Et pourquoi ces conseils porteraient-ils atteinte à notre libre arbitre, à la puissance que nous avons d'avoir une volonté ?

De ce que dans certains cas, quelqu'un nous fait souvenir d'une chose qui nous intéresse, il ne s'ensuit pas que notre mémoire ne fonctionne jamais par elle-même. Il est donc parfaitement admissible que dans certaines circonstances, des Esprits bienveillants viennent nous remémorer des choses utiles ou importantes, et l'on ne saurait arguer de là à la perte de notre libre arbitre ni de notre mémoire. Les désincarnés peuvent donc nous donner des conseils bons ou mauvais, selon qu'ils sont eux-mêmes moraux ou immoraux ; nous ne sommes pas forcés de les suivre. Le somnambulisme naturel et le magnétisme animal (somnambulisme provoqué), ne nous apportent-ils pas d'ailleurs chaque jour des preuves irrécusables à l'appui de ces influences d'outre-tombe ?

Voici sur ce sujet, quelques extraits des notes de mon ami, feu Ramon de la Sagra, dont j'ai déjà eu occasion de parler dans les chapitres 3 et 6. Ces notes viennent corroborer mes assertions et il en ressort : qu'une des preuves que l'on peut donner de l'existence des Esprits *bons* ou *mauvais*, c'est cette lutte entre la *raison* et la *volonté*, lesquelles agissent souvent chez l'homme en sens contraire, et par intervalles plus ou moins longs. Voici ce que dit à cet égard mon vieil ami :

« Fréquemment dans le cours de notre existence, nous nous trouvons excités, provoqués, séduits, entraînés par une force intérieure qui

raisonne et tend à agir, et qui bien souvent parvient à nous faire agir contrairement à notre volonté, qui avait commencé par résister. Ce que nous sentons en nous, est une véritable lutte entre notre raison, notre volonté, et une raison, une volonté qui agissent en sens contraire et par intervalles plus ou moins longs. »

« On attribue communément ces tendances, ces excitations, ces provocations irrationnelles et nuisibles, à l'action de l'organisme, et on est convenu d'appeler : passions, vices, crimes, les effets plus ou moins funestes qui en résultent. Mais si l'on avait mûrement réfléchi sur la nature et l'intensité de ces excitations, on se serait heurté contre une telle impossibilité de les expliquer par l'action simplement organique, qu'on aurait renoncé tout de suite à une pareille hypothèse ; et, au contraire, celle d'une intervention étrangère à notre âme se serait présentée comme seule logique et acceptable. »

« Nous ne voulons pas nier pour cela l'influence organique dans les faits psychologiques qui nous occupent en ce moment, comme aussi nous n'avons pas nié l'influence des altérations organiques et des perturbations morbides dans les phénomènes de la folie, du délire, des hallucinations, etc. ; mais nous ne pouvons pas considérer ces causes *prédisposantes*, comme *déterminantes* des faits psychologiques dans l'un et dans l'autre cas. Ces faits ne peuvent pas être déterminés par de seules

causes matérielles puisqu'ils offrent des changements absolus dans le raisonnement et dans les actes qui le suivent; raisonnement et actes qui se trouvent en opposition avec la raison et la volonté de l'individu. »

« L'intervention des Esprits étrangers, dans nos actes, nous semble d'autant plus évidente que nous pouvons examiner et suivre toutes les péripéties de la lutte qui s'établit entre ces Esprits et notre âme, dans les périodes plus ou moins longues pendant lesquelles notre raison résiste ou succombe. »

« Chacun, s'il voulait réfléchir, s'apercevrait de la manière insidieuse avec laquelle les Esprits étrangers se présentent à notre raison; du terrain qu'ils gagnent par suite des concessions qu'on leur fait; de la faiblesse qu'ils montrent d'un autre côté lorsqu'on s'efforce de leur résister; de la hardiesse avec laquelle ils défient la résistance déjà vaincue; de la lâcheté avec laquelle ils abandonnent la partie, si la résistance est vigoureuse et opiniâtre. En découvrant toutes ces phases de la lutte permanente des passions contre la raison, nous ne concevons pas qu'on puisse les attribuer à des effets organiques de la matière sur l'esprit, et non pas à l'intervention de *mauvais* Esprits dans les phénomènes de la pensée et dans les actes de la vie qui en sont la conséquence. Dans beaucoup de cas la réaction organique sur l'esprit pour pouvoir engendrer la passion, n'existe pas,

et cependant celle-ci se montre avec énergie et ténacité. N'en avons-nous pas une preuve bien évidente, chez certains vieillards, dont les organes sexuels se trouvent paralysés et qui cependant sont souvent en proie aux plus violents désirs libidineux? »

« L'examen analytique de ces mêmes phénomènes nous conduit aussi à reconnaître l'intervention de *bons* Esprits dans beaucoup de circonstances de notre vie. Mille faits nous le prouvent ; faits qu'on ne peut en aucune manière attribuer à l'effet des raisonnements ordinaires et normaux. En voici un exemple frappant. On lit dans le *Siècle* du 22 février 1856 : « Il s'est passé ces jours-ci à Vienne (Autriche), un événement singulier, qui pouvait avoir les plus affreuses conséquences. Un employé qui travaillait à son bureau se sentit pris subitement d'une indicible inquiétude, d'une terreur dont il ne se rendait pas compte, mais qui le détermina à rentrer chez lui. Sa femme était au lit, parce qu'elle était accouchée trois jours auparavant, mais il remarqua qu'elle avait les yeux hagards, la mine fiévreuse. « Tu fais bien de venir, lui dit-elle, car je vais rôtir l'oie, elle sera prête de suite. » En même temps, le malheureux entendit les cris d'un enfant dans la cuisine. Il s'y précipite et trouve le nouveau-né dans la poële à frire. La mère, en proie au délire de certaines femmes en couche et prenant son enfant pour une oie, allait le faire périr d'une mort cruelle. Le

père était heureusement arrivé à temps pour prévenir ce malheur. »

« Le caractère distinctif de ces influences ou interventions se trouve dans ce qu'elles ont de subit, d'inattendu, d'irréfléchi. Elles ne sont pas la conséquence de raisonnements réguliers et logiques; elles s'offrent à la pensée comme des inspirations instinctives, mais qu'on ne peut en aucune manière confondre avec les instincts proprement dits, dont le caractère essentiel et distinctif consiste à être constants, universels et uniformes chez tous les individus d'une même espèce..... Ce sujet est si grave et en même temps si nouveau, qu'il nous semble nécessaire d'insister et d'engager nos lecteurs à y apporter une sérieuse attention, ce qui leur sera d'autant plus facile qu'à chaque instant ils en trouveront l'occasion..... Rien n'est plus facile que de constater la différence qui existe entre les pensées, bonnes ou mauvaises, qui sont la conséquence de notre raisonnement et celles qui nous sont suggérées. Il suffit de leur appliquer le critérium psychologique que nous venons d'indiquer. Si l'idée est la suite d'un raisonnement, d'une appréciation, alors nous pouvons l'attribuer à notre âme. Mais si l'idée surgit en dehors de tout raisonnement, nous devons l'attribuer à un Esprit étranger. Dans ce second cas, les idées qui surgissent subitement peuvent présenter deux caractères : ou elles *séduisent* notre âme en soulevant notre

raison, qui lutte et se révolte avant de céder ; ou elles *éclairent* notre âme, et gagnent immédiatement l'assentiment de notre raison. Le premier caractère se rapporte aux inspirations des *mauvais* Esprits ; le second, aux inspirations des bons Esprits. »

Tout homme de bonne foi conviendra qu'il est impossible de donner, de l'action des Esprits, *bons* ou *mauvais*, sur nos âmes, une explication plus rationnelle et plus à la portée de l'intelligence humaine, pour peu qu'elle ait été cultivée.

Et Ramon de la Sagra a émis encore les mêmes idées plus tard, dans une lettre adressée au journal *l'Ami des Sciences*, le 23 août 1860, et qui a paru dans ce journal le 9 septembre suivant. Il s'agissait de *l'origine mentale des inventions*.

Dans le n° du 19 août 1860 du même journal, certain M. Aubert avait dit : « C'est en accumulant des *chiffres* et en s'occupant de *densités* qu'on *invente*. » Et M. Béléguic, capitaine de frégate à Toulon, avait relevé cette assertion, en distinguant : 1° ce que peut obtenir le *calcul* ; 2° ce qui provient de l'*invention*. Il avait dit : « L'*invention*, l'idée nouvelle, est d'abord un simple *éclair*. Celui qui conçoit l'idée nouvelle, ou mieux : qui l'aperçoit — car c'est une véritable apparition — en est surpris lui-même ; il en est ébloui, troublé. Ce n'est que plus tard qu'il la regarde fixement, qu'il la tourne, la retourne dans son esprit ; qu'il l'examine sous toutes ses faces pour la mûrir, la

rendre visible, s'il la juge digne d'attention. C'est alors à sa *raison* qu'il en appelle, et s'il se trompe dans ses *raisonnements* en appréciant la valeur de l'idée nouvelle ou la possibilité de son application, la *science* rectifie le jugement et en démontre l'erreur, si erreur il y a.

Ramon de la Sagra citant ce qui précède, dit : « Il y a longtemps que le principe énoncé par M. Béléguic constitue pour moi, non-seulement une vérité incontestable, mais encore une vérité extrêmement féconde en conséquences de la plus haute portée. Mon but ici est de déduire quelques-unes de ces conséquences qui dérivent logiquement de la définition précise du mot *invention*, et du rôle de la *science* et du *raisonnement* sur les idées nouvelles qui constituent les inventions. »

» Voici ce que je considère comme de simples corollaires du principe posé : 1° si l'*invention* est comme un éclair dont l'inventeur lui-même est surpris, il en résulte que l'*idée nouvelle* que l'inventeur procure, est indépendante de la *raison* de l'inventeur ainsi que de *sa volonté*. 2° Puisque les *idées nouvelles* que procurent les inventeurs, sont en dehors de *leur raison* et de *leur volonté*, elles doivent provenir ou d'une *autre raison* et d'une *autre volonté*, ou du *hasard*. »

» J'ignore ce que MM. les savants jugent du *hasard* ; je me bornerai à dire que pour moi, le *hasard* n'existe ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre moral. »

„ Le *hasard* n'est pas une réalité, mais un mot adopté par l'ignorance des lois de coordination et d'harmonie qui régissent le monde des *faits* et le monde des *actes*, ou le physique et le moral. La vanité humaine, ne voulant pas avouer l'incapacité de la raison pour connaître l'ensemble de ces lois providentielles, se réfugia derrière le mot *hasard* quoiqu'il n'ait pas de sens commun. „

„ 3° Le *hasard* étant éliminé des causes qui peuvent donner des idées nouvelles aux inventeurs, on est forcé d'admettre l'intervention *d'une autre raison, d'une autre volonté* en dehors de la leur, puisque nous avons établi en principe que celle-ci ne donne pas les idées nouvelles, les *éclairs* qui constituent les *inventions*. „

„ En étudiant l'histoire de celles-ci en général, et plus particulièrement de celles qui ont eu une plus grande influence dans les progrès de l'humanité (ordre physique) et dans son bonheur (ordre moral) nous trouverions des caractères singuliers *d'opportunité* et même de *nécessité*, tout à fait indépendants des idées acquises par les inventeurs, de leurs positions sociales, de leurs tendances morales, de leurs désirs en un mot. Et si, parmi l'ensemble des inventions nées, nous étudions celles qui ont abouti au moment même où elles ont paru ; celles qui sont ressuscitées plus tard ; celles qui se sont établies et généralisées après un long labeur de la part des hommes, nous découvririons le rôle de la *raison humaine*, de la *science*,

du *calcul*, sur ces *éclairs providentiels* qui supposent toujours des conditions sociales favorables et un état intellectuel propice et convenable. »

Ici encore, Ramon de la Sagra a parfaitement démontré l'influence des Esprits supérieurs sur notre humanité terrestre.

C'est en comprenant que des Esprits désincarnés peuvent et doivent souvent nous conseiller, que l'on conçoit aussi comment sont venues aux hommes les idées : de *l'existence de Dieu* ; de *l'immortalité de l'âme* et bien d'autres encore.

Longtemps avant que notre planète n'existât, des millions de sphères portaient des humanités, fractions de la grande humanité universelle. Dans ces humanités partielles, bien des êtres avaient déjà beaucoup progressé. Aussi, lorsque la terre se peupla d'hommes ; lorsque des Esprits s'y incarnèrent, il y en eut naturellement de divers degrés d'avancement. Le plus grand nombre sans doute était composé d'Esprits, sinon au début de leur carrière, du moins n'ayant pas vécu assez longtemps encore pour pouvoir fournir à la terre, autre chose que de véritables hordes sauvages. Mais toujours — et ceci est providentiel — au milieu des sociétés humaines les plus primitives, quelques Esprits *relativement supérieurs aux autres*, s'incarnent *par dévouement*, pour faire progresser leurs frères.

On doit se rappeler que dans mon précédent chapitre, j'ai dit que l'humanité terrestre était

composée de deux parties : l'une actuellement revêtue de corps matériels tangibles et visibles par nous, et l'autre qui a dépouillé ce corps et qui vit autour de nous dans notre atmosphère terrestre. Dans cette partie de notre humanité invisible pour nous, il y a aussi des Esprits qui ont quitté, *par dévouement*, des sphères bien meilleures que la nôtre, pour venir se mêler aux Esprits terrestres et pour leur donner, comme aliment à leur désir de progresser, de s'améliorer, l'intuition d'existences supérieures plus heureuses. Ces mêmes Esprits relativement supérieurs, peuvent aussi dans certains cas, agir intuitivement sur les incarnés. De là, sans doute, ces idées de progrès qui naissent et se propagent, surtout à certaines époques, au milieu des sociétés humaines.

L'on conçoit très bien qu'il en soit ainsi ; car, de même qu'un enfant a besoin d'un professeur pour lui apprendre à lire, de même aussi, les Esprits récemment créés par Dieu, simples et ignorants, ont besoin que leurs frères plus avancés qu'eux, deviennent leurs éducateurs ; et cette éducation qui est incessante, se fait en partie par les *suggestions* des bons Esprits et en partie par le travail propre de notre intelligence. On peut donc dire qu'il n'y a jamais eu de *révélation* dans le sens que les mystiques attachent à ce mot ; mais que de tout temps il y a eu *suggestion* de la part des Esprits, et *intuition* de la part des incarnés.

Comment, sans cela, expliquer l'origine des idées morales; de la distinction du bien et du mal, etc., chez l'homme terrestre? Qui donc, par exemple, a inculqué à l'homme primitif, cette idée : « que c'est mal faire que de prendre, de force ou par ruse, le bien d'autrui? » Ce ne peut être qu'une suggestion venant de plus haut que de cet être humain primitif encore si rapproché de l'animalité; mais cette idée ne lui a été suggérée que quand son esprit a été assez développé, assez conscient, pour qu'il pût comprendre la distinction du bien et du mal. La preuve de ceci, c'est qu'il existe encore sur le globe des êtres humains qui ne possèdent pas cette notion de la différence du bien et du mal, et qui ne l'acquièrent que par le contact des humains civilisés, qui agissent sur eux de la même manière que dans les temps reculés ont agi les Esprits éducateurs sur les premiers habitants du globe.

En lisant tout ce que j'ai rapporté dans mes Chapitres premier et deuxième de cette seconde partie, relativement aux idées et aux dires des sauvages et des peuples primitifs quelconques, on a pu remarquer que l'idée de Dieu et celle de l'immortalité du *moi* humain, sont *presqu*'aussi anciennes que l'homme sur la terre. Lorsque dans ma première partie, j'ai parlé de la religion des Indous primitifs et des *Livres Védiques*, on a pu voir : que, dans l'Inde, dès les temps les plus reculés, existaient non-seulement l'idée d'un *Dieu*

UNIQUE, mais aussi la croyance à *l'immortalité de l'âme*, non pas *nue et inactive*, mais vivante et *revêtue d'un corps glorieux*. On pourrait donc dire : que l'intuition de l'idée religieuse a été donnée par Dieu aux êtres humains, de même qu'il leur a donné l'idée de la satisfaction des besoins matériels.

J'ai été heureux de trouver une idée analogue à celle que je viens d'émettre, dans un article de M. A. Réville ayant pour titre : *La religion primitive d'Israel (Revue des deux Mondes,* septembre 1869).

Voici ce qu'il dit : « Il est avéré que les reli- »gions humaines ne se fondent, ni par des coups »d'Etat célestes, ni par des syllogismes de philo- »sophes, ni par des décrets de législateurs. Elles »sortent à leur heure, sur un point donné du »globe, du fonds inépuisable de l'esprit humain, »que l'Etre Infini sollicite sans cesse à s'élever »graduellement vers lui. Elles sont donc les filles »d'une inspiration primordiale toujours entre- »tenue. Rechercher par quelle série de moyens »termes, l'homme passe, de son ignorance enfan- »tine, aux conceptions les plus sublimes, ce n'est »pas du tout *bannir Dieu de l'histoire*; au contraire, »c'est suivre à la trace le travail de son esprit »dans l'humanité. »

Et j'ai retrouvé, à peu de chose près, la même idée dans un discours prononcé en 1877, par le pasteur Leblois, de Strasbourg.

« La religion, a dit M. Leblois, n'est pas plus le »produit d'un clergé, qu'elle n'est le fruit d'une »révélation surnaturelle. Son origine est essen»tiellement laïque. Elle a sa source dans les pro»fondeurs de l'âme humaine, frappée, impres»sionnée par le spectacle des phénomènes de »l'Univers. »

C'est l'inspiration primordiale, dont il a été question ci-dessus dans la citation que j'ai faite d'Albert Réville, qu'avait en vue mon respectable ami, Ramon de la Sagra, dans son *Introduction à la philosophie religieuse* qui a paru dans le journal : *La libre Conscience* du 5 juin 1869, lorsqu'il dit :

« Une vérité généralement acceptée, c'est l'existence de principes identiques, dans toutes les religions, constituant leur base. Quelle a été l'origine de ces principes ? L'histoire et le raisonnement prouvent qu'ils n'ont pas été le résultat du développement progressif de l'intelligence humaine, car ils existaient chez les peuples les plus anciens du globe, les Indous par exemple où, à côté d'une organisation sociale dans l'enfance, puisqu'elle n'était pas encore arrivée à constituer des villes ou des cités, étaient admis et pratiqués les principes les plus sublimes de la morale, tandis que les applications de l'intelligence dans les arts et dans les sciences, commençaient à peine à sortir de l'ignorance primitive. » Et plus loin, il dit : « C'est ainsi, que par les efforts de l'intelligence, les arts et les sciences ont suivi une

marche progressive, tandis que les grands principes religieux restaient immuables dans leur fond, quoique les formes que leur associaient les hommes, vinssent en altérer fréquemment la pureté et l'essence. »

Je terminerai ce chapitre par un passage bien remarquable de Plutarque, que je trouve dans le *Magasin pittoresque* (année 1866, page 203). Dans ce passage, très probablement extrait des *Œuvres morales*, Plutarque, on va le voir, prend la défense: et du libre arbitre, et des suggestions des *Esprits supérieurs*.

On sait que les Grecs et les Romains admettaient, en outre du Dieu suprême, maître de l'Univers, des Dieux secondaires, des demi-dieux, etc. ; divinités chargées de faire exécuter les ordres du Dieu suprême, et qui étaient l'équivalent de ce que la doctrine spirite désigne par la qualification d'*Esprits supérieurs*.

Voici ce que dit Plutarque :

« Homère, à l'occasion d'événements extraordinaires ou inattendus, s'écrie : « c'est Minerve, la déesse aux yeux bleus, qui lui avait inspiré cette pensée. » — Et ailleurs : « Mais quelqu'un des immortels changea mon dessein, en me faisant sentir ce que dirait le peuple. » — Et encore : « soit qu'il l'eût soupçonné lui-même, ou qu'un Dieu le lui eût commandé ainsi. » Passages que bien des gens méprisent, comme étant des opinions insoutenables et des fictions sans vraisem-

blance, par lesquelles le poète infirme la loi du libre arbitre. Mais telle n'est point la pensée d'Homère, car il attribue à notre initiative tous les actes explicables, tout ce qui se fait habituellement et par des suggestions de la raison.... Mais dans les circonstances extraordinaires, où nous avons besoin d'une sorte d'inspiration et d'enthousiasme, le dieu qu'Homère fait intervenir ne nous ravit point notre liberté ; au contraire, il la met en mouvement. Le dieu n'opère pas l'exercice de notre volonté, mais il excite en nous des images et des idées qui nous déterminent, qui ne font pas que nos actions soient involontaires, mais qui donnent naissance à un acte de notre volonté, et qui y ajoutent la confiance et l'espoir. »

« Car il faut, ou refuser aux dieux toute influence sur nos actions, ou reconnaître qu'ils n'ont pas d'autres moyens de secourir les hommes et de coopérer avec eux. Les dieux ne manient point notre corps ; ils ne font point mouvoir eux-mêmes nos mains et nos pieds à mesure que le besoin l'exige ; c'est à l'aide de certains principes de nos opérations ; c'est par certaines images, certaines pensées, qu'ils éveillent la faculté active de notre âme et qu'ils sollicitent notre libre arbitre, ou, dans d'autres cas, qu'ils les détournent ou les retiennent. »

CHAPITRE VIII.

SPIRITOLOGIE PRATIQUE.

Aux sciences nouvelles, les termes nouveaux, car faute de termes véritablement techniques, on finit par ne plus s'entendre, et il y a confusion dans les idées. Je pense donc qu'on me pardonnera le néologisme qui sert de titre à ce chapitre. Je suis peut-être excusable par la raison que la doctrine spirite étant science nouvelle pour les générations actuelles, sa terminologie doit se faire peu à peu et à mesure des besoins. Or, ici j'avais besoin d'un terme technique.

J'avais d'abord intitulé ce chapitre : *spiritisme pratique* ; mais je me suis bientôt rendu compte que ce terme n'indiquait pas exactement ma pensée, par la raison que la doctrine spirite ne réside pas uniquement dans la possibilité de communiquer avec les Esprits désincarnés, mais qu'elle consiste encore — et c'est là son meilleur côté — dans la moralisation qui découle de la connaissance de notre devenir après notre vie terrestre actuelle, et dans les applications journalières de la charité qui tout en nous rendant utiles à nos frères terrestres, contribuent aussi à nous rendre meilleurs. Or, c'est là à proprement parler, le *spiritisme pratique.*

Mais comme il est toujours bon de définir les termes dont on se sert, je dirai que, par le mot

spiritologie, j'entends les diverses manières de correspondre avec les Esprits désincarnés. Peut-être a-t-on déjà employé ce terme, mais j'ignore si on l'a fait.

Dans le quatrième chapitre de cette seconde partie, j'ai rapporté quelques-unes des expérimentations de spiritisme pratique auxquelles avait assisté M. Jacolliot, soit à Pondichéry, soit à Bénarès ; expérimentations qu'il a racontées dans un volume intitulé : *Le spiritisme dans le monde.*

J'ai parlé aussi des expérimentations faites à Londres, par un Comité de trente-trois membres, comité composé de hautes notabilités scientifiques, et qui s'étant réuni dans le but de déclarer le spiritisme une chose fausse et sans consistance, s'était vu forcé de conclure, après sérieux et long examen, que le spiritisme était une réalité.

J'ai dit, dans le même chapitre : que pour les spirites qui ont expérimenté longtemps et sérieusement, il était hors de doute que les Fakirs, qui dans l'Inde obtiennent les manifestations dont parle M. Jacolliot, sont des médiums de haute puissance.

Bien qu'aujourd'hui, soit en Europe, soit surtout en Amérique, il y ait de nombreux médiums à manifestations physiques, cependant il ne m'a pas semblé hors de propos de raconter certaines expériences auxquelles j'ai pris une part directe ou indirecte, mes affirmations pouvant déterminer des *douteurs* à essayer aussi, et par suite à se créer ainsi des convictions.

C'était en 1864, j'avais été jusqu'alors réfractaire et, comme tant d'autres, je plaisantais quand on me parlait de Home et de spiritisme. Un soir, nous nous trouvions, ma femme et moi, chez une vieille dame russe de nos amies, Mme G... dont la fille, Mme Y... femme d'une quarantaine d'années était médium. Ces dames nous ayant proposé une séance d'évocations, nous nous mîmes tous les quatre autour d'un lourd guéridon en acajou. Nous ne fûmes pas peu surpris en voyant le guéridon répondre à nos interrogations, tantôt en se soulevant verticalement à dix ou quinze centimètres du parquet et en redescendant sans faire éprouver aucun choc à une grosse lampe à modérateur, placée à son centre, tantôt en se soulevant sur deux pieds sans quitter le parquet, et en frappant le sol avec le troisième pied.

Mais ce qui nous étonna surtout, ce fut que, dans ce dernier cas, pendant que la surface du guéridon était inclinée sous un angle d'au moins quinze degrés, la lampe restait comme adhérente au meuble, sans glisser en aucune façon, ce qui est contraire aux lois connues de la physique.

Ici, pas plus que dans plusieurs autres séances que nous eûmes chez ces dames, il ne pouvait être question de tromperie quelconque, car j'avais pris moi-même le guéridon dans un coin, pour le placer devant le canapé où était assise la maîtresse de la maison, et c'était moi aussi qui avais pris la lampe sur la cheminée et qui l'avais posée sur le guéridon.

Quelques jours après, étant de nouveau réunis tous les quatre, je demandai si je pouvais me mettre en rapport avec un Brésilien de mes amis, ancien commandant du génie, mort depuis un an. Le guéridon répondit par trois coups frappés avec un de ses pieds, ce qui signifiait : *oui* ; et immédiatement il se mit à sautiller en frappant d'une manière très accentuée le rythme de la polka. Il est bon de dire que l'individu dont il s'agit était d'un caractère très jovial ; qu'il aimait beaucoup la danse et que nous avions souvent assisté ensemble, vingt ans auparavant, à des soirées dansantes.

Tous ceux qui ont consulté les tables ; ceux qui ont fait ce qu'on appelle de la *typtologie*, savent qu'on récite l'alphabet et que lorsqu'on en vient à la lettre nécessaire pour former un mot, le guéridon frappe un nombre de coups convenu d'avance.

Ici, il n'en fut point ainsi. Quand, en lisant l'alphabet, j'arrivais à la lettre voulue, le guéridon se soulevait *très brusquement* en totalité et *verticalement ;* se penchait de mon côté, puis se redressait et s'agitait rapidement en plusieurs sens. Ces allures saccadées et rapides du guéridon me rappelaient celles qui caractérisaient cet ami.

Ce jour-là, la lampe était placée sur une table voisine.

A un moment, le guéridon quitta le sol, s'élevant à vingt-cinq ou trente centimètres, et prenant

pour ainsi dire un point d'appui sur l'air, il se mit à tournoyer lentement à droite et à gauche, d'un quart de tour, s'inclinant tantôt vers moi, tantôt vers ma femme. Ayant dit : « mon ami, salue donc aussi ces dames ; » le guéridon s'inclina, toujours en tournoyant en l'air, vers chacune des dames russes.

A quelques jours de là, nous étions encore réunis tous les quatre et je demandai à me mettre en rapport avec un de mes amis, ancien saint-simonien, ingénieur en chef des mines, homme des plus distingués et qui était mort depuis peu de temps. Presqu'immédiatement, le lourd guéridon se souleva lentement et perpendiculairement *à cinquante centimètres* au moins du sol. Ayant demandé si L... était là, le guéridon répondit *oui*, en se soulevant et s'abaissant trois fois de suite, toujours verticalement, mais lentement. A plusieurs questions que je fis, le guéridon répondit toujours de la même manière et en décrivant en outre chaque fois de grands mouvements circulaires dans un sens, puis dans le sens opposé.

M'adressant aux personnes présentes, qui n'avaient pas connu L..., je leur dis que c'était un homme de bien, fort instruit et très modeste. A ce moment le guéridon, qui venait de se soulever verticalement, retomba avec une telle force, que la lampe placée à son centre, fut sur le point de s'éteindre, la mêche étant à moitié descendue.

Puis le guéridon dicta par le moyen de l'alphabet : « J'ai eu autant d'amour propre qu'un autre ; cessez de faire mon éloge, cela me semble injuste, il y en a de bien plus méritants que moi. »

Une autre fois nous nous trouvâmes chez les mêmes dames un soir. J'avais placé le guéridon au milieu du salon ; la pièce était éclairée par deux lampes posées sur la cheminée. Un jeune anglais se trouvait là qui était connu comme médium par quelqu'un de la société. Ce jeune homme avait perdu depuis peu, un frère qu'il aimait et regrettait beaucoup. Lui ayant exprimé le désir de lui voir évoquer son frère, il s'assit devant le guéridon ; *à peine y eut-il posé les mains* que ce meuble se souleva lentement et *perpendiculairement* à une hauteur de *quarante centimètres* du sol, (presque à la hauteur de ses genoux). « Si » c'est l'Esprit de mon frère qui est ici présent, » dit ce jeune homme, je demande que ce guéridon » reste en l'air jusqu'à ce que j'aie compté sept. » Et le guéridon resta comme il l'avait demandé. La chose fut renouvelée plusieurs fois de suite avec des nombres différents. Puis le jeune homme dit : « André, salue-moi, je te prie, avec le » guéridon. » Le meuble quitta aussitôt le sol, s'éleva à une trentaine de centimètres, et sans aucun point d'appui, s'inclina vers le médium sous un angle d'au moins vingt degrés, puis se redressa et descendit lentement vers le sol, sur lequel il se reposa sans secousse et sans bruit. Ceci fut répété plusieurs fois de suite.

Comme le guéridon, *non-couvert* d'un tapis, se trouvait isolé au centre du salon parfaitement éclairé; comme tout le monde pouvait voir les jambes du médium ainsi que tout son corps; qu'il ne faisait qu'effleurer le bord du guéridon avec l'extrémité de ses doigts, il n'y avait absolument aucun motif de penser qu'il existât la moindre supercherie. D'ailleurs, ce soir-là, nous étions au moins une douzaine de personnes rangées autour du salon à une distance de deux mètres environ du guéridon. Plusieurs étaient fort incrédules, et tout le monde cependant fut bien forcé de se rendre à l'évidence.

Je pourrais multiplier les exemples de communications analogues, mais dans les choses de ce genre, quelques faits bien avérés en valent des centaines. La plupart des nombreuses communications que j'ai eues, ou auxquelles j'ai assisté, ont été d'autant plus remarquables, que les réponses avaient beaucoup d'imprévu et ne pouvaient, ainsi qu'on l'a prétendu, émaner par action réflexe, de l'Esprit des personnes présentes.

Les résultats dont j'avais été témoin éveillèrent en moi, à un haut degré, le désir d'étudier sérieusement le spiritisme. Je cherchai donc à devenir moi-même *médium* afin de pouvoir expérimenter à loisir et à mon gré. Je devins assez promptement médium typtologue. Je pus ainsi avoir chez moi des communications par le moyen

du guéridon. J'étais secondé par ma femme également désireuse de s'instruire ; nous étions donc dans les meilleures conditions possibles, car nous évitions les distractions et les préoccupations qui existent, quoi qu'on fasse, dans les réunions plus ou moins nombreuses. Nous étions sûrs aussi de n'être jamais dupes de faux médiums, comme il peut s'en trouver dans des réunions composées de gens qu'on ne connaît pas.

Au bout de peu de temps, je devins également médium écrivant, et je pus ainsi recevoir des dictées.

Je poursuivis mes expérimentations *chaque jour pendant plus de deux ans*, et j'obtins un grand nombre de communications, dont plusieurs fort intéressantes.

Je ne m'étais pas, dans les premiers temps, livré à l'étude au moyen des livres spéciaux, et ainsi que cela a dû arriver à beaucoup de personnes de bonne foi, je pensais que c'était toujours l'Esprit évoqué, qui répondait. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que c'était une grave erreur, aussi m'empressai-je d'étudier les théories spirites dans les livres d'Allan Kardec.

Cette question est une de celles sur lesquelles j'attire tout spécialement l'attention de mes lecteurs.

Il faut bien se rendre compte en effet, que notre planète est incessamment entourée, comme par une épaisse atmosphère, d'une innombrable masse

d'Esprits désincarnés terrestres. Et si l'on tient compte du peu de valeur morale et intellectuelle de la plupart des êtres humains qui habitent le globe et dont à chaque instant un grand nombre quittent leur enveloppe corporelle, on comprendra que le nombre des Esprits mauvais ou légers l'emporte de beaucoup dans l'atmosphère terrestre sur celui des bons Esprits.

Je ne puis mieux faire comprendre cela qu'en citant un fragment d'une *dictée* faite à un de mes amis par sa femme, qu'il avait perdue quelques mois auparavant:

« Ton esprit est inquiet en ce moment ; tu es „tourmenté sans savoir pourquoi. C'est que tu „n'es jamais seul. Moi, je suis toujours près de „toi, je te l'ai dit; mais indépendamment de moi, „il y a autour de toi une foule d'Esprits de toute „espèce et la plupart sont pitoyablement mauvais. „Tu as parfois traversé les bois, tu t'y es vu enve„loppé de moucherons qui voltigeaient autour de „ton visage. Hé bien, les Esprits qui t'entourent „forment une sorte d'essaim pareil. En ta qualité „de *médium*, ils se sentent pour ainsi dire attirés „plutôt vers toi qu'ils ne le seraient vers les indi„vidus chez lesquels aucun don de médiumnité „n'est développé. Seulement, bien qu'ils voient „que tes fluides sont susceptibles de se combiner „à des fluides d'Esprits désincarnés, ils com„prennent que leurs propres fluides sont trop „grossiers pour s'allier aux tiens. Mais cela ne les

»empêche pas de chercher, autant qu'ils le peuvent, »à t'inspirer de mauvaises pensées. Donc, prends »garde; tu sais que je suis ton guide et ton pro-»tecteur, mais sans ton libre arbitre bien employé, »je ne peux rien pour toi. »

En résumé, autant nous trouvons de nuances: en moralité, en intelligence, en instruction parmi les vivants qui nous entourent, autant il y en a parmi les milliards d'Esprits qui remplissent l'atmosphère de notre planète. C'est pour cela qu'il est bon d'être toujours en garde contre les Esprits mauvais ou légers. Lorsque, depuis peu on est devenu médium, on éprouve tant de bonheur à croire à la présence journalière de ceux qu'on a aimés et qui ont quitté la vie terrestre, qu'on se laisse aller facilement à accepter toutes les communications comme valables. Et c'est précisément cette confiance qui est très souvent exploitée par la foule des Esprits pervers ou facétieux remplissant notre atmosphère.

Ce qu'il faut ne jamais oublier, c'est: qu'il ne suffit pas d'être désincarné pour devenir meilleur du jour au lendemain; pour savoir ce qu'on ignorait; pour être moral, lorsque pendant toute une incarnation terrestre on a été immoral. Donc, quand on est médium, il faut se tenir toujours sur ses gardes, afin de ne pas être trompé par des Esprits de bas aloi. Ainsi, par exemple, il arrive que lorsqu'un Esprit, élevé et bon, a parlé par le guéridon pendant quelques instants, il nous

quitte, et alors la communication est continuée par quelques Esprits plus ou moins inférieurs, qui cherchent à nous induire en erreur.

Toutes les personnes qui ont fait pendant longtemps de la typtologie, sans idées préconçues et dans le but d'expérimenter sérieusement, ont pu remarquer ce que je viens de dire.

Au bout de quelques mois d'exercices journaliers, l'on finit par acquérir une sorte de délicatesse d'appréciation qui fait que l'on sent à qui l'on a affaire, et qui fait aussi, que l'on apprécie parfaitement le passage d'un Esprit à un autre Esprit pendant une communication. Il y a de ces nuances que l'on ne saurait décrire, mais qu'on analyse très bien quand on fait de la typtologie avec soin et qu'on a l'habitude de l'observation.

Et ce sont précisément toutes ces nuances typtologiques, que ne peuvent comprendre les personnes qui n'ont point expérimenté pendant un temps suffisant et avec assez de minutieuse observation, pour avoir été à même de les éprouver.

Il est bien plus facile de critiquer à tort et à travers ; de jeter du blâme ou du ridicule sur les choses qu'on ne connaît pas, que de se soumettre à les étudier sérieusement et avec suite.

Vingt fois dans ses diverses publications, Allan Kardec a dit : « N'acceptez jamais les communi-»cations que sous bénéfice d'inventaire ; examinez ; »servez-vous de votre libre arbitre et de votre »intelligence, et rejetez sans hésiter tout ce qui »ne satisfait pas votre raison. »

Je crois donc que quand nous recevons des dictées, nous ne devons jamais perdre de vue que pour *un* Esprit désincarné ayant quelque valeur morale et intellectuelle, il y en a *des milliers* qui n'ont, sous ce rapport, aucune signification ; qu'il y en a même beaucoup qui sont frivoles ou pervers. Nous devons donc être *toujours* sur nos gardes et passer tout ce que nous recevons au creuset de notre raison, et au crible de notre libre arbitre.

Quand nous causons avec des vivants, nous pouvons savoir à qui nous avons affaire ; nous *voyons* parfaitement si c'est avec une personne connue que nous causons. Et si des personnes inconnues viennent se mêler à la conversation, nous ne tenons compte de leurs opinions que dans une certaine mesure.

Avec les *désincarnés*, la situation n'est pas la même ; nous ne les *voyons* pas et par conséquent nous ne pouvons connaître d'une manière positive si c'est un ami ou un ennemi qui nous dicte. On peut se faire une juste idée de la situation, en se figurant un homme *non masqué*, se promenant dans une salle de bal au milieu de plusieurs centaines de personnes *masquées*.

Le spiritisme est une grande et belle doctrine, mais les expériences spirites pratiques présentent de nombreux dangers d'erreur. Soyons donc prudents, très prudents. Une des causes d'erreurs possibles, résulte de *l'état de trouble* de l'Esprit

qu'on évoque. On perd un parent, un ami, et généralement on éprouve une sorte de consolation en pensant que l'on peut se mettre en rapport avec lui par la médiumnité, et l'on cherche à s'y mettre tout de suite après sa mort. Mais dans ce cas l'on ne tient pas compte d'une chose, c'est qu'un Esprit qui abandonne son corps terrestre reste pendant un temps plus ou moins long dans *l'état de trouble*. Or, il arrive que si l'on évoque avec quelque opiniâtreté un Esprit récemment désincarné et qui, se trouvant encore dans *l'état de trouble*, ne peut entrer en relations fluidiques, quelqu'autre Esprit léger ou méchant peut répondre à l'évocation et donner ainsi le change.

On se fera peut-être une idée assez nette de ce que la doctrine spirite entend par le mot *trouble*, si l'on se reporte à ce qui se passe quand un être humain naît à la vie terrestre. Nous le voyons d'abord s'agiter et crier inconsciemment pendant quelques mois. Puis, peu à peu, acquérir successivement l'usage de ses sens ; comprendre ce qu'il fait et ce qui se passe autour de lui. En langage vulgaire : « l'*intelligence se développe*. » En langage spirite : « l'*Esprit nouvellement réincarné*, *prend possession de sa nouvelle enveloppe terrestre*, et s'essaie à la faire fonctionner d'une manière appropriée au milieu dans lequel se passe cette nouvelle phase de sa vie immortelle. »

Mais comme cet Esprit s'était habitué depuis un certain temps à vivre dans l'espace sans corps

terrestre et parfaitement libre d'allures, il a plus ou moins de peine — suivant qu'il est plus ou moins avancé intellectuellement — à se recon naître et à arriver au fonctionnement intégral de sa nouvelle enveloppe matérielle terrestre, c'est-à-dire, à se bien servir de son cerveau et de son système nerveux. Aussi, les premières années de sa nouvelle existence terrestre, peuvent parfaitement être qualifiées d'*époque de trouble*. Et c'est ce qui donne une explication satisfaisante des progrès rapides de certains enfants, qui savent se servir de leurs nouveaux organes presque en naissant, parce qu'ayant acquis dans de précédentes incarnations un grand développement intellectuel, ils sont devenus des réincarnés de haut titre.

Chez l'Esprit qui achève une incarnation et dont le corps terrestre meurt, le même effet doit se produire. Il reste plus ou moins longtemps dans l'*état de trouble*, selon que son intelligence était plus ou moins développée. Il y reste plus longtemps surtout, s'il n'avait aucune connaissance de la doctrine spirite.

Toutefois, les matérialistes doivent comprendre leur nouvel état plus facilement que les autres individus étrangers au spiritisme. Ils affirmaient, pendant leur vie corporelle, que l'homme n'avait pas d'âme et que quand il mourait, il tombait dans le néant. Mais un certain nombre de communications médianimiques ont fait connaître que

la preuve de l'existence de l'âme était souvent donnée aux matérialistes dès après leur mort. En voyant dans le cercueil leur corps inerte et passé à l'état de cadavre, ils comprennent que leur être, leur *moi*, est chose différente du corps.

En fait de communications avec les Esprits, celles obtenues à l'aide du guéridon me semblent préférables à toutes les autres, parce qu'il y a là quelque chose de matériel, de tangible, pour ainsi dire, qui porte immédiatement la conviction dans l'âme. On acquiert ainsi facilement la preuve qu'on a affaire à des êtres de même espèce que nous, mais qui actuellement vivent dans un état différent du nôtre. Aussi, lorsqu'on se trouve en rapport avec des personnes qui nient la réalité possible des communications entre incarnés et désincarnés, entre vivants et morts, la meilleure manière de les convaincre, c'est d'employer la typtologie. Mais surtout dans ce cas, pour retirer quelque fruit de ces manifestations matérielles, il faut n'être que deux ou tout au plus quatre personnes.

Et quand on le peut, il est bon de se faire guider par quelqu'un connaissant à fond la doctrine spirite, et qui soit au courant de ce genre de manifestations.

Quant aux réunions plus nombreuses, elles ont plusieurs inconvénients, et le principal est peut-être le manque d'harmonie résultant des différences de caractère et d'intentions des personnes réunies.

Je ne parle pas ici, bien entendu, des réunions de spirites qui ont lieu pour écouter des conférenciers, ou pour causer de la doctrine et s'instruire mutuellement. Pour ceux de mes lecteurs qui n'ont jamais assisté à des réunions spirites et qui voudraient étudier sérieusement les phénomènes, je vais donner quelques indications qui les mettront à même de se passer des médiums de profession. En général, il y a plus d'individus qu'on ne pense qui ont le don de médiumnité et chez lesquels il ne faut qu'une occasion favorable pour le développer et le mettre à profit. On peut donc essayer d'abord en famille, ou avec un ou deux amis. Ainsi que je viens de le dire, il faut éviter le grand nombre.

1° Pour éviter toute distraction, il faut se renfermer dans une chambre et pendant la séance il faut que personne n'entre.

2° On s'assoira autour d'un guéridon sans tapis et on posera légèrement les mains à plat sur le bord. Il est tout à fait inutile de faire ce qu'on appelle *la chaîne*, c'est-à-dire de mettre les mains en contact avec celles des voisins de droite et de gauche. Une fois les mains posées il ne faut plus les lever; la personne qui se charge de réciter l'alphabet et d'écrire les questions et les réponses, laissera toujours la main gauche en contact avec le guéridon. Cette personne aura devant elle une feuille de papier et un crayon ou deux, taillés fin.

3° La croyance aux Esprits ou l'incrédulité

n'ont aucune influence sur le résultat à obtenir ; il suffit d'une bonne volonté franche. Il faut seulement éviter de réunir des personnes qui ne sont pas sympathiques.

4° Si au début de la séance on cause, il faut que la conversation soit sérieuse ; il faut éviter les plaisanteries, elles détournent les bons Esprits et elles attirent les Esprits légers et mauvais.

5° Le premier symptôme de la manifestation des Esprits consiste ordinairement en mouvements divers du guéridon ; coups frappés avec un des pieds ; mouvement de rotation sur lui-même, etc.

6° Pour éviter toute confusion, une seule personne (et toujours la même), s'adressera aux Esprits (ou à l'Esprit) qui se manifesteront. Ordinairement, un coup frappé par la table signifie *oui;* deux coups, signifient *non*, et trois coups signifient que l'Esprit demande qu'on récite l'alphabet.

7° Quand on récitera l'alphabet, il faudra le faire assez lentement pour que l'Esprit puisse frapper un coup quand on prononcera la lettre dont il a besoin pour commencer ou pour continuer un mot.

En tenant compte de tout ce qui précède on peut obtenir des communications. Mais il faut de la persévérance ; on ne réussit pas toujours à la première séance ; il en faut quelquefois un assez grand nombre ; il ne faut donc pas se décourager

si le résultat se fait attendre. Les premières séances surtout ne doivent pas dépasser une demi heure; il ne faut pas que l'attention arrive à la fatigue.

Il est certain que les communications par la *dictée* des Esprits — par l'écriture — sont plus commodes et plus promptes que celles résultant de la *typtologie*, mais à moins qu'on ne rencontre un *médium* tout à fait *mécanique*, il peut toujours rester du doute. Et dans les choses de ce genre, *il ne faut pas qu'il y ait doute*. Si, par exemple, comme cela s'est vu quelquefois, l'on a pour *médium* un individu qui ne sait ni lire, ni écrire; dénué par conséquent de toute instruction, alors on peut affirmer que sa main est guidée par un être intelligent *autre que lui-même ;* surtout, lorsque, par ce moyen, l'on obtient des *dictées* au dessus de la portée d'esprit du *médium*, ou dans une langue qu'ignore le médium.

En général, pour obtenir des communications par le guéridon, il faut être au moins deux personnes. Il y a cependant des exemples d'individus qui étant seuls ont assez de puissance médianimique pour obtenir des communications. On peut citer comme se trouvant dans ce cas, M. Jaubert, Président du Tribunal Civil de Carcassonne. Dans une lettre adressée au Journal *La Solidarité* (Janvier 1869) M. Jaubert dit : « J'opère seul » dans ma chambre, donc, pas de compère; donc » pas de rayonnement de pensée à pensée ; de

» cerveau vivant à cerveau vivant. J'opère seul
» à l'aide de coups frappés par la table ; je remplis
» une page de lettres à mesure qu'elles me sont
» dictées. Je pense à autre chose. Puis je rassemble
» ces lettres, je ponctue et je trouve un sens.
» L'agent n'est pas moi, ni un autre vivant,
» puisque je suis seul dans ma chambre. »

On sait que M. Jaubert a présenté à l'*Académie des Jeux floraux* de Toulouse, en 1863, deux fables; il y avait 68 concurrents pour la fable. L'une de ces fables de M. Jaubert a eu le prix (la primevère d'or) et l'autre a obtenu une mention honorable. Or ces deux pièces de vers, que la *Revue spirite* de Paris a reproduites en 1863, page 184, avaient été obtenues par M. Jaubert à l'aide de la typtologie. Il est bon de dire que jamais il n'a su faire un vers.

On peut être *obsédé* en se servant de l'écriture médianimique, mais cela arrive moins souvent que par la typtologie, parce que cette sorte de médiumnité exige de la part des Esprits, des fluides plus subtils et qui ne sont l'apanage que d'Esprits déjà avancés. Cependant, comme il y a des Esprits très savants, mais très immoraux (nous voyons autour de nous bien des incarnés de ce genre), ces Esprits disposent de fluides assez subtils par suite de leur degré d'intelligence et d'instruction ; et ce sont ceux-là qui peuvent nous *obséder* par l'écriture.

Au surplus, la première chose à faire quand on

reçoit une communication quelconque, c'est de tâcher de se servir de sa raison et de son bon sens pour juger si elle est bonne ou mauvaise. Il faut pour ainsi dire éplucher les communications. N'est-ce pas ainsi que nous faisons dans nos rapports avec des vivants (des incarnés terrestres)? Quand un homme nous parle ou nous écrit, nous le jugeons d'après ce qu'il nous dit, et quand bien même celui qui nous parle, occupe dans la société une position élevée, si c'est un stupide, un ignorant ou un être immoral, nous l'avons bientôt apprécié à sa juste valeur. Il faut faire de même pour les Esprits. Et quand les Esprits mauvais qui nous entourent voient (car ils *voient* nos pensées) que nous sommes toujours sur nos gardes, que c'est chez nous un énergique parti pris, nous pouvons être à peu près sûrs que la plupart des Esprits badins ou pervers ne se hasarderont pas à nous dicter : ils *voient* que nous les reconnaîtrions immédiatement, ils ne perdront donc pas leur temps et ils s'adresseront ailleurs.

Dans le commencement de mon initiation à la doctrine spirite, et après être devenu *médium typtologue*, j'ai été pendant quelque temps *médium écrivant mécanique*. Sans que j'eusse besoin de la guider par les yeux, ma main traçait des caractères ne ressemblant en rien à mon écriture habituelle, et il en résultait des phrases ayant un sens complet.

Puis je suis devenu *médium écrivant intuitif*, et

dès lors j'ai commencé à douter de moi-même. Et cependant, je ne manquais pas d'encouragements. Combien de fois, étant à la table, soit seul avec ma femme, soit avec elle et deux personnes amies, il m'a été dit : *écrivez*. Nous évoquions, au moyen de la table et de l'alphabet, soit des personnes que nous avions connues, soit de bons Esprits quelconques ; souvent même, sans évocation aucune, des Esprits attestaient leur présence, disaient leur nom ; c'était d'anciennes connaissances, d'anciens amis auxquels nous n'avions pas pensé depuis longtemps. Hé bien, dans presque tous les cas, l'Esprit, après avoir donné son nom, dictait par la table, le mot : *écrivez*. Une fois j'hésitais, disant que je n'étais pas sûr de ne pas écrire mes propres idées ; l'Esprit dicta, par la table, la phrase : « vous êtes un *médium pusillanime.* » Malgré ces fréquentes incitations, je n'écrivais qu'en doutant, et cela me fut souvent reproché. L'on me dictait par la table : « Ne pensez à rien, autant que possible et abandonnez votre main, sans raideur. »

Tout cela me porte à conclure que cette question des *médiums écrivants intuitifs* est fort délicate.

Bien des personnes, à propos des dictées des Esprits, se plaignent de la vulgarité de leur langage ; ces personnes disent aussi que ceux qui signent les plus grands noms anciens et modernes, ne disent que des trivialités ; qu'ils ont un style qui est loin de valoir celui qu'on leur a connu de leur vivant.

Il est aisé de répondre à ces objections. Dans les communications que l'on peut avoir avec les Esprits, il y en a de deux sortes. Il y a d'abord celles des Esprits ou âmes des individus que nous avons connus et qui *réellement* répondent à notre appel. Ceux-là nous parlent exactement le langage qu'ils nous parlaient quand ils vivaient de notre vie. Ils sont du reste les premiers à nous dire, que rien n'est changé pour un être humain qui abandonne son corps terrestre, et que ce changement d'état matériel n'influe ni sur son moral, ni sur son intelligence ; que par conséquent il n'est ni plus instruit, ni plus intelligent qu'il ne l'était avant de mourir.

Et ceux-là, lorsque ce sont des êtres qui étant incarnés, étaient ou de grands poètes ou des hommes éminents quelconques, nous parlent toujours dans un langage en rapport avec leur passé terrestre.

Il y a ensuite les communications provenant des Esprits qui signent de grands noms et qui presque toujours ont un langage qui n'est nullement en harmonie avec le nom qu'ils signent, ce qui n'a absolument rien d'étonnant puisque ce ne sont que des faussaires, qui veulent se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Ceci s'explique facilement. Les personnes qui n'ont point pris le spiritisme au sérieux; qui n'ont vu dans les communications avec les âmes des morts qu'une sorte de distraction, d'amusement;

les personnes aussi qui, bien que sérieuses, ont commencé par les communications au lieu de commencer par l'étude de la doctrine, toutes ces personnes ont trouvé grand plaisir à faire comparaître devant elles à volonté (du moins elles croyaient la chose possible) tel ou tel grand personnage des temps anciens, ou bien encore, tel individu ayant occupé dans les temps plus rapprochés, des positions éminentes.

Ces personnes s'imaginent qu'il suffit d'évoquer un Esprit pour qu'immédiatement il obéisse à l'appel qui est fait. Mais elles ne tiennent pas compte de plusieurs difficultés. D'abord, il est fort possible que l'Esprit évoqué soit réincarné, de là, impossibilité de répondre à l'évocation.

Ensuite, les Esprits ainsi évoqués et qui ne sont pas réincarnés, *voient* (car ils voient nos pensées) que les évocateurs sont guidés, non par le désir de retirer d'une communication un bénéfice moral ou intellectuel, mais simplement par un désir de vaine curiosité, ou encore, que ces évocateurs se complaisent à la pensée de faire obéir à leur appel, tel roi ou tel homme célèbre auquel ils n'auraient pas osé adresser la parole de leur vivant.

Ces évocateurs sont quelquefois mûs aussi par une pensée vaniteuse ; il leur plaît de pouvoir dire : « j'ai évoqué tel potentat, ou tel grand philosophe, et il a causé avec moi. »

Les Esprits ainsi évoqués, pour peu qu'ils soient

sérieux, ne se soucient nullement de servir la vanité ou la curiosité du premier incarné terrestre venu ; ils ont leur libre arbitre et ils en usent en se gardant bien de répondre à l'évocation ; mais comme, ainsi que je viens de le dire, les Esprits qui vivent dans l'atmosphère terrestre, voient toutes les pensées des incarnés, et comme les Esprits mauvais ou facétieux sont en grand nombre, il n'en manque pas qui s'empressent de répondre à l'appel d'un évocateur novice, et qui se font passer pour les Esprits évoqués. De là viennent toutes ces réponses et toutes ces divagations triviales qui ne sont nullement en harmonie avec les noms que signent les Esprits qui se sont amusés à mystifier leurs interrogateurs.

On voit donc que les objections dont j'ai parlé plus haut, et que j'ai combattues, manquent de justesse et qu'elles ne peuvent être mises en avant que par les personnes qui ne veulent pas se donner la peine d'étudier les théories spirites, ou encore, par des hommes intéressés à ce que la doctrine spirite ne fasse point d'adeptes.

Un des grands arguments des adversaires des communications spirites, est celui-ci. Ils disent : « Pourquoi voulez-vous que nous croyions que c'est un Esprit autre que le vôtre, qui formule les pensées que vous écrivez, puisque vous n'écrivez rien à titre de *médium*, que vous n'eussiez pu écrire en ne vous servant que de votre intelligence et de vos connaissances ? »

C'est exactement comme si l'on doutait qu'un autre homme m'a dicté une page quelconque, par la raison que j'aurais pu, de moi-même, écrire cette page sans avoir recours à l'inspiration de mon voisin.

On a dit encore : que les Esprits, *voyant* nos idées, notre manière d'apprécier les choses, nous répondaient conformément à nos idées. Voici une preuve du contraire et l'on pourrait en citer bien d'autres.

Un jour, à la prière d'une dame amie, nous évoquâmes Caroline M..., femme de charge chez le comte de S. G., morte depuis quelque temps; très fervente protestante, très imbue de ce culte.

Bien qu'elle pût voir qu'aucune des personnes présentes n'était protestante et n'acceptait les idées bibliques, elle répondit cependant comme une sectaire encore tout imprégnée des idées étroites formant ce qu'on est convenu d'appeler : la religion.

Ses réponses furent celles d'une bonne protestante, et telles qu'elle les eût faites de son vivant. Et bien qu'elle pût *voir* que nos idées étaient loin de ressembler aux siennes, elle ne craignit nullement de nous choquer en répondant d'après ses propres idées.

On a dit aussi : que ce qu'on prenait pour des communications avec les Esprits désincarnés, n'était autre chose que le résultat d'une action magnétique produite par la volonté du *médium*.

Je ne puis ici parler que de ce qui me concerne, mais je puis affirmer que j'ai reçu des milliers de communications soit par la typtologie, soit comme *médium écrivain*, et qu'elles ne pouvaient pas provenir de ma puissance magnétique, car elle est complètement nulle. J'ai bien souvent essayé de magnétiser ou de me faire magnétiser, et jamais je n'ai réussi.

Beaucoup de personnes étrangères à la connaissance de la doctrine spirite, s'imaginent que les Esprits sont des êtres tout différents des hommes. Il n'en est rien. Les êtres qui après avoir habité la terre avec un corps matériel, pendant un laps de temps plus ou moins long, sont morts, habitent maintenant l'atmosphère terrestre avec un corps éthéré. Ils ne diffèrent donc de nous que par l'absence du corps matériel; et comme nous, ils font partie de l'humanité terrestre. Et c'est en raison de leur état fluidique, éthéré, qu'on leur a donné le nom d'Esprits ou âmes. Il n'y a donc absolument aucun motif pour que ces êtres parlent différemment qu'ils ne parlaient et en sachent plus qu'ils n'en savaient quand, comme nous, ils étaient revêtus de leur corps matériel. De ce qu'un homme change de costume, il ne s'ensuit pas qu'il devienne plus instruit, ou plus moral s'il était immoral. Hé bien! Le cas est le même. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Esprits ou âmes, doivent nous dire des choses extraordinaires, des choses *de l'autre monde*, ou pour parler plus juste:

des autres mondes, puisqu'ils font encore partie, de même que nous, de ce monde-ci. Comparons-les à des amis, à des parents, ou même à des inconnus partis pour quelqu'île de la mer Pacifique et nous écrivant de là-bas. Sans doute parmi ces amis ou ces inconnus, il y en aura qui écriront des choses vraies; qui nous donneront des descriptions exactes des pays qu'ils habitent; mais d'autres, mûs par la pensée de se divertir en nous trompant, ou par l'idée de nous faire du mal en nous donnant des notions fausses, ne se feront aucun scrupule de nous écrire une foule de choses ridicules. Tant pis pour nous si nous sommes assez dépourvus de bon sens pour ajouter foi à tous ces récits.

Telle est la correspondance avec les Esprits par le moyen des *médiums*.

Il ne faut pas s'étonner non plus et *croire qu'on a affaire au diable*, lorsqu'on a de mauvaises communications, de n'importe quel genre. Il faut se rappeler que dans la vie, quelque bons, quelque charitables que nous puissions nous efforcer d'être, nous nous trouvons parfois en contact avec des personnes foncièrement méchantes; qui n'éprouvent de plaisir qu'à faire le mal; qui font consister leur bonheur à semer la zizanie dans les familles, etc.

Qu'une de ces personnes meure, il est évident qu'elle ne change pas pour cela de manière d'être; à l'état d'Esprit, elle prendra même plus de plai-

sir encore à souffler la discorde, à insinuer des conseils pernicieux; car dans son aveuglement moral, il lui semblera que puisqu'elle voit les vivants sans en être vue, elle peut agir en toute sécurité, sans crainte qu'on se venge. Ces Esprits méchants ne comprennent pas l'équité divine, qui tôt ou tard les forcera d'expier leurs méfaits. Ce sont ces effets spirites, inobservés et incompris jusqu'à présent, qui ont tant facilité la propagation de l'idée absurde et irréligieuse de l'existence de *démons*, c'est-à-dire d'êtres spécialement méchants et dont la *fonction normale* serait de rendre les hommes malheureux.

L'on entend parfois certaines personnes dire : « Je croirai au spiritisme si les Esprits font telle » ou telle chose; si celui que j'évoque répond aux » questions que je lui poserai; etc. » Ces personnes prouvent d'abord qu'elles n'ont jamais étudié à fond la doctrine spirite; ensuite, en pensant que les Esprits sont à leurs ordres, elles se font une illusion qui dérive d'une certaine dose d'orgueil.

Aucun de ces individus n'aurait osé, très probablement, dire de son vivant, à la personne dont elles veulent évoquer si impérieusement l'Esprit : « Je croirai ce que vous me dites, si vous me le » prouvez de telle ou telle manière; mais je n'ac- » cepterai pas les preuves qui ne me viendront que » de vous. En outre, vous me parlerez dans telles » ou telles conditions. » Une pareille manière de

faire serait considérée par tout le monde comme passablement inconvenante.

Hé bien, ces mêmes personnes qui auraient reculé devant l'idée de commettre une grossièreté envers un homme vivant de leur vie matérielle, ne reculent nullement devant l'idée d'être outrecuidantes vis-à-vis de l'Esprit de ce même homme décédé. Et quand des Esprits évoqués par elles d'une manière aussi déplacée, ne répondent pas à leur appel, ce qui est fort naturel, elles partent de là pour dire qu'elles ne croiront pas au Spiritisme. Mais s'imaginent-elles donc que tout doit céder à leur volonté, à leur caprice, et doit leur servir d'amusement? Et si elles s'obstinent à ne pas croire à une chose vraie, et cela parce qu'elles s'y prennent mal, sur qui donc retombera le blâme et le ridicule, si ce n'est sur elles-mêmes?

D'autres personnes, parfaitement sérieuses, assurent qu'elles croiraient si les spirites voulaient se prêter à des séries d'expériences instituées *scientifiquement*, et dont toutes les conditions seraient discutées à l'avance. Ceci ne présente qu'une toute petite difficulté. En effet, il ne s'agit pas ici de la volonté des spirites, mais bien des volontés des Esprits ; volontés qui agissent parallèlement aux nôtres, mais sur lesquelles nous n'avons aucune action ; que nous ne pouvons pas dominer. — Nous aurions beau dire à quelqu'un : « je ne croirai ce que vous me dites, que si un de vos voisins vient me l'affirmer ». Si le voisin *ne*

veut pas affirmer, qui donc l'y contraindra ? Et si les Esprits *ne veulent pas* se prêter à des *expériences*, et souscrire à des *conditions*, qui donc les y contraindra ?

Je crois l'avoir déjà dit, l'évocation des Esprits est chose religieuse et sainte ; elle doit donc être faite avec un sentiment de commisération pour les Esprits souffrants ; de respect pour les Esprits heureux ; et pour toutes les variétés d'Esprits, avec une pensée d'affectueuse fraternité.

Voici ce qui fut dit un jour à une séance à laquelle j'assistais. On avait évoqué l'Esprit d'un jeune homme décédé depuis quelque temps, ainsi que deux de ses frères. Tous trois habitaient l'Amérique :

« Nous sommes si heureux de profiter de votre » bon vouloir ; il nous a été jusqu'à présent » impossible de communiquer avec aucun de nos » parents. En général, le spiritisme en Amérique » aussi bien qu'en Europe est encore mal compris. » Tant de gens en font un divertissement ! Et ils » ne comprennent pas que c'est un acte des plus » religieux, que celui d'évoquer ceux qui n'appar- » tiennent plus à la famille humaine matérielle. » Ils ne comprennent pas, que certains incarnés, » médiums sans le savoir, ont une puissance » fluidique qui nous attire, qui force pour ainsi » dire nos fluides à se combiner aux leurs ; mais » que quand ces combinaisons fluidiques ont lieu » dans des circonstances telles que les fait naître

» l'idée, par exemple, d'un divertissement, d'un
» amusement, alors, oh alors, nous autres pauvres
» désincarnés souffrants, nous souffrons bien
» davantage. Ces appels aggravent notre état
» malheureux, et il arrive, dans ces cas, que
» quand des appels de ce genre sont adressés à
» des Esprits pervers ou légers, dont les souf-
» frances sont ainsi augmentées, ils s'en vengent
» en obsédant, en tracassant les incarnés terrestres
» qui se sont rendus coupables de ces actes irréli-
» gieux. »

On voit donc quel est le sentiment qui doit animer et guider les évocateurs et les *médiums*.

Aux personnes qui ne comprennent pas le charme que l'on peut éprouver à communiquer avec un parent ou un ami mort, on peut dire ceci : « Supposez pour un instant que les communications postales et télégraphiques n'existent pas entre l'Europe et l'Amérique. Un de vos parents les plus chers, vous quitte et part pour l'Amérique où il est forcé de passer le reste de sa vie. Aucune communication écrite n'étant possible, vous en êtes réduit, dès que ce parent vous a quitté, à ne plus vous occuper de lui que par la pensée, par le souvenir, et vous ne savez en aucune façon s'il est heureux ou malheureux. »

» Qu'à un moment quelconque, des communications postales s'établissent entre la région habitée par votre parent et celle que vous habitez vous-même, vous vous hâtez d'en profiter pour en-

trer en relation avec lui, et vous éprouvez dans ce cas une satisfaction d'autant plus vive, que vous ne pouviez vous faire absolument aucune idée de la position actuelle de ce parent aimé, et que grâce à ses lettres, vous êtes bientôt au courant de tout ce qui le concerne et vous vivez pour ainsi dire de nouveau avec lui. »

Il semble qu'il n'est personne qui ne comprenne le bonheur qu'on ressentirait en pareil cas; et tout le monde, par conséquent, comprendra aussi la douce satisfaction que peut faire éprouver la possibilité d'entrer en relation avec un être chéri que la mort terrestre nous a ravi, et qui, s'il est dans une situation heureuse ; s'il a dignement payé sa dette à l'équité divine pendant sa dernière incarnation terrestre (celle où nous l'avons connu), a acquis une lucidité qui lui permet de nous aider de ses bons conseils.

Et si cet être que nous avons tant aimé et que nous trouvions parfait ou a peu près — abusés que nous étions, par notre affection pour lui — vient nous dire qu'il souffre moralement, parce qu'il expie certaines dérogations à la loi divine, dont il n'avait pas compris l'importance pendant sa vie terrestre, cette communication que nous pouvons avoir avec lui, nous sert grandement, puisqu'elle nous fera comprendre : que bien des choses que nous traitons à la légère, sont cependant de nature à être prises en sérieuse considération et qu'il faut nous en abstenir.

Je disais précédemment, que les communications avec des Esprits réellement supérieurs, étaient excessivement rares. C'est ce qui fait qu'il faut toujours se méfier de celles qui sont signées de noms d'individus qui, dans une incarnation terrestre quelconque, ont parcouru une glorieuse carrière ou morale ou intellectuelle. Combien de gens, qui par la typtologie surtout, ont été et sont encore chaque jour tout fiers de se trouver en relation avec tel ou tel défunt illustre, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont le jouet d'Esprits méchants ou moqueurs, mais de très bas aloi, qui se parent d'un nom qui ne leur appartient pas.

Et c'est là ce qui occasionne les communications triviales nullement en rapport avec le nom dont elles sont signées.

La chose la plus scabreuse en fait de spiritisme, c'est : *la question d'identité*. Aussi faut-il prendre pour règle de ne jamais s'attacher à une signature. On évoque ; on reçoit une communication : soit par le guéridon, soit par l'écriture médianimique. Si la dictée est bonne ; si elle contient de bons conseils, il faut en faire son profit sans s'inquiéter de la signature. Mais il faut toujours se méfier des signatures qui rappellent des noms illustres. Peu importe l'auteur d'un livre, si ce livre est bon et si l'on peut retirer quelque fruit de sa lecture. Il en est de même des dictées.

Dans quelques cas cependant, certaines choses intimes peuvent nous donner la presque certitude

que c'est tel ou tel Esprit de nous connu, qui nous a dicté. Mais soyons néanmoins toujours sur nos gardes et n'attachons à une signature quelconque que le moins d'importance possible.

Au nombre des adversaires de la doctrine spirite se trouvent les hommes *qui ne voient que par la science;* qui veulent tout juger *scientifiquement.* Malgré leur habitude de tout rapporter à la science, de traiter *scientifiquement* toutes les questions, ils supposent et admettent des choses tout aussi difficiles à expliquer de cette manière. Ils disent, par exemple, que ce n'est pas l'Esprit d'un mort qui vient nous parler; que c'est *scientifiquement* impossible; que c'est *notre propre Esprit qui se parle à lui-même.* Je serais fort heureux si ces savants voulaient bien m'expliquer *scientifiquement* cette hypothèse.

Mais, si c'était un reflet de mon âme, de mon Esprit, les mouvements de la table seraient toujours les mêmes, toujours à peu près de même force; la manière de frapper les coups serait toujours la même; il n'y a pas de motifs pour qu'il s'établisse dans ces coups et dans ces mouvements des *modes* et même des *nuances.* Je concevrais que *d'un jour à l'autre,* selon les dispositions de mon esprit ou de mon humeur, ou de celle de la personne avec laquelle j'opère au guéridon, les mouvements et les coups éprouvassent des modifications; mais *dans la même soirée,* quand tout était silencieux et calme autour de nous; alors

que tous deux parfaitement calmes, parfaitement froids, nous avons éprouvé en une heure de temps *vingt modifications*, *vingt nuances différentes*, et ceci se répétant CHAQUE JOUR PENDANT PLUS DE DEUX ANS, il m'est impossible d'admettre qu'il n'y avait pas là d'autres êtres intelligents que nous deux. Les nuances avaient fini par nous être tellement connues que nous *sentions*, que nous *devinions* à la manière dont les mouvements et les coups avaient lieu, quel était le nom qui allait nous être dicté. Nous nous trompions rarement, tant les nuances étaient tranchées. Et cependant les mêmes Esprits ne venaient pas tous les jours; il y avait parfois un intervalle de cinq à six jours, et plus.

Si c'était un reflet de mon propre Esprit, pourquoi donc tels ou tels Esprits évoqués répondaient-ils et pourquoi certains autres *ne se rendaient-ils jamais* à notre appel. C'est ce qui m'est arrivé maintes fois. Comment se fait-il que des individus morts depuis 15 ou 20 ans et dont la vie m'était parfaitement connue, évoqués par moi, ne sont pas venus à mon appel, tandis que plusieurs autres que je n'avais pas évoqués, auxquels je n'avais pas pensé depuis plus de dix ans et dont je connaissais fort peu la vie, se sont présentés, ont insisté pour se communiquer, et ont affirmé leur présence par des particularités intimes? Pourquoi, ayant évoqué ma mère, a-t-elle immédiatement répondu, et pourquoi jamais mon père n'a-t-il répondu à mes évocations? Peut-on dire

que dans l'un et l'autre cas, c'est mon propre Esprit qui était en jeu? Et pour le dire en passant, ne serait-ce pas là une preuve de la réincarnation? Ne pourrait-il pas se faire que ces Esprits évoqués et qui ne répondent pas à notre appel, en fussent empêchés par leur réincarnation ?

Certains détracteurs du spiritisme ont dit que ce qui prouvait que les prétendues communications avec les Esprits n'étaient que le reflet de notre âme, c'était que : quand un catholique fervent évoque, il reçoit des réponses catholiques; et ainsi pour les sectateurs de chaque culte.

Les personnes qui ont fait beaucoup d'évocations dans un but sérieux d'étude, et qui ont pratiqué ces évocations avec la gravité convenable, surtout en ne perdant jamais de vue qu'elles accomplissaient un acte hautement religieux, ont pu s'assurer que quand un Esprit qui a été fervent catholique pendant son existence terrestre et qui n'a quitté son corps que depuis peu, répond à un évocateur catholique également fervent, il est tout naturel qu'encore imbu du mysticisme catholique, et rencontrant un Esprit incarné professant les mêmes idées que lui, il lui parle en catholique. Et de même pour les autres cultes ; par la raison que les Esprits de même degré, qu'ils soient incarnés ou désincarnés, s'attirent réciproquement.

Et quand l'évocateur ne professe pas le culte du défunt, il arrive que celui-ci, n'ayant quitté

son corps terrestre que depuis peu de temps et étant encore sous l'empire des préjugés du culte qu'il professait pendant sa vie terrestre, répond en adepte zélé de ce culte. J'en ai cité un exemple ci-dessus.

Si vous évoquez un Esprit déjà avancé intellectuellement, qui a professé le catholicisme ou tout autre culte, mais dont le décès remonte à quelques années, il vous dira, dans la plupart des cas : « que pendant sa vie terrestre il n'avait pas compris l'idée religieuse telle qu'il commence à la comprendre, et qu'il voit clairement maintenant, que tous les cultes ne sont que des manières diverses de saluer Dieu, de le remercier de ses bontés ; il vous dira que la seule vraie religion : c'est « *la pensée humaine s'élançant vers son créateur » et cherchant à s'épurer, pour devenir de plus en plus » digne de se rapprocher de lui.* »

Lorsqu'on a affaire à l'Esprit d'un individu à intelligence peu développée, et qui pendant une longue vie terrestre a en outre été déprimée par les enseignements et par les pratiques exagérées d'un culte quelconque, il n'est pas toujours possible de se mettre en rapport avec cet Esprit. J'en ai eu un exemple assez concluant.

Nous étions un jour devant le guéridon, ma femme et moi, quand l'idée me vint d'évoquer une vieille dame qu'avait connue ma famille, et qui était morte *depuis quarante ans*. De son vivant, cette personne, d'une intelligence et d'une instruc-

tion fort ordinaires, était ce qu'on peut appeler une bonne dévote, ne manquant jamais aucun des offices de sa paroisse, et très méticuleuse en ce qui concernait les actes du catholicisme.

Je désirais savoir si, après un laps de temps si prolongé, elle avait gardé toutes les croyances de sa vie terrestre.

Nous priâmes nos Esprits protecteurs de nous aider à communiquer avec l'Esprit qui sur terre portait le nom de Mme de S..... — Le guéridon donna le nom d'un Esprit déjà avancé, et qui, sans que nous le connussions d'ailleurs, avait été pour nous depuis quelque temps d'une bonté extrême. Cet Esprit me dit par le guéridon : « Écrivez. » Et je reçus la dictée suivante :

« Vous avez voulu communiquer avec un Esprit
» qui ne peut venir près de vous et qui ne
» comprendrait pas le spiritisme. Cet Esprit
» intellectuellement peu avancé, n'a pas encore
» été débarrassé des langes du catholicisme ; il
» est comme en état d'enfance intellectuelle, livré
» encore à toutes les idées de fétichisme au
» milieu desquelles il a traversé plusieurs exis-
» tences. Ne vous attachez pas à communiquer
» avec lui ; priez pour lui, nous tâcherons de
» l'aider à sortir des épaisses ténèbres au milieu
» desquelles il cherche, sans les pouvoir trouver,
» des idées qui viennent le raffermir dans sa
» croyance en Dieu. »

« Cet Esprit a quitté la Terre, plein de con-

» fiance en Dieu ; se croyant assuré de la félicité
» éternelle, du paradis dont on lui avait tant
» parlé. Il avait pratiqué sur terre si scrupuleuse-
» ment, si minutieusement, toutes les choses
» imposées par le catholicisme ; il avait apporté
» dans cette pratique une telle conscience, qu'il
» lui semblait impossible d'en faire davantage. Il
» a donc été grandement désappointé quand, après
» avoir quitté son corps, il s'est trouvé dans
» d'épaisses ténèbres. — Priez pour lui et
» laissez-le réfléchir. »

A propos d'identité et à propos aussi de communications « *qui ne seraient que le reflet de notre propre Esprit* », je veux citer un fait qui me concerne et qui n'a pas peu contribué à me mettre en garde contre les Esprits de bas aloi.

C'était en 1864. Voulant me rendre compte de l'action de certains médicaments sur le sang, je faisais à cette époque des études relatives à l'analyse du sang humain et à sa composition intime. L'idée me vint d'évoquer quelque chimiste célèbre qui, de son vivant, se fût occupé d'une manière spéciale de l'analyse du sang. J'évoquai Vauquelin au moyen de la typtologie et je le priai de m'indiquer un moyen sûr et prompt d'analyser le sang humain.

Un Esprit répondit au nom de Vauquelin et me dicta la série des opérations chimiques à faire. Il passa en revue plusieurs réactifs, m'indiquant la manière de traiter les divers précipités obtenus.

D'abord, tout alla bien ; le langage scientifique et les procédés ne laissaient rien à désirer ; mais bientôt, grâce à mes connaissances en chimie, je pus m'apercevoir que le prétendu Vauquelin commettait d'énormes bévues chimiques. Je l'arrêtai net et lui dis que je n'étais pas sa dupe ; le guéridon cessa de se mouvoir ; l'Esprit comprenant qu'il ne pouvait me tromper, s'était éloigné. Si je n'avais pas su assez de chimie pour comprendre qu'on me trompait, j'aurais été évidemment dupe de l'Esprit moqueur qui s'était paré du nom de Vauquelin. Et ceci est de nature à faire réfléchir les personnes qui, sans être initiées à une science quelconque, interrogent les Esprits pour en obtenir des éclaircissements relativement à cette science.

Dans le cas que je viens de citer, la question de non-identité fut facilement tranchée ; mais peut-on admettre que les réponses qui me furent faites étaient *un reflet de mon propre Esprit?* Il faudrait donc supposer que mon Esprit se serait amusé à faire du radotage chimique. Est-ce admissible ?

Certaines personnes ont prétendu que tous les faits de spiritisme, de magnétisme, d'électricité, etc., s'expliquaient par la présence dans l'Univers d'un fluide universel (lumière astrale) qui imprégnerait tout. On a dit aussi que les réponses obtenues par les médiums ne venaient que de la réverbération de *notre propre Esprit* dans le fluide universel, qui nous renverrait ainsi *nos propres*

idées. Mais ceci n'est qu'une *allégation ;* c'est la manière de voir de M. tel ou tel. Pourquoi ce fluide universel ne nous transmettrait-il pas tout aussi bien les pensées des autres, que les nôtres propres ? Il est très commode d'*affirmer*, c'est bien plus facile que de *prouver*.

Dans le n° du 28 octobre 1866 du journal *La Vérité*, de Lyon, Pezzani dit ce qui suit à propos de l'*Od* qu'Elyphas Levy appelle : *Lumière astrale :* « C'est le panthéisme admettant le fluide universel » et niant l'individualité des agents spirituels, » prouvée jusqu'à l'évidence par tous les phéno- » mènes. »

M. C., un homme de bien dont je respecte la véracité et la loyauté m'a raconté ceci. Il se trouvait il y a quelques années dans une réunion spirite d'une dizaine de personnes. La séance était finie, chacun se levait ; le médium se sent forcé de reprendre son crayon et d'écrire. Un Esprit se recommandait à M. C., lui disait qu'il était à la veille de se réincarner sur terre, et l'engageait à prier pour qu'il pût accomplir convenablement la nouvelle épreuve choisie par lui. L'Esprit signait son nom et son prénom. M. C. cherchant dans ses souvenirs se rappela que quand il avait 17 ou 18 ans (il en avait 68 quand ceci se passait) sa famille qui habitait la Normandie était liée avec une famille dans laquelle se trouvait une jeune fille de son âge ; les deux enfants étaient convenus qu'ils se marieraient dès que le jeune homme aurait

terminé ses études. Rêves de jeunes gens ! M. C. termina ses études, s'éloigna de sa ville natale, entra dans la vie et perdit de vue la jeune fille. Il apprit seulement son mariage, puis sa mort à l'âge de 21 ans, c'est-à-dire vers 1826. Au moment de la communication dont je parle, il y avait à peu près *44 ans* que M. C. n'avait pensé à cette personne, et jamais il n'avait parlé de ce qui précède. — Est-ce la *lumière astrale* qui a été ici mise en jeu ? Et ce qui a été dicté au médium, était-il le reflet de la pensée de M. C. — Une personne sérieuse pourrait-elle soutenir une pareille théorie ?

Si l'on admet l'immortalité de l'être humain et par conséquent son existence (sous forme matérielle non tangible et non visible par nous) après qu'il a quitté son corps matériel terrestre, pourquoi donc n'admettrait-on pas qu'il puisse y avoir des rapports quelconques entre êtres humains vivants et morts ? Surtout lorsqu'on admet les manifestations du magnétisme animal, lesquelles aujourd'hui sont indéniables et prouvent la possibilité des communications entre une âme humaine fonctionnant avec son corps, et une autre âme humaine fonctionnant sans son corps.

A ceux qui doutent, je demanderai ce qu'ils peuvent objecter au fait suivant. — Un spirite résidant habituellement à Paris, perd sa femme presque subitement. Il était resté par l'intermédiaire d'un médium (ne l'étant pas lui-même) en

communication avec l'Esprit de sa femme. Quelque temps après la mort de celle-ci, l'Esprit lui conseille de quitter Paris, dont le climat, lui est-il dit, est défavorable à sa santé, et il l'engage à aller habiter Nice. Le spirite suit le conseil et s'installe à Nice. Là, il fait la connaissance d'un autre spirite fixé dans cette ville. Quelque temps après son arrivée à Nice, il reçoit de son médium de Paris une dictée faite par l'Esprit de sa femme, qui lui dit : « qu'il doit cultiver la connaissance » du spirite de Nice; que son amitié lui deviendra » précieuse ; que c'est un homme loyal, etc. »

Or, de son vivant, la femme du spirite de Paris n'avait jamais entendu parler du nouvel ami de son mari. Le médium, qui habite Paris, n'en avait jamais non plus entendu parler. Le spirite de Paris nouvellement installé à Nice, n'a pas sollicité cette dictée. Comment donc expliquer ce qui précède, si ce n'est par une action évidente, incontestable de l'Esprit ?

Certains philosophes qui se croient transcendants, prétendent que les faits produits dans l'état de médiumnité peuvent s'expliquer par les phénomènes du rêve, du somnambulisme, de l'hypnotisme ou de la folie. Ou bien encore ils disent que ces faits s'expliquent par l'action involontaire et inconsciente de l'âme sur le corps ; par une connaissance également inconsciente que l'âme peut avoir.

Mais dans le fait qui précède, le médium est à

Paris ; et à moins que quand il a écrit : « qu'il fallait cultiver la connaissance du spirite de Nice, etc. » son âme ait fait inconsciemment et instantanément le voyage de Paris à Nice pour voir, et pour savoir ce qu'il fallait dicter, il n'est guère possible d'expliquer la chose. Or, si l'on admet que l'âme du médium, unie à un corps matériel, a pu s'en détacher momentanément, pourquoi une autre âme qui a cessé d'être unie à un corps matériel ne pourrait-elle pas faire le même voyage et dicter à l'âme du médium de Paris ? Dans tous les cas, ou c'est l'âme du médium qui a voyagé, ou c'est une autre âme ; il n'y a pas là de moyen terme.

J'ai dit précédemment qu'en fait d'évocations et de communications il fallait être prudent, *très prudent*. J'ai raconté comment, faisant des études sur l'analyse du sang humain et ayant eu l'idée de demander l'opinion de Vauquelin, célèbre chimiste mort en 1830, un faux Vauquelin avait cherché à m'induire en erreur.

C'est surtout lorsqu'il s'agit de ce qu'on appelle la *médiumnité guérissante*, qu'on ne saurait trop être en garde contre les Esprits méchants ou farceurs. Tant qu'il ne s'agit que de la puissance magnétique que peut posséder un médium, il n'y a guère lieu de craindre des influences mauvaises. Il en est tout autrement lorsque le médium transmet des prescriptions de médicaments. Dans ce cas, il peut y avoir danger, et l'on fera toujours

bien, avant d'exécuter les prescriptions d'un Esprit, de les soumettre au jugement d'un médecin spirite. Je dis : médecin spirite, parce que celui-là examinera sérieusement la chose, et sans parti pris, comme le ferait un médecin matérialiste.

Quoi qu'on fasse, dans la vie terrestre, il arrive que sans mauvaise intention, ou par suite de certaines positions sociales qu'on a occupées, on a froissé quelques individus. Ceux-ci, qui pendant leur vie terrestre n'auraient pas osé nous faire du mal, une fois désincarnés, cherchent à profiter de leur nouvelle position pour nous faire le plus de mal possible, assurés qu'ils espèrent être, de tout châtiment. Hé bien, il peut arriver — et je ne crains pas de dire : il doit arriver plus souvent qu'on ne le pense — que de tels Esprits profitent d'une évocation faite par des personnes de bonne foi et qui n'ont point assez étudié les théories spirites, pour glisser des prescriptions médicales dangereuses pour la vie de ceux qui croient consulter un Esprit bon et instruit, et qui, en réalité, ne sont conseillés que par ce que j'appellerai des Esprits empoisonneurs.

Je pourrais en citer plusieurs exemples ; je n'en citerai qu'un.

Un jour de l'année 1869, alors que j'habitais Nice, un spirite qui lui-même était médium, vint me consulter. Il me savait docteur en médecine et spirite, et à ce double titre il désirait avoir mon avis relativement à un conseil que, par la

typtologie, lui avait donné un Esprit, peu de jours auparavant. Ce monsieur était accompagné de sa sœur, également médium.

Atteint, depuis près de six ans, d'un asthme compliqué d'emphysème pulmonaire, chose que je constatai par la percussion et l'auscultation, il avait essayé de beaucoup de médications ; il avait essayé aussi l'habitation dans des pays et sous des climats divers. En dernier lieu, il avait obtenu d'être nommé consul de France à Monaco. Continuant à souffrir, il imagina un jour de demander, par l'intermédiaire du guéridon, si un Esprit bienveillant voulait lui indiquer un remède à ses maux. Un Esprit répondit à son appel et donna le conseil suivant :

« *Ne prendre pendant quinze jours, pour toute* » *nourriture, chaque jour, qu'un œuf cru dans lequel* » *on introduira une pincée de soufre.* » Et l'Esprit signa : « *Ambroise Paré.* »

Ce monsieur me demandant ce que je pensais du conseil, je lui répondis que cette médication était impossible, par la raison qu'il ne pourrait vivre s'il ne prenait *pour toute alimentation, pendant quinze jours, qu'un œuf chaque matin*. Que quant au soufre, je pensais que cette substance ne pouvait qu'augmenter le mal, plutôt que de le diminuer.

Ce malade alors m'avoua, que précédemment il avait essayé les *Eaux sulfureuses* d'Enghien, près Paris, mais qu'au quatrième jour, le médecin

inspecteur des Eaux voyant le mauvais effet produit, l'avait vivement engagé à s'en aller.

Pour ceux qui aiment les communications signées de grands noms, certes en voilà une. Mais que serait-il arrivé si, confiant en la soi-disant signature d'Ambroise Paré, ce monsieur avait exécuté la prescription ? Il n'est nul besoin de le dire. Il est évident que l'Esprit qui a dicté, était autre chose qu'un farceur ; c'était un être méchant qui faisait le mal pour le plaisir de le faire, ou peut-être exerçait-il une vengeance sur ce pauvre malade qui, déjà épuisé par sa maladie, aurait succombé s'il avait exécuté la prescription.

Avis aux gens trop confiants.

Certaines personnes qui n'ont pu devenir *médiums*, rejettent le spiritisme et prétendent que ceux qui se disent *médiums* s'illusionnent. Ceci revient absolument à ce qui se passe relativement au magnétisme. On rencontre beaucoup de gens qui, ne pouvant devenir ni magnétisés, ni magnétiseurs, nient carrément le magnétisme. Autant vaudrait qu'une personne qui n'a jamais pu apprendre la musique niât la réalité de cet art. Tout cela n'est qu'une question d'aptitude ; tel qui devient un grand mathématicien ne serait, malgré de longs efforts, qu'un piètre musicien ; et ainsi de tout ce qui tient à l'être humain.

Dupont de Nemours (*Philosophie de l'Univers*) dit : « que si nous n'avons pas connaissance » des êtres qui forment les échelons au-dessus de

» l'homme et entre l'homme et Dieu, c'est *parce* » *que nous n'avons pas les organes et les sens qu'il* » *nous faudrait pour cela* ». Dupont de Nemours peut avoir raison en ce qui concerne les habitants des planètes supérieures à la nôtre ; mais pour entrer en relation avec les êtres qui hier étaient incarnés comme nous sur notre planète et qui, bien que dépouillés de leur corps matériel, appartiennent encore à la Terre, ce ne sont, ni des sens, ni des organes nouveaux qu'il nous faut pour obtenir certains résultats, c'est la *complète connaissance* de l'étendue d'action et de puissance des sens et des organes que nous possédons. Bien des hommes ne jouent d'aucun instrument de musique, ou ne s'occupent pas de peinture, parce que n'ayant jamais essayé leurs aptitudes, ils ignorent qu'ils pourraient devenir bons musiciens ou bons peintres. De même, bien des personnes qui ont une grande puissance magnétique ou médianimique, ne s'en doutent pas, parce que jamais elles n'ont essayé si elles avaient ces aptitudes. Combien d'êtres humains traversent toute leur incarnation terrestre sans se douter de leurs aptitudes. C'est pour cela qu'il importe de sortir de la routine jusqu'à présent en usage quant à l'instruction et à l'éducation des enfants, et qu'il faut autant que possible les mettre à même de développer leurs diverses aptitudes, et cela, dans toutes les classes sociales.

La meilleure preuve qu'on puisse donner que le

magnétisme et la médiumnité sont *inhérents à la nature humaine*, c'est qu'il y a aujourd'hui des magnétiseurs et des médiums. L'organisme humain n'ayant pas varié depuis les temps historiques, s'il y a aujourd'hui des magnétiseurs et des médiums, c'est parce qu'il y en a toujours eu. Seulement, aux époques d'ignorance, personne en Europe ne faisait d'études sur le fonctionnement des fluides magnétique, électrique et autres ; et c'est pour cela que bien des phénomènes dus à ces fluides, alors inconnus, ont pendant longtemps passé inaperçus ; et lorsque quelques hommes s'en sont occupés, les résultats qu'ils obtenaient ont été considérés comme des *miracles* ou comme des maléfices. Les premiers étaient attribués à Dieu ou aux anges ; les seconds aux démons. Et cela, en raison directe de l'infériorité du niveau moral et intellectuel de l'humanité, aux époques où ces choses se passaient.

Mais pendant qu'en Europe, partie du globe considérée par les Européens, comme la plus avancée, il en était ainsi, il y avait bien des milliers d'années qu'en Asie, dans l'Inde, le magnétisme et la médiumnité étaient connus et pratiqués, et ils ont continué à y être en honneur.

Depuis quelques années des Européens désireux de se rendre compte des travaux scientifiques et intellectuels des savants anciens et modernes de l'Inde, ont fondé dans ce pays, une *Société Théosophique* qui s'occupe de ces recherches.

Seulement, ces Européens Théosophes, enflammés d'un zèle peut-être un peu trop ardent pour tout ce qu'a produit l'Inde en ce genre, semblent s'efforcer de nous faire rétrograder jusqu'aux premiers essais philosophico-métaphysiques de l'Inde ancienne. Ils ne veulent pas comprendre que la doctrine spirite moderne offre des enseignements et des consolations bien mieux faits pour attirer les masses, et beaucoup plus compréhensibles à l'aide du simple bon sens, que les nébuleuses élucubrations des Théosophes Occultistes actuels.

Ceux de mes lecteurs qui voudront être complètement renseignés à cet égard, n'auront qu'à lire le remarquable article publié par M. Fauvety, dans le *Bulletin mensuel* de la *Société d'études psychologiques* (15 juillet 1883, pages 152 à 160). On trouve ce *Bulletin* à Paris, 5, rue des Petits Champs, à la librairie des sciences psychologiques.

Si de nos jours, malgré les progrès de l'instruction, tant de médecins et de membres d'Académies rejettent le magnétisme, c'est parce que ces hommes font profession de matérialisme et que par conséquent ils ne veulent pas admettre des manifestations fluidiques tendant à prouver l'existence, dans l'être humain, d'un principe spirituel.

Quelques personnes prétendent que les médiums sont plongés dans un état particulier qui n'est qu'une variété du somnambulisme; elles pré-

tendent aussi que le guéridon ne se meut que quand il y a un certain temps qu'on a les mains posées dessus, parce qu'alors, disent-elles, il résulte, par suite de la fatigue, un certain tremblement musculaire imperceptible, dont on n'a pas conscience et qui suffit à imprimer des mouvements à la table.

Je puis certifier que ni ma femme, ni moi nous n'avons jamais eu la moindre disposition au magnétisme ni au somnambulisme, et que devant le guéridon, nous étions toujours parfaitement éveillés et conscients de nos actions. En outre, dès que j'ai été médium, nous n'avions qu'à poser légèrement le bout de nos doigts sur le bord d'un guéridon assez lourd, pour qu'*immédiatement* il entrât en mouvement. Croira-t-on aussi qu'il suffise à une personne dont la médiumnité n'est pas développée, de toucher légèrement du bout des doigts le bord d'une table, pour la faire *s'élever verticalement* à 30 ou 40 centimètres du sol ? Les incrédules n'ont qu'à essayer.

Des savants, qui sans doute étaient trop pleins de science, pour pouvoir en absorber davantage, ont prétendu qu'on pouvait imiter les bruits qui se produisaient dans les tables, en faisant craquer un des tendons de la jambe. Ces savants-là n'ont jamais assisté à des séances d'évocation chez des spirites sérieux et en petit comité.

Mais pour bien des gens, il est beaucoup plus commode de nier effrontément la possibilité d'une

chose, que de l'étudier; surtout lorsqu'on tient à ce que la chose n'ait pas lieu.

J'en reviens aux gens qui ne veulent admettre que ce qu'ils peuvent expliquer *scientifiquement*, et qui nient certaines choses *avérées*, parce qu'ils ne peuvent pas s'en rendre compte scientifiquement. Il ne faudrait pas chercher bien longtemps, pour trouver des choses généralement admises, même par les savants, et que jusqu'à présent la science n'a encore pu expliquer. Dans tous les cas, les négateurs des communications possibles entre incarnés et désincarnés, ont grandement tort de ne point tenir assez compte des variations de la science, qui demain trouvera la preuve des faits, dont hier elle niait la possibilité. La science ne reste *science*, qu'à la condition de marcher, de se modifier, sans cela elle n'est que *la routine*. Que de choses facilement expliquées aujourd'hui par la chimie et par la physique, qui étaient inconnues et incomprises il y a quarante ans, mais qui n'en existaient pas moins alors. Il est donc au moins imprudent, pour ne pas dire plus, d'affirmer que les données scientifiques s'opposent à ce qu'on admette telle ou telle chose, *inexplicable* encore, mais *avérée*.

Je le répète, la science a-t-elle donc dit son dernier mot, pour qu'un homme, quelqu'instruit qu'il soit, ait le droit de dire qu'une chose dont il ne se rend pas compte, n'est pas possible; qu'elle n'est qu'une illusion de nos sens ?

Quoi! Chaque jour amène des découvertes en tous genres et par conséquent de nombreuses modifications dans les théories scientifiques, et cela dans *toutes* les branches des connaissances humaines, et il peut y avoir des êtres humains assez outrecuidants pour dire : « je verrais la chose que je n'y croirais pas ; parce que cela est scientifiquement impossible. » — Plaignons des Esprits incarnés aussi arriérés.

Ainsi que l'a si bien dit M. Alfred Maury : « on a le tort de demander à la science un dogmatisme et un caractère absolu qui est incompatible avec elle, puisque le champ de la vérité est infini, et qu'elle n'est elle-même *qu'une éternelle transmigration dans des régions de plus en plus pures.* »

Et M. Berthelot, un de nos plus éminents chimistes, dans son récent et remarquable livre intitulé : *La synthèse chimique*, dit : « Dans l'étude des sciences, et surtout de celles qui touchent aux origines, il faut se garder également des affirmations téméraires et des déclarations prématurées d'importance. Il ne faut point restreindre *à priori* la portée des connaissances *futures*, dans le cercle étroit des connaissances *actuelles* ; ni surtout poser des bornes absolues qui n'expriment autre chose que notre ignorance présente. Combien de fois, ces bornes ont été renversées, ces limites dépassées ! »

A propos des manifestations spirites, l'on a dit que quand il y avait nécessité de choisir entre la

raison et des témoignages quels qu'ils fussent, le choix ne pouvait être douteux, et que quand on ne voulait pas affirmer comme le croyant, il fallait *nier* résolument comme tout philosophe : *au nom du possible.* C'est fort bien; mais existe-t-il un philosophe qui puisse nous montrer *la limite du possible?*

CHAPITRE IX.

DOCTRINE DES RÉINCARNATIONS.

En continuant à développer les principes de la doctrine spirite, on arrive tout naturellement à la question des réincarnations.

Je citerai d'abord à ce propos, ce que dit Allan Kardec dans sa brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, qui est un résumé de *dictées* faites par les Esprits.

« L'incarnation n'a point été imposée à l'Esprit,
» dans le principe, comme une punition. Elle est
» nécessaire à son développement et à l'accom-
» plissement des œuvres de Dieu..... Le perfec-
» tionnement de l'Esprit est le fruit de son propre
» travail. Ne pouvant, dans une seule existence
» corporelle, acquérir toutes les qualités morales
» et intellectuelles qui doivent le conduire au but,
» il y arrive par une succession d'existences pen-
» dant chacune desquelles il fait quelques pas en
» avant dans la voie du progrès. »

» A chaque existence corporelle l'Esprit doit » fournir une tâche proportionnée à son développement; plus elle est rude et laborieuse, plus il » a de mérite à l'accomplir. Chaque existence est » ainsi une épreuve qui le rapproche du but. Le » nombre de ces existences est indéterminé. Il » dépend de la volonté de l'Esprit de l'abréger en » travaillant activement à son perfectionnement » moral, de même qu'il dépend de la volonté d'un » ouvrier qui doit livrer un travail, d'abréger le » nombre des jours qu'il emploie à le faire. »

» La vie spirituelle est la vie normale de l'Es- » prit, elle est immortelle. La vie corporelle est » transitoire et passagère; ce n'est qu'un instant » dans l'éternité. »

On a dit que la partie de la doctrine spirite relative aux réincarnations, n'était autre chose qu'une reproduction de la doctrine de la *métempsycose*, et ceci a fourni matière à une foule de plaisanteries plus ou moins assaisonnées de gros sel. Ceux qui, à propos de réincarnation ont parlé de métempsycose, ont prouvé qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'étudier la doctrine spirite. D'autres, qui ont grand intérêt à faire prendre le change et à détourner de l'étude du spiritisme, ont cherché à rabaisser cette doctrine en confondant à dessein l'idée de la *réincarnation* avec celle de la *métempsycose*.

L'idée des réincarnations est admise depuis longtemps déjà par les spirites d'Europe et par

ceux de l'Amérique du Sud. Les Anglais, et surtout les Américains du Nord, avaient d'abord refusé de l'admettre, mais à la suite de nombreuses communications avec les Esprits, ils l'ont acceptée à peu près tous. Cette idée est très simple et très rationnelle. Les spirites qui admettent la réincarnation, disent que l'Esprit est toujours traité selon ses œuvres, et que par conséquent, lorsque pendant une incarnation il n'a progressé ni moralement, ni intellectuellement, et que si à ce point de vue il a perdu son temps, il s'incarne de nouveau dans des conditions analogues à celles de sa précédente existence planétaire.

Et si, en outre, il s'est abandonné au mal ; s'il n'a pas employé convenablement son libre arbitre, il est forcé de se réincarner sur une planète plus ou moins inférieure à celle qu'il habitait. Ou bien encore, il se réincarne sur la même planète, mais dans des conditions matériellement malheureuses, et il expie ainsi ses crimes ou ses fautes.

Mais comme toutes les fractions de la grande humanité universelle sont solidaires, lorsqu'un Esprit s'incarne par punition sur une planète inférieure à celle qu'il habitait précédemment, il peut acquérir des mérites en servant d'instructeur aux incarnés de cette planète inférieure. En effet, il y apporte le progrès qu'il a déjà pu effectuer, soit en intelligence et en science ; soit en moralité ; car tout est relatif. Et ainsi il peut servir d'instructeur au milieu de sociétés plus

inférieures peut-être que ne le sont relativement à nous, les Australiens ou les peuplades du centre de l'Afrique. Aussi, par une telle incarnation, cet Esprit, s'il sait en profiter, peut racheter bien des fautes antérieures.

Lamennais, dans son livre intitulé : *De la Société Première*, qui a paru bien des années avant qu'on ne s'occupât du spiritisme, a dit ce qui suit : « Il » existe une corrélation nécessaire et prouvée de » fait, entre le développement de l'organisme et » le développement des facultés soit instinctives, » soit intellectuelles, inhérentes à la nature des » êtres divers. Or, tout développement organique » a des bornes infranchissables ; aucun organisme » ne peut se développer indéfiniment puisqu'il » finit nécessairement. »

» Cependant la nature des êtres intelligents » implique un *développement indéfini*, qui, lui-même » implique une persistance indéfinie de l'*indivi-* » *dualité*. Or, l'un et l'autre, comme on vient de le » voir, sont impossibles *sous la condition d'un* » *organisme unique*. Donc, à l'égard des êtres » indéfiniment perfectibles : *Nécessité d'une suite* » *ascendante de transformations organiques liées* » *l'une à l'autre ; s'engendrant l'une l'autre, selon les* » *lois universelles de la création et selon les lois de* » *chaque nature spéciale*. »

» Pour les êtres de cet ordre, et pour l'homme » en particulier, la mort n'est donc que l'une de » ces transformations ; le passage d'un état à un

» autre état; quelque chose de semblable à ce » que la naissance est pour le fœtus: l'éclosion » d'un germe contenu dans le premier orga- » nisme..... L'homme recèle en soi des facultés » dont le terme étant l'infini même, sont toujours » susceptibles d'un nouveau développement. Sa » nature exclut toute limite, en ce sens que pour » elle il n'en est point de dernière. A quelque » degré de perfection qu'on le suppose parvenu, » sa perfection peut croître encore; il peut con- » naître plus; aimer plus; disposer d'une puis- » sance plus grande. Sa nature donc implique un » progrès continu, indéfini, dans le temps et dans » l'espace. La mort ne saurait donc être pour lui » ce qu'elle est pour les êtres enserrés dans des » bornes fixes; autrement, incapable d'atteindre » sa fin, sa nature renfermerait une contradiction » radicale. »

Et plus loin, il dit: « Obligé de reconnaître une » disproportion absolue entre un organisme déter- » miné et une nature indéfiniment progressive, » quoi de plus conforme aux lois d'une induction » sévère, que de concevoir un enchaînement d'or- » ganismes s'engendrant l'un l'autre à mesure que » cette nature effectue son progrès, et la repré- » sentant aux divers degrés de ce progrès? »

Lamennais a donc affirmé *à priori* et par voie d'induction logique la doctrine de la réincarnation; et les enseignements spirites venus après lui, nous disent que l'Esprit passe par une suc-

cession d'existences corporelles, *mais que tout ce qu'il a acquis en moralité et en développement intellectuel, lui reste acquis; qu'il n'en perd rien;* et ceci, on le comprend facilement, implique suffisamment que l'Esprit, dans aucun cas, ne saurait aller habiter le corps d'un animal quelconque.

Avant de passer en revue les philosophes anciens et modernes qui ont parlé de la transmigration des âmes, je veux tâcher de démontrer l'inanité de certaines objections.

Nos adversaires des divers clergés, ainsi que certaines personnes sceptiques à l'endroit du spiritisme, demandent comment il se fait que, si nous avons traversé des incarnations antérieures à celle actuelle, nous n'en ayons aucun souvenir; et pourquoi aussi, nous ne nous souvenons pas du temps passé dans l'*erraticité* (sans corps terrestre) entre chacune de nos précédentes incarnations.

La réponse est facile et elle est logique.

C'est parce que Dieu est la bonté et l'équité absolues. Le souvenir de nos précédentes incarnations apporterait dans les relations sociales un trouble inévitable. Si nous nous souvenions de nos précédentes incarnations, il arriverait très souvent que nous retrouvant en contact avec des individus qui nous ont fait du mal dans une incarnation antérieure, tout notre désir d'être bons et charitables ne suffirait pas à nous empêcher de chercher à nous venger; et ce serait, même pour les meilleurs d'entre nous, une trop rude tentation et une pierre d'achoppement.

Si nous nous rappelions nos précédentes incarnations, ceux d'entre nous qui ont été les empereurs Néron ou Caligula; la reine Frédégonde, le pape Alexandre VI Borgia; les grands Inquisiteurs Torquemada, Pedro Arbuès; Philippe II d'Espagne; etc., etc., seraient épouvantés; le désespoir s'emparerait d'eux, et le progrès vers le bien, leur deviendrait difficile, sinon impossible.

Et qui donc voudrait contracter amitié avec un de ces grands criminels? Quel père voudrait lui donner sa fille? qui voudrait avoir avec lui, la moindre relation?

Si donc, ces êtres humains si discordants à l'époque où ils vécurent sous les noms qu'indique l'histoire, et tant d'autres méchants qui ont fait moins de bruit dans le monde, sont réincarnés aujourd'hui, il importe à leur progrès moral, à leur tranquillité d'esprit, à leurs relations avec les autres hommes, que les divers rôles qu'ils ont joués dans leurs précédentes incarnations soient complètement ignorés d'eux et de leurs contemporains.

Quant à ceux qui ont été incarnés jadis et qui ont été bons, qui ont servi de modèles à leurs frères, il y aurait d'autres inconvénients qu'il ne serait pas difficile de mettre en saillie, à ce qu'eux et leurs contemporains sussent ce qu'ils ont été. Il est évident qu'ici l'orgueil et la jalousie pourraient jouer un grand, mais détestable rôle.

Que si nous nous rappelions les moments que nous avons passés à l'état d'Esprits désincarnés, entre nos diverses incarnations sur terre ou ailleurs, ceux d'entre nous qui dans cet état, ont joui du bonheur réservé aux créatures intelligentes obéissant toujours à la loi de Dieu, auraient sans doute une trop forte tentation de fuir la vie terrestre matérielle ; ils éprouveraient peut-être un vertigineux désir de rentrer dans la vie de l'Esprit, et en cédant à ce désir, en donnant la mort à leur organisme matériel actuel, ils perdraient tout le fruit de leurs précédents efforts vers le bien.

Il est probable que dans des incarnations sur des planètes bien supérieures à la Terre, où le sentiment affectueux est généralisé ; où il n'y a ni crimes, ni délits, on se rappelle ses existences antérieures en passant d'une planète déjà très avancée, sur une bien meilleure encore, parce qu'alors les inconvénients que je viens de signaler n'existent plus, et qu'au contraire, c'est un moyen de mieux pratiquer la fraternité.

Autre objection que font certaines personnes étrangères à la doctrine spirite. « Si ayant main-» tenant une incarnation pénible, malheureuse, » nous ne savons pas pourquoi nous sommes ainsi » punis, il y a là quelque chose qui implique » contradiction ; il n'est pas juste de punir » quelqu'un sans lui faire connaître pourquoi on » le châtie. »

Il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Notre globe étant une planète fort inférieure, destinée à l'habitation d'Esprits incarnés plus ou moins coupables ; étant ce qu'on peut en toute vérité appeler *un purgatoire*, nous pouvons nous dire : que, presque tous, nous nous y sommes incarnés de notre propre volonté pour expier, ou que dans le même but, nous avons été contraints de nous y incarner. Peu doit donc nous importer de connaître précisément quelles sont les fautes antérieures qui nous ont mérité la présente incarnation. Il doit nous suffire de savoir, en thèse générale : que si nous sommes ici et si nous y souffrons, c'est parce que nous avons un compte à régler avec l'infinie équité.

Je viens de dire que, *presque tous*, nous sommes incarnés sur la terre pour expier ; parce qu'il n'y a qu'un très petit nombre d'Esprits qui s'y incarnent de temps à autre *par dévouement*, pour faire progresser moralement ou intellectuellement leurs frères, par le conseil ou par l'exemple. Encore, parmi ces *incarnés par dévouement*, il y en a qui ont demandé une incarnation un peu rude, parce qu'ils savaient que s'ils la traversaient bien, ils accumuleraient des mérites et monteraient ainsi plus rapidement.

Les personnes peu familiarisées avec l'étude des phénomènes de la vie spirite, pourront trouver fort singulier, que l'Esprit incarné sur terre ne se rappelle pas les bonnes résolutions

qu'il a pu prendre avant cette incarnation et alors qu'il vivait dans *l'erraticité*. On comprend mieux cela si l'on se reporte à ce qui se passe journellement dans la vie terrestre.

Lorsqu'on est en parfaite santé et que l'on pense à la maladie et aux souffrances qui souvent l'accompagnent, on se dit que quand la maladie, escortée de ses douleurs, viendra nous visiter, on la supportera avec patience et courage. Et cependant si, le lendemain, des douleurs plus ou moins vives nous atteignent, nous nous laissons aller au découragement, nous nous plaignons ; et l'idée d'une souffrance de quelque durée, nous jette presque tous dans une sorte de prostration morale.

Pourtant, nous n'avons pas changé de milieu ; nous n'avons pas changé d'essence ; nous sommes bien les mêmes êtres corporels qui faisions la veille, de si beaux projets de courage et de stoïcisme. Nous pouvions nous souvenir, et nous ne l'avons pas fait.

Se rappelle-t-on à cinquante ans, ce qu'on a fait quand on avait quinze ans ; les résolutions qu'on a pu prendre à cet âge ? Et cependant, on est bien le même individu ; on traverse la même existence terrestre, la même phase de la vie immortelle. A plus forte raison, il est concevable que passant de la vie éthérée des Esprits, à la vie grossièrement matérielle des incarnés terrestres, nous ne nous rappelions pas les bonnes résolu-

tions prises quand notre Esprit était si lucide ; et il n'y a rien d'étonnant à ce que nous succombions parfois à nos mauvaises inclinations matérielles, surtout au milieu de l'agencement actuellement si défectueux encore, des sociétés humaines terrestres.

Toutefois, nous devons penser que les déterminations que nous prenons dans certaines circonstances de notre vie terrestre, pour éviter de faire le mal et pour tâcher de faire le bien, ne sont autre chose qu'une sorte d'influence occasionnée par les bonnes résolutions prises dans l'erraticité, et par des réminiscences inconscientes de cet état. Ou bien encore ces déterminations nous sont inspirées par des Esprits amis. De même aussi, que de forts mauvais conseils peuvent nous être donnés par des Esprits méchants.

Dupont de Nemours (né en 1759, mort en 1817), philosophe et membre de l'Institut, a dit dans son livre intitulé: *Philosophie de l'Univers* : « Le sou-
» venir de la vie précédente serait un puissant
» secours pour celle qui la suit. Quelques êtres
» supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche
» graduelle de perfection et d'un avancement non
» interrompu, ont peut-être cet avantage comme
» récompense de leur vertu passée; il ne peut être
» accordé sans doute à ceux qui sont encore
» éprouvés et qui doivent monter à Dieu, en com-
» mençant *ou recommençant* entièrement à neuf,
» cette carrière initiative de haute moralité. »

On voit que Dupont de Nemours avait des intuitions spirites.

Dans son livre : « Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre, (1866) » M. de Pressensé dit (page 33) : « On a beau faire, l'homme se souvient, selon » la belle parole de Platon, du temps où, dans la » lumière, il célébrait les mystères divins ; il se » souvient qu'il est de la race de Dieu, et voilà » pourquoi il est inconsolable. Cet incurable re- » gret, mêlé d'une aspiration brûlante quoique » confuse, est au fond de la religion, comme de » l'art. »

Pour tout spirite qui a compris la doctrine, l'intelligence de ce passage est facile. Oui, l'homme, Esprit bien des fois réincarné déjà, soit sur cette planète, soit sur d'autres, se rappelle intuitivement les phases déjà parcourues, de sa vie immortelle. Parfois, il regrette; souvent il désire. Parfois, dans des existences matérielles antérieures, il a violé la loi de Dieu; il a fait taire la voix de Dieu, dont sa conscience était l'interprète, et c'est ce qui produit dans son âme, le trouble et la crainte; mais s'il a confiance; s'il s'efforce de s'améliorer, moralement, il sent en lui l'espoir renaître, car il sait qu'aucun de ses efforts n'est perdu, et que tout lui sera compté.

Platon, cité par le pasteur de Pressensé, a dit aussi : « Il est vraisemblable que les hommes » lâches seront changés en femmes à la seconde » naissance. » — Platon croyait donc aux réincarnations.

La planète Terre n'est certainement, ni plus, ni moins qu'un séjour de punition pour la plupart des êtres humains qui l'habitent. Si l'on considère combien sont peu nombreux, ceux qui, par moments, peuvent se dire *heureux*, il est facile de comprendre que presque tous, nous subissons un temps quelconque de punition. Si parfois nous éprouvons du *plaisir* ou du *bonheur*, nous comprenons, nous sentons, que ce n'est là, ni le véritable plaisir, ni le véritable bonheur, car nous éprouvons immanquablement dans ces circonstances, un vide qui nous dit assez clairement que ni le *vrai* plaisir, ni le *vrai* bonheur n'existent sur notre planète.

Subissons donc sans murmurer l'expiation ou l'épreuve qui nous sont imposées par l'équité, la sagesse, la bonté absolues.

Mais, dira-t-on, dès qu'on est persuadé que parmi les incarnés qui nous entourent, ceux que nous voyons atteints par des maladies aiguës ou chroniques; en proie à de cruelles infirmités; souffrant de la pauvreté; etc., ne sont autre chose que des êtres punis pour avoir prévariqué dans de précédentes existences terrestres ou autres, pourquoi nous occuper d'eux; pourquoi chercher à les soulager, puisque si nous diminuons leurs souffrances, nous les empêchons de payer complètement leur dette à la justice divine.

Ce raisonnement n'est que spécieux. D'abord, nous ne pouvons savoir si les incarnés dont il est

question souffrent à titre d'*épreuve* ou d'*expiation*. Mais dans les deux cas, ce nous doit être une occasion de faire preuve de notre sentiment charitable. Et la connaissance des malheureux, des infirmes, etc.; les relations que nous pouvons avoir avec eux, sont peut-être des occasions prévues par la justice divine, pour nous donner la possibilité de faire acte de patience, de dévouement et de charité.

Certes, ceux d'entre nous qui ont beaucoup de fortune, passeraient une vie terrestre plus agréable, s'ils s'y prenaient de manière à n'entendre jamais les gémissements de l'infirme ; les plaintes du pauvre ; les récriminations de l'opprimé. Sans doute, la vie se passe plus agréablement lorsqu'on peut éloigner de soi la vue de toutes les misères humaines. Mais il faut se rappeler que, même pendant notre vie actuelle, nous pouvons perdre notre fortune, ou que sans la perdre, il peut arriver que nous soyions malades ou que nous devenions infirmes, et que dans ce cas, nous nous trouverions heureux de rencontrer des sympathies, de trouver des êtres dévoués qui nous aident à amoindrir et à supporter nos souffrances physiques ou morales.

N'oublions donc jamais que la *solidarité* et la *charité* sont les deux pivots des humanités.

Ce que désirent les hommes, qui une fois dans leur triste vie terrestre ont eu l'intuition de ce qui constitue le progrès véritable de l'âme humaine,

ce à quoi ils aspirent: c'est à la connaissance de Dieu, c'est-à-dire, du *Beau absolu*, du *Bon absolu*, du *Bien absolu*. Et l'on ne saurait donner à ce désir le nom de témérité; et l'on ne peut admettre dans ce cas cette *singulière* phrase de la Genèse: « *il leur défendit de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal.* »

Oui, pour quiconque a entrevu, à la manière dont on entrevoit l'éclair, ce qui est réservé à l'être humain dématérialisé. Oh! Pour celui-là, tout est dans l'avenir; tout est dans le progrès incessant en intelligence, en moralité. Celui-là désire parcourir au plus vite les diverses demeures de la maison de notre Père. Il désire monter, monter toujours. Et dans ce beau rêve, se voyant un peu loin de ce pauvre petit globe qu'on appelle: la Terre, il a compassion et de lui-même et de tous ceux qui sont forcés de l'habiter encore.

Voyons maintenant ce qui a rapport à la doctrine des réincarnations dans les temps anciens et modernes.

Pour les temps anciens c'est toujours dans l'Inde qu'il faut chercher. Voici ce que dit M. Jacolliot dans son livre : *Christna et le Christ*. — « Le mythe de la transmigration des âmes est peut-être le premier système philosophique qui se soit produit dans le monde, sur l'immortalité de l'âme et l'origine de l'homme ; il se lie du reste si intimement avec celui de l'incarnation de la divinité dans les croyances hiératiques de l'Inde

ancienne, qu'il nous paraît impossible de ne pas lui consacrer quelques pages d'étude. »

« Il nous semble utile également, au point de vue de l'histoire de l'humanité, qui tend à devenir plus rationaliste, plus scientifique, de dégager des légendes sacerdotales du passé, l'origine d'une croyance que nous retrouvons chez la plupart des nations de l'antiquité et à laquelle le christianisme, tout en la repoussant, a emprunté la plupart de ses théories mystérieuses sur l'*âme immortelle*, *le ciel et l'enfer*, et *la béatitude finale*. »

« L'âme qui s'est purifiée par la vertu, dit *Urihaspati* dans son commentaire sur *Manou*, remonte au séjour céleste et s'absorbe dans le sein de *Para-Pouroucha* (le Grand Etre), mais celle dont la souillure n'est point effacée, est condamnée aux transmigrations successives établies par le Véda. »

« A l'imitation des Brahmes, les prêtres Egyptiens en avaient fait leur dogme le plus important. — « La transmigration des âmes est le dogme le plus important de l'Egypte, dit Manethon, prêtre de Sebenyte, garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis. » (263 avant notre ère).

« Le Thibet, la Chine, le Japon, les îles de la Sonde l'avaient reçu du Bouddha. »

« La Perse tenait cette croyance de Zoroastre. — César la retrouvait en Germanie et en Gaule : *Druides imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios;*

atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. » (De Bello Gallico). (Les Druides veulent surtout persuader que les âmes ne meurent pas, mais qu'après la mort (du corps) elles passent à d'autres corps. Et ils pensent que cette croyance est un grand stimulant vers la vertu, tout en éloignant la crainte de la mort). « Pythagore (en sanscrit: Pitha-Gourou, le maître d'école), à la suite de ses voyages dans l'Inde, en fit la base de son enseignement. »

» Dans de beaux vers, Ovide après avoir exposé sa doctrine, retrace à ses disciples émerveillés, les phases diverses de ses différentes existences, depuis le siége de Troie, auquel il prétendait avoir assisté. »

» Socrate et Platon firent de cette croyance l'objet de spéculations sérieuses, et peu s'en fallut qu'elle ne devint — avec Origène et plusieurs autres docteurs de l'Eglise, dont les doctrines ne furent condamnées que trois quarts de siècle plus tard, à Nicée — un des articles de la foi catholique. »

Il faut lire, dans le beau livre de M. Jacolliot: *Christna et le Christ*, tout ce qui a rapport aux enseignements de *Manou*, écrits *treize mille trois cents ans avant* notre ère (des Zodiaques historiques et chronologiques en font foi), pour comprendre d'où sont venues, non dans la Bible, qui ne les soupçonne même pas, mais dans les Evangiles, qui ne datent que de *dix huit cents ans*, les idées

relatives : *à l'immortalité; à la transmigration des âmes; à l'enfer; à la béatitude éternelle.*

Je reviens à ce que dit de Pythagore, M. Jacolliot. On a attribué à Pythagore l'idée des réincarnations; elle n'est point de lui; cette doctrine avait été admise dans l'Inde longtemps avant lui, car dans l'Inde, aussi bien qu'en Egypte, elle faisait partie des croyances des initiés. Peut-être avait-elle subi une altération en se répandant parmi les populations ignorantes qui avaient facilement admis que l'homme se réincarnait, non seulement dans un corps humain, mais encore par punition, dans un corps d'animal.

Pythagore, qui avait voyagé en Egypte et dans l'Inde, a dû avoir connaissance de cette croyance, par la raison qu'il a pu être initié à la religion du Bouddha *Sakia-Mouni*, lequel à cette même époque (il avait trente-trois ans de plus que Pythagore), enseignait que l'homme renaissait plusieurs fois de suite pour se perfectionner, mais qui n'a jamais enseigné qu'un être humain en se réincarnant devint un animal. (Voir le catéchisme qui contient le canon de l'Eglise Bouddhiste du Sud (Ceylan); catéchisme approuvé et recommandé pour les écoles bouddhistes, par le grand-prêtre Sumangala, actuellement supérieur de l'Ecole de théologie Bouddhiste. A été traduit en 1883 par le colonel Olcott, président de la Société théosophique de l'Inde, sous le titre : *Le Bouddhisme).*

Dans son livre : *Le Bouddha et sa religion*, M.

Barthélemy St-Hilaire dit : « Quoique le Bouddha n'ait pas fait du pardon des offenses, un de ses préceptes étroits, sa doctrine tout entière mène à cette tolérance mutuelle dont les hommes en société ont tant besoin. La croyance même de la transmigration l'aidait singulièrement. Devant une insulte, un outrage, une violence, le premier sentiment du Bouddhiste n'est pas de s'emporter. Il ne s'indigne pas, attendu qu'il ne croit pas à l'injustice. Il se dit que dans une existence antérieure, il a commis tel péché, qui dans celle-ci lui attire et lui mérite tel châtiment. Il ne s'en prend qu'à lui seul du malheur qui le frappe, et au lieu d'accuser son ennemi ou son oppresseur, il n'accuse que lui-même. Loin de penser à se venger, il ne voit qu'une leçon dans les maux qu'il endure. »

Et M. B. St Hilaire ajoute : « Cette résignation, qui dans les faibles peut si aisément tourner à la peur et à la lâcheté, rend sans doute trop facile aux forts et aux méchants, la domination et le despotisme ; sans doute elle favorise la tyrannie dans ces climats qui n'ont jamais connu qu'elle ; mais entre des mains intelligentes, quel élément d'ordre et de paix sociale ! quel apaisement de toutes ces passions qui troublent trop souvent la concorde et font naître des guerres impitoyables. »

Il est impossible de faire ressortir en meilleurs termes l'excellence de la doctrine spirite relative aux réincarnations, à laquelle cependant M. B. St-Hilaire ne pensait sans doute aucunement en écrivant les lignes qui précèdent.

Bunsen, dans son livre : *Dieu dans l'histoire*, dont j'ai déjà eu occasion de parler, dit à propos des doctrines religieuses primitives des Egyptiens : « Toute la doctrine de la migration des » âmes, repose avant tout sur une base morale et » non sur un principe abstrait et spéculatif. La » croyance à la métempsycose est pour ainsi dire : » le juif-errant de la conscience de Dieu dans » l'histoire. Elle reconnaît d'une manière éclatante que le problème de l'existence n'est pas » résolu dans cette vie et qu'on doit chercher » ailleurs la solution qu'il exige. Toute faute doit » être expiée ; mais à la fin des épreuves, c'est le » bien qui triomphera. Une série d'expiations » successives aura purifié l'âme et l'aura préparée » à vivre en Dieu, qui est l'éternel apanage de » l'âme. »

Dans ce même ouvrage, Bunsen dit à propos des croyances des Grecs : « Pour les Grecs, au » delà de l'existence actuelle, une vie nouvelle » commence pour les hommes ; la vraie vie des » âmes. Pindare (520 ans avant notre ère) parle » souvent de l'immortalité de notre être, ou plutôt » d'une partie de notre être. Voici là-dessus une » remarquable citation : « *Les âmes impies voltigent* » *sous le ciel, autour de la terre, sous le joug inévitable des douleurs ; mais celles des hommes pieux* » *habitent le ciel et célèbrent en chantant des hymnes,* » *le roi des bienheureux.* »

Et Bunsen ajoute : « Platon dans son *Ménon*,

» dit : « Pindare et beaucoup d'autres poètes
» inspirés, disent à peu près ceci : l'âme des
» hommes est immortelle ; tantôt ils finissent, ils
» meurent comme on dit ; tantôt ils renaissent,
» mais jamais ils ne sont anéantis. »

Bunsen donne ensuite en ces termes son opinion sur Pindare. « Il ne faudrait pas croire que sa
» qualité de citoyen de Thèbes l'empêchât d'être
» un grec dans le large sens du mot, un libre et
» généreux esprit ; ni prendre pour la joie merce-
» naire d'un poète à gages, son enthousiasme
» pour les grands jeux nationaux. Pindare était
» un génie indépendant avant tout ; il traita les
» légendes mythologiques avec toute la liberté de
» la philosophie ; il porta sur les mythes des héros
» un regard très impartial, et une vue toute
» rationnelle sur les commencements de l'huma-
» nité. »

Bunsen dit encore : « Avant Anaxagore, Héra-
» clite (500 ans avant notre ère) le philosophe
» misanthrope qui aimait à parler en énigmes,
» avait énoncé des idées complètement inconnues
» en Ionie. Ces idées, il ne les devait pas à
» Pythagore, quoiqu'il pût devoir comme Pythagore
» certaines formules à l'élément Orphique. L'es-
» sentiel, c'est qu'il reconnaît une loi divine dans
» les choses humaines ; un ordre moral qui vise à
» l'unité à travers des contradictions, et qu'il pose
» comme principe moral : la subordination de l'in-
» dividu à cette loi générale. Il appelle le corps :

» le tombeau de l'âme. « L'homme, dit-il, est un
» Dieu mortel ; sa vie est la mort du Dieu ; sa mort,
» une vie divine. Après la mort, un sort lui est
» réservé, qu'il n'espère point, auquel il ne croit
» pas. »

Ainsi, Héraclite avait compris que l'âme humaine est immortelle ; que la vie terrestre n'est qu'une sorte de sommeil de la vie véritable de l'âme.

Voyons maintenant ce qu'ont dit sur la préexistence et sur la pluralité des incarnations, plusieurs hommes dont le nom peut faire autorité.

Jean Reynaud analysant et appréciant la doctrine d'Origène, dit : « Puisque les diversités qui se découvrent à la naissance sont le résultat des diversités antérieures, en vertu du même principe les diversités qui existent à l'instant de la mort, doivent devenir postérieurement la source de diversités correspondantes... Puisqu'il y a constamment harmonie entre le mérite de l'âme et les conditions physiques dans lesquelles elle est assujettie à vivre, il s'ensuit qu'à chacun des degrés par lesquels elle effectue son laborieux retour, règnent des modes d'organisation différents. Au sortir de la terre, s'ouvre donc à travers l'Univers une multitude de routes diverses, entre lesquelles sont répartis les hommes d'après l'état dans lequel ils se trouvent à l'heure de leur départ, et sur lesquelles ils poursuivent, en passant d'une station à l'autre, toujours avec des corps d'une

constitution nouvelle, l'accomplissement de leur destinée infinie. C'est là, le sens de la résurrection dans Origène. »

Et J. Reynaud le prouve en s'appuyant sur des passages tirés des homélies d'Origène.

Pezzani cite, au sujet de la pluralité des existences de l'âme, ce que dit St-Grégoire de Nysse : « Qu'il y a nécessité pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée ; et lorsqu'elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, *la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes.* » (Grand *discours Catéchétique*, t. III, ch. 8. Edition Morel).

Jamblique, célèbre philosophe platonicien, disciple de Porphyre (4e siècle) a écrit dans son livre *De mysteriis Egyptiorum*, le remarquable passage que voici : « La justice de Dieu n'est point la » justice des hommes. L'homme définit la justice » sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de » son état présent ; Dieu la définit relativement à » nos existences successives ; à l'universalité de » nos vies. *Ainsi les peines qui nous affligent, sont* » *souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'était* » *rendue coupable dans une vie antérieure. Quelque-* » *fois, Dieu nous en cache la raison, mais nous ne* » *devons pas moins l'attribuer à sa justice.* »

J'ai donné ci-dessus une citation latine qui prouve que les Gaulois, nos ancêtres, croyaient aux vies successives. Voici ce que dit Pezzani à ce sujet : Les témoignages de cette croyance abondent. César (Guerre des Gaules) a écrit en

parlant des Druides : « Une croyance qu'ils cherchent surtout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. » Pomponius Mela est encore plus expressif à propos des Gaulois : « Il est un de leurs dogmes qu'ils ont laissé transpirer au dehors : c'est que les âmes sont éternelles et qu'il y a une autre vie chez les mânes. De là, l'usage où sont ces peuples de brûler et d'enterrer avec les morts ce que ceux-ci ont affectionné pendant leur vie. » — Ammien Marcellin dit aussi que les Druides enseignaient l'immortalité de l'âme. Diodore de Sicile nous a conservé une coutume précieuse des Gaulois : « Ils font prévaloir dit-il, l'opinion de Pythagore, qui veut que les âmes soient immortelles et qu'elles aillent animer d'autres corps. C'est pourquoi lorsqu'ils brûlent leurs morts, ils jettent dans le bûcher des lettres qu'ils adressent à leurs parents ou à leurs amis défunts, comme si ceux-ci devaient les recevoir et les lire. »

« L'univers, selon les Druides — c'est toujours Pezzani que je cite — se divisait en trois Cercles. Le premier : *Cercle de l'immensité*, n'appartenait qu'à Dieu. C'était l'absolu, l'infini. Le deuxième : *Cercle du bonheur*, comprenait les êtres parvenus d'épreuves en épreuves dans la société des élus. Le troisième : *Cercle des voyages*, comprenait le reste. Le but à atteindre par l'homme était de quitter le *Cercle des voyages* pour celui du bon-

heur. Arrivé dans ce dernier, il ne pouvait plus déchoir. Tant que l'on parcourait le *Cercle des voyages* on pouvait tomber par sa faute, d'un monde supérieur à un monde inférieur. A ce compte, la Terre faisant partie du *Cercle des voyages*, recevait, ou des êtres qui montaient en grade, parvenus d'un monde inférieur, ou des êtres déchus d'un monde supérieur... On ne voit point qu'il y eût d'enfer chez les Druides... Si l'âme avait fait le mal, elle retombait simplement à une condition inférieure d'existence, plus ou moins basse, plus ou moins douloureuse, suivant le degré de ses fautes. Il y a en effet assez de supplices à imaginer dans le cercle de la vie terrestre et de la vie des autres mondes pour dispenser d'un lieu à part, de punitions... La théologie des Druides présentait un côté moral très grand et très heureux ; c'est que chacun était à sa place dans ce monde ; assujetti aux épreuves qu'il avait méritées... Murmurer contre la Providence c'était s'attaquer au plan général de l'Univers, à l'ordre même des épreuves, et l'on ne pouvait le faire sans impiété. Sans doute la liberté humaine avait bien toujours prise dans ce monde, mais ce n'était pas sans quelque dessein de Dieu que les événements arrivaient ; il y avait à la fois dans les choses de cette terre, la part de Dieu et la part de l'homme. »

« Le dogme de la préexistence était enseigné chez les Druides. Lucain qui avait pénétré au

vif des doctrines Gauloises, s'écrie : « Le même souffle régit les organes dans un autre monde ; et la mort (si vos chants nous sont bien connus) n'est que le milieu d'une longue vie. »

Pezzani cite aussi le cardinal Nicolas de Cusa (évêque de Trèves au 15e siècle) qui, un demi-siècle *avant* Copernic, fit revivre l'hypothèse de Pythagore, développée par son disciple Philolaüs, et qui consiste, comme on sait, à croire que notre soleil étant le centre et le pivot de notre système, toutes les planètes qui en font partie tournent régulièrement alentour.

Nicolas de Cusa, que les foudres du Vatican épargnèrent, dit entre autres choses en parlant de notre terre : « On ne peut savoir si ses habitants sont plus ou moins nobles que ceux qui sont plus près du soleil ou dans les autres étoiles, *si l'on tient à ce que tant d'espaces sidéraux ne soient pas privés d'habitants.* »

Pezzani parlant des hommes initiés aux traditions de la doctrine *ésotérique* des anciens, cite le savant Delormel, qui dans son curieux ouvrage : *La grande période solaire*, dit : « on savait de toute antiquité et même avant le Déluge qu'il n'y avait qu'un Dieu...... que par la nécessité toute naturelle de sa bonté, il a laissé à toutes ses créatures intelligentes la faculté de mériter ou de démériter ; que tous les temps, tous les lieux, *tous les globes célestes* sont assignés à différentes classes d'êtres, pour y mériter par leurs œuvres : pardon,

récompense ou punition; que certains temps, certains lieux, *certains globes* sont plus généralement des temps et des lieux de miséricorde; d'autres, des temps et des lieux d'expiation; que les degrés du mérite et du démérite étant indéfinis, les peines et les récompenses sont dans une graduation également indéfinie. »

Et plus loin Delormel dit : « Comme il n'est pas moins absurde d'imaginer que les biens et les maux arrivent au hasard, que de croire que Dieu soit injuste, il paraîtrait assez que cette terre porte des êtres qui ont déjà mérité ou l'un ou l'autre sort. Sans cette supposition, comment expliquer que certains hommes naissent avec des infirmités considérables, passant leur vie dans les douleurs, dans la pauvreté et meurent, ceux-ci avec résignation, ceux-là en blasphémant Dieu; d'autres, au contraire, naissent dans l'abondance et dans les honneurs. Ces globes que nous voyons rouler sur nos têtes, ne nous attendraient-ils pas successivement? Nous y trouverons des différences de vertus et de vices; de bonheur et de malheur entre les êtres qui les habitent, comme nous en voyons en ce monde. Nous irons, si nous le méritons, sur des globes où nous serons avec d'autres habitants, environnés de plus de biens et de moins de maux; plus enclins à la vertu; moins au vice; moins imparfaits. C'est peut-être déjà une récompense, que nous ayons sur la terre plus ou moins la faculté de connaître le passé, et même

quelques-uns d'entre nous, une forte pénétration de l'avenir. Nous pourrons arriver sur des globes où nous aurons plus parfaitement cette double faculté, au point de nous rappeler ce que nous faisons aujourd'hui et de prévoir, dans une certaine limite, ce que nous pourrons devenir dans une autre vie ; et tout cela se passe ainsi et de mille autres manières que nous ne pouvons concevoir, selon que nous mériterons toujours davantage dans nos nouvelles vies; jusqu'à ce qu'ayant terminé la plus pure et la plus innocente, nous soyons éternellement dans la société de Dieu. »

Pezzani a également cité un homme peu connu des nouvelles générations, Charles Bonnet, savant naturaliste suisse, né en 1720 et qui à l'âge de *vingt ans* fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences, à la suite d'une communication faite par Réaumur sur une curieuse découverte en histoire naturelle faite par le jeune savant.

A une époque plus avancée de sa vie, Ch. Bonnet, devenu aveugle par suite de trop longs travaux microscopiques, s'adonna aux études métaphysiques et produisit deux remarquables ouvrages *(Contemplation de la nature* et *Palingénésie sociale)*. Au nombre des fragments de ces ouvrages cités par Pezzani se trouvent les suivants :

Parlant de l'infimité de notre planète relativement à toutes les autres sphères qui circulent dans

l'immensité, Ch. Bonnet dit : « Une force répandue dans toutes les parties de la création anime ces grandes masses sphériques dont l'assemblage compose ces divers systèmes solaires que nous ne parvenons point à dénombrer et dont nous ne découvrons que les foyers ou les soleils..... non-seulement tous les systèmes et tous les grands corps d'un même système sont harmoniques entre eux ; ils le sont encore dans leurs rapports à la coordination et aux déterminations des divers êtres qui peuplent chaque monde planétaire. Tous ces êtres gradués ou nuancés à l'infini, ne composent qu'une même échelle, dont les degrés expriment ceux de la perfection corporelle et de la perfection intellectuelle que renferme l'Univers. »

« L'Univers est donc la somme de toutes les perfections réunies et combinées, et le signe représentatif de la perfection souveraine. »

Il est impossible, on en conviendra sans doute, de dire en meilleurs termes et la grandeur et la puissance de Dieu.

Voici maintenant ce que dit Ch. Bonnet relativement à la possibilité d'existences ultérieures.

« Combien est-il de forces dans la nature dont nous ne soupçonnons même pas l'existence, parce qu'il n'y a aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos cinq sens et celles que nous pourrons acquérir par d'autres sens..... Ces sens nouveaux, renfermés infiniment en petit dans le

siége de l'âme, sont donc en rapport direct avec ce monde à venir qui est notre vraie patrie. Ils peuvent avoir encore des rapports particuliers *avec d'autres mondes qu'il nous sera permis de visiter*, et où nous puiserons sans cesse de nouvelles connaissances et de nouveaux témoignages des libéralités infinies du bienfaiteur de l'Univers. »

« Élevons nos regards vers la voûte étoilée ; contemplons cette immense collection de soleils et de mondes disséminés dans l'espace, et admirons que ce vermisseau qui porte le nom d'homme, ait une raison capable de pénétrer l'existence de ces mondes et de s'élancer ainsi jusqu'aux extrémités de la création..... Ce Dieu si bienfaisant qui a daigné se révéler à la raison humaine par les merveilles du monde qu'elle habite, ne lui aurait-il pas réservé de plus hautes révélations dans ces mondes où sa puissance et sa sagesse éclatent avec plus de magnificence encore et où elles se peignent par des traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inépuisables ?..... Si la suprême Intelligence a varié ici-bas toutes ses œuvres ; si elle n'a rien créé d'identique ; si une progression harmonique règne entre tous les êtres terrestres ; si une même chaîne les embrasse tous, combien est-il probable que cette chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les mondes planétaires ; qu'elle les unit tous et qu'ils ne sont que des parties constituantes et infinitésimales de la même série ?..... Chaque monde planétaire a donc

son économie particulière, ses lois, ses productions, ses habitants, et rien de tout cela ne se retrouve de la même manière, ni dans le même ordre dans aucune planète..... De quels sentiments notre âme ne sera-t-elle pas inondée lorsque après avoir étudié à fond l'économie d'un monde, nous volerons vers un autre et que nous comparerons entre elles ces deux économies?..... Newton s'applaudissait sans doute d'avoir su démêler les rapports secrets de la chute d'une pierre, au mouvement d'une planète. Transformé un jour en intelligence céleste, il sourira de ce jeu d'enfant, et sa haute géométrie ne sera plus pour lui que les éléments d'un autre infini. »

Après avoir parlé des progrès successifs auxquels est appelée l'humanité terrestre après sa vie actuelle, Charles Bonnet termine en disant : « Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité, vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur, car, un degré de perfection acquis, conduira par lui-même à un autre degré; et parce que la distance du créé à l'incréé, du fini à l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection, sans jamais y atteindre. »

Dupont de Nemours, que j'ai cité ci-dessus, a dit aussi dans sa : *Philosophie de l'Univers*, en s'adressant à l'homme :

« Oses-tu comparer la distance effrayante que tu reconnais entre Dieu et toi, avec celle si petite

qui m'a fait hésiter entre toi et la fourmi ? Cet espace immense est-il vide ? Il ne l'est pas, car il ne peut pas l'être ; l'Univers est sans lacune, s'il est rempli, par qui l'est-il ? Nous ne pouvons le savoir, mais puisque la place existe, il s'y trouve quelqu'un et quelque chose. »

« Pourquoi n'avons-nous aucune connaissance évidente de ces êtres dont la convenance, l'analogie, la nécessité dans l'Univers, frappent la réflexion, qui seule peut nous les indiquer ; de ces êtres qui doivent nous surpasser en perfections, en facultés, en puissance, autant que nous surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes ?... Dont quelques-uns peut-être voyagent de globe en globe ; ou de plus élevés encore, d'un système solaire à l'autre, plus aisément que nous n'allons de Brest à Madagascar ? »

« C'est que nous n'avons pas les organes et les sens qu'il nous faudrait pour que notre intelligence communiquât avec eux. C'est ainsi que les mondes embrassent les mondes et que sont classifiés les êtres intelligents, tous composés d'une matière que Dieu a plus ou moins richement organisée et vivifiée...... »

« Ces intelligences ne sont au dessus de nous et hors de la portée de nos sens, que parce qu'elles sont douées d'un plus grand nombre de sens et d'une vie plus développée et plus active...... Ces êtres doivent donc en déployant leurs facultés disponibles suivant leur volonté, — de même que

selon notre volonté nous employons les nôtres, — pouvoir disposer, travailler, manœuvrer la matière inanimée, et agir ainsi, tant entre eux que sur les êtres intelligents qui leur sont inférieurs, avec beaucoup plus d'énergie, de rapidité, de lumière et de sagesse que nous ne le faisons, nous qui cependant le faisons pour les bêtes qui nous sont subordonnées. Il est donc conforme à la marche et aux lois de la nature, que les intelligences supérieures puissent ainsi, quand il leur plaît, nous rendre les services à la fois les plus importants et les plus ignorés...... »

« Mais si la création est aussi riche par en haut que par en bas ; si le pas que nous faisons à tâtons hors du monde visible, porte néanmoins sur le sol de la vérité ; si elle est cette chose qui doit être, cette chose que la raison trouve indispensable, comment jugerez-vous qu'il nous soit possible d'intéresser à nous, les protecteurs inconnus qui nous observent et que nous n'apercevons pas ? Ceux-ci, qui n'ont pas nos imperfections doivent mettre encore plus de prix à ce qui est beau et bien en soi-même. Nous ne pouvons donc espérer de plaire aux intelligences d'un grade supérieur, par les actes qu'un homme même trouverait odieux. Nous ne pouvons pas nous flatter davantage de les tromper comme on trompe les hommes, par un extérieur hypocrite, qui ne fait que rendre le crime plus méprisable. Elles peuvent assister à nos actions les plus secrètes; elles peuvent être

instruites de nos soliloques, peut-être même de ceux qui ne sont point parlés, car nous ignorons combien elles ont de manières de lire ce qui se passe dans notre cœur; nous, dont la misère, la grossièreté, l'ineptie, bornent nos moyens de connaître : à toucher, voir, entendre, et quelquefois analyser, conjecturer ?...... »

« Tâchons donc d'avoir, autant qu'il peut dépendre de nous, affaire à ceux par rapport auxquels nous sommes petits ; et surtout, comprenons notre petitesse. S'il nous importe tant de n'admettre à notre complète amitié, à notre confiance entière, que des hommes de la première élite, que ne gagnerons-nous pas à leur donner des adjoints meilleurs et plus parfaits encore, qui ne soient sujets ni à nos intérêts ignobles, ni à nos passions, ni à nos erreurs, et devant qui nous ne puissions nous empêcher d'en rougir. Ceux là ne varient pas ; ils ne nous abandonnent point ; ils ne s'éloignent jamais ; nous les trouvons dès que nous sommes seuls. Ils nous accompagnent en voyage, dans l'exil, en prison, au cachot; ils voltigent autour de notre cerveau réfléchissant et paisible...... »

On voit que Dupont de Nemours avait l'intuition assez nette de la pluralité des mondes habités et des relations qui peuvent exister entre les êtres intelligents des diverses catégories qui peuplent l'Univers. On voit aussi par les précédentes citations que Charles Bonnet et Dupont

de Nemours avaient compris que nos sens n'ayant qu'une étendue, qu'une puissance proportionnées aux services qu'ils étaient appelés à nous rendre sur la planète que nous habitons temporairement, ils n'étaient pas suffisants pour nous permettre de voir et d'apprécier beaucoup de choses extra-terrestres qui cependant n'en existent pas moins pour cela, bien que des hommes entichés de leur petite science terrestre ne craignent pas d'affirmer que ce qu'ils ne voient, ni n'entendent, n'existe pas.

D'après tout ce qui précède, je pense que beaucoup de spirites — je parle de ceux qui ont sérieusement étudié la doctrine — seront d'avis comme moi, que Charles Bonnet et Dupont de Nemours étaient des médiums inconscients, et que des Esprits bienveillants leur ont dicté ce qui, dès cette époque, pouvait être compris par un certain nombre d'hommes à intelligence suffisamment développée.

Je trouve dans le *Moniteur spirite*, de Bruxelles, du 15 novembre 1883, un passage bon à citer ici :

« Pourquoi ne pouvons-nous pas voir les Esprits, ni entendre leur voix ? »

« Toute la science humaine est limitée à la puissance et à l'étendue de nos sens. »

« La rétine, organe de la vue, le meilleur de nos sens, reçoit l'impression des vibrations éthérées qui lui donnent la sensation des couleurs, mais au delà du rouge, à l'une des extrémités du

spectre solaire, et au delà du violet, à l'autre extrémité, la sensation est nulle. Les ondulations éthérées ayant *moins* de quatre cent trillions par seconde, ou *plus* de sept cent quatre vingt dix trillions, sont impuissantes à affecter notre rétine. »

« Les sensations du son, de la chaleur, de la lumière, sont autant de produits des différentes espèces de vibrations par seconde. »

« Partant de ces 400 trillions de vibrations par seconde, comme étant le moindre nombre qui peut nous donner la sensation de la lumière, nous pouvons admettre parfaitement une continuité ininterrompue de vibrations moindres, invisibles, inappréciées, inconnues, et admettre que si nos yeux étaient capables d'en recevoir les impressions, nous pourrions distinguer une variété inimaginable de couleurs jusqu'à présent inconnues pour nous, ainsi que d'innombrables formes, substances, structures, organismes, qui ne nous apparaissent pas, vu la condition limitée dans laquelle nous nous trouvons actuellement. »

« Nous pouvons donc maintenant parfaitement comprendre pourquoi nous ne pouvons pas voir les Esprits. Leurs corps, composés de matières très fines ou éthérées, ne produisent que des vibrations qui ne parviennent point dans les limites de notre vue. Or donc, pour qu'ils puissent se rendre visibles à nous, ils doivent, par un procédé chimique ou par une opération

scientifique, approprier le nombre de vibrations que produisent leurs corps spirituels, à la capacité de notre puissance visuelle, et pour cela, dans les cas de matérialisation, ils recouvrent leurs corps spirituels d'une matière plus grossière empruntée au médium ainsi qu'aux personnes présentes. »

« Le professeur Stoks a démontré la possibilité de rendre visibles les rayons invisibles *au delà* du violet, dans le spectre solaire, en les faisant traverser un papier imbibé d'une solution de sulfate de quinine, ce qui réduisit le nombre des vibrations et rendit ainsi lumineux ces rayons, de non lumineux qu'ils étaient auparavant pour nous. »

« Le professeur Tyndal a réussi, au moyen de la calorification, à rendre visibles les rayons du spectre solaire invisible à l'œil. Ces rayons invisibles, par lesquels les photographes opèrent, se composent principalement des rayons supérieurs du spectre solaire, lesquels, dans leur état normal, sont invisibles pour nous. »

« ..... Que sommes-nous ? un atôme, un point ! Un rien est ce que nous voyons, et nous voudrions limiter la puissance et la possibilité de l'absolu, à notre exiguité, en déclarant que ce qui est invisible (pour nous) n'existe pas. Nous voudrions contester l'existence d'un monde idéal, que nous entrevoyons, et ne comprenant pas de telles magnificences, nier l'existence d'un Dieu créateur ! »

CHAPITRE X.

DOCTRINE DES RÉINCARNATIONS *(suite)*.

Nous avons vu précédemment, par des citations extraites de la *Philosophie de l'Univers*, quelle était l'opinion de Dupont de Nemours relativement à des humanités supérieures à la nôtre. Voyons ce qu'il dit au sujet des *réincarnations* :

« Il paraît que les êtres intelligents créés, éprouvent le besoin d'animer des corps, et cela est très naturel; car, formés au sein de la matière, ils furent faits pour des corps et peut-être avec *une espèce de corps extrêmement léger et subtil*, uniscible à ceux que nous appelons organisés, comme l'alcool l'est à l'eau ; doué d'une expansibilité volontaire et spontanée qui imprime au corps organisé auquel il est uni, un mouvement en apparence contraire aux lois de la mécanique, comme l'expansibilité de l'air emprisonné dans le nitre, excitée tout à coup par l'incendie du soufre et du charbon, lance un boulet de canon d'une manière qui paraît, à ceux qui n'en connaissent pas la théorie, contrarier beaucoup les lois de la pesanteur ! »

Dupont de Nemours avait évidemment l'intuition des manifestations spirites qui consistent, pour les Esprits désincarnés, dans la possibilité de produire des faits contraires aux lois de la pesanteur, ainsi que cela s'est vu si souvent, et

se voit encore chaque jour depuis plus de trente ans.

Et plus loin, Dupont de Nemours ajoute : « Si comme je le crois, l'être intelligent survit à son enveloppe, il demeure à l'état de *monade*, mais comme il ne peut pas perdre son intelligence, car pour lui ce serait mourir, il doit dans cet état même de privation de ses organes extérieurs, conserver le sens interne, la mémoire, le remords de ses fautes, l'espoir dans ce qu'il a fait de bien ; le désir véhément de gouverner encore quelque chose, d'administrer un corps quelconque ; l'ambition d'obtenir une existence plus heureuse que celle qu'il vient de quitter ; la faculté d'invoquer mentalement ses juges, ses supérieurs, ou le juge suprême de toutes les actions et de toutes les pensées, le supérieur général de tous les êtres, pour qu'ils le renvoient le plus tôt possible à la vie, aux jouissances, aux moyens d'agir, de couvrir ses torts par une meilleure conduite, de mériter son avancement.

» Jusqu'à ce qu'il soit jugé, cet *état d'attente*, qui peut être prolongé plus ou moins, est déjà pour lui *une expiation*, *un purgatoire*, *une grande occasion de réflexions et de bonnes résolutions*, *un perfectionnement de son être*...... Qu'un même principe intelligent puisse animer successivement diverses formes ; recevoir sous une figure et une séité (manière d'être) la récompense du travail qu'il fit sous une autre ; jouir de plusieurs vies, c'est ce

que nous voyons par les insectes, d'abord reptiles ou poissons, puis chrysalides, enfin oiseaux ».

« Le *souvenir de la vie précédente* serait un puissant secours pour celle qui la suit ; quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non-interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée, car tout bien produit un bien. Il ne doit pas, sans doute, être accordé à ceux qui, ayant mérité la dégradation, ou n'étant point encore parvenus au rang des êtres dont la moralité peut s'élever jusqu'à Dieu, sont éprouvés par la justice ou la bienfaisance divine d'après leurs seules forces, en commençant, ou *recommençant entièrement à neuf, cette carrière initiative de la haute moralité* ».

« Tel paraît être l'état de l'homme placé aux limites de deux règnes...... On a pu dire à son intelligence si elle a été punie :

» *Ta peine est terminée ; le passé est oublié ; on t'accorde de n'en plus gémir et de l'oublier aussi.* Bois du Léthé, il s'agit à présent de savoir si tu seras bon par toi-même, par amour de la vertu et de ses conséquences immédiates, sans espoir assuré pour l'avenir, sans crainte mémorative de ce que tu as souffert, pars, essaie du destin de l'homme ; il t'est permis d'animer un fœtus. L'épreuve nouvelle alors est proportionnée aux fautes de la vie antérieure. »

« Voilà un enfer proportionné aux délits et à leur intensité, non éternel pour des erreurs qui ne durèrent qu'un moment ; non cruel et sans pitié comme celui d'un diable capricieux, implacable et féroce ; mais équitable et indulgent comme les châtiments d'un père...... Dieu n'est pas le Dieu du mal, et il n'y a de mal dans le monde que celui qui vient des propriétés essentielles de la matière et de l'abus que les êtres intelligents, créés et fabriqués de matière, peuvent faire et font parfois de leur liberté ».

Dupont de Nemours dit ensuite comment et pourquoi l'être humain passe par des vies matérielles successives et il continue en disant : « C'est pour développer cette intelligence, mère de la bonté, que l'être intelligent a reçu le don de communiquer la vie à des organes ; d'en jouir par leur moyen ; d'employer des organes à une suite de travaux qui, exerçant son intelligence la fortifient ; et cultivant sa bonté, l'accroissent. Chaque fois qu'il redevient simple monade, il reste pour les lumières et pour le rang, au degré de l'être organisé quelconque qu'il vient de quitter. Il ne descend plus, s'il n'a démérité la dégradation ; et s'il descend, ce n'est qu'après que l'intelligence dont il était en possession a reconnu la justice de cette peine. *Il ne peut s'élever que par une vie nouvelle, de nouveaux sens et de nouveaux organes ; car si son intelligence ne perd rien, elle ne reçoit rien non plus que par les sens dont elle est*

successivement douée dans les différents corps qu'elle anime et elle n'apprend rien que par le travail qu'ils la mettent à portée de faire ».

Il est impossible, on en conviendra, de mieux décrire les transmigrations des âmes, ainsi que l'existence de ce que les spirites désignent sous le nom de périsprit. Nouvelle preuve des intuitions spirites que doit avoir eues Dupont de Nemours.

A propos des *existences successives*, Pezzani dit : « Le système de la *pluralité des existences*, tel que nous l'affirmons, quoique se rattachant au passé par de grossières ébauches, est donc entièrement transformé par l'enchaînement des détails et par les développements. Il présente la solution la plus logique, la plus satisfaisante des difficultés que la conciliation du mal moral et de la bonté divine ont offertes de tout temps aux disputes et aux investigations des philosophes...... Le but de la création est le progrès pour chacun ; la liberté doit tendre de plus en plus vers les perfections du type divin. Quoi ! le savant aurait pâli sur les livres de ses devanciers ; il aurait consumé ses jours à pénétrer les secrets de la nature ; à méditer sur les attributs de l'Etre suprême et de l'âme ; à conquérir à chaque moment de nouvelles pensées. Quoi ! l'homme aurait péniblement combattu, glorieusement vaincu, pour développer et étendre la sphère de sa moralité, et ce travail, ces efforts seraient interrompus ; la mort viendrait qui bri-

serait la carrière à moitié parcourue, avant que le terme soit atteint, avant que le prix soit légitimement gagné ! »......

John Herschell dans son : *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*, dit : « L'homme voit que tout ce que la plus longue vie et la plus forte intelligence peuvent lui permettre de découvrir par ses propres recherches, ou lui donner de temps pour profiter de celles d'autrui, le conduit tout au plus sur les limites de la science... Est-il étonnant qu'un être ainsi constitué accueille d'abord l'espoir, arrive ensuite à la conviction, que son principe intellectuel ne suivra pas les chances de l'enveloppe qui le renferme ; que l'une ne finira pas quand l'autre se dissoudra? Est-il étonnant qu'il se persuade que loin de s'éteindre, il passera à une nouvelle vie, où libre de ces mille entraves, qui arrêtent son essor ; doué de sens plus subtils, de plus hautes facultés, il puisera à cette source de sagesse dont il était si altéré sur la terre ? »...

Arrivant à des penseurs qui sont presque nos contemporains, je trouve les idées émises relativement aux *existences multiples* par Benjamin Franklin et par Lessing.

Dans une lettre écrite en décembre 1770 à Mistress Jane Mecone, Franklin dit : « Dans mon premier séjour à Londres, il y a près de quarante-cinq ans, j'ai connu une personne qui avait une opinion presque semblable à celle de votre auteur. Son nom était Hive ; c'était la veuve d'un impri-

meur. Elle mourut peu après mon départ. Par son testament, elle obligea son fils à lire publiquement à Salter's Hall, un discours solennel dont l'objet était de prouver que cette terre est le véritable enfer, le lieu de punition pour les Esprits qui ont péché dans un monde meilleur. En expiation de leurs fautes, ils sont envoyés ici-bas sous formes de toute espèce. J'ai vu, il y a longtemps, ce discours qui a été imprimé. Je crois me rappeler que les citations de l'Ecriture n'y manquaient point; on y supposait qu'encore bien qu'aujourd'hui nous n'ayions aucun souvenir de notre préexistence, nous en reprendrions connaissance après notre mort, et nous nous rappellerions les châtiments soufferts de façon à être corrigés. Quant à ceux qui n'avaient pas encore péché, la vue de nos souffrances devait leur servir d'avertissement. »

« De fait, nous voyons ici bas, que chaque animal a son ennemi, et cet ennemi a des instincts, des facultés, des armes pour le terrifier, le blesser, le détruire. Quant à l'homme, qui est au premier degré de l'échelle, il est un diable pour son semblable. Dans la doctrine reçue de la bonté et de la justice du Grand Créateur, il semble qu'il faille une hypothèse comme celle de Mme Hive pour concilier avec l'honneur de la Divinité, cet état apparent de mal général et systématique »...

Voici maintenant des extraits d'un article de la *Revue des deux Mondes*, par V. Cherbuliez, sur Lessing (15 février 1868).

Ce n'est pas assez pour Lessing de croire au progrès du genre humain ; il veut que chaque homme participe au perfectionnement indéfini de l'espèce. Il avait appris, de l'auteur de la *Monadologie* (Leibniz), à faire grand cas des infiniments petits. Quand il expliquait à Elisa Reimarus, sa théorie de la nécessité, et qu'il lui démontrait que tout, dans la vie humaine, est enchaîné comme dans la nature : « le mécanisme de l'Univers, lui disait-il, en devient plus grand, l'homme n'en devient pas plus petit. Mais si l'individu ne périt pas, à quel avenir est-il réservé ? Nos actions étant fatales, il ne saurait y avoir en nous, ni mérite, ni démérite, et la justice divine commettrait une injustice éternelle, si elle punissait ou récompensait les instruments prédestinés de ses desseins. » Cela est vrai, répond le déterminisme optimiste de Lessing, mais savons-nous jusqu'où s'étendent nos destinées, et si les desseins divins ne doivent pas s'accomplir en nous jusqu'à la consommation des temps ?

Parmi les matériaux que Lessing avait rassemblés pour écrire une biographie de Leibniz, on trouve cette citation qui l'avait frappé : « *Tous les désordres particuliers sont redressés avec avantage dans le total et même en chaque monade* ». Comment peut s'opérer ce redressement, dit Lessing ? Par une série d'existences successives qui amènent chaque individu au degré de perfection dont sa nature est susceptible. Ainsi donc l'histoire anté-

rieure du genre humain serait notre histoire ; compagnons de ses aventures, nous parcourrions avec lui toutes les phases de son éternelle existence. Pourquoi chacun de nous n'aurait-il pas déjà vécu plus d'une fois? Cette hypothèse est-elle donc si ridicule, parce qu'elle est la plus ancienne de toutes, la première qu'ait abordée l'esprit humain avant que les sophismes de l'Ecole l'eussent faussée ? Pourquoi n'aurais-je pas fait dans le monde tous les pas successifs vers mon perfectionnement qui, seuls, peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des punitions temporelles ? Et pourquoi ne reviendrais-je pas dans ce monde aussi souvent que je serais propre à acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles facultés ?

Mon bagage sera-t-il si riche en quittant cette terre, qu'il ne vaille pas la peine que j'y revienne? J'ai oublié dira-t-on que j'ai déjà vécu. Oubli bienfaisant ! Le souvenir de ma condition antérieure m'empêcherait de profiter de mes expériences actuelles. Et ce que je dois oublier pour le moment, est-il dit que je l'ai à jamais oublié ?

Ou bien alléguera-t-on que ce serait pour moi trop de temps perdu ? Du temps perdu ! Que m'importe ! L'éternité tout entière n'est-elle pas à moi ? »

Fichte, le célèbre philosophe allemand, dans son beau livre : *Destination de l'homme*, publié en

1800, a dit très éloquemment sa croyance aux existences progressives, et par conséquent aux réincarnations. « Tandis qu'ici-bas nous pleurons un homme, comme nous n'aurions qu'un sujet trop réel de le pleurer s'il était privé pour toujours de la lumière du soleil ; s'il allait s'égarant pour l'éternité dans ces immenses solitudes où n'existe pas la conscience de soi-même ; s'il était enfoncé, pour n'en plus sortir, dans les sombres royaumes du néant : *au-dessus de nous, d'autres créatures se réjouissent sans doute de la naissance de cet homme à leur monde, nouveau pour lui*, comme dans celui-ci nous nous réjouissons à la naissance d'un de nos enfants. »

« Que le jour où je devrai rejoindre cet homme arrive donc bientôt ! je laisserai le deuil et la tristesse à la terre que je quitterai, et ce jour, entre tous mes jours, sera le bienvenu pour moi. »

Rêverie ! diront les physiologistes matérialistes. Quand l'être humain est mort, il est bien complètement mort, puisque tout gît dans le fonctionnement de son cœur et de son cerveau. Quant à l'âme, nous n'avons jamais pu la voir, donc elle n'existe pas. — Cependant, ces messieurs croient à l'existence de la pensée, bien qu'ils n'aient jamais vu la pensée ! Ils croient bien aussi à l'existence de l'oxygène, du gaz carbonique, de l'hydrogène, dont ils n'ont constaté l'existence que par les effets produits.

Je termine ces citations sur l'idée de la réin-

carnation, par une pensée de Gœthe sur la mort, et par l'opinion de Franklin sur le même sujet. On pourra se convaincre que ces deux remarquables instructeurs de l'humanité terrestre, avaient de hautes intuitions. Voici ce que dit Gœthe (*Œuvres*, tome 1er, page 129) :

« Quand on a 75 ans, on ne peut pas manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est chose absolument indestructible de sa nature ; il continue d'agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil, qui ne disparaît que pour notre œil mortel ; en réalité, il ne disparaît jamais, il marche sans cesse en éclairant toujours. »

Je trouve ce qui suit, dans une notice sur Benjamin Franklin. « La perspective de la mort, loin de l'attrister, le réjouissait presque. Il parlait avec enthousiasme : du bonheur de voir le glorieux Père des Esprits, dont l'essence est incompréhensible à l'homme le plus sage du monde ; d'admirer ses œuvres dans les mondes les plus élevés, et d'y converser avec les hommes de bien de tout l'Univers. »

Le vénérable Channing, pasteur américain, qui n'avait pu connaître le spiritisme moderne, puisqu'il mourut en 1842, semble avoir eu aussi l'intuition que notre vie terrestre actuelle n'était qu'un acheminement à quelque chose de mieux.

Dans un écrit relatif à l'*élévation des classes*

ouvrières, au développement intellectuel et moral des ouvriers (*Œuvres sociales de Channing*, traduction de M. Laboulaye, Paris 1869, page 105) Channing dit : « Les avantages du travail s'étendent au-delà de ce monde. L'habitude d'une occupation constante, sérieuse, est, je le pense, une de nos grandes préparations pour un autre ordre d'existence. Quand je vois combien de travail est exigé de l'homme, je sens que cela doit avoir des rapports importants avec la vie future ; et que celui qui profite à cette école, a posé l'un des fondements essentiels des progrès, des efforts et du bonheur qui l'attendent dans le monde à venir. »

Le beau livre : *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud, mort en 1863, se ressent partout aussi d'intuitions spirites. Voici ce qu'il dit relativement aux réincarnations : « Quelque admirable que soit la structure du corps, ce serait se méprendre grandement que de regarder cette construction comme faisant partie de la nature humaine ; elle n'en fait pas plus partie que l'Univers ne fait partie de la nature de Dieu. Ce qui appartient réellement à notre nature et ce qui en est par conséquent inséparable, c'est la faculté au moyen de laquelle nous composons, entretenons et gouvernons le corps... Le corps meurt, retourne au fonds commun, et ne ressuscite pas ; mais la faculté dont cette agrégation fugitive était l'effet, unie aux autres facultés de l'âme, reste fixément

attachée à nos personnes, et en quelque point que les lois de la destinée nous conduisent, nous y met en mesure d'entrer en relation avec nos alentours de la même manière qu'ici-bas... Grâce à cette vertu indéfectible qui nous rend maîtres des phénomènes matériels dans une *certaine* mesure et dans une *certaine* étendue (à l'image de Dieu, qui l'est *absolument* et dans *l'immensité*) le cours de notre immortalité peut donc se dérouler sans qu'un corps nous fasse jamais défaut. Comme la limaille de fer que l'aimant traîne à sa suite, les molécules dont nous avons besoin nous suivent toujours, et notre âme, quand elle s'élance d'une résidence à l'autre, secoue seulement ce qu'elle s'était momentanément attaché et reprend plus loin, sous les circonstances nouvelles de son existence, les molécules nouvelles qu'il lui faut. »

..... « Comme elle avait commandé aux éléments sur la terre, l'âme leur commande sans cesse, dans quelque région de l'Univers qu'elle prenne place ; détournées par elle du courant qu'elles suivaient, les molécules viennent se grouper sous ses lois autour du point — point décisif pour sa destinée — à partir duquel elle commence à rayonner ; un corps nouveau paraît et ce corps, que l'âme a créé par son énergie vitale, qu'elle met debout, qu'elle conserve, qu'elle fait mouvoir à son gré, est précisément l'instrument qui convient pour exécuter les actions, percevoir les sensations, nouer les rapports néces-

sités par le milieu dans lequel l'âme est entrée et par la vie particulière qu'elle doit y mener. Quand elle aura fini ce qu'elle avait à faire de cet instrument, elle le rejettera à la nature sur l'astre où elle l'avait ramassé, pour aller ailleurs s'en construire un autre qu'elle usera et renouvellera de la même manière. »

Après avoir développé les idées qui précèdent, Jean Reynaud continue en disant :

« Il suffit, pour l'aperçu dont nous avons besoin dans notre vie actuelle, que nous soyons capables de soupçonner d'ici-bas la supériorité dont peuvent jouir à notre égard ces mondes sublimes. Tant s'en faut que notre condition pour être la plus élevée qu'il y ait sur la terre, soit aussi la plus élevée qu'il y ait dans l'Univers. En voyant au-dessous de nous, la série des types monter graduellement jusqu'à nous, demeurons-nous maîtres de ne pas estimer que la hiérarchie organique doit se continuer pareillement au-dessus de nous jusqu'à des types de plus en plus parfaits ? Serions-nous assez présomptueux, nous qui ne possédons que des ressources physiques si restreintes, pour nous persuader que les créatures ne sauraient être douées nulle part de moyens d'action plus puissants que les nôtres; nous qui nous savons aveugles en comparaison de certains animaux ; sourds ou sans odorat en comparaison de certains autres, pour mettre en doute qu'il n'y ait en jeu, dans d'autres résidences, des organes sensitifs plus

déliés que les nôtres, construits en vue de phénomènes qui nous échappent aujourd'hui, dont il ne nous est seulement pas possible de soupçonner la délicatesse et par rapport auxquels la lumière elle-même ne nous donne peut-être que des révélations d'un ordre inférieur ? Nous qui ne fesons pour ainsi dire que bégayer, et qui, pour ordonner et communiquer nos pensées, sommes réduits à ramasser, ça et là, quelques mots durcis dans les vocabulaires ; qui entrevoyons, pourtant, comme par éclairs, les effets transcendants d'éloquence qui sont susceptibles de jaillir du geste, de la physionomie, du regard ; qui commençons à éprouver un sentiment confus des mystères du langage musical ; qui sommes instruits, en outre, par la science, des secrets rapports qui existent entre les harmonies du son et les harmonies de la lumière, musique céleste interdite actuellement à nos sens ; serions-nous assez téméraires pour nous imaginer qu'il n'existe pas de langage plus riche, plus facile, plus expressif, plus pénétrant que la parole humaine ?

Ne craignons donc pas de nous abandonner à l'idée que, de même qu'il se rencontre dans les sommités de l'Univers, des âmes incomparablement plus rapprochées que les nôtres des perfections de la sagesse et de la vertu, de même il s'y rencontre des organismes incomparablement plus rapprochés que les nôtres, des perfections de la puissance, de la sensibilité, de la beauté.

Enlevés d'avance à la terre, par l'espérance d'être admis un jour à participer à ces modes supérieurs d'existence, nous nous détacherons sans peine, à notre mort, de notre pauvre corps d'aujourd'hui et nous consentirons, sans la moindre affliction, à le rendre pour toujours à cette terre d'où nous l'avons tiré. Oui, à ma dernière heure je lui jetterai volontiers le regard d'adieu qu'adresse le voyageur au vêtement qu'il laisse quand il s'éloigne et se dispose à se recouvrir d'un costume nouveau mieux adapté au climat et aux mœurs de la contrée nouvelle où il va vivre. Et qu'importe, en effet, la forme et la substance du manteau, pourvu que nous ayons toujours le manteau qui nous convient le mieux, et que sous l'enveloppe changeante, le même cœur batte toujours. »

Il semble impossible de mieux traduire la doctrine spirite. Tout s'y trouve, et cependant Jean Reynaud n'était point un adepte avoué de cette doctrine. Seulement, comme l'humanité terrestre — de même sans doute qu'un grand nombre d'humanités planétaires — est composée de deux fractions : l'une, fortement matérialisée, qui rampe à la surface du globe et dont les sens sont peu développés ; l'autre, plus dégagée de la matière et dont les perceptions, grâce au plus grand développement des sens, sont beaucoup plus étendues, il doit arriver, surtout à certaines époques, que les humains terrestres sont impres-

sionnés et conseillés, sans qu'ils s'en doutent, par leurs frères de l'espace qui, mieux qu'eux, voient la route du progrès. Et dans ces cas, un certain nombre d'hommes supérieurs en émettant les idées qui leur sont suggérées par de bons Esprits, contribuent ainsi inconsciemment à l'évolution générale, bien que pour le moment, ces idées ne soient point acceptées par le plus grand nombre.

Dans la citation que je viens de faire du livre de Jean Reynaud, il est question de la série des types inférieurs à nous, et l'auteur en conclut très rationnellement : « qu'il existe des séries de types supérieurs à nous. »

Proudhon, qui a fait un livre pour démontrer : « qu'il n'y a que *la loi sériaire* qui puisse créer » l'ordre dans l'humanité, » a dit : « La série » n'existe qu'à deux conditions : *division* et *groupe*. » Si le Créateur s'était borné à opérer sur la » matière par une force de division infinie, l'Uni- » vers pulvérisé, gazéifié, dissipé comme un nuage » léger à travers l'espace, privé de formes, l'Uni- » vers n'existerait qu'à demi. Il serait, pour ainsi » dire, entre l'Être et le Néant. Pour que la » création fût complète il fallait une force de » coërcition qui déterminât des groupes, des » assemblages, des organismes, des systèmes » selon des lois variées et des modes innombrables. » Cette double condition de la série éclate surtout » dans les systèmes sidéraux. Sans la force cen-

» trifuge les masses planétaires tomberaient sur » leurs soleils ; sans la force centripète, elles » s'échapperaient par la tangente de leurs orbites » et s'éparpilleraient dans l'espace. »

Cette loi sériaire dont parle Proudhon à propos des corps cosmiques, se retrouve appliquée à tous les êtres fesant partie de l'Univers, et l'on voit que plus on monte dans la série animale, plus il y a de diversité dans les éléments qui concourent à une même fin. L'on voit encore : que les animaux supérieurs, par cela même que leurs organes sont plus diversifiés et plus complets, peuvent accomplir des actes plus parfaits que ceux exécutés par les animaux inférieurs. Puis, au sommet de la série, se trouve l'organisme humain, plus complet encore sous tous les rapports et dont les actes dépassent en perfection ceux des animaux même les mieux doués, puisque ces animaux n'ont qu'une tendance : l'*animalité*, et que l'organisme humain a deux tendances, deux forces : l'*animalité*, la *spiritualité*. Dans les mondes inférieurs tels que la terre, l'animalité a le dessus, et les humains qui veulent la contrebalancer par la spiritualité, sont obligés de lutter sans cesse. En avançant dans la série des mondes habités, la spiritualité reprend l'équilibre. Puis, quand après s'être perfectionné à l'intellectuel et au moral, l'homme en arrive à habiter des mondes supérieurs, l'animalité disparaît peu à peu et la spiritualité prend le dessus. Le but constant des

efforts de l'être humain doit donc consister à monter dans la série des humanités; et la loi sériaire elle-même, démontre par conséquent la loi des réincarnations.

Un professeur de l'Université d'Iéna, Ernest Haeckel, a publié il y a peu de temps un livre qu'il a intitulé: *Anthropogénie* ou *Histoire de l'évolution humaine*. Cet ouvrage a été traduit de l'allemand par le docteur Letourneau en 1877. La doctrine philosophique de Haeckel est la théorie de l'*évolution*, de *l'hérédité* et de *l'adaptation*.

Je n'entrerai pas ici dans de grands développements. Je dirai seulement qu'il ressort de ce remarquable travail, que je cite *passim:* qu'à un moment donné du temps, il y a eu transition entre ce qu'on appelle les corps *inorganiques* et les corps *organisés* (les substances purement *minérales* d'une part, et les substances *végétales* et *animales* d'autre part), et que des *monères* (*monères*, néologisme par lequel Haeckel a voulu désigner des corps simples) se sont formées chimiquement aux dépens de *composés carbonés inorganiques*.

« Les *monères* primitives, dit Haeckel, sont nées » par génération spontanée dans la mer, comme » les cristaux salins naissent dans les eaux-mères. » Comparaison fausse, car si des cristaux salins se forment dans les eaux-mères, c'est tout simplement par suite d'un excès de saturation de ces eaux-mères; tandis qu'on ne peut pas dire que la mer ait été tellement saturée de *composés carbonés*

inorganiques que le trop plein de ces composés ait été pour ainsi dire forcé de s'isoler.

Toujours d'après Haeckel les *monères* sont de simples cellules vivantes, d'informes corpuscules de plasma ; on ne connaît point d'organismes plus simples que ces *monères* car elles sont dépourvues d'organes. Et cependant ces organismes si simples possèdent toutes les propriétés essentielles de la vie ; ils se nourrissent, se reproduisent, sentent ou du moins réagissent, et se meuvent. Ces *monères* rappellent la *cellule ovulaire fécondée* d'où sort l'homme. L'œuf humain en effet, est avant la fécondation, pourvu d'un noyau, mais après la fécondation ce noyau disparaît, et l'ovule n'est plus qu'une *monère*. Ainsi, de simples cellules, voilà les ancêtres les plus antiques du règne animal et de l'homme.

Des vingt-deux formes animales qui séparent la *monère* de l'homme, la première moitié a vécu au sein des mers.

Si l'homme, ce dernier venu sur la terre, descend généalogiquement de toute cette série d'ancêtres, il doit repasser pendant son évolution embryologique par la plupart des formes qu'a traversées le règne animal tout entier. *L'évolution embryologique* doit être une brève récapitulation de l'*évolution paléontologique de la monère*. En neuf mois, en effet, l'embryon humain traverse toute la série des formes que ses ancêtres, de la *monère* à l'*homme*, ont mis des millions d'années à parcou-

rir. Ce qui le prouve, ce sont les transformations successives que subit l'œuf humain et qui, toutes, se rapportent aux diverses séries animales dont la paléontologie a fait connaître les successives évolutions.

L'histoire *embryologique* et l'histoire *paléontologique* concourent donc au même résultat ; elles nous montrent une unité de structure interne qui a persisté et qui atteste une origine commune et une parenté généalogique de tout le règne animal. Les embryons des vertébrés se ressemblent tellement au début de l'existence; il est si difficile alors de distinguer les embryons du chien, de la tortue, de la poule, de celui de l'homme, que M. Charles Martins, l'éminent professeur d'histoire naturelle de Montpellier, raçonte qu'Ernest de Baer (le fondateur de l'*Embryologie comparée*) disait : « que s'il oubliait d'étiqueter les bocaux » renfermant des embryons très jeunes qu'il rece- » vait de toutes parts, il lui était dans la suite » impossible de dire à quelle classe d'animaux » appartenaient ces fœtus. »

Tel est le résumé succinct des idées émises par Haeckel.

Le livre de Haeckel, ainsi que les travaux de Darwin et d'autres, ont fourni aux matérialistes l'occasion de déclarer que l'Univers repose sur les lois générales de la mécanique, et que le temps est venu de remplacer la vieille conception dualiste de l'*Esprit* et de la *matière;* du *corps* et de

l'*âme*, par la conception mécanique du monde. Ils disent que les phénomènes de l'embryologie humaine ne sont que *des effets mécaniques nécessaires*, de l'évolution de nos plus lointains ancêtres, conformément aux lois de l'*hérédité* et de l'*adaptation*. Ainsi, l'homme actuel ne serait autre chose que l'animal primitif le plus élémentaire (la *monère*), devenu *par hérédité*, *adapté* à des fonctions de plus en plus relevées dans la série des êtres. L'on conçoit que s'il en est ainsi, des millions d'années ont été nécessaires pour parfaire cette œuvre grandiose.

Si l'on se place au point de vue spirite, l'hypothèse anthropologique de Haeckel n'a rien qui choque, et l'on peut parfaitement admettre ces transformations *inorgano-organiques* successives qui ont dû avoir lieu en raison directe des divers états par lesquels a passé graduellement et sans secousses, la planète que nous habitons; transformations qui n'impliquent nullement que l'homme ne soit pas pourvu d'une âme (d'un Esprit). Dieu est parfaitement libre d'arranger la matière à sa guise et de lui donner des lois en vertu desquelles elle a invariablement suivi la même marche ascendante en fait de *formes animales*, lesquelles à un moment donné, sont devenues par leur complet développement : « des *formes humaines* », c'est-à-dire des enveloppes convenablement agencées pour recevoir des *Esprits humains* et pour se prêter à leur fonctionnement. Au surplus dans un

certain nombre de communications typtologiques qui ont eu lieu simultanément en divers endroits, il a été dit : « Le minéral *se végétalise*; le végétal *s'animalise;* l'animal *s'humanise;* l'homme *se spiritualise.* »

Tout porte à croire que chaque système planétaire diffère des autres ; qu'il y a des systèmes de planètes très inférieurs encore sous tous les rapports, et qu'il y en a de très supérieurs ; que dans un même système, les planètes diffèrent aussi entre elles. Ainsi, dans notre système planétaire, il y a des planètes très inférieures (la Terre, Mars, Vénus, etc.) et des planètes déjà relativement supérieures (Jupiter, Saturne, etc.). Il semble rationnel d'admettre que sur les planètes inférieures et en raison de leur *densité*, de leur *matérialité*, les évolutions sont plus lentes ; tandis que sur les planètes à densité moindre, à matérialisation moindre, les évolutions vitales s'effectuent plus promptement et leurs humanités sont plus spiritualisées.

Ne pouvant, après sérieux et profond examen, admettre la Genèse biblique comme présentant les lois naturelles de notre planète, je ne rejette aucune des hypothèses résultant des grands travaux scientifiques modernes ; mais je pense que, quelles que soient ces hypothèses, elles laissent toujours une place, pour les âmes envoyées par Dieu dans les corps humains arrivés au perfectionnement matériel relatif voulu pour les recevoir et pour leur servir d'instrument.

Haeckel et les matérialistes qui ont analysé son livre, font remarquer : qu'à travers des milliers de siècles, et par gradation, en harmonie avec le développement des séries animales, ce qui n'était que le *ganglion sus-œsophagien* des vers, est devenu le *cerveau de l'homme*. Et ils partent de là pour dire que l'homme n'a pas d'âme.

Cette conclusion n'a rien de logique. N'est-il pas permis de dire, au contraire, en tenant compte de cet accroissement successif de l'organe cérébral : que Dieu a voulu qu'il existât une *gradation* d'âmes ou d'Esprits, depuis l'âme du plus chétif insecte (âme inconsciente sans doute) jusqu'à l'âme consciente de l'homme, et qu'il a voulu par conséquent : que l'outil qui devait servir à traduire le fonctionnement de l'âme, fût, dans toute la gradation des séries animales, jusques et y compris l'homme, adéquat aux services qu'il était appelé à rendre à l'âme.

Et toutes les théories matérialistes possibles, y compris celle de Haeckel, ne prouvent en aucune manière que l'homme n'a pas d'âme distincte de son corps et destinée à être servie par les divers organes de ce même corps.

Les adversaires de la doctrine spirite prétendent que cette doctrine touche au christianisme et surtout au catholicisme, parce qu'elle, aussi, pivote sur le *surnaturel*. S'ils se donnaient la peine d'examiner, d'étudier sans idées préconçues, ils pourraient facilement se convaincre que la doc-

trine spirite n'admet, en aucune manière, le *surnaturel*, et que, bien au contraire, elle tend à prouver chaque jour : que tout est régi par des lois *naturelles;* qu'il y en a que nous ne connaissons point encore ; mais que le devoir de l'homme est de chercher à les connaître; et qu'il ne doit pas rejeter ce qui lui semble opposé aux lois jusqu'à présent connues. Est-ce que chaque jour n'amène pas quelque découverte nouvelle dans le vaste champ de la science ? Qui donc oserait dire qu'il n'y a plus de lois naturelles à découvrir ? Et pour ne parler que d'une découverte toute récente, qui donc aurait pu s'imaginer la matière *à l'état radiant* ?

Au chap. 2 de la Première Partie de ce livre, j'ai cité ce que dit M. Jacolliot, à propos de la croyance en l'immortalité de l'âme; croyance professée par *Christna* et qui ressort de ses entretiens avec Ardjouna, son disciple bien-aimé. J'ai fait, depuis lors, de nouvelles recherches à ce sujet; j'ai consulté la traduction de la *Bhagavad-Gîta*, faite par M. Emile Burnouf, avec le texte Indou en regard, et publiée à Nancy en 1861 par l'Académie de Stanislas, et j'ai trouvé ce qui suit. Ce sera, je pense, un des meilleurs arguments à produire, en terminant ce qui est relatif à la doctrine des réincarnations, pour prouver l'ancienneté de cette croyance parmi les membres de l'humanité terrestre.

Christna, causant avec Ardjouna, son disciple

préféré, dit : « Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse ; de même après, l'âme acquiert un autre corps. » (Page 23, § 13).

« Comme l'on quitte des vêtements usés, pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte les corps usés, pour revêtir de nouveaux corps. » (Page 25, § 22).

Ardjouna pose à Christna cette question : « L'homme insoumis, mais croyant, dont l'esprit s'est éloigné de l'union divine et n'a pu en atteindre la perfection, dans quelle voie entre-t-il, ô Christna ! »

Christna lui répond : « Ni ici, ni là-bas cet homme ne peut s'anéantir. Un homme de bien, mon ami, n'entre jamais dans la voie malheureuse. Il se rend à la demeure des purs ; il y habite un grand nombre d'années ; puis il renaît dans une famille de purs et de bienheureux. »

« Alors il reprend le pieux exercice qu'il avait pratiqué dans sa vie antérieure. » (Page 91, § 37).

CHAPITRE XI ET DERNIER.

PREUVES DES RÉINCARNATIONS.

Les trois meilleures preuves que l'on puisse donner des réincarnations et de leur nécessité absolue, sont :

1° *La différence de durée* des existences humaines terrestres.

2° *L'inégalité* des conditions physiques et sociales de ces existences.

3° *La précocité intellectuelle* si remarquable de certains individus.

L'humain terrestre meurt à tout âge. L'enfant meurt souvent en naissant ou peu de temps après sa naissance ; mais parfois aussi la vie de l'homme se prolonge jusqu'à cent ans et quelquefois plus. Et entre l'âge d'un an et l'âge de cent ans, chaque jour il meurt des milliers d'individus.

Quant à l'inégalité des conditions physiques et sociales, elle est très marquée aussi, et souvent bien bizarre. Chercher un être humain beau au physique ; plein de santé et de vigueur et en même temps beau au moral, c'est à dire, honnête, affectueux, désireux de rendre tout le monde heureux autour de lui, et avec cela, riche ; chercher un pareil être sur la terre, ce serait s'imposer une corvée d'autant plus rude, qu'on ne serait nullement sûr de le trouver.

Donc, la plus grande inégalité règne parmi les hommes ; les uns ont la santé sans la fortune ; les autres possèdent la richesse, mais ils sont plus ou moins en proie à la maladie. D'autres ont d'immenses richesses, une bonne santé ; mais leurs enfants sont maladifs ou estropiés, ou fort laids. D'autres encore, ont ce qu'on est convenu d'appeler *un beau nom ;* ils sont Comtes, ils sont Marquis,

ils descendent en droite ligne des Croisés, mais voici qu'il leur arrive un fils, unique héritier du nom, et ce fils est idiot, ou bien il est contrefait.

Cherchons bien autour de nous, et nous pourrons nous assurer que la plus nombreuse partie des humains terrestres a un côté *mauvais*, ou *malheureux*, ou *désagréable*.

Quant à la question de *l'inégalité de durée des existences humaines terrestres*, comment expliquer pourquoi tel enfant meurt, soit en naissant, soit après n'avoir vécu que quelques mois, quelques années ; et pourquoi tel autre continue à vivre pendant 10, 20, 50, 60 années et plus.

Pourquoi tel homme qui, depuis l'âge de raison jusqu'à l'âge de 30 ans, a constamment fait le mal, a constamment violé toutes les lois de Dieu, meurt à 30 ans sans avoir pu se repentir, modifier sa manière d'être et réparer, par un certain nombre d'années employées à faire le bien, le tort qu'il s'est fait à lui-même et qu'il a fait aux autres par sa mauvaise conduite.

Pourquoi ce jeune homme qui a mené une vie exemplaire; qui a employé tout son temps à acquérir des connaissances pouvant le mettre en état de gagner honorablement sa vie et de venir en aide à sa mère restée veuve ou à ses sœurs restées orphelines; pourquoi ce jeune homme meurt-il à 25 ans, après avoir traversé les phases d'une longue et cruelle maladie ?

Pourquoi ce père de famille, seul soutien par sa

science, son industrie ou son travail manuel, d'une femme et de plusieurs jeunes enfants, meurt-il à 40 ans ?

Pourquoi cette jeune mère, restée veuve et sans fortune, succombe-t-elle aux atteintes de la phthisie, à 30 ans, laissant dans le monde, deux jeunes filles sans parents, sans fortune, sans soutien ?

Et les exemples pourraient être ainsi multipliés, car chacun de nous, habitants de cette triste planète, en est témoin presque chaque jour de sa vie.

Où donc est le Théologien, qu'il soit Hindou, Musulman, Juif ou Chrétien, qui nous donnera une réponse satisfaisante ?

Tous, ils nous diront que ces choses fâcheuses arrivent *par la volonté de Dieu;* qu'il faut *nous résigner aux décrets de Dieu.*

Oui, sans doute, ces choses et tant d'autres encore arrivent par suite de la volonté de Dieu; mais il serait à désirer cependant que l'homme n'en fut pas réduit à murmurer contre Dieu; à dire que Dieu est injuste; à sentir son âme révoltée à l'idée des infortunes qui découlent *de la volonté de Dieu.*

Hé bien, ce que tous les Théologiens, même les plus retors, sont impuissants à expliquer, la doctrine spirite : par *la pluralité des mondes habités ;* par *la pluralité des existences de l'âme,* l'explique de la manière *la plus logique, la plus naturelle, la seule satisfaisante.*

Cet enfant, qui meurt en naissant ou au bout de peu de temps d'existence terrestre, n'avait plus besoin de subir toutes les vicissitudes d'une longue vie terrestre ; mais ses parents avaient mérité une expiation. Son père peut-être, avait acquis une fortune considérable par des moyens malhonnêtes ; cette fortune, il se réjouissait de la laisser à son fils, son unique héritier. Sa mère avait sans doute, elle aussi, contrevenu à la loi de Dieu, soit dans son existence actuelle, soit dans une précédente. Et de toutes les douleurs morales qui peuvent étreindre le cœur d'un père et d'une mère, d'une mère surtout, en trouvera-t-on une plus horriblement poignante que la perte d'un bel enfant de deux ou trois ans, dont les incessantes caresses font si facilement oublier le mal et les fatigues qu'il a occasionnés. La mort de cet enfant est donc une rude expiation.

Cet homme, qui meurt à 30 ans, après avoir accumulé crimes sur désordres, aurait continué à être d'un triste exemple pour ceux qui l'entouraient, et plus il aurait vécu, plus il en eût entraîné dans la voie du mal. Il meurt donc, mais c'est pour aller bientôt forcément s'incarner, par punition, sur un globe moins avancé que la terre, où la vie lui sera plus rude et où cependant s'il donne entrée dans son âme à l'idée de la résignation, il pourra servir d'exemple à des peuplades plus sauvages que ne le sont nos Australiens, par son intelligence qui, bien que peu développée, sera cependant moins inférieure que la leur.

Ce jeune homme, qui meurt à 25 ans d'une longue et cruelle maladie, après une jeunesse entièrement consacrée à acquérir des connaissances, au prix d'un incessant et pénible labeur, avait besoin d'expier des fautes commises dans une précédente incarnation et de s'améliorer avant de passer sur une planète supérieure à la terre. Non seulement il expie par les douleurs physiques de la maladie, mais il expie encore par les tortures morales que lui fait éprouver pendant tout le temps de sa maladie, l'idée de laisser sa mère ou ses sœurs sans appui, sans ressources. Quant à sa mère ou à ses sœurs, pour elles aussi il y a sans doute expiation, ou épreuve.

Ce père de famille, seul soutien de sa femme et de ses enfants, qui meurt à quarante ans ; cette jeune mère mourant à trente ans, laissant deux jeunes filles sans parents et sans fortune, sont encore des exemples d'épreuves et d'expiation.

Si la doctrine spirite était bien comprise, on ne rencontrerait pas tant de gens accusant Dieu de cruauté et d'injustice lorsqu'il leur arrive de voir mourir un des leurs ; surtout quand la personne qui meurt est jeune encore et semble indispensable. Lorsque, par exemple, c'est un mari qui meurt à la fleur de l'âge ; une jeune mère laissant un enfant au berceau, etc. Ceux qui dans ces circonstances s'en prennent ainsi à Dieu, oublient de se demander à eux-mêmes, si dans leur présente existence — ou dans des vies plané-

taires antérieures, peut-être — ils n'ont pas mérité un châtiment quelconque. Car, ces morts prématurées qui ne sont presque jamais un châtiment pour ceux qui nous quittent pour rentrer dans la vie erratique, et qui indiquent seulement que leur temps d'épreuves était terminé sur terre, est toujours ou une expiation ou une épreuve pour ceux qui restent. L'on dit vulgairement « que les *bons* meurent jeunes et que les *méchants* vivent longtemps ». Il est évident que ceux qui meurent jeunes n'avaient plus qu'un peu d'*enfer terrestre* à subir. Il n'y a donc dans tout cela ni *cruauté* ni *injustice* de la part de Dieu ; il y a *équité*.

Il est assez remarquable aussi, que les maladies qui en général se terminent par la mort dans le jeune âge ou dans la jeunesse, sont des maladies qui produisent chez le malade une sorte de trouble de l'Esprit qui fait qu'il perd la conscience de son état et qu'il ne subit pas les angoisses de la mort. Chez les enfants, c'est la méningite ; chez les adultes jeunes, c'est la fièvre typhoïde. Un certain nombre de ces derniers est emporté par la phthisie, mais bien que dans cette maladie l'on conserve ordinairement sa connaissance jusqu'au dernier moment, cependant les personnes qui en sont atteintes ne se sentent pas mourir et conservent jusqu'à leur dernier soupir des espérances illusoires. J'ai même vu des médecins mourir phthisiques en se fesant illusion sur leur état. Tandis qu'au contraire et en général, les individus

plus avancés en âge succombent à des maladies plus ou moins douloureuses et à la fin desquelles ils voient venir la mort, laquelle chez beaucoup, est précédée de souffrances morales et accompagnée de rudes angoisses.

Quant à la question de l'*inégalité des conditions physiques et sociales*, la doctrine spirite seule, peut également en donner l'explication. Pourquoi tel individu naît-il fils d'un père riche et occupant de hautes positions sociales ? C'est qu'il a demandé à s'incarner dans ces conditions, afin d'employer la richesse à développer son intelligence et à être utile à ses semblables ; et afin d'acquérir ainsi la possibilité de quitter bientôt l'humanité terrestre pour faire partie d'une humanité peuplant une planète supérieure à celle que nous habitons. S'il fait comme tant de jeunes gens appartenant à ce que l'on est convenu d'appeler des *grandes familles*, s'il ne se donne pas la peine d'étudier, d'acquérir des connaissances, de développer son intelligence pendant sa jeunesse, mû par la pensée qu'il n'a nul besoin de travailler et d'être instruit, puisqu'un jour il pourra disposer d'une immense fortune, il se fourvoie. Si indépendamment de la paresse, il se laisse encore aller à une vie dissolue, il viole complètement la loi de Dieu, et après avoir passé une vie matérielle terrestre inutile pour lui et nuisible à ceux qui l'entourent, il se réincarnera peut-être sur cette terre comme mendiant ou dans quelque situation équivalente.

Pourquoi tel homme travaille-t-il péniblement pendant toute sa vie sans jamais pouvoir acquérir même ce qu'il faut pour vivre ? Pourquoi, dès qu'il a pu amasser une petite somme d'argent la perd-il par quelque accident imprévu ? Pourquoi sa vie se passe-t-elle ainsi dans la gêne, et sa trop longue vieillesse, dans la misère et les infirmités ? Sans doute, parce que dans une précédente incarnation, il jouissait d'une grande fortune et qu'il l'a mal employée.

Pourquoi tel individu naît-il aveugle, sourd-muet, infirme, maladif ? Parce que précédemment il a fait mauvais usage des dons de la nature et qu'il les a fait servir au mal pour lui et pour ses contemporains.

Et cette femme, qui, vieille et flétrie avant l'âge, est couverte de haillons et se trouve obligée, pour gagner un morceau de pain noir, de balayer les rues ou de se livrer à quelque travail du même genre, n'a-t-elle pas trôné, peut-être, dans quelque précédente incarnation, entourée d'hommes et de femmes soumis à ses moindres caprices, et ne s'est-elle pas servi du prestige de son nom, de sa beauté, de ses richesses, pour mener une vie immorale à tous égards ?

Aussi, quand on voit ces femmes à qui il faut le monde et ses plaisirs, ses enivrements, ses éblouissements, l'on peut se dire : « dans quelques années, lorsque la *carapace* ayant été » laissée sur quelque point du globe, l'*Esprit* sera

» libre, combien il jugera ce monde autrement
» qu'il ne le juge aujourd'hui, et combien il
» regrettera une phase d'existence aussi mal
» employée. »

Et lorsqu'on voit des hommes qui usent leur enveloppe matérielle à courir après l'or, après les honneurs, en employant tous les moyens, même les plus détestables, l'on peut se dire : « Quelle cruelle désillusion subiront ces hommes
» qui font maintenant si bon marché *de l'honneur*
» et de la probité, pour acquérir *des honneurs* et
» de l'or ! »

D'après ce qui précède on pourra, si l'on jette un regard autour de soi, rester convaincu que la doctrine spirite donne l'explication de tout ce qui se passe parmi les humains terrestres, et l'on comprendra alors l'*Equïté* de ce Dieu que tant d'hommes accusent chaque jour : de partialité, d'injustice.

Le Spiritisme donne ainsi la clé de bien des choses que beaucoup considèrent comme des *mystères*, et d'autres comme les effets du *hasard* ; et il fait clairement voir qu'il n'y a dans la nature, ni *mystères*, ni *hasard*.

Au surplus, la Terre est sous tous les rapports un monde tellement inférieur, qu'on dirait que la majeure partie des êtres doués de raison qui l'habitent, y a été jetée pour s'y essayer à la vie humaine, et que c'est la première fois que beaucoup de ces Esprits, venus de planètes plus infé-

rieures encore, s'incarnent sur notre globe. Ceux-là n'ont pas l'intuition d'existences préférables à celle de la Terre, car ils n'ont jamais rien connu d'aussi beau ; aussi ils s'y cramponnent : ils y vivent en donnant la plus grande partie de leur être aux jouissances de l'animalité, et ils cherchent le plus possible à acquérir des richesses, qui seules peuvent les mettre à même de se procurer l'espèce de jouissance qu'ils préfèrent.

Quant à ceux qui, sans doute, y ont été envoyés en punition, venant de mondes meilleurs ; ceux-là comprennent des existences plus complètes, parce que déjà ils en ont traversé et ce n'est pas une médiocre expiation de fautes commises sur des globes plus avancés, qu'une incarnation sur un monde arriéré tel que la Terre, où l'Esprit, qui auparavant a connu le bonheur de l'*harmonie*, se trouve forcé de passer un laps de temps plus ou moins long, entouré de toutes sortes de choses *désharmoniques*, et d'humains qui ne le sont pas moins.

Sur la Terre, la science et l'art ne sont point encore complètement naturalisés, beaucoup s'en faut. L'homme qui, sur ce globe, souffre le moins sous tous les rapports, est sans contredit celui qui se rapproche le plus de l'animalité. Celui-là a moins de besoins, moins de soucis ; et puis rien ne le choque, tandis que l'homme instruit souffre à chaque instant, parce qu'il n'est pas compris et

parce que, quand éclairé par les données de la science, il veut faire le bien, il en est empêché par la barrière de l'ignorance qui s'élève autour de lui.

Et de même pour les arts. Sans une sorte d'éducation de l'Esprit, il est impossible de comprendre le *beau*; mais la masse, acceptant pour *beau* ce qui lui est parfois présenté comme tel par des hommes intéressés à la tromper, pour récolter beaucoup d'or, et qui savent flatter ses vilains penchants et ses vilains goûts, la masse froisse à chaque instant l'humain qui comprend l'art, qui sait apprécier le *vrai beau* parce qu'il a appris à le connaître sur des planètes supérieures.

Et c'est ici encore, que la doctrine spirite présente une idée consolante, car elle nous dit que ceux d'entre nous qui souffrent de froissements continuels parce qu'ils sont instruits ou parce qu'ils sont artistes, expient sur cette terre des existences mal employées; mais que s'ils supportent avec une douce résignation leur existence actuelle, ils seront bientôt dédommagés en remontant sur un de ces globes plus avancés, où déjà ils ont passé d'heureux jours, et où ils goûteront de nouveau d'une manière complète, le bonheur et les jouissances attachés aux manifestations de la science et de l'art; en fesant partie d'une humanité dont *tous* les membres seront assez avancés pour en avoir la véritable compréhension.

Améliorons-nous donc, tous tant que nous sommes ; et nous surtout, qui pouvons comprendre des existences meilleures et moins entachées d'animalité, parce que nous nous sentons de la race de ceux qui déjà en ont traversé. Tâchons de nous dépouiller de nos imperfections morales, et que la pensée incessante d'incarnations sur des planètes de plus haut titre, ne cesse de nous soutenir dans nos luttes contre le mal moral au milieu duquel nous sommes plongés, puisque nous savons que sur notre amélioration morale doit reposer tout notre espoir d'existences meilleures.

Certaines personnes ont peine à comprendre que l'Esprit vivant dans l'erraticité, *demande* à s'incarner sur terre en vue d'une expiation à accomplir. Ces personnes disent : que si l'Esprit sait qu'il a une dette à payer à l'équité divine, *qui ne lui fera pas grâce*, il n'a qu'à se laisser réincarner lorsque Dieu le jugera à propos, et qu'aller, dans ce cas, au devant d'une réincarnation douloureuse, c'est imiter l'enfant qui, sachant qu'il doit irrévocablement subir une punition, irait au devant de cette punition ; chose pour laquelle on ne lui attribuerait aucun mérite, puisqu'il sait ne pouvoir échapper à la correction.

C'est ne pas comprendre la doctrine spirite que de raisonner ainsi, car on doit penser que l'Esprit qui demande une expiation qu'il sait avoir méritée, est un Esprit disposé à s'amender et à s'amé-

liorer ; tandis que celui qui se contente d'attendre et d'accepter la punition, ne donne nullement la preuve qu'il soit disposé à la subir avec l'idée qu'elle pourra lui servir à progresser.

Reconnaître, quand on est désincarné, qu'on a mal employé sa précédente incarnation et qu'on a besoin de subir encore des épreuves et des expiations, c'est déjà un progrès.

La troisième preuve des réincarnations, c'est : *la précocité intellectuelle*, si remarquable, de certains individus.

Je vais en donner ici quelques exemples.

En 1682 vint au monde le célèbre Saunderson. A l'âge d'un an, la petite vérole le priva complètement de la vue. Né à Pennistone, dans le Yorkshire, n'ayant suivi que l'école gratuite du village ; sans autre aide qu'un syllabaire et le peu de livres que son père, simple douanier, pouvait lui procurer, il avait trouvé moyen de se familiariser avec les classiques au point de pouvoir comprendre dans les originaux grecs et latins, les œuvres d'Euclide, d'Archimède, de Diophante, de Newton, et cela avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. A vingt-cinq ans, il était nommé professeur de mathématiques et de physique à l'Université de Cambridge ; à trente ans, il était gradué docteur en sciences, il était membre de l'Académie et exposait avec une merveilleuse clarté, dans ses cours, les lois de la lumière, le spectre solaire et la théorie de l'arc-en-ciel, toutes choses qu'il

n'avait jamais contemplées que des yeux de l'esprit. Il mourut en 1739, à l'âge de 57 ans.

En 1721, naquit à Schwabach, Jean-Philippe Baratier, fils d'un pasteur français réfugié en Bavière à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. A l'âge de quatre ans, il parlait le français, l'allemand, le latin. A sept ans, il savait le grec et l'hébreu, et à onze ans, il avait terminé un dictionnaire des mots hébreux les plus difficiles. Il publia en 1734, à l'âge de treize ans, une traduction de l'hébreu d'une *Relation de voyage*, du rabbin Benjamin de Tudela. Et à 19 ans — en 1740 — quelques mois avant sa mort, il publia son ouvrage intitulé : *Disquisitio chronologica de successione romanor : pontif.*

Au mois de mars 1869 est mort à Richland (Etat de New-York) le fameux ingénieur Suédois Ericson, né en 1803 et qui a dû une grande célébrité à l'impulsion qu'il a donnée au progrès dans la construction des locomotives.

Dès ses plus jeunes années, il montra un tel génie pour les sciences mécaniques, qu'à *l'âge de douze ans* il était inspecteur au grand canal maritime de Suède et avait six cents ouvriers sous ses ordres. En 1826, il alla se perfectionner en Angleterre et il obtint en 1829 le prix pour la meilleure locomotive. (Il n'avait alors que 26 ans). C'est Ericson qui, le premier, dès 1833, a eu l'idée d'*utiliser la chaleur solaire comme force motrice*. Dans les dernières années de sa vie, vers

1866, il est revenu à son idée favorite et il a perfectionné sa machine à chaleur solaire.

M. Mouchot qui, en France, dans ces derniers temps, a imaginé des appareils pour utiliser la chaleur solaire, a-t-il été guidé par les précédents travaux d'Ericson, ou bien a-t-il eu une intuition analogue à celle qu'eut Ericson dès 1833 ?

Les trois citations qui précèdent, sont évidemment des exemples de réincarnations, et je mets n'importe qui, au défi de donner une explication satisfaisante et *réellement* valable, de la phénoménale précocité intellectuelle de Saunderson, de Baratier et d'Ericson. — Si ces hommes n'avaient pas déjà largement développé leur intellect, dans de précédentes incarnations, ils ne seraient point arrivés si jeunes, à des résultats que, de *rares* individus *exceptionnellement* doués, n'obtiennent qu'à un âge déjà avancé et après un grand nombre d'années de travail.

Les exemples qui suivent rentrent dans la même catégorie.

On trouve, dans une publication intitulée : Les musiciens célèbres, depuis le 16[e] siècle jusqu'à nos jours, par Félix Clément, Paris 1868, de bien grandes preuves à l'appui de la doctrine des réincarnations.

L'auteur cite 35 musiciens célèbres et parmi eux : Haydn, Haendel, Lulli, Sébastien Bach, Mozart, Beethoven, Paganini, Meyerbeer, etc., qui tous se sont montrés musiciens presque

consommés, dès l'âge le plus tendre. C'est entre *l'âge de 5 à 16 ans* que la plupart ont commencé à donner des preuves d'un véritable talent musical.

Comme instrumentiste précoce de notre époque, on peut citer entr'autres : *Térésa Milanollo* qui, dès l'âge de *neuf ans*, était un sujet d'admiration pour tous les grands maîtres, et dont le fameux violoniste Baillot disait : « *on croirait qu'elle a joué du violon avant de naître.* »

On dira peut-être qu'il y avait des *idées innées* chez ces musiciens, au point de vue de la composition ; mais comment expliquer la chose d'une manière tout à la fois rationnelle et plausible si l'on n'admet qu'une seule vie terrestre ? Et comme plusieurs de ces musiciens sont venus apporter des données musicales nouvelles pour notre globe, ne pourrait-on pas dire que quelques-uns d'entr'eux s'étant instruits dans de précédentes incarnations sur des planètes plus avancées que la nôtre, ont demandé à s'incarner sur terre pour y semer des notions musicales nouvelles.

Quant aux matérialistes, ils diront sans doute que chez tous ces êtres, le cerveau *sécrétait* les pensées musicales et autres plutôt et mieux que chez le commun des hommes, parce que leur matière cérébrale était *plus raffinée.* Ils en diront peut-être autant à propos du fait qui suit et qui suffirait à lui seul à prouver les réincarnations.

Dans le *Journal des Beaux-Arts*, de Belgique, du 15 septembre 1874, M. A. Siret, membre de l'Académie des Sciences et Beaux-Arts de Belgique, a publié la biographie d'un jeune et déjà célèbre paysagiste mort le 12 août 1873 à l'âge de dix ans et onze mois. En voici quelques extraits :

« *Frédéric Van der Kerckhove* naquit à Bruges le 4 septembre 1862. Il naquit souffreteux de corps mais lucide et vaillant d'esprit. Du jour de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort ce fut une longue souffrance. Il n'eut peut-être pas une nuit de repos, et on ne le conserva qu'à force de soins et de tendresse. Vers l'âge de sept ans, son intelligence prit un rapide essor. Les choses exactes avaient peu d'empire sur lui. Ses pensées s'envolaient souvent au-delà de la vie terrestre ; il demandait des renseignements sur la vie future. Souvent il demandait s'il allait mourir. Cette préoccupation qui le dominait était pour ses malheureux parents un supplice atroce. Vainement il eut cherché à la dissimuler, elle planait sur lui et sa tendresse pour les siens s'en augmentait d'autant plus. Dans sa toute première enfance, dès qu'il sut parler et comprendre, il se préoccupait de Dieu, de ce Dieu qui avait fait le ciel, les arbres, la terre, l'eau et les fleurs. De bonne heure, comme toutes les âmes tendres et élevées, il aima les pauvres avec une force qui tenait de la passion. Très souvent en leur faveur, il dépouilla

d'autorité et à l'insu des domestiques, l'office de la maison paternelle, déjà très généreuse à l'endroit des malheureux. Le soir il s'en allait dans le voisinage voir ses pauvres, vivre et jouer avec eux dans l'adorable intention d'adoucir par ce contact des vies pénibles et restreintes. Il leur portait des petits tableaux faits par lui, en même temps que des vivres et des joujoux. Qnand le cher et miséricordieux enfant entrait là, c'était comme un rayon de soleil et tout le monde se sentait réchauffé. »

« Un jour Frédéric ne vint pas. Il était mort. Un épanchement au cerveau l'avait enlevé... La ville de Bruges tout entière qui connaissait et qui aimait l'enfant prodige, non à cause de son talent mais pour la beauté et la bonté de son caractère, lui fit des funérailles spontanées. »

« A sept ans, *sans savoir dessiner*, Frédéric ébauchait des séries de petits paysages parfaitement caractérisés. De huit à neuf ans, il s'amusait à copier à l'huile des paysages gravés à l'eau forte. Jamais cela ne ressemblait à l'original. L'enfant y mettait son sentiment à lui, lequel se traduisait par un ton de coloration particulier. Tous les petits tableaux peints par lui sont d'une profondeur de mélancolie que jamais artiste ancien ni moderne n'a su obtenir. Tout paysage l'exaltait et l'attristait. Que voyait-il dans cette reproduction de la nature ? Quel chant de tristesse et de douleur venait donc emplir cette âme pour qu'elle

débordât ainsi en pleurs et en élégies ? — Son œuvre s'élève à plus de 350 petits panneaux. Il en fesait parfois plusieurs dans une journée ; sa famille en possède 150 environ. »

« Frédéric ne sut jamais faire autre chose que le paysage, qu'il jetait pour ainsi dire en une fois sur son panneau, ainsi que nous l'ont déclaré ceux qui l'ont vu travailler. Le 31 août 1874, Edouard Richter, le puissant coloriste français eut accidentellement l'occasion de voir une vingtaine de panneaux de Frédéric et il félicita le propriétaire de posséder *des esquisses de Théodore Rousseau* en si grande quantité. On eut toutes les peines du monde à détromper Richter et quand il connut la vérité, l'artiste ne put s'empêcher de verser une larme sur tant d'avenir évanoui..... Toutes les études de Frédéric constituent pour les artistes qui pensent, une des plus profitables leçons qui se puissent donner, car on peut y voir ce qui ne s'est encore jamais produit : « la manifestation » d'une intelligence dans sa pureté native et » n'ayant subi l'influence d'aucun contact exté- » rieur. »

M. A. Siret, l'auteur de l'article dont j'ai extrait ce qui précède, a fait en octobre 1874, à l'Académie de Belgique (classe des Beaux-Arts) une communication verbale au sujet du jeune *Frédéric Van der Kerckhove*. Il a présenté une vingtaine de ses panneaux qui ont provoqué dans l'assemblée une vive émotion et un enthousiasme

qu'elle a exprimé en émettant le vœu : « que les œuvres de ce génie si prématurément enlevé aux arts et à la patrie, soient exposées publiquement à Bruxelles. »

Peu de temps après la publication de ce qui précède, dans le *Journal des Beaux-Arts*, de Belgique, le *Messager*, de Liége, fit ressortir dans son n° du 15 mars 1875, la lumière que la doctrine spirite projetait sur des faits aussi peu en harmonie avec les conditions ordinaires de la vie humaine, et avec quelle évidence des faits de ce genre venaient démontrer la vérité des réincarnations.

Une des plus belles manifestations de la *charité humaine*, c'est le *dévouement* ; et les réincarnations peuvent fournir l'occasion de grands dévouements. Ainsi, par exemple, un Esprit déjà supérieur moralement et intellectuellement qui s'incarne sur la terre dans un pays arriéré sous ces rapports et qui y passe une phase d'existence plus ou moins longue à lutter contre l'ignorance et contre les passions mauvaises des êtres humains qui l'entourent, cet Esprit fait acte d'un dévouement qui certes lui sera ultérieurement compté.

Il en est de même d'un homme qui, né dans un pays arriéré en civilisation, va puiser de l'instruction dans une contrée plus avancée scientifiquement, et qui au lieu de se laisser séduire par l'idée de passer plus agréablement sa vie au milieu d'une haute civilisation, retourne dans sa patrie

et se consacre à l'avancement de ses concitoyens.

Puisque je parle des réincarnations *par dévouement*, je ne puis m'empêcher de citer un fait très remarquable sous ce rapport; ce fait a été raconté dans le temps par divers journaux.

Un incendie eut lieu le 19 août 1867, à neuf heures du matin, dans une petite ville de la Saxe (Johannerstadt) et détruisit en trois heures 320 habitations sur 380.

Un des épisodes de cet incendie présente un véritable intérêt si on l'étudie au point de vue spirite: Un crétin, qui considérait d'un œil hébété les progrès de l'incendie, entendit tout-à-coup les cris de désespoir d'une mère qui, dans le trouble où elle se trouvait, avait oublié, dans la maison déjà en feu, une charmante petite fille de trois ans. Les flammes sortaient en bourdonnant, par la porte et par les fenêtres. La pauvre enfant poussait des cris déchirants, mais chacun devant penser à sa propre sûreté et à celle de sa famille, personne, hélas, ne s'avançait pour lui porter secours. Le crétin se sent tout d'un coup ému de pitié; il se précipite courageusement dans la maison, saisit l'enfant dont les vêtements brûlaient déjà, s'avance au milieu des flammes et d'une épaisse fumée, jusqu'à l'embrasure d'une fenêtre et lance cette petite créature dans les bras de sa mère éplorée, qui dans le même moment pousse un cri d'effroi: une poutre enflammée brisait le crâne du sauveur de son enfant. On ne put retrouver le corps du brave crétin.

N'y a-t-il pas là, ample matière à réflexion? La doctrine Spirite explique facilement cet admirable dévouement d'un être considéré jusque là comme presque au niveau de la bête et comme ne jouissant d'aucune espèce d'intelligence. Pour nous, Spirites, les crétins sont des Esprits incarnés en expiation; c'est une âme humaine momentanément renfermée dans une enveloppe dont le cerveau fonctionne mal, et qui lui sert en quelque sorte de prison cellulaire. Chaque nuit, pendant le dégagement de l'Esprit, dégagement favorisé par le sommeil du corps, l'Esprit juge sa position d'incarné et en souffre horriblement; mais chaque matin, quand cesse le sommeil, il lui faut rentrer dans ce corps de crétin, dans cette affreuse prison.

Le crétin mentionné ci-dessus était sans doute arrivé au terme de son expiation, mais peut-être avait-il demandé de terminer cette incarnation expiatoire par un acte de dévouement héroïque qui devait racheter bien des fautes antérieures.

Plus on examine la doctrine des réincarnations et plus on s'aperçoit qu'étant éminemment logique, elle rend compte de la manière la plus satisfaisante, d'une foule de choses dont on ne peut sans elle, comprendre la raison d'être.

Je trouve dans le beau livre de Samuel Smiles, intitulé : *Self-Help*, traduit par M. A. Talandier en 1865, et qui a pour but de faire ressortir ce que peut chez l'homme l'énergie venant en

aide à l'intelligence, un passage qui vient à l'appui des idées Spirites que je viens d'énoncer.

Les grands savants, dit Samuel Smiles, les grands littérateurs, les grands artistes, ceux qui se dévouent à l'apostolat des plus hautes vérités, et ceux dont la noblesse est tout entière dans la vaillance de leur cœur, n'ont jamais appartenu en propre à aucune classe, à aucun degré de la hiérarchie sociale. Ils sont sortis indifféremment de toutes les classes, de tous les rangs, de l'atelier et de la ferme, de la chaumière et du château. Quelques-uns des plus grands apôtres de la Divinité sont venus des derniers rangs du peuple. Les plus pauvres ont quelquefois pris les places les plus élevées et il n'est pas de difficultés, quelques insurmontables qu'elles fussent en apparence, qui aient pu leur barrer le chemin. Ces difficultés mêmes, dans bien des cas, semblent avoir été leurs meilleurs auxiliaires, car elles les ont forcés de montrer tout ce dont ils étaient capables en fait de travail et d'endurance, et elles ont vivifié des facultés qui, sans cela, auraient pu rester pour toujours assoupies...!!

Et l'auteur raconte la vie de beaucoup d'hommes célèbres partis de bas. Je me contenterai de citer ici les principaux ; de ce nombre furent : Copernic fils d'un boulanger ; Képler, fils d'un cabaretier ; d'Alembert, enfant trouvé élevé par un vitrier ; Newton, fils d'un petit propriétaire de Granthan, Angleterre ; Laplace, fils d'un pauvre paysan nor-

mand; Gassendi, fils d'un pauvre paysan des Basses-Alpes; Hauy, fils d'un tisserand de la Picardie; Vauquelin, fils d'un paysan normand; l'académicien Fourier, fils d'un tailleur d'Auxerre; Christophe Colomb, fils d'un cardeur de laine de Gênes; Cook, garçon de boutique dans le Yorkshire; Livingstone, ouvrier filateur de coton; Haydn, ouvrier charron etc., etc.

Que prouvent les dires de Samuel Smiles, sinon la diversité des réincarnations, diversité qui semble avoir lieu précisément pour démontrer que les Esprits déjà élevés ne sont pas inféodés aux classes supérieures de la société, humainement parlant, mais qu'ils s'incarnent dans toutes les classes, pour moraliser et pour encourager surtout les rangs inférieurs de l'humanité, en leur montrant que d'au milieu d'eux, tout aussi bien que des rangs supérieurs, peuvent sortir des hommes éminents.

Il est probable aussi que ces incarnations d'êtres humains nés dans les classes sociales inférieures et qui sont devenus illustres, sont voulues pour démontrer que tous les humains terrestres étant également les enfants de Dieu, l'instruction doit être donnée libéralement à tous d'une manière égale, en ayant égard aux aptitudes, afin que si, au milieu du peuple il se trouve un enfant bien doué, il puisse prendre la place sociale à laquelle il a droit, et rendre les services que comporteront son développement intellectuel et son instruction.

Ces incarnations qui semblent disparates, sont sans doute voulues aussi, pour faire comprendre combien est ridicule et contraire à la loi de Dieu, l'aristocratie de naissance.

La doctrine des réincarnations, si l'on s'applique à l'étudier sérieusement, présente à chaque instant des aperçus nouveaux. Ainsi, par exemple, on entend parfois certaines personnes dire d'un ton railleur : que les enfants sont maintenant plus précoces qu'autrefois ; que si cela continue, on ne sait où cela s'arrêtera et que bientôt les enfants de douze ans, en sauront autant qu'en savaient il y a cinquante ans les jeunes gens de vingt.

En mettant toute exagération à part, il reste évident que beaucoup des Esprits qui se réincarnent aujourd'hui sur la terre, sont plus avancés que ceux qui se réincarnaient jadis. Il est évident aussi que plus on ira, plus la masse des incarnés terrestres sera composée d'Esprits avancés moralement et intellectuellement. N'en avons-nous pas déjà plusieurs preuves irrécusables. Qui donc, il y a cent ans, s'occupait des idées de *solidarité* et d'*association ?* Aujourd'hui, elles sont généralement bien accueillies. Lorsqu'en 1738 l'abbé de St-Pierre émit l'idée de *la paix perpétuelle*, à combien de sarcasmes ne fut-il pas en butte ? Combien de fois alors et depuis ne fut-il pas traité d'*utopiste ?* Seulement, au sein de notre humanité, ainsi que déjà j'ai eu occasion de le dire, l'utopie de la

veille, devient fort souvent la chose pratique du lendemain.

Aujourd'hui, l'idée d'un tribunal arbitral international destiné à empêcher les guerres, est parfaitement admise par un grand nombre d'hommes au cœur généreux, sur bien des points du globe.

Il y a encore une question, dont, seule jusqu'à présent, la doctrine spirite puisse donner une explication satisfaisante. C'est celle de la multiplicité des morts qui ont lieu parmi les humains terrestres, pendant les vingt premières années de leur existence.

Bien des philosophes ont cherché la cause de cette mortalité qui pèse si lourdement sur les enfants et sur les adolescents et ils n'ont rien trouvé qui pût exonérer Dieu du reproche d'agir par caprice, surtout en fesant souffrir et mourir des petits êtres incapables encore d'avoir commis aucune faute depuis leur naissance à la vie terrestre. Un des pères de l'Eglise qui jouit parmi les chrétiens de la plus grande réputation de science théologique, Augustin, a été fortement ému par l'examen de cette question, insoluble pour lui, et voici ce qu'il dit dans son *Traité du libre arbitre* :

« Lorsqu'on en vient aux souffrances des enfants,
» croyez-moi, je suis dans de grandes angoisses
» et je ne sais absolument que répondre. Je ne
» parle pas seulement des peines qui sont cau-
» sées aux enfants après cette vie, *par la damnation*

» *dans laquelle ils sont nécessairement entraînés s'ils*
» *sont sortis de leur corps sans le sacrement du Christ*
» (le baptême), mais des peines que, dans cette
» vie même, au milieu de nos lamentations, ils
» subissent sous nos yeux ; et si je voulais énumé-
» rer ces peines, le temps me manquerait plutôt
» que les exemples. Ils languissent dans les
» maladies ; ils sont déchirés par les douleurs ;
» tourmentés par la soif et la faim ; affaiblis dans
» leurs organes ; privés de leurs sens ; agités par
» les esprits immondes. Il faudrait donc démon-
» trer comment ils peuvent souffrir justement de
» telles choses, sans qu'il y ait aucune cause mau-
» vaise de leur part, car on ne peut dire, ni que
» ces choses ont lieu sans que Dieu le sache, ni
» que Dieu ne peut résister à ceux qui les font,
» ni que Dieu peut les faire ou les permettre sans
» qu'elles soient justes. Lorsque les hommes faits
» en souffrent autant, nous avons coutume de dire
» que leurs mérites sont examinés, comme chez
» Job ; ou que leurs crimes sont punis, comme
» chez Hérode. D'un petit nombre d'exemples
» qu'il a plu à Dieu de nous rendre manifestes,
» nous concluons par conjecture à ceux qui de-
» meurent obscurs. Mais ceci ne se rapporte qu'aux
» hommes faits. Pour les enfants, puisqu'il
» n'existe en eux aucun péché qui mérite d'être
» puni par de si grandes souffrances, expliquez-
» moi donc ce que l'on peut répondre ? »

Et plus avancé dans la vie, Augustin dans une

lettre remarquable adressée à St Jérôme, mais que son étendue m'empêche de donner ici, montre encore la même perplexité sur le même sujet.

On voit donc que les plus éminents théologiens ne peuvent expliquer — d'après leurs doctrines — la mort prématurée chez les jeunes enfants, ainsi que les souffrances qui bien souvent la précèdent.

La doctrine spirite seule, permet de comprendre les motifs de cette mortalité et de ces souffrances. On n'est enfant que par le corps ; les esprits n'ont pas d'âge, et ceux qui chaque jour s'incarnent sur terre par milliers, ont pu, dans de précédentes incarnations, prévariquer ; ils ont pu démériter. Ils se réincarnent donc pour expier, et souvent aussi, pour fournir en même temps à leurs parents une expiation ou une épreuve, par la douleur que leur occasionne les maladies et la mort de leurs enfants en bas âge. Tout ici se passe donc selon les règles de la plus stricte équité.

Peut-être aussi, dans certains cas, le fait en lui-même de la réincarnation, est-il donné comme expiation à certains Esprits; car il est plus que probable que quand nous nous incarnons sur cette terre, en soupçonnant les épreuves et les souffrances qui peuvent nous y attendre, nous devons ressentir comme une sorte d'angoisse. Et puis, nous avions vécu pendant un temps plus ou moins long, de la vie de l'Esprit, entourés d'Esprits

sympathiques et amis, et il nous faut quitter tout cela. Cette situation doit offrir une grande analogie avec celle du départ, lors de la cessation de notre existence terrestre ; alors qu'entourés de nos parents et de nos amis, nous voyons leur désespoir et que nous-mêmes nous éprouvons tant de regrets de les quitter.

Pour les Esprits qui savent qu'ils ont encore beaucoup à expier, ce moment de la réincarnation doit être d'autant plus pénible, que dans bien des cas ils ignorent *par quelles épreuves ils vont passer*.

Quand on examine la doctrine spirite avec tout le sérieux qu'elle mérite, on se demande comment il peut se faire que les théologiens lui soient si hostiles, eux qui auraient dû être les premiers à l'étudier sous toutes ses faces et à l'accueillir sans réserve après l'avoir étudiée, puisqu'elle venait jeter une vive lumière là, où jusqu'alors, il n'y avait eu que ténèbres et conjectures.

Les prêtres de toutes les religions se disent les ministres de Dieu. Cela peut passer pour une outrecuidante prétention ; mais ils devraient au moins tâcher de prouver qu'ils le sont réellement, en recherchant sans cesse les meilleurs moyens de moraliser les âmes humaines et de les porter vers Dieu. Ils devaient donc accepter avec empressement une doctrine qui venait dissiper les ténèbres théologiques. Une doctrine qui remplaçait une science conjecturale, par une certitude matérielle.

Leur hostilité si marquée, relativement à la

doctrine spirite, doit nous faire penser que tout ce qui se passe au sujet du spiritisme est providentiel. En effet, si les prêtres des diverses branches du christianisme avaient accepté et accaparé la doctrine spirite, ils en auraient fait un *spiritisme chrétien*. Or, c'est ce à quoi les spirites qui ont compris toute la portée de la doctrine, doivent s'opposer autant qu'ils le peuvent. Le but de la doctrine spirite est *d'unir fraternellement* tous les habitants de la terre, et l'on ne peut parvenir à ce but qu'en laissant de côté les diverses religions qui, aujourd'hui se partagent les populations du globe et qui la plupart du temps, les rendent hostiles les unes aux autres.

Les chrétiens des diverses branches accepteraient-ils un spiritisme Bouddhiste ou Musulman? Non, n'est-ce pas? Il y a plus. Les chrétiens greco-russes ou les chrétiens protestants accepteraient-ils un spiritisme catholique ayant le Pape à sa tête ? Pas davantage. Et les catholiques, eux non plus, n'accepteraient pas un spiritisme greco-russe ou protestant.

Il est donc logique, si l'on veut que tous les enfants de Dieu, tous les habitants du globe, se tendent une main fraternelle et ne fassent qu'une seule famille, que le spiritisme ne s'abrite derrière le drapeau d'aucune des religions actuellement existantes, tout en laissant à chacun toute latitude pour professer la religion dans laquelle il est né.

Pour ne parler ici que du Christianisme, les prêtres de toutes ses branches savent parfaitement que le nombre des adeptes de cette forme religieuse, diminue chaque jour en raison directe du progrès des sciences et de l'étendue de l'instruction. Ils savent aussi que ce qui retient au christianisme, faute de mieux, un certain nombre d'âmes, c'est le sentiment religieux qui pour elles, est un besoin ; sentiment religieux dont elles trouveront une bien plus réelle expansion dans la doctrine spirite. Et au lieu d'étudier cette science religieuse nouvelle, qui seule peut lutter avec avantage contre le matérialisme envahissant l'humanité, il ont dit : Périsse l'humanité, plutôt qu'un principe ! Périsse l'humanité, plutôt que la domination sacerdotale !

Mais l'humanité, d'ici à peu de temps, répondra à leur outrecuidance despotique, en rendant inutiles les fonctions de ces intermédiaires parasites.

Je crois ne pouvoir mieux terminer ce que j'ai dit au sujet de la doctrine des réincarnations, qu'en citant un passage dans lequel Jean Reynaud (Terre et Ciel, 1854) bien que n'étant pas spirite avoué, a retracé d'une manière admirable, et les commencements de la vie de l'âme, et ses diverses transmigrations.

« Toute âme humaine fait sa première apparition dans la vie, au degré le plus bas de la hiérarchie... Par une opération spéciale du Créateur, au point du temps et de l'espace assigné par l'har-

monie de l'ensemble de l'Univers, l'âme, retenue jusqu'alors dans un demi-sommeil, reçoit le principe divin de sa perfectibilité, et du même coup s'éveillent en elle, les puissances nécessaires à l'accomplissement de ce principe : la raison brille, le cœur s'allume, la conscience s'ouvre, l'homme commence. C'est assez dire qu'il n'est pas encore développé. A peine dégagée, son intelligence tente ses premiers efforts pour s'élever à ses premières connaissances ; son caractère est encore flottant ; sa volonté n'a contracté ni avec le bien ni avec le mal ; l'innocence règne en lui ; mais il n'y a jusque là en lui ni béatitude, ni sainteté. Il faut pour se fortifier : que l'âme s'éprouve ; qu'elle déracine les forces de l'instinct ; qu'elle suscite à leur place celles de l'ordre moral ; en un mot, qu'elle se travaille elle-même. Et les conditions d'existence qui lui sont attribuées dans le cours de cet exercice, perpétuellement conformes à l'état de son développement, sont partout le juste effet de l'emploi de sa liberté. De vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour reparaître dans un autre, toujours portée par les tendances qu'elle a déterminées en elle, au centre de la société qui lui convient ; toujours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, elle accomplit, avec plus ou moins de rectitude et de félicité, les phases successives de son perfectionnement infini ; et née dans les bas-fonds de l'Univers, ballottée dans ses

régions moyennes, après une suite d'épreuves, plus ou moins longues, elle en gagne les paisibles sublimités ; ineffable récompense des mérites qu'avec la grâce de Dieu, elle a su acquérir. Continuellement, par l'opération incessante du Créateur, des âmes nouvelles sortent du néant, se préparent à l'humanité, et prennent leur essor, chacune à sa manière, à travers l'immensité des mondes. Nous ne sommes ici que sur un lieu de passage et l'on est dupe d'une illusion, si l'on s'imagine sur la foi des apparences, que la terre est, à notre égard, un théâtre de création quotidienne. »

« En quel temps donc, me dira-t-on, et sous quel soleil êtes-vous né ? Eh ! que m'importe ! C'est assez pour moi de pouvoir prendre, d'une manière générale, la mesure du temps depuis lequel j'existe, en voyant avec quel caractère déjà invétéré je suis entré dans cette vie ; en considérant avec quelle résolution mes passions et mes défauts ont éclaté en moi dès mon enfance ; en observant enfin la lassitude profonde — bien disproportionnée aux courts labeurs de notre étape actuelle — avec laquelle, depuis que je réfléchis sur moi-même, j'aspire à mon arrivée dans une phase meilleure. Et quant à mon lieu de naissance, je sais que je suis né dans ce tourbillon sidéral qui m'entoure. Qu'ai-je besoin de connaître strictement en quel point ? Que sont, en définitive, tous ces astres auxquels se lie dans

l'ombre notre histoire, sinon des gerbes d'étincelles, subordonnées à notre usage, dont nous enveloppons à volonté la multitude dans la capacité de notre esprit, et auxquelles nos personnes viennent tour à tour adhérer, selon le mouvement de notre vie, qui nous porte tantôt à l'une, tantôt à l'autre ? Que mon acte de naissance demeure couvert tant que Dieu le voudra, d'obscurités de ce genre, ce n'est pas un mal dont je puisse raisonnablement m'affecter. Pour faire mon chemin, je n'ai pas besoin de voir si précisément de quelle contrée je viens. Un aperçu, quant au passé ; comme un pressentiment quant à l'avenir ; sont tout ce que demande le gouvernement de notre existence actuelle. Ne craignons donc pas de laisser notre sentiment de nous-mêmes se prolonger dans le temps et dans l'espace, au delà des bornes de cette terre, autant qu'il le faut pour que le plan général de l'Univers nous devienne intelligible ; il n'en résultera dans notre conscience aucun trouble. »

Ici se termine la tâche que je m'étais imposée :

1° Prouver que les communications entre incarnés et désincarnés ne sont point une nouveauté, mais qu'elles ont existé de tout temps dans l'Univers : *comme loi naturelle*, et par conséquent antérieurement à la formation de notre

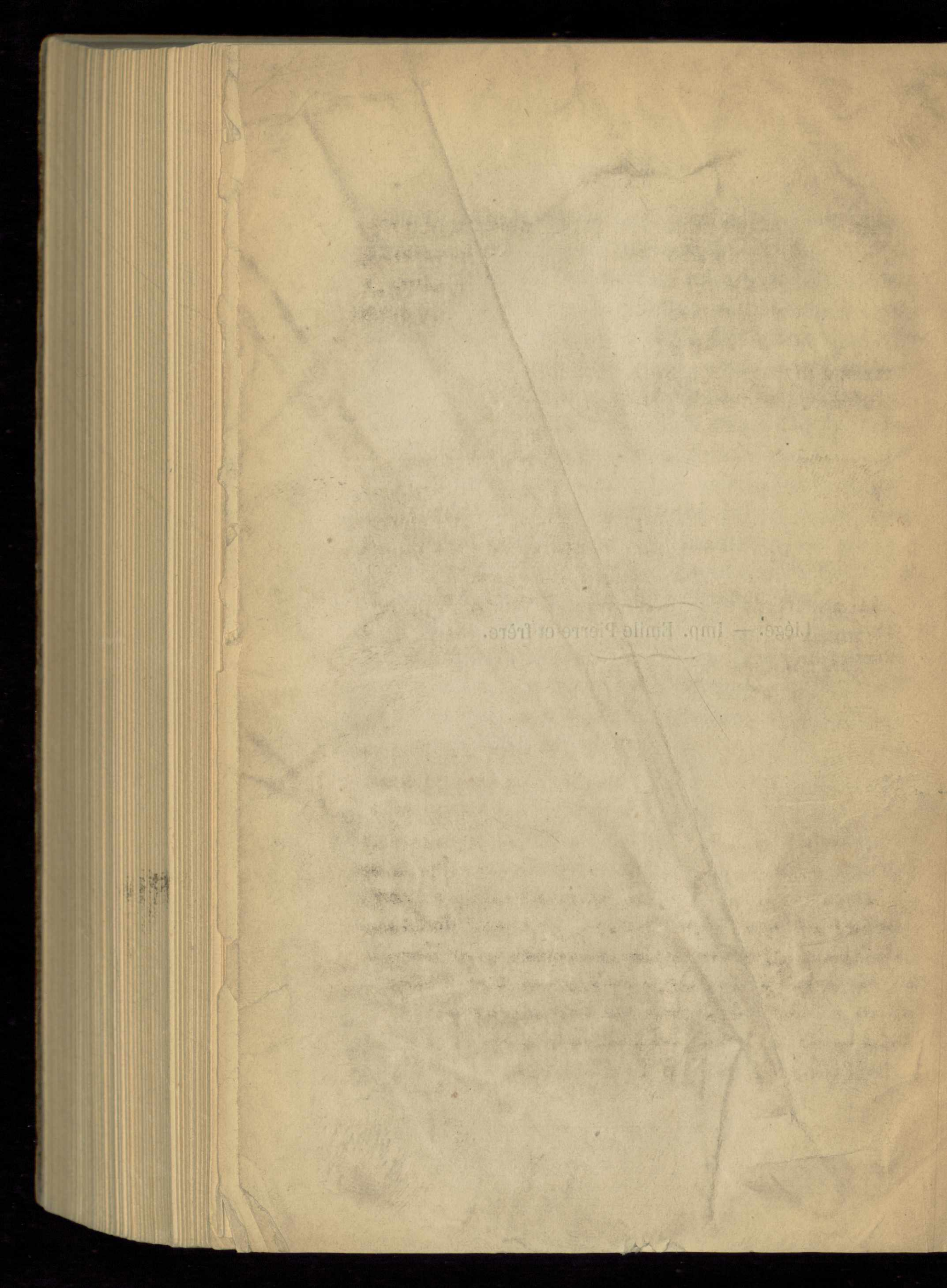
chétive planète et de son peuplement par une fraction de l'humanité universelle.

2° Prouver que toutes les religions découlent les unes des autres ; qu'elles ne sont que des modes divers d'adoration de la divinité, et que la base du sentiment religieux n'est autre chose que : « la croyance en l'existence de Dieu ; la » croyance en l'immortalité de l'âme ; et le lien » affectueux des êtres humains entre eux. »

3° Prouver que la doctrine spirite est la seule *philosophie religieuse positive* qui puisse réunir en une seule famille tous les habitants du globe terrestre, en faisant complètement abstraction de toutes les religions anciennes et modernes.

4° Enfin, prouver la solidarité qui existe — et qui a toujours existé — entre les hommes vivant sur la terre, revêtus de corps matériels, et les hommes qui, après la vie terrestre, vivent dans l'espace à l'état d'Esprits.

Liége. — Imp. Emile Pierre et frère.



Liége. — Imp. Emile Pierre et frère.

